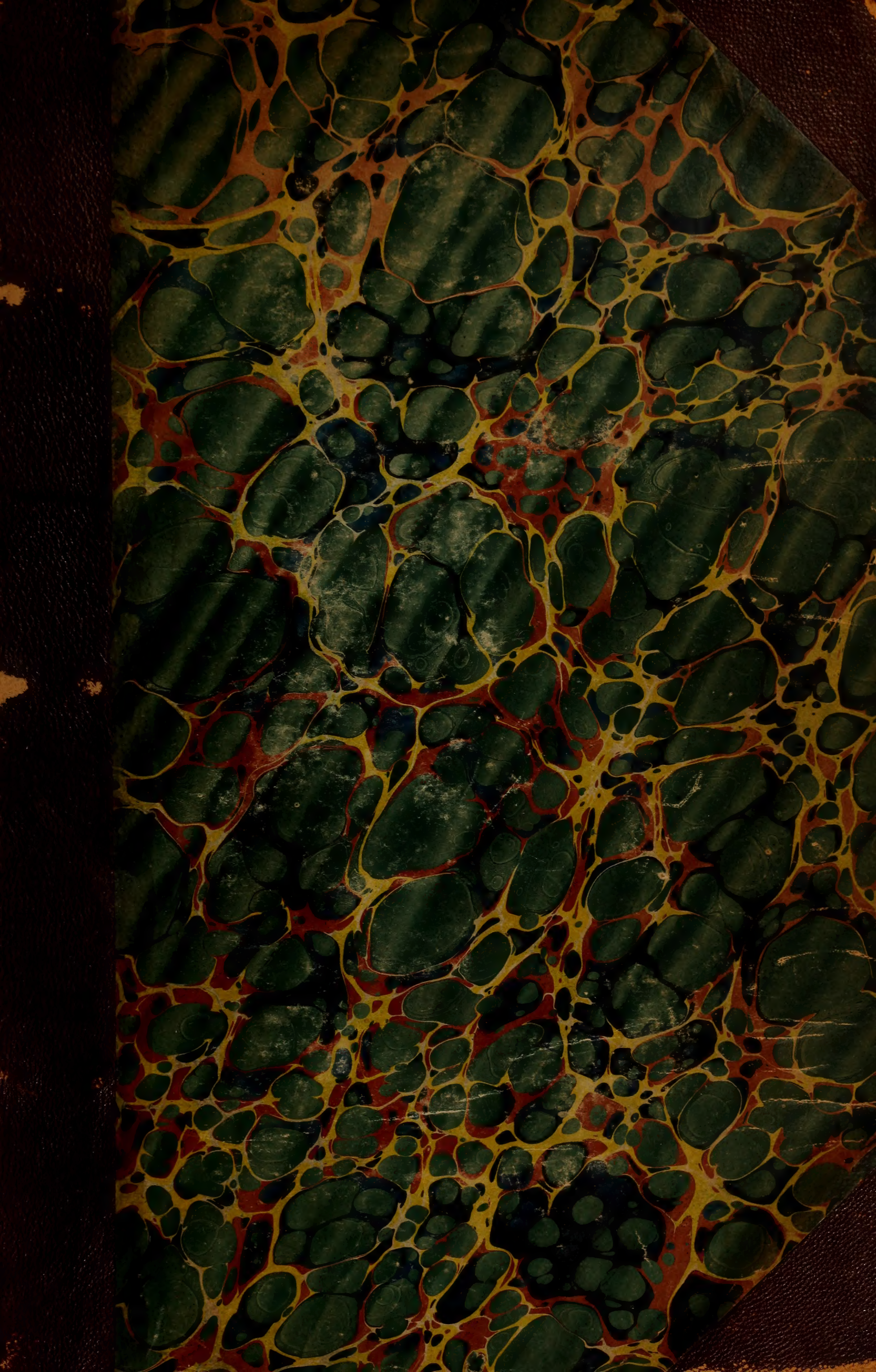


VOYAGE

PITTORESQUE

EN ALLEMAGNE

Paris. — P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

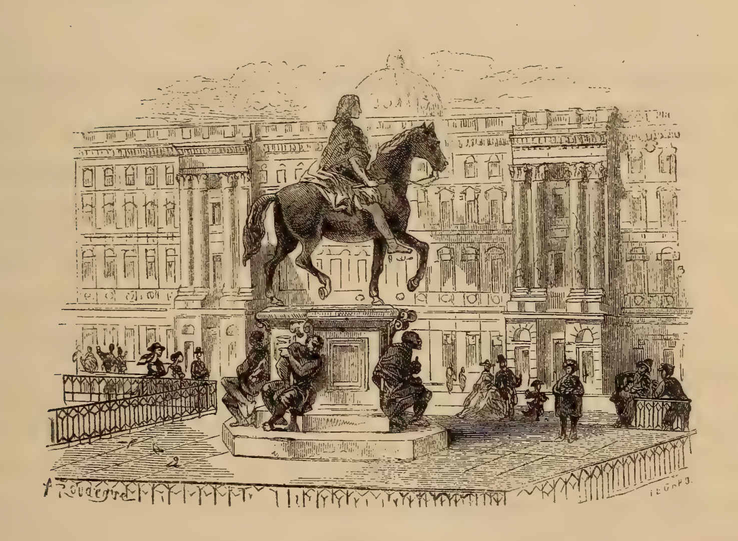
VOYAGE
PITTORESQUE
EN ALLEMAGNE

PARTIE SEPTENTRIONALE

PAR

(M.) XAVIER MARMIER

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES

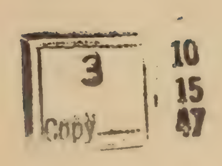


PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ

1860


3
Copy
10
15
47

CHAPITRE PREMIER

Le chemin de fer de Prague à Dresde. — L'Elbe. — Sa source. — Son cours. — Sa poésie. — Les Riesengebirge. — Mœurs des montagnards. — La baude. — La Schneekoppe. — Les contes de Rübezahl. — La vigne de Melnik. — La Suisse saxonne. — Le Lilienstein. — Le bonheur des Allemands. — Königstein. — Les prisonniers. — Böttiger. — La découverte de la porcelaine.

Le 6 avril 1851, toute la ville de Prague était en mouvement. Du côté de la Reitergasse, la foule se rassemblait avec cette curiosité et cet empressement qui annoncent un grand événement. Sous les voûtes solennelles de ce royal château du Hradschin, que nous avons essayé de décrire dans un précédent volume, on préparait un pompeux banquet.

Le peuple en rumeur n'allait point, comme au temps de ses longues luttes, assister au retour d'une de ses légions guerrières. Les vastes salles du Hradschin ne se paraient point de fleurs pour célébrer le succès d'une bataille sanglante. Ce n'étaient point des chevaliers bardés de fer qui faisaient résonner leurs éperons sur les dalles de ce royal château, ce n'étaient pas non plus des cohortes de princes qui allaient saluer l'avénement au trône d'un des successeurs de Charles IV et de Marie-Thérèse. Non, ce jour-là les bannières flottantes n'étaient que des signes de concorde ; les guirlandes tressées par les mains des jeunes filles n'étaient assombries par aucune branche de cyprès.... Ce jour-là, on célébrait dans la vieille belliqueuse cité de Prague un des bienfaisants triomphes de

l'intelligence humaine, une des pacifiques conquêtes de l'industrie. Ce jour-là, une nouvelle voie de commerce s'ouvrait aux industrieux habitants de la capitale de la Bohême, un wagon amenait dans l'enceinte de cette ville, bouleversée jadis par tant de discordes et de combats, les ingénieurs et les directeurs du chemin de fer qui la rejoignait à Dresde, et par là à Berlin, à Hambourg, à toute l'Allemagne septentrionale et aux mers du Nord.

Précédemment, celui qui entreprenait de se rendre de Prague à Dresde devait se résigner à un long acte de patience. Les voitures publiques qui faisaient ce trajet portaient pourtant l'agréable titre d'*Eilwagen* (chars rapides) ; mais elles ne le justifiaient pas mieux que la plupart de nos lourds édifices ambulants ne justifiaient autrefois celui de *diligences*. Avec un eilwagen, on cheminait souvent au petit pas dans la région montagneuse qui sépare la Bohême de la Saxe. On s'arrêtait à chaque station pour satisfaire à l'appétit perpétuel des Allemands, qui ne peut se contenter du déjeuner et du dîner, qui entre ces deux repas réguliers réclame un *Buttenbrod*, une tranche de veau ou de jambon et plusieurs verres de bière. Je me souviens que le lendemain du jour où l'on avait quitté la noble cité de Prague, on s'arrêtait le matin dans une espèce de tabagie où un barbier de Bohême rasait les voyageurs de bonne volonté, en leur mettant une cuiller d'étain dans la bouche pour leur arrondir les joues et faciliter par là l'opération de sa lame peu affilée. Je n'ai vu nulle part ailleurs cette ingénieuse invention. Peut-être que quelque Figaro me saura gré de la lui signaler, et peut-être que s'il en use, il remplacerait la cuiller d'étain par une cuiller d'argent, ou tout au moins de ruolz, ce qui serait un perfectionnement.

Maintenant ce même trajet se fait en une petite journée par une contrée très-pittoresque, par une délicieuse vallée. On longe le cours de la Moldau, la belle rivière de Prague, jusqu'à Melnik où la rejoint l'Elbe, et l'Elbe avec ses vagues azurées accompagne le voyageur jusque dans la riante cité de Dresde.

L'Elbe, l'*Albis* des Romains, n'a point la vaste renommée du Rhin et du Danube. Il n'attire pas chaque année une si nombreuse légion de touristes, il n'a point été célébré par tant d'amoureux sonnets, d'odes belliqueuses ou de tendres élégies. Les fleuves, comme toutes les choses de ce monde, ont leur destin : « *Habent sua fata libelli*, » dit une ancienne sentence. Il faut dire aussi : *habent sua fata fluvii*. Le destin de ces œuvres de la nature tient, comme celui des hommes, à la place qui leur est assignée en ce monde, au hasard de leur naissance, à la direction qui leur est imprimée. Si le Rhin n'était si près de la France et de l'Angleterre, ces deux pays qui font les célébrités, serait-il visité et chanté comme il l'est chaque printemps par tant de belles *ladies*, et tant de bons bourgeois qui représentent en toute occasion le docile troupeau de Panurge? Le Danube a plus de titres à son grand renom. Il arrose une quantité de contrées différentes. De son idyllique berceau de la Forêt-Noire, il s'en va majestueusement s'épancher sous les murs de Vienne, de Pesth et de Belgrade. A ses palmes germaniques il a joint une auréole orientale; aux souvenirs de l'antiquité, les chroniques religieuses du moyen âge; à la gloire des empereurs d'Allemagne, les sinistres conquêtes des musulmans; à la poésie des Minnesingers, les traditions chevaleresques des Magyars et les chants héroïques des Serbes.

L'Elbe n'a point un si vaste cours ni un si brillant prestige. L'Elbe est tout entier concentré dans les domaines de l'Allemagne. Il jaillit du sol allemand, et à trois cents lieues de distance, il épanche ses derniers flots sur le sol allemand. Entre le Rhin romantique et le majestueux Danube, ce roi des fleuves de l'Europe, disait Napoléon, l'Elbe m'apparaît comme un honnête, patient et joyeux ouvrier allemand, comme un brave *Bursch* qui a entrepris tout jeune de traverser sa contrée germanique, qui s'en va en grandissant et en se fortifiant de ville en ville, de principauté en principauté, jusqu'à ce qu'il arrive à ses dernières stations, où il acquiert son diplôme de maîtrise par sa vigueur et par la prestesse avec laquelle il accomplit sa tâche.

A sa source, il a toute l'impétuosité et l'audacieuse ardeur de la jeunesse. Il sort de la cime d'un plateau qui s'élève à 4,260 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il bondit comme un torrent, et tombe comme une cascade du haut d'un roc escarpé. C'est la fougue, c'est la témérité de la jeunesse qui se précipite aveuglément dans l'arène du monde, impatiente de la parcourir et ne doutant de rien. Mais bientôt ce premier transport s'apaise, cette juvénile confiance est tempérée par l'expérience, amortie par la réflexion. Le fleuve aventureux se trouve étreint par une ceinture de granit qu'il ne peut briser, et entravé par des obstacles qu'il est obligé de contourner. La raison lui vient avec l'âge. Après son orgueilleux essor, il se décide à suivre humblement la route qui lui est tracée et à remplir sa laborieuse mission. Il commence par porter la barque du pêcheur, par bercer, comme un docile enfant du peuple, la nacelle du propriétaire de ses deux rives et la gondole de la jeune châtelaine; puis à mesure qu'il se fortifie, il se ploie bénévolement sous de plus lourds fardeaux, sous la quille du *steamer*, sous le bateau chargé de tonnes de vin, de sacs de blé et de balles de laine. Puis dans les pénibles devoirs qu'il doit accomplir, il s'adjoint successivement comme des auxiliaires cinquante rivières, trois cents ruisseaux, et alors nul labeur et nulle cargaison ne l'effrayent, et il en vient à répandre dans les canaux de Hambourg les denrées de tous les pays, et à transporter dans la mer du Nord les navires des deux hémisphères.

Mais en essayant de caractériser la nature de l'Elbe, il me semble que je le matérialise, et pourtant il a aussi sa poésie, ce laborieux fleuve allemand. Quel fleuve n'a la sienne !

Ces belles routes ondoyantes qui relient l'une à l'autre les nations, ces vitales artères du colosse terrestre, Dieu les a faites non-seulement pour l'utilité des sociétés, mais pour charmer les regards de l'homme par leur miroir limpide, ses oreilles par leur mélancolique murmure, sa pensée par la grandeur et la solennité de leur cours.

Ah ! comme je comprends l'émotion des peuples primitifs à la vue de ces liens d'argent de la terre, l'idolâtrie des Indiens pour leur Gange sacré, le culte superstitieux des Germains et des Slaves pour les sources mystérieuses, pour les rivières, pour les torrents, et la mythologie qui a peuplé ces ondes d'une légion d'êtres merveilleux.

En dépit de nos froides notions de physique et de géographie, de notre ingénieuse raison et de notre christianisme, à l'aspect d'un de ces beaux lacs qu'on prendrait pour un lambeau d'azur détaché du ciel, ou à l'aspect d'un de ces puissants cours d'eau qui animent et enrichissent les contrées qu'ils parcourent, involontairement on en revient aux fables séduisantes du panthéisme. Ces larges bassins d'émeraude dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, ne renferment-ils pas dans leurs cavités les grottes de verre et de cristal, les lits de roseaux et de nénuphars des Néréides ? Ces fleuves qui circulent si majestueusement, qui tantôt brisent avec fureur les rocs opposés à leur passage, et tantôt contournent docilement la base d'une montagne, n'ont-ils pas au fond de leurs flots un vieux dieu à longue barbe, qui tantôt s'assoupit indolemment sur son urne, et tantôt s'emporte comme un pacha fantasque, puis soudain s'apaise et prononce d'une voix formidable le *quos ego* sur les vagues soulevées? Quand le soir, dans une douce et solitaire rêverie, on entend les soupirs de l'eau, qui de ses lèvres plaintives baise les touffes de gazon et les fleurs du rivage, n'est-ce pas la voix d'une amoureuse Lore-Lay qui aspire à toucher l'âme du jeune pêcheur, ou n'est-ce pas, comme disent les Suédois, la musique du Stromkarl qui essaye sur sa harpe d'argent une de ses neuf magiques mélodies? Quand, par un jour radieux qui illumine la terre et le ciel, nous croyons voir, dans notre simplicité, sautiller à la surface des flots un poisson aux écailles d'or et d'argent, n'est-ce pas une meermaid qui s'échappe de sa retraite humide pour s'égayer aux rayons du soleil et fasciner le regard des hommes?

Oui, elles ont toutes leur poésie réelle ou fictive ces eaux que

la main de Dieu a répandues sur notre globe, depuis l'obscur ruisseau qui coule timidement sous les rameaux des saules jusqu'au fleuve gigantesque qui tourbillonne entre les arbres séculaires des forêts vierges, jusqu'à la sublime poésie de l'Océan.

Et l'Elbe a aussi la sienne dans toute l'étendue de son cours, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Il sort du haut d'une des cimes de ces montagnes que les Allemands appellent les *Riesengebirge* (Montagnes des géants). Ces montagnes, qui forment le principal embranchement de la chaîne des Sudètes et qui séparent la Bohême de la Silésie, n'ont pas plus de dix lieues de longueur, de six lieues de largeur et de 4,900 pieds d'élévation. Ce sont pourtant les plus hautes sommités qui existent sur un immense espace, depuis les Alpes jusqu'au cœur de la Norwége. Dans leur infériorité relative, elles nous offrent, par l'effet de leur position septentrionale, les phénomènes de végétation et de température qu'on ne remarque qu'à une élévation beaucoup plus considérable dans les montagnes plus rapprochées du Sud. On n'y voit point étinceler, il est vrai, les couches de neiges éternelles, les pics de glace de la Suisse et du Tyrol. Mais le sapin ne revêt de ses verts rameaux qu'une partie de leurs flancs. Plus haut est le bouleau nain, ce dernier arbuste des régions boréales; plus haut, il n'y a plus que la pâle mousse d'Islande.

Là on retrouve cette population des montagnes, si différente en tout lieu de celle des pays de plaines. La nature grandiose et sévère qui l'environne lui donne un caractère méditatif. L'isolement où elle vit développe en elle un sentiment de fière indépendance, et quelquefois une sorte de sauvagerie farouche comme celle du chamois. Les brusques variations de la température l'assouplissent comme le marin à une passive résignation. Le sol aride et si souvent trompeur qu'elle cultive lui impose un patient labeur. Les longs hivers la retiennent au foyer de la famille et l'obligent à chercher une distraction dans l'étude. Les phénomènes qui éclatent autour d'elle saisissent son imagination et la portent aux con-

ceptions idéales. Non, j'en suis sûr, nul voyageur sérieux ne séjournera parmi les habitants des montagnes sans être frappé de tout ce qu'il y a en eux de qualités distinctes, de fierté morale, de fermeté sans jactance, de patience sans affectation, de sentiment instinctif de toutes les grandes choses et de respect pour les leçons des aïeux.

C'est là que l'homme se sent vraiment homme sur les rocs escarpés d'où il domine la ceinture flottante des nuages, dans l'air pur qui dilate ses poumons, dans la solitude où il doit par son industrie se suffire à lui-même, dans sa lutte énergique contre les éléments, et dans la contemplation des plus grandes beautés de la création.

Hélas ! j'y suis né dans ces nobles régions, et l'atmosphère des villes, et les conditions d'une autre existence, et le temps m'ont enlevé ces dons distinctifs de mes mâles concitoyens. Mais quand je retourne parmi eux, quand je gravis les pentes de ces montagnes où je courais si légèrement dans mon enfance, quand je respire l'odeur des sapins ou que je m'assois à la porte des hauts chalets, en face des vastes horizons, je sens renaître en moi toutes les fortes impressions d'un autre âge, je me sens ravivé, rajeuni comme par la puissance d'un bain énergique, et je m'écrie avec Burns, le poëte des montagnes de l'Écosse :

My heart is in the highlands[1].

Sur les flancs des Riesengebirge, à 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, le sapin disparaît; le sapin, cette robuste production des terres froides, cet éternel pavillon de verdure des montagnes, ce géant du Nord. Mais si l'homme mérite véritablement le titre pompeux qu'on lui a donné, le titre de roi de la création, c'est dans les lieux où la nature entière semble s'opposer à ses conquêtes, et où il subjugue par sa patience et son énergie les rigueurs de la nature; c'est au milieu des sables brûlants de l'Afrique, c'est sur les plages glaciales du Groënland ou de la mer

1. Mon cœur est dans les montagnes.

Blanche, c'est sur les crêtes dénudées que les animaux sauvages désertent eux-mêmes à l'approche de l'hiver.

Plus haut que la ligne des sapins, plus haut que la ligne des bouleaux nains, le courageux enfant des Riesengebirge se construit sa *baude*, c'est-à-dire sa maison en bois ou chalet. Il en est qui ne résident là qu'en été, pour faire paître leurs troupeaux dans ces vertes plates-bandes où en quelques semaines grandit une herbe aromatique. Il en est qui restent toute l'année dans ces frêles constructions, cernées dès le mois d'octobre par les neiges, assombries par de longues nuits, ébranlées par le mugissement des ouragans et le fracas des avalanches.

Sur les plus hautes cimes des Riesengebirge, il y a de ces simples maisons de pâtre qui, dans les jours de tempête, s'ouvrent comme de charitables hospices au chasseur fatigué, au voyageur aventureux. Sur le plateau du Schneekoppe, il y a même une chapelle construite au dix-septième siècle par le comte Schaffgotsch. A cette époque, on y faisait de fréquents pèlerinages. Plus tard, le nombre des pieux pèlerins ayant diminué en même temps que celui des mondains touristes s'accroissait, la vénérable chapelle fut transformée en une salle d'auberge. Dans les derniers temps enfin, le religieux édifice du comte Schaffgotsch a été rendu à sa destination première, et près de là un spéculateur a construit un hôtel.

Chaque été, le Schneekoppe, qui de loin apparaît comme un triangle aigu, et dont la sommité est aplatie comme celle de la pyramide de Chéops, est visité par des géologues, des botanistes, des dessinateurs, et la vieille église qui l'avoisine par de fidèles croyants. Je ne sache pas pourtant que cette église ait jamais été illustrée par quelque mémorable miracle ; mais n'est-ce pas un assez grand miracle que de voir là, au lever du soleil, les brumes de la vallée, les nuages de l'atmosphère s'entr'ouvrir, se disperser, et dévoiler aux yeux l'immense panorama des crêtes de granit, des collines couvertes de forêts, des vallées qui se déroulent comme de verts rubans entre les escarpements des montagnes, et les bleuâtres

horizons de la Bohême, de la Silésie, de la Saxe? En face d'un tel tableau, quel esprit sceptique ne serait ému, et quel cœur ne s'inclinerait avec humilité dans le saisissement de la grandeur de Dieu?

C'est sur la cime d'une montagne que Moïse recevait la loi de Jéhovah. C'est sur une montagne que les apôtres émerveillés contemplaient la transfiguration du Christ. C'est sur les montagnes que l'âme s'ouvre plus aisément aux sentiments de vénération et de piété.

A quelque distance de la chapelle de Schneekoppe est une autre construction religieuse que nul voyageur ne doit négliger de voir. C'est une église en bois d'un goût singulier, mais charmante. Elle existait depuis longtemps en Norwége, au bord du lac de Wang, et comme elle tombait en ruine et que la paroisse à laquelle elle appartenait désirait en bâtir une autre, le roi Guillaume-Frédéric IV en fit acheter les débris à l'instigation de Dahl, l'illustre peintre norwégien, et la fit réédifier avec son toit aigu, ses piliers, ses ornements fantastiques et ses profusions de ciselures.

La nature et l'art donnent à la fois aux Riesengebirge une attrayante variété d'images. La baude du Schneekoppe est l'habitation la plus élevée qui existe en Allemagne. Autour de cette ancienne demeure, çà et là s'élèvent sur des pointes de rocs des châteaux aristocratiques ou des ruines pittoresques; dans les ravins, d'humbles maisons couvertes en chaume abritent des familles d'ouvriers; non loin de là, des sources d'eau minérale attirent chaque année des cohortes de baigneurs, et le fouet des postillons retentit dans le silence des forêts de sapin, et d'élégants équipages circulent sur les routes escarpées, et le luxe des grandes villes brille avec les rayons de l'été au milieu d'une peuplade naïve de paysans, qui regarde avec surprise ces splendeurs exotiques, et n'en conserve pas moins ses mœurs primitives. Dans les vallées sont de beaux et grands villages, des bourgades et quelques petites villes habitées par une population laborieuse, qui supplée par le travail industriel à l'exiguïté des produits d'un sol qui souvent trompe l'espoir du laboureur.

L'hiver, tandis que le vent mugit au dehors, que les flocons de

neige tourbillonnent dans l'air et s'amoncellent sur le seuil des portes, dans l'entablement des fenêtres, la famille se réunit en cercle autour de la vaste cheminée où petillent les branches de sapin. Les femmes, assises devant leurs rouets, filent d'un doigt agile le chanvre qu'elles ont elles-mêmes semé et récolté. Les hommes façonnent avec une hache ou une serpette divers ustensiles ; les enfants s'exercent, comme dans le Tyrol, à ciseler avec leur couteau des figurines en bois. Parfois quelques jeunes voisins, attirés dans ce cercle paisible par un tendre intérêt, ne craignent pas de braver pour s'y rendre l'obscurité de la nuit, la violence de l'ouragan et sont récompensés de leur résolution par un affectueux sourire, et il y a là une quiétude morale, et de douces et candides émotions qu'on chercherait en vain dans le monde ambitieux des grandes villes ; et quand tour à tour, chacun a raconté les nouvelles du jour, humbles petites nouvelles qui ne suscitent point des passions turbulentes, on en revient pour finir la veillée aux chroniques de l'ancien temps, aux légendes populaires, surtout au cycle inépuisable des histoires de Rübezahl.

Le Rübezahl, qui occupe si vivement l'imagination des habitants des Riesengebirge, est la personnification des divers phénomènes de la nature alpestre, c'est le génie de la montagne, génie étrange et puissant, et mobile, parfois terrible comme la tempête, parfois charmant comme une belle matinée d'été, presque toujours fantasque comme les nuages, et capricieux comme la brise. Comme Éole, il dispose des vents, comme le roi des nains mystérieux, il possède toutes les richesses métalliques enfouies dans les entrailles des montagnes ; comme un maître suprême, il est souvent invisible, et quand parfois il daigne se montrer aux regards des simples mortels, il peut, comme Protée, revêtir toutes sortes de formes. On lui attribue des aventures bizarres, des plaisanteries burlesques et plus d'un acte de cruauté, mais les bonnes gens qui d'âge en âge ont composé sa longue chronique ont fait de lui un ami du peuple. Si Rübezahl est impitoyable pour les voyageurs sceptiques qui en traversant les

Riesengebirge se raillent de ses histoires, s'il se plaît à corriger la présomption d'un élégant touriste, et à humilier l'orgueil d'un parvenu, en revanche il est bienveillant et charitable pour celui qui dans son humilité l'invoque avec confiance. Plus d'une fois, il a d'une main invisible aidé dans son labeur le bûcheron fatigué ; plus d'une fois, il a ramené dans son vrai chemin le piéton égaré, et plus d'une fois il a, par un prêt généreux, aidé de braves paysans qu'un désastre subit plongeait dans la misère.

Le professeur Musaeus a fait un recueil des principaux exploits de Rübezahl, c'est un des curieux livres de légendes de l'Allemagne.

Des hauteurs des Riesengebirge, nous descendons avec l'Elbe dans un riant district qu'on appelle le Paradis de la Bohême. Il y a plus d'un lieu en ce monde dont l'homme pourrait bien se faire un petit paradis terrestre, n'étaient les désirs déréglés et les funestes passions qui l'empêchent de jouir tranquillement des dons de Dieu. Celui-ci est vraiment de nature à séduire un artiste, à charmer un poëte, et à réjouir le laboureur qui sait se contenter de sa fortune :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !...

De tout côté, des points de vue pittoresques, des bancs de rocs couronnés d'arbres verts au pied desquels serpente gracieusement le jeune fleuve ; de tout côté, des plaines fertiles où au souffle de la brise les épis ondoient comme les eaux d'un lac, et des collines revêtues de vignes savoureuses.

Les vignes de Melnik sont surtout renommées. Elles proviennent de la Bourgogne ; elles furent implantées au quatorzième siècle sur un sol propice par l'empereur Charles IV, et les gens qui s'y connaissent disent qu'elles ont conservé dans leurs lointaines migrations, dans ce long espace de temps leurs qualités natives. Les qualités des produits de la terre sont plus durables que celles des hommes. A cinq cents ans de distance, quelle colonie humaine pourrait se vanter d'avoir gardé les vertus premières de ses aïeux ?

Ces précieux plants des coteaux de Melnik sont la propriété de quelques riches familles qui se les transmettent de génération en génération comme un majorat inaliénable, qui chaque année pourraient remplir de leur récolte de grandes tonnes comme celle de Heidelberg et qui tiennent, dit-on, enfermé dans les profondeurs de leurs caves, plus de vin qu'il n'y a d'eau dans leur vieille cité.

A Melnik, l'Elbe, le hardi montagnard se marie avec la Moldau, l'aristocratique rivière de la royale cité de Prague, et par ce mariage il prend un aspect plus imposant. Il s'avance fièrement, comme un brave jeune homme qui ne doute plus de sa fortune, vers l'arène où il doit lutter, et le vaste pays qu'il doit parcourir. Il passe sans inquiétude au pied du rocher pyramidal de Schreckenstein, jadis dominé par un château de burgraves rapaces qui épouvantaient les marchands et les bateliers. Il s'arrondit complaisamment autour de la jolie ville d'Aussig, la patrie de Mengs qui justifia par la grâce de ses peintures le nom de Raphaël, que son père, qui était aussi un artiste, lui avait donné à son baptême.

De là l'Elbe descend par d'indolents contours à travers une double ligne de champs et de coteaux, de jardins et de forêts, de villages et de bourgades qui tour à tour offrent aux regards une succession de paysages d'une variété charmante. Près de Tetschen il fait une nouvelle conquête, il absorbe dans son bassin l'Éger qui vient de la Bavière.

Les géologues disent que jadis l'Elbe s'arrêtait là devant un rempart de granit infranchissable et formait un grand lac sans issue. Mais les passages que l'homme se fraye par le marteau, par la mine, par un effort violent, les fleuves les ouvrent peu à peu par un lent et continu travail. La goutte d'eau qui perce le rocher! on en a fait une image proverbiale.

L'Elbe a brisé ses barrières, il circule librement au pied du château et de la ville de Tetschen, et de ses flots argentés sillonne cet illustre petit canton qu'on appelle la Suisse saxonne.

Elle a été longtemps très-peu connue ou très-méconnue cette mi-

niature de la vraie Suisse. Elle n'était habitée que par quelques paysans, et visitée seulement par de hardis chasseurs. Ses pyramides de rocs, ses esplanades, ses excavations servaient de refuge aux malfaiteurs.

Au commencement du siècle dernier, Frédéric-Auguste, surnommé le Fort, eut un jour l'idée de s'aventurer dans ce sauvage désert et de gravir le Lilienstein. Cette ascension à la cime d'une montagne qui n'a pas plus de 2,000 pieds de hauteur fut considérée comme un acte si mémorable, qu'on crut devoir en léguer le souvenir aux générations futures, et sur la pierre même où s'était arrêté le pied du souverain, on grava cette inscription : *Fredericus rex et elect. Sax. et fortunam virtuti ita asper hanc rupem primus superavit, aditum faciliorem reddi curavit.*

Ce que le maître avait osé faire, les courtisans voulurent aussi le faire; puis les bourgeois, qui tenaient à honneur d'imiter les courtisans. L'un après l'autre, les principaux habitants de Dresde se mirent en route pour voir de leurs propres yeux cette région montagneuse dont on racontait tant de choses merveilleuses. Mais ce voyage apparaissait encore aux plus résolus comme une entreprise très-difficile et même très-périlleuse. Avant de s'y hasarder, on faisait de minutieux préparatifs, on cherchait à se procurer des guides expérimentés, on emportait des vivres, des échelles, des lanternes; on se munissait aussi de crampons et de bâtons ferrés. La plupart de ces aventureux explorateurs ne manquaient pas, avant de partir, de rédiger leur testament, et réunissaient leurs parents et leurs amis pour leur dire un solennel adieu.

Cependant les habitants de cette petite Suisse comprirent bien vite qu'il y allait de leur intérêt d'aider à cette curiosité. Ils se mirent à tailler des gradins sur les rocs, à ouvrir de côté et d'autre de nouveaux sentiers. Ils organisèrent des tavernes, voire même des auberges, et à mesure qu'ils facilitaient ainsi les excursions dans leurs pittoresques contrées, ils les rendaient par là plus fréquentes.

Puis est venue la navigation à vapeur de l'Elbe, qui abrégeait

considérablement le trajet des touristes : puis enfin le chemin de fer, par lequel les citadins de Dresde peuvent accomplir en quelques instants un voyage qui pour leurs pères était une si grave affaire.

J'avoue que pendant mon séjour à Dresde, je n'ai pu éprouver l'enthousiasme que je voyais à tout instant se manifester autour de moi pour les prodiges de la Suisse saxonne. Une des légendes d'Allemagne rapporte que la fille d'un géant, une petite fille qui commençait à peine à marcher, aperçut un jour un laboureur qui s'en allait cultiver ses champs. Elle le prit dans le creux de sa main avec sa charrue, ses deux chevaux, et le rapporta au logis comme un jouet curieux. Il me semble qu'il doit y avoir quelque part une légende qui raconte qu'un tendre père de la race des géants a, dans un jour de bonne humeur, amassé sur les bords de l'Elbe, pour l'amusement de ses enfants, ces petits plateaux de rocs, ces petites montagnes, ces petites excavations, ces miniatures des Alpes, ces simulacres des grottes profondes d'Adelsberg.

Enfant, mes yeux se sont ouverts au milieu des sites grandioses de mon pays de Franche-Comté. Pendant les semaines de vacances de mes années de collége, j'avais la joie de parcourir le gigantesque bassin du Doubs, de descendre dans les gorges de Mouthier, une des plus admirables scènes qu'on puisse voir, de pénétrer dans les forêts de Levier, où les sapins s'élancent comme des aiguilles de Cléopâtre à 120 pieds de hauteur. Plus tard, je m'en allais, mon bâton à la main, mon léger sac d'étudiant sur l'épaule, à travers les vallées les plus renommées de la Suisse et du Tyrol. Plus tard, j'ai gravi au sommet du cap Nord, j'ai vu les glaciers de l'Islande et ceux de la Norwége, et les éternelles banquises du Spitzberg. Plus tard, enfin, j'ai connu les prodiges de cette chaîne sublime qui divise deux océans, les cimes aériennes des Cordillères.

Il n'en faut pas tant pour que l'aspect de la Suisse saxonne ne produise pas une très-vive émotion ; mais je comprends qu'elle étonne et qu'elle charme comme un phénomène extraordinaire ceux qui

n'ont vu que la longue plaine uniforme de la Saxe. Puis, à vrai dire, si son étendue est très-restreinte, et si ses grottes, ses rochers sont comparativement très-minimes, elle doit plaire aux regards par la variété de ses sites et la justesse de ses proportions. On dirait d'un petit spécimen des images les plus imposantes de la nature, d'une réduction artistique des œuvres colossales par le procédé Colas.

Et maintenant elle est devenue comme le jardin d'été de Dresde. Elle est sillonnée par de belles routes remplies de kiosques, de pavillons, de cafés et d'hôtels. Il y a des gens consciencieux qui se font encore un devoir de la parcourir à pied dans tous les sens; mais la plupart se contentent de s'arrêter un instant sous les voûtes du *Kuhstall*, de monter à la *Bastei*, d'y faire un joyeux déjeuner, et s'en retournent à Dresde par le convoi du soir, très-satisfaits de leur journée.

Pour ceux qui se plaisent à observer le caractère d'un peuple dans ses diverses manifestations, c'est une chose curieuse de voir la quantité de visiteurs que le chemin de fer de Dresde répand sur les rives de l'Elbe, dans les cantons de la Suisse saxonne, en un beau dimanche d'été; gens du monde qu'on appelle le grand monde, qui, ici comme partout, cherchent à promener agréablement leur élégance et leur oisiveté; honnêtes rentiers qui, dans leur budget sagement coordonné, inscrivent quelques jours de dépenses extraordinaires; braves familles de marchands qui, ayant accompli fidèlement leur tâche toute la semaine, croient pouvoir se permettre ensuite une agréable distraction. Et quel mouvement alors dans tout ce joli petit coin de terre si soudainement envahi par ces légions de passagers! Quelle rumeur dans l'hôtel et dans les cafés de la Bastei! Quels cliquetis de verres et de fourchettes à toutes ces petites tables posées en plein air, sous les rameaux d'arbres, devant la riante auberge construite en forme de chalet, et quelle joie dans chacun des groupes qui s'assoient à ces tables, en face d'une bouteille de vin de Champagne ou d'une simple cruche de bière!

En vérité, il me semble que les Allemands manquent à leur vocation quand ils ne sont pas heureux. Il leur faut si peu pour leur faire oublier les soucis du présent et leur colorer l'avenir. Un verre de vin les égaye, une tasse de café les délecte, une bonne pipe les plonge dans une douce rêverie, un accord musical les enchante. Ils sont doués de la faculté spéciale des petits bonheurs, et les petits bonheurs, ce sont les grains d'ambre dont on peut se faire un long chapelet pour s'assoupir, comme les Turcs, dans une paisible indifférence. Ils ont à la fois une inclination naturelle pour les jouissances gastronomiques et un penchant inné pour l'idéal. Les mêmes Allemands que vous voyez si absorbés dans l'appréciation d'un beefsteak et dont l'avide appétit vous choque peut-être comme une grossière sensualité, vous pourrez les voir un instant après s'extasier devant un beau point de vue, écouter avec un profond recueillement une poésie de Schiller ou d'Uhland, et entonner en chœur avec une harmonie parfaite un ancien choral ou une mélodie de Schubert. Pourquoi donc ne se décideraient-ils pas à suivre tranquillement le cours de leur vie? Pourquoi s'imaginent-ils, dans des temps de crise européenne, qu'ils doivent aussi faire des révolutions? « Mes chers enfants, disait au dix-huitième siècle le général saxon Benkendorf, laissons les choses suivre leur cours, et ne touchons pas à celles qui ne sont point à notre portée. »

Il me semble que le prudent général donnait par là un sage conseil à ses concitoyens. *Leben und leben lassen* (vivre et laisser vivre) est aussi une ancienne sentence allemande.

Le point le plus élevé de la Suisse saxonne est le plateau de Lilienstein. L'inscription que nous avons citée, et qui attribue à Frédéric-Auguste l'honneur d'avoir le premier gravi au sommet de ce roc escarpé, est, comme un grand nombre d'inscriptions, une menteuse courtisanerie. Il y avait là jadis un château habité par quelques-uns de ces farouches chevaliers qui, en vertu de leur titre de seigneurie, se postaient au bord du fleuve comme des collecteurs de péage, et par la puissance de leur glaive faisaient

payer de rudes impôts aux marchands sans défense. Un jour vint où la bande de pillards fut attaquée et vaincue dans son repaire. Sur les ruines de cette redoutable citadelle s'éleva un pacifique couvent. Des religieux y résidaient encore à l'époque de la réformation. Maintenant, sur cette espèce de mont Athos, il ne reste presque plus aucun vestige du château ni du monastère. L'antiquaire y ferait des recherches peu fructueuses, mais le voyageur qui se complaît dans les scènes de la nature se réjouira d'avoir suivi l'étroit sentier qui conduit au haut de cette terrasse; car de là, de tous côtés, un admirable panorama se déroulera à ses regards. De là, on peut suivre dans ses gracieux méandres le cours de l'Elbe jusque dans les murs de Dresde. De là, on découvre les lignes bleuâtres des Riesengebirge, et les bois et les champs, et les villages d'un vaste rayon jusqu'à vingt lieues de distance.

En face de cette montagne solitaire qui s'élève comme une colonne de granit du milieu de la plaine, est une autre montagne à peu près de même forme, couronnée d'un cercle de remparts que le temps n'a pas détruits, qui au contraire ont été à diverses époques agrandis et consolidés par de nouveaux travaux. C'est le Königstein (le rocher du roi), c'est une des forteresses de la Saxe. C'est la bastille où Frédéric-Auguste faisait enfermer les hommes qui avaient osé lancer contre lui quelques épigrammes, les ministres qu'il jugeait suffisamment enrichis, et dont il voulait reprendre les dépouilles, les fonctionnaires qui avaient méconnu ses volontés, et les personnages étrangers qui l'inquiétaient. Là furent incarcérés pendant plusieurs mois Jacques et Constantin Sobieski, les deux fils du héros de la Pologne, du sauveur de Vienne, et le grand chancelier Bleching avec plusieurs personnes de sa famille, et Wolfendorf, l'auteur d'un livre satirique sur la cour de Pologne, et Patkul, ce malheureux envoyé du Tzar qui fut honteusement livré à Charles XII. Les chefs des émeutes révolutionnaires qui éclatèrent à Dresde en 1831 et en 1849, furent aussi renfermés dans les murs de Königstein, et deux d'entre eux, dans un accès de désespoir, s'y suicidèrent.

Il fut aussi détenu là longtemps le pauvre Böttiger, qui ne pouvait opérer la transmutation des métaux comme son avide maître l'espérait, mais qui lui donna une autre richesse célèbre aujourd'hui dans le monde entier, la fabrication de la porcelaine. La vie singulière de ce prétendu alchimiste a été racontée plusieurs fois. A notre entrée dans ce pays illustré par les fabriques de Meissen il nous semble que nous sommes tenus de la relater encore, ne fût-ce que pour complaire aux amateurs de vieux saxe qui ignoreraient les bizarres destinées de celui auquel ils doivent leurs émotions de collectionneurs.

Jean-Frédéric Böttiger, né en 1682 à Schleiz, dans l'électorat de la Saxe, était le fils d'un employé à la monnaie. Sa mère, devenue veuve, se remaria avec un ingénieur, qui voulut faire l'éducation de celui envers lequel il contractait par cette alliance un devoir paternel, et lui donna des leçons de mathématiques. Mais Frédéric avait, par une sorte de vocation instinctive, un penchant particulier pour la chimie, et ce penchant le porta à entrer en qualité d'apprenti chez un pharmacien de Berlin nommé Zorn, qui était l'ami de Kunkel, un des notables alchimistes allemands du dix-huitième siècle.

Il était là depuis environ une année, préparant des drogues sous la direction de son maître, et en même temps lisant, par les conseils de Kunkel, des livres hermétiques, lorsqu'un matin Zorn l'envoya chez un étranger qui venait d'arriver à Berlin, et qui lui avait demandé une potion d'antimoine.

Cet étranger étonnait par plusieurs singularités ceux qui avaient eu occasion de le voir. Il s'appelait Lascaris, et se disait archimandrite d'un couvent grec de l'île de Mitylène. Pour prouver cette qualification, il exhibait des lettres du patriarche de Constantinople. Comme il parlait très-couramment grec, personne d'ailleurs ne doutait qu'il ne fût d'origine grecque, et les gens qu'il avait éblouis par ses façons de grand seigneur disaient même qu'il descendait de la famille impériale des Lascaris. Il prétendait voyager

dans le but de recueillir des aumônes pour le rachat des chrétiens captifs parmi les Turcs. Mais on remarquait qu'il donnait aux pauvres plus d'argent qu'il n'en recueillait par ses collectes. Le fait est que Lascaris était un de ces adeptes de la science d'Hermès qui, dès le dix-septième siècle, commencèrent à parcourir l'Europe, « non plus, dit M. Figuier, pour y enseigner la composition de la pierre philosophale, mais pour démontrer, par des actions bien positivement merveilleuses, la réalité d'une science dont ils entendaient se réserver le principal secret, etc.[1]. »

Il s'entretint avec le jeune élève pharmacien, découvrit bien vite en lui les inclinations qu'il désirait trouver dans un prosélyte, le fit revenir, eut de longs entretiens confidentiels avec lui, et l'encouragea à la lecture des livres d'alchimie. Enfin, le jour de son départ, il demanda de nouveau à le voir, et au moment où il allait monter en voiture, il lui dit avec un accent d'affection paternelle : « Je vous aime, et je vais vous donner un éclatant témoignage de mon attachement ; je vous remets deux onces de la teinture philosophale, du spécifique surnaturel qui transforme en or pur les vils métaux. Avec ces quelques grains de poudre qui valent plus de cent mille écus, vous opérerez des prodiges, et vous convertirez par là ceux qui osent encore se railler de la puissance souveraine de l'alchimie. Mais je vous conjure de n'accomplir votre œuvre que dans quelques jours, lorsque je serai loin de cette ville incrédule. »

Il partit, et quelques jours après, Böttiger, avec une parcelle de la teinture de Lascaris, réussit en effet à opérer une transmutation de métaux. C'était un événement qui ne pouvait manquer d'exciter une grande surprise. Il parvint aux oreilles du roi Frédéric, qui donna l'ordre aussitôt qu'on lui amenât le jeune magicien.

Böttiger, qui redoutait un sévère examen, prit la fuite, et au moment même où il était poursuivi par un officier prussien, réussit à se réfugier à Wittenberg, qui alors appartenait encore à la Saxe.

1. *L'alchimie et les alchimistes*, p. 287.

Le roi de Prusse réclama son extradition. L'électeur de Saxe répondit que le fugitif, né à Schleiz, était un de ses sujets. Non-seulement il refusa de le livrer, mais il le fit venir à Dresde. «Depuis longtemps, dit le touriste Love, qui parcourait l'Allemagne à cette époque, la cour de Dresde était très-occupée de toutes les splendides promesses des faiseurs d'or, et Frédéric-Auguste, qui épuisait dans ses prodigalités les ressources de son pays, n'avait garde de laisser échapper un homme qui pouvait lui donner des trésors.»

Le 29 novembre 1701, Böttiger fit à Dresde, en présence du gouverneur Furstenberg, un nouvel essai de sa teinture, et produisit un nouveau globule d'or.

Frédéric était alors en Pologne. Furstenberg se hâta de lui annoncer cette prodigieuse réussite, puis essaya de s'attacher le jeune alchimiste pour l'employer à la réussite de ses ambitieux projets. Il aspirait à remplacer dans ses hautes fonctions le grand chancelier Beichlingen, tentative difficile, car Beichlingen trouvait sans cesse de nouveaux procédés pour satisfaire aux exigences pécuniaires de son maître; mais si l'on pouvait donner au souverain un homme qui produisît de l'or sans surcharger le peuple d'un nouvel impôt, les subtilités du grand chancelier devenaient par là inutiles, sa faveur était anéantie, et celui qui faisait un tel présent à son souverain n'avait-il pas droit aux plus hautes récompenses?

Tel était le calcul de Furstenberg, et l'humble apprenti du pharmacien Zorn devenait ainsi, sans le vouloir, l'instrument d'une intrigue ministérielle.

Après en avoir longuement conféré avec le favori de Lascaris, qui lui inspirait une si grande confiance, l'ambitieux gouverneur crut pouvoir faire lui-même les opérations dont il avait annoncé avec emphase les résultats à Frédéric-Auguste, et résolut de partir pour Varsovie. Böttiger, qui ne demandait pas mieux que de ne point prendre part à ces expériences, lui donna ses instructions, lui remit divers ingrédients, en lui faisant jurer de ne révéler à per-

sonne son secret, et en ajoutant que l'œuvre de transmutation ne s'accomplirait point, si l'on n'y procédait avec une profonde pensée religieuse.

Il était assez rusé, le jeune Saxon, et comme il prévoyait l'insuccès de Furstenberg, il comptait qu'il pourrait l'expliquer par la violation probable d'une de ces dernières conditions.

Un accident le servit mieux encore que son habile précaution. Un flacon de mercure qu'il avait donné au gouverneur fut brisé, et le mercure perdu. Furstenberg parvint à s'en procurer une autre dose à Varsovie, s'enferma avec le roi dans un laboratoire, mit tous ses ingrédients dans le creuset, et ne produisit pas la plus petite parcelle d'or.

« C'est étrange, écrivait-il à Böttiger ; j'ai suivi à la lettre vos leçons. Je n'ai pas dit un mot du grand œuvre que j'allais entreprendre, et le roi, qui avait reçu la communion deux jours auparavant, est resté pendant tout le temps qu'a duré mon opération, l'esprit absorbé dans les plus pieuses réflexions.

— Oui, répondait Böttiger ; mais le mercure que vous avez perdu, ce mercure sans tache, sans alliage, unique, tout-puissant, comment le remplacer ? »

A cette objection, Furstenberg et Frédéric-Auguste n'avaient rien à répliquer, et en attendant qu'il pût retrouver ce mercure, élément essentiel de la pierre philosophale, Böttiger vivait à Dresde, magnifiquement logé, doté par Frédéric-Auguste d'une pension considérable, tenant table ouverte, ayant à sa disposition des domestiques et des équipages du palais. De temps à autre, le roi lui-même lui écrivait pour l'encourager dans ses recherches, écrivait à Furstenberg, qui était revenu à Dresde, de ne point refuser quelques milliers d'écus à celui dont il attendait des trésors incalculables, et le joyeux Böttiger, qui de sa vie n'avait osé rêver un sort pareil, usait largement de la royale munificence. De 1701 à 1704, il ne dépensa pas moins de 40,000 thalers, ce qui équivaudrait aujourd'hui à près de 300,000 francs.

Mais en même temps qu'il jouissait de cette fortune inespérée, il était captif. Il ne pouvait sortir de l'enceinte de Dresde, et ne pouvait même se promener dans l'intérieur de la ville sans être accompagné d'un officier qui répondait de lui sur sa tête, et le pauvre garçon apothicaire, en abusant de la crédulité du gouverneur et du roi, ne pouvait s'abuser sur sa position. Pendant quelques mois, il employa ce qui lui restait de la teinture de Lascaris à fabriquer quelques pièces d'or, et éblouit par cette exhibition ceux qui l'entouraient. Son dernier grain de poudre étant épuisé, il essaya patiemment d'en créer une nouvelle, et ne put y réussir. Alors, pour échapper à la honte de son impéritie et au péril qui le menaçait, il résolut de s'enfuir; il parvint à tromper ses gardiens, et déjà il touchait aux frontières de l'Autriche, lorsqu'il fut rejoint par un émissaire de Furstenberg, ramené à Dresde et soumis à une plus stricte surveillance.

Cette tentative d'évasion, qui aurait dû faire ouvrir les yeux à Frédéric-Auguste, ne lui enleva cependant point sa confiance. En 1705, il arriva à Dresde, eut une entrevue avec Böttiger et lui demanda où il en était de ses travaux. Böttiger, n'osant avouer son ignorance, et comptant peut-être trouver plus tard quelque moyen d'échapper à sa fatale position, répondit qu'il ferait de l'or. Pour donner plus de solennité à sa promesse, il ajouta qu'il ne pourrait appliquer la pierre philosophale à transmuter les métaux qu'à la condition que ces trésors ne seraient employés à aucune action coupable, à aucun amour illicite, à aucune sensualité répréhensible, à aucune guerre inutile ou injuste.

Frédéric, qui avait la conscience large, jura sans la moindre hésitation tout ce qu'il plut au malheureux adepte de lui faire jurer. L'essentiel pour lui était d'avoir de l'argent; le reste ne l'inquiétait guère.

Après ce pacte solennel, Böttiger ne pouvait plus refuser de livrer ce qu'il appelait son secret, son *arcanum*, et comme il savait bien que cet arcanum ne produirait rien de ce que le roi

désirait si vivement, il voulait de nouveau s'enfuir; mais il fut reconduit dans la forteresse de Königstein, où déjà il avait été enfermé pendant le voyage de Furstenberg à Varsovie.

Par ses supplications, il obtint pourtant la permission de revenir à Dresde. Quoiqu'il eût renoncé à l'espoir de découvrir le procédé de composition de la teinture philosophale, il persistait à faire des expériences de chimie; il en faisait avec un homme distingué, Walther de Tschirnhausen, qui avait la passion de l'histoire naturelle, et qui, malgré ses connaissances positives, persistait à croire aux miracles prônés par le confident de Lascaris.

Ce fut dans un de ces essais que Böttiger en vint par hasard à fabriquer de la porcelaine brune jaspée, puis de la porcelaine blanche.

A la nouvelle de cette découverte, qui cette fois était bien constatée, Frédéric-Auguste oublia ses griefs contre Böttiger, et se consola de ses déceptions. Entre autres goûts dispendieux, il avait celui de la porcelaine. Tout récemment, il avait employé une somme de 50,000 thalers (200,000 fr.) à faire faire en Chine des vases ornés des armes de Saxe et de Pologne. Quelques années auparavant, il avait fait un bien autre marché. Il avait donné au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, pour quatre grands vases du Japon, deux régiments de dragons qu'on appela en Prusse les régiments de porcelaine.

L'œuvre céramique accomplie par celui qui l'avait si longtemps leurré par tant de magnifiques promesses satisfaisait à une de ses plus vives fantaisies, et devenait pour lui un autre trésor.

En 1710, une manufacture de porcelaine fut organisée à Meissen, et de là est sortie cette multitude de vases, de tasses, de services de table, de girandoles, de bouquets de fleurs et de figurines de toutes sortes qui bientôt devinrent un des ornements les plus recherchés des salons aristocratiques, et qui aujourd'hui se payent si cher.

L'heureux inventeur de cette charmante industrie restait encore confiné dans son laboratoire. Plus on attachait de prix à sa décou-

verte, plus on craignait qu'il n'en portât la révélation dans un autre pays. Mais quelques années après, Frédéric-Auguste lui rendit sa complète liberté et le combla de témoignages de distinction.

Böttiger eut de nouveau à sa disposition des chevaux et des équipages, se fit une serre où il réunit plus de quatre cents orangers ; il eut un riche appartement où il donnait des bals et de joyeux banquets. Cette vie de luxe, de folies, de plaisirs énervants épuisa ses forces.

Il mourut à Dresde à l'âge de quarante-quatre ans. Né dans une condition obscure, abusé par un rêve irréalisable, il conquit par hasard les jouissances de la fortune, et cette fortune lui fut fatale plus qu'à d'autres la misère.

CHAPITRE DEUXIÈME

Paysages. — Un sonnet de Schulze. — Le bateau à vapeur et ses passagers. — Une scène champêtre. — Pirna. — Pillnitz. — Souvenirs littéraires. — Dresde. — Sa situation. — La terrasse. — Le comte de Brühl. — Son origine. — Sa fortune. — Son luxe. — Ses titres et ses palais. — Brühl, traducteur d'un livre de piété. — Ses derniers enseignements. — Sa mort. — Auguste le Fort. — Sa jeunesse. — Ses prodigalités. — Auguste, roi de Pologne. — Ses luttes et ses revers. — Ses œuvres à Dresde. — Auguste III. — La guerre de Sept ans. — Frédéric-Auguste. — Son alliance avec la France. — Sa fidélité en 1813. — Morcellement de ses États. — Caractère des Saxons. — Un intérieur de famille. — Le district des mines. — Freiberg. — Le musée historique de Dresde. — Les *Grüne Gewölbe*. — Le palais japonais. — La galerie de tableaux. — Le théâtre. — C. M. Weber. — Les titres littéraires de la famille royale de Saxe. — Les derniers poëtes de Dresde. — Tieck et ses soirées.

La Suisse saxonne ne s'étend que sur un espace de quelques lieues. Au delà de Pirna, les masses de rocs disparaissent, le terrain s'aplanit. C'est un changement de décoration subit comme celui qui s'opère sur un théâtre au moyen du sifflet du régisseur. C'est une scène toute nouvelle qui attire les regards, une calme idylle après un romantique et fantastique tableau. D'ici, le chemin de fer s'en va en droite ligne à travers champs, comme si tout à coup il se lassait de suivre les contours du fleuve, et qu'il se sentît pressé d'arriver avec ses dépêches à sa station de Dresde.

Mais nous, qui n'avons nulle dépêche à porter, nulle affaire importante dont on attende la solution, nul autre désir que celui de voir aussi longtemps que possible, en un heureux loisir, la variété d'images d'une terre étrangère, nous ne quittons point si vite ce beau fleuve, qui depuis Melnik est notre fidèle compagnon.

Il apparaît ici déjà grand et superbe; il grandira encore, puis disparaîtra avec les autres dans les abîmes de l'Océan.

En songeant à cet éternel symbole de la vie humaine, je me rappelle ces vers d'Ernest Schulze :

« O fleuve, pourquoi te courbes-tu ainsi dans ta marche rapide? Pourquoi te penches-tu tantôt d'un côté et tantôt de l'autre sur tes rives riantes? Tu voudrais remonter peut-être à ta source; tu voudrais revoir le lieu aimé d'où tu es sorti. Mais il faut que tu suives ton cours dans la vallée. Une puissance irrésistible t'entraîne, tu verras ton lit s'élargir, tu deviendras un des instruments de l'homme dans ses sollicitudes et dans ses ambitions. Puis bientôt, voilà que la gaieté de la vie t'abandonne. Nulle verte colline ne s'élève sur tes bords, nulle forêt ne les ombrage, et tes flots épuisés expirent au sein des mers. »

A Pirna s'arrête un bateau à vapeur, qui tout l'été fait une redoutable concurrence aux orgueilleux wagons du chemin de fer, et souvent leur enlève leur plus belle cohorte de voyageurs. Tout le pont de ce bateau est occupé par des groupes de touristes qui viennent de visiter la Bastei, le Kuhstall, et qui m'offrent le spectacle de diverses situations sociales et de diverses nationalités. Il y a là des Anglais qui, à l'aide du Handbook de Murray, achèvent de noter sur leur carnet les principaux sites de la Suisse saxonne; car pour un grand nombre d'Anglais, un voyage est comme un règlement de compte : Tel jour, arrivé dans telle capitale; tel autre, visité un vieux château; tel autre, savouré dans un pays montagneux un assez bon quartier de chevreuil. *Charged*, c'est-à-dire dépensé tant de shellings sur le chemin de fer, tant de shellings à l'hôtel *very good* ou *very bad*, le plus souvent *very bad* (très-mauvais), si ce n'est pas un hôtel organisé selon les mœurs britanniques. Il en est qui à ces intéressants détails ajoutent quelques notes sur l'état de l'atmosphère, et lorsqu'ils sont de retour dans leur pays, ils n'ont plus rien à envier à leurs devanciers : ils ont accompli leur tâche, ils ont fait leur tour du continent. Qu'on leur parle des

vallées du Tyrol, des montagnes de la Suisse, des musées de France et d'Allemagne, ils ont tout vu, et au besoin, ils le prouveraient par leur carnet comme un banquier prouverait l'acquittement de ses billets par ses livres de commerce.

A côté de ces flegmatiques et insociables Anglais qui, à l'approche d'un étranger, se drapent dans le sentiment de leur dignité comme, à l'apparence d'une pluie, dans les plis gommés de leur mackintosh, j'aperçois un groupe de voyageurs lointains d'une toute autre nature, une belle dame russe avec trois ou quatre élégants gentilshommes de la même nation. Ceux-là peut-être observent aussi superficiellement les lieux qu'ils parcourent, mais ce n'est point par un morbide ennui, c'est par la vivacité même, par l'ardeur d'une curiosité impatiente de tout voir et de tout connaître. Il y a en eux la vitalité d'un peuple jeune, avide d'instruction et d'émotions, désireux aussi de comparaître dans la grande arène de l'Europe civilisée, et d'y occuper noblement sa place. Ils ne se précipitent point dans cette arène comme des lutteurs présomptueux qui voudraient du premier coup y conquérir toutes les couronnes. Ils y entrent avec des formes gracieuses et une urbanité parfaite. Avant de visiter l'Allemagne ou la France, ils en ont étudié l'histoire et la littérature, ils en parlent la langue très-correctement. A ces priviléges particuliers de leur éducation, ils joignent la verdeur de l'esprit, qui est une des qualités de la jeunesse; parfois une vague mélancolie, ce poétique penchant des races du Nord, et parfois une impétueuse animation qui, dans les villes étrangères, leur donne l'air d'écoliers en vacances.

A côté de ce petit cercle russe, qui, dans la vivacité de ses souvenirs et de ses comparaisons, parle en un instant de l'Elbe et du Volga, du Caucase et des Pyrénées, un homme et une femme d'un âge avancé sont assis l'un près de l'autre en silence; deux bonnes gens d'Allemagne, deux fidèles époux, j'en suis sûr, qui longtemps ont combiné entre eux un petit voyage d'agrément dans la Suisse saxonne, qui ont fini par accomplir leur projet, et qui s'en revien-

nent contents de la journée qu'ils ont passée ensemble. L'homme fume tranquillement sa pipe en bois d'Ulm; la femme tricote des mitaines, et de temps à autre le regarde, comme pour s'assurer que rien ne lui manque. En ce moment, ils n'échangent aucune parole; ils sont tous deux recueillis dans le souvenir de leurs émotions; mais certainement au fond du cœur, ils s'entretiennent l'un avec l'autre, et ce soir, quand ils seront rentrés dans leur demeure, ils se diront les divers incidents de leur excursion, et que de fois encore ils la raconteront!

La nature est la plus merveilleuse des enchanteresses. A certaines âmes, elle donne l'enthousiaste élan qui fait les grands artistes et les grands poëtes; dans d'autres, elle répand goutte à goutte une sorte de dictame dont on éprouve longtemps la bénigne influence. Heureux ceux qui éprouvent encore cette magie! Pitié pour celui qu'elle ne peut plus égayer ou ne peut plus guérir!

A quelque distance de ce vénérable couple sur lequel j'aime à reposer mes regards, des étudiants de Leipzig, la petite casquette sur la tête, la longue pipe à la main, discutent bruyamment les mérites et les défauts de leurs professeurs. Un peu plus loin, sur un banc étroit accolé au bastingage un jeune homme et une jeune fille se tiennent assis à l'écart, si près l'un de l'autre, que la jeune fille ne peut faire un mouvement de tête sans que ses boucles de cheveux blonds effleurent la joue du jeune homme, et qu'à tout instant leurs mains se rencontrent.

De ceux-là, je n'ose m'approcher. Ce sont deux fiancés, si heureux d'être ensemble à l'endroit solitaire qu'ils ont si bien choisi! Les troubler dans leur quiétude, ne serait-ce pas une cruauté? Ils ont tant de choses à se dire, tant de choses qu'ils ont déjà répétées si souvent, et qui chaque fois qu'ils les répètent leur paraissent si neuves et si charmantes. Oh! les douces heures de la jeunesse, des indicibles expansions, des joies idéales du paradis de la vie! Un jour viendra peut-être où celui qui en a le mieux goûté les rapides enchantements n'en conservera que l'inutile regret, et

dans son abandon vainement s'écriera avec notre cher poëte La Fontaine :

> Ah ! si mon cœur pouvait encor se renflammer !
> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête,
> Ai-je passé le temps d'aimer ?

Tandis que les deux fiancés s'abandonnent à un de ces songes féeriques où l'on oublie le temps, l'espace, les caprices de la fortune, les obstacles de la vie, tout ce qui menace nos plus beaux jours, tout ce qui peut renverser en un instant le fragile échafaudage d'un bonheur humain, d'autres passagers, qui ne jouissent point du même prestige, se promènent avec impatience sur le pont, puis s'en vont à la pointe du bateau, cherchant à voir à l'horizon le dôme des églises, les murailles de Dresde.

Les bateaux à vapeur et les chemins de fer, au lieu de satisfaire par la rapidité de leur marche à l'impatience des voyageurs, ne font que la surexciter. Autrefois, avec les malles-poste, avec les diligences, on subissait débonnairement un retard de quelques heures. Maintenant on s'irrite de la moindre prolongation, et l'on maudit la locomotive qui dans son trajet a perdu quelques minutes. La durée du temps accordé à l'homme sur cette terre est cependant à peu près la même, et ce temps dont il calcule aujourd'hui si minutieusement chaque parcelle, en fait-il un meilleur emploi ? Dieu sait !

Mais peut-être que ces voyageurs, si désireux d'arriver au plus vite à Dresde, sont attirés là par quelque grave affaire ou quelque douce affection. Moi, qui n'ai point un tel mobile, je n'ai nulle envie d'accélérer la rotation des roues de notre bateau, je retarderais même volontiers sa marche pour voir plus longtemps les frais et riants paysages qui s'étalent à nos regards sur les deux rives du fleuve. A gauche, une vaste plaine entrecoupée de bois de sapins, des enclos d'arbres fruitiers, des carrés de champs verts ou jaunes qui ressemblent aux cases d'un damier, et les villages avec les

flèches aiguës de leur rustique église, et les maisons éparses des laboureurs, qui partout donnent à nos désirs fébriles un sage enseignement. Il est là dans son humble demeure, le patient laboureur, occupé de sa tâche journalière, attendant avec confiance que le ciel bénisse la moisson qu'il a semée. Dans la pénible régularité de son existence, il ne connaît point nos capricieuses fantaisies et nos turbulentes agitations. Du commencement à la fin de l'année, comme l'a dit un poëte anglais, il n'a besoin que d'un petit changement de scène, et sa demeure n'occupe qu'un petit espace :

Small change of scene, small space his home requires[1].

A droite, le tableau est plus accidenté : des chaînes de rocs, des forêts d'un aspect majestueux s'élèvent au-dessus de la plaine. La résidence royale de Pillnitz se compose de deux châteaux : l'un qu'on appelle le Château-d'Eau, qui se mire dans les flots de l'Elbe; l'autre, le château de la Montagne, qui domine au loin la vallée.

Çà et là, diverses traditions donnent aux lieux que nous parcourons un intérêt particulier, traditions de guerre et de poésie; car partout, le souvenir des plus doux élans de la pensée de l'homme s'allie à celui de ses jours de combats, de ses heures de fléau.

La jolie ville de Pirna, qui jadis appartenait aux évêques de Meissen, a été plus d'une fois envahie et saccagée par les troupes ennemies. En 1756, les Prussiens s'en emparèrent et en rasèrent les fortifications. En 1813, elle fut occupée par nos soldats.

Le château de Pillnitz a été témoin d'une mémorable conférence. C'est dans un de ses salons que le 27 août 1791 fut signé le fameux traité par lequel l'Autriche, la Prusse, la Saxe s'engageaient à rétablir la légitimité en France, et l'on sait ce qu'il est advenu de cet engagement.

Vingt-deux ans plus tard, toute cette belle plaine de l'Elbe était

1. Rogers, *Epistles to a friend.*

le théâtre des plus sanglantes batailles. Après M. Thiers, nous n'essayerons pas de les raconter.

Mais voici d'autres souvenirs d'une nature plus attrayante. Voici le village de Blasewitz où naquit le pieux compositeur Naumann, dont les hymnes retentissent encore aux jours de grandes fêtes dans la chapelle royale de Dresde. Ses admirateurs ont honoré sa mémoire en faisant construire sur son sol natal un élégant édifice gothique où ils ont établi une école.

Voici le pavillon de Loschwitz, illustré par deux poëtes, par Th. Körner, le belliqueux auteur de *Leyer und Schwerdt*, le Tyrtée de l'Allemagne, et par Schiller, qui, dans l'été de 1785, composa là son poëme de *la Cloche*, l'un des plus purs, des plus admirables poëmes des temps modernes[1]. Nous avons autrefois essayé de le traduire, et nous ne savons que trop que nous n'avons pu en reproduire les beautés exquises.

Au-dessus de Loschwitz, sur les flancs d'une colline, s'élève un château d'une forme pittoresque qui appartient au prince Albert de Prusse. Chaque année, le jeune prince y vient passer dans la belle saison plusieurs semaines; et en voyant la vigne qui fleurit sous ses fenêtres, et le fleuve qui arrose son domaine, et les paysages qui l'entourent, il peut se croire dans une des plus riches possessions de la Prusse, dans les champs fertiles sillonnés par le Rhin.

Plus loin, les deux rives du fleuve sont parsemées de villas, de jardins, de cafés qui annoncent le voisinage d'une grande ville. Nous arrivons à Dresde.

Tous les passagers sont en mouvement. Les Anglais mettent leur Handbook dans leur poche, et prennent en main le parapluie, qu'ils emportent partout comme un des signes de leur brumeuse nationalité; la belle dame russe jette négligemment un châle de barége sur ses épaules, et s'avance vers l'escalier du bateau avec

1. Poésies de Schiller, 1 vol. in-12.

ses trois compagnons, comme une reine avec ses chevaliers d'honneur. Le vieux bourgeois allemand, que je me plaisais à regarder, secoue la cendre de sa pipe, et présente affectueusement le bras à sa femme pour la conduire au débarcadère : *Komme*, *mein*, *liebes Lottchen*, lui dit-il d'une voix cordiale; et la brave femme le regarde avec une expression de douceur infinie. Quel bon et honnête ménage ! Comme on voit bien que tous deux ont lié entièrement l'un à l'autre leur vie, et qu'ils s'en iront ainsi, dans leur mutuelle confiance, jusqu'à ce que la mort les sépare, puis les rejoigne dans la même tombe.

Seuls, les deux fiancés semblent ne pas s'apercevoir que le bateau s'arrête. Ils sont assis encore sur leur banc solitaire. Ils tâchent de prolonger jusqu'à la dernière minute les joies de cette rapide journée, les délices de ce voyage. Hélas ! en referont-ils jamais un semblable? L'heure écoulée ne revient plus, et quel que soit le bonheur que deux âmes aimantes puissent encore avoir en ce monde, il est des moments où la terre et le ciel semblent à la fois répandre tous leurs enchantements, des moments d'une plénitude de félicité qu'on invoquera en vain, qu'on ne retrouvera jamais.

Dresde ne peut pas être citée comme une belle ville. Ses rues sont étroites et sombres ; ses édifices publics n'ont aucun caractère imposant. Elle apparaît surtout comme une cité très-ordinaire à ceux qui viennent de voir Prague, et qui ont encore l'esprit occupé de l'aspect grandiose du Hradschin, des palais du Kleinseit, des vieux édifices de la cité bohême.

Mais il en est de la capitale de la Saxe comme de certaines femmes qui, au premier abord, ne surprennent point les regards par une artistique beauté, qui peu à peu pourtant les séduisent et les fixent par d'autres charmes qu'on n'avait point devinés.

Sa situation au bord de l'Elbe qui la divise en deux parts, la riante plaine qui l'entoure, les collines agrestes, les vastes forêts qui l'avoisinent lui donnent un attrait particulier. Puis elle est,

comme l'a très-justement dit Jean-Paul, la Florence du Nord. Elle possède les plus admirables tableaux de l'école italienne, et quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'ancienne école allemande et hollandaise : la Vierge Sixtine de Raphaël; la Nuit et la Madeleine du Corrège! Pour contempler de telles merveilles, qui ne voudrait traverser un long espace? Qui ne se sentirait magiquement enchaîné sur la place où resplendit un pareil musée?

Le fait est que, de toutes les capitales de l'Allemagne, Dresde est une de celles qui plaît le plus aux étrangers. On y vient pour voir ses trésors, et on y reste; car bientôt on en vient à l'aimer, cette bonne et honnête cité saxonne. Elle n'a point le mouvement fatigant ni les préoccupations de lucre d'une ville de commerce. Sa petite cour lui donne une aimable dignité d'aristocratie, ses collections de tableaux une auréole artistique, ses bibliothèques et ses établissements d'instruction un caractère littéraire. Les touristes de tous les pays peuplent ses hôtels en été. Les Anglais et les Russes y sont en permanence. A certaines heures du jour, en se promenant sur la terrasse de Brühl, on peut faire en un instant une curieuse étude de philologie et d'ethnographie, et le soir, dans les salons du belvédère, à l'extrémité de cette même terrasse, on peut avoir, pour quelques *groschen*, le plaisir de prendre une glace entre des gens des deux hémisphères, entre des hommes qui, pour visiter la Florence allemande, ont franchi l'Atlantique, et d'autres qui viennent de par delà les monts Ourals.

Cette terrasse, aujourd'hui si riante et si animée, est l'un des monuments d'une des tristes phases de l'histoire de Saxe. Elle fut construite sur un des anciens remparts de la ville par le comte de Brühl, qui, sous le règne d'Auguste III, devint le premier ministre de l'électorat de Saxe et du royaume de Pologne, non point un grand ministre comme Ximenès, Richelieu ou Pitt; mais un ministre investi d'un pouvoir à peu près illimité, et l'homme d'État le plus prodigue, le plus fastueux, si je ne me trompe, qu'on ait jamais vu. Sa vie est un curieux exemple des abus du favoritisme,

de l'aveuglement des princes, et des dangers qui menacent les nations dans un régime absolu.

Petit gentilhomme de la Thuringe, Brühl était encore à vingt ans simple page à la cour d'Auguste le Fort. Le hasard, cette providence des ambitieux, lui fournit un jour l'occasion de donner une preuve d'intelligence à son souverain, qui aussitôt s'intéressa à lui, l'éleva à la dignité de chambellan, puis à celle de grand maître de la garde-robe, puis le nomma ministre des affaires étrangères, et en mourant le recommanda spécialement à son fils.

L'indolent Auguste III n'était pas homme à scruter les qualités et les défauts de ses fonctionnaires. Il accepta de confiance celui qui lui était signalé comme un serviteur fidèle et éclairé. Il se laissa de plus en plus capter par lui, et finit par lui abandonner à peu près complétement la gestion de l'État, et cette gestion, il la garda pendant un quart de siècle.

En 1733, il n'avait encore qu'une charge de cour et un portefeuille de ministre. En 1737, l'empereur d'Autriche lui conférait le titre de comte. Ces premiers succès ne faisaient que surexciter son ambition. D'année en année, il en vint à accumuler sur sa tête une trentaine de dignités et de fonctions, dont quelques-unes très-disparates. Dans son testament rédigé en 1762, il s'intitule comte du Saint-Empire, staroste de plusieurs villages de Pologne, et propriétaire seigneurial de plusieurs domaines saxons; de plus, premier ministre, et ministre de cabinet de l'électorat de Saxe, général d'infanterie en ce pays, général d'artillerie en Pologne, grand chambellan, président de la chambre des finances, directeur général des impôts des districts de Naumburg et Merseburg, colonel d'un régiment de chevau-légers, membre du chapitre de Meissen et chevalier de plusieurs ordres.

A mesure qu'il multipliait ainsi le nombre de ses titres et de ses emplois, il accroissait avec la même rapidité sa fortune, il achetait des terres en différentes provinces et bâtissait des châteaux splen-

dides. Le plus beau de tous fut celui qu'il édifia derrière cette terrasse qui a conservé son nom.

C'était sous les lambris dorés de ce palais que Brühl apparaissait aux yeux de ses créatures et de ses courtisans dans tout l'éclat de sa suprême puissance. C'était là qu'il étalait un luxe inouï. Ce que les chroniques du temps en rapportent ressemble à un conte des Mille et une Nuits. Les tentures les plus recherchées, les meubles les plus magnifiques, les bijoux les plus précieux décoraient ses appartements. A son service personnel, Brühl employait cinq gentilshommes, douze valets de chambre, douze pages, lui qui avait commencé, ainsi que Wallenstein, cet autre potentat de la Bohême, par être simple page. Trois cents chevaux étaient réunis dans ses écuries, et des centaines d'écuyers, de palefreniers, de cuisiniers et d'autres domestiques pullulaient dans sa maison.

Pour se donner l'apparence d'un homme instruit, bien qu'il n'ouvrît jamais un livre, il s'était fait une bibliothèque de soixante-dix mille volumes, qui a été vendue deux cent mille francs à sa mort, et réunie à la riche bibliothèque de Dresde.

A ses petits dîners de famille, dit un de ses historiens, on ne voyait pas moins de trente plats sur sa table. A ses dîners d'apparat, il y en avait de quatre-vingts à cent, et alors on ne présentait aux convives que des assiettes de vermeil ou de la plus rare porcelaine de Meissen.

Un jour, dans un de ces banquets, Brühl fit jeter par les fenêtres dans les flots de l'Elbe tous les plats et les assiettes d'argent à mesure qu'on s'en était servi. Cet acte d'ostentation eût pu paraître insensé, mais il n'était que ridicule; car au fond du fleuve, le vaniteux ministre avait fait disposer des filets destinés à recevoir la vaisselle qu'il semblait si gaiement abandonner.

Des courriers spéciaux lui apportaient à jour fixe les pâtés de Strasbourg, les bonbonneries de Paris, le chocolat d'Espagne; si la marée lui arrivait plus exactement qu'au prince de Condé, c'est un détail de ménage dont ses biographes n'ont point parlé. Ce qu'il y

a de sûr, c'est que nul Vatel ne se tua à son service. Quand il était mécontent d'un de ses domestiques, il le punissait en lui donnant un emploi dans une administration publique. C'est ainsi qu'il nomma un jour inspecteur général de l'armée de Dresde un homme qui était chargé de noter la dépense journalière de sa cuisine, et cet homme était désolé; il ne gagnait, disait-il, dans sa charge d'inspecteur général que trois à quatre mille francs par an.

Quant aux caves du fastueux comte de Brühl, elles étaient si bien garnies, que ses héritiers en retirèrent une somme de deux cent cinquante mille francs sans les épuiser.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux dans l'apparat de cet étonnant favori, c'était sa garde-robe, tout entière façonnée à Paris avec les plus belles étoffes par les plus habiles ouvriers. Ses vêtements remplissaient deux des grandes salles de son palais, et à chacun de ses vêtements s'adjoignaient une montre, une canne, une tabatière et une épée particulières.

Ces différents costumes étaient tous dessinés et coloriés sur les feuillets d'un énorme album. Chaque matin, un valet de chambre soumettait respectueusement à l'examen de Son Excellence cette galerie de costumes, et selon son humeur sérieuse ou folâtre, selon la saison et les circonstances, Son Excellence choisissait.

Lorsque après une de leurs victoires de la mémorable guerre de Sept ans, les Prussiens entrèrent en conquérants dans la ville de Dresde et s'emparèrent du palais de Brühl, ils restèrent stupéfaits de tout ce qui y était amassé pour l'usage d'un seul homme : deux cents paires de souliers, trois cents habits dorés, huit cents robes de chambre, quinze cents perruques à grandes boucles. « Que de perruques, dit Frédéric, pour un homme qui n'a pas de tête ! »

Le traitement des divers emplois dont Brühl s'était emparé s'élevait à la somme de 220,000 francs par an, et selon les calculs de sir William, qui à cette époque représentait le gouvernement britannique à la cour de Saxe, le tout-puissant ministre devait dépenser annuellement près d'un million.

Par quel procédé réussissait-il non-seulement à équilibrer son budget, mais à faire des acquisitions de domaines considérables? Par les présents qu'il recevait des puissances étrangères, par des exactions arbitraires dont il ne rendait aucun compte, et par d'autres supercheries qu'il pouvait prolonger impunément.

L'indolent Auguste III lui accordait une confiance aveugle; pour plus de sûreté, Brühl avait pris possession de tous les postes du palais, et les avait peuplés de créatures dévouées à ses intérêts. Le roi d'ailleurs lui rendait son autocratie facile. Il n'avait qu'une passion, celle de la chasse, et qu'une crainte, celle de manquer d'argent. Le reste l'inquiétait peu, et quand il ne courait pas le cerf ou quand il n'assistait pas aux représentations de l'Opéra, qui était aussi un de ses goûts favoris, il passait sa journée dans sa chambre, tout seul, assis dans un fauteuil, ou se promenant de long en large et fumant sa pipe.

Le matin, Brühl se rendait dans cette chambre, et quelquefois restait là des heures entières, sans échanger une parole avec ce souverain de la Saxe et de la Pologne dont il était le premier ministre; puis tout à coup le bon prince lui disait :

« Brühl, ai-je de l'argent?

— Certainement, » répondait Brühl. Et la séance était finie.

L'ingénieux potentat avait, en effet, toujours de l'argent. Quand le recouvrement des impôts ne s'opérait point aussi vite qu'il l'aurait voulu, ou quand il ne pouvait établir un nouveau subside, il n'en vivait pas moins grandement, et n'en satisfaisait pas moins à toutes les fantaisies de son souverain. Seulement, on ne payait plus ni les fonctionnaires civils ni les troupes, et l'omnipotence du ministre était tellement connue et sa colère si redoutée que personne n'osait se plaindre. Un jour pourtant un colonel, ému de la situation de ses officiers et de ses soldats, qui depuis plus de deux ans n'avaient pas reçu un sou de leur solde, se hasarda à adresser une supplique, et parvint à la faire remettre entre les mains du roi, à travers la cohorte d'espions ministériels qui l'entouraient.

Le roi qui, dans son innocence et la candeur de son âme, se plaisait à croire que tous ses sujets étaient parfaitement heureux, fut stupéfait de cette requête et fit aussitôt appeler Brühl.

L'habile ministre, qui joignait les formes les plus aimables, le langage le plus séduisant à une rare présence d'esprit, ne se laissa point déconcerter par cette attaque imprévue. Il répondit que cette lettre était l'œuvre d'une abominable machination organisée par ses ennemis pour lui enlever les bonnes grâces de son souverain, que la solde de l'armée était ponctuellement payée, et qu'il ne demandait que quelques heures pour en fournir la preuve.

A ces mots, il prit congé d'Auguste pour aller, disait-il, confondre ses calomniateurs. Ce jour-là même, il fit remettre aux officiers des traites à différentes échéances, et leur solde d'un mois en argent comptant, en exigeant d'eux une quittance complète. Puis quelques-uns de ses affidés se rendirent près du téméraire colonel, et lui dirent qu'il n'avait plus qu'à opter entre deux partis : ou d'être enfermé dans les cachots de la forteresse de Königstein et de voir tous ses biens confisqués, ou d'écrire au roi que, se trouvant sujet à des accès d'hypocondrie qui parfois troublaient sa raison, il le priait de bien vouloir lui accorder une pension de retraite. Le pauvre colonel, après en avoir conféré avec ses parents et ses amis, se résigna à cette dernière décision, et le crédule Auguste resta plus que jamais convaincu de la probité de son ministre.

Une autre tentative faite par un Anglais pour l'éclairer sur la misère du peuple saxon et les folles prodigalités de Brühl n'obtint pas plus de succès. En dépit de tout ce qui éclatait si visiblement à tous les regards, en dépit des erreurs ou des trahisons politiques les plus manifestes, et des calamités de la guerre de Trente ans, Brühl conserva jusqu'à son dernier jour, pendant plus de vingt-cinq ans, sa suprême autorité.

Étrange anomalie du cœur humain! Cet homme qui ne se faisait aucun scrupule de tromper les honnêtes intentions de son maître, de trahir les vrais intérêts de son pays, de soumettre les pauvres

gens aux plus rudes exactions, et de dissiper en folles prodigalités l'argent qu'il extorquait d'une main si avide; cet homme qui gouvernait par l'espionnage et la terreur, et ruinait ou condamnait au plus cruel emprisonnement tous ceux qui osaient formuler quelque protestation, cet homme avait des sentiments religieux; bien plus, il se montrait dévot, très-dévot. Né et élevé dans la doctrine du protestantisme, quand il devint le conseiller intime d'un prince catholique, il adopta le catholicisme, sans renoncer toutefois à son premier dogme. Ses deux religions s'emparaient de lui tour à tour, selon les pays où il se trouvait. En Saxe, il assistait humblement aux cérémonies du temple protestant; en Pologne, il communiait dans l'église catholique. Cependant on peut croire que ses plus fermes sentiments étaient de ce côté, car ses dix enfants furent élevés selon les principes du catholicisme, et l'un de ses plus chers confidents était un jésuite, le Père Guarini.

Au milieu de ses grands emplois et du tourbillon de sa splendide existence, il traduisit du français un livre de piété, suivi de quelques prières, le fit imprimer dans un de ses châteaux, et le distribua à ses amis. Un soir, quelques-uns de ses courtisans habituels le trouvèrent agenouillé dans sa chapelle dans l'attitude de la plus profonde dévotion. L'un d'eux ayant manifesté quelque surprise d'un tel acte d'humilité :

« Qu'y a-t-il donc là de si étonnant? répliqua Brühl. Quand j'ai passé une journée au service de mon maître terrestre, n'est-il pas naturel que je consacre quelques moments à songer à l'éternité? »

Son testament est un curieux exemple de vanité mondaine, de réflexions philosophiques et de sentimentalité religieuse. Dans cet acte, qu'il rédigea un an avant sa mort, Brühl énumère d'abord avec une orgueilleuse complaisance toutes ses fonctions, tous ses titres nobiliaires, tous ses biens, une fortune de douze millions de francs, et des titres qui lui attribuaient une antique origine; puis il y joint cette pieuse profession de foi :

« J'ai commencé par être simple page. Dès le jour où je me trou-

vai placé dans cette situation près de Sa Majesté Auguste II, je n'ai cessé d'invoquer à genoux l'assistance de Dieu, de le prier avec mes larmes de m'accorder ses grâces, de me diriger et de me soutenir dans mon chemin. Je n'ai jamais rien entrepris sans lui adresser d'abord une de ces ferventes prières, et chaque fois que j'ai eu quelque difficulté à surmonter, c'est à lui que j'ai eu recours. Je n'ai point passé un seul jour sans accomplir, matin et soir, ce devoir de piété. C'est par la protection de Dieu que j'ai fait heureusement mon chemin. La malveillance et l'envie m'ont poursuivi. J'ai été exposé au meurtre, à l'empoisonnement et à d'autres périls; mais Dieu m'a protégé, et a fait échouer les mauvais desseins de mes ennemis. Je n'ai pas l'intention de me vanter; non, Dieu m'en est témoin, et je puis dire que je n'ai jamais cherché à me venger de mes persécuteurs, et qu'au contraire, j'ai imploré pour eux la clémence du ciel et la justice de mon souverain. »

Plus loin, il ajoute : « La patience envers tout le monde, la douceur dans toutes les occasions, la bienveillance et la charité envers les pauvres et les affligés, voilà les vertus que je recommande à mes enfants. »

Plus loin encore, il dit : « Le peu que je laisse à mes héritiers, j'espère qu'ils tâcheront de le conserver; mais ce qu'ils doivent s'efforcer de s'assurer avant tout, c'est l'impérissable, c'est l'éternel héritage du ciel. »

Brühl avait passé sa jeunesse près d'un prince qui ne se refusait aucune satisfaction de prodigalité, et ne s'inquiétait guère des misères du peuple. C'était Auguste-Frédéric, surnommé le Fort. Il était doué, en effet, d'une force physique extraordinaire. Il en faisait parade, et lorsqu'un jour, dans un de ses nombreux caprices, l'idée lui vint de gagner les bonnes grâces de la comtesse Corel, il se présenta à elle, tenant d'une main une somme de quatre cent mille francs, et de l'autre un fer à cheval qu'il pouvait briser comme un verre fragile. De même que Louis XIV prenait pour emblème le soleil, le vigoureux électeur de Saxe aimait à se voir comparé à

Hercule. Il construisit, en 1711, le Zwinger avec cette pensée mythologique. Par les galeries de ce singulier édifice, par les jets d'eau, par les grottes, par l'orangerie qu'il y adjoignait, il voulait représenter le jardin des Hespérides, et la statue d'Hercule s'élevait là à divers endroits sous plusieurs formes.

Mais s'il avait cette force d'athlète qui lui fit donner son surnom, la force morale lui était à peu près complétement refusée, ou tout au moins il n'en fit qu'un triste usage. Il ne sut ni réprimer une de ses passions, ni surmonter une de ses ruineuses fantaisies.

Jeune, il avait voyagé en Espagne, en Italie; il s'était surtout arrêté en France, et il avait rapporté de là le goût du luxe le plus désordonné et des plaisirs les plus licencieux. En même temps, il avait senti s'éveiller en lui une ambition qui devait avoir pour lui des suites fatales, mais à laquelle il n'essaya pas même de résister. Son titre d'électeur ne lui suffisait pas. Ses domaines héréditaires, qui formaient alors un des plus beaux États de l'Allemagne, lui semblaient trop restreints pour un homme tel que lui. Il voulait devenir roi, le roi de l'orageuse Pologne, qui dans ses diètes turbulentes livrait sa couronne au plus offrant.

Pour conquérir cette périlleuse royauté, il fallait d'abord qu'il abjurât le dogme protestant, dont son aïeul Frédéric avait été l'un des premiers champions et que son pays entier avait adopté. C'était là pour lui la moindre des difficultés. Il se fit catholique. Il fallait ensuite qu'il enlevât à prix d'argent la royauté viagère de la Pologne à ses concurrents. Le prince Jacques Sobieski, le fils du héros de Vienne, en offrait cinq millions; le prince de Conti, patronné par Louis XIV, en offrait dix. Auguste ne pouvait en donner moins, et par l'habileté de son ministre Flemming, par l'assistance de l'Autriche, il réussit enfin à écarter ses rivaux, et à joindre à sa dignité héréditaire d'électeur de sa noble vieille Saxe celle de souverain d'une nation slave à laquelle il était totalement étranger.

De là datent les premiers amoindrissements et les calamités de la Saxe.

Pour solder les dix millions que lui coûtait sa couronne, pour acquitter les frais de sa difficile élection, pour se montrer dans la splendeur d'un roi, il augmenta les impôts de ses peuples, et obligea les fonctionnaires à payer immédiatement, sous peine de destitution, une somme proportionnée à leurs émoluments. Ces contributions ne lui suffisant pas, il contracta à un taux onéreux des emprunts en Hollande, et pour acquitter ses comptes, il en vint à aliéner une partie de ses domaines. Il vendit à la maison de Brandebourg pour trois cent mille thalers (1,200,000 fr.) la ville, l'abbaye de Quedlinbourg avec le district de Nordhausen. Il vendit à cette même maison, pour quarante mille thalers, le couvent de Petersberg, l'ancienne sépulture des Margraves de Meissen. Il vendit encore pour quarante-cinq mille thalers une partie du Henneberg. Il engagea au Hanovre une partie du comté de Mansfeld, à la cour de Weimar le district de Pforta, à celle de Gotha le district de Bernin, et, ce qui était bien plus grave, il engagea pour une somme de onze millions de thalers, selon quelques historiens, pour dix millions selon d'autres, son droit sur la navigation du bas Elbe, près de Hambourg et sur le littoral de la mer.

En posant sur sa tête la couronne qui lui coûtait si cher, Auguste s'engageait à faire rendre à la Pologne les provinces qui lui avaient été enlevées par la Suède, c'est-à-dire à commencer son règne par une guerre, et comme les grands seigneurs polonais étaient pour la plupart peu disposés à s'associer à cette entreprise, il fallait que le galant Auguste employât les troupes de son électorat à défendre les intérêts de son nouveau royaume.

Cette tâche pourtant ne paraissait pas difficile. Le trône de Suède était occupé par un jeune homme qui, après avoir passé une enfance oisive sous la tutelle d'une mère avide de pouvoir, semblait n'avoir aucune idée d'ambition, et au retour d'une partie de chasse, un de ses amusements favoris, il assistait d'un air parfaitement indifférent aux réunions de ses conseillers.

Le Danemark et la Russie désiraient également morceler la Suède.

Auguste s'allia à ces deux puissances, et toutes trois comptaient triompher aisément de leur jeune adversaire.

A la nouvelle de cette formidable ligue, les ministres de Suède furent épouvantés, et déjà plusieurs d'entre eux exprimaient le désir d'employer les négociations pour conjurer un tel péril. Tout à coup le jeune roi, qui les avait écoutés en silence, se leva et leur dit :

« J'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma décision est prise. J'irai attaquer le premier qui se déclarera, et quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. »

Ce jeune roi était Charles XII.

Les paroles qu'il avait prononcées avec une fière assurance, il allait les justifier.

A sa première campagne, il terrifiait le Danemark et obligeait Frédéric IV à lui demander la paix.

A la seconde, il écrasait dans les plaines de Narva les troupes du tzar qui devait être Pierre le Grand.

A la troisième, il subjuguait la Pologne, et par la puissance de son glaive, lui imposait pour roi un jeune gentilhomme, Stanislas Lecsinski. Puis il envahissait la Saxe, et forçait le malheureux Auguste, non-seulement à abdiquer ses prétentions au trône polonais, mais à reconnaître la royauté de Stanislas, à lui envoyer les diamants de la couronne, et qui plus est, à lui adresser une lettre de félicitations.

Bientôt pourtant la guerre se ralluma, et chacun sait quelle fut la triste fin de cet autre héros scandinave qui, comme Gustave-Adolphe, avait en si peu de temps bouleversé l'Allemagne, et étonné l'Europe par ses rapides victoires.

Auguste eut la joie de ressaisir ce diadème qu'il avait acheté à un si haut prix et qui lui avait été enlevé si violemment ; mais ce fut encore la pauvre Saxe qui paya les frais de sa réinstallation. On a calculé que, pour son élection et son couronnement, Auguste dépensa douze millions de thalers (48 millions de francs).

Dans la lutte qu'il eut à soutenir pour conserver et pour reconquérir sa funeste royauté, il ravit à ses États héréditaires plus de soixante-dix millions de thalers, quarante mille hommes, huit cents pièces d'artillerie. Du temps même de son couronnement date une image satirique qui représente un paysan traînant une frêle jeune fille dans une charrette. Au bas de cette figure symbolique sont inscrits ces mots : « Je vais livrer la Saxe à la Pologne. »

Les plus mauvais souverains peuvent cependant avoir d'heureuses inspirations, et laisser dans leur pays quelques nobles traces de leur règne.

Au milieu de ses vaines prodigalités, de ses nombreuses et ruineuses galanteries, du tumulte de ses fêtes et des orages enfantés par les erreurs de son ambition, Auguste conservait une sorte de sentiment inné des grandes et belles choses. Il aimait la musique, et il fonda la chapelle musicale de Dresde, qui est devenue célèbre dans toute l'Europe. Il aimait le luxe des jardins, l'élégance des édifices, et il en propagea le goût autour de lui. La ville de Leipzig, où il se plaisait à séjourner en temps de foire, lui doit un magnifique parc qu'on appelle le Rosenthal. Dresde lui doit en grande partie sa reconstruction, ses plus beaux palais et son musée.

Avant lui, la capitale de la Saxe se composait presque en entier de maisons en bois. Il ordonna que ces frêles habitations fussent démolies et rebâties en pierres, et ses favoris et les fils de ses favoris, les Flemming, les Vitzthum, les Sulkowski employèrent pour lui complaire leur fortune à élever de pompeux édifices. Lui-même les encourageait à cette œuvre par ses exemples. Il bâtit le Zwinger, qui dans ses vastes projets ne devait être qu'un des ornements de l'immense château dont il avait fait le plan. Il reconstruisit la résidence royale de Pillnitz et l'ancien pavillon de l'électeur Maurice qu'on appelle Moritzbourg. Il créa la riante promenade qui a gardé son nom de *Grand Jardin*, et la décora de quinze cents statues.

Nous ne pouvons omettre de dire que la plupart de ces constructions furent faites par des architectes d'origine française, par

Jean de Bodt et ses disciples, descendants de quelques-unes de ces familles que la révocation de l'édit de Nantes avait obligées à chercher un refuge sur des terres étrangères.

Non content de ce qu'il avait lui-même édifié, Auguste acheta plusieurs des grandes maisons bâties par ses ministres. Du palais des Flemming, il fit le palais japonais. Un autre est occupé aujourd'hui par l'académie de médecine; un troisième par le commandant et la garde de la Neustadt.

Plus qu'aucun souverain de la Saxe, Auguste contribua aussi à augmenter les richesses de cet étonnant bazar qu'on appelle les *Grüne Gewölbe*. Mais l'œuvre principale de ce prince, l'œuvre par laquelle il donna un nouveau renom à la vieille ville de Dresde, ce fut la création de son musée. Il acheta plusieurs des tableaux que la capitale de la Saxe s'honore de posséder. Il acheta, en outre, une partie des collections du prince Chigi, du cardinal Albani, et fonda, en 1730, son cabinet d'antiques.

A ce souverain, qui alliait tant de nobles élans à tant de malheureuses effervescences, succéda le timide, l'indolent Auguste III, qui fut aussi roi de Pologne, et abandonna au comte Brühl les finances, l'armée, l'administration de ses États.

Nous avons dit de quelle façon le vaniteux et cupide ministre usa de son pouvoir. Non-seulement il désorganisa l'administration des belles provinces soumises à son autorité et les appauvrit par ses dilapidations, mais par l'effet de son aveuglement ou de sa honteuse convoitise, il provoqua la vengeance de la Prusse, il attira sur la Saxe le fléau de la guerre de Sept ans.

Auguste II s'était enfui devant les armes victorieuses de Charles XII. Auguste III s'enfuit devant celles de Frédéric le Grand, et tandis que Brühl le tenait soumis à son ascendant, les Prussiens s'emparaient de Dresde, dévastaient ses palais, et condamnaient ce pauvre pays sans défense aux plus rudes exactions.

A sa mort, Auguste II, après avoir considérablement accru les impôts du peuple saxon, laissait une dette publique de quatre-

vingts millions de francs. Après les désastres de la guerre de Sept ans et après une nouvelle surcharge de contributions, cette dette s'élevait à quatre cents millions.

La guerre de Trente ans, cette effroyable guerre qui diminua de moitié la population de l'Allemagne, avait été une cruelle calamité pour la Saxe. La guerre contre Charles XII avait été aussi un grand malheur pour ce pays. La guerre de Sept ans lui fut encore plus funeste. Un voyageur anglais, M. Hall, qui en 1770 visita la Saxe, raconte que de Wittemberg à Leipzig on ne voyait que des broussailles là où quelques années auparavant ondoyaient les épis féconds. Les grands propriétaires, ruinés par les dévastations de la guerre et par les impôts, ne pouvaient même plus raviver les cultures de leurs domaines. « C'est un fait curieux à observer, dit le même écrivain, que la différence des résultats de cette guerre pour la Saxe et pour le Brandebourg. La Saxe est épuisée. Sa population, son commerce, ses ressources ne nous offrent plus qu'une triste image de décadence. Le roi de Prusse, au contraire, a des revenus plus considérables, une armée plus forte et une attitude plus imposante. On m'a dit, ajoute M. Hall, qu'avant la guerre, le budget des recettes de la Saxe s'élevait à dix millions de thalers. Huit ans après la conclusion de la paix, le pays était encore dans un tel état de langueur, que la totalité des impôts produisait à peine la moitié de ces dix millions. »

Mais la Saxe était destinée à pâtir encore plus du règne d'un excellent homme que des extravagantes vanités, des pompeuses galanteries d'Auguste II et de l'impassible mollesse d'Auguste III.

En 1768, Frédéric-Auguste monta sur le trône. Il n'avait que treize ans lorsque son père mourut, il en avait dix-huit quand il prit entre ses mains le sceptre confié pendant cinq ans à la sage et digne régence de son oncle Xavier. Il gouverna la Saxe pendant soixante ans, et dans ce long espace de temps, traversé par la révolution française, par les guerres du consulat et de l'empire, par le bouleversement général de l'Allemagne, par la reconstitution

des divers États germaniques, par les arrêts du congrès de Vienne, il inspira à ses sujets un sentiment de respect et de gratitude; il conserva leur amour dans sa noble infortune. Le peuple lui donna l'un des plus beaux surnoms qu'un souverain puisse envier, le surnom de Juste, et la postérité a confirmé ce titre.

Intelligent et laborieux, à son avénement au trône, Frédéric-Auguste chercha à s'entourer des hommes qui pouvaient le mieux l'aider dans l'accomplissement de ses devoirs, et s'appliqua à guérir les plaies faites à son pays. Par sa noble activité, il rendit la confiance à ses sujets, il ranima le travail agricole et le travail industriel, il donna une nouvelle impulsion au commerce. La Saxe lui doit quelques-unes de ses plus fructueuses institutions; Dresde lui doit plusieurs de ses richesses artistiques, littéraires et scientifiques.

En même temps qu'il s'occupait ainsi des intérêts matériels et du développement intellectuel de ses sujets, il adoucissait plusieurs de ses anciennes lois, il abolissait la torture et quelques autres coutumes judiciaires d'une nature barbare.

Tandis qu'il régissait ainsi son électorat, la couronne de Pologne lui fut offerte. Il eut le bonheur de ne pas se laisser éblouir par le dangereux appât de cette monarchie, et bien lui en prit, car pour la conserver il eût eu à lutter contre la Russie, la Prusse et l'Autriche, qui peu de temps après se partageaient le royaume de Sobieski.

En 1793, Frédéric-Auguste s'associa à la guerre des souverains de l'Allemagne contre la France. En 1806, il était encore du côté de la Prusse, mais quelques mois après, il se sentit moralement subjugué par la gloire du vainqueur d'Iéna, et bientôt il s'allia de cœur et d'âme à celui qui dans ses exploits lui apparaissait comme un génie surhumain. Napoléon le fit roi. Napoléon, en lui enlevant quelques districts de la Saxe pour arrondir le nouveau royaume de Westphalie, lui donna le cercle de Kottbuss, dans la basse Lusace, puis le duché de Varsovie; et Frédéric-Auguste fut notre fidèle allié, et l'on sait ce que lui a coûté cette persévérante fidélité.

Après la campagne de Russie, on l'engageait à rompre son alliance avec la France ; mais son âme généreuse ne pouvait se résoudre à abandonner dans son infortune le pays qu'il avait aimé dans sa gloire. Puis, il faut le dire, en apprenant cet effroyable désastre, il croyait encore à l'invincible puissance de Napoléon. En 1813, de vives instances lui furent faites pour le déterminer à se ranger du côté de la coalition. Un instant, il fut ébranlé : il ne voulait point prendre les armes contre ceux avec lesquels ses soldats avaient bravement combattu depuis six ans; il désirait seulement garder la neutralité, et pour échapper à toutes les obsessions, il quitta sa capitale; il se retira à Ratisbonne, puis à Prague.

La victoire de Lutzen le ramena près de celui qui l'exaltait de nouveau par un nouveau triomphe.

Il assista avec Napoléon à cette bataille des nations qui inonda de sang les plaines de Leipzig; il eut la douleur de voir quelques-uns de ses régiments abandonner le drapeau de la France pour grossir les rangs de l'ennemi.

Quand le combat fut achevé, quand la nuit du 13 octobre étendit son voile funèbre sur ces champs jonchés de cadavres, Frédéric-Auguste était prisonnier. Il fut envoyé à Berlin, insulté par une populace furibonde, enfermé dans le château, et il y resta neuf mois; puis il fut transféré dans la forteresse de Frederiksfeld, et enfin, il obtint la permission de se rendre à Presbourg, tandis que les diplomates du congrès de Vienne délibéraient sur sa destinée.

La Prusse demandait hautement sa déchéance, et manifestait le désir de prendre possession de la Saxe entière. Puis elle en vint à proposer de former pour le malheureux roi un petit État dans les provinces catholiques de la Westphalie, de Paderborn, du Luxembourg, ou dans les anciens évêchés de Trèves et de Cologne.

Frédéric-Auguste refusa énergiquement cette offre.

Tout à coup, au milieu de ces âpres négociations, éclate comme un coup de foudre la nouvelle du débarquement de Napoléon et de sa rentrée triomphale sur le sol de France. Quel événement pour

le prisonnier de Presbourg ! Quel espoir dut alors s'élever dans son âme ! Mais ses rêves ne furent pas de longue durée ; ils s'abîmèrent une seconde fois dans le deuil de Waterloo comme dans celui de Leipzig, et le congrès se remit à scinder la carte de l'Europe, et la Prusse renouvela ses demandes.

Enfin, le 2 mai 1815, Frédéric-Auguste fut invité à se rendre au château de Laxenbourg, près de Vienne, et le 18 du même mois, il entendit prononcer son arrêt. Il conservait sa dignité de roi de Saxe, mais il perdait la moitié de son territoire, les deux cinquièmes de ses sujets, les deux tiers de ses revenus, la Thuringe avec ses bois, son sel, ses champs de blé.

Un historien rapporte que lorsque le duc Charles-Auguste de Weimar apprit cette cruelle décision, il se rendit auprès de l'empereur d'Autriche pour tenter d'en obtenir la révocation.

« C'est une affaire résolue, lui répondit l'empereur, il n'y a plus à y revenir. »

Et comme le duc secouait tristement la tête :

« Voyons, voyons, ajouta l'empereur avec sa naturelle bonhomie, ne vous tourmentez pas ainsi. Vous ne comprenez rien aux affaires. Un royaume partagé peut aisément se reconstituer. »

Ces derniers mots donneraient lieu de supposer que l'empereur ne croyait pas à la durée du partage de la Saxe. Mais Frédéric-Auguste resta encore sept ans sur le trône, et ne fit aucune tentative pour rentrer en possession des domaines qui lui avaient été enlevés.

S'il souffrit cruellement de la sentence portée contre lui, il trouva du moins une consolation dans les témoignages de respect et d'amour de son peuple.

Le 5 juin 1815, la Prusse s'emparait des districts qui venaient de lui être livrés. Deux jours après, Frédéric-Auguste, victime d'un trop rare sentiment de gratitude et de fidélité, rentrait à Dresde, et la ville entière l'accueillait avec des acclamations de joie, et lorsqu'il est mort après ses soixante années de règne, elle lui a érigé une statue avec cette noble inscription : « A Frédéric le Juste. »

4

La Saxe n'a point repris ses anciennes limites, mais quarante années de paix, interrompues seulement par sa petite révolution constitutionnelle de 1830, par quelques troubles populaires en 1848, ont peu à peu cicatrisé les plaies que lui avaient faites les sanglantes batailles de 1813, et l'ont même consolée de son amoindrissement.

Entre les divers États de l'Allemagne, celui-ci est certainement l'un des plus agréables à visiter. Il n'a point, il est vrai, le riant éclat de ceux du Sud ni la grande et austère majesté de ceux du Nord. Il ne compte plus au nombre des grandes puissances de l'Europe ; il n'occupe plus qu'une place secondaire dans l'attention des diplomates, et il n'attire point par ses paysages l'imagination des voyageurs ; mais il leur plaira par son doux et calme aspect. Partout, l'image salutaire d'un patient et intelligent labeur. Peu de grandes fortunes, mais une aisance générale. Pas un mendiant sur les chemins, pas une de ces tristes, lamentables masures, comme on en voit tant dans les plus brillantes contrées de l'Europe.

C'est un brave peuple, ce peuple de Saxe, un peuple honnête et éclairé qui allie encore à des vertus primitives, aux sentiments religieux, aux habitudes cordiales et hospitalières, à l'esprit d'ordre et d'économie de ses aïeux, l'idée de progrès et de développement des temps modernes. Je me rappelle les excursions que j'ai souvent faites autour de Leipzig. Que de fois je suis entré dans les maisons des paysans ! J'y entrais pour demander un verre d'eau ou une tasse de lait, et j'y restais, séduit par le tableau qui s'offrait à mes regards : nulle apparence de vanité frivole, nul objet de luxe, mais une propreté extrême, des meubles en bois sur lesquels on n'aurait pas découvert une tache ; d'un côté, la table où maître et valets s'assoient à la fois ; de l'autre, le lit conjugal ; ici, le rouet de la femme, là les ustensiles de travail du mari ; puis sur une planchette adossée au mur, une Bible reliée en basane, un almanach de l'année, quelques livres d'histoire ou de géographie, quelques recueils de légendes, et souvent les œuvres de Schiller.

En me voyant entrer, le père de famille se levait, et s'avançait

gravement au-devant de moi, comme pour défendre sa demeure contre une inadmissible invasion ou pour se porter garant de son innocuité. Sa femme arrêtait ses doigts sur le fil de sa quenouille et me regardait en silence. Quand j'avais exprimé mon humble désir, le père m'invitait à m'asseoir, puis faisait un signe à une de ses filles qui soudain sortait, et revenait un instant après m'offrir avec une grâce pudique la boisson que j'avais demandée.

Puis je m'asseyais sur une chaise en bois, qui dès le matin avait été soigneusement frottée, et nous causions. D'abord le maître de la maison engageait seul avec moi l'entretien, puis sa femme et ses enfants en venaient l'un après l'autre à s'y associer. Je leur parlais de leur culture, du produit de leurs champs et de leurs bestiaux, de leurs coutumes champêtres et de leurs fêtes traditionnelles. A leur tour, ils m'adressaient toutes sortes de questions sur la France, sur Paris, et ils m'écoutaient avec une curieuse attention, et ils me savaient gré, les bonnes gens, de parler leur langue, comme si je leur avais fait un honneur particulier.

Que de fois, au milieu d'un de ces paisibles intérieurs, j'ai songé aux idylles de Voss et de Goëthe ! Que de fois j'ai cru reconnaître la vivante image de la bonne Louise ou de la belle Dorothée ; car elles sont belles ces filles de la Saxe : grandes et droites, avec des bandeaux soyeux de cheveux blonds, des joues roses, de doux yeux bleus, et il n'est pas un jeune homme du pays qui ne répète avec orgueil ce vieux proverbe allemand :

In Sachsen,
Die schône Mädchen
Auf die Baumen wachsen [1].

Au travail agricole, les Saxons unissent le travail industriel. Ils répandent dans toute l'Allemagne leurs tissus de laine, et dans le monde entier, plusieurs autres produits de leurs manufactures,

1. En Saxe, les belles filles croissent sur les arbres.

entre autres leurs porcelaines, leurs toiles damassées, et leurs broderies, et leurs dentelles, dont l'élégante confection occupe à elle seule plus de cinquante mille ouvrières. Ils ont aussi des filatures de coton, des fabriques de papier, des imprimeries qui occupent le premier rang parmi celles de l'Allemagne; enfin ils ont conservé, après tous leurs désastres, leurs mines de Freiberg, d'où l'on extrait du plomb, du cuivre, du cobalt, de l'argent. Ces mines ne sont point si riches que celles qui ont fait jadis la gloire du Pérou ni si fécondes que celles de l'Oural; mais elles sont exploitées avec une remarquable habileté par les procédés les plus scientifiques. Il y a six cent cinquante ans qu'on a commencé à les creuser, et l'on a calculé que dans cet espace de temps elles avaient produit du minerai d'argent pour une valeur d'environ un milliard de francs.

Freiberg, le chef-lieu de ce laborieux district qui intéresse à un si haut degré les minéralogistes, était autrefois une ville considérable, une ville de quarante mille âmes. Le duc Henri le Pieux y fixa sa résidence, et l'hôtel de ville bâti en 1410, et la cathédrale gothique, qui date du milieu du quinzième siècle, attestent encore l'ancienne splendeur de cette industrieuse cité.

Maintenant on n'y compte plus que douze mille habitants, presque tous ouvriers, marchands, élèves de l'école ou fonctionnaires publics.

Le gouvernement saxon a puissamment aidé au développement intellectuel du peuple par ses institutions. Au sein de la studieuse et docte Allemagne, la Saxe est l'un des États les plus notables par le nombre et par l'organisation de ses établissements d'éducation. Ici chaque enfant est tenu de fréquenter assidûment l'école depuis l'âge de huit ans jusqu'à quatorze ans. Dans ce petit royaume de deux millions d'âmes, on ne compte pas moins de dix-huit cents écoles élémentaires; deux cent soixante-quatorze écoles d'un ordre plus élevé, sept écoles normales pour les instituteurs, huit gymnases, un grand nombre d'écoles ouvertes à tous les hommes de bonne vo-

lonté le dimanche, et des écoles pratiques pour l'enseignement de divers métiers.

A la tête de ces institutions est l'université de Leipzig, dont nous parlerons plus tard, et l'école des mines de Freiberg, célèbre dans toute l'Europe. Elle a eu pour directeur, au commencement de ce siècle, Werner, l'un des plus savants minéralogistes des temps modernes; elle a compté parmi ses élèves : Novalis, l'idéal poëte; Jamieson d'Édimbourg; Forster, l'illustre voyageur; L. de Busch, Steffens, Alexandre Humboldt, et plusieurs autres savants distingués.

Tous les gymnases de la Saxe et toutes ces excellentes écoles qu'on appelle des *Realschulen* ont une bibliothèque adaptée à leur mission spéciale. Toutes les villes ont aussi la leur. Celle de Dresde, qui se compose de plus de trois cent mille volumes et de trois mille manuscrits, est ouverte chaque jour à tout venant. L'étranger peut même, à l'aide d'une recommandation convenable, y emprunter des livres, et il se procure aisément cette recommandation au milieu de cette bonne population de Dresde, qui accueille si galamment l'étranger, et il trouvera aussi toutes les facilités qu'il désirera pour voir et étudier à loisir les différentes collections de cette riche cité.

J'avoue que plusieurs de ces collections ne m'inspirent pas un très-vif enthousiasme. Il faut avoir pour les apprécier ou des connaissances spéciales que je n'ai point acquises, ou un sentiment particulier de curiosité. J'ai fait cette humble réflexion en parcourant les salles du musée historique et quelques-uns des cabinets des *Grüne Gewolbe*.

Le musée historique renferme un innombrable assemblage d'armes et d'armures de divers pays et de diverses époques; épées et pistolets, boucliers et cuirasses, armes offensives et défensives, armes de rois, de chevaliers et de soldats. Pour un archéologue, désireux d'observer le développement de l'art sous toutes ses faces, ou pour un fabricant d'ustensiles de guerre, nul doute qu'une telle

exhibition ne soit intéressante. Pour moi, je n'y ai vu que la triste continuité des efforts de l'homme suscités par une pensée sinistre, appliquée à des inventions meurtrières. S'il faut que je voie des lames acérées, des couteaux tranchants, j'aime mieux, en vérité, entrer dans une manufacture d'instruments de chirurgie, dans l'atelier de Charrière. Là, le fer qui sort en sifflant de la fournaise, qui est battu sur les enclumes, et qui prend tant de formes étranges sous la main d'un ingénieux artisan, est destiné à accomplir une opération scientifique, une œuvre de charité, à corriger les infirmités physiques de notre pauvre nature humaine, à remédier aux suites fatales d'un combat. Ah! cette horrible, cette sacrilége pensée de combats, quand donc en viendrons-nous à l'abandonner? Quand donc les hommes se décideront-ils à reconnaître qu'ils outragent les plus saintes lois de Dieu et de la nature en se précipitant les uns sur les autres, dans leur aveugle fureur, comme des bêtes féroces? Quand donc enfin comprendront-ils qu'il leur serait si aisé de vivre noblement en paix sur cette terre qui, si petite qu'elle soit, est assez large cependant pour les contenir, et assez fructueuse pour satisfaire à leurs besoins?

Des trésors enfermés sous ces voûtes qu'on appelle les *Grüne Gewolbe*, il en est qu'on ne pourra voir sans éprouver le désir de les revoir encore de très-près et d'en étudier les détails. Ce sont ces mosaïques florentines, ces œuvres d'art en bronze et en ivoire, ces vases en agate, et ces lapis-lazuli dessinés par des mains habiles, ces émaux admirables, et ces pièces d'orfévrerie de Dinglingen, que l'on peut appeler le Benvenuto Cellini de la Saxe. Ah! mon cher ami G..., comme votre cœur d'artiste tressaillirait, comme vos yeux de collectionneur s'allumeraient à la vue d'une de ces charmantes œuvres qui représente la Madeleine, et qui est, dit-on, le plus grand, le plus étonnant de tous les émaux que l'on connaisse.

N'allez pas le voir. Peut-être qu'après l'avoir regardé, vous seriez obsédé par le souvenir de ses vastes dimensions, et peut-être

que vous n'auriez plus une si douce joie à contempler ceux que vous avez recueillis avec tant de soin pour faire de votre demeure un délicieux musée !

Mais je crois que, comme moi, vous seriez peu ému de cet étalage de saphirs, d'émeraudes, de diamants que les gardiens des *Grüne Gewolbe* vous montrent avec un naïf orgueil. Fastueux appareil d'un luxe de convention, boutique de lapidaire, trésors matériels qui miroitent aux yeux et n'éveillent pas une poétique idée dans l'esprit. L'ignorant Aladin en produisait bien d'autres, et pour couronner les fenêtres de son palais des plus rares pierreries, il n'avait qu'à frotter sa lampe magique. Mais dans ce petit royaume de Saxe, je ne puis regarder toutes ces vaines richesses sans songer par quels procédés rigoureux elles ont été amassées. Il me semble que ces colliers de brillants ont été extraits de la profondeur des misères du peuple, et que ces perles sont les larmes cristallisées des pauvres gens qui, pour satisfaire les désirs d'ostentation de leurs souverains, livraient leur dernier denier et languissaient dans leur indigence.

Si, comme quelques calculateurs le prétendent, il y a là de quoi payer toute la dette de la Saxe, je confesse, au risque de passer pour un affreux utilitaire, qu'il me paraîtrait très-naturel de vendre toute cette bijouterie pour en employer le produit à diminuer les impôts, ou à fonder de nouveaux établissements d'utilité publique. Avec le prix de ce fameux diamant désigné sous le nom de Diamant vert, quel magnifique hôpital on pourrait construire ! Avec le prix de quelques-uns de ces rubis ou de ces saphirs on enrichirait plusieurs de ces pauvres laborieuses communautés saxonnes de l'Erzgebirge, où des enfants employés à la fabrication des allumettes chimiques passent leur journée dans une atmosphère viciée par les émanations du phosphore, et gagnent dans leur journée huit ou dix centimes, où de pâles jeunes filles se réjouissent de vendre pour cinq groschen (environ 1 franc) dix aunes de dentelles auxquelles, pendant plusieurs jours, elles auront patiemment travaillé.

Par ces œuvres de charité, le bien du peuple serait rendu au peuple. La couronne de Saxe en serait-elle moins glorieuse? A nos yeux, et, si je ne me trompe, aux yeux de beaucoup d'autres, elle le serait infiniment plus.

Le palais japonais, qui est encore une des curiosités de Dresde, fut une des coûteuses fantaisies d'Auguste II. Le fastueux souverain y mit ces énormes vases du Japon pour lesquels il livrait à la Prusse deux régiments de dragons. Il y mit deux grands plats en porcelaine jaune d'une extrême rareté. Une inscription annonce que ces plats ont été fabriqués pour l'usage particulier du Céleste Empereur, et qu'il est défendu sous peine de mort de les enlever; mais il s'est trouvé un rusé Chinois qui les a pris, un habile spéculateur qui les a transportés à bord d'un navire européen. De comptoir en comptoir, ils sont arrivés au centre de l'Allemagne, et dans un de ses joyeux banquets, le galant Auguste s'est peut-être donné la satisfaction d'offrir à la belle Königsmark un quartier de chevreuil de la Saxe dans cette vaisselle du frère de la lune.

Peu à peu, cette fantaisie de prince a pris un caractère plus sérieux. Le palais japonais renferme aujourd'hui une collection céramique des plus intéressantes. On y compte soixante mille pièces de porcelaine, depuis les premiers essais de Böttiger jusqu'aux plus fines productions de la célèbre manufacture de Meissen. La plupart de ces porcelaines sont de fabrique saxonne; mais dans les vingt salles où sont rangés ces élégants produits, on remarque aussi quelques belles pièces antiques, des vases grecs, romains, étrusques, des urnes en terre, découvertes dans les tombes des vieux Germains, quelques poteries de la Perse et de l'Arménie, et enfin de magnifiques vases de Sèvres, qui furent donnés par Napoléon à Frédéric-Auguste.

Mais le premier trésor, l'honneur, la gloire de Dresde, c'est sa galerie de tableaux. Pendant la guerre de Sept ans, ces tableaux furent transportés dans la forteresse de Königstein, qui les garda fidèlement, comme elle gardait ses prisonniers. La guerre finie,

ils furent réinstallés dans un ancien édifice trop petit pour les contenir. La France, alliée à la Saxe, ne lui enleva point une des parcelles de ses richesses, et en 1815, la Prusse, désireuse avant tout d'agrandir son territoire, voulut bien laisser ce trésor idéal au pays auquel elle enlevait de vastes domaines et de florissantes cités.

Elle est donc restée intacte, cette précieuse galerie, et en 1847, les états de Saxe votèrent une somme d'un million sept cent mille francs pour lui faire un palais digne d'elle, et en 1851, le nouveau musée a été solennellement inauguré. Cet édifice, érigé sous la direction de M. Semper, l'habile architecte saxon à qui Dresde doit aussi son nouveau théâtre, a été construit de façon à pouvoir braver les périls d'un incendie. Sa charpente est en fer, sa couverture en cuivre.

Il se compose d'une sorte de grande nef centrale de six cents pieds de longueur, et de deux nefs latérales divisées en plusieurs compartiments.

Dans la première, dont le plafond est très-élevé et qui est éclairée par le haut, sont rangés les chefs-d'œuvre de l'école italienne; dans les deux autres, éclairées par des fenêtres de côté, sont les tableaux des écoles hollandaise, flamande, allemande, française, et une série de ravissants dessins au crayon, entre autres celui qui est si connu sous le nom de la Belle Chocolatière. C'est le portrait d'une jeune fille de Vienne, d'une simple fille du peuple qui devint l'épouse d'un Dietrichstein, cette puissante famille d'Autriche.

Quel bonheur de voir ce musée, où s'élève dans sa suave et sublime majesté la Madone de Raphaël, où resplendit la divine lumière de la Nuit du Corrège; où, près de l'immortelle Madeleine, de celui à qui nous devons cette merveilleuse image de la Naissance du Sauveur, et près d'une autre Madeleine qui n'est guère moins admirable, la Madeleine de Battoni, apparaît cette splendide beauté peinte avec l'enthousiasme de l'art et l'enthousiasme de l'amour par Titien; puis près de là, des Albane, des André del Sarto, des Guerchin, des Paul Véronèse, la Sainte Cécile de Carlo Dolce, les

Quatre Docteurs de l'Église de Dosso Dossi ; puis dans les salles latérales, quelques-unes des meilleures toiles de Miéris, de Gérard Dow, de Ruysdaël.

Il en est des grandes œuvres de l'art comme des plus belles scènes de la nature ; on essaye en vain de les décrire. Nulle description n'en peut donner une complète idée. Mais Dresde est maintenant le noyau de plusieurs chemins de fer, et si dans la ballade de Bürger les morts vont vite, on peut dire aussi que sur les chemins de fer les vivants vont vite, et le jour approche où il ne sera plus besoin de dépeindre le musée de la Florence du Nord. Tous les hommes intelligents les auront vues. Que ceux qui hésiteraient encore à entreprendre un si rapide trajet pour connaître ces trésors en lisent seulement la nomenclature dans quelque Guide de voyageur. Pour les décider à se mettre en route, je n'aurais qu'à copier celle que M. Ad. Joanne a publiée dans son excellent livre sur l'Allemagne.

Mais qu'en dirait mon rigoureux éditeur, M. Morizot, qui veut qu'on lui fasse des livres neufs? Donc, je ne copie pas, et je me borne à demander à ceux qui voudront bien lire ce livre ce qu'ils pensent de cette galerie allemande qui renferme :

1 Raphaël de premier ordre.
13 Titien.
6 Corrège.
2 Bellini.
3 Jules Romain.
15 Paul Véronèse.
8 Annibal Carrache.
5 Caravaggio.
3 Carlo Dolce.
11 Guido.
11 Albano.
17 L. Giordano.
2 Giorgione.

15 Guercino.
4 Liberi.
4 Parmesan.
7 Palma.
1 Salvator Rosa.
1 Pietro de Cortone.
4 André del Sarto.
6 Tintoreto.
2 Sasso Ferrata.
39 Rubens.
21 Vandick.
16 Raphaël Mengs.
3 Claude Lorrain.

Le théâtre de Dresde mérite aussi d'être signalé. Par son organisation, par ses acteurs et son orchestre, il rivalise avec ceux de Vienne et de Berlin. Par quelques-unes de ses tentatives, il a fait époque dans l'histoire de la littérature et de l'art en Allemagne. Là fut représentée pour la première fois la *Minna* de Lessing; l'*Egmont* de Goëthe, le *Don Carlos* de Schiller. Là, on a vu successivement à la tête d'une troupe de musiciens choisis : Naumann, Schuster, deux illustres compositeurs; et Weber, Charles-Marie Weber, l'auteur d'*Obéron*, du *Freyschütz*, d'*Euryanthe*. Il mourut en Angleterre à la fleur de l'âge, et comme le cygne des traditions antiques chantait à sa dernière heure ses chants harmonieux; et comme Gilbert, André Chénier, Millevoye, et le mélancolique poëte anglais Kirke White, et le noble poëte suédois Wallin, ont, à l'approche du moment suprême, exhalé les soupirs de leur âme dans leurs stances plaintives, le jeune compositeur allemand a exhalé les siens dans cette mélodie qu'on appelle *la Dernière pensée de Weber*. Qui ne la connaît cette triste, cette saisissante mélodie, dont les notes tombent lentement l'une après l'autre comme les larmes d'une profonde douleur, dont les vibrations résonnent comme un adieu d'amour, comme un cri déchirant et comme une

prière? Quiconque l'a entendue ne l'oubliera jamais. C'est la plus touchante élégie de la souffrance humaine. C'est le dernier appel à la vie dans l'angoisse de la mort, et l'accent de résignation d'une foi chrétienne.

Quand j'en serai à cette heure solennelle, je voudrais qu'une main amie fît entendre à mon oreille les mélancoliques et religieux accords de cette pensée de Weber.

Il était catholique celui qui a composé cette prière musicale, et son corps a été transporté de Londres en Allemagne pour être enseveli dans le cimetière catholique de Dresde.

La plupart des princes de Saxe se sont signalés par leur amour pour les arts et pour les lettres. L'électeur Georges II, qui régna de l'année 1656 à 1680, attira à sa cour des artistes de France et d'Italie, fonda l'Opéra et la chapelle de Dresde. Son petit-fils, dont nous avons déjà souvent cité le nom, le galant, le pompeux Auguste II, donna à ces deux institutions un plus large développement. Dresde lui doit, en outre, comme nous l'avons déjà dit, le commencement de sa galerie de tableaux, la création d'un cabinet de gravures et d'antiquités, la formation d'une académie de peinture, et les principales richesses des *Grüne Gewolbe.*

Auguste III, qui passait la plus grande partie de son temps enfermé dans ses appartements, et abandonnait à Brühl la gestion des affaires, avait dans sa jeunesse voyagé en Italie, et en avait rapporté, malgré l'indolence habituelle de son caractère, une vive admiration pour les trésors artistiques de ce pays. Il aimait aussi la musique. Il eut une chapelle des plus distinguées et une brillante salle d'opéra. Puis il accomplit une autre œuvre bien autrement mémorable. De son règne date le vrai musée, la vraie gloire artistique de Dresde. Pour la somme de deux millions cinq cent mille francs, Auguste III acquit la galerie de Modène, qui renfermait cent tableaux de premier ordre, entre autres le Christ à la Monnaie, du Titien; la Nuit, et la Madeleine, du Corrège. Ce dernier tableau lui était si cher qu'il l'emportait avec lui dans toutes ses

excursions, et le faisait suspendre dans sa chambre partout où il s'arrêtait. Pour la somme de dix-huit mille ducats (180,000 francs), il acheta d'un couvent d'Italie l'œuvre inappréciable de Raphaël, la Vierge Sixtine.

Dans les derniers temps, il semble que les régents de la Saxe aient voulu se consoler des malheurs de leur famille par la salutaire influence de l'étude, et compenser par les progrès de l'intelligence l'amoindrissement de leur territoire, la diminution de leurs ressources matérielles.

Frédéric-Auguste, qui reçut de Napoléon le titre de roi et qui dut abandonner à la Prusse la moitié de son royaume, organisa l'illustre école des mines de Freiberg, et multiplia dans les villes, dans les villages de ses États les établissements d'instruction élémentaire et d'instruction pratique.

Frédéric-Auguste II, qui monta sur le trône en 1836, s'était épris dès sa jeunesse d'une des plus douces sciences de ce monde, de la botanique, et il devint un botaniste distingué. Il publia, en 1837, un très-beau livre, qu'il avait fait conjointement avec Goëthe : *la Flore de Marienbad*, et dix-sept ans après, il était la victime de son amour pour l'étude.

En 1854, il était parti de Dresde pour assister à l'exposition de Munich. Le désir d'accroître ses collections botaniques l'entraîna dans les montagnes du Tyrol. Le 9 août, près d'Imst, sur la route de l'Innthal, sa voiture fut renversée, et dans sa chute, il fut frappé à la tête d'un coup de pied de cheval. Transporté dans l'auberge de Brenbühl, il y reçut les derniers sacrements, et mourut une demi-heure après.

C'était un homme d'une remarquable distinction d'esprit, et d'un aimable caractère. Il aimait les voyages. Il en fit plusieurs, et partout où il s'arrêtait, il était sûr de plaire. En 1824, il avait visité les Pays-Bas. En 1825, il séjourna quelque temps à Paris, et jusqu'à la fin de sa vie, il aimait à raconter l'accueil qu'il avait reçu dans la noble, charmante famille de M. le duc d'Orléans.

Quinze ans après lui, j'ai parcouru l'Istrie, la Dalmatie, le Monténégro. Dans tous les lieux où il avait passé, on parlait de lui avec un sentiment de sympathie et de respect, et les gens qui l'avaient hébergé et ceux qui avaient eu quelque autre occasion de le servir, lui gardaient un souvenir de gratitude.

Le roi Jean, qui lui a succédé, joint aux mêmes qualités du cœur une rare instruction, et de plus, le talent poétique. Il a traduit en vers la *Divina Commedia.* Ainsi s'accomplissent par là puissance du génie les réconciliations de la pensée après les divisions turbulentes des partis. Dante était Guelfe, et à six siècles de distance, son œuvre a été popularisée en Allemagne par un descendant de la race des Gibelins.

Tous les dons de l'imagination et de l'esprit ont été réunis dans cette noble famille de Saxe. La sœur du roi Jean et de Frédéric-Auguste II a enrichi de plusieurs comédies le répertoire des théâtres allemands. On ne peut attribuer à une complaisance de courtisanerie le succès que ces pièces ont obtenu. On ignorait encore le vrai nom de leur auteur quand elles étaient applaudies à Berlin et à Vienne. On ne l'a su que plus tard quand leur réputation était faite. Encouragée par ces témoignages de sympathie, la princesse Amélie s'est décidée à publier un recueil de ses compositions. On aimera à les relire après les avoir vu jouer. Elles allient à une remarquable entente de la scène une étonnante vérité de caractères et de physionomies, et une douce moralité.

Partout, et dans tous les temps, il est aisé de reconnaître l'influence de la cour sur une capitale, influence salutaire ou pernicieuse, selon les mystérieux desseins de la Providence. Cette influence est plus marquée dans les petits États de l'Allemagne, où l'on a conservé un respect traditionnel pour le principe monarchique, et où l'on vit plus près du souverain.

Une famille royale comme celle dont nous venons de citer les noms a dû nécessairement répandre autour d'elle le goût des études pour lesquelles elle montrait tant de prédilection. Dresde

est d'ailleurs naturellement disposée aux occupations intellectuelles. Une ville de cent mille âmes, dans une riante plaine environnée de sites pittoresques, peu de commerce et d'industrie, une population composée en grande partie de nobles et de rentiers à qui la fortune a fait de doux loisirs, des musées, des bibliothèques! Dans de telles conditions, comment la capitale du royaume de Saxe ne serait-elle pas une ville littéraire et artistique?

Elle a ces deux qualités, elle les a très-distinctement depuis plus de deux siècles, et dans les derniers temps, elle leur a donné un nouveau développement.

A l'époque où je visitais cette ville pour la première fois, deux poëtes y formaient deux sortes de cénacles, et attiraient à eux les beaux esprits de cette ville et les étrangers avides de connaître les célébrités de l'Allemagne. Tous deux, par leur personnalité comme par leurs écrits, représentaient dans la littérature germanique deux phases différentes, et par la demeure qu'ils s'étaient choisie, ils semblaient avoir voulu se partager la royauté de la ville. Ils campaient sur les deux rives du fleuve comme deux princes rivaux; l'un tenait sa cour plénière dans l'Altmark, l'autre dans la Neumark; l'un était L. Tieck, l'autre Tiedge.

C'est par l'effet d'un de mes souvenirs de voyage que je cite à la fois ces deux noms; mais certes, je ne songe guère à leur attribuer la même valeur ni à les placer sur la même ligne. Tiedge n'a eu qu'une réputation un peu factice et éphémère; Tieck, au contraire, a été un chef de légion, un rénovateur, un des principaux coryphées de cette vivace et hardie école romantique à laquelle appartenaient les deux Schlegel, Novalis et Henri de Kleist.

Mais quand j'arrivai à Dresde la première fois, j'étais jeune, très-jeune; je m'en allais de ville en ville, comme un pèlerin, à la recherche de toutes les illustrations de l'Allemagne, et notant comme des jours mémorables dans ma vie ceux où j'avais eu l'insigne honneur de passer face à face quelques instants avec un poëte, de fumer un mauvais cigare de Brême avec un romancier ou de prendre

une tasse de thé avec un journaliste. Le temps et l'expérience ont bien corrigé en moi cette naïve curiosité, et plus d'une fois, j'en suis venu à fuir l'écrivain dont les œuvres m'inspiraient le plus de sympathie, de peur que son individualité n'altérât dans mon esprit l'impression idéale produite par ses livres.

Tiedge, déjà vieux et déjà un peu dédaigné par la nouvelle génération, avait conservé une petite cour de bonnes gens lettrés de l'ancien temps, et surtout de vieilles femmes qui se plaisaient à répéter ses strophes sentimentales, et trouvaient que nul poëte ne faisait si doucement vibrer les plus tendres fibres du cœur. On me conseilla d'aller le voir. J'y allai, et de cette visite, il m'est resté une impression à peu près semblable à celle qu'on éprouve à entendre cadencer des chansonnettes, avec accompagnement de mandoline.

Mais Tieck! quelle riche et feconde nature! Dans la multiplicité et la variété de ses œuvres, Tieck m'est apparu comme un pionnier qui, d'une main infatigable, ouvre dans la forêt sombre de lumineuses clairières, ou comme un hardi mineur qui pénètre dans des cavités ignorées, et à chaque coup de marteau fait jaillir les étincelles d'un nouveau filon.

La vérité est que Tieck a révélé ou tout au moins fait comprendre par d'habiles commentaires, par d'intelligentes traducductions, les trésors de la littérature étrangère, le caractère chevaleresque de la poésie espagnole, les œuvres de Cervantès, le génie de Shakspeare, et les premiers curieux essais du théâtre anglais.

Il a, en outre, plus qu'aucun autre, contribué à raviver en Allemagne la connaissance, le sentiment de la poésie du moyen âge. Comme un plongeur de Ceylan descend au fond de la mer pour en rapporter les perles enfouies dans l'abîme des vagues, Tieck avait pénétré dans les profondeurs de la poésie des légendes du moyen âge. Il en avait le cœur et l'esprit tout impregnés, et sa physionomie même semblait avoir comme un reflet de cette suave lumière d'un autre temps.

Quand il était assis au fond de son fauteuil, dans une attitude rêveuse, à voir sa calme et sereine physionomie, et son vague et chatoyant regard, on eût dit un homme qui vient de voir en songe des régions merveilleuses, et qui recueille dans son esprit le souvenir des images qui lui sont apparues.

Ces charmantes images du moyen âge, Tieck en a reproduit le caractère naïf, religieux dans ses traductions des *Minnesinger,* dans plusieurs de ses nouvelles, et dans une série de compositions dramatiques dont il empruntait l'idée première à des légendes, et à des fables populaires telles que l'histoire de l'empereur Octavien, et celle de sainte Geneviève; puis aux contes qui depuis si longtemps ont fait la joie des enfants : Fortunatus, la Barbe bleue, le Chat botté, le Petit Chaperon rouge.

Mais l'aimable conteur n'était pas constamment absorbé dans les tendres chansons des Minnesinger ou les naïves traditions du peuple, il se livrait parfois à une polémique vive et acerbe contre les écrivains d'une autre école. Puis il développait dans des recueils de nouvelles tels que *Phantasus*, dans des romans tels que *Sternbald,* ses idées d'art et d'esthétique; dans d'autres, il dépeignait les tumultes du cœur, les orages de la passion.

Par la juste renommée que lui avaient faite ses écrits et par ses aimables qualités, Tieck réunissait sans cesse autour de lui un cercle d'admirateurs et d'amis, et peu de jours se passaient sans que quelque nouveau venu demandât à lui être présenté. Il n'était pas riche, le bon Tieck. En Allemagne, pas plus qu'en France, les hommes d'étude ne s'enrichissent par leurs œuvres; mais il se faisait un devoir d'inviter à dîner ceux qui lui apportaient quelque lettre de recommandation, et lorsque, sur la fin du repas, il avait bu quelques verres d'un vieux vin du Rhin, dont un de ses principaux éditeurs, M. H. Brockhaus, avait soin de l'approvisionner, une question, un mot suffisait pour imprimer un subit élan à sa verve naturelle, pour lui donner le motif d'une causerie par laquelle il captivait peu à peu tous ses convives. Puis le soir, il s'as-

seyait dans son grand fauteuil, entre ses deux filles, qui, par leur grâce pudique et par la candeur de leur physionomie, semblaient représenter les pieuses muses de son cher moyen âge. Alors arrivaient les visiteurs, les gens de la noblesse de Dresde aimant les lettres, les artistes et les étrangers. Après les salutations et les compliments d'usage, Tieck prenait un livre, et faisait une de ces lectures qui sont devenues célèbres dans toute l'Allemagne. Sa voix était à la fois douce et sonore, fraîche et vibrante, et il l'employait avec tant d'art, et il en nuançait tellement les modulations, que lorsqu'il lisait une œuvre dramatique, il lui suffisait d'en nommer une fois les personnages ; on les discernait ensuite très-nettement à ses diverses intonations. En réalité, dans ces lectures, Tieck représentait à lui seul, par la flexibilité de son organe et la variété de ses accentuations, toute une troupe d'acteurs.

Je lui ai entendu lire un soir une de ses plus jolies pièces, la comédie du *Petit Chaperon rouge*. Pas une habile comédienne n'aurait mieux reproduit l'accent de la joyeuse petite fille qui s'en va visiter sa grand'mère, et pas un traître de mélodrame n'aurait dit d'une voix plus sinistre le misanthropique monologue du loup.

A son avénement au trône, Frédéric-Guillaume IV, désireux d'avoir Tieck près de lui, le gratifia d'une pension, du titre de conseiller de cour, et l'engagea à résider en Prusse. Le poëte céda à ces royales instances. Il retourna à Berlin, sa ville natale, et y mourut en 1853.

D'autres cercles littéraires se sont formés dans l'intelligente ville de Dresde, d'autres salons se sont ouverts ; mais ils n'ont pu remplacer celui de Tieck. Ceux qui ont eu la joie de le fréquenter n'en perdront point le souvenir.

CHAPITRE TROISIÈME

Les champs de bataille. — Meissen. — L'empereur Othon. — La cathédrale. — La fabrique de porcelaine. — Le camp de Zaithein. — Hubertsbourg. — Les résultats de la guerre de Sept ans. — Leipzig. — Ma vieille hôtesse. — Un épisode de la bataille de 1813. — Mœurs et fêtes d'une famille bourgeoise. — Le dimanche. — Les jardins publics. — Les soirées d'hiver. — La Weihnacht.

Autour de Dresde s'étend, comme nous l'avons dit, une vaste plaine, et Dieu sait comme les peuples en ont usé de cette belle plaine, depuis les temps les plus anciens de l'histoire de Saxe jusqu'aux dernières convulsions de l'Europe. Quelles rencontres terribles, quels combats affreux, jadis avec le javelot et la hache d'arme, plus tard avec l'arquebuse et le canon!

Effroyable aberration de l'homme! Dieu lui donne une place agréable en ce monde, une bonne terre à cultiver, des champs humectés par une bienfaisante rosée, fécondés par un généreux soleil. Il devrait y vivre en paix dans sa demeure, y suivre humblement le cours de sa destinée, et une fatale ambition s'empare de lui, et la plus pauvre, la plus funeste de toutes les gloires, la gloire des combats, lui donne le vertige. Au lieu d'accomplir le labeur dont un arrêt suprême a fait une des conditions de son existence, au lieu d'appliquer à d'utiles idées les facultés intellectuelles dont la Providence l'a doué, et de jouir tranquillement des biens qu'elle

lui a départis, il emploie cette intelligence à inventer ou à perfectionner des instruments de destruction, il se laisse emporter par une aveugle fureur. Il jette la torche incendiaire au milieu des moissons. Il répand sur son passage l'effroi et la désolation ; il inonde de sang les plus riantes campagnes, les vallons les plus fleuris. Il déchire le sein de la terre nourricière. Puis quand sa rage est apaisée, quand la guerre est finie, celui qui l'a dirigée reçoit les hommages d'une foule stupide. On lui donne le titre de héros, on le couronne de lauriers, on le conduit en triomphe dans une église, où les prêtres entonnent le *Te Deum*. Plus tard, on lui érigera une statue sur une place publique.

Qu'a-t-il fait pour exciter un tel enthousiasme? Il a tué quelques milliers d'hommes de plus que son concurrent; il a conquis un champ de bataille jonché de morts et de blessés. Qu'a-t-il fait pour qu'on adresse à Dieu une action de grâces? Il a peut-être dévasté plusieurs provinces, ravagé des villes et des villages, plongé dans le deuil les âmes les plus innocentes, réduit à la misère des communautés naguère florissantes.

« De toutes les calamités, a dit un écrivain anglais, qui résultent des passions et des ressentiments de l'homme, de toutes les erreurs auxquelles l'humanité est exposée, la guerre est l'une des plus hideuses dans ses conséquences, l'une des plus horribles dans ses détails, et la moins excusable. Qu'on la prône, qu'on l'applaudisse, qu'on la pare de guirlandes de fleurs, on peut dire qu'en neuf occasions sur dix, c'est une sauvage boucherie qui n'est justifiée par aucun vrai motif. L'appel aux armes pour une guerre de défense est le seul qui puisse être admis par la raison, par le bon sens, par la vraie religion. »

Il faut rendre cette justice aux Saxons, que le plus souvent ils n'ont eu qu'à faire cette légitime guerre de défense, guerre contre Charlemagne, qui voulait les obliger à renoncer à leur culte traditionnel ; guerre contre une peuplade slave qui envahissait leurs domaines; guerre contre les hordes farouches de Hongrois, qui

au dixième siècle épouvantaient l'Allemagne et la Gaule[1]; puis enfin les dernières guerres, dans lesquelles les Saxons, rangés sous les drapeaux fidèles de leur vieux roi, défendaient leur pays contre les ennemis de la France, contre l'invasion des Russes, des Prussiens et des Autrichiens.

Mais par l'effet fatal de diverses circonstances, et surtout par l'effet de sa situation topographique, la Saxe a été à toutes les époques le champ de bataille de divers peuples : Lützen, Bautzen, Dresde, Leipzig, qui ne les connaît, ces noms inscrits en caractères de sang dans les annales des nations? Et sur la route de Dresde à Leipzig, combien d'autres lieux ne rappellent à l'esprit des voyageurs que le souvenir des cruelles mêlées? C'est Torgau, où en 1760 Frédéric le Grand remporta une de ses plus éclatantes victoires; Mühlberg, où les troupes de Charles-Quint mirent en déroute l'armée de l'électeur Jean-Frédéric; Iuterbogk, où les Suédois et les Autrichiens se rencontrèrent pendant la guerre de Trente ans; puis Wittenberg et Dennewitz, où nos soldats se défendaient si vaillamment dans nos premiers désastres de 1813.

Mais à quelques lieues de Dresde s'élèvent des collines qui n'ont point été, comme la plaine, déchirées par les boulets de canon; qui, avec leurs enclos de vignes et d'arbres fruitiers, offrent aux regards un attrayant aspect.

Sur l'une de ces collines est la ville de Meissen, la plus curieuse ville de la Saxe. Elle fut fondée, en l'an 928, par Henri l'Oiseleur, l'un des plus mémorables souverains du moyen âge.

Il était sage et vaillant. Il lutta glorieusement contre les hordes hongroises, et contre les peuplades slaves qui des rives de la Baltique se répandaient au centre de l'Allemagne. Il porta même

1. Hongres que Dieu puïst maléir,
Qui ont lor gens assemblé et pourquis,
Por prendre Gaule et gaster le païs.
(Roman de Garin le Loherain.)

ses armes jusque dans les régions septentrionales, et comprima les pirates danois. En même temps qu'il écartait ainsi de l'empire germanique les légions rapaces, il lui créait pour l'avenir de nouveaux moyens de défense ; il organisait contre les invasions des Slaves de la Lusace les margraviats[1] de Nordhausen, de Meissen, et contre les invasions des Danois, le margraviat de Schleswig.

En édifiant des forteresses, en construisant des villes qu'il confiait à la garde des citoyens, il donna à ces citoyens des priviléges que jusque-là ils n'avaient jamais eus ; Henri créa par là un nouvel ordre dans l'État. De son règne date, on peut le dire, le premier développement de la bourgeoisie.

A la suite d'une grande bataille, dans laquelle il écrasa une armée hongroise, ses soldats le proclamèrent le père de la patrie. Il méritait ce titre pour ses habiles institutions non moins que par son courage, et il méritait aussi d'être le chef de la dynastie saxonne qui, depuis l'an 919 jusqu'à l'an 1024, conserva le sceptre de l'Empire.

Son fils Othon Ier était plus hardi encore et plus aventureux. Comme Henri, il eut à lutter contre les Hongrois, contre les Danois et les Slaves. En 955, il attaqua près de Lech une armée hongroise composée de soixante mille hommes, et de cette troupe formidable, il ne revint, dit un historien, dans la contrée des Magyares que sept soldats mutilés. Tous les autres étaient égorgés ou captifs. Après cette catastrophe, les Hongrois n'osèrent plus recommencer leurs sauvages expéditions.

Les Danois étaient entrés dans le Schleswig, et avaient détruit les remparts élevés par Henri. A cette nouvelle, Othon se met en campagne, refoule les Danois jusque dans le Jutland, et oblige le roi Harald à recevoir le baptême. Charlemagne avait contraint les Saxons à adopter le christianisme. A leur tour, les Saxons implantaient le dogme de l'Évangile dans les parages du Nord.

1. Markgrafschaft (comté de la Marche). En altérant ce nom, nous lui avons ôté sa signification.

Une belle, riche, noble femme, la princesse Adélaïde, la veuve du roi Lothaire, était enfermée dans la forteresse de Garda par l'ambitieux Béranger, qui voulait la forcer à épouser son fils. Délivrée de sa prison par le dévouement d'un religieux, elle fut arrêtée de nouveau et incarcérée dans le château de Canossa ; mais le même religieux, qui déjà une fois l'avait sauvée, parvint à remettre entre les mains d'Othon une lettre que lui adressait la pauvre prisonnière.

Othon traverse les Alpes, s'empare de Canossa, délivre comme un chevalier des contes de fées la princesse captive, et l'épouse solennellement en se faisant proclamer roi d'Italie.

Empereur d'Allemagne, roi d'Italie, le glorieux Othon eut l'idée de rejoindre par un mariage l'empire d'Orient à celui d'Occident. Il envoya à Constantinople des ambassadeurs chargés de demander pour son fils la main de Théophanie, fille de l'empereur Nicéphore. Cette négociation fut fort mal accueillie par l'orgueilleux Grec. Mais quelque temps après, Nicéphore ayant péri dans une émeute, son successeur en revint de lui-même à ce projet d'union avec la maison germanique, et en 972 Théophanie fut mariée par le pape Jean XIII avec le jeune prince allemand.

Othon protégea et agrandit les villes fondées par son père. Il établit à Meissen un évêché qui peu à peu prit un tel accroissement, qu'au quinzième siècle, le pays soumis à sa juridiction s'étendait d'un côté jusque vers les frontières de la Bohême, et de l'autre, jusque dans le voisinage de Berlin.

Dans cette même ville, on construisit une imposante cathédrale. A cette église, les margraves adjoignirent un château, qui fut rebâti au quinzième siècle par le duc Albert, et restauré par l'électeur Jean-George II.

L'église d'Othon, détruite par un incendie, fut réédifiée sur un plus large plan au treizième siècle. Tous les archéologues s'accordent à la citer comme un des plus remarquables monuments de l'ancienne architecture germanique. Deux de ses tours ont

été renversées par la foudre. Puis la réformation est venue, cette généreuse réformation qui ne demandait que la liberté de conscience, et qui en accordait si peu à ses adversaires quand elle pouvait les maîtriser.

La vénérable cathédrale fut envahie par une troupe effrénée d'iconoclastes, ses autels furent brisés, ses tableaux lacérés, ses fresques détruites, et les richesses de son sanctuaire, les vases d'or et d'argent livrés à l'électeur Maurice, qui employait ces dépouilles du catholicisme à armer des soldats pour guerroyer contre le catholicisme.

De ces trésors d'art, qui faisaient la gloire de la cathédrale de Meissen et charmaient les regards des fidèles, il est resté seulement quelques débris assez précieux encore pour qu'on se fasse en Saxe un pieux devoir de les conserver. Il est resté un grand tableau de maître-autel qu'on attribue à Lucas de Cranach, des vitraux d'une rare beauté; le portail du religieux édifice, les images qui le décorent ont pu échapper aussi à la dévastation, ainsi que les stalles en chêne du chœur, ainsi que les statues d'Othon, d'Adélaïde, et deux statues de saints qui parent une des nefs. Dans cette nef étaient ensevelis vingt-deux princes saxons. Pendant la guerre de Trente ans, leur caveau fut ravagé par les protestants, qui ne se contentaient pas de faire la guerre aux vivants, qui profanaient et dilapidaient la demeure des morts.

Maintenant Meissen n'est plus qu'une ville d'une assez pauvre apparence qui renferme environ huit mille âmes. Sa cathédrale, où siégèrent de puissants et vertueux prélats, est devenue un temple protestant; son château, qui se compose de trois édifices, dont l'un jadis était une sorte de gynécée spécialement réservé aux femmes, est occupé par la manufacture de porcelaine. L'ancienne forteresse du vaillant empereur Henri, l'ancienne métropole ecclésiastique de la Saxe, l'ancienne résidence des margraves, doit à ses œuvres de poteries sa nouvelle illustration.

Au delà de Meissen, les collines s'affaissent de nouveau et dispa-

raissent graduellement, et de chaque côté de l'Elbe s'étendent les grandes plaines si soigneusement cultivées par le laboureur saxon.

C'est dans ces plaines que le galant électeur Auguste, passionné pour toutes les brillantes exhibitions, se plaisait à former des camps, bien moins pour exercer son armée, que pour la faire parader aux yeux de ses courtisans, et donner à ses maîtresses le spectacle de quelques nouvelles fêtes. Au mois de mai 1730, il réunit près du village de Zaithein trente mille hommes nouvellement équipés, et resta là cinq semaines. Deux rois, deux princes héréditaires, quarante-sept autres princes, une quantité de gentilshommes de différents pays assistaient à ses revues et à ses manœuvres. Pour faciliter les communications de son camp avec les deux rives de l'Elbe, il avait fait jeter quatre ponts sur le fleuve. Pour recevoir ses hôtes, il s'était fait construire un palais en bois, et chaque jour il les étonnait par quelque nouvelle splendeur.

Pour la Saint-Jean, il avait préparé une illumination splendide. Près de Riesa s'élevait un échafaudage de trois cents pieds de largeur et de six cents pieds de longueur. Deux cents ouvriers y avaient travaillé pendant plusieurs mois. Le soir, cinq cent mille lampes furent allumées à cette charpente. En même temps, sur les flots de l'Elbe descendait une escadre étincelante conduite par des embarcations qui avaient des formes de baleines et de dauphins, et vomissaient des torrents de feu.

Le 26 juin, un grand dîner fut servi aux soldats dans des assiettes en bois, qu'ils devaient à un certain signal lancer tous à la fois dans le fleuve. Pour la table royale, un pâtissier qui aurait mérité d'entrer dans les cuisines de Gargantua, avait pétri et fait cuire, dans un four construit tout exprès, un gâteau de quarante pieds de longueur et d'un pied d'épaisseur. Un charpentier le brisa avec sa hache, et lorsque les convives en eurent pris quelques morceaux, le reste fut distribué à la foule émerveillée.

Près du lieu illustré par ces étranges prodigalités, Auguste III fit bâtir, en 1721, un pavillon de chasse, et quand il s'arrêtait là,

à la fin d'une de ses excursions, et quand il y assistait à quelque joyeux concert, il ne se doutait guère qu'un jour, dans ce même château de plaisance, un de ses ministres engagerait de longues négociations pour lui faire rendre son électorat de Saxe envahi par Frédéric le Grand.

C'est le château si connu dans l'histoire sous le nom de Hubertsbourg. C'est là que le 15 février 1763 fut signé le traité qui mettait fin à la guerre de Sept ans et donnait une nouvelle grandeur à la Prusse.

« Enfin, écrivait Frédéric au marquis d'Argens, la paix est faite; à présent vous aurez des postillons et tout ce qui s'ensuit. Dieu soit loué ! Là est le terme de ma carrière militaire. Vous me demandez ce que je fais encore à Dahlen. Chaque jour, je lis un discours de Cicéron. J'ai fini sa harangue contre Varrus; j'en suis à sa défense de Muréna. De plus, j'ai lu tout Le Batteux. Ainsi, vous voyez que je ne suis point paresseux. Et vous, que faites-vous, mon cher marquis ? Ne soyez pas trop impatient. La navigation de la rivière est ouverte, et vous aurez le plaisir de voir arriver à Postdam les choses que vous attendez, avant que j'y arrive moi-même. »

Cette longue guerre, dont le roi victorieux annonçait si gaiement la fin, il a dit lui-même ce qu'elle avait coûté aux puissances qui y prirent part.

Elle coûtait à la Prusse cent quatre-vingt mille soldats et quatre mille officiers.

Les Russes y avaient perdu cent vingt mille hommes.

Les Autrichiens, cent quarante mille, y compris la garnison de Breslau et de Schweidnitz.

Le cabinet de Versailles, hostile à celui de Vienne, ne pouvait que se réjouir de le voir en lutte avec un ennemi redoutable. Une lettre de Marie-Thérèse à madame de Pompadour produisit un tel effet sur le malheureux Louis XV, qu'il se détermina à prendre parti pour l'Autriche. Cette fatale courtisanerie de Marie-Thérèse coûta à la France deux cent mille hommes.

Les Suédois, qui s'associèrent à cette guerre par un plus noble motif, par l'espoir de reconquérir la Poméranie, y perdirent vingt-cinq mille hommes; les princes de l'Empire vingt-huit mille.

Mais la Saxe, plus maltraitée encore que les autres États, sacrifia en ces sept années quatre-vingt-dix mille soldats et plus de trois cents millions de francs.

Mais je ne me suis que trop arrêté peut-être à ces sinistres pages de l'histoire; et quoique j'arrive à l'un des plus affreux champs de bataille des temps modernes, à Leipzig, je voudrais écarter de mon esprit la lugubre célébrité de cette ville.

« Leipzig, dit Goëthe dans son *Faust*, est un petit Paris. »

« Leipzig, dit un écrivain allemand du dix-huitième siècle, est renommée dans toute l'Europe. C'est la principale ville de commerce, la prunelle de l'électorat, la mère des Muses de notre Saxe, le lien de toute *civilité*, la savante institutrice, la perle de notre pays.

« Leipzig, ajoute dans son enthousiasme le même écrivain, est la petite Rome de la contrée de Misnie, et l'une des meilleures cités de l'Allemagne. »

« Hors de Leipzig, dit le professeur Carpzow, la vie n'existe pas, ou si elle existe, ce n'est pas la vraie vie. »

Extra Lipsiam non est vita,
Si est vita, non est ita.

Je reproduis avec plaisir ces citations et ne les trouve point exagérées. J'ai fait l'heureuse épreuve dont parle ce vénérable auteur germanique, je suis de ceux qui n'ont pu séjourner à Leipzig sans y être peu à peu charmés par les séductions de l'esprit et du cœur.

J'aime cette vieille ville, fondée par une peuplade slave dans une plaine féconde, arrosée par la Pleisse et l'Elster, conquise par les Allemands, agrandie par les princes de Saxe, enrichie par un intelligent labeur, ennoblie par de savantes institutions. J'aime ses rues étroites animées par une foule active, ses hautes maisons

à pignons, avec leurs jolies tourelles carrées qu'on appelle des *chorleine*, et ses anciens édifices, illustrés par de populaires légendes, et ses grandes modernes constructions. J'aime ses faubourgs, habités par une population industrieuse et agricole, et ses remparts transformés en un parc anglais, et les majestueuses forêts, et les riants villages des environs, le Rosenthal, Gorlitz, Schönfeld. Heureux ceux qui ont vécu avec une pensée d'étude ou une douce affection dans cette pure et bienfaisante atmosphère! Plus heureux ceux qui peuvent y prolonger les rêves et les aspirations de leur jeunesse!...

J'ai passé là deux belles laborieuses années de ma vie; j'y suis retourné plusieurs fois, et dès que j'avais déposé ma valise de voyage à l'hôtel, j'allais revoir sur le Marktplatz une maison, une fenêtre au quatrième étage, dont l'aspect réveillait en moi tout un monde de souvenirs.

Elle n'est plus dans cette maison, la bonne vieille veuve chez laquelle j'allais m'établir pour apprendre l'allemand. Elle a rejoint dans le cimetière, dans le *Champ de Dieu* (Gottesacker), comme on l'appelle religieusement dans cette contrée, le mari dont elle gardait si fidèlement la mémoire, et les enfants ravis dans leur bas âge à son amour maternel. Mais ceux qui l'ont connue et qui lui survivent n'oublient pas de visiter sa dernière demeure, et à certains jours de l'année, plus d'une guirlande de fleurs est encore déposée sur sa tombe.

Quelle brave et digne femme! Quand je me présentai chez elle avec une lettre de recommandation d'un de ses anciens locataires, l'exiguïté de ma fortune m'obligeait à une sévère économie; mais si, pour augmenter quelque peu son revenu annuel, elle désirait avoir dans une de ses chambres et à sa table un pensionnaire, elle voulait avant tout que ce pensionnaire s'assouplît amicalement aux habitudes régulières de sa maison.

Nos conventions furent faites en quelques instants au moyen d'un interprète; car elle ne comprenait pas le français, ma vénérable

hôtesse, et moi, je ne savais alors pas un mot d'allemand. Pendant quelque temps, elle et moi, nous ne nous parlions que par signes, à peu près comme des sourds-muets, si ce n'est à l'heure des repas, où un de ses fils nous servait à tous deux de truchement. Quelquefois, elle entrait dans ma chambre, et à son regard, et à quelques-uns de ses gestes, je voyais qu'elle désirait s'assurer par elle-même si mon déjeuner m'avait été convenablement servi, et si j'étais content de sa domestique. Quelquefois, me voyant absorbé dans mes livres, elle s'approchait de moi d'un air grave, et en me frappant familièrement sur l'épaule, m'engageait à ne point tant travailler et à sortir.

Quand j'en vins à pouvoir nouer l'un à l'autre quelques verbes et quelques substantifs du vocabulaire germanique, et à pouvoir échanger avec elle quelques mots, elle encourageait mes efforts avec une patiente bonté, elle répétait les paroles que je venais de prononcer, pour leur donner leur juste accent, et achevait la phrase que j'avais commencée. En réalité, elle me donnait par cette complaisance bénévole de très-bonnes leçons pratiques dont j'aurais dû mieux profiter. Plus tard enfin, j'en suis venu à converser librement avec elle. Alors elle s'applaudissait de mes progrès, comme si je les lui devais. Elle avait raison.

J'ai passé deux années dans cette honnête demeure. Si j'essaye d'en décrire le régime habituel, j'ai l'espoir de représenter par ces scènes de famille quelques traits caractéristiques des mœurs de la bourgeoisie saxonne.

Madame T... appartenait par sa naissance et son éducation à la bourgeoisie de Leipzig. Jeune, elle avait épousé un jeune négociant qui prospérait dans son commerce, et dont la fortune fut à moitié anéantie par les événements de 1813. Elle avait conservé de cette fatale année une profonde animadversion contre la Prusse, et, chose singulière! une vive sympathie pour la France, qui pourtant était la cause radicale des désastres de la Saxe. Elle disait que Frédéric-Auguste avait agi comme un brave homme en restant

fidèle à Napoléon, et dans la simplicité de son âme, elle traitait comme des gens sans vergogne tous les diplomates du congrès de Vienne.

Quand je lui parlais de l'entrée de nos soldats dans le royaume de Saxe, et que je lui demandais l'impression qu'ils y produisaient :

« Nous les aimions, me répondait-elle, vos bons petits soldats. Ils arrivaient d'un air jovial avec leurs billets de logement, et à peine installés dans nos maisons, ils s'y trouvaient à l'aise, et mettaient tout le monde à l'aise. Ils aidaient la cuisinière à puiser de l'eau et à fendre du bois, ils berçaient les petits enfants, ils riaient et chantaient; en quelques jours, ils semblaient faire partie de la famille qui les hébergeait. Plus tard, nous avons su ce qu'il en coûtait pour recevoir d'autres soldats. Les Français dépensaient joyeusement avec nous tout ce qu'ils possédaient; les Russes, les Prussiens, les Autrichiens nous prenaient tout ce qu'ils pouvaient prendre. »

Après la bataille de Leipzig, un caporal et un sergent français grièvement blessés se réfugièrent dans la maison de madame T... Elle les trouva exténués de fatigue et baignés de sang au pied de son escalier. Elle les fit porter dans une petite chambre cachée sous le toit, et là, pendant plusieurs semaines, elle allait les voir chaque jour, elle les pansait elle-même et leur donnait leurs potions. En ce moment, la moitié de sa demeure était occupée par une douzaine de Prussiens, qui sans cesse juraient et tempêtaient, et menaçaient d'égorger quiconque oserait donner asile à un des abominables ennemis de l'Allemagne. Mais la brave veuve ne se laissait point intimider par ces colères, et n'en continuait pas moins, non toutefois sans de minutieuses précautions, son œuvre de charité.

Un jour, un de ces Prussiens la suivit au moment où elle montait à la mansarde mystérieuse.

« Où allez-vous? lui demanda-t-il d'un ton farouche.

— Ah! répondit-elle tranquillement, je vais remplir une triste tâche : voulez-vous m'accompagner? Je vais visiter un pauvre ouvrier qui a la petite vérole. »

Le Prussien redescendit précipitamment l'escalier.

« Et qu'auriez-vous fait, lui demandai-je, si, au lieu de se laisser intimider par votre invention, ce soldat avait persisté à vous suivre?

— Je tenais à ma main, répondit-elle, la clef de cette chambre, une grosse clef massive, et je crois que je l'aurais assommé. »

Quand les deux hôtes de madame T... furent en état de se lever et de marcher, elle réussit à les faire évader.

« De l'un d'eux, ajoutait-elle en terminant son naïf récit, je n'ai jamais plus entendu parler. Je pense qu'il est mort. Mais le sergent m'écrivit de Strasbourg pour me remercier, et huit ans après, le jour même de l'anniversaire de la bataille de Leipzig, le facteur de l'Eilwagen entra chez moi, et me remit une boîte soigneusement enveloppée dans de la toile cirée et afffranchie.

« C'était le fidèle sergent qui m'écrivait de nouveau; le sergent devenu capitaine dans la garde royale et marié. Sa première pensée, me disait-il, en épousant une jeune femme qu'il aimait, avait été d'annoncer son bonheur à celle qui lui avait sauvé la vie, et il m'engageait à aller le voir à Paris, et il m'envoyait une chaîne d'or et une montre charmante. Vous connaissez ces deux bijoux. Je m'en pare fièrement aux jours de fête. Plus d'une fois, j'ai très-sérieusement pensé à me rendre à l'invitation de votre généreux compatriote, puis d'année en année j'ai ajourné mon projet; puis j'ai appris qu'il avait fait la campagne d'Espagne et qu'il y était mort. »

Quelque temps après la catastrophe de 1813, madame T... perdit son mari. Elle avait six enfants, peu de fortune; mais elle était de ces femmes qui résistent vaillamment aux difficultés de la vie, de ces femmes protestantes qui ne murmurent pas seulement du bout

des lèvres la sentence de Luther, mais qui la disent avec un profond sentiment de foi :

Unser Gott ist unsere Burg[1].

Elle réussit par son intelligence à liquider nettement les affaires un peu embarrassées de sa maison, puis vendit son magasin à de bonnes conditions.

A l'époque où je l'ai connue, ses trois filles étaient très-convenablement mariées; un de ses fils occupait un emploi honorable dans la manufacture de Meissen; les deux autres restaient avec elle; l'aîné, un peu maladif, avait une petite place à la municipalité; le second, vif et alerte, était un des principaux commis d'une importante maison de commerce.

La digne veuve n'avait pu cependant faire l'éducation de ses enfants et marier ses trois filles sans diminuer son capital. Pour augmenter quelque peu ses revenus, elle avait organisé sa demeure de façon à pouvoir y admettre deux ou trois pensionnaires. Elle avait une autre idée de spéculation moins raisonnable : elle achetait des billets de loterie. Bien que ses fils lui représentassent quelquefois respectueusement l'erreur de ce calcul, bien qu'elle reconnût elle-même ses perpétuelles déceptions, elle ne pouvait résister à la fascination de ces petites bandes de papier jaune et blanc que les agents des loteries colportent chaque mois dans les principales villes d'Allemagne.

Pour me servir d'une expression vulgaire, elle entretenait obstinément un terne, et en attendant que ce terne fallacieux réalisât enfin son espoir, elle vivait journellement d'une vie économique; ses pensionnaires étaient soumis au même régime. Pour la modique somme qu'ils lui payaient, ils n'avaient pas le droit de s'en plaindre.

Le matin, une tasse de café au lait, avec deux de ces petites bis-

1. Notre Dieu est notre forteresse.

cottes qu'on appelle en Saxe des *Zwiebacken*. A une heure, un frugal dîner, pas de vin. Le soir, du thé avec quelques tranches de viande froide.

Mais le dimanche faisait une large compensation aux rigueurs de la semaine. Ici le dimanche n'est point un jour de sombre silence, de mortification et de craintes ridicules comme en Angleterre et en Amérique, où les puritains pendront le lundi leur chat s'il a eu l'impiété d'attraper une souris le dimanche[1].

Les Saxons pensent que pour mieux honorer Dieu ils ne doivent pas s'astreindre à une accablante oisiveté, se condamner à un morbide ennui. Ils consacrent la matinée à une pensée religieuse. Ils vont au temple, et font en famille quelques pieuses lectures; mais une fois ce devoir accompli, ils se font gaiement de leur dimanche une journée de repos et de distraction.

Je me rappelle encore les naïves lamentations d'un jeune ouvrier allemand, que je trouvai un dimanche matin mélancoliquement assis sur le seuil de sa porte dans un village des États-Unis.

« Ah! monsieur, me disait-il, quand j'étais en Allemagne, dès le lundi, je pensais à notre heureux *Sonntag*[2]. Il me tardait de le voir venir. Maintenant, je le redoute; je l'ai en horreur. Obligé par les usages de ces pays de rester alors du matin au soir stupidement inoccupé, je m'irrite contre moi-même, je m'irrite contre les autres. Si je pouvais faire une mauvaise action, c'est, je crois, ce jour-là que je la commettrais. »

A Leipzig, le dimanche, tous les magasins sont fermés, et pendant l'office, il se fait dans les rues un grand silence. Autrefois même, elles étaient barrées par des chaînes de fer, afin qu'aucun bruit de voitures ne troublât le chant des psaumes ou le sermon du prédicateur.

Mais, dans l'après-midi, le mouvement recommence et se pro-

1. Whoh anged his wicked Cat on monday,
Because she catch'd a mouse on sunday.

2. Dimanche.

longe jusqu'au soir. Étudiants et marchands, ouvriers et bourgeois, patriciens et prolétaires, jeunes et vieux, chacun veut se reposer des travaux de la semaine, et s'égayer en ce jour qu'on appelle le jour du Seigneur.

Le dimanche, sur la table de madame T..., deux bouteilles de vin blanc brillaient de chaque côté d'une oie gonflée de marrons ou d'une énorme pièce de veau. Un *Melhspeise* et un gâteau s'adjoignaient à ce magnifique rôti. Du beurre frais et du fromage avec des tranches de *Schwarzbrod*, des raisins secs et des amandes complétaient ce royal festin. Ordinairement madame T... y invitait ses trois filles avec leurs enfants, et deux ou trois des anciens amis de son mari. Chacun des convives ne manquait pas de s'extasier sur la somptuosité d'un tel repas, et la bonne madame T... affectait de prendre une contenance modeste, et pourtant nous regardait de temps à autre d'un air de triomphe.

Après le dîner, si le temps était incertain, on allait au Rosenthal s'asseoir dans la vaste salle de la maison suisse, ou sous les rameaux des grands chênes, pour y savourer lentement une tasse de café aux sons d'un orchestre qui trône là en permanence.

Mais dans les beaux jours d'été, on louait une ou deux grandes berlines, et l'on s'en allait à plusieurs lieues de distance dans un autre jardin public, renommé pour la saveur de ses liquides ou la succulence de ses produits culinaires; car chacune de ces auberges champêtres a quelque gloire particulière qu'elle prend à tâche de conserver. Celle-ci prépare des côtelettes d'une façon merveilleuse; celle-là reçoit du nord le plus parfait saumon fumé. Toutes tiennent à honneur de n'offrir à leurs clients que la meilleure bière. La bière ! cette boisson populaire chantée par les poëtes allemands comme le vin aromatique de la Grèce par Anacréon, et célébrée par des sentences proverbiales telles que celles-ci :

Gott fürchten macht selig
Biertrinken macht frohlich;

Darum fürchte Gott und trinke Bier,
So bist du selig and frohlich allhier[1].

Ces jardins publics, qui entourent les cités et les bourgades de l'Allemagne, ne ressemblent guère à ceux qui ont acquis à Paris un si bruyant renom. Ils sont fréquentés par de joyeux groupes d'étudiants, mais aussi par de graves familles. Nul sergent de ville n'est appelé à y surveiller des danses échevelées, et nul honnête bourgeois ne craint d'y conduire sa femme ou sa fille. Ceux qui ont promené un regard sensuel sur les cartes de nos restaurateurs seraient bien surpris d'ailleurs s'ils voyaient l'humble menu que ces idylliques auberges offrent à leurs clients. L'une des qualités des Saxons, c'est la sobriété. A Vienne, à Prague et sur les bords du Rhin, les *Kellners* exhibent aux yeux des voyageurs une quantité de comestibles. A Dresde et à Leipzig, les dîners de tables d'hôte sont d'une simplicité patriarcale, et ils paraissent splendides au modeste Saxon qui se contente d'un morceau de bœuf et d'un *Butterbrod*. A tout instant, on entend parler ici de Butterbrod. C'est, dans ce pays, l'un des principaux éléments de la vie journalière. L'enfant s'en va plus gaiement à l'école, si sa mère lui promet un Butterbrod; l'ouvrier se réjouit d'avoir gagné à la fin de sa journée son Butterbrod; le marchand qui a terminé sa tâche se frotte les mains en se disant : « Je vais prendre mon Butterbrod ; » et quand on invite un ami à dîner sans façon, à la fortune du pot, on lui dit : « Venez donc partager avec moi un Butterbrod. »

Qu'est-ce donc, me demandera-t-on, que ce perpétuel Butterbrod ? C'est tout simplement une tranche de pain noir sur laquelle la maîtresse ou la jeune fille de la maison étend délicatement une couche de beurre. Le pain noir est de toute nécessité dans cette préparation gastronomique, et j'ai vu à Paris des Saxons regar-

1. La crainte de Dieu nous conduit au salut. La bière nous rend joyeux. Donc craignez Dieu, et buvez de la bière, vous serez joyeux, et en même temps vous ferez votre salut.

der d'un air dédaigneux, dans leur singulière sensualité, nos délicats pains de gruau, et regretter la saveur de leur *Schwarzbrod*.

En arrivant à une de ces auberges de village, devant laquelle se déroulait ordinairement une longue file de voitures, nous commencions par chercher dans le jardin une petite table abritée sous les rameaux d'un tilleul. Une fois que nous y étions installés, on nous apportait une énorme cafetière en porcelaine, et nous passions une heure entière à savourer une mixture de chicorée édulcorée par quelques petits morceaux de sucre et quelques gouttes de lait. Là, les hommes fumaient sans gêne de détestables cigares ; les femmes tricotaient ou faisaient de la tapisserie. Le soir, notre souper se composait souvent d'une tasse de thé et du fameux Butterbrod. Quelquefois, dans un excès de prodigalité, on y ajoutait une tranche de jambon ou de saumon fumé. Le total de notre dépense gastronomique ne s'élevait pas pour nous tous à plus de quatre francs. Il nous en coûtait une vingtaine de francs pour nous rendre à ce jardin ; mais nous trouvions là un orchestre qui faisait résonner à notre oreille les plus charmantes mélodies de la musique allemande, nous avions autour de nous le spectacle d'une agréable et amicale réunion, nous respirions dans une douce quiétude l'air frais des champs, aromatisé par les exhalaisons des fleurs d'acacias et des fleurs de tilleuls, et nous étions jeunes !

Il faut si peu à la jeunesse pour la rendre heureuse ! Le passé est pour elle comme un de ces tranquilles berceaux où l'enfant s'éveille en souriant sous un rideau rose. L'expérience de la vie ne l'a point encore déconcertée et attristée par son amer enseignement. L'avenir lui apparaît comme un de ces horizons bleuâtres vers lesquels on s'élance avec un songe idéal.

Elle rêve et elle espère, elle croit et elle aime. Que lui importent les discussions de la politique, les perplexités de l'ambition, les soucis de la fortune? Elle possède des trésors que nulle fortune au monde ne peut remplacer : la gaieté de l'âme, la confiance, l'amour pour tous.

Il y a dans un manuscrit du quatorzième siècle un dessin qui représente un ange d'une douceur d'expression et d'une grâce infinies. Ses cheveux blonds, partagés en deux bandeaux, tombent modestement sur son visage, son corps est revêtu d'une longue robe ondoyante, comme l'écharpe d'une femme aux jours de printemps, blanche comme la vapeur du matin qui s'élève sur la colline. Des ailes vertes, symbole de l'espérance, sont attachées à ses pieds, et une auréole d'or, l'auréole de la foi et du bonheur, brille sur son front. Cet ange charmant s'appelle la jeunesse :

J'ai nom Jeunesse la légère,
La gileresse, la courrière.

Vif et joyeux, léger et hardi, insouciant et tendre, il poursuit son vol, et de loin son œil reconnaît ceux qui ont besoin de lui, sa voix rassure ceux qui hésitent et console ceux qui souffrent.

« O Jeunesse ! s'écrie le poëte Immermann, plaisir de jeunesse, bonheur de jeunesse ! »

O Jugend, Jugend lust, und Jugend glück !

Ainsi se passaient nos dimanches d'été. Puis venait l'hiver, et alors le givre, le froid, les tourbillons de neige rendaient impossible toute promenade. Mais nous avions pour nous récréer la musique et les livres. A Leipzig, les plus modestes maisons de la bourgeoisie ont leur piano et leur petite bibliothèque. Nulle part, si ce n'est en Danemark et en Suède, je n'ai vu le goût de la lecture si généralement répandu, et qui plus est, le goût des bonnes lectures. Je me souviens qu'un soir, en rentrant dans ma demeure, je trouvai le *Hausknecht*, un portier de troisième ordre, tenant sur ses genoux un gros livre qu'il lisait avec une profonde attention. C'étaient les œuvres de Schiller. A Paris, nos portiers ne lisent que les plus mauvais romans.

L'hiver, quand le vent soufflait et mugissait, quand les flocons de

neige s'amassaient sur les vitres des fenêtres, nous nous serrions autour du poêle, et sans songer aux doux enseignements du poëte anglais Cowper, nous accomplissions un de ses préceptes :

Now stir the fire, and close the shutters fast,
Let fall the curtains, wheel the sofa round,
And, while the bubbling and loud hissing urn
Throws up a steam column, and the cups
That cheer but not inebriate, wait on each
So let welcome peaceful evening in [1].

Une des filles de madame T..., une grande belle fille qui par un merveilleux privilége alliait la splendeur des plus nobles types italiens à la grâce pudique, à l'attitude mélancolique de la femme du Nord, nous chantait d'une voix harmonieuse les plus suaves chants de l'Allemagne. Puis une autre nous lisait quelque poëme nouveau.

« Et le temps glissait sur nous comme l'aile d'une colombe, sans tache, doucement, avec un léger bruit [2]. »

Hors de ces jours de fêtes régulières, plus d'une fois encore dans le courant de l'année, en voyant dès le matin la bonne veuve traverser d'un pas plus rapide que de coutume son appartement, entrer à la cuisine, retourner à la salle à manger, donner à voix basse des ordres à quelque marchand et stimuler le zèle de ses domestiques, je devinais un de ses petits complots d'affection, un anniversaire.

C'est une des touchantes coutumes de l'Allemagne que cette célébration des anniversaires. En aucun autre pays elle ne m'est apparue avec le même caractère de cordialité et la même persistante fidélité. J'en citerai deux exemples :

Un jour, en entrant à l'heure du dîner dans la salle à manger, je

1. Maintenant attisez le feu et fermez les volets. Laissez tomber les rideaux, approchez le canapé, et tandis que de l'urne bouillante et sifflante s'élève une colonne de fumée, tandis que les coupes qui égayent mais n'enivrent pas nous attendent, passons une calme et agréable soirée. COWPER.

2. Cowper.

vis la table parée comme le dimanche, et les deux bouteilles de vin trônant entre deux compotiers.

« C'est le jour de la naissance de mon fils Georges, me dit madame T... Le pauvre Georges est loin de nous. Il aurait voulu venir me voir, et il ne le peut pas. Mais nous devons boire à sa santé comme s'il était avec nous. Il le saura et s'en réjouira. »

Un autre jour, la salle était parée avec un nouveau soin, le plancher lavé et essuyé, les meubles frottés par des mains actives, la plus belle nappe déployée, et toute la famille, filles, gendres, petits-enfants et les vieux amis convoqués à une même heure. Trois guirlandes de fleurs couronnaient le portrait de M. T... Il y avait vingt ans que ce digne père de famille était mort, et depuis ce temps, on n'avait pas manqué une seule fois de célébrer son anniversaire comme s'il pouvait encore y assister.

Mais la grande fête des régions protestantes du Nord, c'est la fête de Noël : la *Weihnacht* de l'Allemagne, le *Julnat* de la Suède. C'est le jour où tous ceux qui s'aiment cherchent à se rejoindre dans l'expansion de leur affection. C'est le jour où chaque famille veut avoir sa joyeuse réunion et son cordial banquet. En ce jour-là, il n'est pas une pauvre maison qui n'ait son petit sapin, dont la perpétuelle verdure est comme un symbole de l'éternelle vie ; pas une mère chrétienne qui ne veuille suspendre aux branches de cet arbuste quelques bougies allumées, comme un signe de la céleste lumière qui brilla sur Bethléem. C'est le jour des étrennes, des surprises ingénieuses combinées pendant plusieurs mois dans un profond mystère, des cris de joie des enfants, des embrassements et des félicitations.

A Leipzig, cette ville célèbre par ses deux grandes foires, il y en a une troisième dont ne parlent pas les statisticiens : c'est celle du mois de décembre. Alors, sur les places, dans les rues s'élèvent une quantité de boutiques remplies de jouets d'enfants, de bougies de différentes couleurs, et des sapins, des forêts de sapins avec tous les produits des fabriques de la Saxe, et toutes les féeriques inven-

tions de Nuremberg. La veille de Noël, tout cet étalage disparaît comme par enchantement. Chaque famille doit avoir fait ses acquisitions, et nul appareil mercantile ne doit se mêler à la solennité d'une fête religieuse.

Mais je crains de me laisser entraîner outre mesure à des souvenirs de vie intime qui probablement n'intéresseraient guère le lecteur, et j'en reviens à l'histoire, au caractère général de Leipzig.

CHAPITRE QUATRIÈME

Origine de Leipzig. — Son université. — Ses illustrations littéraires. — Puffendorf. — Leibnitz, Lessing, Gottsched, Gellert. — La librairie de Leipzig. — Le catalogue. — Les deux grandes foires. — Le désastre des guerres. — La bataille de 1813.

Au dixième siècle, près du confluent des deux petites rivières qu'on appelle la Pleisse et la Parthe, il existait un village nommé Lipsk ou Lip[1].

Henri Ier, le vigilant empereur, y fit construire une forteresse. La forteresse a été détruite. Le village a grandi d'âge en âge, il est devenu une belle et florissante ville où l'on compte aujourd'hui soixante-dix mille habitants; ville littéraire et industrielle, connue du monde entier par ses institutions scientifiques, par son vaste commerce, et malheureusement trop connue par ses batailles. C'est Leipzig.

La réputation littéraire de Leipzig date de la création de son université.

L'empereur Charles IV avait, comme nous l'avons dit dans un précédent volume, fondé en 1348 l'université de Prague, et, pour y attirer les Allemands, leur avait accordé de grands priviléges. Un jour vint où les professeurs bohêmes, ayant à leur tête Jean Huss, réclamèrent contre ces prérogatives des étrangers, et les firent annuler. Les Allemands désertèrent alors l'école où jusque-là ils

1. Mot slave qui signifie tilleul.

avaient eu la suprématie, et deux mille étudiants suivirent dans son émigration le professeur Höffmann de Schwerdnitz. Il leur fallait une autre institution.

Elle fut organisée, en 1409, à Leipzig par l'électeur Frédéric le Belliqueux, sanctionnée par une bulle du pape Alexandre V, magnifiquement dotée par celui qui la fondait et par plusieurs de ses successeurs.

Cette université est encore aujourd'hui l'une des plus riches de l'Allemagne. On estime ses diverses dotations et ses propriétés immobilières à une valeur de près de trois millions de francs. Une partie de ses revenus est employée, par une noble et traditionnelle coutume, à subvenir aux besoins des étudiants pauvres. Le reste est consacré au traitement des professeurs et à l'agrandissement des collections scientifiques.

L'université de Leipzig a dix professeurs de théologie, treize de jurisprudence, vingt et un de médecine, trente-trois pour la faculté de philosophie, qui comprend l'enseignement de la philosophie proprement dite, de la philologie, de la minéralogie et des sciences exactes.

Elle a un cabinet d'histoire naturelle et d'anatomie, un laboratoire de chimie, un observatoire, un jardin botanique, et une bibliothèque qui ne renferme pas moins de cent cinquante mille volumes et de deux mille manuscrits.

A toutes les époques, cette grande école d'Allemagne a eu des maîtres d'un haut mérite. Elle s'est surtout distinguée par l'enseignement de la philologie classique, de la théologie et de la jurisprudence. On y compte annuellement environ mille étudiants.

Leipzig a acquis une autre réputation littéraire par les hommes illustres qui sont nés dans cette ville ou qui y ont séjourné. Nous devons, à regret, constater que quelques-uns de ces hommes y ont été fort maltraités.

Puffendorf, fils d'un pasteur de village de la Saxe, n'ayant pu trouver un moyen d'existence dans la savante cité de son pays, se

résigna à entrer comme précepteur dans la maison de l'envoyé de Suède en Danemark.

Thomasius, l'intelligent jurisconsulte né à Leipzig, souleva contre lui, par la libre expression de ses opinions, de violentes animosités, et fut banni de sa ville natale.

Leibnitz, né aussi à Leipzig, aspirait à l'âge de vingt ans au diplôme de docteur. On lui répondit qu'il était trop jeune pour que ce titre lui fût accordé. Mais un chroniqueur prétend qu'en réalité le jeune candidat, qui devait devenir si célèbre, n'échoua dans sa première ambition que parce qu'il avait osé baiser la main de la femme du recteur. Quoi qu'il en soit, Leibnitz quitta la cité où il avait subi cette injustice et se retira dans le Hanovre.

Lessing enfin, le mémorable Lessing, le réformateur de la littérature allemande, était, comme Puffendorf, fils d'un pasteur villageois de la Saxe. Il étudia à l'université de Leipzig; il désirait y obtenir un modeste emploi, et ne pouvant y réussir, il alla le chercher en Prusse, puis dans le duché de Brunswick.

Nul n'est prophète dans son pays. Ce vieux proverbe n'est que trop vrai partout.

Mais d'autres écrivains justement renommés ont vécu à Leipzig et y ont trouvé une douce retraite : Klopstock, l'auteur de la *Messiade;* Weisse, le Berquin de l'Allemagne; Kleist, l'aimable poëte; Goëthe et Schiller, Jean-Paul et Kotzebue, Schelling le philosophe, Schlegel, l'éminent critique.

Dans une petite auberge de cette ville, à l'enseigne des *Trois Roses*, Jean-Paul composa son œuvre humoristique qui a pour titre: *les Procès groënlandais.*

En 1801, Schiller assistait au théâtre de Leipzig à la représentation de *Jeanne d'Arc*. C'était en été, dans un jour de chaleur étouffante. Mais, depuis le parterre jusqu'aux plus hauts gradins, la salle de spectacle était remplie d'une foule enthousiaste. Quand le rideau se baissa, à la fin de la pièce, tous les spectateurs se levèrent en battant des mains et en s'écriant : « Vive Frédéric Schiller! »

Puis d'un commun accord, en sortant du théâtre, ils se rangèrent sur deux lignes le long de l'esplanade et le long de la rue.

« Chapeau bas ! » dit une voix quand le poëte apparut.

Aussitôt toutes les têtes se découvrirent, et Schiller passa comme un roi au milieu de ses admirateurs qui faisaient retentir l'air de leurs applaudissements.

Goëthe étudia quelque temps à Leipzig. Il s'en souvenait quand il composa son chef-d'œuvre. Il a immortalisé dans son *Faust* une des vieilles constructions de cette ville : la cave d'Auerbach.

Deux poëtes occupent une grande place dans l'histoire littéraire de Leipzig : Gellert et Gottsched.

Le bon, le modeste, le pieux Gellert était aussi le fils d'un pauvre pasteur de campagne des environs de Freiberg. Il publia en 1746 son premier volume de fables, qui obtint, dès son apparition, un éclatant succès ; puis un volume de chants religieux. De nos jours, ces deux recueils sont encore au nombre des livres les plus populaires de l'Allemagne.

Lorsque, au commencement de la guerre de Sept ans, les Prussiens entrèrent à Leipzig, Frédéric le Grand, qui affectait un si profond dédain pour la littérature germanique, voulut voir cet écrivain, dont il avait si souvent entendu citer le nom. Il le fit appeler, et après s'être entretenu quelques instants avec lui, déclara que c'était le plus raisonnable des savants allemands.

Le prince Henri de Prusse, plus généreux, lui donna un cheval, et Gellert s'en servit pendant plusieurs années pour faire des promenades hygiéniques. Il était d'un tempérament délicat, hypocondriaque et il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans.

Jamais le pauvre poëte n'aurait pu de ses propres deniers acheter un cheval. En 1751, il était professeur extraordinaire à l'université de Leipzig, et recevait en cette qualité un traitement de quatre cents francs. Ce ne fut que dix années après qu'il obtint le titre de professeur ordinaire. Ses appointements s'élevaient alors à la somme de dix-huit cents francs. Ses œuvres enrichirent ses édi-

teurs, mais l'humble Gellert n'en reçut qu'une ridicule rémunération. Le libraire Wendler lui donna pour ses fables trente et un florins (environ 75 fr.).

Gottsched, né dans le nord de la Prusse, occupa d'abord un emploi de précepteur dans une maison de Leipzig, puis fut nommé professeur d'éloquence à l'université, et devint le chef d'une nouvelle école poétique.

Passionné pour la littérature française, il en représenta les préceptes dans ses œuvres de critique ; il en reproduisit les principales œuvres dans des traductions. Par l'ardeur et la persistance de cet enseignement, il réussit à démolir cette école emphatique, boursouflée qui, au commencement du dix-huitième siècle, régnait encore en Allemagne sous le nom d'école silésienne. Il donna à ses compatriotes le sentiment d'un goût plus correct et plus pur ; il contribua aussi à perfectionner l'emploi de la langue allemande. Là est son mérite.

Il fut merveilleusement récompensé de la mission qu'il s'était prescrite par l'ascendant qu'il acquit sur les écrivains de son temps. Il fut pendant trente ans consulté, écouté, honoré comme un maître. Enfin il eut la gloire de donner son nom à une des phases de la littérature allemande.

En 1729, il avait épousé à Dantzig une jeune fille presque aussi lettrée que lui, qui s'associa à ses recherches et à ses dissertations. Tous deux lisaient, compulsaient, critiquaient et traduisaient à qui mieux mieux. Tous deux entretenaient une correspondance avec les beaux esprits de l'Europe. La bibliothèque de l'université de Leipzig conserve vingt-deux cartons in-folio qui ne renferment pas moins de quatre mille sept cents lettres de M. et de madame Gottsched adressées aux écrivains d'Allemagne, de France, d'Italie et même de l'Angleterre.

De plus, Gottsched était président d'une société poétique, et il ouvrit avec sa femme un salon littéraire à l'imitation des salons de Paris.

Lessing est venu, qui a opéré une autre réforme, et l'Allemagne est restée stupéfaite des hommages qu'elle avait rendus à la sécheresse, au pédantisme, à la froideur des œuvres de Gottsched. Mais déjà, sur la fin de sa vie, le Rhadamante de la critique, avec sa taille de six pieds, son attitude solennelle et son langage pompeux, paraissait fort ridicule aux hommes de la nouvelle génération.

Goëthe a raconté d'une façon plaisante une visite qu'il lui fit à Leipzig : « A notre entrée, dit-il, dans la maison de l'illustre professeur, un valet, après nous avoir demandé notre nom, nous fit signe d'entrer dans une chambre en nous disant que son maître ne tarderait pas à nous rejoindre. Mais je me trompai, et pénétrant dans une autre pièce que celle qui m'était indiquée, je me trouvai face à face avec Gottsched, qui se leva de toute la hauteur de sa taille colossale, vêtu d'une magnifique robe de chambre en damas vert bordé de taffetas rouge, la tête privée de son ornement habituel et complétement chauve. Au même instant accourut le domestique effaré, portant sur son bras une énorme perruque à longues boucles. De la main gauche, Gottsched prit cette perruque, et l'ajusta lestement sur son crâne dénudé. De la main droite, il allongea au valet un soufflet qui le fit tournoyer sur ses talons, puis il nous invita gravement à nous asseoir. »

Leipzig a eu, dès l'année 1660, son organe de publicité, sa gazette. La première gazette de Paris, fondée par le docteur Renaudot, date de 1631, et n'a pas été longtemps continuée dans la même forme. Celle de Leipzig subsiste depuis deux siècles avec le même titre : *Die Leipziger Zeitung*. C'est probablement la plus ancienne gazette de l'Europe.

Il va sans dire que depuis son origine elle s'est considérablement agrandie; il va sans dire aussi que, depuis cette lointaine année de 1660, Leipzig a vu sortir de ses officines bien d'autres journaux. La nomenclature en serait longue, plus longue encore serait celle des poëtes, des romanciers, des publicistes de toute sorte qui depuis Gellert et Gottsched ont vécu dans cette ville.

L'Allemagne est de tous les pays de l'Europe celui où l'on compte proportionnellement le plus grand nombre d'écrivains, et Leipzig est l'un des principaux centres de cette immense *Schriftstellerei*. Diogène définit l'homme : un bipède sans plumes. A Leipzig, cette étrange définition deviendrait presque juste avec une légère modification : un bipède avec une plume.

Il en faut des écrivains pour remplir les colonnes des divers journaux qui paraissent à Leipzig, pour traduire en toute hâte tant de livres étrangers, composer tant d'almanachs et tant d'encyclopédies. Il en faut pour alimenter les actives presses de cette ville, dont le nombre s'accroît d'année en année.

En 1716, la littéraire cité n'avait que dix-sept librairies. Elle en a aujourd'hui cent soixante, et il en est plusieurs d'entre ces cent soixante qui méritent d'être inscrites parmi les plus importantes librairies du monde civilisé, telle est entre autres celle de Tauchnitz, celle de Weidmann, l'une des plus anciennes de l'Allemagne, et surtout celle de la maison Brockhaus.

Mais ce qui donne à Leipzig la plus grande importance, c'est le commerce général de la librairie, par la façon spéciale dont ce commerce a dû être organisé pour satisfaire aux besoins de l'Allemagne.

Par son fractionnement en six monarchies, en vingt-huit principautés, en quatre villes libres, l'Allemagne conserve dans ses différentes zones le mouvement social et la vitalité qui, dans les États soumis à un énergique système de centralisation, affluent de plus en plus au cœur de la capitale. L'Allemagne politique n'est point dans Vienne ou dans Berlin, comme la France dans Paris. L'Allemagne littéraire et scientifique est dans toutes ces universités et ces hautes écoles disséminées dans ses trente-huit souverainetés. Partout ici, il y a des écrivains, partout des éditeurs, et plus d'une fois, on a vu apparaître dans des cités très-secondaires des ouvrages de premier ordre. Pour faciliter la vente et la propagation de ces livres, qui chaque année se publient en tant de lieux différents,

il a fallu nécessairement en venir à les rassembler dans un même entrepôt.

Longtemps Francfort-sur-le-Mein eut le privilége de cet entrepôt. Les rigueurs de la censure en entravèrent le libre développement. Leipzig le lui a enlevé.

Leipzig est à présent le grand réservoir où s'épanche le fleuve des publications allemandes pour se répandre de là par petits filets de côté et d'autre. Ce procédé de transmission est bien simple. Quelques mots suffiront pour le faire mieux comprendre.

Il existe en Allemagne environ deux mille éditeurs qui sont représentés à Leipzig par quatre-vingts maisons de commission. Chacun d'eux expédie à son commissionnaire un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage qu'il vient de publier. Or, je suppose qu'un libraire du Rhin veuille avoir un livre édité à Greifswald, il ne le demandera point dans cette ville lointaine, il s'adressera à son commissionnaire de Leipzig, qui, s'il n'est lui-même le dépositaire de cet ouvrage, le fera prendre chez le commissionnaire de Greifswald, et l'enverra à peu de frais à son mandataire dans le ballot qu'il lui expédie à des époques régulières.

De Leipzig, tous les ouvrages nouveaux sont par ce même procédé envoyés en dépôt dans les principales librairies de l'Allemagne.

La même ville qui a fait tous ces envois est encore celle où l'on en règle les résultats. Les comptes se soldent une fois par an, à la foire de Pâques. De toutes les régions de l'Allemagne, un grand nombre de libraires se rendent à Leipzig pour cette époque solennelle. Souvent alors, ils n'ont encore que de vagues indications sur le succès de leurs opérations. Ils savent seulement qu'ils ont répandu de côté et d'autre, comme une semence à travers champs, tant de milliers de volumes; mais cette semence a-t-elle fructifié? *That is the question!* Les calculs pourtant sont bientôt faits. Les exemplaires vendus sont soldés à jour fixé; les autres, pourvu qu'ils ne soient ni coupés ni maculés, sont rendus à l'éditeur. On

les appelle des *Krebse* (des écrevisses). Comme les écrevisses, en effet, ils rentrent à reculons dans leur premier gîte.

Un libraire de Leipzig publie à la foire de Pâques le catalogue de tous les ouvrages qui ont paru dans les six derniers mois. Il en publie un second en automne, à la foire de la Saint-Michel. C'est par ces catalogues que l'on peut voir d'un coup d'œil la progression toujours croissante de la librairie allemande.

Le plus ancien catalogue que l'on connaisse est une petite feuille composée par un imprimeur d'Augsbourg en 1473. Ceux de Leipzig remontent jusqu'à la fin du seizième siècle. A cette époque, ils nous offrent la nomenclature de quelques centaines d'ouvrages, la plupart en latin. Maintenant ce n'est plus par centaines, c'est par milliers que l'on additionne les livres de toute sorte, brochures, contes, revues et journaux qui chaque année sortent des presses allemandes. Si ces myriades de volumes étaient réunies sur une même place, les chefs des caravanes de la Plata, avec leurs gigantesques chariots attelés de vingt bœufs, ne se chargeraient pas, sans y avoir bien réfléchi, du transport d'une telle cargaison, et personne ne pourrait croire qu'un seul pays produit en une seule année un tel amas de feuilles de papier. Si avec une pareille prodigalité de livres de morale, d'instruction et d'œuvres récréatives, l'homme n'est ni plus éclairé ni plus vertueux, s'il conserve les mêmes préjugés, les mêmes passions et les mêmes ennuis, il faut reconnaître qu'il ne sait guère profiter de la nourriture intellectuelle qui lui est offerte en si grande abondance, ou que cette nourriture n'a réellement pas les qualités efficaces qu'on se plaît à lui attribuer.

La foire de Pâques et celle de la Saint-Michel sont les deux grands événements périodiques de Leipzig. Elles durent cinq semaines, et sont curieuses à voir par la multitude de marchandises qui y sont étalées et la quantité d'étrangers qui s'y rassemblent : Français, Anglais, Russes, juifs de Pologne, négociants grecs et arméniens, et des courtiers de commerce, des artisans, des manu-

facturiers de toutes les régions de l'Allemagne. En certains jours, surtout depuis l'établissement des chemins de fer, la population de la ville est doublée.

Alors toutes les rues et toutes les places sont couvertes de boutiques en planches ; à toutes les fenêtres des maisons flottent de longues enseignes en toile annonçant en plusieurs langues l'établissement d'un nouveau magasin.

Alors les maîtres d'hôtels, d'auberges, de tavernes accaparent autour d'eux tous les appartements vacants pour y déverser un torrent de voyageurs, et il est tel étudiant qui acquitte son loyer d'une année en abandonnant pendant un mois sa chambre à cette fructueuse spéculation.

Du matin au soir, une foule de marchands, de chalands, de promeneurs circule de toutes parts, et de toutes parts retentissent les clarinettes, les fifres, les tambourins, des orchestres ambulants. Car si en France il n'y a point de fêtes publiques sans gendarmes, en Allemagne, il n'y a point de réunion sans musique.

C'est un temps d'activité sans pareille pour la bonne cité de Leipzig, un temps de moisson pour les restaurateurs, les cafetiers, les petits bourgeois, les charretiers et les portefaix. Un grand nombre d'habitants de cette ville vivent en partie du mouvement de ces foires, comme le laboureur ou le vigneron du produit de la terre. Ce ne sont pas des épis de blé qu'ils récoltent dans ces jours désirés, mais des *groschen* et des *thalers* avec lesquels ils pourvoient pendant plusieurs mois aux besoins de leur famille. Ce n'est pas le vent du ciel, ou la foudre grondant dans les nuages qui leur font peur, quand vient l'époque de leurs vendanges, mais le vent sinistre des agitations politiques et la foudre révolutionnaire. Alors la peur s'empare des négociants, comprime le crédit, paralyse les transactions et, pour une quantité de ceux qui comptaient sur les bénéfices de quelques laborieuses semaines, les deux foires si désirées deviennent un désastre.

Puisse l'honnête, industrieuse et hospitalière Leipzig, être

affranchie à jamais de ces désastres! N'a-t-elle pas assez payé son tribut aux rigoureuses destinées des cités humaines? N'a-t-elle pas assez souffert?

Pendant la guerre de Trente ans, elle fut assiégée six fois, tantôt par les Autrichiens, tantôt par les Suédois, et subjuguée et spoliée quatre fois.

Pendant la guerre de Sept ans, elle fut prise et dévalisée par les Prussiens et condamnée à payer une contribution de deux millions de thalers (8 millions de francs). Les magistrats éperdus se rendirent près de Frédéric le Grand, afin de lui représenter l'impossibilité de solder une telle somme. Frédéric, pour les effrayer, fit placer au pied des principales maisons des amas de copeaux imprégnés de poix, et déclara qu'il y mettrait le feu si l'on n'obtempérait à ses ordres. Puis, comme les magistrats résistaient encore à cette menace, il les fit arrêter et incarcérer avec une centaine des principaux négociants. Cependant, après ce nouvel acte de rigueur, il finit par s'adoucir et transigea pour une somme de trois millions cinq cent mille francs, ce qui était encore un énorme tribut pour une ville appauvrie par d'autres exactions, par le pillage et par l'anéantissement de son commerce. « De quoi vous plaignez-vous? disait alors tranquillement le général Seidlitz à un bourgeois chez lequel il demeurait; quand le roi vous prendrait jusqu'aux pavés de vos rues pour les transporter dans celles de Berlin, il ne vous enlèverait pas vos éléments de prospérité, qui bientôt vous auraient fait oublier vos catastrophes. »

Mais ces batailles de la guerre de Sept ans n'étaient rien, comparées à celles qui, au mois d'octobre 1813, ensanglantèrent les champs, les rivières, les murs de cette ville.

Le lendemain de l'effroyable combat du 19 octobre, la ceinture de promenades qui entoure la ville était, dit Gneisenau, jonchée de morts et de mourants, de chevaux de selle, d'armes brisées et de drapeaux, et le sol était imprégné de sang.

Stein rapporte que ce jour-là, trente-quatre mille malades ou

blessés de diverses nations gisaient dans les ambulances. Dolz, dans son histoire de Leipzig, porte ce nombre à trente-huit mille. Il ajoute que des centaines d'autres étaient couchés pêle-mêle dans les rues, et que dans la nuit suivante, la plupart moururent de froid et de faim. Dix jours après la bataille, on trouva dans un hangar cent quatorze soldats français blessés, qui languissaient là, oubliés, sans secours.

Que de fois, je me suis arrêté avec ces souvenirs sur le pont de l'Elster, regardant tristement cette rivière où périt un si grand nombre de nos pauvres soldats. Au premier abord, on ne comprend pas comment ils n'ont pu la franchir; car elle est bien étroite, mais le fond en est vaseux, les bords en sont escarpés, et ceux qui y tombaient, pressés par nos ennemis acharnés, ne parvenaient pas à gagner l'autre rive.

Près de là est le jardin de Reichenbach où s'élève le monument de Poniatowski, à l'endroit même où l'héroïque polonais s'engouffra dans la fatale rivière.

Nul autre monument n'est consacré à la mémoire de tant de vaillants hommes qui succombèrent dans cette lutte des nations. Les uns sont ensevelis obscurément dans le cimetière; d'autres sont restés enfouis à l'endroit même où ils avaient exhalé leur dernier soupir. La charrue du laboureur sillonne la terre qui les recouvre, et les épis de blé ondoient sur leurs cadavres.

Peace to the slumb'rers
The lie on the battle-plain
The dew and the summer rain
Are all that weep over them
Peace to the slumb'rers[1]!

1. Paix à ceux qui dorment dans la plaine du combat! Nulle autre larme ne tombe sur eux que celle de la rosée et de la pluie d'été. Paix à ceux qui dorment dans le champ du combat! Th. Moore.

CHAPITRE CINQUIÈME

Quelques traits du caractère de la Saxe. — Un jeune ingénieur. — Wittenberg. — Triste aspect de cette ville. — Les reliques de Luther. — Lucas Cranach. — Ses tableaux. — Sa fidélité à l'électeur Frédéric. — La morne plaine de Wittenberg.

Ceux qui ont vu la Saxe, non point en une rapide excursion, mais assez longtemps pour pouvoir en discerner et en apprécier le caractère essentiel, ne la quitteront point sans regret et sans le désir d'y revenir.

C'est l'un des plus intéressants États de la vieille Allemagne. A l'artiste, il offre une galerie de tableaux qui renferme des chefs-d'œuvre incomparables; à l'amateur de musique des orchestres de premier ordre; au poëte et au touriste, des paysages charmants; à l'historien, plusieurs grandes pages des plus mémorables événements de l'Europe; à l'homme de cœur et de sens, le spectacle d'une population laborieuse, patiente, modeste, attachée à son foyer, et en même temps recherchant et développant avec intelligence toutes les notions qui lui viennent des contrées étrangères.

Par sa situation géographique, et par les diverses qualités de son sol, ce pays est aussi curieux à étudier. — Avouez, me disait un jour un jeune ingénieur, avec qui j'ai passé à Dresde et à Leipzig, plus d'une agréable soirée, avouez que vous aimez cette bonne Saxe. Son climat est doux, son terrain fertile. On y récolte des fruits, du vin, des céréales en quantité. On y fait paître des troupeaux de

moutons qui nous donnent cette laine excellente, connue dans le monde entier sous le nom de laine électorale, et là, où nulle moisson ne peut mûrir, le travail industriel remplace celui du laboureur.

Elle n'est plus ce qu'elle a été, notre noble Saxe. Jadis, elle s'étendait jusqu'aux rives de la Baltique et dominait l'Allemagne. Elle a été peu à peu comprimée, resserrée et divisée en différentes principautés. La plus grande de ces principautés, décorée d'une royale couronne par Napoléon, a été ensuite lacérée par la Prusse. Mais telle qu'elle subsiste aujourd'hui dans ses limites restreintes, c'est un royaume complet, c'est une Allemagne en miniature. Voyez : vous y trouverez comme dans la vaste étendue de l'Allemagne trois zones distinctes : au sud, les montagnes; au centre, les collines; au nord, la plaine, les sillons féconds et les pâturages. Nous avons aussi dans l'Erzgebirge notre Sibérie, et cette Sibérie nous donne des pépites d'or et d'argent, des filons de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt.

Avant la découverte de l'Amérique, l'Allemagne était le Pérou de l'Europe, et la Saxe en était l'un des principaux *placers*. Il fut un temps où d'une des mines de Freiberg on tirait des blocs d'argent gigantesques, un entre autres qui ne pesait pas moins de quatre cents livres. Maintenant on ne peut plus s'attendre à découvrir de tels trésors ; mais le travail des mines alimente encore des milliers d'ouvriers, et en dehors de cette robuste peuplade d'artisans, qui de père en fils poursuivent la même tâche et passent la moitié de leur vie dans les grottes souterraines, sur ce sol aride et froid de l'Erzgebirge, résident plus de cent mille familles.

C'est là surtout que se manifestent les qualités distinctives de la race saxonne : la patience dans l'accomplissement d'une tâche journalière, l'esprit d'ordre et d'économie, la moralité, le contentement facile dans les années sans catastrophe, et la ferme résignation dans les jours d'infortune.

La culture du lin la fabrication de la dentelle, et de divers

produits de fantaisie, telles sont les seules ressources de cette industrieuse population. Mais elle met en pratique l'axiome italien : *Molti pochi fanno un assai*. Si seulement elle parvient à recueillir peu à peu l'humble salaire de son persévérant travail, elle ne demande rien de plus. Et quoi qu'il arrive, personne ne déserte, si ce n'est pour un voyage obligé, cette terre qui l'été ne donne çà et là à ceux qui la cultivent qu'une si chétive récolte; qui l'hiver est assombrie par de si longues nuits et couverte de si hautes couches de neige. Non, les agents d'émigration, employés à la traite volontaire des blancs pour l'Amérique, auront beau venir dans ces pauvres montagnes et y jeter l'appât de leurs promesses, vous les verrez, dans une autre contrée de l'Allemagne, dans les plaines fleuries du duché de Bade, dans les beaux villages du Wurtemberg, fasciner par leurs descriptions, et entraîner vers les ports de Brême, de Hambourg ou du Havre une quantité de crédules paysans; mais ils n'enlèveront pas un seul homme à l'Erzgebirge.

Le jeune ingénieur qui me parlait ainsi était lui-même un exemple de cet attachement au sol natal. Il n'occupait dans son petit pays qu'un emploi peu rétribué, et comme il était très-intelligent et très-instruit, on lui avait offert des places importantes en Autriche et en Russie. Mais nulle ambition de fortune ne pouvait le déterminer à s'éloigner de sa chère Saxe. J'ai appris un autre épisode de sa vie qui me paraît digne d'être cité comme un curieux témoignage de soumission filiale.

« J'avais environ douze ans, me disait-il, lorsqu'un jour un de mes camarades me prêta le *Werther* de Goëthe. Ma mère vit ce livre, me l'enleva, et me fit promettre de ne jamais le lire sans sa permission.

— Et cette promesse! lui dis-je, vous l'avez tenue?

— Très-fidèlement, me répondit-il, quoique j'aie retrouvé ce roman dans toutes les bibliothèques, et que souvent mes amis se soient étonnés que je n'en connusse pas la première page. Mais je compte aller bientôt à Chemnitz, et obtenir à présent de ma mère l'autorisation de le lire. »

En écoutant ce naïf récit, je songeais à la prompte émancipation de nos écoliers de France, et je me demandais où l'on trouverait parmi nous un jeune homme qui, jusqu'à vingt-cinq ans, attendît humblement de sa mère la permission d'ouvrir un volume qui lui a paru dangereux.

Il faut pourtant que je le quitte ce bon royaume de Saxe où j'ai à diverses reprises éprouvé et recueilli tant de douces et saines émotions. Pour le quitter, je n'ai pas un long trajet à faire. Comme elles ont été resserrées par l'impitoyable congrès de Vienne, les limites de ce noble royaume! A deux lieues de Leipzig, apparaît déjà l'aigle de Prusse, au haut d'un poteau peint en blanc et en noir, deux couleurs qui sont comme un signe de prédestination; car ce sont deux couleurs élémentaires qui servent à la préparation des autres, et que l'on dirait choisies tout exprès pour se marier avec celles des pays conquis.

Mais dans son avidité de 1815, la Prusse n'a acquis de ce côté qu'un terrain plat, sec, peu fructueux. Ici commence cette immense plaine sablonneuse qui s'étend de par delà le Brandebourg jusqu'aux rives de la mer Baltique. D'ici à Berlin il n'y a qu'une ville un peu importante, Wittenberg, bâtie sur un monticule de sable qui lui a donné son nom : *Weissenberg* (montagne blanche).

Elle a un certain renom dans les annales scolastiques de l'Allemagne, cette pauvre ville de Wittenberg, car en 1502, l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, y fonda une université. Elle est inscrite aux premières pages de l'histoire du protestantisme, car c'est là que Luther, dans son farouche orgueil, fit entendre son premier cri de révolte, et c'est là qu'il alluma, au milieu d'un cercle d'étudiants turbulents, le bûcher où il brûlait la bulle du pape.

De ce bûcher est sortie la fatale et trompeuse lumière qui a égaré tant d'esprits; le brandon de discorde qui a divisé en tant de sectes hostiles les populations, unies jusque-là dans un même sentiment de foi, la torche incendiaire qui a embrasé l'Allemagne et l'Europe.

Les fervents disciples du moine apostat disent que Wittenberg

est la Mecque du protestantisme. Comme la Mecque, en effet, elle s'élève dans une sorte de désert de sable. Comme la Mecque, elle a enfanté un dogme qui devait armer les frères contre les frères et répandre au loin la discorde et la terreur. Mais elle n'est point comme la Mecque visitée pieusement par une légion de pèlerins. Nul chef de caravane n'y dépose chaque année un nouvel étendard, nul de ceux qui y ont été ne se croit par là plus assuré de son salut, et ne s'honore de porter le nom de *hadji*.

Elle est morne et triste cette ville, comme la doctrine qu'elle a promulguée, et de tout temps, elle a été assez mal famée. « Quand vous passez par les portes de Wittenberg, dit un vieux dicton allemand, vous rencontrez un porc, un étudiant, ou une fille de joie. »

Son nom se trouve dans un autre quatrain qui ne lui fait pas plus d'honneur :

« Celui-là peut se vanter de son bonheur qui revient de l'université de Leipzig ou de Tubingen, sans en ramener une femme ; d'Iéna sans y avoir reçu des coups de sabre ; et de Wittenberg, sans y avoir ruiné sa santé. »

Par l'arrêt du congrès de Vienne, la vieille cité, où jusqu'en 1422 résidèrent les électeurs de Saxe, a été livrée à la Prusse. En 1815, son université, à qui Frédéric avait donné huit villages et un capital de trois cent cinquante mille thalers, a été réunie à celle de Halle. Son cloître des Augustins où Luther prêcha longtemps la doctrine catholique, sans se douter qu'un jour il en viendrait à brûler ce qu'il avait honoré, a été converti en un séminaire de pasteurs protestants. L'église où il formula ses premières hérésies, a été dévastée en 1760 et en 1813 par un incendie. Les remparts, détruits pendant la guerre de Sept ans par les Autrichiens, furent relevés en 1813 par nos soldats.

La Prusse a construit là une forteresse qui, par sa position sur l'Elbe, à une vingtaine de lieues de Berlin, a une certaine importance.

Wittenberg renferme environ dix mille habitants. Il s'y fait un petit commerce de cuirs et de tissus de laine.

Pendant trois siècles la Babylone du protestantisme a vainement sollicité des souscriptions pour ériger un monument à la mémoire du grand réformateur. En attendant que le zèle des fidèles se montrât plus généreux, elle faisait un petit musée luthérien, elle étalait aux regards des curieux, la chaise, la table de son fougueux schismatique, et le verre qu'il remplissait peut-être jusqu'au bord, en composant son joyeux axiome.

Wer nicht liebt Wein, Weiber und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Leben lang[1].

Elle déposait aussi dans ce musée le rosaire catholique de celui qui devait un jour lancer tant de grossiers sarcasmes contre les pratiques du catholicisme, et quelques ouvrages en tapisserie de la religieuse dont il fit sa femme, pour que rien ne manquât à son apostasie.

Les protestants se raillent de notre culte pour les reliques. Ils ont aussi, comme on le voit, leurs reliques. Seulement, il me paraît difficile que celles d'un Luther et d'une Catherine de Bora inspirent le même respect que celles des courageux missionnaires qui furent, au milieu des sauvages peuplades de l'ancienne Germanie, les premiers pionniers de la civilisation, ou celles des saints et des saintes qui captivaient les âmes par l'onction de leur charité et l'exemple de leurs vertus.

Enfin, en 1822, au troisième anniversaire séculaire de la réformation, Wittenberg a eu son monument. Sur la place de son hôtel de ville on a érigé une statue en bronze de Luther, une œuvre de l'illustre sculpteur Schadow.

Ce qu'il y a de plus intéressant à Wittenberg, ce sont les tableaux de Lucas de Cranach; deux grands tableaux de maître-autel, fort hérétiques, il est vrai, mais curieux à voir.

1. Celui qui n'aime ni le vin, ni les femmes, ni le chant, celui-là reste un fol toute sa vie.

Il a longtemps vécu dans cette ville, le vénérable patriarche de l'école allemande, et il s'y est fait honorer par la noblesse de son caractère non moins que par son talent.

On ne possède aucune notion certaine sur la jeunesse et l'éducation de cet artiste, remarquable, comme Albert Dürer, par la simplicité de ses conceptions de la nature, par la douceur de son coloris, et plus encore par la sérénité de ses tableaux. On sait seulement que son vrai nom de famille était Sander, et que son autre nom lui est venu de la petite ville de Cranach, dans le diocèse de Bamberg, où il naquit en 1470.

Tout jeune, il entra au service de l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage. En 1493, il fit avec ce prince un voyage en Palestine, et dessina plusieurs des lieux et des monuments consacrés par de religieuses traditions.

Quelques années après son retour à Wittenberg, il fut employé par son noble patron, conjointement avec Albert Dürer, à décorer l'église de l'université que Frédéric avait fait construire. Les tableaux dont le grand peintre de Nuremberg avait enrichi cet édifice furent détruits dans le bombardement de 1770. Ceux de son digne rival ont été heureusement conservés.

Lucas de Cranach se fixa à Wittenberg. Il y fut d'abord nommé sénateur, puis, en 1537, les citoyens de la ville l'investirent de l'emploi de bourgmestre. A ces fonctions administratives il joignait le titre de peintre de la cour; il garda ce titre pendant toute la durée du règne de son premier protecteur et de ses deux successeurs.

Frédéric le Sage l'anoblit. Il lui donna pour armoiries un serpent ailé, couronné, sur un fond d'or. Lucas a mis sur quelques-uns de ses tableaux ce signe nobiliaire, mais le plus souvent, il les a signés de ses deux initiales : *L. C.*

Les princes de Saxe l'avaient dans leur prospérité honoré de leur faveur. L'un d'eux tomba du haut de sa grandeur dans le plus profond abaissement. Alors le noble artiste fit voir qu'il n'était point de ces êtres vils et cupides qui, oublient la main qui les a

soutenus, quand cette main appauvrie n'a plus rien à leur offrir; qui se servent d'une affection comme d'un escabeau pour monter les échelons de la fortune, et renversent d'un coup de pied cet escabeau lorsqu'il leur devient inutile.

Le 24 avril 1547, l'un des principaux confédérés de la fameuse ligue de Smalkalde, l'électeur de Saxe Jean-Frédéric, surnommé le Magnanime, poursuivi par Charles-Quint, était campé près de Muhlberg sur la rive droite de l'Elbe, et s'y croyait parfaitement en sûreté. Un jeune paysan, un traître (il y en a eu dans tous les pays et dans tous les temps), indiqua au duc d'Albe un endroit où l'on pourrait traverser le fleuve; lui-même monta sur le cheval de l'empereur pour le guider.

C'était un dimanche matin. En ce moment, Frédéric écoutait un sermon dans le temple de Muhlberg. Quand on vint lui annoncer que les escadrons impériaux franchissaient le fleuve, il refusa d'y croire et ne voulut pas interrompre le service religieux.

Enfin il sortit. La nouvelle qu'on lui avait apportée n'était que trop vraie. Il se hâta de prendre ses dispositions pour ranger ses troupes en ordre de bataille; mais il était trop tard. Son armée, attaquée à l'improviste, fut mise en déroute, et lui-même, blessé à la tête d'un coup de sabre, fut obligé de se rendre. Il descendit péniblement de cheval à l'aide du duc d'Albe, et à la vue de Charles-Quint, il fit un mouvement pour ôter le gant de sa main droite et pour se jeter à genoux en s'écriant :

« Noble, clément empereur !

— Ah ! répliqua d'un ton de colère Charles-Quint, je suis donc à présent votre clément empereur; mais vous serez châtié comme vous le méritez. »

Deux jours après, Charles-Quint se dirigeait avec son prisonnier vers Wittenberg dont il voulait s'emparer. La ville était défendue par une assez forte garnison. La femme de l'Électeur s'y tenait enfermée avec ses enfants, et animait par son courage le patriotisme des bourgeois. L'empereur lui fit dire que si elle persistait dans sa

défense, il condamnerait à mort son mari et lui ferait trancher la tête sur les remparts.

La malheureuse femme fut épouvantée de cette menace. La forteresse fut livrée aux Impériaux.

Pendant qu'il campait encore devant la ville, Charles-Quint invita Lucas de Cranach à venir le voir, et le reçut avec bienveillance.

« Tu as fait autrefois, lui dit-il, mon portrait à Malines. Te rappelles-tu quel âge j'avais alors ?

— Oui, répondit Lucas, Votre Majesté avait huit ans. L'empereur Maximilien vous conduisait par la main. Pendant que je préparais mon esquisse, vous étiez toujours en mouvement. Alors votre précepteur fit apporter une armure qui vous plaisait, et vous dit de fixer vos regards sur cette armure, et c'est ainsi que j'ai pu faire votre portrait. »

Charles-Quint s'était ému à ce souvenir d'enfance. Le vieux peintre se jeta à ses genoux, et le conjura d'avoir pitié de son prisonnier.

« C'est bien, répliqua le sévère empereur, il connaîtra ma générosité. »

A ces mots, il congédia Lucas, et lui fit remettre un plat d'argent rempli de ducats; mais Lucas distribua cette somme aux pauvres de Wittenberg.

L'empereur l'engagea à le suivre dans les Pays-Bas. Le généreux Lucas résista à toutes ses offres. Son maître était dépouillé de sa souveraineté, de ses biens, condamné à être enfermé dans le château d'Inspruck. Il le suivit dans son exil.

La légende du trouvère Blondel, cherchant dans toute l'Allemagne son roi captif, est célèbre dans toute l'Europe. La légende du généreux Cranach ne mérite-t-elle pas le même renom ? Il avait soixante-huit ans quand il quitta sa douce retraite de Wittenberg pour se dévouer à l'infortune de son maître. Il resta pendant quatorze ans enfermé avec lui ; il le soutenait par ses soins assidus,

il cherchait à l'égayer en dessinant sous ses yeux des images riantes. Enfin, en 1553, il le ramenait en Allemagne, et quelques mois après, il mourait à Weimar, l'illustre artiste, le fidèle serviteur!

Il avait plusieurs enfants. Un seul se consacra comme lui à la peinture; c'est celui qu'on désigne dans l'histoire de la peinture sous le nom de Lucas Cranach le jeune.

Au delà de Wittenberg, le paysage n'invite point aux promenades de fantaisie et aux rêveries poétiques. Une terre plate d'une teinte grisâtre et uniforme; peu de culture, peu de mouvement; çà et là seulement quelques maigres jardins où mûrissent lentement les fruits du prunier et du pommier; çà et là quelques massifs de pins, qui penchent languissamment leurs rameaux sur le sol, comme pour lui demander un peu de suc nutritif; de tout côté, un horizon terne et monotone, comme celui de la pensée humaine en ses jours d'affaissement. Les oiseaux, ne trouvant rien à becqueter dans ces champs dénudés, n'y récréent point l'oreille du voyageur par leurs chants. L'Elbe lui-même, si vif, si impétueux, si riant au milieu des agrestes collines de la Suisse saxonne, a l'air de s'ennuyer dans cette plaine sablonneuse de Wittenberg, et, par un brusque détour, s'enfuit vers une autre ville.

CHAPITRE SIXIÈME

La marche de Brandebourg. — Les premiers margraves. — Le burgrave de Nuremberg fondateur de la maison de Hohenzollern. — Une souveraineté pour quatre cent mille florins. — Frédéric-Guillaume le grand Électeur. — Bienfaits de son règne. — Son fils premier roi de Prusse. — Imitation de la cour de France. — Luxe désordonné. — Frédéric-Guillaume II. — Son caractère. — L'alchimiste Caetano. — Réforme radicale dans les dépenses de la cour. — Régime de vie de Guillaume II. — Divers épisodes. — Les chasses du roi. — Ses calculs. — Ses colères. — Ses arrêts contre son fils. — Sa rigide économie. — Ses beaux soldats. — Les heureux résultats de son règne. — L'agrandissement de la Prusse.

Wittenberg est l'une des stations d'un des plus tristes districts de l'Allemagne, de la Marche de Brandebourg.

« Ah ! nous avons commencé petitement, » disait l'empereur d'Autriche François I[er] en regardant un jour le chétif castel de Rodolphe de Habsbourg.

La royale famille de Prusse peut dire aussi qu'elle a commencé petitement l'édifice de sa prospérité et de sa grandeur.

Au dixième siècle, la province qui est devenue le berceau de cette monarchie était envahie par les tribus slaves répandues sur les plages du Nord : les Wendes, les Serbes, les Obotrites.

L'empereur Henri l'Oiseleur, le vigoureux Saxon, entreprit, comme nous l'avons dit, d'arrêter leurs envahissements. Dans une de ses campagnes, il leur enleva une de leurs forteresses et y établit le chef-lieu d'un margraviat. La forteresse des Slaves portait le nom de *Brannybor*. De là est venu le nom de Brandebourg.

Le premier de ses margraves fut Siegfried, beau-frère de Henri. Le plus illustre fut le vaillant Albert de Ballenstadt, surnommé l'Ours. A sa dynastie succéda celle de la maison de Bavière et de Luxembourg, qui s'éteignit en 1411. L'empereur Sigismond reprit possession du Brandebourg, qui, sous le règne de Jobst, le dernier des princes de Luxembourg, avait été en proie aux plus funestes discordes, ensanglanté par de fréquentes batailles, ravagé par des chefs de parti qui luttaient avec acharnement l'un contre l'autre, et pillé à tout instant par d'impudents vassaux.

Il y avait alors dans la ville de Nuremberg un descendant de l'ancienne famille de Hohenzollern, brave et riche, entreprenant et ambitieux. Il s'appelait Frédéric. En diverses occasions, il avait donné à Sigismond des preuves de l'énergie de son caractère. Un jour, il lui rendit un service d'une autre nature, il lui prêta une somme de cent mille florins, et prit pour hypothèque le gouvernement de la marche de Brandebourg. Plus tard, à l'époque où Sigismond se rendait au concile de Constance, il emprunta encore de l'opulent burgrave de Nuremberg trois cent mille florins. Il était convenu que lorsqu'il pourrait rembourser ces avances, il serait en droit de reprendre son margraviat ; mais au milieu des troubles de son empire, des révoltes des hussites, jamais Sigismond ne put acquitter sa dette, et Frédéric garda les domaines qui lui avaient été concédés, et après son titre de margrave obtint celui d'électeur.

Dans cette petite principauté de Brandebourg est le premier noyau de ce royaume qui s'étend aujourd'hui des rives de la Baltique jusque sur les frontières de la France. Par un prêt de quatre cent mille florins fut fondée la fortune de la monarchie qui s'est élevée au rang des grandes puissances de l'Europe..

Frédéric, du reste, se montra digne de l'honneur qu'il avait ambitionné. Il réprima les désordres du pays qu'il était appelé à gouverner. Il attaqua bravement les turbulents seigneurs qui ne voulaient admettre aucun frein dans leurs déprédations, et aucune autorité supérieure dans leurs domaines. « Quand il nous tombe-

rait, disait l'un d'eux, une averse de burgraves de Nuremberg, elle ne nous ferait pas peur. » Mais Frédéric leur fit si bien peur qu'il les força à demander grâce. Il n'avait qu'une pièce d'artillerie, si lourde, si difficile à manœuvrer, qu'il l'appelait sa lente Marguerite. Mais il la traînait patiemment avec lui ; il la braquait contre les remparts des rebelles, contre les repaires des brigands, et si lente qu'elle fût à se mettre en mouvement, la Marguerite de Nuremberg opéra des merveilles. J'espère qu'on la conserve dans l'arsenal de Berlin ; elle mérite d'y occuper une belle place.

C'est par le courage ou l'habileté de ses souverains que la Prusse s'est successivement développée dans de si vastes proportions. Quelques-uns de ces souverains se sont fait un nom à jamais glorieux ; presque tous ont été doués de quelque puissante qualité, et ceux-là même qui nous étonnent par leurs prodigalités ou leurs excentricités ont accompli dans leur pays des œuvres mémorables.

De génération en génération, tous ont poursuivi avec une sorte de pensée héréditaire un même travail de réforme, d'organisation et d'agrandissement, et la paix et la guerre ont également servi leurs desseins.

En trois siècles consécutifs, trois des principales phases de l'histoire de Prusse datent, par une singulière coïncidence, de la même année. On dirait trois jalons établis à des distances régulières dans les destinées de ce pays. En 1650 commence le règne de Frédéric-Guillaume qu'on appelle le Grand Électeur ; en 1750, celui de Frédéric II ; en 1850, celui de Frédéric-Guillaume IV. Le premier représente l'une des ères les plus fructueuses de la Prusse ; le second, son ère la plus glorieuse ; le troisième, l'ère moderne des constitutions.

Nous ne pouvons dans ce volume, consacré à diverses parties de l'Allemagne, entreprendre de raconter méthodiquement cette histoire de la monarchie prussienne ; mais nous devons au moins, pour la curiosité de nos lecteurs, essayer d'en saisir quelques physionomies distinctes, et d'en rapporter quelques-uns des traits les plus caractéristiques.

Le 1er décembre 1640, le Grand Électeur succédait à son père, Georges-Guillaume, sous le fléau de la guerre de Trente ans. Une partie de ses domaines était dévastée par les Suédois, une autre par les Espagnols et les troupes des Pays-Bas. Il se trouvait, à son avénement au trône, dans une telle situation que son illustre petit-fils, Frédéric II, a dit de lui : « C'était un prince sans territoire, un électeur sans pouvoir, un allié sans armée. »

Cependant, par la sagesse de son administration, il parvint en peu de temps à rétablir l'ordre dans ses finances, et par l'habileté de ses négociations, il obtint en 1648, à la paix de Westphalie, la possession de Minden, de Halberstadt, de Magdebourg et de plusieurs autres districts.

Les dernières années de sa vie furent employées à cicatriser les plaies que la guerre avait faites à son pays. Il s'appliqua à raviver le commerce et l'agriculture en prêtant de l'argent aux propriétaires ruinés, en attirant des colons dans les villages dépeuplés, en perçant des canaux et en créant des manufactures. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, vingt mille protestants vinrent chercher un refuge dans le Brandebourg. La plupart d'entre eux apportaient dans ce pays des connaissances usuelles, des idées d'arts et de métiers que ce lointain État d'Allemagne ignorait encore, ou dont il n'avait du moins qu'une vague intuition.

Frédéric-Guillaume comprit aussitôt ce qu'il pouvait retirer de cette légion d'émigrants et l'accueillit avec empressement. De là, cette colonie française qui s'est propagée dans diverses cités de la Prusse, notamment à Berlin, et qui a donné à sa nouvelle patrie plusieurs hommes distingués, entre autres l'illustre M. Ancillon.

Frédéric-Guillaume régna pendant quarante-huit ans, et jusqu'à la fin de sa vie, continua sa noble mission de souverain. Ses contemporains l'ont appelé le Grand Électeur. Ce titre n'indique point suffisamment l'œuvre qu'il accomplit. On peut dire que par son esprit d'ordre, par son intelligence, par sa fermeté et sa justice, il établit les fondements de la prospérité de son pays et de la fortune

de sa dynastie. Son père lui avait laissé une principauté de quatorze cent trente milles carrés d'étendue, et une population de huit cent quatre-vingt-dix mille âmes. Il léguait à son fils un territoire de plus de deux mille milles carrés, où l'on comptait un million cinq cent mille habitants. Dans le cours de son règne, il avait augmenté d'un tiers l'étendue de ses domaines et presque doublé le nombre de ses sujets.

Il léguait aussi à son fils un trésor considérable amassé sans parcimonie, mais sagement, pendant de longues années de paix, et ce fils en usa d'une façon brillante.

Entre tous les princes d'Allemagne qui au dix-huitième siècle furent successivement fascinés par la France, et qui dans leur idolâtrie pour la cour du grand roi s'honoraient d'imiter les mœurs et le faste de Versailles, Frédéric III fut certainement l'un des plus étonnants.

Il se trouva cependant, dès le commencement de son règne, en guerre avec la France, obligé de s'associer aux armes de l'Autriche. Il assista aux batailles d'Ordingen, de Bonn, de Fleurus, et s'y conduisit bravement. Il s'allia aussi à Guillaume III d'Orange, et lui donna quinze mille soldats.

Mais en même temps qu'il combattait ainsi la politique de la France, il était passionné pour tout ce qui venait de la France. Autour de lui, on ne parlait que français, et l'étiquette et les habitudes de sa cour étaient réglées sur celles de la cour de France. Son désir surtout était de se signaler par sa magnificence. Avec cette vanité d'apparat et ce besoin d'ostentation, comme Frédéric-Auguste de Saxe, il se sentit humilié de son titre d'électeur, il aspirait à celui de roi. Dans un de ses entretiens avec Guillaume III d'Orange, devenu roi d'Angleterre, il n'avait pu obtenir l'honneur du fauteuil, et il avait été vivement blessé de cette marque d'infériorité.

Il sollicita de l'empereur d'Autriche la couronne qui irritait son ambition, et l'acheta par de graves sacrifices. Ses conseillers

avaient en vain essayé de le détourner de cette négociation. De son côté, le prince Eugène, pressentant peut-être dans la Prusse la future rivale de l'Autriche, s'écriait qu'il faudrait pendre les ministres de l'Empire qui accéderaient au vœu de l'électeur. Mais Frédéric-Guillaume voulait être roi, et l'Autriche avait besoin de lui. Il s'engageait à ne point lui réclamer les arrérages qu'elle lui devait pour les troupes qu'il lui avait fournies. Il s'engageait, en outre, à la soutenir dans sa guerre contre les Turcs et dans celle de la succession d'Espagne, et enfin à joindre dans toutes les affaires générales de l'Allemagne son vote à celui de l'empereur. En un mot, pour être roi, il se faisait vassal. Dans les rangs inférieurs de la société, les vanités humaines présentent souvent de pareilles anomalies.

Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume emprunta son nouveau titre à une province conquise par son aïeul Jean-Sigismond, et voulut le consacrer par une cérémonie solennelle dans la ville de Königsberg, la capitale de la Prusse orientale. C'était pour lui une belle occasion d'étaler son luxe. Il ne pouvait la laisser échapper. Quoiqu'on fût alors en plein hiver, il ne voulut point retarder son couronnement, et le 17 décembre 1700, il partait pour Königsberg. Sur le vaste espace qui s'étend entre cette ville et Berlin, il n'y avait à cette époque aucune route régulière. En été, par ces terrains sablonneux et marécageux, c'était un trajet difficile. En hiver, il devenait presque impraticable; mais nulle difficulté matérielle ne pouvait arrêter celui qui était si pressé de poser sur sa tête son nouveau diadème.

Les chroniqueurs nous ont conservé les détails de ce couronnement. C'est une des pages curieuses de l'histoire de Prusse.

Pour se rendre à Königsberg, Frédéric-Guillaume mit en réquisition trente mille chevaux, sans compter ceux de ses écuries. La caravane formait quatre divisions. La première, dans laquelle se trouvait la famille royale avec ses principaux officiers, se composait de deux cents voitures. Dans la seconde étaient les princes avec

leur famille ; dans la troisième, les serviteurs de la cour ; dans la quatrième, une légion de gardes et de soldats.

Pendant ce voyage, qui malgré toutes les dispositions prises d'avance pour l'organisation des relais ne dura pas moins de douze jours, tout fut soumis à la plus rigide étiquette. Le margrave Albert conduisait lui-même en perruque et en habit de velours les carrosses de la reine.

Le 1er janvier 1701, dans la grande salle du château de Königsberg, Frédéric eut la joie de mettre le diadème royal sur sa tête, et de ses propres mains couronna ensuite la reine.

Il portait ce jour-là, disent les chroniqueurs, un habit écarlate couvert de broderies d'or, et fermé par des boutons de diamant. Sur cet habit flottait un manteau de pourpre parsemé d'aigles et de couronnes, et agrafé par trois énormes brillants. Sur sa tête une perruque se déroulait en longs anneaux. Sur cette perruque, il plaça une couronne tout entière composée de diamants. Le tzar lui avait fait présent de son sceptre : un sceptre d'or et d'argent embelli de diamants, et surmonté de deux rubis d'une grosseur extraordinaire. La parure, les joyaux de la reine n'étaient pas moins splendides. On dit qu'ils représentaient une valeur de trois millions de thalers (12 millions de francs).

En commémoration de cet événement, Frédéric-Guillaume institua l'ordre de l'Aigle de Prusse, dont le prince royal fut le premier chevalier.

Le dix-huitième siècle a été pour l'Allemagne une époque de transition entre les lois traditionnelles, les coutumes héréditaires du moyen âge et les raffinements de mœurs imités de la France. A ces raffinements factices se mêlaient encore dans plusieurs États, et notamment en Prusse, la grossièreté, l'ignorance et la servilité d'un autre temps. Les princes investis d'un pouvoir absolu se glorifiaient de construire des palais, d'éblouir les regards par leur splendeur, et pour se pavaner comme des sultans dans leur fastueux appareil, plongeaient leurs peuples dans la misère.

A l'exemple du maître, les courtisans bâtissaient des châteaux, arrondissaient des jardins, portaient de lourdes perruques qu'on faisait venir à grands frais de Paris et se paraient d'habits brodés; mais il en était plus d'un qui, dans ce galant équipement, pouvait dire, comme ses aïeux, qu'il ne savait pas écrire, attendu sa qualité de gentilhomme.

Une prodigalité désordonnée à la sommité de l'édifice social, une grande indigence intellectuelle et matérielle au fond. La demeure du souverain éblouissante, comme celle du palais magique d'Aladin, et plus loin, la sombre masure de la pauvre veuve. Tel fut, on peut le dire, l'aspect de la plupart des cours de l'Allemagne au commencement et au milieu du dix-huitième siècle.

En Saxe, Frédéric-Auguste, en Prusse, Frédéric-Guillaume, furent les principaux représentants de cette superficielle imitation de la France, qui alors se signalait à l'attention des peuples étrangers, non pas seulement par l'éclat de ses modes, mais par le mouvement de ses idées, par ses grands artistes et ses grands écrivains.

Chaque circonstance quelque peu importante, chaque événement de famille était pour Frédéric-Guillaume une occasion d'organiser de nouveaux banquets, et des feux d'artifice, et des représentations théâtrales. Quand on lit dans les mémoires du temps le récit de ces fêtes, on ne comprend pas comment une petite cour du Nord pouvait déployer un tel luxe. On se croirait transporté dans les fastueuses régions de l'Orient.

Au mois de mai 1700, Frédéric-Guillaume mariait sa fille avec le prince héréditaire de Hesse-Cassel. Le jour de ses noces, elle avait sur elle des parures de diamants estimées à seize millions de francs. Sa robe avec sa queue traînante était tellement surchargée de pierres précieuses qu'il lui fallut six demoiselles d'honneur et deux pages pour l'aider à marcher avec ce riche fardeau.

Le lendemain, après une partie de chasse, les hôtes du roi, en se réunissant dans la salle où ils devaient dîner, furent bien surpris de n'y voir que des chaises, et pas le moindre appareil gastrono-

mique. Ils commencèrent à penser que Frédéric voulait s'amuser à leurs dépens, quand soudain du plafond descendit une table magnifiquement servie. Quand les convives eurent goûté les mets qui y étaient amassés à profusion, cette table disparut sous le parquet, puis du même plafond magique, on en vit successivement descendre une seconde et une troisième.

Quand le fils de Frédéric-Guillaume épousa la fille de l'électeur de Hanovre, la toilette, les bijoux qui furent commandés à Paris pour ce mariage étonnèrent les regards de Louis XIV. La princesse se rendit à Berlin au mois de novembre avec une suite de quarante carrosses. Cinq cent vingt chevaux de poste l'attendaient à chaque relais. Les noces durèrent trois semaines. Chaque province du royaume fut obligée de contribuer par des dons en nature aux profusions des banquets. La nouvelle Marche dut livrer aux cuisines royales six cents veaux, sept mille poulets, onze cents dindons, six cent cinquante oies, mille canards, deux mille pigeons, deux cent cinquante douzaines d'œufs. La Prusse dut livrer cent bœufs gras.

Telle était la passion de Frédéric-Guillaume pour le fracas des fêtes, et les luxueuses ostentations, que deux de ses petits-fils en furent les victimes. Le premier succomba à une attaque d'épilepsie, produite, dit-on, par les décharges d'artillerie et le bruyant tumulte qui éclatèrent autour de lui à sa naissance. Le second fut écrasé sous le poids de la couronne massive qu'on lui mit sur la tête, de l'ordre de l'Aigle de Prusse qu'on lui posa sur la poitrine, et des pierreries dont on le chargea, le jour de son baptême.

Pour subvenir à de telles dépenses les revenus réguliers d'un État où l'on ne comptait pas plus de deux millions cinq cent mille habitants étaient insuffisants. Il fallait recourir à des mesures extraordinaires. Un homme qui avait gagné la confiance du Grand Électeur et qui la méritait par son intelligence et sa probité, le baron Danckelmann, était devenu le premier ministre de Frédéric-Guillaume. Mais il ne savait point se plier à toutes les fantaisies de son maître, et quelquefois il osait lui déclarer

que les caisses de l'État étaient vides. Il fut cruellement puni d'une de ses loyales résistances : il fut condamné à l'exil, puis à la prison, et ses biens furent confisqués. Dix ans après seulement, il recouvra sa liberté et fut gratifié d'une pension de huit mille francs.

A sa place s'éleva un de ces habiles et rusés courtisans qui ne reculent devant aucun moyen pour capter la faveur du souverain, et par là faire leur fortune. C'était un chambellan nommé Kölb, qui, plus tard, reçut le titre de comte de Wartenberg. Celui-là ne blâmait aucune des dépenses du roi. Au contraire, il les louait comme une des nobles manifestations de la puissance suprême. Il ne se plaignait point de la pénurie du budget. Quand les recettes ordinaires étaient épuisées, il avait l'art d'en créer d'autres, souvent fort inattendues. Il mit un impôt sur les souliers, sur les chapeaux, sur les perruques. En même temps qu'il imaginait de si ingénieux moyens pour subvenir aux prodigalités de Frédéric, il n'oubliait point ses propres intérêts. De temps à autre, il se faisait accorder, par son souverain, un nouvel emploi, et il en vint à cumuler diverses fonctions qui lui donnaient environ cinq cent mille francs de rente.

Sa femme, qui était la fille d'un cabaretier de Clèves, était tellement enorgueillie de sa fortune, qu'elle prétendait avoir la préséance sur toutes les femmes d'ambassadeurs, et ne se résignait point sans peine à céder le pas aux princesses du sang. Son outrecuidance pourtant la perdit. A la suite d'une de ses luttes perpétuelles de vanité, elle fut disgraciée, et entraîna dans sa disgrâce son mari.

Frédéric-Guillaume régna trente-neuf ans. Nous avons dit de quelle façon il dissipait ordinairement ses revenus, mais nous devons ajouter qu'il en employa une part à des œuvres durables. Il construisit le palais de Charlottenbourg et celui de Berlin. Il fit ériger sur le pont principal de cette ville la statue en bronze du Grand Électeur, il enrichit le musée et le cabinet des antiques de sa capitale. Enfin, il fonda la Société des sciences et l'Académie des arts.

Son règne pourtant avait coûté cher à ses sujets, et un second

règne de même nature pouvait épuiser les forces de la jeune monarchie.

Mais en 1713, à ce souverain fastueux qui avait célébré tant de fêtes et fait brûler tant de feux d'artifice, succédait un prince d'une tout autre trempe.

Entre Frédéric I[er] et son fils, on vit éclater un tel contraste, que je ne sais pas dans quelle histoire on pourrait en signaler un pareil, et certainement dans aucune histoire on ne trouverait un caractère comme celui de Frédéric-Guillaume II.

Au dix-huitième siècle, dans une cour où l'on venait de voir l'imitation excessive des mœurs raffinées de la cour de Versailles, ce prince apparaît par la rusticité de son esprit, par la grossièreté de ses habitudes, comme un des rudes Teutons des siècles passés, et il y a en lui un tel assemblage de qualités énergiques et de défauts grossiers qu'à tout instant il produit dans l'esprit de ceux qui étudient son existence les émotions les plus opposées.

Il est économe jusqu'à l'avarice, et généreux jusqu'à la prodigalité. Il règle l'entretien journalier de sa maison, comme un parcimonieux campagnard, et se fait faire des tables, un orchestre en argent massif. Il discute sévèrement le prix d'une des robes de la reine, et lui donne des meubles, voire même des chenets en or. Il a l'amour de la justice, et des emportements effroyables. Il veut être le père de son peuple, et il est le tyran brutal de sa famille. Tout ce qui l'environne doit fléchir sous son impérieuse volonté; mais lui-même ne sait réprimer aucune de ses violences, qui émanent de ses passions. Il recherche la vérité. La plus naïve, la plus brusque, est celle qui lui plaît le plus. Il a horreur de tout ce qui ressemble à une courtisanerie, et il se laisse tromper par de cauteleux intrigants, égarer par un plat ministre. Il a dans l'âme un profond sentiment religieux, et il outrage les plus saintes lois de Dieu et de la nature par sa cruauté envers sa femme et ses enfants. Au fond, il est bon pourtant et humain, il a des paroxysmes de colère qui révoltent, et des élans de cœur qui attendrissent. Avec sa canne à

la main, il administre la schlague comme un caporal à ses soldats, quelquefois même à ses officiers et à ses conseillers. Avec son modeste vêtement, il s'en va le soir dans sa tabagie, comme un simple bourgeois, s'asseoit sur une chaise rustique, fume sa pipe, boit de la bière comme un paysan; mais quel que soit l'habit qu'il porte et la place où il s'arrête, il est le roi; un roi respecté et redouté, un roi qui avait à un haut degré l'austère sentiment de ses devoirs, l'intuition des plus sérieux intérêts de son pays, et la prescience de son avenir.

A quoi le comparerais-je, pour en donner, par une image, une idée plus précise? A une pépite d'or entourée de globules de terre et de limon, ou à ce diamant enveloppé d'un grossier morceau de feutre, que Pierre le Grand offrit à Guillaume III d'Angleterre comme un symbole matériel de sa propre nature?

La fille de Frédéric, la Margrave de Baireuth, a elle-même fait dans ses Mémoires un large portrait de cet homme étrange. Plusieurs chroniqueurs, notamment Pöllnitz, y ont ajouté d'autres détails. Une telle physionomie est trop curieuse pour que nous n'essayions pas d'en retracer les traits les plus distinctifs.

Dès sa première jeunesse, le fils du pompeux Frédéric manifesta son éloignement pour les dépenses de luxe. Il fit lui-même réduire les sommes qui lui étaient allouées pour son entretien, et l'argent qu'il parvenait à épargner, il l'employait en grande partie à l'équipement d'une compagnie de cadets, qui lui avait été donnée pour l'habituer aux exercices militaires. Tandis que le roi entretenait à son service dix-sept chambellans et trente-deux pages, le prince ne voulut avoir que deux domestiques, et il déclara que, lorsqu'il accepterait une invitation à dîner en ville, il voulait qu'on ne servît sur la table qu'un plat.

Tout jeune aussi il fit voir que les faiseurs de belles promesses, les charlatans et les filous ne captiveraient pas aisément sa confiance.

Un jour, en 1708, apparut à Berlin un homme qui bientôt devient le sujet de tous les entretiens. A son arrivée dans cette ville, il

s'était constitué un grand état de maison, et ne sortait que dans une voiture à quatre chevaux, avec une escorte de laquais portant une livrée écarlate brodée d'or : on l'appelait le comte Caetano de Ruggiero.

On voulut savoir à la cour quelle était son origine, sa fortune, et l'on apprit qu'il n'avait pour tout bien qu'un fourneau, mais dans ce fourneau il opérait la transmutation des métaux.

Quelle découverte pour Frédéric-Guillaume dont les coffres étaient si souvent vides! Il fit venir dans son palais le merveilleux étranger, et l'accueillit, avec les témoignages d'une haute distinction. Le prince royal ne se montrait pas courtois envers le brillant Italien. Au contraire, il le regardait avec un sentiment de défiance et de répulsion.

Cependant Caetano se mit à l'ouvrage dans une des cuisines du château, sous les yeux du roi, du prince, et de quelques courtisans; il plaça dans une fournaise une barre de cuivre, et la retira transformée en une barre d'or. Le prince ne se laissa point encore convaincre par cette expérience. Mais le roi était ravi. Déjà il se voyait maître d'une source de richesses inépuisable, et quels beaux rêves il faisait! Dans l'élan de sa joie, il donna à Caetano son portrait, entouré de diamants, et de plus, le nomma général d'artillerie.

Quelques jours après, il l'engageait à opérer de nouveau une de ses magiques transmutations. Mais alors Caetano prétendit que ses ingrédients étaient épuisés, que pour les recomposer il lui fallait un laboratoire dans un lieu retiré, et de l'argent. Le roi accède avec empressement à toutes ses demandes, et le comte se retire dans la demeure qui lui était assignée; et de jour en jour, le bon roi attendait les lingots d'or qui devaient lui être présentés. Mais pendant qu'il s'abandonnait si complaisamment à ses songes de splendeur, celui qui devait les réaliser se sauvait à la dérobée. Il fut arrêté en route, ramené à Berlin, et réussit encore à regagner la confiance du roi, et à lui extorquer des sommes considérables.

Puis de nouveau il s'enfuit, fut de nouveau arrêté, et parvint encore à rentrer en grâce. Une troisième fois, il prit la fuite, et se retira à Francfort-sur-le-Mein. Mais là se trouvait un résident de Prusse qui le fit saisir, garrotter, et conduire à Berlin. Cette fois, le roi se montra implacable, le fameux comte Caetano fut condamné comme escroc, et pendu.

Quand Frédéric-Guillaume mourut, son fils lui fit faire de magnifiques obsèques. C'était, de sa part, un dernier acte de déférence envers la mémoire de celui qui avait tant aimé les cérémonies pompeuses. Tous les employés du palais furent astreints au deuil prescrit par une rigoureuse étiquette; tous les ministres, obligés de draper d'étoffes noires leurs voitures, et de tendre en noir deux des pièces de leurs demeures; tous les fonctionnaires durent donner une livrée noire à leurs domestiques. Le corps du roi fut déposé sur un lit de parade, couvert de draperies de pourpre et d'argent, parsemées de couronnes et d'aigles d'or. La chambre où s'élevait le catafalque était revêtue de velours écarlate et éclairée par des centaines de flambeaux. Là, les généraux, les conseillers, devaient venir successivement passer deux heures, matin et soir, et cette cérémonie funèbre se prolongea pendant plus d'un mois. Ensuite le corps fut paré d'un habit doré et transporté dans la chapelle royale.

Mais dès que Frédéric-Guillaume II eut accompli ce dernier devoir, il fit demander au grand chambellan la liste des officiers et des gens du château, et, après l'avoir rapidement parcourue, la raya d'un trait de plume.

De toute cette légion de chambellans, de majordomes et de serviteurs de différentes catégories, il ne garda pour son service personnel qu'une demi-douzaine de domestiques. Il fit vendre ensuite une quantité de perles et de pierres précieuses et en employa le produit à former de nouveaux régiments. Il fit comparaître devant lui un marchand qui avait souvent abusé de la faiblesse du roi défunt, l'obligea à rendre un compte sévère de ses diverses tran-

sactions, et l'exila. Enfin, il jeta de côté la longue perruque avec laquelle il avait encore assisté aux funérailles de son père, et pour ridiculiser les coiffures solennelles et les habits brodés des courtisans, il ordonna que les bouffons du château prendraient ce même costume dans les jours de gala.

Le même régime sévère qu'il s'imposait, il l'établit dans sa famille. Il assigna à la reine, une princesse de Hanovre, la sœur de Georges II, roi d'Angleterre, une somme annuelle de trois cent vingt mille francs pour l'entretien de sa maison et de ses enfants. Elle devait, en outre, lui fournir la poudre nécessaire pour ses parties de chasse. Par compensation il lui abandonnait une partie de son gibier. Ses filles ne devaient porter ni robes de soie, ni robes de coton, mais seulement des robes en serge, de fabrication prussienne. Chaque année pourtant, il donnait à la reine un vêtement d'hiver, et à Noël, il lui faisait quelque présent extraordinaire. Un jour, par exemple, il lui offrit un ustensile de cheminée en or massif.

Il régla de telle sorte les dépenses de sa table, de ses caves, de ses écuries et de sa domesticité, que, somme toute, elles ne devaient pas lui coûter plus de cent soixante mille francs par an. On jugera de ses habitudes parcimonieuses par les deux faits suivants : un jour, son fils fut atteint de la petite vérole ; le médecin, appelé en toute hâte, déclara que la maladie ne présentait aucun symptôme dangereux. Le roi, pour lui témoigner sa joie d'une si heureuse nouvelle, donna l'ordre de servir à cet aimable docteur, tant qu'il resterait au palais, deux bouteilles de bière par jour, et un dîner qui pouvait coûter soixante-quinze centimes.

Un autre jour, le cheval de selle favori de Guillaume fut tout à coup frappé d'un mal qui semblait incurable. Le lieutenant général Schwerin entreprit de le guérir, et y réussit. Le roi était à la parade, quand un officier, le propre neveu de Schwerin, lui ramena son cheval aussi leste, aussi fort que jamais. Guillaume, enchanté d'une telle cure, dit au jeune officier de se rendre au château où on

lui servirait un déjeuner avec une cruche de bière, et par surcroît de générosité, lui remit un florin (2 fr. 50 c.).

Il avait établi dans sa vie journalière la même régularité que dans ses principes d'économie. Le matin il se levait avant l'aube, et après s'être lavé la tête et les mains à l'eau froide, lisait une prière. A cinq heures en été, à sept heures en hiver, ses secrétaires et ses conseillers intimes entraient dans son cabinet. On lui lisait les dépêches pendant qu'il s'habillait, ou prenait une tasse de café, et sur chaque pièce, il écrivait en quelques mots sa décision.

Ensuite, il donnait audience aux principaux fonctionnaires. Puis il se rendait à la parade, et c'était là qu'il recevait ordinairement les envoyés des puissances étrangères.

Chemin faisant, il s'arrêtait souvent à causer avec tous ceux qui avaient quelques réclamations à lui adresser, ou quelque pétition à lui remettre. Hommes et femmes, bourgeois et gens du peuple, chacun pouvait librement s'approcher de lui. Les plus rustiques étaient ceux qui le séduisaient le plus. J'en citerai un naïf exemple. Un matin, il sortait en voiture lorsqu'il aperçut un paysan qui essayait de le rejoindre, un papier à la main. Il s'arrêta pour prendre ce papier, et n'y vit que des taches d'encre indéchiffrables.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit Guillaume en souriant.

— Si Monsieur le roi, réplique dans la simplicité de son langage le paysan, veut bien permettre, je vais lui expliquer mon affaire.

— Eh bien! asseois-toi là, et parle clairement. »

Le paysan prit place sur un des siéges de la voiture, et dit : « Voyez : ces petits traits représentent mes navets : des navets superbes! et ces autres lignes, les porcs du bailli de mon village, qui ont complétement ravagé mon champ, et j'ai beau faire, le bailli ne veut me donner aucune indemnité. Alors ma femme, qui a de l'esprit, m'a dit : — Va-t'en trouver Monsieur le roi, on dit que c'est un brave homme, et il peut te faire rendre justice. Et je suis venu, et si vous pouvez punir ce scélérat de bailli comme il le mérite, je ne regarderai pas à vous offrir les plus gros navets qui me restent.

— C'est bien, dit Guillaume, retourne chez toi, et si tu ne m'as pas trompé, justice te sera faite. »

Le jour même, il envoya un de ses officiers chez le bailli qui, ayant reconnu ses torts, paya une large indemnité.

Le lendemain, le paysan entrait dans une des salles du château, portant sur son épaule un sac rempli de navets qu'il versa sur une table.

« Voilà pour vous remercier, » dit-il au roi qui avait gaiement consenti à revoir son pétitionnaire; puis prenant quelques-uns des plus petits de ces légumes, il les offrit à la reine en lui disant : « Mettez un de ces navets dans votre bouche quand vous filerez, cela vous aidera à mouiller votre fil. »

Une autre fois, Guillaume rencontra dans une de ses promenades un jeune homme qui ne le connaissait pas.

« Qui es-tu? lui demanda-t-il.

— Un pauvre candidat en théologie très-désireux de se procurer un emploi, mais pour obtenir le plus petit poste, il faut avoir des *cousins* à Berlin.

— Donne-moi du feu pour allumer ma pipe. »

Le jeune homme tira de sa poche un briquet, et du premier coup alluma un morceau d'amadou.

« Si tu es aussi habile à prêcher qu'à battre le briquet, dit Guillaume, tu feras ton chemin. »

Il lui demanda son nom, son adresse, et le lendemain l'envoya chercher.

L'étudiant fut bien surpris de reconnaître le roi dans celui à qui il avait parlé si familièrement la veille.

« Voyons, dit Guillaume, tu te plains de n'avoir pas de cousins à Berlin, fais-moi un sermon sur le texte que je vais te donner, et si je suis content de toi, tu auras un pastorat. »

A ces mots, il lui présenta une feuille de papier. Le jeune théologien la retourna en tout sens. Pas un mot d'écrit, pas une syllabe.

« Rien, murmura-t-il; de rien, Dieu a fait le monde. » Et

sur cette idée, il improvisa un discours dont le roi fut si content qu'il lui donna sur-le-champ une très-bonne cure.

A midi, Guillaume se mettait à table, et y restait ordinairement deux heures. A chacun de ses convives, il accordait de la bière à discrétion, une bouteille de vin. Quelquefois, quand il était de bonne humeur, il faisait ajouter à cette distribution régulière du vin du Rhin ou de Tokai. Quant aux vins d'Espagne ou de France, il ne voulait pas en entendre parler.

Le soir, il faisait un frugal souper composé de viandes fumées, de beurre et de fromage. Mais après souper, son grand plaisir à Berlin, à Postdam, partout où il se trouvait, était de se rendre avec sept ou huit de ses familiers dans une chambre réservée. Il n'y avait dans cette chambre qu'une table et des chaises en bois, un fauteuil en bois pour le roi, et un autre pour le bouffon destiné à l'amuser dans ces soirées. Là, chacun des habitués apportait sa pipe, et ceux même que Guillaume invitait parfois à ces réunions, et qui ne pouvaient supporter l'odeur du tabac, étaient obligés de se conformer, au moins en apparence, à la règle générale, et de tenir une pipe entre leurs lèvres. Tous les autres fumaient à qui mieux mieux et buvaient de la bière, et quelquefois à la fin d'une de ces séances, dans lesquelles le roi se délectait, il régalait ses hôtes d'une bouteille de vin de Tokai, d'une corbeille de fruits ou d'un saucisson de Brunswick. Il tenait tellement à ces réunions journalières, d'où il avait banni toute étiquette, que lorsqu'il était malade et forcé de garder le lit, il appelait près de lui ses compagnons habituels, et de sa chambre à coucher faisait sa tabagie.

Plus d'un grave projet fut discuté et résolu dans ces assemblées où nul domestique ne pénétrait, et où chacun pouvait librement exprimer son opinion. Ceux qui connaissaient l'humeur de Guillaume savaient profiter des moments où ils le voyaient savourer avec plaisir sa pipe et sa bière pour lui insinuer leurs idées. Le rusé ministre Grumbkow profitait surtout habilement de ces heures propices. Il recevait une pension de la cour de Vienne pour sou-

tenir les intérêts de l'Autriche, et c'était surtout dans ces soirées de fumerie qu'il agissait sur l'esprit de son maître. Ce fut ainsi qu'il le détacha peu à peu de l'Angleterre, à laquelle Guillaume devait étroitement s'allier par le mariage de sa fille avec le prince de Galles, et de son fils avec la princesse Amélie. La reine désirait ardemment ce mariage, et Frédéric aimait la jeune princesse qu'il devait épouser et en était aimé. Ces beaux plans, qui paraissaient si sûrs, s'évanouirent dans un nuage de tabac. A quoi tient la destinée des États et la politique des princes!

Guillaume se plaisait aussi à inviter de temps à autre à ces réunions des hommes qui pouvaient lui faire une dissertation sur quelques questions d'histoire et de géographie, mais il fallait que cette dissertation fût claire, précise et sans prétentions.

Il n'était pas très-lettré, le primitif Guillaume. Il avait seulement appris dès son enfance à parler couramment le français, selon l'usage établi alors dans toutes les cours du Nord. De plus, il avait étudié quelque peu le latin. Quant à la littérature allemande, il n'en savait pas le premier mot, et il ne connaissait même de sa langue nationale que le grossier dialecte du peuple.

Avec ces simples éléments d'éducation, il détestait toute apparence de bel esprit, et traitait comme d'absurdes sottises la plupart des occupations intellectuelles. Ce qui l'irritait surtout contre son fils qui devait être le grand Frédéric, c'était d'apprendre qu'au lieu d'employer sa journée à faire manœuvrer des soldats, il s'enfermait dans sa chambre pour lire des livres de littérature et prendre des leçons de musique. Il n'admettait pas même l'utilité des séances de l'académie des sciences fondée par son père. Il n'adressa jamais qu'une question à cette corporation : Pourquoi le vin de Champagne mousse-t-il? et l'humilia bien plus encore en lui donnant pour président un grotesque érudit dont il avait fait son bouffon.

Guillaume avait un goût ardent pour la chasse, surtout pour la chasse au sanglier, et dépensait des sommes assez considérables à former des parcs, à entretenir des piqueurs et des meutes. Il s'était

réservé une partie des forêts de la Marche et de la Poméranie, et quelquefois en une année, il tuait jusqu'à trois ou quatre mille sangliers. Mais il n'entendait point imposer une trop lourde charge à son budget par ces expéditions. En premier lieu, comme nous l'avons dit, il se faisait fournir par la reine ses munitions de poudre, puis, lorsqu'il avait mis de côté une partie de son gibier pour la consommation de sa maison, le reste lui servait à percevoir une nouvelle contribution. Il envoyait ses sangliers à des fonctionnaires, à des marchands, à des bourgeois de Berlin. Chacun des farouches quadrupèdes était taxé selon sa grosseur et selon la fortune de ceux à qui il était destiné. Les juifs surtout payaient ces royaux présents fort cher, et comme ils ne pouvaient toucher à ces sangliers, assimilés par leur loi aux animaux immondes, quand ils en avaient acquitté le prix, ils les donnaient aux pauvres.

En usant ainsi de son pouvoir pour imposer à ses sujets des taxes arbitraires, Guillaume surveillait de très-près ses agents, et ne leur permettait pas la plus légère exaction. Il avait dans chaque province des inquisiteurs chargés d'examiner la conduite des différents fonctionnaires, et de lui signaler chaque méfait.

Pour plus de sûreté, lui-même parcourait régulièrement ses diverses principautés. Ses tournées étaient organisées de telle sorte qu'en trois ans, il visitait tout son royaume. Il voyageait fort simplement, et le plus souvent demandait à dîner sans façon à un officier ou à quelque autre fonctionnaire. Alors il n'admettait pas qu'on fît pour lui quelques préparatifs extraordinaires : une soupe, un morceau de veau ou de lard avec des choux, une volaille rôtie, du beurre, du fromage avec du pain noir. Tel devait être son menu. Seulement, il exigeait la plus grande propreté, et lui-même donnait l'exemple de cette propreté.

Mais s'il se montrait si bon prince dans ces occasions habituelles, il était d'une rigueur inflexible pour ceux qui osaient enfreindre sa volonté. Il livrait alors sans merci le coupable aux tribunaux, et

si la sentence des juges lui paraissait trop douce, lui-même en prononçait arbitrairement une autre.

A Berlin, il fit fouetter en place publique le fiscal général, accusé d'avoir détourné à son profit quelques deniers de l'État. Dans la même ville, il fit pendre un collecteur des impôts qui ne pouvait rendre un compte exact de ses recettes. Plus tard, on reconnut que cet agent du fisc avait seulement commis une irrégularité dans ses additions. A Königsberg, il condamna au même supplice infamant un conseiller des domaines, qui avait détourné une somme de quarante mille francs des fonds publics confiés à sa gestion. La famille de ce malheureux fonctionnaire offrait de rembourser cette somme et suppliait le roi de lui faire grâce. Le lendemain du jour où le jugement avait été rendu était un dimanche. Guillaume, selon ses habitudes religieuses, se rendit à l'église. Le prédicateur, qui de même que tous les habitants de la ville s'intéressait au sort du conseiller, prit pour texte de son sermon ces paroles de l'Évangile : « Soyez miséricordieux, pour que vous obteniez aussi la miséricorde. » Il prêcha si bien qu'il attendrit le roi et le fit pleurer. Mais la sentence de mort fut maintenue et exécutée. Cet événement produisit une telle impression que le peuple de Königsberg en fit une funèbre légende. On disait que le conseiller hantait le château de la ville ; que souvent la nuit on entendait ses lamentations et ses cris de réprobation contre l'implacable volonté de son souverain.

Chacun connaît dans l'histoire de ce souverain un autre acte judiciaire, le plus cruel de tous. Nous ne ferons que le relater brièvement.

Frédéric, le futur grand Frédéric, maltraité à tout instant, outragé publiquement par son père, hors d'état de supporter plus longtemps une telle dureté et de telles injures, résolut de quitter le royaume. A ses projets d'évasion il avait associé un de ses amis, le lieutenant Katte, le petit-fils du vénérable feld-maréchal comte de Wartemleben.

Le prince fut arrêté au moment où il montait à cheval pour s'enfuir. Katte fut arrêté à Potsdam. Tous deux furent traduits devant une cour martiale, et tous deux, par la volonté expresse du roi, condamnés à mort. En vain le vieux feld-maréchal, en vain le respectable père du jeune lieutenant, et tous ses amis, et les personnages les plus considérables sollicitèrent sa grâce. Guillaume la refusa à toutes leurs instances, et le brave officier, coupable seulement d'une pensée d'affection et de dévouement pour l'héritier du trône dont les souffrances l'avaient attendri, eut la tête tranchée sous les fenêtres de la prison où était enfermé Frédéric.

Le roi voulait également faire exécuter la sentence portée contre son fils. Ni les larmes, ni les supplications de la reine ne l'ébranlaient dans sa farouche résolution. Il ne céda qu'aux énergiques représentations de Seckendorf, l'envoyé d'Autriche, aux remontrances du prince d'Anhalt et de quelques-uns de ses généraux, entre autres du vieux Buddenbrock, qui, dans un sublime mouvement de générosité, se découvrant la poitrine, s'écria : « S'il vous faut du sang, prenez le mien; mais tant qu'il me restera quelque force vitale, vous ne verserez point celui de votre fils. »

Frédéric expia par un long emprisonnement et par plusieurs années d'un rigoureux régime la pensée qu'il avait eue de se soustraire aux brutalités de son père.

Ce qui déterminait Guillaume à signer d'une main si impassible ces arrêts de mort, ce n'était point pourtant le féroce caprice d'un despote d'Orient, ni la sanguinaire fantaisie d'un des tyrans de Rome, ni la fureur religieuse de plus d'un prince chrétien. Non, c'était un sentiment exagéré et parfois désordonné du principe de justice formulé dans cet axiome :

Fiat justitia, pereat mundus[1].

Ce n'était point non plus par une basse avarice que Guillaume

1. Que la justice se fasse, dût le monde périr!

calculait si sévèrement les dépenses de sa maison, astreignait la reine et ses enfants à de modestes habitudes, et leur donnait lui-même l'exemple d'une rigide économie. Il avait vu les funestes conséquences de la vie luxueuse de son père, et il en avait conçu un profond sentiment de réprobation pour les vaines prodigalités.

L'argent qu'il ménageait avec tant de soin, il l'employait à réparer le déficit d'un règne désordonné, à créer d'utiles institutions, à repeupler des districts à demi déserts. Il avait, en outre, l'ardent désir de constituer en Prusse une nombreuse et forte armée. C'était là sa vraie passion, et comme les caractères les plus fermes ont toujours par quelque côté leur faiblesse, le rude, l'opiniâtre, l'inflexible Guillaume eut aussi la sienne. Son amour pour la formation et les exercices de ses régiments devint une sorte d'idée fixe. Le plaisir qu'il éprouvait à voir parader des troupes dégénéra en une manie dont plus d'une cour d'Europe s'amusa, et que plus d'une aussi caressa en diverses occasions pour faciliter une négociation diplomatique.

La manie, le *hobby hoarse*, le dada, en un mot, de Guillaume Frédéric, c'était de composer des bataillons d'hommes d'une taille extraordinaire. Et pour réaliser ce glorieux projet, ni argent, ni correspondances, ni démarches, rien ne lui coûtait. En s'abandonnant à cette idée, il avait fini par y trouver une sorte de vocation spéciale, il pensait sérieusement que les hommes d'une haute stature lui étaient réservés par une volonté providentielle, puisque les autres princes n'en appréciaient point suffisamment la valeur; et de tous côtés, il appelait à lui ces hommes précieux, et dans tous les pays il avait des émissaires qui s'en allaient de village en village chercher ces fils des Titans, les enrôlaient à un haut prix, ou, s'il en était besoin, les enlevaient de vive force.

Le fastueux Frédéric Ier avait fait avec l'habile madame Liebmann de singuliers marchés pour des bijoux et des parures. Son fils en faisait de plus étranges pour des conscrits de six pieds de taille qui, à ses yeux, représentaient les plus beaux diamants de la couronne.

Un de ses agents ayant découvert dans un couvent un de ces hommes si désirés, Guillaume paye généreusement dix mille francs pour son enrôlement, et donne six mille francs d'indemnité au monastère auquel cet homme appartenait. Pour un Italien nommé Capre, il dépense également près de vingt mille francs. Mais celui qui lui coûta le plus cher fut un Irlandais nommé Kirkland. Il ne consentit à entrer au service du roi de Prusse qu'à la condition qu'on lui compterait une somme de vingt-cinq mille francs, et qu'il aurait en outre un supplément de solde d'un ducat par mois. De plus, ses frais de voyage d'Irlande à Berlin, avec les recruteurs qui l'escortaient, s'élevèrent à la somme de cinq mille francs.

Förster dit dans son histoire de Guillaume, que de 1712 à 1735, les frais d'organisation de ces compagnies de géants s'élevaient à la somme de douze millions de thalers (48 millions de francs). En 1739, cette milice sans pareille se composait de trois bataillons, divisés en dix-huit compagnies, et présentant un effectif de deux mille cinq centshommes, y compris les officiers. Plus tard, le roi y ajouta encore quatre compagnies.

Il ne les avait pas tous achetés au prix fabuleux que nous venons d'indiquer. Un grand nombre d'entre eux étaient volontairement venus s'enrôler sous ses drapeaux, alléchés par une solde plus élevée que celle des régiments de ligne. D'autres, nés dans ses États, n'avaient pu échapper à la volonté de leur souverain ; d'autres enfin lui avaient été envoyés par des princes étrangers qui désiraient lui plaire. Nul présent ne lui était plus agréable, et quand l'envoyé d'Autriche, le comte de Seckendorf, arriva à Berlin, il gagna dès le premier jour les bonnes grâces de Guillaume, en lui offrant au nom de l'empereur quatre grenadiers d'une taille colossale.

En contemplant ces beaux hommes dont la plupart lui coûtaient si cher, l'ambitieux Guillaume s'imagina que s'il les mariait avec des femmes d'une haute taille et d'une vigoureuse constitution, il pourrait procréer par ces unions une race de géants dans son royaume ; mais il fut déçu dans ces belles tentatives pour la régé-

nération de l'espèce humaine, et, un jour, il fut habilement trompé dans une de ses combinaisons matrimoniales.

Un jour, en se rendant de Potsdam à Berlin, il rencontre une jeune fille d'une taille gigantesque qui revenait du marché et qui retournait à son village. Aussitôt il l'arrête, lui adresse quelques questions, et, ayant appris qu'elle n'était point mariée, il écrit quelques lignes sur une feuille de papier, et lui dit : « Tu vas passer près de la porte de Potsdam, fais-moi le plaisir de porter ce billet au gouverneur, voici un thaler que je te donne pour ta récompense. »

La jeune fille le remercia et promit d'exécuter à la lettre sa commission. Mais comme elle connaissait les singulières idées du roi, et se défiait de ses intentions, elle accoste près de la ville une pauvre vieille femme à demi écloppée, lui remet honnêtement la pièce d'argent qu'elle avait reçue, en lui disant de porter immédiatement le billet à son adresse. Puis, elle se retira en toute hâte dans son village.

La vieille pourtant se rendit chez le gouverneur et lui présenta l'ordre royal ainsi conçu : « Mariez immédiatement avec le grenadier N... la personne qui vous remettra ce message. »

Le pauvre fonctionnaire n'en croyait pas ses yeux. Mais que faire? Il connaissait l'impérieuse volonté de son maître. Il ne pouvait se hasarder à la discuter, encore moins à y résister; et si étrange que lui parût cet ordre, il envoya chercher le grenadier qui lui était désigné.

A l'aspect de la misérable créature qu'il devait épouser, le superbe soldat s'indigna, se révolta, puis, demanda en grâce qu'on ne lui imposât pas un tel supplice. Ses protestations, ses prières furent inutiles. Le gouverneur voulait obéir au commandement de son redouté souverain. Le malheureux grenadier dut obéir comme lui. Séance tenante, il fut marié, et s'enfuit tout honteux dans sa caserne.

Le lendemain seulement, le roi apprit le grotesque résultat de

son ingénieuse inspiration, et voulut bien faire rompre le mariage dont un de ses soldats favoris était si humilié.

En 1740, Frédéric-Guillaume mourut à l'âge de cinquante-trois ans. A ses derniers moments, comme le prêtre l'exhortait à se repentir de ses fautes : « Ah! dit-il naïvement, pendant tout le cours de ma vie, je n'ai pas fait à ma femme une seule infidélité ; j'espère avoir par là mérité la grâce du ciel. »

La fidélité conjugale était à cette époque parmi les princes une vertu si rare, que Guillaume croyait pouvoir lui attribuer une efficacité suprême.

Il avait cependant d'autres mérites, et la Prusse lui doit quelques-uns de ses principaux éléments de grandeur. Il reconstruisit plusieurs villes qui avaient été détruites par des incendies; il repeupla par des cohortes d'émigrants de la Suisse, de la Souabe, du Palatinat et du pays de Salzbourg, des villages et des districts dévastés par différents fléaux. Il fonda à Berlin une manufacture de draps; à Potsdam et à Spandau des fabriques d'armes, et termina le quartier de la capitale, qu'on appelle la Frédérichstadt.

Grâce à sa rigide économie, il fut en état d'employer douze millions de thalers à des œuvres d'utilité publique, et cinq millions à acheter, du prodigue roi de Saxe, plusieurs domaines importants. A son avénement au trône, les revenus de la couronne ne s'élevaient qu'à la somme de deux millions et demi de thalers. Sans effort, par le fait seul d'une meilleure administration, il tripla ce revenu, et laissa à son fils une armée de soixante-quinze mille hommes parfaitement équipée, et un trésor de près de trente-cinq millions de francs. Par là, il lui donnait le moyen d'entreprendre ces guerres qui élevèrent si haut la fortune de la Prusse.

Ce glorieux fils du rigide Guillaume, on ne pouvait guère prévoir dans la première phase de sa vie ce qu'il deviendrait un jour. Jeune, il ne manifestait que des dispositions frivoles, et un très-vif penchant pour des plaisirs qui énervent à la fois l'âme et le corps. Ses goûts, ses désirs étaient diamétralement opposés à ceux de son père,

et ce père n'était pas d'une nature endurante. Avec son irritabilité et ses violences de caractère, il en vint peu à peu à prendre en horreur cet héritier de son trône qu'il ne pouvait soumettre à sa rude volonté. Il l'outragea publiquement, il lui donna des coups de canne comme à un laquais; enfin, il le poussa à une résolution désespérée, en lui disant : « Si jamais j'avais subi de pareilles injures dans la demeure paternelle, je n'y serais pas resté. » Puis, lorsque Frédéric, pour qui ces paroles semblaient être un conseil, forma le projet de s'enfuir, le farouche Guillaume le fit traduire devant un conseil de guerre, et le condamna à mort comme déserteur.

Dans toutes les cours d'Europe se répandit alors l'annonce d'un drame de famille royale, comme celui de don Carlos en Espagne et d'Alexis Petrowitch en Russie. Mais la fatale tragédie s'arrêta à la mort du malheureux Katte, et Frédéric, subjugué par la douleur, éclairé par de sages conseils, corrigé par l'expérience, se montra à la fin de sa captivité tout autre qu'on ne l'avait vu dans ses joyeuses années d'évaporation.

Nous n'entreprendrons point de raconter son histoire. Nos plus illustres écrivains, Voltaire en tête, en ont assez parlé; et tout le monde la connaît. Nous dirons seulement qu'il en vint, comme son père, à s'occuper avec attention des plus petits détails de l'administration de son royaume, à mépriser comme lui les vaines habitudes de luxe et de splendeur.

Il eut, de plus que son père, la faculté de ne point se laisser tromper par un perfide ministre, de régner par lui-même, et la gloire de ne point faire seulement de ses troupes une pompeuse parade.

Avec son profond germanisme, Guillaume avait une sorte de respect superstitieux pour la dignité héréditaire de la maison d'Autriche. « Ceux-là, disait-il souvent, sont des misérables qui osent se rebellionner contre l'empereur. L'Allemagne doit avoir un chef; ce chef légitime, c'est l'empereur d'Autriche. Ni la France, ni

l'Angleterre ne doivent exercer leur ascendant sur notre vieille Allemagne, et je mettrai dans le berceau de mes enfants des pistolets et des épées, et je dirai à mes fils qu'ils doivent se servir de ces armes pour défendre l'indépendance de l'empire germanique. »

Mais Frédéric se servit de son épée pour abaisser la suprématie de l'Autriche, pour enlever à l'héritière des empereurs une magnifique province. Il se trouva un jour seul avec ses soldats prussiens, en face de la moitié de l'Europe liguée contre lui. Il combattit comme un lion, et sut garder par sa fermeté les conquêtes qu'il avait faites par son audace.

Grand dans la paix comme dans la guerre, il s'appliqua, dans la dernière phase de son existence, à réparer les conséquences désastreuses d'une longue suite de combats, à développer l'agriculture, l'industrie qui enrichissent un peuple, et les arts et les lettres qui l'ennoblissent. Chéri dans ses États, redouté au dehors, il fut, pendant près d'un demi-siècle, l'un des principaux moteurs de la politique européenne, et, en mourant, il léguait à son neveu Frédéric-Guillaume II un royaume qu'il avait élevé au rang des grandes puissances.

Dans l'histoire des vicissitudes, des bouleversements et des transformations des divers États européens, l'un des faits les plus curieux à observer est cette progression constante de la monarchie prussienne.

En 1415, le burgrave Frédéric de Nuremberg obtient, pour une somme de quatre cent mille florins, la Marche de Brandebourg : trois cent quatre-vingt-un milles carrés de pays, cinq cent mille sujets.

Son successeur immédiat ajoute à ce domaine la nouvelle marche : Kotbus, Wernigerode.

Sous le règne de l'électeur Albert-Achille, l'électorat s'accroît par l'adjonction de Krossen, Zullichau, Sommerfeld.

Sous le règne de Jean Sigismond, par la prise de possession de Clèves, Ravensberg et de la Prusse orientale.

En prenant le titre de roi, Frédéric I[er] possède un État de deux mille cinquante-cinq milles carrés, avec une population de un million sept cent trente mille habitants.

Du temps de Frédéric le Grand, le royaume de Prusse s'étend sur un espace de trois mille trois cent quatre-vingt-treize milles carrés, et l'on y compte cinq millions trois cent quatre-vingt mille habitants.

Depuis cette époque, on sait comment il s'est agrandi.

Maintenant ce royaume, fondé il y a quatre siècles par un prêt d'argent qui ferait sourire un de nos Péreire ou un de nos Rothschild, s'étend sur un espace de cinq mille cent vingt-cinq milles carrés, et compte dix-sept millions d'habitants.

Ainsi des débris des anciens États se forment de nouveaux États : ainsi s'accomplit, selon les desseins de la Providence, la destinée des hommes et des peuples.

Je me rappelle le poëme de Rückert, qui représente, sous une image symbolique, les vicissitudes des empires et l'oubli des nations.

Chidher, éternellement jeune, a dit : « Je passais par une ville, un homme cueillait des fruits dans un jardin. Je lui demandai : — Depuis quand cette ville existe-t-elle ? Il me répondit en continuant à cueillir ses fruits : — Cette ville a toujours existé, et elle existera toujours.

« Cinq cents ans après je revenais au même lieu.

« Il n'existait plus là aucun vestige de la ville. Un pâtre solitaire soufflait dans son chalumeau ; son troupeau broutait les feuilles et les fleurs. Je lui demandai : — Combien y a-t-il de temps que la ville est anéantie ? Il me répondit en continuant sa musique : — Une chose grandit, une autre disparaît. Mais ici, de tout temps, s'étendit ce pâturage.

« Cinq cents ans après je revenais au même lieu.

« Je vis une mer, je vis des vagues flottantes où un pêcheur jetait ses filets. Quand il se reposa de son travail, je lui demandai : —

Depuis combien de temps cette mer est-elle là ? Il me répondit : — Depuis qu'il y a des eaux dans le monde, on a pêché des poissons dans ces flots.

« Cinq cents ans après je revenais au même lieu.

« Je vis une vaste forêt. Un homme était là qui abattait un arbre avec sa hache. Je lui demandai : — De quelle époque date cette forêt ? Il me répondit : — J'ai toujours vu ces bois, et toujours ils ont grandi.

« Cinq cents ans après je revenais au même lieu.

« J'y retrouvai une nouvelle ville où résonnaient les rumeurs du peuple. Je demandai : — Combien y a-t-il de temps que cette ville est construite ? Qu'est devenue la forêt, la mer, le pâturage ? — La foule criait et n'entendait pas ma question. Ainsi vont les choses de ce monde, ainsi elles iront éternellement.

« Dans cinq cents ans je retournerai au même lieu. »

CHAPITRE SEPTIÈME

La Silésie. — Son ancienne histoire — Richesses de cette province. — Les usines, les laines, la bière de la Silésie. — Caractère des habitants. — Breslau. — Sa vieille église. — Frédéric II protecteur des jésuites. — L'université. — Les petites villes. — Les habitants des montagnes. — Une matinée dans un village. — Écrivains de la Silésie. — Chants populaires. — Le laboureur et le gentilhomme. — Les trésors du Zolltenberg.

La plus belle conquête de la Prusse est la Silésie. Après la guerre de Sept ans, l'Autriche n'a conservé qu'un côté de cette belle province ; Frédéric II en avait conquis la meilleure part. Si la Prusse s'est réjouie de ce précieux accroissement, la Silésie n'a pas tardé à reconnaître que, par son annexion à la monarchie du grand Frédéric, elle entrait dans une nouvelle ère, dans une ère de quiétude et de prospérité.

Par sa situation entre deux peuples qui, dans leur turbulente ambition, s'efforçaient sans cesse d'élargir leurs domaines, la Silésie était perpétuellement exposée à de nouvelles discordes et à de nouvelles invasions. D'un côté, les Polonais prétendaient étendre leur domination jusqu'aux Carpathes ; de l'autre, les Bohêmes voulaient s'avancer jusqu'à l'Oder. Malheur au pays qui se trouvait placé entre ces deux limites ! Ce pays, c'était la Silésie. Que de fois elle fut envahie, dilapidée, saccagée par ses deux cruels voisins ! Que de fois, dans un temps de lutte et d'anarchie, elle dut s'incliner devant un nouveau drapeau et subir la loi d'un nouveau maître. Au douzième siècle, elle appartient à la Pologne.

Wladislas II la partage entre ses trois fils. Ceux-ci la subdivisent pour donner une part d'héritage à chacun de leurs enfants, et un jour vient où, dans ce duché de Pologne, on ne compte pas moins de dix-sept petits souverains indépendants l'un de l'autre, rivaux l'un de l'autre, et se disputant à tout instant, les armes à la main, la possession d'une vallée, d'une colline, d'un village. Au quatorzième siècle, l'empereur Charles IV réunit cette principauté à la Bohême. Mais là subsistaient encore des descendants de la dynastie de Piast. Le dernier d'entre eux, qui était duc de Brieg, de Liegnitz et de Wohlan, fit, en 1537, un contrat par lequel il abandonnait son héritage à l'électeur de Brandebourg, Joachim II. Ce fut en vertu de ce contrat que Frédéric le Grand crut devoir s'emparer de la Silésie, après la mort de Charles VI. Quand on apprit, à la cour de Vienne, cette entreprise, on la traita comme un acte de folle témérité d'un jeune prince, dont le devoir, en sa qualité d'archi-chambellan de l'empire germanique, était de présenter à l'empereur l'aiguière au jour du couronnement.

Mais le *méchant homme*, comme l'appelait Marie-Thérèse, conquit et garda le précieux domaine qu'il avait convoité, et le nom de Silésie resta gravé avec une pensée de deuil dans le cœur de la noble fille de Charles VI, comme celui de Calais dans la mémoire de Marie d'Angleterre.

Le gouvernement de l'Autriche avait cependant fort négligé et quelquefois fort mal régi cette belle province, que Marie-Thérèse s'efforça vainement de conserver. En temps de guerre, il ne l'avait pas suffisamment défendue; en temps de paix, il n'avait pas su favoriser le développement naturel de son agriculture et de son industrie.

Les souverains de l'Autriche ne connaissaient guère cette principauté, située à l'extrémité de leur empire. Les ministres la livraient à des fonctionnaires inertes, inintelligents ou malheureusement cupides.

En 1471, Frédéric le Grand entrait à Breslau, non point en

conquérant, mais en ami. Il annonçait d'utiles réformes; il ne faillit point à ses promesses. A son génie de soldat, il joignait l'intelligence pratique de l'administrateur. Il affranchit la Silésie des règlements qui entravaient son commerce; il la dota de plusieurs importantes institutions, et lui donna un essor qu'elle n'avait jamais eu.

Avant de mourir, il eut la joie de voir son œuvre fructifier. Depuis un siècle, elle n'a fait que grandir. Aujourd'hui la Silésie est l'une des plus industrieuses, des plus florissantes possessions de la Prusse, et l'une des plus peuplées. Sur un espace de sept cent quarante milles carrés, on y compte trois millions deux cent mille habitants.

L'Oder, qui descend des Riesengebirge et qui devient navigable à Ratibor, la traverse, du sud au nord, dans toute son étendue. Un grand nombre de ruisseaux et de rivières la sillonnent en différents sens.

Son sol n'est point partout fécond. Du côté de Posen et du côté de la Marche de Brandebourg s'étendent ces plaines de sables arides que le travail le plus patient ne peut fertiliser. Dans les districts montagneux qui, vers la Saxe et la Bohême, forment les limites méridionales de cette province, le laboureur ne trouve que quelques parcelles de terre à ensemencer, et ne récolte que de l'orge et de l'avoine.

Mais, entre la rive droite de l'Oder et la chaîne des Riesengebirge, quelles riches plaines! Champs de blé et champs de tabac, enclos remplis d'arbres fruitiers, récolte de raisins et de houblon, et, de toutes parts, l'active, l'intelligente, la prospère industrie.

Ici, les mineurs qui enlèvent aux cavités profondes le charbon de terre, le minerai de cuivre, de fer, de plomb, voire même des pépites d'argent; là, les pâturages où s'engraissent d'innombrables troupeaux, et dans chaque ville, et dans chaque village, les métiers de tisserands, les filatures de lin et de coton.

Les mines de la Silésie donnent annuellement douze cent mille

quintaux de fer, dix millions de tonnes de différents autres produits : cuivre, plomb, alun, arsenic, charbon de terre. On y trouve aussi des agates et des améthystes.

Les troupeaux de moutons donnent, année moyenne, soixante-dix mille quintaux de laine. Le produit des tissus de fil est estimé à quarante millions de francs par an. Çà et là s'élèvent, en outre, des fabriques de différents genres, des verreries, des tanneries et surtout des brasseries.

Ah ! les bons Silésiens ! Ils sont, en général, d'une humeur joyeuse, comme les gens qui vivent d'une vie honnête dans l'accomplissement d'un devoir régulier. Le soir, quand ils ont fini leur tâche de la journée, ils aiment à s'asseoir à la table de famille ou à se réunir fraternellement dans un cabaret.

Leurs vignes, quelque soin qu'ils y apportent, ne peuvent leur donner l'arome des raisins de Bourgogne, le bouquet des coteaux du Médoc, ni probablement celui des plaines de la Champagne ; mais ils n'en rendent pas moins hommage à une idole anacréontique, à un Bacchus septentrional. Seulement, les attributs de ce Bacchus ne ressemblent point à ceux qui nous ont été transmis par la mythologie grecque. Il n'a ni tigres, ni éléphants à dompter, il ne s'entoure point d'une cohorte de satyres impudents ou de bacchantes échevelées, et de çà et de là, dans les petites communautés de cette honnête région, il chercherait en vain une Ariane abandonnée. Le Bacchus de la Silésie, il faut se le représenter comme un brave et candide garçon qui s'assoit gaiement sur un banc de chêne dans une brasserie, une guirlande de houblon sur la tête, un faisceau d'épis d'orge à la main, et réjouit par sa bonne et franche physionomie tous ceux qui se plaisent à chanter, dans des chants naïfs, la beauté pudique d'une innocente jeune fille, le charme d'un doux regard et d'un doux aveu, le bonheur d'une réunion amicale autour d'une ample cruche de bière.

La bière de Silésie est renommée dans toute l'Allemagne, surtout une certaine bière aristocratique qu'on appelle *scheps*. Les anciennes

chroniques la mèntionnent comme un des nobles produits de la province ; les poëtes slaves et germaniques de la Silésie l'ont célébrée dans leurs différents dialectes, et un grave latiniste lui a consacré ce distique :

Scheps caput ascendit, nec scalis ndiget ullis,
Sessitat in stirnis, mirabilis intus in hirnis[1].

On dit aussi que lorsqu'on a quelque temps savouré le scheps, il devient presque impossible de s'en priver, témoin ce duc de Sagan, qui, au quatorzième siècle, fut nommé archevêque de Saltzbourg. En partant pour son diocèse, il avait eu soin d'adjoindre à ses bagages plusieurs tonnes de sa bière favorite. Mais, à son arrivée à Vienne, sa provision était épuisée. Il demandait un verre de scheps, et on croyait lui faire grand plaisir en lui offrant du vin de Tokai. Alors il tomba dans un profond découragement, et s'en revint en Silésie, abandonnant son évêché.

Je crois pourtant que cette histoire a été inventée par les brasseurs ; que le jeune prince fut ramené à son pays par un regret moins matériel, par l'amour du sol natal.

Il suffit de voir ce doux et riant pays pour comprendre que ceux qui y sont nés ne se décident pas aisément à le quitter et y rentrent avec bonheur.

Beautés de la nature, richesse du sol, variété de scènes pittoresques, variété de mœurs et de physionomies, tout ici est réuni dans une paisible harmonie pour attirer les regards et intéresser la pensée.

Dans les temps anciens, la Silésie fut habitée par des tribus de Quades et de Lugiernes, dont il ne reste aucun vestige. Ensuite sont venus les Polonais, les Bohêmes, les Allemands, puis une quantité de juifs s'y sont établis, et y sont restés malgré les outrages et les exactions qu'ils subirent au moyen âge.

1. Le scheps monte au visage sans échelle, pénètre dans le front, et opère des merveilles dans le cerveau.

Chacune de ces races différentes a conservé longtemps son caractère distinct, ses habitudes particulières, et, maintenant encore, la communauté slave ne ressemble point à la communauté tudesque.

Mais à quelque race qu'ils appartiennent, les habitants de la Silésie se signalent, entre tous ceux des divers États de l'Allemagne, par la douceur et la gaieté naturelle de leur caractère, par leurs habitudes de travail et leur urbanité.

Je me souviens de l'impression que j'éprouvai lorsque je pénétrai pour la première fois dans cette province. J'y arrivais par la frontière polonaise. Je venais de voir la pauvre noble cité de Cracovie, décorée du titre de ville libre, et gouvernée, espionnée, opprimée par trois consuls étrangers. J'avais été plusieurs fois, dans le cours de mon voyage, obligé de stationner chez ces malheureux juifs de Pologne, qui, à leur profession ostensible d'aubergistes, adjoignent plusieurs autres métiers, et qui, à mesure qu'ils s'enrichissent, prennent une apparence plus misérable pour écarter toute convoitise. J'avais vu les châteaux des gentilshommes dépeuplés par l'insurrection de 1830, et les cabanes des paysans appauvries aussi par cette même tentative de révolution. C'était un triste spectacle qui, à chaque halte et, pour ainsi dire, à chaque pas, me serrait le cœur.

Mais voilà que deux poteaux noirs et blancs, surmontés d'une aigle et d'une couronne, m'annoncent que je suis dans un autre pays, et en quelques instants tout a changé d'aspect. Le sol est pourtant à peu près le même que celui que je viens de traverser; mais il est cultivé avec plus de soin, et ceux qui l'occupent ont sur leur physionomie l'expression de la quiétude et de la sérénité. Les enfants conduisent en chantant leurs troupeaux dans les pâturages; les paysans fument gaiement leur pipe en creusant les sillons; les femmes se rendent d'un endroit à l'autre, leur quenouille à la ceinture, leur fuseau à la main, et filant chemin faisant le fil le plus menu.

Partout le travail journalier et régulier; partout dans les

hameaux, dans les villages, dans les villes, l'apparence de l'ordre, du calme, du bien-être.

Certes, à cette époque, les prôneurs de réformes politiques ne pouvaient pas se vanter d'avoir fait de grands progrès en Prusse. Elle n'avait encore admis aucune libérale constitution ; elle était, comme par le passé, à peu près entièrement soumise à la royauté absolue. Mais en la voyant, à cette époque, j'avoue que je ne lui souhaitais pas une autre liberté, et, en parcourant la Silésie, l'idée ne me venait pas de me complaire dans les âpres satires de deux acerbes juifs, Bœrne et Heine, ni d'applaudir aux hymnes révolutionnaires des prosélytes de Mazzini. Je me rappelais, au contraire, quelques-unes des plus ravissantes pages de la poésie allemande, et je croyais avoir autour de moi une des vivantes images décrites dans le chant de la Cloche, de Schiller :

« Mille mains actives travaillent et se soutiennent dans un commun accord, et toutes les forces se déploient dans un mouvement empressé. Le maître et le compagnon poursuivent leur œuvre sous la sainte protection de la liberté. Chacun se réjouit de la place qu'il occupe et brave le dédain. Le travail est l'honneur du citoyen, la récompense est l'honneur du travail. »

A peu près au centre de cette noble province s'élève la ville de Breslau, l'une des cinq grandes villes de l'Allemagne, par sa population de cent vingt mille âmes.

Elle est vieille cette métropole de la Silésie. Dès le dixième siècle, elle est déjà citée, dans la chronique du pays, sous son nom primitif de *Wortislawes*.

Comme toutes les vieilles villes qui, dans le pénible travail d'organisation du moyen âge, avaient tant de luttes à soutenir, elle a eu sa ceinture de remparts; elle a été assombrie par les tours d'une forteresse.

Mais le temps est venu où la cité a pu, sans imprudence, se délivrer de son armure de granit, comme un soldat qui, après les jours de bataille, se dépouille de sa cuirasse. La bourgeoisie

de Breslau est sortie toute joyeuse de l'enceinte qui la comprimait, et, à la place de ses bastions, de ses remparts sinistres, s'est mise à dessiner de riantes promenades, à planter des arbres, à construire d'élégantes habitations.

De l'ancien temps, elle a pourtant gardé ses rues étroites et sombres, ses hautes et profondes maisons à pignon où, en plein jour, on est obligé de tenir une lampe allumée pour se guider dans de tortueux escaliers. Par bonheur, elle a gardé aussi ses vénérables églises, dont la première fut construite, au douzième siècle, par l'évêque polonais Walther, qui y introduisit le rituel du diocèse de Lyon. Une de ces églises est consacrée à sainte Edwige, une comtesse de Méran qui, au treizième siècle, épousa le duc polonais Boleslas, surnommé le Barbu. Cette noble fille du Tyrol édifia, par son ardente charité et sa profonde humilité, tous ceux qui la voyaient, comme cette sainte Élisabeth de Hongrie, dont M. de Montalembert a si dignement narré la légende. De plus, elle aida au développement social de sa patrie adoptive, en amenant dans cette région encore à moitié barbare une colonie d'industrieux et laborieux Allemands.

La plupart des vieilles églises de Breslau ont conservé de précieux vestiges de l'ancien art germanique, des sculptures et des tableaux. Dès le quinzième siècle, il y avait dans cette capitale de la Silésie une école de peinture qui a précédé celle de Nuremberg, et dont les œuvres peu nombreuses sont un curieux objet d'étude, surtout pour ceux qui recherchent dans ses premiers éléments l'histoire de l'art.

Plusieurs de ces précieux édifices appartiennent encore au culte catholique.

Lorsque, au mois de janvier 1741, Frédéric s'avança jusqu'à Breslau, la population protestante de cette ville le reçut avec enthousiasme. Elle n'acceptait qu'à regret la domination de l'Autriche. Elle se réjouissait de s'allier à un roi protestant.

Frédéric ne se laissa point étourdir par ces manifestations. Il

accueillit amicalement ses coreligionnaires, mais il n'éloigna point de lui les catholiques. Il leur promit de respecter leurs droits, de protéger leur culte, et vingt ans après, il leur prouva d'une façon éclatante qu'il se souvenait de ses engagements.

En 1773, Clément XIV supprimait la société des jésuites, et Frédéric la maintenait à Breslau.

« Vous voilà donc, lui écrivait Voltaire, général des jésuites, après avoir été général d'armée. »

Frédéric lui répondait : « C'est dans l'intérêt de l'éducation de la jeunesse que je garde les jésuites. »

Entre tous les hommages rendus à la célèbre compagnie, celui-ci assurément n'est pas un des moins notables.

Breslau est une grande ville de commerce et un vaste entrepôt de marchandises. L'Oder, qui ici est déjà assez fort pour porter des bateaux de mille quintaux, la rejoint à la Baltique. Les chemins de fer la rejoignent à Varsovie, à Berlin, à Vienne. Le bruit des lourds camions résonne perpétuellement dans ses rues. Les balles de laine s'entassent dans ses magasins, comme les balles de coton à la Nouvelle-Orléans. A la foire du mois de juin, qu'on appelle la foire des laines, l'active cité est remplie d'une foule d'étrangers. Des fabricants et des paysans y affluent de tous les côtés ; les marchands de France, d'Angleterre, de Suède viennent y chercher les fines toisons et les belles toiles de Silésie.

Breslau a aussi un caractère aristocratique et scientifique. Il existe en Silésie une quantité de familles nobiliaires descendant des anciens seigneurs polonais, bohêmes, autrichiens, qui jadis possédaient la meilleure part de cette province. Un grand nombre de ces familles viennent ici passer l'hiver et y donnent des bals brillants, et y étalent le luxe de leurs équipages. L'un des plus beaux édifices de Breslau fut construit par les Hatzfeld. C'est aujourd'hui le palais du gouvernement.

En 1702, l'empereur Léopold Ier fonda dans cette ville une faculté de théologie qui, en 1811, est devenue une belle et impor-

tante université, fréquentée par sept cents étudiants, et dotée d'un revenu considérable. Elle a une bibliothèque composée de près de trois cent mille volumes et de deux mille manuscrits, parmi lesquels nul bibliophile de France ne pourrait voir sans l'envier un superbe manuscrit des chroniques de Froissart qui a appartenu à la maison de Bourgogne.

Breslau s'honore aussi de posséder plusieurs gymnases parfaitement organisés, plusieurs riches bibliothèques particulières, et plusieurs sociétés littéraires, entre autres, celle qui porte le titre de Société Silésienne. Elle recherche avec une intelligente activité tout ce qui tient aux antiquités, à l'histoire et à la littérature de cette province et publie des mémoires intéressants.

Les autres villes de la Silésie ne renferment que quelques milliers d'habitants. La plupart ont un attrayant aspect, surtout celles qui sont situées du côté des montagnes. Le dôme d'une église les domine ; un frais ruisseau les arrose ; des arbres fruitiers les ombragent ; des jardins les entourent. Pendant le jour, on y entend les clapotements du métier du tisserand, ou le sifflement du rouet de la fileuse. Matin et soir, des troupeaux d'oies et de moutons traversent les rues, car ici, de tout côté, la vie agricole s'allie à la vie industrielle. Ce double mode d'existence est surtout intéressant à observer dans les vallées des Riesengebirge. De ce sol aride, le paysan n'obtient par un pénible labeur qu'une maigre récolte d'orge ou de pommes de terre. A cet insuffisant produit de la terre, il faut nécessairement joindre celui de l'industrie, et chaque maison est une petite fabrique où, jeunes et vieux, chacun a sa tâche régulière. Les hommes préparent les flocons de laine, les écheveaux de chanvre ou de lin. Les femmes filent perpétuellement. Elles ont appris de leurs mères cet art primitif, ennobli par les plus pures images de l'antiquité, par nos reines et nos châtelaines du moyen âge, elles l'enseignent à leurs filles et les perfectionnent. Les Parques, ces cruelles fileuses de la mythologie grecque, coupent souvent d'une main impitoyable le fil de mort à l'instant même où il s'allonge entre leurs

doigts ; les braves femmes de la Silésie s'exercent, au contraire, à prolonger indéfiniment le fil menu dont le produit servira à substanter la vie de leurs enfants. Il en est qui, par la dextérité de leur travail, parviennent à faire pour les fabricants de fines toiles des fils continus de plusieurs lieues de longueur qui ne pèsent pas plus de vingt-quatre grammes.

Pendant les deux tiers de l'année, toute la laborieuse famille reste enfermée dans sa demeure assombrie par de longues nuits, et entourée de neige. Mais l'été venu, la voilà qui émigre, qui se répand au dehors, qui s'en va sur une des pentes de la montagne occuper sa maison d'été. Cette maison, c'est sa *baude,* son rustique chalet. Autour de ce modeste édifice construit avec des poutres de sapins sur une base en maçonnerie, est un pâturage où l'industrieux paysan conduit son troupeau, et où il tâche de récolter une provision de foin pour l'hiver.

Ah ! les bonnes gens ! qui pourrait les voir sans s'intéresser à eux ! Quelle chaste et honnête vie si humblement astreinte à la loi du travail, si éloignée de nos vaines agitations, si aisément égayée par de naïves jouissances ! Quel enseignement pour ceux qui se laissent entraîner dans le tourbillon du monde, fasciner par les feux follets de l'ambition, égarer par la *Fata morgana* des orageux désirs.

Je me souviens d'une matinée d'été dans un des étroits vallons des Riesengebirge. J'étais seul assis sur un banc de pierre, devant la porte d'une auberge champêtre, où la veille, une active hôtelière avait fouillé toute son armoire pour garnir mon lit d'une paire de fins draps, et sacrifié une de ses plus belles poules pour me préparer un succulent souper. Le soleil se levait sur la montagne, et ses rayons naissants se répandaient comme une poudre d'or à travers les rameaux de la forêt. Une hirondelle venait à mes pieds becqueter les brins de chaume qui devaient lui servir à faire son nid. Un de ces jolis insectes aux ailes de rubis, qu'on appelle en Franche-Comté les bêtes du bon Dieu, s'était posé avec confiance sur mon banc, et y cheminait dans une sorte de paisible rêverie,

en attendant que l'idée lui vînt de prendre son vol. Un enfant s'en allait conduire dans le bois deux génisses folâtres, dont il suivait d'un pied alerte la course capricieuse. Une jeune fille debout, au bord du sentier, sa quenouille sous le bras, son fuseau à la main, l'observait d'un regard attentif, comme pour lui donner, au besoin, son assistance. A quelque distance de là, tintait la cloche d'une église catholique, et l'air était imprégné du parfum des herbes fraîches, de l'arome des sapins résineux, cet encens de la nature dans le religieux sanctuaire des montagnes. Dans cette heureuse retraite, il me semblait qu'une rosée salutaire, comme celle qui ravive les plantes, me rafraîchissait le cœur, qu'une douce et pure atmosphère s'étendait sur ma pensée.

En ce moment, j'avais près de moi un recueil de poésies allemandes. Je l'ouvris au hasard, et j'y lus ces strophes d'Eichendorf.

C'était la juste expression de mon recueillement :

« O profond, ô merveilleux silence ! Quelle solitude dans le monde ! Les cimes des arbres s'inclinent doucement, comme si le Seigneur passait dans les bois.

« Je me sens comme régénéré. Où sont mes tristesses et mes soucis ? J'ai honte ce matin des inquiétudes qui naguère éloignaient de moi le sommeil.

« Le monde, avec ses joies et ses agitations, est pour moi comme un pont sur le fleuve du temps. Ainsi qu'un pèlerin, je traverserai, mon Dieu, ce pont difficile, pour m'en aller à toi.

« Je n'aspire plus à conquérir par mes chants de vains suffrages, je brise la lyre qui follement résonne. Je me recueille dans le silence, en face de Dieu et de l'éternité. »

Chacun de ces agrestes villages a ses écoles très-assidûment fréquentées par les enfants des pauvres comme par ceux des riches. Chaque ville a son gymnase, sa bibliothèque, et quelques établissements d'éducation pratique.

Toute cette province si occupée de travaux industriels et d'opérations commerciales a le sentiment de la poésie, le goût des études

sévères et des arts, et plus d'une fois, elle s'est signalée par ses observations scientifiques et ses productions littéraires.

Là, au dix-septième siècle, apparut Martin Opitz, le Malherbe de l'Allemagne.

> Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
> Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Opitz fut le chef d'une école poétique, qu'on appelle l'école silésienne.

Cinquante ans après, la Silésie avait encore l'honneur de donner son nom à une autre école, dont Hofmannswaldau et Lohenstein furent les deux principaux coryphées.

En Silésie est né Jacob Böhme, le pauvre cordonnier, qui est devenu célèbre par ses œuvres mystiques; Gunther, le poëte, qui composa dans les misères de sa vie des élégies émouvantes, et mourut à vingt-huit ans.

A lá Silésie appartiennent, par leur naissance et leur première éducation, les deux philosophes Garve et Wolf; l'éloquent théologien Schleiermacher; l'un des critiques les plus distingués de l'Allemagne, Wolfgang Menzel; l'aristocratique et humoristique voyageur Pückler Muskau; le plus fécond des auteurs dramatiques de la Prusse, Raupack; les quatre romanciers populaires Van der Velde, Holtei, Laube, Willibald Alexis; les deux peintres Hubner et Lessing.

En dehors de cette littérature des salons, des théâtres, des cabinets de lecture, le peuple a sa littérature à lui; ses *Sagen*, ses traditions que le conteur du village narre le soir, à la veillée, dans son rustique langage, au milieu d'un cercle de fileuses et de jeunes gens, ses chants naïfs dont personne ne connaît l'auteur, qui sont éclos comme des fleurs, dans les joies printanières de la vallée, dans la solitude austère des montagnes : chants d'amour et de deuil; chants de noces et de baptêmes; chants de pâtres et de chasseurs. Il y en a pour toutes les professions et pour toutes les circonstances.

Quelques-uns de ces chants retracent dans des strophes d'une simplicité touchante, un tragique événement, et plus d'une belle jeune fille penche la tête sur son rouet en les écoutant et sent ses yeux s'humecter de larmes. D'autres sont faits seulement pour égayer un banquet, ou animer une ronde de village par un joyeux refrain. D'autres, comme celui que nous allons citer, présentent sous une forme légère un enseignement moral.

« Un paysan avait trois filles :

« La première épousa un gentilhomme ; la seconde un musicien ; la troisième un laboureur.

« L'aînée dit : — C'est moi qui ai fait le meilleur choix.

« Le matin, quand je m'éveille, j'entends sonner les cors de chasse, et aboyer les meutes. »

« La seconde dit : — C'est moi qui ai fait le meilleur choix.

« Le matin, quand je m'éveille, je vois le violon suspendu à la muraille, le violon orné de rubans roses. »

« La troisième dit : — C'est moi qui ai fait le meilleur choix.

« Le matin, quand je m'éveille, je descends à la grange, je vois battre le blé, et je vois ensuite de beaux écus tomber dans mes coffres. »

« Quand vint la fête de Pâques le laboureur tua un bœuf.

« Il invita à dîner le gentilhomme ruiné, et le pauvre musicien.

« Le musicien joua du violon, le gentilhomme dansa. Le laboureur était assis à table et riait de bon cœur. »

Les traditions populaires de la Silésie ont également, pour la plupart, un caractère moral ou religieux. C'est l'apologue d'une naïve communauté, c'est la leçon que les familles de paysans se transmettent de génération en génération.

Telle est, entre autres, celle-ci qui, dans une fable fantastique, nous offre un sage enseignement :

« Il y a deux siècles environ, dans le voisinage de la souveraineté du Zoltenberg, vivait un brave homme de Schweidnitz, nommé Jean Beer. Les gens de son village le considéraient comme un être

d'une nature bornée, car il ne cherchait point à s'enrichir et manifestait, au contraire, un grand mépris pour l'argent. Il passait la plus grande partie de son temps, seul, dans les bois, rêvant et réfléchissant. Il savait qu'il y avait des génies païens, des génies barbares enfermés dans les grottes de la montagne. Il songeait au moyen d'arriver jusqu'à eux, et de les délivrer de leur captivité.

« Après s'être préparé à cette œuvre de charité par la méditation et par la prière, un jour il se hasarde à pénétrer dans une des cavités mystérieuses ; mais, au moment où il y entrait, il en fut violemment repoussé par un coup de vent impétueux. Il comprit alors qu'il n'avait point encore acquis la force nécessaire pour subjuguer les puissances surnaturelles de ces profondes cavernes. De nouveau il se retira dans la solitude ; de nouveau il pria.

« Quelque temps après, il recommença son entreprise, et cette fois, il parvint sans obstacle dans une grande galerie souterraine, silencieuse et déserte. A l'extrémité de ce long défilé, brillait une lumière blafarde, pareille à celle d'un feu follet.

« Le religieux Jean poursuivit résolûment sa marche, et arriva à une large porte en fer, hermétiquement fermée.

« Il frappe à cette porte. Personne ne répond. Il frappe une seconde, une troisième fois. Enfin, la lourde barrière roule sur ses gonds et s'ouvre devant lui.

« Il s'avance sous une voûte ténébreuse, éclairée seulement par la pâle lueur qui lui a servi de guide. Trois hommes décharnés et portant des vêtements d'une forme depuis longtemps surannée, sont assis autour d'une table ronde : sur cette table, est un gros livre noir, fermé avec des agrafes d'or.

— Que la paix soit avec vous ! » dit Jean, d'une voix affectueuse, en s'approchant de ces trois hommes.

Tous trois lui répondent : « Ici, il n'y a point de paix.

— Que la paix soit avec vous, au nom de Notre-Seigneur, » répète le pieux Jean.

Les trois hommes tremblèrent et murmurèrent : « Ici, il n'y a point de paix. »

Il fait encore quelques pas, et regardant en face les malheureux captifs, répète une fois encore ses paroles chrétiennes.

Cette fois, tous les trois restent muets.

Après un moment de silence, Jean leur demande : « Qui êtes-vous ?

— Nous ne le savons plus, répondent-ils.

— Que faites-vous ici ?

— Nous attendons le jour du jugement.

— Quelle faute avez-vous commise?

— Regarde, » dit l'un d'eux en se levant, et en tirant un rideau qui voilait le fond de la caverne.

Jean aperçoit un amas confus d'ossements humains, d'épées et de poignards, et de tonnes remplies d'or et d'argent.

Les trois hommes tremblaient de tous leurs membres.

L'un d'eux lui dit : « Prends avec toi ces trésors.

— Non, répond le pieux solitaire.

— Prends-en la moitié, dit le second.

— Non.

— Touche-les, du moins, dit le troisième.

— Non.

— Ouvrez le livre noir, » dit alors un des captifs à ses compagnons.

Le livre est ouvert, et on y lit ce passage :

« Les derniers esprits des montagnes seront délivrés quand un homme au cœur pur dédaignera leurs trésors, qui appartiennent au démon. »

A l'instant, le fond de la grotte s'entr'ouvre ; le vent emporte les tonnes d'or et d'argent, puis les trois hommes disparaissent, et Jean se retrouve en pleine campagne, dans le calme d'une belle nuit, sous un ciel étoilé.

CHAPITRE HUITIÈME

La Lusace. — Topographie. — Les Slaves. — Caractères et coutumes des Wendes. — Fêtes populaires. — La moisson. — Noël. — Pâques. — Les veillées d'hiver. — Les mariages. — Les chants matrimoniaux. — Ballades populaires.

En 1815, par une des décisions de ce suprême congrès de Vienne, qui jugeait, comme Rhadamante, les rois et les peuples, la Prusse a eu le plaisir d'adjoindre à la Silésie, conquise par les armes de Frédéric, la plus grande partie de la haute et basse Lusace, qui depuis deux siècles appartenait à la Saxe.

Ils ne sont pas très-étendus ces deux districts, qui, de même que la Silésie, ont été convoités et envahis par de puissants souverains. En y comprenant les petites portions de terrain que le diplomatique tribunal de Vienne a bien voulu conserver à la Saxe, ils n'occupent qu'un espace de cent cinquante milles carrés, et on n'y compte pas plus de deux cent cinquante mille habitants.

Mais quel joli pays, entrecoupé par des collines, bordé par une chaîne de montagnes, arrosé par de fraîches rivières : la Reisse, la Sprée, la Lobau, l'Elster ; parsemé de vertes forêts, et de champs féconds, de villages industrieux et de maisons seigneuriales, entre autres celle que le prince Puckler-Muskau a construite au milieu d'une vaste lande déserte dont il a fait un parc magnifique.

Ces deux districts sont occupés en grande partie par des Slaves descendants des anciennes tribus nomades qui, des rives de la Baltique, se répandirent au sixième siècle dans la Marche de

Brandebourg et dans les plaines de la Saxe. Eux-mêmes s'appellent Sorbes. Les chroniqueurs du moyen âge leur ont donné le nom de Serbes, puis celui de Wendes. C'est par ce dernier nom qu'on les désigne généralement aujourd'hui dans cette région de l'Allemagne.

Refoulés vers l'Oder, subjugués par les margraves, cernés de tout côté par la race germanique, ils ont pourtant conservé leur type distinct, leurs costumes d'un autre temps, leurs traditions anciennes, et, dans plusieurs cantons, leur langue nationale.

Je dois dire qu'entre toutes les diverses races de l'Europe, la race slave m'inspire une sympathie particulière. Son nom signifie *gloire*. Mais ce n'est point la gloire de ses armes qui m'attire à elle; c'est, au contraire, son caractère naturellement sociable et pacifique, son esprit religieux, son imagination poétique.

J'ai vu la plupart des rameaux que cette nombreuse nation a, comme un chêne gigantesque, étendus à travers diverses contrées de l'Europe. J'ai vu le seigneur slave dans son luxe splendide, et le serf dans l'humilité de sa vie laborieuse. Je me suis assis à la table somptueuse des patriciens de Pétersbourg, où brillent dans des flacons de cristal les vins les plus recherchés, où s'amoncellent dans des assiettes d'argent les fruits du Midi, et à la table du pauvre paysan de Pologne, où l'on ne trouve souvent qu'un peu de pain noir et un verre d'âpre eau-de-vie.

Dans une longue continuité d'années de voyages, j'ai vécu au milieu des tribus slaves du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, de la Poméranie et de la Serbie, de la Carniole et du Monténégro. J'ai appris à balbutier leur langue par leurs chants populaires, à les aimer par leurs douces vertus, et partout où je rencontrais quelques filets épars de ce vaste fleuve qui a inondé la Russie, la Pologne, la Bohême, plusieurs des principautés de la Prusse et plusieurs États de l'Autriche, je me plaisais à y rechercher leurs qualités primitives et les vestiges de leur origine.

Ces qualités et ces vestiges, on les retrouve très-marqués parmi les Wendes de la haute et basse Lusace.

Ce petit peuple, converti au christianisme, non sans peine, par l'ascendant des Allemands, est comme tous les peuples slaves appartenant au rite grec, au dogme catholique ou à la doctrine protestante, essentiellement religieux. Sa religiosité se manifeste par la rigoureuse abstention du travail les dimanches et les jours de fête, par de pieuses lectures, par les formules même de son langage dans les plus petites circonstances de sa vie journalière.

Dans les pampas de la Plata, quand un voyageur entre dans la demeure d'un *gaucho,* il prononce ces mots : *Ave Maria purissima.* Le maître du logis répond : *Sin peccado concebida.* Tous deux alors se tendent la main ; tous deux ont, par des paroles évangéliques, reconnu leur chrétienne confraternité. De même, dans la Lusace, quand les Wendes se rendent visite, ils se saluent par ces mots : *Gott helfe!* Que Dieu vous soit en aide !

Dans les rues de la Havane, quand il m'arrivait de demander une indication à un passant, après m'avoir complaisamment donné les renseignements que je désirais, il me disait : *Vaya con Dios!* Allez avec Dieu ! Les Wendes s'adressent mutuellement le même vœu quand ils se quittent : « Allez au nom de Dieu ! » ou « Que le Seigneur vous accompagne ! » De même, dans leurs diverses entreprises et dans leurs travaux, à tout instant ils invoquent la bénédiction de Dieu.

« Je te pansay, Dieu te guarit ! » disait l'illustre Ambroise Paré. De même le laboureur wende dit, en répandant son grain dans ses sillons : « Je sème, Dieu bénit ! »

Ces habitudes religieuses ne sont point parmi les Wendes un vain simulacre. Ils y joignent un profond sentiment de moralité. Parfois peut-être, en leurs heures de loisirs, ils s'abandonnent trop aisément à l'attraction de la brasserie, et consomment trop de cruches de bière et de verres d'eau-de-vie. Mais dans ces cabarets, où ils se croient obligés de célébrer tous les heureux événements de leur famille, il n'entre point de batailleurs, et dans leurs villages, on ne connaît point d'impudents Lovelaces.

Le vol est rare aussi parmi eux, si rare et si peu redouté qu'ils ne mettent point de serrure à leurs portes. Seulement, ils ont de la peine à se persuader qu'il y ait de l'illégalité à enlever quelques branches dans la forêt, quelques fruits dans un jardin. « Dieu, disent-ils, fait grandir ces bois et mûrir ces fruits pour l'usage de tous les hommes. »

Leur confiance l'un envers l'autre est telle, que souvent ils concluent une importante affaire sans aucun écrit, en présence d'un ami, en se serrant la main, et en se disant : « Dieu nous voit et nous entend ! »

Comme les anciens Slaves, ils sont très-hospitaliers. Le voyageur qui entre dans leur demeure peut être sûr d'y trouver un bon accueil. A leurs fêtes patronales, à leurs kermesses, leurs tables sont pendant plusieurs jours couvertes de viandes rôties et de gâteaux. Quiconque en a envie peut en prendre sa part.

Au milieu de la population allemande qui les entoure, les Wendes se distinguent par la persistance et l'énergie de leur travail. Une partie de la Lusace est un sol plat, d'une nature infructueuse. Mais quand les Wendes entreprennent de cultiver une bande de terre, ils ne se laissent arrêter par aucune difficulté.

Le père de famille, qui maintenant encore comme dans l'ancienne communauté slave, exerce sur ses enfants une sorte de pouvoir absolu, dirige lui-même l'opération. Ses ouvriers le suivent docilement. La terre rebelle est bêchée, fouillée, engraissée, et bon gré, mal gré, il faut bien qu'elle cède à cet énergique labeur. C'est ainsi que les Wendes ont peu à peu, comme les patients Hollandais, converti en champs fertiles des landes de sable et des marais.

Mais vienne le dimanche, puis quelque fête périodique ou quelque autre fête extraordinaire, une noce ou un baptême, et ces mêmes hommes, qui pendant les jours de labeur ont été si humblement asservis à leur tâche, on les verra jouir avec bonheur de leurs heures de liberté, et danser et chanter comme s'ils n'avaient jamais songé à faire un autre emploi de leur vie.

L'une des belles fêtes des Wendes est celle de la moisson. Le char qui emporte les dernières gerbes des champs de blé est décoré de guirlandes de fleurs, et on le mène solennellement à la demeure du propriétaire. Des jeunes filles et des femmes, également parées de rustiques bouquets, le précèdent. Les hommes viennent ensuite, rangés sur deux lignes, portant leurs râteaux sur l'épaule, soldats du travail, conduisant gaiement au logis la pacifique conquête qui n'a point fait verser le sang et n'a point fait couler de larmes.

Chacun connaît les *Moissonneurs italiens*, de Léopold Robert. Le joyeux appareil du dernier jour de moisson, dans le pays septentrional des Wendes, offrirait un tableau d'un caractère plus grave, mais non moins attrayant.

En se mettant en marche, la cohorte des ouvrières et des ouvriers entonne un chant religieux qu'elle continue jusqu'à ce qu'elle arrive dans la cour du maître, et le généreux Booz de la Lusace est là qui les attend pour les remercier de leur fidèle travail, et la maîtresse de maison, qui fut peut-être une douce et religieuse Ruth, leur a fait préparer un souper, et veille elle-même avec une affectueuse sollicitude à ce que chacun d'eux ait sa part d'agneau rôti, de *mehlspeise* et son verre d'eau-de-vie.

Puis voilà que les musiciens s'avancent avec la *husla* populaire et la longue clarinette qu'on appelle la *tarakara*, et ils donnent le signal de la danse. Alors maîtres et serviteurs, tout le monde est en mouvement. La belle et riche fermière ne refuse point de donner sa main à un rustique faucheur, et la vieille femme n'est point dédaigneusement abandonnée par les jeunes ouvriers. C'est une joyeuse réunion de tous les âges et de toutes les conditions; c'est l'accord de toutes les honnêtes gaietés sous la voûte du ciel, sur le préau de la maison patriarcale, au milieu des dons de Dieu et de la nature.

D'autres fêtes ont conservé un caractère curieux de naïveté. A Noël, une jeune fille, qui représente l'enfant Jésus, s'en va de maison en maison, tenant d'une main une verge et une clochette,

de l'autre un mouchoir rempli de pommes et de noix. Elle entre dans la chambre où toute la famille est réunie autour d'un de ces grands poêles en terre cuite, comme ceux que l'on voit dans l'*isba* du paysan russe.

Elle s'avance avec sa robe blanche, son voile blanc, symbole de la blanche nuit de Bethléem, et demande, d'une voix à la fois douce et grave, si les enfants sont sages.

Naturellement, tous les enfants répondent qu'ils sont bien sages.

— Eh bien ! dit-elle, approchez, et voyons ce que vous avez appris.

Aux uns, elle ordonne de réciter une prière ; aux autres, de moduler une strophe d'un chant religieux. A ceux qui échouent dans cet examen, elle donne quelques petits coups de verge ; aux autres, elle distribue une partie des fruits que leur mère lui a remis secrètement à son entrée. Cependant on lui demande grâce pour ceux qu'elle vient de punir. Elle les interroge de nouveau ; elle leur fait promettre d'être désormais plus attentifs aux leçons de leurs maîtres, et plus laborieux ; puis elle leur donne, au nom du bon petit Jésus, leur part de pommes et de noix.

Le lendemain, l'arbre de Noël s'élève dans toutes les habitations, avec ses bougies allumées, avec ses trésors de fruits, de gâteaux, de pains d'épice, de tambourins et de poupées.

A Pâques, les Wendes célèbrent la fête des morts, par une pensée touchante, par la croyance au dogme de la résurrection. A cette époque de l'année, ordinairement déjà la neige a disparu, le gazon commence à reverdir, les fleurs précoces éclosent dans les champs, l'air est plus tiède, le ciel plus pur, tout annonce la résurrection de la nature après les sombres torpeurs de l'hiver. Au matin de Pâques, le soleil même, tressaillant de joie, saute, dit-on, trois fois à l'horizon, et plus d'un pauvre être en deuil, en se rendant ce jour-là au cimetière, en déposant des fleurs sur une tombe, y éprouve un sentiment de consolation, comme celui que le poëte Theremine a si bien exprimé dans ces vers :

Voyez, que cet endroit est beau !
Quels frais gazons, quelle verdure !
Des fleurs sur chaque sépulture,
Des arbres verts sur le tombeau.
Là-dessous, le mort qui repose,
Ici, le printemps et la rose !

Si la mort n'était que la mort,
Ah ! prierait-on pour qui succombe ?
Verrait-on des fleurs sur sa tombe ?
Mais puisqu'une autre vie en sort,
Les fleurs naissent du cimetière
Comme de la nuit la lumière.

Mais à la Walpurgisnacht, les Wendes ont encore l'esprit troublé par d'anciennes superstitions. Cette Walpurgisnacht célèbre dans toute l'Allemagne, c'est la nuit du 1er mai, où les sorcières se rendent au sabbat sur les cimes diaboliques du Blocksberg. Le soir, les paysans ont grand soin d'enfermer leurs bestiaux dans l'écurie pour les préserver de tout maléfice, et il en est qui, pour plus de sûreté, font une croix sur la porte de l'étable. Quand la nuit est venue, les enfants errent dans le village avec des balais enflammés, probablement pour effrayer les maudites magiciennes qui chevauchent dans les airs avec des balais.

Le lendemain, le danger est passé, et, pour fêter le beau mois de mai, les jeunes gens s'en vont planter des arbres verts sous les fenêtres de leurs fiancées.

Les Wendes peuvent aussi compter au nombre de leurs fêtes quelques-unes de leurs veillées d'hiver. Dans leurs communautés, comme dans celles des montagnards allemands de la Silésie, il se fait un grand travail industriel, travail de filature et de tissage. Les enfants apprennent dès leur bas âge à teiller le chanvre et le lin ; les vieilles femmes, qui ne peuvent plus s'associer au labeur agricole, tournent tout le jour, pendant toute l'année, leur rouet et leur fuseau. Les robustes jeunes filles adoptent la même tâche,

quand il n'y a plus un épi d'orge ni un brin d'herbe à récolter dans les champs, et quand les semailles d'automne sont finies.

Dans chaque village, il se forme des sociétés de fileuses composées ordinairement de douze personnes qui se réunissent, une année dans une maison, une année dans une autre. Cette nouvelle saison de travail commence le 11 octobre et se termine le mercredi des Cendres.

Quand ces actives ouvrières se réunissent pour la première fois autour du foyer où, pendant plusieurs mois, elles se rejoindront régulièrement chaque soir, la maîtresse du logis leur offre un souper, ordinairement une oie rôtie ou quelques tranches de mouton, et, en ce jour d'inauguration, les rouets et les quenouilles sont un peu délaissés. Mais, le lendemain et les jours suivants, le travail commence à sept heures et se prolonge jusqu'à dix, à l'exception du samedi, où il est interrompu par une pause d'une demi-heure.

J'ai vu dans une des provinces de la Suède, dans l'industrieuse Angermanie, de pareilles corporations de fileuses, et j'ai retrouvé, parmi celles de la Lusace, la même animation et les mêmes naïves coutumes. Pendant que leurs doigts habiles tournent et amincissent le fil délicat qui formera de fins tissus, elles se racontent d'abord les histoires du village, puis l'une d'elles qui, par la pureté de sa voix et la richesse de sa mémoire, a conquis le titre glorieux de *kantorka* (chanteuse), entonne des chants populaires dont les autres répètent le refrain. Puis, à son tour, la bonne vieille femme de la maison, qui ne peut plus chanter, mais qui se souvient de beaucoup de choses, veut aussi montrer son savoir, et se met à narrer d'anciennes légendes, ou propose à la vive société qui l'entoure des énigmes qui ont amusé son jeune temps.

Deux ou trois fois dans le cours de l'hiver, ces régulières séances sont transformées par un joyeux événement. Les garçons du village qui ont des intérêts de cœur dans ce cercle laborieux, annoncent qu'à certain soir ils viendront le visiter, et ils arrivent, à l'heure dite, avec des bouteilles de bière et des flacons d'eau-de-vie, et les

jeunes filles, qui ne veulent pas se montrer moins généreuses, leur préparent des tasses de café. Alors, adieu l'écheveau de lin, le fuseau et la quenouille. On s'assoit autour de la table en causant amicalement, puis la table et les chaises sont enlevées. La kantorka, debout dans un des coins de la chambre, entonne une de ses gaies chansons, et l'on danse jusqu'à minuit, quelquefois jusqu'au matin, et, pendant plusieurs jours, on ne se lasse pas de relater les incidents de cette heureuse soirée.

La veille de Noël, l'atelier des fileuses est visité, non plus par de bruyants jeunes gens, mais par des hommes et des femmes qui s'avancent d'un air grave comme des magistrats, interrogent chaque ouvrière sur ce qu'elle a fait depuis le commencement de la saison, et condamnent au feu la quenouille et le fuseau des paresseuses. Par bonheur, ces juges ne sont pas si rigoureux qu'ils essayent de le paraître. Ils se laissent peu à peu ébranler par quelques explications, fléchir par quelques prières, et finissent par accorder leur pardon aux délinquantes. Ils en viennent même, tant ils ont l'humeur débonnaire, à boire de la bière avec elles.

La veille du mercredi des Cendres, autre réunion. Ce jour-là finissent les assemblées qui ont commencé au mois d'octobre. Les mêmes garçons, qui y sont entrés de temps à autre, y reviennent pour en célébrer la dernière heure. Au milieu des éclats de rire et des clameurs joyeuses, un vieux rouet est brisé, puis jeté au feu, puis une chaîne de danseurs tournoie en chantant autour de ces débris enflammés.

Les Wendes ont conservé dans leur vie domestique, dans leurs fêtes et dans leurs jeux une grande partie des coutumes de leurs aïeux. L'une de leurs pratiques les plus curieuses est celle qu'ils observent encore dans leurs mariages.

Ici, comme en Bretagne et dans la forêt Noire, et dans diverses autres contrées, les mariages se négocient par l'entremise d'un prudent délégué qui se présente dans la maison de la jeune fille, sous le prétexte d'acheter de la toile ou des bestiaux, et a grand

soin de n'y entrer que la nuit, à la dérobée, pour ne pas compromettre la dignité du prétendant qui ne serait point favorablement accueilli. Quand ses propositions ont été acceptées, quand de part et d'autre toutes les conditions du contrat sont réglées, et le jour du mariage fixé, le fiancé et la fiancée, comme des gens du beau monde parisien, l'annoncent par écrit, une semaine d'avance, à leurs parents et à leurs amis, en les invitant à la bénédiction nuptiale et aux fêtes qui la suivront. Les invités répondent à cette lettre en envoyant dans la demeure de la jeune fille du lait, du beurre et du fromage.

Le matin de la noce, ils arrivent dans la maison où ils ont été priés. Le fiancé part avec une nombreuse escorte pour se rendre chez sa fiancée. Mais les portes et les fenêtres de la maison sont closes. On dirait qu'elle est déserte. Le garçon d'honneur frappe. Personne ne répond. Il frappe une seconde, une troisième fois. Alors apparaît à une lucarne un homme qui lui demande d'un ton d'impatience pourquoi il vient ainsi troubler le repos d'une honnête demeure, et qui sont ceux qui l'accompagnent.

« Ce sont, réplique le garçon d'honneur, de braves gens bien connus dans le village qui désirent voir la fiancée de leur ami.

— Soit ! »

La lucarne se referme, et un instant après, un des parents de la jeune fille présente à l'orateur de la troupe une vieille femme grotesquement vêtue.

« Est-ce là, lui dit-il, celle que vous réclamez ?

— Non, dit-il, cette bonne vieille est très-respectable ; mais l'épouse que nous cherchons a les yeux plus doux et les joues plus fraîches. »

On lui présente ensuite une petite fille à demi habillée, les bras nus, les cheveux épars.

« Celle-ci est gentille, dit le garçon d'honneur, et quelque jour on viendra aussi la demander ; mais jusque-là, il faut qu'elle file encore plus d'une quenouille. »

Enfin apparaît la fiancée, parée de sa robe de noces et de sa couronne.

Les deux cohortes de convives se rejoignent et se dirigent vers l'église ; les hommes avec des rubans roses à leurs boutonnières, des bouquets de fleurs à leurs chapeaux ; les femmes portant des bouquets de fleurs sur leur poitrine. Des musiciens les précèdent avec la husla, la tarakara, la cornemuse, les trois instruments nationaux de la Lusace.

Au retour de l'église, grand banquet, puis une danse, après laquelle la nouvelle mariée est conduite au son de la musique dans la chambre nuptiale. Ensuite vient le marié, escorté de quelques-uns de ses amis. Tous alors se mettent à genoux, et le garçon d'honneur prononce à haute voix une prière pour appeler sur le jeune couple et sur leur postérité la bénédiction de Dieu.

Les fêtes durent ordinairement trois jours. Pendant ce temps les flacons de bière et d'eau-de-vie, les plats de viande et de poisson, les gâteaux sont en permanence sur les tables, et non-seulement les convives en usent à satiété, mais il est d'usage qu'ils en emportent une portion à leur famille.

Le second jour pourtant, ils ont à payer un tribut. Le garçon d'honneur leur adresse après dîner une harangue dans laquelle il leur représente les dépenses considérables que les jeunes époux ont dû faire pour héberger dignement un si grand nombre de personnes, et celles qu'ils doivent faire encore pour entrer en ménage, puis il prend une assiette dans laquelle il dépose une pièce d'argent. L'assiette circule de main en main, et chacun y met son offrande.

Le troisième jour, le trousseau de la nouvelle épouse est rangé dans des coffres, les chevaux sont attelés à ses chariots de bagage ; la voiture qui doit la conduire dans sa nouvelle demeure est à la porte ; le postillon fait claquer son fouet, et les jeunes gens se préparent à la saluer sur son passage par des coups de pistolet et de fusil.

Ici commence une scène qui a la simplicité touchante et la solennité d'une scène antique.

Au moment où la jeune femme se dispose à quitter la maison où elle est née, où elle a grandi sous la tutelle de ses parents, le *Braska*, qui pendant ces trois grandes journées fait l'office de maître de cérémonies, se place devant elle et lui dit :

« Tu t'en vas, selon la volonté de Dieu, sous un autre toit, vivre d'une autre vie. Tu accompliras tes devoirs d'épouse, de mère, de maîtresse de maison ; mais n'oublie pas dans ta nouvelle existence le foyer où tu as été élevée, les soins vigilants de ton père, la tendresse de ta mère, ni tes frères et sœurs, ni ton parrain et tes amies. Le ciel sera témoin de ton affection et te récompensera de ta fidélité. »

Les musiciens alors font vibrer leurs instruments, un chœur de chanteuses se range derrière la mariée, comme les anciens chœurs grecs qui par leurs récitatifs annonçaient les diverses péripéties de l'action théâtrale.

Le chœur chante :

« Tu vas partir, douce jeune fille, tu vas partir avec tes amis.

« Quatre chevaux sont attelés à ton char et piétinent dans la cour.

« Tu vas quitter cette chère maison pour en habiter une autre qui te sera plus chère encore. »

La jeune femme, émue par ces paroles et par les mélodies mélancoliques qui les accompagnent, baisse la tête en silence.

Le chœur reprend :

« Embrasse ton père et ta mère, et tes frères et tes sœurs. »

La jeune femme se jette en pleurant dans les bras de ses parents.

Le chœur poursuit son chant plaintif, et adresse tour à tour un adieu à chacun des membres de la famille.

« Adieu, mon vieux père, adieu. Je te rends grâce pour tes bontés du matin et pour celles du soir, et pour le mariage que tu as conclu.

« Adieu, ma vieille mère, adieu! Il faut que ta fille te quitte. Elle appartient à celui qui l'a épousée.

« Adieu, mes petits frères et mes petites sœurs; aimez-vous entre vous et ne m'oubliez pas.

« Adieu, mes amies, avec qui j'ai tant de fois tourné le fuseau; avec qui j'ai passé tant de gaies soirées. »

Enfin elle part. Ses amies la suivent avec les musiciens jusqu'à une certaine distance. Quand elle arrive dans la maison de son beau-père, elle y est accueillie par de nouveaux chants. Un banquet a été préparé pour elle, et son premier devoir est de prendre une partie des mets qui lui sont offerts pour les porter à une famille d'indigents.

Ce que nous avons dit des montagnards de la Silésie s'applique plus distinctement encore aux communautés slaves de la Lusace. Les Wendes ont des chants pour les heures de travail et les heures de repos, pour les différentes saisons de l'année, pour les fêtes religieuses et les fêtes de famille, en un mot, pour toutes les circonstances de la vie.

En 1836, une société littéraire qui s'est organisée dans cette province, offrit un prix à celui qui réunirait la collection la plus complète de ces chants avec leurs mélodies. Cette collection a été faite par un jeune théologien, M. Schmaler. Parmi les différents recueils d'anciennes poésies populaires, celui-ci est certainement l'un des plus intéressants.

Si nous ne craignions de nous laisser entraîner trop loin, nous voudrions en faire une analyse détaillée. Mais nous ne pouvons résister au désir d'en citer deux chants, qui donneront au moins une idée de la conception poétique et du sentiment naïf dont ces compositions champêtres sont pour la plupart empreintes.

Le premier de ces chants a pour titre : *L'Orphelin;* le second : *Fidèle jusqu'à la mort.*

Le pauvre enfant s'en va cherchant sa mère et rencontre un vieillard à la barbe blanche.

« Pourquoi pleures-tu, mon doux enfant?

— Tous les gens sont sortis de l'église, et je ne vois point sortir ma mère.

— Va dans le cimetière, sur la fosse la plus fraîche. Agenouille-toi, fais ta prière, et appelle trois fois à haute voix ta mère. »

L'enfant va dans le cimetière, et dit : « Ma mère ! ma mère ! viens près de moi !

— Cher enfant ! murmure une voix plaintive, retourne au logis. N'as-tu pas encore ton père, et n'as-tu pas ta belle-mère?

— Ma belle-mère me bat et me jette sous la table, reviens près de moi, reviens, je t'en prie.

— Cher enfant ! retourne au logis. Sur mes yeux pèse le gravier ; sur mon cœur la lourde pierre ; sur mon corps un monceau de terre. »

Deux anges alors descendent sur la tombe maternelle, prennent l'enfant éploré et l'emportent au ciel.

FIDÈLE JUSQU'A LA MORT.

« Cette nuit j'ai rêvé que ma bien-aimée était morte. Frère, selle mon cheval, et partons tous deux, partons pour le village de ma bien-aimée. »

Ils arrivent dans la demeure de la jeune fille. Sa mère s'avance à leur rencontre avec des vêtements de deuil.

« Que Dieu te soit en aide ! s'écrie le cavalier, dis-moi, où est ta fille.

— Il y a aujourd'hui un an que nous l'avons conduite au cimetière avec deux chevaux noirs, et deux chevaux blancs. »

Le jeune homme se précipite vers l'église de Kroitig ; il fait trois fois le tour du cimetière, puis s'arrête sur la tombe de sa bien-aimée.

« Jeune fille, lève-toi, et rends-moi les gages d'amour que je t'ai donnés.

— Je ne puis me lever. Je suis enfouie sous la terre et les pierres.

Va chez ma mère, tu y trouveras tes présents. Dans mon armoire sont mes souliers ornés de rubans, et mon mouchoir en soie. Quant à l'anneau que j'ai reçu de toi, je ne puis te le rendre, il est à mon doigt. Mais attends un an, et tu viendras reposer près de moi. »

Le cavalier retourne chez la mère : « Chère mère, dit-il, donne-moi les souliers ornés de rubans, et le mouchoir en soie. L'anneau d'argent, tu ne peux me le rendre. Elle le porte à son doigt. »

La mère lui remet ces présents de son amour. Le jeune homme pleure amèrement.

« Enfant, pourquoi pleures-tu ainsi? N'y a-t-il pas d'autres jeunes filles dans le monde, et de plus belles, et de plus riches?

— Je n'en veux pas d'autre que celle que j'ai perdue. »

A ces mots, il s'en va, il entre chez le menuisier.

« Hâte-toi, lui dit-il, fais-moi un cercueil neuf. Là où gît ma bien-aimée, là, je veux être aussi. »

CHAPITRE NEUVIÈME

Liegnitz. — Francfort-sur-l'Oder. — Plaines de sable. — Berlin. — Jahn et la porte de Brandebourg. — Aspect des rues de Berlin. — La capitale de l'Autriche et la capitale de la Prusse. — Unter den Linden. — Les Conditorei. — Les Keller. — L'acteur Devrient. — Hoffmann. — M. de Raumer. — Hitzig. — Chamisso. — H. Stieglitz. — Le désespoir d'une femme allemande.

La seconde fois que j'ai quitté Breslau pour me rendre à Berlin, j'éprouvais une assez vive satisfaction à monter dans un wagon de chemin de fer. Quelques années auparavant j'avais fait ce même trajet dans l'eilwagen, un trajet qui ne durait pas moins de quarante-huit heures, dans un pays plat, sur une chaussée boueuse, où souvent l'attelage suait, soufflait, était rendu. Quelques villes seulement attirent les regards sur cette longue route : Liegnitz, l'ancienne résidence des princes polonais, de la dynastie des Piasts ; Bunzlau, où il se fait un commerce de fil, de grains et de tabac ; Francfort-sur-l'Oder, où, en 1506, l'Électeur de Brandebourg, Joachim Ier, fonda une université. En 1811, cette institution scientifique a été réunie à celle de Breslau, et Francfort n'est plus qu'une ville de fabrique et de commerce animée à certains jours de l'année par des foires qui ont conservé leur vieille renommée.

On y voit deux monuments de deuil : l'un élevé à la mémoire du duc de Brunswick, qui, en 1785, se jeta bravement dans l'Oder pour sauver quelques pauvres gens engloutis dans le débordement du fleuve, et périt victime de sa générosité ; l'autre qui porte le

nom d'Ewald Kleist, un galant officier et un aimable poëte. Né dans les plaines de la Poméranie, il chanta avec une douce gaieté, avec un vif sentiment de la nature, les charmes du printemps. Au printemps de sa vie, il eut le cœur désolé par un malheureux amour, et en 1759, à l'âge de quarante-quatre ans, il tomba frappé d'une balle sur le champ de bataille de Kunersdorf.

Les muses compatissantes, ou les Valykries du Nord, ces belles vierges des combats lui faisaient peut-être cette grâce de l'enlever à la vie, qui dans les déceptions de son cœur n'avait plus pour lui aucun charme.

A mesure qu'on s'éloigne des bleuâtres horizons et des riants villages de la Silésie, on n'a plus devant soi qu'une terre plate, aride, monotone. Au delà de Francfort, on ne voit plus que çà et là quelques groupes de sapins chétifs, quelques hameaux d'un mélancolique aspect, et, de tous côtés, les sables de la Marche de Brandebourg.

Au milieu de ces sables apparaît la capitale de la Prusse, comme un œuf d'autruche pondu dans le désert.

Depuis le treizième siècle, où le margrave Albert II s'avisa de lui choisir une si singulière place, cet œuf a pourtant pris d'étonnantes proportions et s'est prodigieusement transformé. On n'y retrouve aujourd'hui que quelques faibles vestiges de sa première conformation.

En 1611, la population de Berlin ne se composait que de soixante-cinq mille âmes; en 1803, elle s'élevait à cent cinquante-quatre mille; maintenant, à quatre cent cinquante mille.

C'est, par le nombre de ses habitants, la seconde ville de l'Allemagne, et par l'étendue, la grandeur, l'ordre systématique de ses constructions, l'une des plus belles cités de l'Europe. Nulle autre capitale n'a des rues plus longues et plus droites, des places plus régulières, et proportionnellement une si grande quantité d'édifices imposants.

Tous les maîtres du Brandebourg se sont plu à embellir ce

berceau de leur souveraineté. Les années de paix l'ont enrichi; les désastres des guerres y ont été promptement réparés.

Lorsqu'en 1810, Jahn, le professeur de gymnastique, passait sous la porte de Brandebourg avec ses élèves. — A quoi songez-vous, disait-il à ceux qu'il emmenait pour la première fois dans cette promenade ?

Ordinairement les innocents élèves répondaient : — Nous ne songeons à rien.

— Eh bien ! répliquait le fougueux Teuton, en leur appliquant sur la joue un soufflet, pensez désormais que, lorsque vous serez hommes, vous devez employer tous vos efforts à faire replacer, au haut de cette porte, le char de la Victoire que l'odieux Napoléon nous a enlevé.

Les vœux de Jahn ont été exaucés. Le char de la Victoire, que nos soldats avaient emmené à Paris, comme une de leurs conquêtes après la bataille d'Iéna, a été réinstallé au haut de la porte de Brandebourg, avec ses quatre chevaux de bronze. D'autres monuments se sont élevés sur les principaux points de la ville.

Quelques années après cette effroyable catastrophe de 1807, où le royaume du grand Frédéric fléchissait, tremblant, sous l'épée du vainqueur d'Iéna, la Prusse ajoutait à ses anciennes possessions de vastes domaines, et sa capitale reparaissait plus que jamais fière, brillante et jeune.

A Berlin, en réalité, tout est jeune : édifices publics, constructions particulières, tout est jeune comme la nation qui, il y a un siècle, n'occupait qu'un rang secondaire dans les États de l'Allemagne, et qui a pris place parmi les grandes puissances européennes. Le château royal, commencé en 1699, n'a été terminé qu'en 1719. Par ses diverses adjonctions, ce colossal palais est comme une image des agrandissements successifs du royaume.

Tout est jeune et tout témoigne des efforts que cette capitale a faits pour s'élever au niveau des premières villes de l'Europe, par

l'élégance de ses bâtiments, par ses institutions scientifiques, par ses collections.

A cet éclat des constructions récentes s'allie l'un des traits d'une jeune et ardente ambition.

Berlin, cette capitale d'un peuple essentiellement guerrier, n'a ni remparts ni forteresses. Il semble que ses souverains aient voulu la laisser ouverte par ses larges rues, par ses portes triomphales, à toutes les rumeurs, à tous les enseignements qui lui viennent du dehors, à tous les actes diplomatiques où elle peut s'immiscer. Mais à voir cet arsenal qui s'élève en face de ce musée, ces canons alignés près de l'Académie, ces officiers qu'on rencontre à chaque pas en grand uniforme, ces parades perpétuelles et ces troupes à pied et à cheval, qui, pour faire leurs exercices, envahissent jusqu'aux allées du parc, on sent qu'il y a là un esprit martial plus puissant encore que l'esprit scientifique. Le plan même de la ville et les principales œuvres d'art qui la décorent portent comme une empreinte de rêves belliqueux. Quand on regarde ces longues rues rangées symétriquement en droite ligne, on dirait des régiments de maisons prêtes à s'ébranler au premier roulement de tambour, à se mettre en marche avec ces compagnons de Frédéric le Grand, et avec ces généraux de 1813, qui, du haut de leur piédestal de marbre, semblent encore lancer dans les airs leur cri de guerre.

Oui, il y a là une sorte de rêve instinctif d'un plus large pouvoir, une préparation à un plus glorieux avenir.

Chaque peuple a, comme chaque homme, sa période de développement, de maturité, de grandeur, et son ambition s'accroît par ses succès. Les progrès que la Prusse a faits, par une gradation continue, depuis le règne du burgrave de Nuremberg qui, pour quatre cent mille florins, acquérait l'obscur électorat de Brandebourg, ont dû nécessairement lui donner le sentiment de ses forces vitales et éveiller en elle de vastes espérances.

En 1712, Frédéric Ier sollicitait et achetait de l'empereur d'Autriche le titre de roi. Maintenant le pays auquel il se glorifiait de

donner cette couronne rivalise avec la puissance de l'Autriche, exerce un grand ascendant à la diète germanique et aspire à la suprématie de l'Allemagne.

Quand on voit ce qui s'est fait en peu de temps dans la capitale de ce nouveau royaume, quand on songe au rang intellectuel que la Prusse a pris dans la vieille Germanie, en même temps qu'elle développait ses forces matérielles, on comprend avec quel orgueil les hommes de cette nation entonnent le chant de Thiersch : *Ich bin ein Preusse.*

Mais si Berlin surprend les regards par son rapide accroissement et par ses signes d'avenir, Berlin n'a point l'auguste parure du passé. A voir, dans leur symétrique alignement, ses différents quartiers avec leurs colonnades, leurs péristyles et leurs blanches façades, on dirait une de ces villes d'Amérique qui éclosent, comme par magie, en quelques années, et, pour se donner un air d'antiquité, imitent l'architecture d'Athènes ou de Rome. Puis l'espace envahi par l'ambitieuse cité prussienne est trop vaste pour sa population. A celui qui arrive de Vienne ou de Hambourg et qui se rappelle l'actif mouvement de ces deux villes, les grandes places quadrangulaires de Berlin paraissent désertes et ses longues rues inanimées.

Un spirituel écrivain allemand, M. J.-C. Weber, a fait un parallèle de Vienne et de Berlin qui mérite d'être cité.

Vienne, dit-il, s'élève au milieu d'une plaine féconde, entourée d'une ceinture de montagnes, arrosée par le puissant Danube. Berlin est comme Palmyre, comme les pyramides d'Égypte, située dans un désert de sable qui s'étend jusqu'à Memel. La Sprée, qui le traverse, n'est qu'une petite rivière trouble et boueuse souvent à demi desséchée.

Vienne n'a pas une rue comme la *Friedriksstrasse,* qui s'étend en droite ligne sur un espace de trois quarts de lieue, et traverse quatorze autres rues coupées à angle droit. Vienne n'a point non plus de si grandes places ni de si larges façades, mais un pavé meilleur et des maisons plus solides.

Berlin possède une plus grande quantité de monuments que Vienne ; mais la flèche de Saint-Étienne ne vaut-elle pas à elle seule des centaines de monuments ? Où trouverait-on à Berlin un point de vue comparable à celui dont on jouit du haut de la tour de cette merveilleuse cathédrale, et qu'est-ce que le parc de Berlin, comparé au Prater, avec sa foule de promeneurs et ses brillants équipages ?

Berlin est une princesse de théâtre, Vienne une noble douairière qui n'étale point sa fortune sur ses vêtements, mais la garde dans ses châteaux.

Dans cette comparaison entre les deux premières cités de l'Allemagne, l'humoristique écrivain ne mentionne que brièvement un des quartiers de Berlin qui mérite plus d'attention. Nous voulons parler de ce vaste espace qui, d'un côté, touche à la place de l'Opéra, et, de l'autre, à la porte de Brandebourg. Près de là est le pont en fer de la Sprée, l'ancien château avec ses tours massives et ses colonnades ; près de là, les plus pompeux édifices de la capitale prussienne, la Bibliothèque, le Musée, l'église française, l'arsenal, et les statues de Rauch, ces chefs-d'œuvre de la sculpture allemande dans les temps modernes. Là se déroule, sous les ombrages de ces arbres centenaires, cette belle, cette riante, cette magnifique rue qu'on appelle : *Unter den Linden* (sous les tilleuls).

Chaque ville a son entrée principale, sa voie Appienne, son point de jonction où se manifeste toute sa puissance, son centre vital qui est sa parure et son orgueil.

Vienne a son actif, son pittoresque Graben, Milan son Corso, Pétersbourg son impériale Newski-Perspective, Paris ses boulevards, Londres son Strand et son Regent-Street, New-York son Broad-Way. Mais de tout ce que j'ai vu en Europe et en Amérique, je ne connais rien de plus beau, je dois le dire, que cette rue de Berlin, décorée de ce nom idyllique qu'on pourrait prendre pour un titre de poëme, et qu'un de nos écrivains a pris pour titre d'un de ses romans : *Sous les Tilleuls*.

Une double ligne d'arbres vigoureux qui, par un des phéno-

mènes de la nature, ont grandi sur ce sol sablonneux, comme les palmiers d'une oasis ; de chaque côté de ces majestueuses allées, de larges trottoirs, et, le long de ces trottoirs, les habitations les plus aristocratiques, les magasins les plus riches, des hôtels de premier ordre, des restaurants où, sur les tables, se déploient des cartes qui ravissent les gastronomes, des magasins d'œuvres d'art et des cafés, des librairies splendides et des *conditorei*. Il y a là de quoi tenter tous les goûts, éveiller toutes les vanités et satisfaire tous les appétits.

Là, les belles dames se plaisent à étaler leur nouvelle parure, et les jeunes officiers leurs nouvelles épaulettes ; là est la place privilégiée des flâneurs, la promenade favorite des gens du grand monde, le spectacle qui émerveille l'ouvrier des faubourgs et le bon bourgeois des autres quartiers. Là résonnent les fières fanfares des bandes militaires et la harpe timide du pauvre musicien ambulant qui, d'un regard plaintif, sollicite une aumône de ceux qu'il a émus par ses chants. Là le vieillard vient chercher un rayon de soleil sur le banc près duquel gambade le gamin de Berlin, digne frère de celui de Paris. Là, enfin, est le diorama des diverses classes de la société, du luxe et de l'indigence, du mouvement et de la vie d'une population de quatre cent cinquante mille âmes, et j'imagine que si les morts de Berlin pouvaient sortir de leurs tombes, leur première idée, dès qu'ils se sentiraient la faculté de marcher, serait de se diriger vers cette zone attractive de leur cité. Les uns y retourneraient pour incliner encore leur vieux front de soldat devant la statue de Blücher ; d'autres pour revoir le lieu chéri où, par une belle soirée d'été, sous les rameaux odorants des arbres en fleur, ils ont reçu un doux aveu et, dans l'enchantement de leur cœur, murmuré le chant de bénédiction de Pétrarque :

Benedetto sie il giorno, el mese, el anno.

Ceux-ci y retourneraient peut-être, avec une noble pensée d'étude,

pour chercher quelque livre de choix dans la magnifique librairie d'Asher ; ceux-là, avec un souvenir de sensualité, pour mettre à l'épreuve le chef de cuisine de l'hôtel de Rome, ou s'asseoir dans un de ces établissements qu'on appelle des conditorei.

La conditorei tient une trop grande place dans les habitudes journalières de l'Allemagne pour que nous ne lui accordions pas une mention spéciale. Son nom germanique signifie littéralement *confiserie*. Son origine, comme celle de quelques-unes de la plupart des puissances de ce monde, a été fort obscure. Je ne dirai pas qu'elle se perd dans la nuit des temps, mais sans aucun doute dans la fumée de quelques rustiques fourneaux. La conditorei a probablement débuté par faire cuire en plein air, sur une poêle ambulante, quelques gâteaux pour les enfants gourmands et pour leurs bonnes non moins gourmandes. Puis, elle en est venue aux *pfannkuchen*, dont Berlin se glorifie, comme Strasbourg de ses pâtés de foie gras ; puis à mesure qu'elle était encouragée dans ses entreprises, et qu'elle conquérait une nouvelle branche de laurier, elle s'est hasardée dans de plus hautes tentatives, elle a fait d'audacieuses mixtures, elle en est venue dans le développement graduel de son intelligence et de son ambition à composer des œuvres d'art. Alors, elle a quitté sa vulgaire échoppe, elle a eu comme toutes les industries florissantes son pignon sur rue.

Maintenant les aristocratiques conditorei de Berlin occupent une partie des plus beaux édifices de l'allée des Tilleuls, trônant sous des lambris dorés, étalant sur leurs comptoirs des pyramides de fruits, des châteaux de nougats, des parthénons de sucre, des colonnades de pâtisseries, toutes les grandes choses de l'architecture antique et de l'architecture moderne reproduites avec un mélange d'œufs et de farine par d'habiles artisans ; et des lacs de gelée, des cascades de crème, des montagnes de compotes, des forêts de dragées... Oh ! Dieu, les merveilles de la nature réduites à une parodie de mitrons.

Les habiles conditorei offrent à leurs clients ce superbe spec-

tacle, et leur servent sur des tables d'acajou, dans de fines tasses de porcelaine, le café, le chocolat, le vin chaud et aromatisé qu'on appelle le *bischof;* les glaces et les sorbets; les gâteaux de toutes sortes. Elles leur offrent en outre une ample quantité de revues et de journaux. Que de biens réunis sous un même toit. Aussi les conditorei sont-elles très-fréquentées, et il y en a dans toutes les rues, pour toutes les diverses catégories de la population, et Berlin est aussi une des villes d'Allemagne où l'on compte proportionnellement le plus grand nombre de cafés, de tavernes et de ces cabarets qu'on désigne par le nom de *keller* (caves), quoique ces caves soient souvent situées au premier ou au second étage.

L'une de ces caves fondée par un habile industriel, nommé Luther (peut-être un descendant du trop fameux réformateur) a conservé un renom littéraire.

Là se réunissaient journellement autrefois Hitzig, le savant jurisconsulte, Koreff, le médecin, Chamisso, le poëte, Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*, Devrient, le célèbre acteur, le Talma de la Prusse ; un Talma un peu romantique.

Le roi Frédéric-Guillaume III, qui aimait les artistes, avait une telle prédilection pour cet acteur, qu'un jour il voulut payer toutes ses dettes, ce qui n'était pas peu de chose; et par là, il lui donna un malheureux encouragement.

Devrient passait ordinairement sa journée à jouer et à boire. A six heures, il avait à peu près perdu l'usage de sa raison. On venait le chercher pour qu'il remplît son rôle; on l'habillait sans qu'il sût comment; on le conduisait dans les coulisses. Puis, au moment où il devait paraître en scène, on le poussait sur les planches, et soudain, par une inconcevable réaction, en face des quinquets, de l'orchestre, du public, il recouvrait la mémoire, l'intelligence, et enthousiasmait les spectateurs.

Sa tâche finie, il retournait dans la cave de Luther. Il y avait là un cercle de curieux réunis exprès pour le voir, et se serrant avec

empressement autour de lui, car c'était surtout dans cette bachique retraite qu'il s'abandonnait à sa verve spirituelle, petillante, parfois un peu cynique.

Un matin, il était encore dans son lit, à demi somnolent, lorsque sa porte s'ouvre, et il voit entrer Luther. Singulière apparition pour lui, qui n'avait jamais vu Luther qu'à la clarté des lampes, dans des nuages de fumée de tabac. Il lui était aisé pourtant de deviner le motif d'une telle visite, et en bon acteur il se hâte de prendre une attitude convenable.

Cependant Luther s'avance d'un air embarrassé, s'incline, fait quelques pas, puis s'arrête.

« Eh bien! Luther, qu'y a-t-il pour votre service? dit Devrient, d'un ton d'Agamemnon, parlant à quelque pauvre Grec.

— Monsieur, répond Luther..., en vérité..., je regrette extrêmement... Mais, vous le savez... les temps sont mauvais... Je n'ai jamais voulu vous importuner... Cependant, en ouvrant mes registres... et en regardant votre compte...

— C'est bon, réplique Devrient d'une voix imposante, je vous comprends. Allez, vous serez payé. »

Luther se retire tout confus, en balbutiant de nouvelles excuses.

Le soir, pourtant, les admirateurs de Devrient se sont réunis comme de coutume, dans la fameuse cave, impatients de le voir arriver, et point de Devrient; le lendemain, même déception; le surlendemain encore. Qu'est-il donc devenu? où est-il? Pourquoi a-t-il déserté son gîte favori? On s'informe, et l'on apprend qu'il a adopté une autre taverne, et que déjà il y captive une autre réunion d'amateurs. Alors, adieu la Charlottenstrasse, adieu Luther, et ses canapés en velours, et ses vins de Bordeaux. Chacun court à la joyeuse tabagie où siége Devrient.

Luther saisi de terreur, en voyant cette désertion générale, son enseigne impuissante, sa gloire éclipsée, sa caisse appauvrie, entre un jour dans la demeure de Devrient, et lui dit : « Monsieur, venez, je vous en prie, disposez de moi, de mes garçons, de ma salle, bu-

vez ma meilleure bière, et mon meilleur vin. Je ne vous demande pas un sol. »

Et l'on dit que Devrient usa largement de cette invitation.

Hoffmann n'était point si assidu que l'insoucieux acteur à ces bruyantes soirées. Il y avait des jours où les joyeux propos et les chansons anacréontiques n'auraient fait que surexciter son irritabilité nerveuse, et des jours où la griffe de la mélancolie le subjuguait de telle sorte qu'il n'avait pas la force d'entrer dans ces réunions.

Alors, il se retirait dans sa chambre et s'y enfermait à double tour. Il était musicien et connaissait, par sa propre expérience, la magique influence de la musique. Dans ses heures nébuleuses, il commençait par s'asseoir devant son piano, et d'une main indolente en faisait vibrer les touches. Peu à peu, sans y prendre garde, il formait des accords, il composait une mélodie, et les notes harmonieuses éclaircissaient sa pensée, apaisaient le trouble de son cœur.

Quand il avait ainsi exorcisé ces fantômes de l'imagination, ces *blue devils* des pauvres âmes tristes, il ouvrait une armoire dans laquelle il gardait quelques bouteilles de vieux vin du Rhin, puis une autre, qui renfermait un trésor plus précieux. De là, il tirait une vingtaine de figurines qu'il rangeait devant lui sur une table. C'étaient les principaux personnages de ses romans qu'il avait lui-même dessinés, collés sur des cartons et découpés; c'étaient la pâle et poétique héroïne du violon de Crémone, la jeune comtesse du Majorat, la pauvre Anne de don Juan, la jolie fille de maître Martin, et Olivier Brusson, et le grave et majestueux Marino Faliero. Et Hoffmann allumait sa pipe, se versait un verre de vin généreux, et regardait tour à tour chacune de ces physionomies dont le souvenir était si intimement lié aux différentes phases de son existence.

Hélas! qui de nous ne s'est plongé ainsi dans ses songes d'autrefois, dans la triste et solitaire contemplation de ces images que nous avons aimées, idéalisées, et enfermées mystérieusement dans le sanctuaire de notre âme. A certains jours de retraite, nous les

évoquons, nous les faisons reparaître sous nos yeux éblouis. Nous nous trompons nous-mêmes en les voyant telles que nous les avons connues aux beaux jours de la vie, si douces et si riantes. Nous nous croyons rajeunis en retrouvant leur expression de jeunesse. Mais ce prestige factice ne peut être de longue durée. Bientôt notre rêve mensonger s'évanouit devant la réalité, et de notre illusion éphémère il ne nous reste qu'un sentiment plus douloureux de notre abandon; car nous savons qu'elles ne sont plus, ou que, du moins, elles n'existent plus pour nous ces idoles de notre affection. Les unes ont été emportés par la mort; d'autres nous ont volontairement délaissés, et nous les regrettons en vain :

They are all gone the old familiar faces.

Hoffmann, après avoir longtemps erré de côté et d'autre, finit par s'établir à Berlin. Il y passa les dernières années de sa vie, et c'est là qu'il s'est fait une réputation d'écrivain.

Berlin est une de ces villes qui peuvent propager au loin les réputations qu'elles créent et qu'elles patronnent.

Par sa nombreuse famille royale, par sa réunion de hauts fonctionnaires, de diplomates et de riches gentilshommes, cette capitale a l'éclatant caractère de l'aristocratie; par ses officiers constamment en uniforme, ses parades et ses manœuvres, elle offre aux regards un militaire aspect; par ses fabriques de tissus de laine, d'ouvrages en fer, de bleu de Prusse et de porcelaine, elle possède une fortune industrielle. Mais c'est, par-dessus tout, une ville d'étude, la ville la plus littéraire et la plus scientifique de l'Allemagne.

Dans aucune autre cité germanique, on ne verra tant de hauts établissements d'éducation, et une si nombreuse corporation d'écrivains, de savants distingués.

A Vienne, il y a plus d'esprit naturel et de vivacité d'imagination.

A Berlin, plus de réflexion et de connaissances sérieuses acquises par un persévérant travail.

A Vienne, on se laisse aisément aller au plaisir de vivre gaiement.

A Berlin, on ne dédaigne point les bals, ni les concerts, ni les joyeux banquets; mais on ne veut point en faire une occupation trop continue.

A Vienne, la douceur d'un ciel tempéré, l'aspect d'une riante et belle nature dilatent le cœur, réjouissent la pensée.

A Berlin, la monotone perspective des plaines de sables, la sévérité du climat, les rigueurs des longs hivers invitent l'homme à la retraite et le disposent à l'étude.

A Vienne, la société a un caractère de gaieté, d'expansion et d'hospitalité charmante.

A Berlin, la société est plus grave, plus contenue, un peu roide au premier abord, un peu prétentieuse et souvent même un peu pédante; mais bienveillante cependant envers l'étranger, sincère dans son accueil, fidèle à ses affections et souvent très-intéressante.

Je me souviens d'une des maisons de Berlin où j'ai passé, dans le cours d'un hiver, de nombreuses soirées, la maison de M. F. de Raumer, le célèbre historien des Hohenstaufen. Je commençais alors ma vie de voyageur. Je n'étais, pour l'éminent écrivain, qu'un obscur *essayist* ou un étudiant de bonne volonté, et il m'ouvrait sa demeure avec une cordiale bonté, et là, j'ai eu la joie de rencontrer la plupart des artistes, des savants, des écrivains qui, à cette époque, illustraient Berlin.

Là, se réunissaient ordinairement autour de la table hospitalière, où résonnait le sifflement de la bouilloire, le vénérable Van der Hagen, qui a consacré sa vie à la recherche des monuments de l'ancienne littérature germanique, et publié la collection des Minnesinger, Willibald Alexis, le studieux et ingénieux romancier ; Gaudy, l'aimable poëte ; Holtei, qui nous étonnait par la variété de ses projets et l'impétuosité de ses rêves; Wilken, direc-

teur de la bibliothèque royale, l'historien des croisades; plusieurs gens du monde animés d'un vif amour pour les lettres, et plusieurs professeurs de l'Université.

Là venait aussi Raupach qui, dans une longue série de drames, a mis sur la scène les principales phases de l'histoire d'Allemagne; madame Crelinger, la plus parfaite interprète des héroïnes de Goëthe et de Schiller; madame Arnim, qui n'était plus la jeune et vive Bettina, mais qui gardait encore quelques-uns des romanesques élans de son imagination.

Dans la maison de Hitzig, l'ami de Contessa et de Hoffmann, je voyais F. Kugler, à qui nous devons une vaste et complète histoire de l'art; Chamisso, le naturaliste, le poëte, l'auteur populaire de la merveilleuse histoire de Pierre Schlemil. Né en France, en pleine Champagne, emporté tout jeune en Allemagne, au commencement de notre tempête révolutionnaire, par le torrent de l'émigration, il était devenu essentiellement Allemand; mais il n'avait point perdu le souvenir de la France : il tendait amicalement la main à ceux qui, comme lui, y étaient nés. Un jour, il avait voulu revoir son château de Boncourt, et près de cette demeure démolie, dévastée dans les terribles jours de 1793, il écrivit l'élégie que j'essaye de traduire :

Je viens rêver à mon jeune âge,
Et je porte des cheveux blancs.
Tu me réponds, riante image,
Que je crus oublier longtemps.

Du milieu des vertes broussailles,
Je vois s'élever mon château;
Je connais ses tours, ses murailles,
Son pont de pierre et ses créneaux.

Les lions de ses armoiries
Me sourient avec amour.
Salut à leurs têtes chéries!
Mais j'avance. Voici la cour.

Je vois le sphynx de la fontaine,
Je vois les arbres du verger.
Là j'ai connu plus d'une peine,
Et plus d'un rêve passager.

J'entre sous cette sainte arcade
Où sont enterrés mes aïeux;
Là pendent à la colonnade
Leurs armes en faisceaux pieux.

Mes yeux troublés ne peuvent lire
L'épitaphe de leurs tombeaux;
Mais quel jour pur vient me sourire
A travers les brillants vitraux!

Ainsi dans ma mémoire émue
Mon noble castel est resté;
Cependant déjà la charrue
Brise le sol qui l'a porté.

Sois féconde, ô terre que j'aime!
Je te bénis calme et serein,
Je bénis deux fois le soc même,
Le soc qui doit ouvrir ton sein.

Et moi, je garde mon courage,
Et mon luth encore à la main,
J'irai, de rivage en rivage,
Chanter le long de mon chemin.

Dans la studieuse retraite des frères Grimm, ces deux infatigables travailleurs qui ont pénétré dans les profondeurs du moyen âge, comme deux ardents mineurs dans les grottes souterraines, je voyais des érudits qui, à l'exemple de ces deux nobles maîtres, ouvraient de nouvelles avenues dans l'étude de la philologie allemande ou de la philologie orientale.

Si je ne suis pas plus instruit, il faut que je me résigne à reconnaître humblement que c'est ma faute; car, à diverses reprises, j'ai vécu dans l'atmosphère la plus scientifique. J'ai vu de près, dans leur tâche journalière, les laboureurs de la science.

J'aurais dû apprendre d'eux à ensemencer aussi mon sillon et à y récolter quelque gerbe fructueuse.

En énumérant ces sociétés de Berlin où j'ai eu l'honneur d'être admis, je ne puis omettre de citer celle de M. C. Steffens, l'aimable philosophe qui, dans ses graves investigations, conservait la poésie de son pays de Norvége ; ni celle de M. Ancillon, qui, dans ses hautes fonctions de ministre des affaires étrangères, restait fidèle aux lettres qui avaient été le premier élément de sa fortune, et, dans sa patrie allemande, se souvenait que sa famille était originaire de la France.

Je ne puis omettre non plus de citer la société de M. Guillaume Beer, le frère de M. Meyer Beer et de Michel Beer, qui mourut jeune, ayant déjà donné au théâtre deux œuvres d'un mérite peu ordinaire : *le Paria* et *Struensée.*

A voir ces trois frères dans l'élan de leur vocation, on eût dit qu'ils s'étaient partagé d'un commun accord les trois grands règnes de la poésie : l'idéale poésie de la musique, l'émouvante poésie du drame, et la sereine et douce poésie du ciel. Guillaume Beer s'était consacré aux études astronomiques.

Il occupait dans le Thiergarten une vaste et charmante maison, où il donnait de brillants dîners. Mais au-dessus de cette élégante habitation s'élevait son observatoire qu'il avait fait construire lui-même. C'était là qu'il se retirait le soir, et souvent il y passait des nuits entières. Nous devons à ses longues veilles une carte de la lune ; la meilleure, dit-on, qui existe.

Dans une des rues obscures de Berlin, loin des quartiers animés par le mouvement du grand monde, j'ai connu une autre maison où deux âmes ont pendant quelques années vécu sous une étrange oppression, où s'est accomplie une lamentable destinée.

Je veux essayer de raconter simplement cette histoire germanique, qui un jour m'a si vivement ému ; ce dernier acte d'une passion féminine, sans exemple jusqu'à présent dans les annales des lettres.

Au second étage de cette maison solitaire et silencieuse habitait le poëte Henri Stieglitz. A mon arrivée à Berlin, je lui apportais une lettre de recommandation d'un de ses amis de Leipzig. Il me reçut avec cette franche urbanité qui est une des qualités des Allemands, m'invita à dîner et me présenta à sa femme, une jeune femme d'une beauté singulière, des traits d'une correction artistique, de grands yeux ombragés par de longs cils, un large front sur lequel se déroulaient d'épais bandeaux de cheveux châtains, mais une physionomie grave, morne, sur laquelle de temps à autre éclatait l'éclair d'une pensée ardente comme un rayon de soleil sur une couche de givre.

Dès le premier jour, j'avais été frappé du sinistre aspect de cette demeure et du caractère de tristesse de ceux que j'allais y visiter; mais tous deux me témoignaient une affectueuse bienveillance; ils m'invitaient à revenir souvent les voir, et je me sentais attiré vers eux par je ne sais quel attrait mélancolique, comme celui qu'on éprouve pour un tableau d'une teinte austère, ou pour une poésie qui fait rêver.

Peu à peu je pris l'habitude d'aller chez eux le soir, et en me voyant entrer, tous deux se levaient avec empressement, comme si ma présence les distrayait d'une pénible préoccupation, et je partageais leur modeste souper, et tantôt nous lisions ensemble quelque nouveau livre, et tantôt Henri Stieglitz et moi, nous nous engagions dans quelque discussion littéraire. Souvent alors, la jeune femme nous écoutait en silence, le front penché sur sa tapisserie. On eût dit que, recueillie en elle-même et absorbée dans le secret de ses réflexions, elle restait étrangère à notre entretien; mais tout à coup elle relevait la tête, et lançait un mot au milieu de notre capricieuse causerie, et ce mot exprimait toute une vive et lucide pensée. Puis elle retombait dans son mutisme, et quand je prenais mon chapeau pour partir, elle échappait de nouveau à son abstraction, et me tendait la main en me disant : « A bientôt. »

J'ai passé tout un hiver sans pouvoir m'expliquer le chagrin de ce jeune couple. Je l'attribuais à des malheurs de fortune ou au regret pour tous deux de n'avoir pas d'enfants. Plus tard, la cause secrète de leurs souffrances a été révélée par une catastrophe, comme un horizon noir qui s'éclaire à un coup de foudre.

Charlotte Stieglitz, enthousiasmée par la lecture continue des poëtes, exaltée par des rêves romanesques, s'était fait, à l'âge où elle devait songer à se marier, l'idéal d'un homme d'imagination, de génie, qui lui donnerait, par l'éclat de ses œuvres, l'auréole de gloire à laquelle elle aspirait.

Un jour, elle rencontra Henri, qui étudiait alors à l'université de Leipzig. Dans ses yeux noirs et sur sa belle figure rayonnait l'expression d'une vivace intelligence. Il parlait des grands écrivains de l'Allemagne avec une éloquente animation, il s'essayait même à les imiter; il composait des odes, des ballades, il faisait même divers plans de tragédies.

Charlotte crut trouver en lui l'être prédestiné qu'elle avait rêvé, et l'épousa.

Mais celui qui lui apparaissait comme un nouveau Goëthe, ou un nouveau Schiller, était tout simplement un honnête garçon, intelligent, studieux, doué d'un certain talent de versification, mais incapable de planer dans les hautes sphères de la poésie.

Longtemps la jeune femme essaya de garder son illusion. Elle encourageait son mari au travail, elle le pressait de s'essayer en divers genres de composition, et applaudissait à chacun de ses écrits pour lui donner plus de confiance. Lui-même, animé d'un vif désir d'ambition, travaillait avec ardeur, et parfois rêvait aussi une destinée glorieuse.

Peu à peu cependant, il fut bien obligé d'en venir à reconnaître la mesure de ses forces, et Charlotte ne pouvait plus guère s'abuser sur ses brillantes perspectives. Tous deux alors tombèrent dans la tristesse qui résulte d'une pénible déception, dans le découragement qui succède à un long et inutile effort. Tous deux s'aimaient

pourtant, et auraient pu vivre d'une douce et heureuse vie; mais par le sentiment même de leur mutuel amour, ils souffraient de ne pouvoir atteindre le but qu'ils s'étaient proposé en se mariant. En égarant leurs vues dans des régions idéales, ils méconnaissaient ou dédaignaient les biens réels de leur modeste condition.

Tous deux en étaient à cette première phase de morbidescence quand je les connus. Deux années après, je les revis dans une meilleure disposition d'esprit. Leur oncle, le baron Stieglitz, le riche banquier de Pétersbourg, les avait engagés à se rendre près de lui, et leur avait fait faire une intéressante excursion dans la Russie méridionale.

Je les revis après ce voyage. Tous deux parlaient avec animation des contrées peu connues qu'ils avaient parcourues, des mœurs qu'ils avaient observées. Henri se proposait de les décrire dans une série de poëmes lyriques et épiques, à la façon du Divan de Goëthe, et du Giaour de Byron; et Charlotte se réjouissait de le voir ravivé par ce projet de travail.

Mais cette sorte de rajeunissement ne fut pas de longue durée. Les compositions de Henri eurent peu de succès, et la tristesse rentra dans ces deux âmes malades.

A la fin, la jeune femme prit dans une idée de dévouement insensé un parti désespéré. Elle se dit qu'une grande et réelle douleur pourrait arracher son mari à la morne mélancolie qui le subjuguait, lui imprimer, par une profonde commotion, un vigoureux élan, et faire jaillir peut-être en lui la source poétique à laquelle elle voulait croire encore. Elle savait que le plus grand malheur pour lui serait qu'elle mourût, et dans l'hallucination de son esprit, dans le délire de sa générosité, la mort lui apparaissait, selon l'expression de Goldsmith, comme une image amicale.

Death, when unmasked shows us a friendly face.

Elle résolut de se tuer, et ne laissa deviner à personne son fatal

dessein. Mais un soir qu'elle se trouvait seule dans sa silencieuse demeure avec son mari : « Henri, lui dit-elle, on donne aujourd'hui un concert qui, j'en suis sûr, te plairait. Tu devrais y aller. »

Henri d'abord refuse de se rendre à cette proposition. Il ne voulait pas laisser toute la soirée sa femme seule, et s'il sortait, il voulait l'emmener avec lui. Elle répondit d'une voix calme qu'elle avait différents comptes à régler, et comme elle insistait pour qu'il se rendît au concert, il finit par s'y décider.

Elle lui tendit la main, et lui donna son front à baiser, comme elle en avait l'habitude, chaque fois qu'il la quittait ; puis le suivit d'un douloureux regard pendant qu'il descendait l'escalier.

« Adieu, dit-elle encore, adieu, Henri.

— Adieu, Liebe Lottchen, lui dit en souriant Henri. »

Il ne se doutait guère que c'était un éternel adieu.

Quand il fut parti, Charlotte congédia pour toute la soirée sa domestique, puis s'enferma dans sa chambre. Là, d'une main ferme, elle écrivit sur une large feuille de papier les motifs de sa détermination. Ensuite, elle ouvrit son armoire, en tira du linge blanc, fit sa toilette, pour se coucher dans son lit, et d'un coup de poignard se perça le sein.

On a pu constater qu'au moment où le sang jaillissait de sa mortelle blessure, elle avait par un dernier mouvement de pudeur, ramené la couverture de son lit sur sa poitrine.

Les désirs de la malheureuse jeune femme ne furent point réalisés. Son mari ne fut pas affranchi de ses vagues tristesses et ne devint pas un grand poëte.

Il quitta Berlin, et voyagea dans diverses parties de l'Italie. J'ai retrouvé, un jour, un souvenir de lui dans le Monténégro.

En 1848, il est mort à Rome du choléra.

CHAPITRE DIXIÈME

Zacharie Werner. — Henri de Kleist. — Son caractère. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Journaux et théâtres. — L'académie de Berlin et l'université. — Bibliothèque. — Musée. — Rauch et ses œuvres. — Charlottenbourg. — La reine Louise. — Son arrivée à Berlin. — Ses premières années de mariage. — Sa bonté de cœur. — Le général Köckeritz. — Le bonnet de quatre thalers. — La guerre. — La retraite de Königsberg. — La mort de la reine Louise. — Caractère de Frédéric. — Sa simplicité de mœurs. — Les environs de Berlin. — Potsdam.

Il a vécu aussi à Berlin, ce fantasque, ce mystique, ce fougueux Zacharie Werner, qui étonna l'Allemagne par l'étrangeté de ses œuvres, par les bizarreries de son existence, et qui, après avoir fait dans la Croix de la Baltique une sorte d'apothéose des rêves de la franc-maçonnerie, finit par se convertir au catholicisme et par se consacrer au sacerdoce.

Il a vécu aussi à Berlin, le pauvre Henri de Kleist, l'auteur de plusieurs œuvres originales, entre autres, du roman de Michel Kohlhaas, et du drame singulier de Catherine de Heilbronn, fondé tout entier sur une idée de magnétisme.

Comme Henri Stieglitz, il était dominé par la mélancolie, cette poétique maladie des régions septentrionales dont les Norvégiens ont fait dans les légendes une déité vivante, dont les poëtes du Danemark ont chanté les dangereux attraits.

Je connais une vierge, une vierge du Nord.
Son front est pâle, hélas! mais douce est son image.
Elle aime à visiter, le soir, les champs des morts,
A pleurer sur les bois, à rêver sur la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt dans la forêt, tantôt au bord de l'onde.
Dès le jour elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des champs, dans les rumeurs du monde.

Oh! fuis-là si tu veux garder la paix du cœur;
Cette vierge du Nord, c'est la mélancolie,
Et quand on a connu son doux regard rêveur
Et son baiser d'amour, jamais on ne l'oublie.

Il est pourtant des hommes qui, dans cette sorte d'endolorissement de la mélancolie gardent au fond du cœur une virile énergie, et quelquefois il arrive que cette secrète énergie longtemps comprimée éclate par d'étonnantes résolutions. Henri de Kleist en a donné, une première fois, une noble preuve, et une seconde fois, un fatal exemple.

Pendant l'occupation de la Prusse par nos armées victorieuses, le jeune poëte ne put contenir l'élan de son inimitié contre cette invasion étrangère, l'ardeur de son patriotisme. Il fut arrêté, conduit en France par une escorte de gendarmes, et enfermé près de ma ville natale de Pontarlier, dans les murs du fort de Joux, dans cette prison où Mirabeau avait été incarcéré, où Toussaint-Louverture était mort. Il y resta six mois, puis fut transféré à Châlons.

Il ne recouvra la liberté que lorsque la paix fut faite, et retourna à Berlin. Là, il se lia à l'existence d'une femme par un de ces sentiments indomptables et indéracinables dans lesquels l'homme engage toute sa destinée. Cette femme mariée, mais sans enfants, et atteinte d'une maladie à laquelle les plus habiles médecins n'a-

vaient encore trouvé aucun remède, lui dit un soir : « Pour prix de mon amour, je ne vous demande qu'une grâce. Quand j'aurai fait de nouvelles tentatives de guérison, si je ne dois plus garder aucun espoir, si je suis obligée de reconnaître que mon mal est incurable, promettez-moi de me tuer. »

Henri le lui promit, et à lui-même il se faisait alors une autre promesse.

Quelque temps après, la malheureuse vint lui demander l'exécution de ses engagements. Henri était prêt. Sans lui adresser la moindre observation, sans hésiter, il partit avec elle. Il l'emmena dans un sombre bois de sapins, qui s'élève entre Berlin et Potsdam, en face de la forteresse de Spandau. Là, comme il l'avait dit, il la tua, puis se tua près d'elle, et dans leur dernière agonie, leurs mains se rejoignirent.

Si Dante eût connu cette funèbre histoire d'amour, peut-être qu'il l'aurait jointe à celle de Françoise de Rimini.

Amor condusse noi ad una morte.

J'ai raconté deux drames qui pourraient donner une sinistre idée de la littérature berlinoise. Hâtons-nous d'ajouter que ce sont là deux catastrophes uniques dans une atmosphère remarquable en général par sa sérénité.

Berlin possède une quantité d'écrivains qui ne songent nullement à abréger leur existence et se réjouissent d'habiter une ville qui, par ses journaux, par ses théâtres, par ses cabinets de lecture, par ses goûts littéraires, par ses riches éditeurs, suscite leur émulation et leur donne les plus larges moyens de publicité.

De vieilles gazettes subsistent encore à Berlin dans leur forme primitive. D'autres s'y sont adjointes successivement, et la révolution de 1848 en a enfanté de toutes nouvelles. Les journaux naissent subitement des révolutions, comme, en certains endroits, les champignons se développent par un temps d'orage, et dans ces

champignons combien il en est auxquels une main prudente n'ose toucher, tant ils sont vénéneux !

Les théâtres, le Königstadt theater, le Schauspielhaus, bâti en 1819, l'Opéra, pour lesquels Frédéric-Guillaume III avait une vive prédilection, occupent un des premiers rangs parmi les théâtres de l'Allemagne. La population de Berlin, depuis les classes aristocratiques qui ont reçu les leçons des meilleurs maîtres, jusqu'aux plus petits bourgeois qui ont fréquenté dans leur enfance d'excellentes écoles élémentaires, a des habitudes de lecture, et nous croyons pouvoir dire, sans exagération, qu'il se publie en un an à Berlin plus de livres de différentes sortes qu'à Vienne en cinq ans, et à Munich en dix.

On compte aussi à Berlin, un grand nombre d'hommes qui se consacrent aux plus graves études.

L'Académie des sciences pour laquelle Guillaume II manifestait un si profond dédain a pris une place importante parmi les grandes sociétés scientifiques de l'Europe, et les hommes les plus éminents de France, d'Angleterre, s'honorent d'y être inscrits comme membres correspondants.

L'université, qui ne date que d'un demi-siècle[1], s'est fait en quelques années une réputation grandiose. Mais quelle école que celle où le savant par excellence, le célèbre Alexandre de Humboldt voulut faire lui-même des cours gratuits, où l'on a vu apparaître, presque en même temps, dans les chaires de droit, des hommes, tels que Savigny et Gentz ; dans les chaires d'histoire, un Raumer et un Ranke; dans la chaire de géographie, un Ritter, le premier

1. Elle fut fondée en 1809. C'est la plus jeune des universités allemandes, à l'exception de celle de Munich, qui date de 1826. Voici l'ordre chronologique des autres : Prague, 1348; Vienne, 1356; Heidelberg, 1386; Wurzbourg, 1402; Leipzig, 1409; Rostock, 1418; Grisefswald, 1456; Fribourg en Brisgau, 1456; Tubingen, 1477; Marbourg, 1527; Konigsberg, 1544; Iéna, 1558; Gratz 1586; Giessen, 1607; Kiel, 1665; Halle, 1694; Breslau, 1702; Gottingue, 1734; Erlangen, 1743; Bonn, 1786.

des géographes modernes; dans la philologie, Bopp, Rückert, les deux frères Grimm; dans les sciences naturelles, Mitscherlich, Lichtenstein, Ehrenberg; dans la théologie, Schleiermarcher, ce petit homme qui, sous sa frêle enveloppe, cachait tant de trésors de poésie et d'éloquence; dans la philosophie, Fichte, Schelling, Steffens, et Hegel, le colossal Hegel. Les adversaires de ses systèmes l'ont poursuivi de leurs sarcasmes, et le jour même de sa mort, on se raillait encore de lui dans plusieurs salons de Berlin. On disait qu'à ses derniers moments, il avait rassemblé autour de lui ses plus fervents disciples, et leur avait dit d'une voix dolente : « Je meurs avec l'amer regret de penser que nul de vous ne m'a compris. Un seul peut-être m'a compris, et il m'a faussement compris. »

Mais Hegel n'en est pas moins devenu le chef d'une nouvelle et nombreuse école.

L'université de Berlin, fréquentée par deux mille étudiants, ne compte pas moins de cent soixante-douze professeurs. Il existe, en outre, dans cette capitale, six gymnases; une école d'architecture; deux écoles normales pour les instituteurs; une académie de chirurgie militaire; une école de génie et d'artillerie; neuf écoles de métiers, plusieurs écoles gratuites ouvertes aux gens du peuple le dimanche, et diverses institutions privées.

Pour accomplir leur mission ou pour s'aider dans leurs études, les membres de l'Académie des sciences, les professeurs de l'université, les maîtres des différentes écoles trouvent une abondante ressource dans la bibliothèque royale, qui, depuis la mort de Wilken, a été confiée à la direction du savant Pertz, et qui ne renferme pas moins de cinq cent mille volumes.

Les arts ont fait aussi à Berlin de grands progrès, surtout sous le règne du roi actuel Frédéric-Guillaume IV, qui, dès sa jeunesse les a aimés, et qui, avant même de monter sur le trône les protégeait efficacement.

Le musée construit en 1830 renferme un cabinet d'antiquités, une galerie de sculptures et de tableaux.

La galerie de sculptures, commencée sous le règne de Frédéric II, s'est successivement accrue par l'achat de la collection du cardinal de Polignac, par ceux que la margrave de Beireuth se plaisait à faire dans son voyage en Italie, et par les soins du roi actuel. Le chef-d'œuvre de ce musée est une statuette en bronze qui représente un enfant dans l'attitude de l'adoration. Elle fut trouvée dans le Tibre, sous le pontificat de Clément XI, envoyée au prince Eugène, qui la céda au prince de Lichtenstein, et celui-ci la vendit à Frédéric II, pour dix mille thalers (40,000 francs). Sous le règne de ce souverain, elle ornait la terrasse de Sans-Souci.

La galerie de peintures se compose de tableaux qui furent achetés à diverses époques par les rois de Prusse et disséminés dans les palais de Berlin, de Potsdam, de Charlottenbourg. En 1828, ils ont tous été réunis sous les larges voûtes du musée de la capitale. On ne retrouvera pas là les splendides richesses de la galerie de Dresde, ni les rares trésors de celle de Munich. Mais on n'y verra pas non plus une œuvre de mauvais aloi. C'est dans son ensemble une glane secondaire, mais une glane intelligente, et disposée de telle sorte que, par un arrangement systématique, elle présente aux regards toute une histoire de l'art en différents pays et à diverses époques, depuis ses premiers essais jusqu'à ses derniers développements.

Un architecte d'un esprit vaste, d'une imagination vive, d'un talent hardi, M. Schinkel, a élevé sur un plan solennel ce musée. Berlin doit à ce même entreprenant artiste plusieurs autres édifices remarquables : un corps de garde qui rappelle la forme vigoureuse d'un *castrum* romain ; une école d'architecture que l'on considère comme un des meilleurs édifices de l'Allemagne ; un théâtre ; plusieurs églises, et la flèche monumentale du Kreuzberg érigée en mémoire des dernières guerres de la Prusse.

Plusieurs peintres, entre autres M. Wagner et M. Bégass, honorent par leurs travaux l'Académie des arts de Berlin.

Un sculpteur qu'il faut placer en première ligne parmi les sculpteurs des temps modernes, le fort, le gracieux, le savant, le puissant

Rauch, a décoré Berlin et quelques autres villes de la Prusse de plusieurs statues où l'idée la plus élevée se manifeste dans les formes les plus correctes et la plus noble expression.

La vie de cet artiste, que j'ai eu le bonheur de connaître, ressemble à une poétique légende, à une des *Hausmarchen* des frères Grimm. La nature l'a doué de tous ses dons : beauté physique, intelligence supérieure, générosité de cœur, et une bonté d'âme comme celle d'un enfant.

Je le vois encore entrer dans mon humble gîte de voyageur, un jour que je lui avais adressé quelques mauvais vers ; comme il paraissait touché de ce pauvre hommage d'un obscur étranger ; comme il me remerciait ! C'est le vrai génie qui garde jusque dans ses plus grands succès cette modestie. Les talents mesquins restent perpétuellement haletants dans leur soif de vanité, comme devant la coupe de Tantale.

Christian Rauch né en 1777, servait en qualité de page dans le palais de Guillaume III, quand un jour, la reine Louise le surprit modelant une figurine avec une habileté dont elle fut frappée. Elle interrogea le jeune artiste, et devina sa vocation. Elle le prit sous son patronage et le fit partir pour Rome où il trouva un autre protecteur, Alexandre de Humboldt, et un noble maître, Thorwaldsen, ce grand sculpteur qu'une famille d'Islande a donné au Danemarck.

Et Rauch est revenu dans son pays pour ciseler dans le marbre, pour couler en bronze les statues de quelques-uns des plus illustres guerriers de la Prusse : de Scharnhorst, de Bulow, de Blücher, que les Prussiens appellent le maréchal *Vorwarts* (le maréchal *En avant!*), puis la statue de Frédéric le Grand, l'œuvre de sculpture la plus monumentale qui existe : Frédéric à cheval sur un piédestal de vingt-cinq pieds de hauteur; aux quatre angles de ce piédestal, d'autres statues équestres représentant le duc de Brunswick, le prince Henri de Prusse, le général Ziethen, le général Seidlitz; et dans les bas-reliefs en vive saillie, toutes les illustrations militaires du règne du grand roi, jointes à deux nobles illustrations littéraires :

Lessing et Kant, toute une des plus glorieuses pages des *Annales* de la Prusse déroulée d'une main hardie, dessinée avec un vigoureux crayon, gravée sur l'airain avec un sentiment profond : *Aere perennius*.

En 1811, Rauch fut appelé a ériger un monument à la mémoire de la reine Louise, sa première bienfaitrice. Il accepta avec bonheur cette tâche qui éveillait à la fois ses plus idéales conceptions d'artiste et ses émotions de gratitude. « Les grandes pensées, a dit Vauvenargues, viennent du cœur. » Rauch en a donné une preuve; son cœur reconnaissant l'a merveilleusement inspiré. Du religieux labeur qui lui était confié, il a fait un chef-d'œuvre.

A une demi-lieue de Berlin, dans le parc de Chalottenbourg, une allée de pins conduit à une enceinte de saules pleureurs, de mélèzes et de cyprès. Au milieu de ces arbres funéraires apparaît un portique orné de quatre colonnes doriques. Par ce portique, on entre dans une salle de marbre d'une construction simple et austère. Là repose dans un caveau le corps de cette reine dont la Prusse entière a gardé la mémoire, et sous cette crypte vénérée s'élève son sarcophage. Nul ornement frivole, nulle figure symbolique, nulle recherche d'allégorie, une couche de marbre, et sur cette couche, la pure et chaste image de la noble femme. Son corps est enveloppé dans des draperies ciselées avec un art merveilleux : sa tête appuyée sur un oreiller a été fidèlement dessinée sur un de ses plus fidèles portraits. Elle est là dans toute la grâce de sa jeunesse, dans tout le charme de sa beauté, les yeux mollement assoupis, les lèvres à demi entr'ouvertes par un doux sourire, comme une tendre mère qui, à la fin de sa journée, s'endort au sein de sa famille, dans la paix de sa conscience. A la voir dans cette expression de suave sérénité, on croirait, en effet, qu'elle vient de s'endormir. Dans le jour, elle est éclairée par la lumière qui pénètre à travers les vitres d'une coupole; dans la nuit, par la clarté d'une lampe antique, et lorsqu'un de ses rayons de lumière tombe sur son visage, et empourpre ses joues, on dirait qu'elle vit, qu'elle va bientôt se réveiller, tendre

la main à ses enfants, et réjouir les regards de ceux qui l'entourent.

Il est des êtres qui, de loin en loin, par un des mystérieux décrets de la Providence apparaissent dans l'éclat des grandeurs souveraines, avec le prestige de la beauté, le charme de l'esprit, la puissance de la vertu. Tous les dons du ciel et de la terre sont réunis en eux. Ils savourent toutes les félicités, hélas! et ils sont condamnés à les voir bientôt se changer en désastres, et le monde qu'ils ont étonné par leur bonheur, ils le terrifient par leur infortune.

Telle fut notre glorieuse Marie-Antoinette, et telle fut dans une autre sphère et dans une autre catastrophe la reine de Prusse.

Qu'elle était jeune et belle et radieuse, lorsqu'en 1793, elle apparut pour la première fois avec sa couronne de mariée, au milieu de la population de Berlin. Elle avait dix-neuf ans. Elle quittait, non sans regret, mais avec une douce pensée d'amour et un noble espoir, son petit duché de Mecklembourg-Strélitz, pour unir sa destinée à celle de Frédéric-Guillaume, qui, quatre années plus tard, devait porter le diadème royal.

L'effroyable tempête, qui alors ravageait, désolait, ensanglantait la France, n'apparaissait encore au peuple de Prusse que comme un lointain orage qui ne pouvait l'atteindre, et les deux époux, heureux de leur amour, confiants dans leur avenir, ne songeaient qu'à jouir en paix de leur riante destinée. Par la diversité de leurs qualités, ils formaient entre eux une nature complète; par la fusion de leurs contrastes, un accord harmonieux. Frédéric était grave, réfléchi, contenu, d'un esprit essentiellement pratique, d'une humeur parfois irritable. Louise était calme, confiante, affable, expansive, poétique. Ils se tempéraient et se modifiaient l'un par l'autre, et réunissaient dans un même ensemble deux éléments distincts par la force d'attraction, par la puissance d'assimilation de l'amour, cette science suprême qui ne s'enseigne dans aucune école, cette alchimie surnaturelle.

Pendant les premiers temps de leur mariage, Frédéric et Louise vécurent, près de Potsdam, d'une vie idyllique. Au milieu d'une

ceinture de forêts de chênes et de sapins majestueux, sur les flots limpides de l'Havel, s'élève une petite île solitaire qu'on appelle l'île des Paons. C'était là qu'ils aimaient à se retirer, et qu'ils passaient de longues heures dans un de ces enchantements du cœur où l'on n'a qu'une pensée de reconnaissance à adresser à Dieu et un dernier vœu à exprimer :

O temps! suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours.

Louise aimait l'étude, surtout l'étude des poëtes, ces doux interprètes de l'âme. Elle lisait les meilleures œuvres de la littérature allemande, anglaise, et aussi quelques-uns des livres de nos plus purs écrivains. Mais elle n'oubliait pas, dans ces jouissances intellectuelles, qu'elle avait de graves devoirs à remplir, devoirs de princesse, d'épouse et de mère; car, dans les quatre années qui suivirent son mariage, elle avait eu le bonheur de donner le jour à deux fils.

En abandonnant son imagination à son penchant pour l'idéal, elle savait s'astreindre à des obligations régulières. Elle dirigeait et surveillait attentivement l'administration de sa maison, s'occupait avec une intelligente sollicitude de tous ceux qui l'entouraient. Elle voulait faire le bien, et elle le faisait sans effort, par une sorte d'impulsion continue. Elle voulait être aimée, et elle y réussissait naturellement par son seul aspect, par sa grâce exquise, par sa modestie et par ses attentions ingénues.

J'en citerai un exemple.

Elle avait remarqué que le général Köckeritz, un ancien et fidèle serviteur du roi et un des convives habituels du château, semblait toujours pressé de se retirer après dîner. Elle en fit l'observation au roi, qui lui dit : — Le pauvre vieux général a sans doute besoin de se reposer. Il ne faut pas le gêner. Mais elle ne se contenta point de cette réponse, et elle apprit que le général quittait le

salon pour fumer sa pipe. Le lendemain, au moment où il allait sortir comme de coutume, la reine s'approcha de lui tenant, d'une main, une belle pipe remplie de tabac, et, de l'autre, des allumettes : — Général, lui dit-elle, il ne faut pas que vous nous quittiez ainsi. Vous fumerez votre pipe près de nous, aujourd'hui et toutes les fois que nous dînerons ensemble.

— Chère Louise ! s'écria le roi, quelle bonne pensée vous avez eue.

Elle était très-charitable, et souvent elle épuisait avant la fin du mois la somme qui lui était allouée pour ses bonnes œuvres. Alors le roi faisait mystérieusement remettre de l'argent dans son armoire, et elle jetait un cri de joie et de surprise, comme si elle n'eût pas su d'où lui venait ce nouveau trésor.

Frédéric pourtant était très-économe ; il avait coutume de dire que les deniers font les écus. Quelquefois il affectait de contrôler gravement les dépenses de la reine ; elle le regardait en riant, et mettait fin à ses inquisitions par une spirituelle répartie.

Un matin, le roi, en entrant dans la chambre de la reine, aperçut une nouvelle coiffure qu'on venait de lui apporter, et lui en demanda le prix.

— Les hommes, répondit-elle avec sa gaieté habituelle, ne doivent pas s'informer de ce que coûte la toilette des femmes. Ils n'y entendent rien et la trouvent toujours trop chère.

— Soit ! répliqua Frédéric ; mais je tiens à savoir ce que vous avez payé pour ce bonnet.

— Puisque vous le désirez, je vous le dirai très-volontiers, d'autant que j'ai fait un très-bon marché. Il me coûte seulement quatre thalers.

— Seulement quatre thalers, pour un tel chiffon, s'écria le roi ; est-ce possible !

A ces mots, il s'approcha de la fenêtre, et apercevant un vieux vétéran de la garde assis au pied du palais, il lui fit signe de monter : — Regarde, lui dit-il, cette dame qui est assise sur le

canapé. Elle est très-riche. Combien penses-tu qu'elle a payé pour ce lambeau de mousseline et ces brins de rubans ?

— Ma foi ! répondit d'un air dédaigneux le vieux soldat en haussant les épaules, je ne sais ; peut-être quelques *groschen* [1].

— Ah ! vous l'entendez, s'écria le roi en se retournant vers la reine. Eh bien ! mon cher, dit-il au vétéran, cela coûte quatre thalers. Va demander à cette dame quatre thalers ; elle peut bien donner à un brave homme ce qu'elle dépense pour une telle vétille.

La reine s'exécuta de bonne grâce. Puis, à son tour, prenant le ton de voix solennel du roi : — Tu vois, lui dit-elle, ce monsieur qui est près de la fenêtre. Il est beaucoup plus riche que moi, car tout ce que j'ai vient de lui, et il est très-libéral. Va lui demander le double de ce que je viens de te remettre. Il ne peut te le refuser.

Frédéric vit qu'il s'était laissé prendre dans son propre piége, et donna en riant les huit thalers au vétéran.

Quelques années plus tard, un jour qu'il retournait à Potsdam, après la mort de la reine, il aperçut le vieux soldat : — Ah ! Brandes, lui dit-il, te souviens-tu ? Et il s'éloigna rapidement, et des larmes roulaient dans ses yeux.

Mais bientôt les deux heureux époux devaient expier leur bonheur, puisqu'il semble que le bonheur même doive s'expier en ce monde comme une faute. Bientôt la guerre allait éclater, cette terrible guerre qui écrasa, sous l'épée de la France, la monarchie prussienne.

Frédéric voulait l'éviter, et ses deux principaux conseillers, Haugwitz et Lombard, le soutenaient dans ses désirs pacifiques. Il résista aux sollicitations de l'Autriche et de la Russie qui le pressaient de s'adjoindre à leur plan de campagne. Il voulait d'abord, dans ce grand conflit européen, garder la neutralité, et,

1. Le groschen vaut environ quinze centimes.

plus tard, il en vint à s'allier à la France. Après la bataille d'Austerlitz, la première visite que reçut Napoléon fut celle de Haugwitz, qui venait, au nom du roi de Prusse, le féliciter de sa victoire. Il est vrai que, pour lui offrir cet hommage, l'envoyé de Frédéric avait attendu la fin de la journée, et il est probable que Napoléon avait raison de dire, en recevant ses compliments : — Voilà un message dont la fortune a changé l'adresse.

Quoi qu'il en soit de ces hésitations et de ces tergiversations de Frédéric, qui lui ont été vivement reprochées par les États coalisés contre la France, le 15 décembre 1805, Haugwitz acceptait, à Schœnbrunn, toutes les conditions du traité dicté par Napoléon.

Ces conditions pourtant semblaient si rigoureuses à Frédéric qu'il devait nécessairement en demander de meilleures, et il échoua dans ses tentatives, et alors le parti national, le parti de la guerre éclata avec une vivacité et une ardeur que le roi ne pouvait comprimer. La reine elle-même, la douce et gracieuse reine Louise encourageait ces idées belliqueuses, et souvent se montrait en uniforme à la tête du régiment qui portait son nom. Le prince Louis, qui devait périr à la fleur de l'âge sur le champ de bataille de Saalfeld, et une légion de jeunes gentilshommes, s'exaltaient au souvenir des victoires de Frédéric le Grand, et, dans l'effervescence de leur enthousiasme, aiguisaient leurs sabres sur le seuil de l'ambassade de France.

— Que pouvons-nous craindre, disaient des hommes graves qui se laissaient aussi emporter par cette fougue juvénile? N'avons-nous pas des généraux vaillants, expérimentés, qui, dès leur bas âge, ont appris le métier de la guerre? Ils auront bientôt mis à la raison cette tourbe de cordonniers, de tailleurs que la France a vomis en Allemagne dans l'écume de sa révolution?

Frédéric n'avait pas les mêmes illusions. Cependant il céda à l'entraînement général, et il partit de Berlin avec une armée de cent cinquante mille hommes, dont il confiait humblement le commandement au vieux duc de Brunswick.

Quelques jours après, cette armée était anéantie dans les plaines d'Auerstadt et d'Iéna. Quelques jours après, les principales forteresses de la Prusse : Spandau, Stettin, Custrin, Hameln, Magdebourg, se soumettaient au vainqueur d'Iéna. En même temps, Berlin était envahi par nos soldats. Le roi, la reine s'enfuyaient avec quelques serviteurs jusqu'à Königsberg, et, comme nos troupes s'approchaient de cette ville, ils se retirèrent à Memel, où ils ne trouvèrent qu'une habitation si étroite que leurs enfants même ne pouvaient y avoir une place. Leur pauvre mère dut se résigner à les installer dans la maison d'un marchand.

Après le carnage d'Eylau et la bataille de Friedland, Frédéric et Louise se rendirent à Tilsitt. Napoléon les reçut avec une noble courtoisie. Il fut très-frappé de la dignité de caractère du roi et de la beauté de la reine ; mais l'émotion qu'il en éprouva n'atténua point ses volontés, et, le 9 juillet 1807, Frédéric signa avec une amère résignation le traité qui lui enlevait la moitié de ses domaines.

Au mois de décembre 1809, les deux époux retournèrent à Berlin. Ils y furent accueillis par les plus éclatants témoignages d'amour et de respect; mais, au milieu de ces démonstrations, ils ne pouvaient se dissimuler tout ce qu'ils avaient perdu et tout ce que leur pays avait souffert. Quand ils furent dans leur palais, le majordome ayant demandé s'il devait faire servir du vin de Champagne pour fêter cet heureux jour. — Non, non, répondit gravement le roi, je ne puis pas boire du vin de Champagne tant que les pauvres gens de mon royaume ne pourront pas, comme autrefois, boire leur cruche de bière.

Dans les désastres qu'il venait de subir, il avait conservé une mâle fermeté. Mais la reine n'avait pas la même force. Les douleurs morales enfantèrent en elle une maladie mortelle. Elle sentait sa vie s'épuiser ; elle voulut revoir son père, elle partit, au mois de juin 1810 pour le rejoindre. Elle espérait peut-être encore que l'air natal la raviverait. Mais, au mal profond qui la minait, il n'y avait plus de remède.

Le 18 juillet, elle attendait avec impatience son époux, à qui on ne pouvait plus dissimuler un danger imminent. Il arriva enfin, et comme elle le vit tremblant et décomposé : — Pourquoi donc, lui dit-elle, paraissez-vous si agité ? Ne croyez-vous donc plus à ma guérison ?

Il balbutia quelques mots pour la rassurer.

— Qui est avec vous ? demanda-t-elle.

— Frédéric et Guillaume.

— Oh ! Dieu merci, quel bonheur !

A ces mots de bonheur, le roi, ne pouvant maîtriser son émotion, sortit.

— Voyez-vous ? dit Louise en souriant à ceux qui étaient restés près d'elle, je n'ai pas su me contenir en le revoyant, et je l'ai embrassé si vivement qu'il a pensé que je l'embrassais pour la dernière fois.

Il rentra, un instant après avec ses deux fils, qu'elle serra sur son cœur.

Ce fut sa dernière joie. Le 19 juillet, elle expirait à l'âge de trente-six ans.

Celui qu'elle avait tant aimé, et qui la regretta sans cesse, était digne d'être l'époux de cette douce et noble femme.

A toutes les qualités d'un bon père de famille, il joignait celles qui contribuent le plus à la tranquillité, à la prospérité d'un État. Il se trompa dans les hésitations de sa politique, et il expia cruellement ses erreurs. Mais le jour vint où les circonstances lui furent favorables, et il sut habilement en profiter. Le 9 juillet 1807, il abandonnait près de la moitié de ses domaines ; et, en mourant, il laissait à son fils un royaume des plus florissants, quinze millions de sujets, un territoire presque une fois plus grand que celui dont il avait hérité.

L'adversité ne l'avait point terrassé. La prospérité ne développa point en lui un vain orgueil. Tel on l'avait vu dans sa modeste vie de prince royal, tel on le vit quand il eut adjoint à ses États les

provinces du Rhin, Erfurt, Munster, Paderborn et une partie de la Saxe.

Le colossal château royal de Berlin effrayait sa modestie. Il occupait, près de l'allée des Tilleuls, une maison de simple apparence, bâtie sur le même alignement que les autres. Deux factionnaires à sa porte, une entrée comme celle d'une habitation bourgeoise, une salle à manger où l'on ne voyait que des chaises en bois de chêne, et des salons décorés à peu de frais par un tapissier de Berlin, telle était sa demeure.

La même simplicité qu'il se plaisait à conserver dans son intérieur, il la gardait, au dehors, dans ses habitudes journalières. Il sortait souvent seul à pied, vêtu d'une redingote grise, comme un officier qui s'en va vaquer à ses affaires, et quelquefois dans une modeste calèche attelée de deux chevaux, et sans escorte. Seulement son cocher portait à son chapeau un petit plumet bien connu des habitants de Berlin. A la vue de ce plumet, on savait que cet équipage était celui du roi.

Il aimait le théâtre, et il le fréquentait assidûment. Mais il y allait sans se faire annoncer, parfois seul, parfois avec un de ses fonctionnaires. Il assistait aussi à ces bals qui, chaque hiver, s'organisent à Berlin par souscription, une modique souscription d'un thaler. Il y soupait avec sa famille, et, dans l'intervalle des danses, se plaisait à circuler au milieu de la foule. Je me souviens qu'à un de ces bals, je m'étais arrêté à causer avec mademoiselle Elssler, quand je vis s'approcher de moi un homme vêtu d'un simple frac noir, qui avait évidemment l'intention de s'entretenir aussi avec la jeune danseuse. Je n'en continuais pas moins ma conversation, quand un de mes amis me tira par le bras et me fit signe de céder la place à celui pour lequel, dans mon ignorance d'étranger, je montrais si peu de déférence. C'était le roi.

Il sourit en me voyant m'éloigner ; mais d'un sourire indulgent et doux qui me rendait encore plus honteux de l'inconvenance que j'avais commise.

Quand Frédéric-Guillaume eut marié ses filles qui, par leur présence, le consolaient de son veuvage, il se sentit seul et triste dans sa demeure ; il avait besoin d'une bonne et pure affection, et, en 1824, il épousa morganatiquement une gracieuse et modeste femme, la comtesse d'Harrach, à laquelle il donna le titre de princesse de Liegnitz, comme un témoignage d'estime, disait-il dans son ordonnance, pour ses aimables et respectables qualités. Mais il disait aussi à ses intimes, en contractant cette union, que nulle personne ne pouvait remplacer sa chère Louise, et souvent il allait avec ses enfants visiter, dans le mausolée de Charlottenbourg, la tombe de celle qui lui avait laissé un si profond souvenir.

Cette jolie petite ville de Charlottenbourg, qui se rejoint à Berlin par les allées du Thiergarten, est toute l'année fréquentée par une foule de promeneurs. Spandau avec ses forêts de sapins, Treptow avec ses jardins, Tempelhof où vécut l'illustre ministre Hardenberg, Strahlau avec ses fêtes traditionnelles de pêcheurs, attirent aussi, en été, un grand nombre d'honnêtes citadins qui, selon leurs bonnes vieilles coutumes allemandes, cherchent à passer gaiement, en famille, leurs jours de fêtes et de dimanche.

Dans ces environs de Berlin, le lieu le plus célèbre, c'est Potsdam, le Versailles de la Prusse, un Versailles, en effet, par la splendeur de ses constructions, par la largeur de ses rues et par ses souvenirs historiques.

La ville de Potsdam, qui compte aujourd'hui quarante mille habitants, fut fondée par le grand électeur. Le Havel la traverse et y forme un lac d'un riant aspect; des collines boisées l'entourent. A voir cette terre verdoyante, arrosée par des eaux limpides, décorée de plusieurs attrayantes perspectives, on ne comprend pas que les premiers margraves de Brandebourg n'aient point choisi cette espèce d'oasis pour y établir leur capitale.

Frédéric le Grand y fixa, après ses belliqueuses expéditions, sa résidence habituelle. C'était là qu'il appelait à lui le roi des railleurs, Voltaire, qu'il faisait de Maupertuis un président de

l'académie de Berlin, et du cynique d'Argens un de ses chambellans. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie :

> Redouté de l'Autriche, envié de Versailles,
> Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
> D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
> Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien[1].

Son corps est enseveli près de celui de son père, sous la chaire de l'église de la Garnison. Les vestiges de sa vie se retrouvent partout sur ce sol où il demeura presque sans interruption, depuis la paix de Hubertsbourg (1763) jusqu'au jour où il oublia de remonter sa montre, qui s'arrêta juste au moment de sa mort (17 août 1786).

Là est l'ancien château où l'on conserve encore ses cahiers de musique, son encrier et une partie de sa bibliothèque.

Là est le magnifique palais de Sans-Souci avec ses deux cents appartements qu'il fit construire, avec une fastueuse ostentation, après la guerre de Sept ans, pour montrer que ses finances n'étaient point épuisées, et, en cela, il ne faisait qu'imiter un prince du Tyrol, Frédéric *à la poche vide*, qui, après ses désastres, fit élever, à Innsbruck la maison au toit d'or pour donner à ses adversaires un témoignage éclatant de sa fortune.

Là est cette retraite littéraire où il accueillait royalement ses hôtes de prédilection, mais où les solliciteurs vulgaires ne parvenaient jamais à pénétrer. On raconte qu'un Français, avide surtout de décorations, essaya vainement plusieurs fois de s'y faire introduire.

— Eh bien, lui dit un jour un de ses amis qui connaissait toutes ses démarches, avez-vous enfin reçu un nouvel ordre ?

— Oui, répondit piteusement le vaniteux pétitionnaire, j'ai reçu l'ordre... de quitter la Prusse.

1. Andrieux, *le Meunier de Sans-Souci.*

Dans une des armoires de ce palais, on garde un exemplaire des manuscrits de Frédéric : Œuvres mêlées du philosophe de Sans-Souci, avec privilége d'Apollon.

Le privilége d'Apollon est contrôlé, à différentes pages, par la main de Voltaire.

Au beau milieu d'un poëme, où le mot plat est répété plusieurs fois de suite, l'impitoyable Voltaire a écrit : « Voilà plus de plats que dans un très-bon souper. » Ailleurs : « Si l'on veut conserver cette épigramme, il faut la tourner autrement. » Ailleurs encore, une critique grammaticale : « On ne dit pas louer à. » Mais, çà et là, pour compenser ces observations épigrammatiques, le complaisant Voltaire écrit en gros caractères : « Admirable ! rien de mieux ! » Et à la fin d'une des lettres de son royal patron : « Que d'esprit, de grâce, d'imagination ! Qu'il est doux de vivre aux pieds d'un tel homme ! »

Sous la terrasse du palais sont enterrés les chiens de Frédéric et son cheval favori. Il aimait ces animaux ; mais avec toutes ses belles idées de philanthropie, il n'aimait guère les hommes, et il se moquait de l'immortalité de l'âme. « Pour parler gravement, disait-il, de l'immortalité de l'âme, il faut être bien vieux, ou bien riche, ou très-Allemand. »

Quelquefois il disait aussi : « On prétend que nous sommes faits à l'image de Dieu. Tant pis pour Dieu ! »

Un autre railleur a dit : « Dieu a fait l'homme à son image. Mais l'homme le lui a bien rendu. »

Près de ce même palais s'étendent les jardins que Frédéric se plaisait à cultiver, peut-être en songeant à Dioclétien retiré à Salone. Quelquefois il s'irritait de voir le peu de succès de ses plantations. Mais alors les courtisans ne manquaient pas de trouver de belles phrases pour le consoler de ses inutiles tentatives : « Il faut vous résigner, lui disait le galant prince de Ligne ; vous ne pouvez faire croître que des lauriers. »

Enfin, sur les hauteurs de Sans-Souci apparaît encore le fameux

moulin que Frédéric voulait acquérir, et que le propriétaire refusa de lui vendre. Le roi céda à cette obstination, et, plus tard, donna même de l'argent au tenace meunier pour reconstruire son rustique édifice. Mais, comme l'a très-bien dit le bon Andrieux :

> Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
> Se permit maintes fois telle autre fantaisie,
> Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
> Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
> Épris du beau renom qui séduit les guerriers,
> Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince.
> On respecte un moulin, on vole une province.

En une demi-heure, par le chemin de fer, on va maintenant de Berlin à Potsdam, et, en quelques heures, on peut voir toutes les magnificences de cette ville et les reliques historiques de Sans-Souci. Mais n'en déplaise aux Prussiens passionnés pour la gloire de leur grand Frédéric, je me sens plus doucement attiré, dans les mystérieuses allées de Charlottenbourg, par la pure et mélancolique mémoire de la reine Louise.

CHAPITRE ONZIÈME

Entre Berlin et Königsberg. — Aspect du pays. — Dirschau, Marienbourg. — Origine de l'ordre des chevaliers teutoniques. — Hermann de Salza. — Entrée des chevaliers en Prusse. — Mœurs et religion des anciens Prussiens. — Lutte des chevaliers contre le paganisme. — Balke. — Conquête de la Prusse. — Propriété de l'ordre Teutonique. — La cour de Marienbourg. — Nouvelles guerres et désastres. — Capitulation. — Traité de Thorn. — Le siége de l'ordre transféré à Königsberg. — Fin de son histoire. — Les œuvres des chevaliers. — Le château de Marienbourg. — Elbing. — Le Frischhaff. — — Copernic. — Königsberg. — Son origine. — Son université. — Kant. — L'ambre. — Anciennes parures. — Pêche de l'ambre. — Friedland. — Dantzig. — Son histoire. — Sa fortune et sa décadence. — Curieuse architecture. — La bourse. — L'église Sainte-Marie. — La légende du sculpteur. — La légende du prisonnier. — Les écrivains de Dantzig. — Le couvent d'Oliva.

La Prusse, disait Voltaire, ressemble, par sa configuration géographique, à deux jarretières déroulées sur la carte de l'Europe.

Si le sarcastique philosophe avait fait quelque excursion hors du palais de Potsdam, il aurait pu ajouter que, dans quelques-unes des provinces du royaume dont il dessinait ainsi la forme singulière, notamment dans celles qui s'étendent au nord et à l'est du côté de la Baltique, ces jarretières paraissent longues.

Cent quatre-vingts lieues de Berlin à Königsberg, et dans la plus grande partie de ce vaste espace, une terre plate, morne, terne, sans ondulation et sans mouvement. Tantôt une mousse humide, chétive, comme celle qui tapisse, en été, les plateaux de la Laponie, tantôt des bancs de sable comme ceux que les vagues de

l'Océan abandonnent à la marée basse; çà et là quelques petites forêts de pins ou de bouleaux, cette plante tenace des régions septentrionales, puis des amas d'arbustes touffus, serrés sur le sol comme ces masses de palmiers nains qu'on a tant de peine à déraciner en Algérie, ou comme ces épaisses broussailles que l'on brûle, dans les Ardennes, pour défricher et fertiliser un âpre terrain; de loin en loin quelques champs d'orge qui ne promettent à celui qui a le courage de les ensemencer qu'une maigre récolte; de pâles pâturages où le berger conduit nonchalamment un troupeau de moutons, et de petites maisons en briques dont la couleur rouge tranche rudement sur les teintes jaunes et grises de cette plaine infinie. Pas un lac dont l'azur sourie aux regards, pas un ruisseau qui récrée l'oreille par son frais murmure, pas un chant dans l'air, nul autre bruit que celui de la locomotive qui résonne comme un sombre gémissement dans le silence de cette nature inanimée. C'est plus triste que nos landes de Gascogne, plus monotone que les vastes parages de l'Amérique du Sud.

Je traversais cette mélancolique contrée, par un jour d'été, sur les ailes du chemin de fer, et, dans ma solitaire rêverie, ma pensée se reportait vers cet hiver de 1807, où le roi de Prusse et ses enfants, où cette jeune et belle reine Louise, qui a laissé un souvenir idéal dans le cœur de ses sujets, erraient à travers cette même plaine, avec de lourds chariots, par les marais fangeux, par les ornières creusées dans le sable, par la neige et les ouragans du mois de novembre, laissant derrière eux les débris de leur armée écrasée à Auerstadt, à Iéna, leurs forteresses envahies par les légions ennemies, leur capitale conquise par le glaive étranger, le désastre dans tout leur royaume, le deuil dans tous les cœurs.

Ah! la guerre!... Mais n'ai-je pas assez manifesté mon horreur pour la guerre? A quoi sert-elle? Au dix-septième siècle, le bon abbé de Saint-Pierre exprimait bien mieux que moi les mêmes sentiments. Au commencement du dix-huitième siècle, il publia son *Projet de paix perpétuelle*, et tous ses beaux raisonnements

n'ont pas préservé l'Europe d'un seul coup de canon. C'est le temps, c'est la raison, cette lente fleur du temps, qui prouvera aux hommes à quelle sacrilége frénésie ils s'abandonnent quand ils s'arment les uns contre les autres, au lieu de vivre fraternellement sur le globe, où il reste encore tant de beaux espaces inoccupés. Un jour viendra, je l'espère, où la sagesse des nations fera justice de nos ardeurs belliqueuses, où nos descendants éprouveront, pour ces scènes sanglantes que nous appelons nos glorieux combats, un sentiment de réprobation pareil à celui que nous inspirent les barbaries du moyen âge.

Mes réflexions ont été interrompues par l'aspect de la campagne qui, près de la station de Tirespol, offre un attrayant point de vue qui, autour de Dirschau, apparaît comme une nouvelle zone, riante, fleurie, féconde. D'un côté, une vaste prairie d'un vert tendre et velouté comme celui qui s'épanouit à la tiède chaleur de l'été, dans les forêts de Copenhague, dans les plaines de la Zélande; de l'autre, des champs de blé qui ondoient, au souffle léger de la brise, comme les flots d'un lac.

Près de Dirschau, une compagnie de chemin de fer a construit une œuvre des plus difficiles et des plus gigantesques, un pont qui traverse la Vistule, et qui n'a pas moins de seize cent trente-deux pieds de longueur.

Autrefois, dans les temps de débordements ou dans la saison du dégel, les habitants des deux rives du fleuve restaient souvent séparés pendant de longues semaines. On a vu même parfois les négociants de Königsberg attendre pendant plusieurs mois les marchandises qu'ils avaient achetées à Hambourg ou à Berlin, et qui stationnaient à Dirschau. Maintenant le beau pont brave, par ses piles colossales, l'impétuosité des flots, la débâcle des glaces, et réunit les industrieuses communautés qui occupent les deux côtés de la turbulente Vistule, et toute l'Allemagne de l'ouest à la Prusse orientale.

Par cette magnifique construction, nous arrivons, au bord du

Nogat, dans la fertile plaine où s'élève l'un des châteaux célèbres dans les annales du Nord, le château de Marienbourg, la principale résidence des chevaliers de l'ordre Teutonique.

Quelle épopée chevaleresque dont cette ancienne demeure est comme le point central ! Que de souvenirs, en un long espace de dix siècles, se rattachent à ses murs par un anneau impérissable ! Pour comprendre la grandeur de Marienbourg, ne faut-il pas remonter au delà de sa fondation, à l'origine de l'ordre qui planta là son étendard ? Ainsi ai-je fait. Si je n'ai trouvé qu'un pauvre cicerone pour me conduire dans les galeries du château, j'en avais plusieurs pour me guider dans les diverses phases de son histoire : l'œuvre très-explicite de Wal, qui fut lui-même un des chevaliers teutoniques, et celle de Voigt, le savant professeur, et celle de Weber, l'érudit railleur, et un sérieux livre publié récemment par M. Schlözer.

Après la prise de Jérusalem, dans la première croisade, un riche Allemand alla s'établir avec sa femme dans cette ville, pour y vivre dans la pratique des bonnes œuvres et la contemplation des saints lieux. Cet homme avait surtout à un haut degré la vertu exaltée par saint Paul, la charité. Il éprouvait une profonde commisération à la vue de ses compatriotes, pèlerins ou croisés, qui, n'étant point compris des Francs, et n'appartenant point aux nations qui avaient fondé l'ordre du Saint-Sépulcre et l'ordre des Templiers, trouvaient difficilement un secours dans leur abandon. Le bon Allemand leur venait en aide. A ceux qui étaient pauvres, il donnait de l'argent ; et ceux qui étaient malades, il les recueillait dans sa maison. Cette maison étant trop petite pour recevoir tous ceux qu'il voulait secourir, il bâtit un hôpital où il allait lui-même avec sa femme panser les blessés, distribuer les remèdes aux infirmes.

De cette humble et tendre institution naquit l'ordre Teutonique, comme d'une petite source naît un grand fleuve. Des princes, des chevaliers, entraînés par l'exemple que leur donnait le charitable couple, se dévouèrent à la même œuvre. Un grand nombre d'entre

eux voulurent aussi devenir les serviteurs des pauvres. Comme ils étaient venus en Palestine pour combattre les infidèles, ils ne pensaient pas qu'il leur fût permis de renoncer à leur vœu guerrier, mais ils y adjoignaient une autre vocation. Dès qu'ils pouvaient déposer les armes, ils allaient s'asseoir au chevet des malades, et s'ils devaient rentrer en campagne, les plus forts montaient à cheval; ceux qui étaient vieux et faibles continuaient dans les maisons de refuge leur service d'infirmier. Cette pieuse association s'était placée, dès l'origine, sous l'invocation de la sainte Vierge. Ceux qui en faisaient partie s'appelaient les chevaliers de Marie. L'ordre ne fut constituée qu'à Saint-Jean-d'Acre, en 1190; mais en réalité, il remonte à un demi-siècle plus haut.

Après la perte de Jérusalem, en 1187, l'œuvre charitable commencée dans la capitale de Godefroi de Bouillon, par un bourgeois d'Allemagne, se continua à Saint-Jean-d'Acre par des bateliers. L'institution de l'ordre Teutonique qui devait un jour se parer de plusieurs royales armoiries, sortait des entrailles du peuple, comme le chêne aux larges rameaux sort d'une forte terre.

En 1209, l'ordre Teutonique avait déjà des maisons à Ascalon, Rama, Jaffa, Tyr, Césarée, et dans l'île de Chypre. En 1217, le duc Léopold d'Autriche lui donnait six mille marcs d'argent pour acheter de nouvelles propriétés. Peu à peu il se répandit dans les diverses contrées de l'Europe, il se constitua d'importants domaines en Allemagne, en Angleterre, en Danemark, en Pologne, en Espagne et en Italie. L'empereur Henri VI lui assigna tous les biens d'une riche communauté de Sicile. Le roi André II de Hongrie l'ayant appelé à son secours, dans une des luttes de ses États, lui accorda un vaste territoire sur la frontière de la Valachie.

La plupart de ces donations furent faites au temps où Salza était investi de la dignité de grand maître, au temps qui fut l'âge héroïque de l'ordre, et son âge d'or, a dit Wal.

Hermann de Salza, descendant d'une noble famille de la Thuringe, était du nombre des quarante gentilshommes qui for-

maient, à Saint-Jean-d'Acre, la première cohorte guerrière des chevaliers teutoniques. Par sa valeur, il s'éleva promptement au rang de maréchal de l'ordre. En 1210, il en devint le grand maître, et par bonheur pour ses frères d'armes, il vécut encore vingt-neuf ans.

Du temps de son administration date le premier établissement des chevaliers teutoniques sur le sol de la Prusse.

Ce vaste territoire de la Prusse orientale et de la Prusse occidentale qui forme aujourd'hui une des provinces du royaume auquel il a donné son nom[1], était, au treizième siècle, habité par une population barbare.

Les chroniqueurs nous représentent les anciens Prussiens comme des hommes d'une taille élevée, et d'une constitution robuste, portant une longue barbe, de longs cheveux, et vêtus de peaux de bêtes. La chasse et la pêche étaient leurs principales richesses; cependant, ils cultivaient aussi la terre, et ils possédaient de nombreuses ruches d'abeilles. Le miel leur servait à préparer la boisson, jadis si célèbre dans le Nord, le *miod* enivrant. Quelques-unes de leurs communautés faisaient aussi un commerce d'ambre et de fourrures avec les peuplades voisines.

La polygamie était généralement admise parmi les Prussiens, et, en certains endroits, la population avait pris un tel accroissement, que, pour en restreindre le développement, dans un grand nombre de maisons, on ne laissait vivre que l'aînée des filles; les autres étaient condamnées à mort. On égorgeait aussi les enfants difformes, et les malades pour lesquels on n'entrevoyait plus aucun remède, et les vieillards décrépits. Ceux qui appartenaient à une famille distinguée conservaient encore dans cette sauvage exécution un privilége. On ne faisait pas couler leur sang. On les étouffait. Puis, on les revêtait d'une tunique blanche, et on les asseyait sur

1. Ce nom, d'origine slave, vient probablement de *Po-Reuss* (près de la Reuss, une des branches du Niémen).

une chaise. Autour d'eux, leurs parents et leur amis se réunissaient dans un banquet. Chacun des convives jetait alors sous la table une parcelle des mets, et quelques gouttes de la boisson qui lui étaient servis. Puis un prêtre se levait et disait : « Va-t'en, à présent, esprit de mort, tu as bu et mangé. Va-t'en ! »

Tous les hommes invités à ce festin montaient alors à cheval, et accompagnaient le défunt à son dernier gîte, en brandissant leurs armes et en poussant de grands cris pour effrayer les démons qui auraient voulu s'emparer de son âme. Les morts étaient brûlés, et avec leur cendre on ensevelissait de l'argent pour les aider à faire leur long voyage dans les régions inconnues, des meubles, des armes pour parer leurs habitations et servir à leur défense dans un autre monde. Quelquefois on brûlait aussi sur leur bûcher plusieurs de leurs esclaves; quelquefois même une ou deux de leurs femmes se condamnaient volontairement, comme sur la côte de Malabar, à cet effroyable supplice. Les autres devaient, pendant un mois, venir chaque jour, matin et soir, pleurer et se lamenter sur le cercueil de leur époux.

La religion des Prussiens était un grossier polythéisme dans lequel on retrouve les principaux traits du paganisme des anciennes races slaves. Ils avaient, comme les Grecs, une foule de divinités; divinités des bois, des champs, de la lumière, de la nuit, et trois principaux dieux : Perkunos, Potrimpos, Pikullos.

Le premier était le créateur du ciel, le dieu de la force et de la fécondité, le maître du tonnerre. Devant son image, on entretenait une flamme perpétuelle, et le prêtre qui laissait ce feu s'éteindre expiait, comme les vestales romaines, sa négligence par sa mort.

Potrimpos, le gouverneur du monde, était représenté sous la forme d'un beau jeune homme, avec une couronne d'épis sur la tête. En son honneur, on gardait, dans une corbeille, un serpent que l'on nourrissait de lait, et quelquefois aussi on lui immolait des enfants.

Pikullos, le génie du mal, le souverain des régions infernales, était représenté comme un vieillard à la figure pâle, au regard sinistre. On croyait que sa fureur ne pouvait être apaisée que par le sang, et on lui sacrifiait les prisonniers de guerre.

Au milieu de ces sauvages tribus, les prêtres jouissaient d'une grande influence. Le premier d'entre eux, qu'on désignait par le titre de *griewe*, était investi d'une sorte de pouvoir absolu. Mais il payait chèrement cette haute dignité ; car, lorsqu'il était affaibli par l'âge, il devait monter sur un bûcher et y être brûlé vivant pour la prospérité de son peuple.

Dès le dixième siècle, de courageux missionnaires chrétiens avaient entrepris de convertir ces farouches païens, et étaient morts victimes de leur zèle apostolique. En 996, saint Adalbert de Prague fut surpris dans une des forêts sacrées où les Prussiens avaient coutume de rendre hommage à leurs dieux, et égorgé. Quinze ans après, son successeur Bruno subit le même sort.

Cependant le duc Conrad, qui, à la mort de son père Casimir II, duc de Pologne, avait eu en partage les domaines de Moravie, de Cujovie et de Dobrin, et dont les possessions avaient été plus d'une fois envahies par les farouches Prussiens, résolut de subjuguer ces hordes barbares. Pour y parvenir, il tourna ses regards du côté des chevaliers teutoniques dont le nom était devenu célèbre en Europe, et dont l'Allemagne surtout glorifiait le courage. Il engagea, à cet effet, une négociation avec Salza, lui offrant, pour prix du secours qu'il lui demandait, la pleine et entière possession du district de Culm et de toutes les conquêtes que les chevaliers feraient dans les provinces prussiennes. Après une mûre délibération, le prudent Salza accepta ces propositions, et la guerre fut résolue.

Les Prussiens, qui primitivement n'avaient pour toute arme que des massues, en étaient venus, à cette époque, à fabriquer des lances, des épées, des boucliers. De plus, ils avaient inventé des espèces de béliers et d'autres machines pour lancer des blocs de pierre contre les forteresses. Enfin, ils se jetèrent vaillamment

dans les combats, et ils étaient nombreux. Un historien dit que la tribu de Samlander pouvait, à elle seule, armer quarante mille hommes. Mais leur pays était partagé en onze provinces qui formaient autant d'États distincts, et ne se ralliaient pas toujours à la même cause. Cette division rendait plus aisé leur asservissement.

Salza ne put d'abord employer à sa nouvelle croisade qu'un petit nombre de chevaliers; mais il leur donna pour chef un homme dont il avait su apprécier les éminentes qualités. Cet homme s'appelait Balke.

Son premier poste de combat fut un de ces chênes gigantesques consacrés aux dieux du pays. Balke y éleva une espèce de plate-forme où il s'établit avec une vingtaine de ses compagnons, et d'où il lançait ses javelots sur les légions qui assiégeaient sa redoute. Les Prussiens durent croire que leurs divinités les abandonnaient quand ils virent tomber sur eux une grêle de flèches de ces mêmes rameaux où ils avaient placé leurs idoles. Après une lutte acharnée dans laquelle ils furent décimés, ils s'éloignèrent de cette station fatale, et, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Thorn, Balke jeta les fondements d'une autre citadelle.

C'était en 1226. A l'aide des Polonais et de nouveaux guerriers que le pape et l'empereur engageaient à s'adjoindre à cette croisade contre les païens du Nord, Balke s'avançait de plus en plus dans le pays et y érigeait des forteresses. Les Prussiens cependant se défendaient intrépidement et multipliaient leurs sacrifices sanguinaires pour obtenir la faveur de leurs dieux. Mais ils ne trouvaient autour d'eux aucun auxiliaire, tandis qu'au contraire les légions chrétiennes se ravivaient sans cesse par de nouvelles milices, et, dans cette disparité de forces, ils devaient nécessairement succomber.

Une première génération avait péri dans ce terrible conflit, une autre le continua avec la même ardeur. Cette lutte du christianisme contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie dura plus d'un demi-siècle, elle est à peine indiquée dans le programme classique de nos études historiques. Elle n'a point eu son Homère,

ni son Virgile, ni son Tasse. Et cependant quelle étrange, quelle saisissante épopée ! Quelles étonnantes physionomies il y trouverait celui qui viendrait l'observer dans ses différentes phases! quelles péripéties dramatiques, et combien de traits de courage et de dévouement, et d'épisodes, en réalité, plus mémorables que ceux de l'*Iliade !*

En 1283, les Prussiens étaient vaincus, leurs idoles brisées, leur ancien culte anéanti. Dix ans après, les chrétiens perdaient, en Orient, leur dernier boulevard. Les grands maîtres de l'ordre Teutonique se retirèrent d'abord à Venise, quelques-uns résidèrent à Marbourg, dans la Hesse, ou à Mergentheim, en Franconie. Mais, dès l'an 1276, un des chefs de l'ordre, Conrad de Thierberg, avait bâti, au bord du Nogat, le château auquel il donna, en l'honneur de la Vierge, le nom de Marienbourg. Une petite ville industrieuse s'élevait au pied de ces remparts. En 1306, le grand maître Siegfried de Feuchtwangen s'établit dans cette nouvelle demeure. Ses successeurs suivirent son exemple.

C'est là que l'ordre si modestement fondé à Jérusalem se développa dans sa nouvelle phase. C'est là qu'il s'éleva à son plus haut degré de prospérité. Ses grands maîtres étaient installés là dans leur puissant château, comme des rois dans la capitale de leurs États. Ils y recevaient des ambassadeurs; ils y négociaient des traités. Frédéric II avait donné à Salza le titre de prince de l'Empire. Après la conquête de la Prusse, les successeurs du glorieux Salza étaient bien plus que princes de l'Empire ; ils étaient les maîtres d'un État considérable dans lequel ils jouissaient de toutes les prérogatives de la souveraineté.

Au quatorzième siècle, la cour de Marienbourg avait acquis une telle réputation de sagesse et d'intégrité que de diverses parties de l'Europe on soumettait à son jugement les causes les plus difficiles, et l'on venait de loin étudier l'organisation de cette corporation, qui depuis son début avait fait d'étonnants progrès.

L'ordre Teutonique pouvait alors mettre sur pied une armée de

quatre-vingt mille hommes. De tous les biens qui lui avaient été donnés en différents lieux et à diverses époques, il n'avait perdu que ses possessions de la Palestine. Il gouvernait une population de près de deux millions d'âmes. Ses revenus s'élevaient à un million et demi de ducats, non compris le produit de la vente de l'ambre, des pêches, des douanes, des amendes et des legs. Ses domaines s'étendaient depuis la Pomerelle (petite Poméranie), le long de la Baltique, jusqu'à Narva et à Revel. En Prusse seulement, il comptait dix-huit mille trois cents villages, cinquante-cinq villes, quarante-huit châteaux.

Par malheur, l'ordre entreprit contre la Lithuanie une guerre qui déjà l'avait entraîné à des pertes d'hommes et d'argent considérables, quand le duc Jagellon de Lithuanie adjoignit, par son mariage avec Hedwige, le royaume de Pologne à sa petite principauté et une nouvelle armée à ses premières légions.

La guerre alors se continua avec une nouvelle ardeur. Pour la soutenir, la maison de Marienbourg fut obligée de prendre à sa solde des régiments allemands. Par là elle acheva d'obérer ses finances, et, malgré ses énergiques efforts, elle devait succomber.

En 1410, une bataille effroyable s'engagea dans les plaines de Tanneberg. Les Polonais, dit-on, y perdirent soixante mille hommes, et cependant ils remportaient la victoire. L'armée des chevaliers, commandée par le grand maître Ulrich, fut anéantie.

Mais de valeureux soldats défendirent intrépidement la frontière assiégée par Jagellon, et la lutte qui déjà avait fait couler tant de sang se prolongea encore pendant plus d'un demi-siècle. Mais en 1456, les bandes de mercenaires, dont les pauvres administrateurs de l'ordre ne pouvaient plus payer la solde, livrèrent aux Polonais les remparts de Marienbourg. Un héroïque citoyen de la ville, le bourgmestre Blumm, résolut de les leur enlever, et y réussit. Mais, trois ans après, la noble citadelle, assiégée de nouveau, privée de munitions, réduite à la famine, fut forcée de se rendre en 1467, et se soumit à sa déchéance.

Par le traité qui fut signé à Thorn, la Pologne s'emparait de la Pomerelle, des évêchés de Culm et d'Ermeland.

Le reste de la Prusse était laissé à l'ordre à titre de fief. Chaque grand maître devait, après sa nomination, se reconnaître vassal du roi de Pologne, se rendre près de lui pour recevoir l'investiture de ses domaines et pour lui prêter serment. Il lui était interdit de contracter, sans l'autorisation de son suzerain, des alliances avec des princes-étrangers, et il était tenu de fournir un corps de troupes à la Pologne chaque fois qu'il en serait requis.

Le malheureux ordre Teutonique était vaincu, désarmé, ruiné; il cessait de compter au nombre des États indépendants. Il livrait à la Pologne la meilleure part des provinces prussiennes, et ne gardait le reste qu'à une condition humiliante. Après la prise de Thorn, il perdit encore la Livonie, puis plusieurs de ses propriétés en Allemagne, en Lombardie, en Sicile, et la réformation allait venir, qui devait encore lui en enlever d'autres.

Le siége de son administration fut transféré à Könisberg, et à chaque élection nouvelle l'acte de vasselage à accomplir envers la cour de Pologne était une douloureuse nécessité. Un des grands maîtres voulut s'y soustraire et fut obligé de s'y résigner, après avoir vu les Polonais envahir et ravager les campagnes confiées à sa protection.

Quelques autres tentatives du même genre n'eurent pas plus de succès.

L'histoire de l'ordre Teutonique comme État princier se termine au traité de Thorn. Désormais c'en est fait de la puissance qu'il exerçait au nord de l'Europe et qui rayonnait en tant de contrées. Ce n'est plus qu'une sorte de congrégation religieuse qui possède çà et là encore quelques anciennes dotations. Il nomme comme autrefois des grands maîtres, mais ses grands maîtres n'ont plus d'autre souci que de conserver les derniers débris de son ancienne fortune. Si de temps à autre l'un d'eux essaye encore de rappeler les services que la vaillante corporation a rendus à la chré-

tienté, et de protester contre les spoliations qu'elle a subies, au grand silence qui se fait autour de lui, il doit voir que personne ne songe à le relever de son affaissement. Les princes d'Europe avaient martyrisé les Templiers; les princes d'Europe avaient abandonné les héroïques chevaliers de Rhodes. C'était le tour de l'ordre Teutonique ; on le laissait mourir.

Après les dilapidations de la réformation, il lui restait cependant encore quelques domaines et il avait encore une résidence à Mergentheim. Le 24 avril 1809, Napoléon le supprima, et personne n'éleva la voix contre cet arrêt. Un trait de plume mettait fin à une histoire de six siècles.

L'ordre Teutonique a disparu, mais sur le sol où il subjugua les Prussiens barbares, il a laissé d'impérissables vestiges. Cette jolie petite ville de Marienbourg, qui s'étend le long du Nogat avec ses pittoresques arcades, a été fondée par lui. Les champs qui entourent la florissante cité ont été fructifiés par lui. Le Nogat impétueux, la Vistule orageuse ont été par lui maîtrisés, endigués. Ces braves chevaliers, qui combattaient si vaillamment contre les hordes païennes, joignaient à leur vocation religieuse, à leur ardeur belliqueuse l'intelligence de la vie pratique. Ils ont été dans cette région septentrionale non-seulement les apôtres de l'Évangile, mais les premiers *settlers* d'une terre en grande partie inculte, les premiers pionniers de la civilisation et de l'industrie. Ils ont, comme de patients Hollandais, façonné en quelque sorte le sol où ils s'établissaient, arrêté dans de fortes barrières le débordement des rivières, et arraché à des inondations périodiques ces belles plaines de la Prusse orientale et occidentale qu'on appelle les *Werder*. Dès l'année 1292, ils entreprenaient ce difficile travail, et ils l'ont continué jusqu'à ce qu'ils l'aient achevé, et là ils ont vu peu à peu se former des colonies agricoles si riches, que de simples paysans ornaient les harnais de leurs chevaux de plaques en argent, et n'admettaient sur leurs tables que des coupes et des vases en argent.

Au milieu de ces plaines fertiles s'élevait la demeure de la souveraine communauté, l'illustre Marienbourg, qui était à la fois une citadelle, un palais, un couvent et une caserne. Près de la rive droite du Nogat, sur une éminence de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur, s'étendait le château avancé, le Vorbourg. Dans les bâtiments de ce Vorbourg étaient les logements des valets, les étables, les magasins de vivres et de munitions. A l'ouest, au nord, à l'est, ses murailles protégeaient le château intérieur qui, au nord, était couvert par les fortifications de la ville. Ici, un large fossé, là, les flots du Nogat complétaient ce système de défense. Le Vorbourg était crénelé et surmonté de plusieurs tours, dont l'une, appelée *Butter milch thurm,* fut, dit une légende, bâtie par des paysans qui, pour expier un sacrilége, durent détremper avec du lait le ciment employé à cette construction.

Dans les édifices intérieurs s'étalait toute la beauté de l'art gothique le plus pur, toute la richesse d'une royale maison. Là étaient les appartements des chevaliers et ceux du grand maître, les chapelles brillantes et les salles de réception pompeuses.

Le Vorbourg était la cassette bardée de fer, le château intérieur en était le joyau. Les pieux chevaliers avaient couronné leur œuvre par une statue de la Vierge, de vingt-six pieds de hauteur, vêtue d'une robe étincelante et d'un manteau constellé par un curieux travail de mosaïque. Sur sa tête était une couronne parsemée de pierres de couleurs imitant les saphirs et les émeraudes. Dans sa main droite elle tenait un sceptre; sur son bras gauche était l'enfant Jésus, portant une robe rouge parsemée de fleurs d'or.

On ne peut, sans admiration, contempler la grandeur du château de Marienbourg, ni pénétrer dans son enceinte sans être arrêté à tout instant par une nouvelle surprise.

L'une des plus charmantes constructions qu'il soit possible de voir est la salle qui servait de réfectoire aux chevaliers. Elle a quatre-vingt-seize pieds de longueur, quarante-huit de largeur, et vingt-huit de hauteur. Au centre, s'élèvent trois piliers en granit d'une

légèreté merveilleuse; de leurs chapiteaux ornés de sculptures religieuses se détachent, comme de la cime d'un palmier, d'élégants arceaux qui soutiennent la voûte.

Là étaient autrefois rangées les tables de la corporation. A la première s'asseyait le grand maître avec le commandant, le trésorier, et les autres dignitaires du couvent; à la seconde, les prêtres et les chevaliers; à la troisième, les principaux employés de la maison. Dans l'après-midi, les chevaliers venaient encore là passer leurs heures de récréation. La règle leur permettait, à ce moment de repos, le jeu de dames et le jeu d'échecs.

Le grand maître avait son réfectoire à part pour les jours où il donnait à dîner à des étrangers de distinction. C'est une salle magnifique de quarante-cinq pieds carrés, éclairée par une double rangée de dix fenêtres. Sa voûte, qui a trente pieds de hauteur, repose sur un seul pilier. Près de là était sa chambre à coucher, son salon, sa chapelle.

La salle du chapitre était, comme les appartements que nous venons d'indiquer, construite dans le plus gracieux style ogival, mais plus large et plus haute. Sur ses murailles étaient inscrites des sentences morales et religieuses. On se rendait de là, par une porte, appelée la porte d'or, à l'église, imposant vaisseau gothique, éclairée par dix hautes fenêtres ogivales : à sa voûte était suspendu l'écusson de l'ordre. Le long de ses murs s'élevaient, sous des baldaquins ouvragés comme une dentelle, dix-huit statues de saints. A l'une de ses extrémités était une estrade pour les musiciens, à l'autre le tabernacle et l'autel dont on n'a pu retrouver la forme primitive.

Sous ces divers édifices s'étendaient de vastes voûtes souterraines étagées l'une sur l'autre, servant de cuisines et de magasins. En temps de guerre, les paysans de la contrée pouvaient s'y réfugier avec leurs bestiaux et leurs denrées.

Après les derniers désastres de l'année 1459, ce château fut habité par un staroste polonais et des fonctionnaires subalternes

qui, ne pouvant l'occuper en entier, en prenaient la meilleure part et laissaient le reste tomber en décadence. On sait comment les plus solides constructions disparaissent quand l'homme les abandonne aux dégâts du temps, et nulle main intelligente ne s'appliqua à réparer ces dégâts pendant plus de trois siècles.

Au premier partage de la Pologne, en 1772, les Prussiens prirent possession de Marienbourg, et ne songèrent nullement ni à refaire les toitures écrasées, ni à relever les côtés ébranlés de ce noble édifice, ni même à conserver dans sa majesté première ce qui n'avait point été encore complétement endommagé. Tout au contraire, ils achevèrent d'en dégrader les plus belles parties. Ils en firent des casernes et des magasins. En même temps, une quantité de petits bourgeois et d'artisans venaient appliquer leurs échoppes et leurs ateliers à la façade du château, comme les gens de Spolète au gigantesque palais de Dioclétien. Puis les appartements du grand maître étaient livrés à des fabricants qui, pour y établir plus commodément leurs machines et leurs métiers, masquaient des fenêtres, coupaient les salles par des cloisons, appuyaient des soupentes sur les piliers de granit, taillaient sans merci dans les ornements d'art, et rapetissaient à qui mieux mieux cette splendide architecture pour la réduire aux proportions de leurs métiers.

A la fin du siècle dernier, une partie notable de ce royal palais tombait en ruine ; une autre avait subi une telle transformation que les chevaliers du seizième siècle ne l'auraient pas reconnue. Les vandales de la spéculation, la bande noire de l'industrie, avaient renversé des voûtes, des salles tout entières, une magnifique tour carrée et une chapelle.

En 1801, un homme, qui portait le titre d'*oberbaurath* (conseiller supérieur des bâtiments), s'imagina même qu'il donnait une preuve notable de son intelligence en proposant de démolir les murs du haut château et du château central, pour en employer les matériaux à la construction d'un nouveau magasin. Par bonheur ceux à qui il devait soumettre ses projets ne se hâtèrent pas de

les approuver. En 1807, nos soldats entrèrent à Marienbourg, et des magnifiques réfectoires de l'ordre firent successivement un atelier de menuiserie, une étable, puis enfin un lazaret. Une autre division de nos armées s'arrêta là encore en se rendant en Russie, partagea cette vaste salle en deux compartiments et y établit une ambulance.

Malgré ce déplorable abandon et ces hideuses métamorphoses, ces dévastations du temps et des hommes, grâce au ciel pourtant ce précieux monument ne devait pas périr. Déjà, dès l'année 1803, les dessins d'un artiste et la voix éloquente d'un poëte, Max de Schenkendorf, avaient appelé l'attention du gouvernement et celle du peuple prussien sur cette grande œuvre du moyen âge. Le roi s'émut à cet appel et ordonna que des mesures fussent prises pour conserver, autant que possible, la résidence de ceux qui, avant lui, avaient été les souverains de Marienbourg. Les terribles événements qui bientôt éclatèrent en Allemagne, la bataille d'Iéna, les désastres qui la suivirent, firent oublier ce travail architectural. L'édifice de la monarchie prussienne semblait s'écrouler. Comment penser à celui de l'ordre Teutonique?

Lorsque la paix fut assurée, en 1815, on y revint. Un habile architecte traça le plan de la restauration du vénérable château. Ce plan, revu dans ses plus minutieux détails, et approuvé par Schinkel, n'avait d'autre défaut que d'obliger ceux qui voudraient l'exécuter à une dépense énorme. Mais dès que, sur les bords de la Vistule et du Nogat, on apprit que le gouvernement songeait à relever de ses ruines la maison du grand maître, cette nouvelle excita de toutes parts une vive sympathie et provoqua un généreux élan. Il se forma aussitôt des associations de magistrats, de prêtres catholiques et protestants, de grands seigneurs et d'étudiants, qui sollicitaient l'honneur de coopérer à cette entreprise. Les paysans mêmes des environs de Marienbourg voulurent y prendre part. Ils voulurent transporter gratuitement les matériaux de construction sur l'emplacement du cloître, nettoyer les souterrains, déblayer le

sol ; et ce n'était pas peu de chose, car, dans l'espace de deux années, ils enlevèrent quarante-huit mille chariots de décombres.

Pour satisfaire aux vœux qui lui étaient manifestés à la fois de tant de côtés, le gouvernement divisa le plan général de reconstruction et d'ornementation en différentes parties, en fit faire autant de devis, et les proposa aux associations qui lui offraient leur tribut avec tant d'empressement. Chacune d'elles le remercia de cette intelligente conception, chacune d'elles se hâta de prendre sa tâche spéciale et se réjouit d'y attacher son nom.

Dans l'espace de quelques années, la religieuse entreprise a été accomplie. On n'a pu rendre complétement, il est vrai, à la glorieuse résidence des chefs de l'ordre Teutonique, ni sa grandeur, ni sa forme primitive. Une partie des murs de l'ancien château est anéantie, une partie de ses ornements est à jamais perdue. Mais, par le concours de tant de volontés appliquées à sa réédification, par ce zèle patriotique, par cette pieuse pensée, n'a-t-il pas reçu une nouvelle, une solennelle consécration ? C'était jadis la propriété d'une corporation, c'est maintenant l'œuvre nationale de tout un pays, son monument historique, son sanctuaire populaire.

En continuant ma route de Marienbourg à Königsberg, à tout instant je retrouve les vestiges de l'intelligent et puissant ordre Teutonique : des villages qu'il a fondés, des paroisses qui, par sa religieuse influence, ont conservé le dogme catholique au milieu d'une population convertie au protestantisme, des villes qu'il a dotées de leur premier élément de force et de prospérité.

Elbing est une de ces villes. En 1237, un des chefs de l'ordre construisit, sur le bord de la rivière qui a donné son nom à cette cité, une forteresse. Là s'établit une colonie de laboureurs saxons et d'ouvriers et de marchands de Lubeck. A mesure que cette industrieuse population s'accroissait, elle était protégée par de nouveaux remparts, et, par là, Elbing s'acquit, dans la région prussienne, un renom distinct. On disait, au moyen âge : Königsberg la grande, Thorn la belle, Dantzig la riche, Elbing la forte.

Maintenant Elbing est une active et florissante cité de vingt-huit mille âmes. Sa citadelle a été remplacée par un gymnase. Son commerce est favorisé par sa situation. La rivière qui baigne ses murs, et par plusieurs canaux se répand dans ses rues, la rejoint à cette espèce de golfe ou de réservoir qu'on appelle le Frische-Haff, qui, dans son bassin de vingt-huit lieues d'étendue, reçoit les eaux de la Passarge, de la Pregel, celles du Nogat et d'un autre embranchement de la Vistule. Jadis le Frische-Haff était complétement séparé de la Baltique, enfermé comme un lac dans sa large ceinture. Les flots ont peu à peu miné, rompu cette ceinture, et, par le détroit de Pillau, la mer s'est ouverte aux entreprises commerciales, aux désirs d'exploration, aux navires de cette contrée.

En regardant ce lac, dont les eaux douces se mêlent à présent à l'onde salée, je me disais que, par une des péripéties de la destinée humaine, les sources fraîches de la vie sont souvent ainsi tout à coup remplies d'amertume; mais cette amertume même peut nous donner une nouvelle force et nous ouvrir un nouvel espace.

Près du Frische-Haff est la ville de Frauenburg, une petite ville qui possède cependant une belle cathédrale bâtie, au treizième siècle, par l'ordre Teutonique. Dans cette cathédrale est enseveli Copernic. Près de l'édifice religieux, où une plaque de marbre indique sa tombe, est la machine hydraulique qu'il construisit pour procurer de l'eau à la cité où il s'était établi.

L'illustre astronome était le fils d'un simple paysan de Thorn. Il étudia, dans cette ville qui, au quinzième siècle, avait déjà une très-bonne école, la médecine, les mathématiques et, par une prédilection particulière, l'astronomie. Pour acquérir de nouvelles connaissances, il se rendit en Italie. Il suivit assidûment, à Bologne, les leçons d'astronomie de Dominique Mario, puis fit avec succès un cours de mathématiques à Rome.

En 1505, il revint dans son pays. Un frère de sa mère, qui était évêque du diocèse d'Ermeland, lui donna un canonicat à la

cathédrale de Frauenburg. Ce fut là que, par la puissance de sa vocation, par l'intuition de son génie, il en vint à reconnaître les erreurs des anciens dans leurs hypothèses cosmographiques, et à constater que la terre était, comme Mars et Vénus, une planète : *e pur si muove*. En 1530, il avait achevé son célèbre ouvrage : *De orbium cœlestium revolutionibus libri VI*, qu'il dédia au pape Paul III. Il hésitait cependant encore à le publier. Enfin, sur les instances de plusieurs personnages distingués, entre autres du cardinal Schönberg, il s'y décida. En 1543, le manuscrit fut envoyé à un imprimeur de Nuremberg. Mais déjà Copernic était affaibli par l'âge et par le travail. La veille de sa mort, on lui remit les dernières feuilles de son livre. Avant de fermer les yeux, il eut encore la joie de tenir entre ses mains cette œuvre à laquelle il avait consacré la plus belle part de sa vie, et qui devait immortaliser son nom.

Sur les bords de la Pregel, au milieu d'une vaste plaine, s'étendent, sur un large espace, les rues tortueuses, les faubourgs de Königsberg, la capitale de la Prusse occidentale et orientale, et l'une des cités les plus importantes de la monarchie prussienne.

Ottokar II, roi de Bohême, la fonda en 1247, dans une de ses religieuses croisades. Le château, construit par ce souverain qui venait de si loin attaquer les peuplades païennes, subsiste encore dans son austère majesté. Les grands maîtres de l'ordre Teutonique y ont résidé pendant un espace de soixante-dix ans (de 1457 à 1525). Les princes de Prusse y ont souvent séjourné ; l'électeur Frédéric y a célébré la fête de son royal couronnement, et, en 1807, son descendant Guillaume III s'y est réfugié.

Près de là, dans une île enlacée par les eaux de la Pregel, s'élève la tour de la cathédrale, un des édifices les plus remarquables du nord de l'Allemagne, non point par son étendue, mais par la grâce et la justesse de ses proportions. Cette église est encore un des monuments de l'intelligente activité des chevaliers teutoniques. Elle fut bâtie au commencement du quatorzième siècle, dans le

plus pur style gothique, par un de leurs grands maîtres, et plusieurs des chefs de l'ordre y sont ensevelis.

La Pregel, qui traverse Königsberg, n'est accessible qu'aux bateaux. Son port est à Pillau, près du goulet par lequel les eaux du Frische-Haff se déversent dans la Baltique. Mais Königsberg n'en est pas moins une ville de commerce considérable. On y voit de vastes entrepôts, de riches magasins, et on y compte quatre-vingt mille habitants.

C'est aussi une ville de guerre, défendue par de puissantes fortifications, occupée en tout temps par une nombreuse garnison. Enfin, c'est une ville scientifique et littéraire. Hoffmann, le fantastique auteur, y est né, et Zacharie Werner, le mystique poëte, et le vaillant poëte Schenkendorf qui, de même que Th. Körner, combattit, pour la délivrance de son pays, avec la lyre et avec l'épée.

En 1544, le margrave Albert I[er] fonda, à Königsberg, une université. Cette institution, très-richement dotée, et dont le premier recteur fut George Sabinus, gendre de Mélanchthon, a été illustrée par des professeurs d'une haute distinction, tels que Bessel, l'astronome, Burdach, le physiologiste, Olshausen, le théologien, Rosenkranz, l'excellent critique, Voigt, l'historien, Jacobi et Fichte, dont le nom est connu de l'Europe entière, et, avant tout, Emmanuel Kant.

Cet éminent philosophe était né à Königsberg. Il y passa les quatre-vingts années de sa vie, sans jamais s'en éloigner, comme Socrate, qui, pendant sa vie de soixante et dix ans, ne quitta point le territoire d'Athènes.

Son père, simple artisan, n'aspirait peut-être qu'à le voir continuer sa profession de sellier. Mais les premières études que fit le jeune Emmanuel, dans une de ces bonnes écoles élémentaires qui sont une des richesses de l'Allemagne, éveillèrent en lui une autre ambition, et, lorsqu'il sortit du gymnase de Königsberg, où il s'était distingué par son zèle et son intelligence, il se sentit irrésistiblement entraîné par sa vocation vers la science.

Pour ceux que la fortune n'a point favorisés de ses dons, cette vocation est difficile à suivre. Elle exige de longs travaux longtemps ignorés, souvent méconnus, presque toujours peu fructueux; elle exige les plus fermes qualités de caractère, parfois même l'héroïsme de la patience et de la résignation. De ces néophytes du culte de la pensée, de ces soldats de la science, il en est quelques-uns qui finissent, comme Gulliver, par briser les liens où ils se trouvent enlacés; mais combien d'autres s'arrêtent, comme des voyageurs fatigués, dans la longueur de leur marche, ou succombent, comme des athlètes épuisés, dans la continuité de leur lutte !

Kant soutint avec courage cette lutte périlleuse de l'esprit contre la matière, des aspirations idéales contre les nécessités de la vie journalière. Il remplit, pendant neuf ans, les pénibles fonctions de précepteur dans diverses familles, et, en même temps qu'il accomplissait cette tâche, souvent trop peu honorée, il se livrait à l'étude des sciences naturelles, des mathématiques et de la philosophie. Son unique désir était d'obtenir une chaire à cette même université de Königsberg, dont il avait été l'un des plus brillants élèves, et il ne pouvait y parvenir.

Un ouvrage qu'il publia en 1747 : *Gedanken von der wahren Schatzung der lebendigen krafte* (Pensées sur la vraie valeur des forces vitales), avait cependant excité quelque attention. En 1755, il entreprit de faire, en qualité de *privat docent,* un cours de philosophie. Ce ne fut qu'en 1762 qu'on lui offrit une chaire vacante à l'université, une chaire de poésie. Il ne pouvait l'accepter. Enfin, en 1770, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique. Il avait alors quarante-six ans. Jusque-là, il avait publié diverses dissertations sur la physique et l'astronomie. A partir de cette époque, il entra avec éclat dans sa carrière, par son enseignement verbal et par ses écrits.

Il inaugura son cours par le programme du livre célèbre qu'il publia onze ans plus tard : *la Critique de la raison pure.*

Il ne nous appartient pas de pénétrer dans l'examen des diffé-

rentes œuvres de Kant, d'expliquer ses systèmes, ni de relater l'influence qu'ils ont exercée sur le développement des idées philosophiques.

Sa ville natale est fière de lui avoir donné le jour. Elle montre avec orgueil à l'étranger l'édifice universitaire où Kant faisait ses leçons au milieu d'un nombreux auditoire; la grande salle qu'on appelle, en mémoire de lui, *Stoa Kantiana*. Elle lui a déjà élevé une statue. Elle projette de lui ériger un monument plus imposant.

Mais il est une autre construction qui excite encore un plus vif intérêt. C'est la demeure de Kant, humble et rustique maison qui a l'aspect d'une ferme champêtre. C'est là que le grave penseur passa la plus grande partie de sa vie. C'est là, c'est sous ces rameaux d'arbres, sur ce balcon en bois, pareil à celui d'un chalet suisse, qu'il poursuivait le cours de ses méditations, qu'il préparait le plan d'un de ces livres destinés à émouvoir le monde scientifique.

Kant ne s'était point marié. Il ne connut point les meilleures joies de la vie, les chastes joies de l'amour paternel, et de la tendresse conjugale. Mais il était d'une nature sociable et expansive. Il se plaisait à réunir autour de lui un cercle d'amis, et il animait ces réunions par sa franche et cordiale gaieté.

Que de nobles et touchants entretiens a entendus ce modeste cottage de philosophe! Les biographes de Kant, entre autres, Borowski et Varanski, nous en ont raconté une partie. Mais tout est-il suffisamment dit? On ne se lasse point de pénétrer dans les détails de la vie intime de ceux qui, par leur génie, se sont fait un grand renom, surtout quand leur existence a été longtemps entravée par de pénibles difficultés, car elle nous offre un précieux enseignement. Il est doux, d'ailleurs, d'apprendre à aimer l'homme que l'on admire, et jusqu'à son dernier jour, le glorieux patriarche de l'université de Königsberg conserva les qualités les plus aimables : la simplicité de l'âme et la bonté de cœur.

A Königsberg, comme à Dantzig, et dans la plupart des villes

situées près des rives de la Baltique, un important objet de commerce est l'ambre; l'ambre, cette substance délicate, fragile, jaune comme l'or, claire comme l'opale, qui, lorsqu'on le brûle, exhale une odeur agréable, qui, dès les temps les plus anciens, fut l'un des produits recherchés par les marchands.

Les Phéniciens le connaissaient déjà. Les femmes du temps d'Homère en faisaient des parures. Les Grecs ayant remarqué que l'ambre, lorsqu'on le frottait, avait la propriété d'attirer les corps légers, lui donnèrent le nom d'*Electron*. De là notre grand mot d'électricité qui représente aujourd'hui tant de merveilleux phénomènes. Les Grecs disaient que l'ambre provenait des pleurs que les sœurs de Phaéthon, transformées en peupliers, versaient dans les flots; les Scandinaves, par une autre fiction mythologique, l'attribuaient aux larmes de Freya, la déesse de l'amour.

Les savants, qui ne se contentent point de ces fables poétiques, ont beaucoup disserté sur l'origine et la nature de l'ambre. Les uns ont prétendu que c'était un métal, et son nom allemand de *Bernstein* est un des indices de cette hypothèse; d'autres, que c'était le produit d'une sécrétion d'animaux aquatiques, comme l'ambre gris qui flotte à la surface de la mer, sur les côtes des Moluques et du Japon. Enfin, on est venu à penser que cette matière singulière pourrait bien être une résine, et il s'est trouvé un grave théologien, un conseiller de consistoire, qui a déclaré que c'était la résine même de l'arbre de la science, ce qui prouverait incontestablement que c'est sur le sol de la Prusse, et non ailleurs, que Dieu avait créé le paradis terrestre.

Les Arméniens, les Perses, les Indiens, les Cingalais disent aussi que le paradis terrestre fut dans leur pays. Il n'est nulle part, le divin Éden, et il est partout dans les âmes honnêtes, à certaines heures de la vie. Une vraie pensée d'amour nous en donne tous les enchantements, un souffle sinistre le fait disparaître. Bonheur idéal! songe fugitif! qui ravit notre cœur, et que nous ne pouvons garder. Est-ce une émanation des sphères célestes qui pénètre dans

notre argile? Est-ce le souvenir d'une autre demeure, ou la révélation lumineuse d'une autre existence?

..... Le rayon de l'aurore
D'un jour qui ne doit pas finir?

Oh! savants philosophes! vous pouvez, sur ce sujet, composer d'ingénieuses dissertations. Un amant qui entendra le premier aveu murmuré par des lèvres virginales; une mère qui contemplera le sourire de son enfant; un fils qui, après une noble action, recevra la bénédiction de son père, ne disserteront pas. Ils rêveront et croiront!

Mais j'en reviens à l'ambre qui est en réalité le produit d'une résine d'une espèce d'arbre particulière que les naturalistes désignent par le nom de *pinus succinifera*. Dans un temps immémorial ces pins s'élevaient sur les plages et le bord de la Baltique, ils ont été engloutis dans le sol, et emportés par les flots au sein de la mer.

Dans les temps d'orage, des pêcheurs s'en vont saisir dans leurs filets les algues que le vent jette vers la côte, car à la plupart de ces algues flottantes sont attachés des globules d'ambre. Quand la mer est calme, ils s'en vont avec des crochets chercher le précieux résidu au fond de l'onde transparente. A Dantzig, on a fait une autre tentative. Des hommes couverts d'un vêtement en caoutchouc, et portant sur leur tête une espèce de casque surmonté d'un tuyau en toile gommée, par lequel on leur donnait de l'air, se sont jetés dans les vagues pour arracher l'ambre aux profondeurs de la mer, comme les plongeurs de Ceylan arrachent aux bancs de rocs les coquilles d'huîtres qui renferment les perles étincelantes. Mais ce mode d'exploitation était à la fois trop périlleux et trop coûteux. On y a renoncé.

Les mineurs font une opération plus fructueuse que les pêcheurs, quand ils parviennent à découvrir un des gisements des bois antédiluviens. Ils y trouvent quelquefois des morceaux d'ambre d'une

grosseur extraordinaire. On en garde un, au Musée d'histoire naturelle de Berlin, qui pèse treize livres. Les plus gros sont les plus recherchés. Il en est aussi qui, malgré leur exiguïté, ont une valeur particulière, ce sont ceux dans lesquels se trouve englobé un insecte, une aile de papillon, une feuille d'arbre, ou un brin de mousse.

La livre d'ambre brut se vend, terme moyen, de deux à trois thalers, et l'on calcule que la Prusse orientale en fournit cent cinquante tonnes, c'est-à-dire trois cent mille livres par an.

Cet ambre, qui est ordinairement enveloppé d'une croûte vaseuse, ou d'une couche de terre, et quelquefois mêlé à des fragments d'écorce, est lavé avec soin, poli et taillé. On en fait des colliers, des chapelets, des croix, des bagues, et toutes sortes d'ornements de fantaisie. Les Orientaux le recherchent surtout pour en décorer leurs longues pipes.

J'ai eu l'honneur, un jour, de fumer avec Méhémet Ali une de ces magnifiques pipes. Un tissu d'or et d'argent en revêtait le tuyau. Un anneau de diamant la cerclait à son extrémité, et de cet anneau sortait un énorme bout d'ambre arrondi. En aspirant sur la terre des Pharaons, dans le palais du Caire, par cette suave embouchure, la fumée aromatique du tabac de Latakié, je pensais aux pauvres pêcheurs de la Baltique, qui, pour procurer cet objet de luxe au pacha, avaient peut-être passé de longs jours à errer sur les flots, par un froid glacial, à tirer de la mer leurs lourds filets, à éplucher des faisceaux d'algues.

Mais qui sait? peut-être que le brave père de famille qui, après de pénibles recherches, trouvait tout à coup un morceau d'ambre dont le produit compensait pour lui plusieurs jours d'un travail infructueux, était plus heureux que le vice-roi d'Égypte dans la splendeur de sa fortune et l'orgueil de sa puissance.

Il me semble qu'ils ne doivent pas non plus envier le sort des pachas d'Égypte ces robustes bateliers qui conduisent si gaiement leurs embarcations dans l'enceinte de Königsberg, ni ces braves

paysans qui, aux environs de la ville, irriguent si bien leurs prés, et labourent avec tant de soins leurs champs. Ils sont régis par un sage et équitable gouvernement, ils ont la paix, l'un des souverains biens de l'homme, et le récit des désastres que leurs pères ont subis ne peut que leur faire paraître plus douce leur condition présente.

A quelque distance d'ici sont deux champs qui en une année fatale ont été cruellement labourés par les instruments de destruction, par l'obus et le boulet. C'est le champ de carnage d'Eylau et celui de Friedland, qui a conservé, après la bataille du 14 juin 1807, son nom de Friedland (terre de paix). Je n'ai point été le voir. Les études de stratégie me sont complétement étrangères, et les scènes de combats me révoltent.

J'aime bien mieux retourner dans les riantes plaines des Werder saluer de nouveau les majestueux remparts de Marienbourg, et reprendre à Dirschau le chemin de fer qui conduit à Dantzig, quoique cette vieille ville ait été aussi, à diverses époques, le théâtre de plusieurs guerres désastreuses.

Au quinzième siècle, les ingrats Dantzigois s'allient à la Pologne contre les chevaliers teutoniques à qui ils devaient en grande partie leur prospérité, et ils sont punis de leur félonie par les calamités d'une guerre de treize ans, par les exactions de leur allié Casimir IV.

Au seizième siècle, guerre civile enfantée par le schisme de Luther, et nouvelle guerre politique. Sigismond III de Pologne entraîne Dantzig dans les combats où l'emportent son esprit turbulent, son orgueil et son ambition. Les revers qu'il éprouve, Dantzig en subit le contre-coup ; les dépenses qu'il est obligé de faire, Dantzig en paye une partie. Il veut vaincre les Suédois, et les Suédois cernent le port de Dantzig, entravent son commerce, lui imposent de rudes tributs.

En 1734, Dantzig, qui soutient la cause de Stanislas Lecsinski, est assiégée, bombardée, dévastée par les Russes.

En 1793, au second partage de la Pologne, la vieille cité, qui a

tant combattu et tant souffert pour la Pologne, est livrée à la Prusse, qui déjà lui avait enlevé une partie de ses domaines.

Quatorze ans après, elle est cernée par nos soldats, et se rend après un siége de trois mois. En 1813, sous le commandement de Rapp, elle résiste pendant près d'une année aux attaques d'une armée russe et prussienne.

Par l'effet de toutes ces guerres, par la rivalité et l'agrandissement des cités commerciales de la mer Baltique et de la mer du Nord, par l'ascendant maritime de l'Angleterre, de la France et des États-Unis, Dantzig a vu, d'âge en âge, sa prospérité s'affaiblir et sa population décroître. Au commencement du dix-huitième siècle, elle comptait encore près de quatre-vingt mille habitants. En 1793, elle n'en avait plus que trente-sept mille, et en 1814, après sept années d'occupation, on ne lui en assignait plus que trente-deux mille. Elle s'est relevée, il est vrai, de son état de décadence; mais, ce qui prouve combien sa fortune est encore vacillante, c'est que le recensement de sa population, qui en 1846 portait à soixante mille le chiffre de ses habitants, est redescendu, en 1854, à cinquante-huit mille. Elle possède environ cent navires d'un faible tonnage, et il n'entre guère annuellement que treize cents bâtiments de moyenne grandeur dans son port. Plusieurs branches de spéculation lui ont été successivement enlevées. Il lui reste ce qui lui est à peu près assuré par sa position géographique, l'importation et l'exportation des bois et des grains de la Pologne. On peut voir, par l'étendue de ses greniers, de quelle importance est pour elle le commerce des céréales. Ces greniers, construits à l'écart de tout autre bâtiment, peuvent contenir cinq cent mille mesures de blé. Pour prévenir le danger d'un incendie, il n'est permis à personne de demeurer là, et nul fumeur ne peut y porter sa pipe allumée.

Dantzig est l'une des plus anciennes villes du Nord. Selon M. Voigt, le savant historien de la Prusse, elle remonterait jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Selon le chroniqueur Uphagen, elle aurait été fondée cinq cents ans avant Jésus-Christ. Ce sont là des

hypothèses. Le fait est que les premiers documents certains que nous ayons sur Dantzig ne datent que du douzième siècle. A la fin du dixième, elle avait été convertie au christianisme par saint Adalbert. Conquise par Boleslas, duc de Pologne, puis par Valdemar le Grand, roi de Danemark, puis par un prince de la Poméranie; attaquée par le margrave de Brandebourg, mal défendue par son souverain, elle appelle à son secours les chevaliers de l'ordre Teutonique, et, dès l'an 1308 jusqu'en 1454, reste soumise à leur pouvoir. C'est dans cet espace d'un siècle et demi qu'elle atteignit à son plus haut degré de fortune.

Protégée par ces vaillants soldats de la croix, à qui elle avait confié ses destinées, associée à la Hanse, et par là investie des priviléges commerciaux les plus efficaces, elle agrandissait paisiblement le cercle de ses opérations; elle attirait à elle des navires des lointaines contrées. Des centaines de bâtiments français, anglais, hollandais venaient chercher dans son port le blé de la Pologne. Les denrées de l'Orient lui arrivaient par Novogorod. Les fers de Suède, les bois de la Prusse et de la Poméranie, les draps d'Angleterre et de Silésie, les toiles grossières de la Lithuanie, le sel et les vins du midi de l'Europe étaient pour elle d'importants objets de commerce. La fabrication de la poudre, les brasseries, les distilleries de cette célèbre eau-de-vie où flottent des paillettes d'or, le travail de l'ambre occupaient dans ses murs de nombreuses corporations d'ouvriers. A cette époque, la valeur annuelle de ses importations ne s'élevait pas à moins de dix-huit millions de thalers.

Nous avons dit par quelle continuité d'événements funestes cette industrieuse cité s'était amoindrie. Mais, quelle que soit sa décadence, on se plaît à la voir et à y séjourner. Par sa position au sein d'une plaine immense parsemée de bois, surmontée de quelques collines, par les deux rivières qui la traversent et la Vistule qui, à quelque distance de ses murs, va s'épancher dans la mer, elle offre aux regards un aspect pittoresque. Par la disposition de ses rues et la construction de ses édifices, c'est certainement une des villes les

plus originales et les plus bizarres qu'il soit possible de voir dans la grande marqueterie des cités allemandes.

Ceux qui recherchent les comparaisons diront qu'elle ressemble, çà et là, à quelques quartiers d'Augsbourg, de Nuremberg, d'Amsterdam. Le fait est qu'elle ne ressemble à rien. C'est la cité du moyen âge dans toutes ses naïves fantaisies d'architecture. L'exemple des autres villes n'a encore eu sur celle-ci aucune influence. Si les architectes de Dantzig ont été étudier, à Berlin, des formes de constructions nouvelles, c'est pour eux une étude de luxe ; car, lorsqu'ils sont chargés de bâtir une maison particulière, ou un édifice public, ils n'ont qu'à regarder autour d'eux et à prendre modèle sur les œuvres traditionnelles de leurs pères.

Il se peut que, dans ses voyages, le Dantzigois rende justice aux dispositions confortables des hôtels de France ou d'Angleterre ; mais il revient avec amour à ses cellules en briques, à sa petite maison étroite, effilée, pareille à une cage, et ornée, à sa sommité, d'un pignon aigu ou dentelé. Toutes les rues ont ici à peu près le même caractère. Quelques-unes seulement se distinguent de leurs voisines par le canal qui les traverse ; d'autres, par la double rangée de tilleuls qui les ombrage. Mais il y a là aussi les rues élégantes, les rues du beau monde, où, tout en conservant la forme de construction des quartiers plébéiens, des financiers de Dantzig ont déployé un luxe aristocratique. Telle est, entre autres, la *Langgasse*, dont je ne pouvais me lasser d'observer les singuliers détails et l'étrange perspective. Là, au pied de chaque maison, sur toute la longueur de la façade, s'étend un perron fermé, à droite et à gauche, par un mur à hauteur d'appui, touchant à la rue par trois ou quatre marches, le long desquelles s'inclinent deux rampes en fer qui, à leur extrémité, reposent sur deux énormes boules en pierre. Sur les murs latéraux sont posés deux tuyaux en bois ou en tôle qui reçoivent l'eau des gouttières et la jettent, par deux effroyables gueules de dragon, au bas du perron. Je laisse à penser le vacarme qu'on doit entendre quand, de perron en perron, les torrents d'un

jour de pluie tombent ainsi, de plusieurs pieds de hauteur, aux deux côtés de la Langgasse. Il y a longtemps que les autres villes d'Europe ont mis en pratique un autre procédé pour l'écoulement des eaux. Mais les Dantzigois tiennent à celui-ci, et ils tiennent aussi à ces boules monstrueuses sur lesquelles s'appuie leur balustrade. J'imagine que, comme la pierre est assez rare dans cette contrée, ils se font un honneur d'en étaler des blocs à leur porte, et probablement plus le bloc est gros, plus il flatte l'orgueil du propriétaire.

Mais avec sa parure un peu burlesque, chacune de ces maisons a une physionomie qui plaît à la pensée, par une apparence honnête, recueillie, *heimliche*, comme disent les Allemands. Les murs qui s'étendent de chaque côté de ces habitations en font, pour les heures de repos, autant de retraites isolées. Ces perrons quadrangulaires sont, comme les terrasses des villes d'Orient, comme les *azoteas* de l'Amérique du Sud, autant d'agréables emplacements en plein air où, dans les calmes soirées d'été, le vieillard s'assoit dans son fauteuil, où sa famille se groupe autour de lui, se reposant des travaux de la journée, échangeant un salut amical avec les passants, regardant, avec la pleine satisfaction qui naît des habitudes régulières, le spectacle qu'elle revoit chaque jour dans les mêmes circonstances, les boutiques qui se ferment à la même heure, les fenêtres auxquelles apparaissent les mêmes figures, les *old familiar faces* de son entourage.

L'homme adapte à ses besoins son habitation comme son vêtement. Pour l'homme du Midi, la maison n'est souvent qu'un gîte nocturne. L'éclat du ciel et de la nature l'attire sans cesse au dehors. Pour l'homme du Nord, c'est l'abri journalier, le foyer de l'étude, le sanctuaire des affections. C'est là qu'il concentre son existence, c'est là qu'il se plaît à poursuivre ses travaux, à se délasser de ses fatigues, à célébrer ses fêtes de famille. Il aime cette demeure où constamment il imprime un nouveau souvenir d'esprit et de cœur. Il la pare comme un oiseau coquet pare son nid, et les citoyens de

Dantzig ont ainsi, selon leur prédilection et leur fortune, enjolivé leurs demeures.

Il y a dans tous les quartiers de la ville, sur les façades des maisons, sur les contours de leurs terrasses, des statuettes, des fleurons, des arabesques, des ciselures qui feraient la joie d'un artiste. Il y a, dans la Langgasse, une maisonnette à trois étages, élancée, fluette, qui, avec ses gracieuses colonnes, ses légers chapiteaux, ressemble à un de ces coffrets qu'un sculpteur du moyen âge façonnait avec un goût idéal, un coffret destiné à renfermer des trésors d'amour. Ce petit chef-d'œuvre appartenait à la famille Steffens. Il me semble qu'on ferait tout un poëme sur cette famille, en regardant ces trois étages animés peut-être à la fois, en un certain temps, par trois générations.

Ce qui apparaît le plus souvent dans ces nombreux ornements des diverses rues de Dantzig, ce sont les figures de la mythologie grecque, non point, comme on pourrait le supposer, Mercure, le dieu du commerce, ni Neptune, le dieu de la mer ; non, les galants Dantzigois veulent se ragaillardir par des images plus riantes. C'est la belle impérieuse Junon, dont ils se plaisent à reproduire la majesté olympienne, c'est la radieuse Iris avec son écharpe, c'est Vénus dans toutes les phases de sa très-légère existence : Vénus sortant des eaux, Vénus jouant avec l'Amour, Vénus enlacée dans les filets de Vulcain. Mais, pour qu'on ne pût les accuser d'un penchant trop exclusif pour la tradition païenne, peut-être aussi pour complaire aux idées plus sévères de leurs filles ou de leurs femmes, à ces figures profanes ils ajoutent, comme correctifs, des scènes de la Bible, des bas-reliefs représentant quelques pieuses légendes ou quelques épisodes des livres populaires du moyen âge.

La Bourse de Dantzig, qu'on appelle encore l'*Arthur Hof* (la cour d'Arthur), est un curieux exemple de cette singulière association d'idées. Disons d'abord quelques mots de ce titre chevaleresque appliqué à une salle mercantile. Au moyen âge, les négociants des principales villes de la Prusse et de la Poméranie : Thorn,

Elbing, Bramerberg, Kulm, Stralsund, avaient un édifice spécial où ils se réunissaient tantôt pour traiter de leurs affaires, tantôt pour se livrer à de joyeux banquets. Ils donnaient à cet édifice le nom d'Arthur Hof, probablement en mémoire des expéditions du fabuleux roi contre les Saxons, ou en mémoire de cette fameuse table ronde où régnait, dit la tradition, une fraternelle égalité, ce rêve fantastique des républicains.

Dès le quatorzième siècle, sous l'heureux gouvernement des chevaliers teutoniques, Dantzig eut aussi sa cour d'Arthur, vaste et pompeux édifice dont une moitié a été détruite par un incendie.

A l'entrée de ce bâtiment commercial, restauré, embelli à diverses époques, s'élèvent les statues de Scipion l'Africain, de Thémistocle, de Camille, de Judas Machabée, et les statues allégoriques de la Force, de la Justice, de la Fortune. Ce sont les préliminaires d'une histoire qui se continue à l'intérieur par la plus étonnante réunion d'images profanes et religieuses, de héros de l'antiquité et de paladins du moyen âge, par de grandes toiles qui tapissent les murs et par des statues colossales. Là, on peut voir à la fois le Jugement dernier et le combat des Horaces et des Curiaces, la figure de Japhet, la douce vierge d'Israël, et la figure de Diane sortant du bain. Là, près de saint Christophe, le géant des légendes chrétiennes, apparaît un coursier sur lequel sont assis les quatre fils Aymon. Là est un tableau représentant les enchantements de la lyre d'Orphée, non loin d'un autre qui nous montre Judith tranchant la tête d'Holopherne. Un peu plus loin, dans l'ombre, on découvre la modeste statue en bois d'un pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle en face de la brillante statue d'Auguste III, roi de Saxe et de Pologne.

Au milieu de cette exhibition mythologique et historique s'élèvent deux longues tables sur lesquelles deux huissiers, en tuniques rouges, rangent, chaque matin, des écheveaux de lin et de chanvre, et des jattes en bois renfermant des échantillons de

blé, d'orge, d'avoine. A midi, la Bourse est ouverte. On y voit entrer de graves négociants, des juifs portant, comme ceux de la Pologne, la soutane noire, la longue barbe, et quelques marins avec leurs jaquettes. Les marins s'entretiennent à l'écart avec leurs armateurs; les juifs cherchent, d'un œil inquiet, de quel côté ils tendront leur toile d'araignée pour y prendre quelque aventureux chaland; les négociants examinent attentivement les échantillons de fils et de céréales : c'est là leur principale affaire. Tout se passe dans un grand calme. Ni foule bruyante, ni parquet, et, à une heure ou deux, tout est fini. Près des rumeurs tumultueuses de notre Bourse parisienne, celle-ci apparaîtrait comme une naïve bucolique. Je ne crois pas qu'on puisse y gagner un million en quelques instants; mais je ne sache pas que personne, en sortant de là, se soit brûlé la cervelle.

Le plus beau monument de Dantzig est Sainte-Marie, vaste édifice gothique plus haut et plus large que Notre-Dame, mais d'une simplicité de style extrême. Commencé en 1343, sous la direction du grand maître de l'ordre Teutonique, Louis de Waitzau, il ne fut achevé qu'en 1502. On a calculé qu'il pouvait contenir vingt-cinq mille personnes. Il était fait pour une grande cité catholique, et il n'est plus fréquenté que par une des sectes protestantes qui se sont formées dans cette ville.

Le long des nefs s'élèvent trente chapelles érigées par de riches familles qui acquéraient, par leurs pieuses donations, la consolation de reposer, après leur mort, au pied de l'autel où elles s'étaient agenouillées pendant leur vie.

Dans le pourtour du chœur, dans le développement de la grande nef et des nefs latérales, il y a une quantité de ciselures, de bas-reliefs, de statuettes qui mériteraient d'être dessinées et reproduites par le burin. Il y a là trois œuvres de premier ordre : un Christ, une statue de la Vierge, et le tableau de Van Eyck, le Jugement dernier. Il est peint sur bois et se compose de trois compartiments, dont deux s'ouvrent comme deux ailes et se referment sur la scène

principale. La tradition rapporte qu'il était destiné au pape. Un corsaire captura le navire qui le portait en Italie. Un capitaine dantzigois, poursuivant le pirate, eut le bonheur de le vaincre, s'empara de ses dépouilles et fit hommage du précieux tableau à l'église de Dantzig.

Dans une autre chapelle est le Christ en bois, de grandeur naturelle, si admirable et si admiré qu'on l'a d'abord attribué à Michel-Ange. Puis, comme il était évident que le grand artiste n'y avait jamais appliqué son ciseau, le peuple a imaginé une légende cruelle pour s'expliquer la beauté de cette statue. On a dit que, pour faire une image d'un effet si saisissant, le sculpteur avait attiré un jeune homme dans son atelier, et l'avait impitoyablement cloué sur la croix pour copier sa figure dans sa dernière agonie.

A la statue de la Vierge, renfermée dans une armoire, se rattache une autre légende d'une nature meilleure. On raconte qu'un pauvre artiste, injustement accusé et condamné à mort, sollicita de ses juges un délai de quelques semaines pour accomplir un vœu qu'il avait fait. Cette grâce lui ayant été accordée, il s'agenouilla dans son cachot, adressa une fervente prière à la Vierge, consolatrice des affligés, puis se mit à modeler avec de la terre l'image de celle qu'il invoquait avec une foi si naïve dans ses angoisses, et sa foi le ranima, et sa piété lui donna une heureuse inspiration. Il fit une statue d'une si noble forme, il dessina la tête de son auguste patronne avec une telle grâce et une telle suavité que les magistrats invités à venir la voir en furent émerveillés : « Non, s'écria l'un d'eux, il n'est pas possible que l'homme en qui se manifeste un sentiment si idéal ait pu commettre le crime dont on l'accuse. Il faut suspendre l'exécution et reviser le procès. » Une nouvelle enquête démontra qu'en effet l'artiste était innocent. Il sortit triomphalement de sa prison, et déposa dans l'église Sainte-Marie la statue à laquelle il devait son salut.

Grâce à l'active impulsion des chevaliers qui la gouvernèrent, Dantzig vit s'élever dans ses murs plusieurs autres églises d'un

caractère imposant, notamment celle de Saint-Jean, dont la voûte est une œuvre charmante, celle de Sainte-Catherine, qui jadis, avec ses riches dotations, n'entretenait pas moins de quatre-vingt-dix prêtres, et celle de Sainte-Anne, qui fut bâtie gratuitement par la corporation des maçons et des charpentiers.

Ce sont là les monuments précieux, les œuvres d'art et de poésie dont le moyen âge a doté Dantzig. Les temps modernes ne lui ont donné qu'une immense ceinture de terrassements, de bastions, de remparts. La vieille associée de la Hanse n'a d'ailleurs point la prétention d'être une ville scientifique ou littéraire. Elle ne possède qu'une bibliothèque peu importante et des écoles secondaires. Quelques savants pourtant et quelques écrivains y sont nés, entre autres Fahrenheit, le physicien qui a donné son nom à un nouveau thermomètre ; Löschin, qui s'est dévoué à l'étude de l'histoire et des traditions de sa cité natale ; Gruppe, l'un des professeurs distingués de l'université de Berlin, l'un des collaborateurs de la *Gazette générale de Prusse*, l'auteur de plusieurs œuvres de philosophie et de critique très-recommandables ; Falk, le fils d'un pauvre perruquier, qui par sa passion pour l'étude, par sa persévérance dans le travail, par ses compositions poétiques, conquit une honorable position, et eut la joie de fonder, en se souvenant des misères de son enfance, une grande maison de refuge pour les enfants abandonnés. Je ne dois pas omettre de citer encore Reinick, à la fois peintre et poëte, élève de Bègas, émule de Richter, le charmant artiste. Il a publié des recueils de chants naïfs et gracieux, et diverses séries de dessins non moins remarquables par le sentiment exquis qui s'y manifeste que par la finesse de leur exécution.

Dantzig a encore une autre poésie, la poésie de ses belles plaines, de ses riants paysages. Cette ville est située, à un degré près, à la même latitude que la pointe méridionale de la Suède, et quand j'ai parcouru ses environs, à tout instant ils me rappelaient la Scanie, avec ses vastes prairies, ses champs de blé, ses massifs d'arbres, dispersés de côté et d'autre comme dans le gracieux dessin

d'un parc anglais ; ses larges maisons de paysans, ses élégantes villas, dont la façade est tournée vers l'orient d'une poétique pensée, c'est-à-dire vers les sites les plus pittoresques, et ses collines qui, avec leurs quelques centaines de pieds de hauteur, apparaissent comme de grandes cimes sur cette plage qui s'incline au niveau de la mer.

Au milieu de ce riant panorama, au penchant d'un frais coteau, à une lieue environ de la mer, s'élèvent les flèches aiguës du couvent d'Oliva, premier asile des premiers chrétiens de cette région, première église d'ou la parole évangélique se répandit au sein d'une population barbare avec le parfum des vertus chrétiennes, avec le sang des martyrs.

La construction de ce couvent date de l'année 1170 ou 1178. Les religieux dessinèrent sur la façade de leur chapelle une tige d'olivier, et donnèrent à leur habitation le nom de *Mons olivarum*. C'était bien en effet pour eux une sainte colline d'oliviers où, à l'exemple de leur divin Maître, ils devaient prier et veiller, et souffrir leur agonie.

A son origine, puis plus tard, à diverses époques, l'histoire de la communauté d'Oliva est un long martyrologe. Peu de monastères ont passé par tant de phases désastreuses et subi tant de calamités. D'abord des milliers de paysans, fanatisés par leurs prêtres, se précipitent vers la religieuse colline, incendient ses édifices, égorgent ou torturent ses habitants.

Le couvent est réédifié par un prince de Poméranie et placé par Grégoire IX sous la protection de saint Pierre et du siége pontifical. Mais dix ans après (1234), une bande de Prussiens l'envahit de nouveau, le saccage, le dévaste, massacre dix religieux et vingt-quatre soldats à qui le prieur avait confié la garde de l'abbaye.

Les guerres des chevaliers teutoniques contre leurs belliqueux voisins attirèrent sur Oliva de nouveaux désastres. En 1243, 1247, et 1252, le couvent chrétien est assiégé, pillé, et en partie brûlé par des soldats chrétiens.

Au quinzième siècle arrive une troupe forcenée de hussites, qui, ayant vainement tenté de s'emparer de Dantzig, se rejette avec fureur sur la paisible abbaye et la livre aux flammes.

Elle se relevait à peine de ses ruines quand la Prusse occidentale abandonna dans leur malheureuse lutte les chevaliers teutoniques pour se soumettre à l'autorité de la Pologne. Des légions polonaises se répandent dans les domaines du cloître, et par le tumulte de leurs camps, par leurs scènes de désordre, épouvantent ceux dont ils se disaient les défenseurs et les amis.

Lorsqu'en 1674 Henri III revint en France, laissant avec joie à d'autres compétiteurs le trône de Pologne, ce trône étrange d'une république aristocratique et d'une royauté élective, Dantzig se rangea du côté de Maximilien d'Autriche ; la communauté d'Oliva soutint la candidature d'Étienne Bathori. Quatre ans après, des troupes polonaises entrèrent dans les murs de l'abbaye. Les magistrats de Dantzig, qui n'avaient pas encore reconnu la souveraineté d'Étienne, s'effrayèrent du voisinage de ces soldats. Pour prévenir l'attaque dont ils se croyaient menacés, ils armèrent à la hâte une troupe de fantassins et de cavaliers, qui se précipita sur le couvent, le pilla, l'incendia. Le supérieur se sauva dans une barque de pêcheurs ; quelques religieux réussirent, comme lui, à se soustraire aux poursuites d'une horde furibonde ; d'autres furent pris et tués. Le lendemain du jour où cette bande de mercenaires avait accompli ce beau fait d'armes, la plèbe de Dantzig alla courageusement raviver les brandons allumés dans les bâtiments du monastère, creuser des mines sous ses murailles fumantes, pour les voir tomber plus tôt, et dévaster ses domaines.

Après une lutte qui ne dura pas moins de dix mois, Étienne obligea les Dantzigois à demander grâce, et la ville expia par une amende de vingt mille florins les dégâts commis par sa populace. Avec cette somme, avec les présents que la communauté reçut du roi et d'un grand nombre de familles nobles, elle rebâtit encore les murs de ce cloître tant de fois renversés. Mais voilà que, sous

le règne de Sigismond III, une nouvelle guerre éclate entre la Pologne et la Suède, une guerre qui, sauf quelques instants de repos, se prolongea pendant plus de soixante ans (1599 à 1660), et le cloître d'Oliva est encore victime de la lutte ambitieuse de deux royaumes. Trois fois il est attaqué par les Suédois, rançonné et pillé, la dernière fois par le général Stenbock, qui se plaisait dans sa conquête, et qui y resta avec ses dragons près d'un an.

L'abbaye eut l'honneur de donner son nom au traité qui termina enfin cette longue guerre. Au commencement de l'année 1660, les plénipotentiaires de Suède et de Pologne se réunirent à Oliva pour régler les conditions d'un traité, que les prétentions des deux royaumes rendaient assez difficile. Jean-Casimir, qui, avant de monter sur le trône, avait porté la soutane de prêtre et la robe de cardinal, aspirait à la paix. La France, le Brandebourg, l'Autriche, sans y être particulièrement intéressés, la voulaient aussi, et envoyaient, avec une amicale intention, des ambassadeurs à Oliva. Dans la nuit du 2 au 3 mai, la dernière difficulté était résolue, le traité était signé. Cette nuit-là même, le supérieur du monastère fit allumer les cierges de l'église et chanter le *Te Deum*. En même temps, un messager courait à Dantzig et annonçait par une fanfare la joyeuse nouvelle. Le vénérable couvent illustrait par une heureuse paix le nom que ses fondateurs lui avaient donné. Les animosités des deux souverains, les combats des peuples s'apaisaient sous des branches d'olivier.

Mais la Pologne, livrée à ces perpétuelles agitations qui amènent la décomposition et le déclin des empires, ne devait plus avoir qu'un règne glorieux, le règne de Sobieski, et Oliva devait tomber avec la Pologne. En 1772, au premier démembrement de cette république, le roi de Prusse, Frédéric II, entra en possession de la province dans laquelle était enclavée l'abbaye. D'un trait de plume il confisqua le privilége dont elle était investie, s'empara de ses biens, et lui assigna une rente annuelle. De son ancienne dignité, le catholique monastère descendait ainsi à l'état d'une institution

tolérée par un prince protestant et soldée par son trésorier. Elle végéta dans cette situation jusqu'au jour où il plut aux ministres de Prusse de penser qu'elle avait assez vécu. En 1831 une simple ordonnance l'abolit. Son premier abbé avait été un humble et obscur religieux de Colbatz; le dernier était un prince de Hohenzollern, évêque d'Ermeland.

Ainsi finit, après une existence de six siècles et demi, une communauté qui n'a point eu l'éclat de celle de Cîteaux, dont elle suivait la règle, mais qui occupe une noble place dans les annales chrétiennes du Nord. En même temps qu'elle s'efforçait de répandre de côté et d'autre l'enseignement religieux, elle propageait aussi l'enseignement scientifique. Il y a eu, dès le dix-septième siècle, au couvent d'Oliva, une imprimerie, d'où il est sorti une cinquantaine d'ouvrages in-folio et in-octavo, la plupart en latin, quelques-uns en polonais. Il y a eu là aussi une très-riche bibliothèque où l'on avait rassemblé une collection de documents précieux sur l'histoire du pays, et des livres de science, de littérature de diverses contrées : allemands, français, polonais, espagnols. En 1807, le prince de Hohenzollern craignant que cette bibliothèque ne fût pillée par les Français, en fit enlever la meilleure part. En 1831, quand le couvent fut supprimé, il y restait encore six mille volumes, cinq cent quarante-cinq manuscrits, deux cent neuf chartes ou diplômes.

Une partie des anciennes dépendances du couvent a été démolie, une autre est occupée par l'école du village. L'étage supérieur de l'édifice principal était encore, en 1789, habité par quarante religieux. Il n'y reste plus à présent que le curé et les deux vicaires de la paroisse catholique d'Oliva et des hameaux voisins, qui se compose de quatre mille cinq cents âmes. L'église, qui date du douzième siècle, avait été si solidement construite, que, malgré les dévastations qu'elle a souffertes, elle a conservé sa primitive beauté. C'est un imposant vaisseau gothique, avec deux ailes latérales, d'un goût exquis. Quarante chapelles décorent sa nef. Malheureusement

ces chapelles et le maître-autel sont d'un style recherché, prétentieux, qui ne s'allie point avec l'austère grandeur de l'ancien temple.

Sous les arceaux du cloître on voit encore les portraits de ses abbés et ceux des princes de Poméranie qui se glorifiaient d'être ses bienfaiteurs. Les voûtes du réfectoire, les voûtes de la salle du conseil reposent encore sur leurs massifs piliers, et l'on a conservé dans sa simplicité première la salle où fut signé le traité d'Oliva. Mais ces salles sont désertes, ces galeries solennelles ne résonnent que sous les pas de l'étranger qui les visite, et du sacristain qui l'accompagne. Là, où palpitèrent tant de cœurs généreux, là, où résonnaient jour et nuit les psalmodies religieuses, là règne à présent un profond silence.

Hors de là, je retrouvais la vie, le mouvement, les champs animés par les bandes de faneurs, les chemins sillonnés par les voitures des paysans, par les charrettes des bûcherons, par les fiacres de Dantzig qui, chaque jour, amènent sur cette colline des cohortes de promeneurs. Les éclats de rire, les chants joyeux retentissaient à la fois dans les airs. Le sacristain qui m'avait servi de guide rentrait avec ses clefs dans sa rustique habitation, le cloître était fermé. Je me demandais si, parmi ceux qui en cet instant jouissaient de la fertilité de ces prairies, de la beauté de ces bois, il y en avait un qui réfléchît que dans ces murs abandonnés s'était élevé le salutaire génie qui avait défriché ce sol, ouvert ces sentiers, bâti ces villages.

Hélas! tout s'oublie vite en ce monde, dans le mouvement des sociétés, comme dans l'existence individuelle. Souvent l'homme peut se réjouir de cette faculté; souvent aussi, il aurait raison de s'en affliger : « Montrez-moi le fleuve de l'oubli, disait un ami de Chamfort, et je retrouverai la fontaine de Jouvence. »

Je crois qu'on pourrait dire plus justement tout le contraire. Écartez de moi les ombres froides de l'oubli, gardez-moi les vifs et frais et féconds souvenirs des beaux jours. C'est là que le cœur fatigué se retrempera. C'est là qu'il trouvera sa fontaine de Jouvence.

CHAPITRE DOUZIÈME

La Poméranie. — Topographie. — Nature du sol. — Produits industriels. — Tradition historique. — L'enfance de Bogislas. — Son avénement au trône. — Son voyage en Palestine. — Le prince et le paysan. — Les légendes des anciennes villes. — Vinetta. — Stettin. — Les apôtres du christianisme. — Les miracles de l'évêque de Bamberg. — Les populations des Wendes remplacées par l'émigration allemande. — Les fabriques de vin de Stettin. — Le château et les monuments. — Anclam. — Greifswald. — Cosserow. — Les trois paysans. — Le voyage à Bender. — Stralsund. — Souvenirs de la guerre de Trente ans. — Charles XII. — Le major Schill. — État actuel de Stralsund.

Voici encore une province acquise par la Prusse à une époque récente, la vaste province de Poméranie, qui s'étend sur un espace de cinq cent soixante-seize milles carrés, depuis le territoire de Dantzig jusqu'aux frontières du Mecklembourg, depuis les rives de la Baltique jusqu'à la marche de Brandebourg. L'Oder la divise en deux parties ; plusieurs petites rivières la sillonnent ; plusieurs lacs y miroitent çà et là. Mais c'est l'un des terrains les plus plats de l'Allemagne, l'un des moins fructueux et aussi l'un des moins peuplés, car on n'y compte pas plus d'un million deux cent soixante mille habitants. Au nord-est, du côté de Dirschau, quelques montagnes s'élèvent comme de gigantesques tumulus à cinq ou six cents pieds de hauteur. Il en est une, le Thurmberg, dont la cime s'élève même à mille vingt-deux pieds. Le long de la mer sont des collines de sable, des dunes ondulantes, et parfois soulevées, comme les vagues, par le vent de l'orage. Le reste de la province est une immense plaine silencieuse, uniforme et morne.

Du côté de la mer, dans le voisinage même des dunes arides, est la zone fertile de cette province. Là sont les verts pâturages et les champs qui donnent au laboureur d'abondantes récoltes de lin, de chanvre et de céréales. De beaux villages s'élèvent là, au bord d'un lac, à l'ombre d'une forêt de chênes. De larges bâtiments de ferme, pareils à ceux qu'on voit en Picardie, étalent leurs toits rouges et leurs murs en briques dans un enclos d'arbres fruitiers. Dans ce district, il y a une race de cultivateurs, laborieux et patients, habiles comme les Hollandais à dessécher un sol marécageux ou à féconder une bande de terre sablonneuse. Ce même district est occupé par une population de pêcheurs et de bateliers robustes et hardis. Là est le mouvement commercial et industriel, la vie la plus active, la richesse de la Poméranie. Les pâturages de cette zone privilégiée engraissent de nombreux bestiaux; ses champs sont si fertiles qu'on exporte une partie de leurs produits; ses lacs et ses rivières fournissent aux populations qui les avoisinent une quantité de poissons, et la pêche maritime, surtout la pêche du homard et du hareng, est même pour les habitants de la plage une ressource considérable. Enfin, comme tout est utilisé dans ces industrieuses contrées, des légions d'oies pullulent dans les terrains humides, et l'oie de la Poméranie est célèbre dans toute l'Allemagne. On ne la torture pas comme en Alsace, pour lui faire contracter une maladie d'où naîtra le foie monstrueux qui délectera les gastronomes. On se contente de l'engraisser tout naturellement, et on la verra aux joyeux jours de Noël figurer sur les tables des bons bourgeois, comme la pièce d'honneur, et ses cuisses salées, fumées, seront exportées par milliers dans toutes les villes du nord et du centre de l'Allemagne. Que de fois, dans la *Gazette de Leipzig*, j'ai lu les réclames des traiteurs, annonçant qu'ils venaient de recevoir un approvisionnement de cuisses d'oies de la Poméranie! Après avoir publié cette nouvelle, ils étaient sûrs de voir arriver le jour même dans leur établissement une cohorte de gourmets et d'ingénieux buveurs, qui savent que la cuisse d'oie aiguise agréablement la soif.

Mais à l'intérieur de la Poméranie, on ne trouve plus qu'une terre aride et froide, de maigres pâturages où végètent de maigres bestiaux, des affaissements de sol marécageux qu'on ne peut dessécher, ou des champs de sable dont on n'obtient après un pénible labeur qu'une chétive moisson de pommes de terre ; des cabanes construites en partie avec du limon, en partie avec des branches d'arbres, et une pauvre population de paysans, appauvrie encore par les priviléges d'une quantité de petites familles nobles qui elles-mêmes languissent dans leur pénurie comme des *hidalgos* qui ont plus de parchemins que de ducats. Dès le temps de Frédéric II, un intelligent fonctionnaire citait un curieux exemple de cet état de la noblesse en Poméranie. « Dans le village de Czarnidamnon, disait-il, on compte douze familles nobiliaires composées de cinquante-neuf membres ; le gardien de nuit, et le berger sont les seuls plébéiens. Mais ils ont épousé des filles nobles. Les filles peuvent trouver un refuge dans une *mésalliance*. Les hommes n'ont que leur blason ou leur épée. »

Cette pauvre contrée a cependant été occupée dès les temps les plus anciens, d'abord par les Celtes, ces premiers habitants de l'Europe, puis par des colonies de Wendes qui y subsistent encore, puis enfin sont venus les Allemands.

Sur cette terre qui, par son humble apparence entre les Marches saxonnes et les grèves de la Baltique, semblait devoir rester en dehors des agitations de l'Allemagne, il y a eu des années de combats, de guerres ardentes et des dévastations tout autant qu'on en peut compter dans les régions qui, par leur nature, éveillent les plus grandes convoitises.

Ce pays a eu une dynastie de souverains dont quelques-uns se sont distingués par l'ardeur de leur ambition et la hardiesse de leurs entreprises, entre autres Svantepolk, l'ami d'abord, puis l'adversaire opiniâtre des chevaliers teutoniques, et Bogislas X, le héros des légendes poméraniennes.

Ce prince avait toutes les qualités qui rendent un souverain

populaire. Il plaisait aux paysans par ses formes athlétiques, à la noblesse par ses habitudes somptueuses, au clergé par son esprit religieux. A son enfance se rattache une touchante tradition ; à son âge mûr, un poétique voyage.

Son père, Éric II, se trouvant engagé dans une nouvelle guerre contre le margrave de Brandebourg et le duc de Mecklembourg, envoya sa femme et ses enfants à Rügenwald pour les soustraire au péril d'une double invasion. Mais cette femme avait déjà trahi ses devoirs d'épouse, et bientôt elle devait fouler aux pieds ses devoirs de mère. Passionnée pour un chambellan qu'elle emmenait à Rügenwald, elle en vint à ne plus éprouver qu'un sentiment d'aversion pour les fils et les filles qu'elle avait eus d'Éric. Elle les laissait sans pitié dans le plus triste dénùment. On dit même que sa cruauté envers eux alla jusqu'au crime, qu'elle empoisonna l'aîné de ses fils, et que Bogislas n'échappa à la même mort que par l'avertissement d'un fidèle serviteur.

Il y avait alors dans les environs de Rügenwald un riche paysan nommé Jean Lange, qui, chaque fois qu'il venait à la ville, se sentait le cœur douloureusement ému à l'aspect du jeune prince errant à l'abandon dans les rues, plus délaissé, plus mal vêtu que les enfants des pauvres gens. Un jour il l'aborda, et après lui avoir exprimé naïvement sa sympathie et le désir qu'il éprouvait de lui être utile :

« Tu devrais, lui dit-il, prier ta mère de me donner à toi comme ton paysan, pour que les impôts que je paye et les corvées que je dois faire fussent affectés à ton service.

— Je n'oserai jamais, répondit Bogislas, faire cette demande à ma mère.

— Eh bien! adresse-toi à son chambellan. »

Le prince suivit le conseil du paysan, et sa requête ayant été favorablement accueillie, Lange lui fit façonner aussitôt des habits, des chaussures et lui donna de l'argent. En même temps, il l'engageait à ne plus oublier, comme il l'avait fait, sa naissance de prince,

à ne plus se mêler aux jeux turbulents et aux batailles des enfants du peuple, mais à faire un digne emploi de son temps.

Docile à ces remontrances, Bogislas s'appliqua à l'étude et aux mâles exercices dont s'honoraient les gentilshommes de cette époque. Chaque fois que par la dureté de sa mère, il était dans le besoin, Lange lui venait généreusement en aide, et chaque fois qu'il se trouvait dans une circonstance épineuse, Lange l'éclairait par son honnête bon sens.

Éric mourut en 1474. Bogislas avait alors environ quinze ans. Sa mère annonça que, comme son fils était encore mineur, elle allait elle-même régir le duché. Lange accourut aussitôt près du prince, et l'engagea à se rendre au plus vite chez son cousin, le duc Wartislas, lui donnant tout ce qui lui était nécessaire pour hâter et assurer sa fuite : un cheval, des armes, un équipement de cavalier complet. Wartislas accueillit avec cordialité son jeune parent. Pour mettre fin aux prétentions de sa mère, pour la punir de ses méfaits, il se détermina à la faire arrêter. Mais elle n'attendit pas ceux qui devaient s'emparer d'elle. Dès qu'elle sut le péril qui la menaçait, elle s'enfuit à Dantzig avec son chambellan, et Bogislas reçut le serment d'obéissance des habitants de son duché.

Il commença son règne par une campagne contre le margrave de Brandebourg, qui prétendait à un droit de souveraineté sur la Poméranie, et termina cette campagne par un double contrat. Il épousait la fille du margrave, et déclarait, qu'en cas d'extinction de sa dynastie, ses États seraient de droit réunis au Brandebourg. En 1479, son cousin Wartislas étant mort sans enfants, Bogislas hérita de ses domaines, et devint le seul souverain de la Poméranie.

Après vingt-trois ans d'un règne pacifique, sans exemple dans les annales de cette contrée, Bogislas voulut par un acte solennel de piété, rendre grâces à Dieu des biens qu'il avait reçus, du repos dont il avait joui, et résolut de visiter les lieux saints.

A cette époque, ce n'était pas un de ces voyages faciles qu'on accomplit en quelques jours avec les bateaux à vapeur de la Médi-

terranée. A cette époque aussi, on ne pénétrait pas sans péril dans les régions soumises au farouche pouvoir des Turcs. Mais Bogislas n'était pas homme à se laisser arrêter dans ses projets par la crainte des fatigues, ni par celle des dangers. Il mit ses États sous la protection du duc de Mecklembourg, du roi de Danemark, et du roi de Pologne dont il avait épousé la fille après la mort de sa première femme, et en 1487, il partit de Stettin avec un cortége de gentilshommes et une escorte de trois cents chevaux. Il traversa la Saxe, s'arrêta à Nuremberg, la riche et artistique cité du moyen âge, pour y passer le carême, puis à Spire pour y célébrer les fêtes de Pâques. De là il se rendit à Innsbruck, où se trouvait l'empereur Maximilien avec l'Électeur de Saxe et le duc de Brunswick.

Dans cette ville, plusieurs seigneurs de Bohême et d'Autriche, animés de la même pensée religieuse qui le conduisait vers les saints lieux, obtinrent la permission de le suivre dans son voyage. A Venise, où il fit équiper une galère, des pèlerins de France et d'Italie s'adjoignirent encore à lui. Près de l'île de Candie, son navire fut attaqué par des Turcs. Un combat s'engagea, un combat acharné et terrible. Les pèlerins étaient mal armés et leurs adversaires étaient nombreux. Grâce pourtant à l'intrépide attitude de Bogislas et au courage de ses compagnons, les Turcs qui déjà s'étaient élancés à l'abordage, furent repoussés et prirent la fuite. Mais la galère chrétienne était inondée de sang.

Bogislas arriva sans autre accident à Rhodes, à Chypre, et enfin à Jérusalem. Là, il visita pieusement tous les lieux consacrés par l'Évangile, et fit de riches présents aux églises.

Un an après, les cloches résonnaient dans la cathédrale de Stettin; le peuple allait remercier la Providence du retour de son prince aimé. Puis, au sortir de l'église, Bogislas recevait dans son palais, les officiers, les gentilshommes, les fonctionnaires de ses États empressés de le revoir. Derrière cette foule aristocratique se tenait un vieillard portant le modeste vêtement de paysan, qui, dans son humilité, n'osait pénétrer au milieu de tant de hauts dignitaires,

mais à distance, fixait sur le duc des regards où rayonnait une indicible expression de joie. Bogislas l'aperçut et s'avança vers lui.

« Ah! c'est toi, mon bon Lange, lui dit-il, en lui tendant la main. Je n'ai point encore récompensé, comme je le devais, ton dévouement. Je désire t'affranchir toi et tes enfants, à jamais, de toute corvée et de tout impôt.

— Je te remercie de cette grâce, répondit Lange, je veux bien l'accepter pour moi, mais non pour mes enfants. Il n'est pas bon que le paysan reçoive un privilége sans l'avoir mérité. Trop de liberté peut l'aveugler, trop de bien-être le rendre paresseux. »

Après son voyage à Jérusalem, Bogislas vécut encore vingt-six ans, sans combats, sans autre trouble que celui qui fut occasionné par une hostilité promptement réprimée de la ville de Lubeck, par une vaine tentative de guerre de l'Électeur de Brandebourg. Le 30 septembre 1523, il s'éteignit doucement dans son château de Stettin, après un règne de cinquante ans. Quelles sont les campagnes les plus glorieuses d'un conquérant qui, pour le bonheur de ses peuples, vaillent cette paix d'un demi-siècle?

Depuis longtemps, Bogislas se préparait à sa fin mortelle avec sa foi en Dieu. Jusqu'à sa dernière maladie, chaque matin, il commençait sa journée par se rendre à l'église; chaque dimanche, il assistait avec tous les gens de sa maison aux offices de la cathédrale, et il avait fait graver sur son cachet ces quatre mots qui expriment sa pieuse résignation : *Den Uhren ich warte* (j'attends l'heure).

Le règne de ce bon, et religieux, et vaillant souverain fut pour ses sujets un temps de bénédiction. D'âge en âge le souvenir en a été transmis aux générations actuelles.

De fabuleuses traditions attribuent pourtant à la Poméranie une autre ère encore plus heureuse et plus brillante. C'était au temps où l'industrieuse peuplade des Wendes possédait cette province. Les Wendes, enrichis par le travail agricole et par le commerce, avaient construit de superbes villages et de magnifiques cités, entre autres, Julin et Vineta. Cette dernière, située près de l'endroit où

s'élève aujourd'hui celle de Wolgast, entre Stettin et Greifswald, était, disent les anciennes chroniques, aussi grande que Lubeck, et habitée par une quantité de marchands de diverses nations : grecs, slaves, saxons. Il y venait des navires de toutes les contrées. Elle était si riche que les portes de ses remparts et les murs de ses temples étaient plaqués de lames d'argent. Aveuglée par la fortune, elle s'abandonna à l'oisiveté, elle se livra à la débauche, et Dieu, pour la punir de ses vices, la précipita au fond de la mer. Mais comme ses habitants étaient restés fidèles aux coutumes hospitalières de leurs ancêtres, et comme il existait dans son enceinte une chapelle saxonne, dont les cloches d'argent avaient longtemps appelé les chrétiens à la prière, elle ne fut point anéantie ; elle subsista dans l'abîme des vagues. Par un beau jour, quand nul vent ne ride la surface de la mer, on peut voir dans le limpide azur des flots ses colonnades en marbre et ses édifices splendides. Quelquefois même on distingue sur ses places publiques, dans ses rues le mouvement de ses citoyens. Les uns se promènent avec d'amples tuniques flottantes ; d'autres dans des chars dorés, et les jeunes gens caracolent sur des chevaux impétueux. On assiste là à toutes les scènes de la vie, et aussi à celles de deuil, car on aperçoit des gens qui portent de noirs vêtements et des fossoyeurs qui creusent des tombes dans le cimetière nautique.

Cette tradition de Vineta a inspiré à G. Müller quelques strophes d'une douce et poétique mélancolie :

« Dans la profondeur des flots résonnent sourdement les cloches du soir. C'est une mélodie merveilleuse, la mélodie d'une ancienne belle ville.

« Dans les vagues sont engloutis les édifices de cette cité. Le reflet de ses coupoles d'or brille à la surface de la mer.

« Et le pêcheur qui, dans le crépuscule du soir a vu luire ces rayons magiques, y revient toujours, quoiqu'il soit là entouré d'écueils.

« Dans les profondeurs de mon âme résonne sourdement aussi

une mélodie comme celle des cloches, merveilleuse mélodie de l'amour qui me fut cher.

« Le débris d'un monde charmant est englouti dans mon cœur, et parfois il en jaillit des rayons qui brillent dans mes rêves.

« Alors je voudrais me plonger dans ces profondeurs, contempler ce qui jadis a existé, et il me semble que des anges m'appellent à entrer dans la vieille magique cité. »

En 1637, à la mort de Bogislas XIV, la dynastie des princes de Poméranie s'éteignit. En vertu du pacte conclu avec Bogislas X, le Brandebourg était en droit de réclamer la possession de cette province. Mais, pendant la guerre de Trente ans, les Suédois en avaient pris une moitié. A la paix de Westphalie le Brandebourg se contenta de prendre l'autre. Après les malheureuses campagnes de Charles XII, la Suède dut céder à la Prusse une partie de ses domaines poméraniens; elle ne conserva dans cette contrée que l'île de Rügen et la bande de terre qui s'étend entre le Mecklembourg, la mer Baltique, et les bords de la Peen. En 1815, la Prusse entra en possession de ce dernier reste des conquêtes suédoises.

Maintenant l'ancienne principauté du noble Bogislas est englobée dans les domaines de ce margraviat de Brandebourg dont il ne prévoyait guère les hautes destinées. Elle forme une des huit provinces du royaume de Prusse. Stettin en est la capitale.

C'est l'une des anciennes villes de Poméranie, car elle fut fondée par les Wendes dès les premiers temps de leur établissement dans ce pays. Grâce à sa situation favorable, elle grandit rapidement, et déjà, au onzième siècle, elle avait ses bâtiments de commerce et sa citadelle. De plus, elle était un des sanctuaires du paganisme des Wendes. Là s'élevait une statue en or de leur dieu Triglav, que l'on représentait avec trois têtes, pour indiquer qu'il gouvernait le ciel, la terre et les enfers.

Ils y tenaient, les Wendes, à ce dieu dont ils avaient eux-mêmes imaginé les attributs; ils y tenaient d'autant plus qu'ils se le représentaient comme un maître indulgent qui ordinairement se mettait

un bandeau sur les yeux pour ne pas voir les vices des hommes, comme un père qui, dans sa tendresse, s'aveugle sur les travers de ses enfants, ou un amant qui veut aimer quand même et détourner sa pensée des défauts de sa maîtresse. Plusieurs tentatives furent inutilement faites pour les convertir au christianisme. En l'an 1000, l'empereur Othon affranchit le duc Boleslas de Pologne du tribut qu'il payait à l'empire d'Allemagne, à la condition que ce prince emploierait tous ses efforts à répandre le dogme de l'Évangile dans la Poméranie, et Boleslas, pour remplir ses engagements, entra dans cette province les armes à la main. Ni lui, ni plusieurs de ses successeurs, ni des combats réitérés et des calamités de toute sorte ne purent vaincre l'obstination des Wendes. Les doux et éloquents missionnaires qui leur furent envoyés n'eurent pas plus de succès. Saint Adalbert passa parmi eux sans les émouvoir. Un religieux d'origine espagnole entra avec sa grossière robe de moine et les pieds nus dans la ville de Julin pour y prêcher l'Évangile. Les habitants de cette orgueilleuse ville de commerce lui dirent qu'ils ne pouvaient croire à la grandeur d'un dieu dont les serviteurs étaient si mal vêtus, et le chassèrent avec mépris.

De ce dernier échec résulta pourtant un heureux enseignement. L'évêque Othon de Brandebourg voulait aussi entreprendre la conversion des Poméraniens. Instruit par les récits de Bernard, qu'il avait accueilli dans son diocèse, éclairé par l'impression de dédain que les habitants de Julin avaient manifesté à la vue du pauvre missionnaire, il résolut d'employer un tout autre moyen pour atteindre son but.

Après avoir obtenu la sanction du pape Calixte II et de l'empereur Henri V, il invita plusieurs ecclésiastiques à l'accompagner dans son voyage. Il fit une ample collection de livres de messe, d'ornements d'autels et de riches vêtements sacerdotaux. Il se mit en rapport avec le duc Boleslas, qui promit de lui donner des interprètes, une escorte, des chariots pour lui et ses gens, et tout ce qui lui serait nécessaire pour assurer le succès de son entreprise.

En 1124, il entra en Poméranie avec un royal cortége. Ce n'était plus l'humble et faible Église qui s'en allait cherchant une sympathie dans le cœur du pauvre, et un refuge dans sa chaumière; c'était l'Église puissante et resplendissante marchant en triomphe à la conquête d'une nouvelle population.

En voyant cette troupe de cavaliers qui précédaient et entouraient le prélat, cette quantité de voitures chargées de ses bagages, en assistant aux offices que les prêtres célébraient en plein air avec des vases d'or, des encensoirs qui répandaient au loin leurs parfums, et des vêtements splendides, les Poméraniens, avec leur matérielle conception de la divinité, se disaient qu'en effet il devait être grand le Dieu dont les serviteurs se montraient avec un tel éclat.

A la fascination de ce pompeux appareil, il joignait le don des miracles. Il rendit la parole aux muets et la vue aux aveugles. Un jour, près de la ville de Pyritz, il assembla autour de lui une foule nombreuse, et l'émut tellement par ses éloquents discours, qu'elle se montrait toute disposée à recevoir le baptême. Par malheur, il n'y avait là aucun ruisseau. Le saint prélat invoqua le secours du ciel, puis de sa crosse épiscopale frappa la terre, et comme Moïse en fit jaillir une source limpide. Sur les bords de cette source trois tentes furent élevées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, la troisième pour les enfants, et en un jour sept mille individus se plongèrent dans cette eau miraculeuse pour y laver les souillures de leur idolâtrie et en sortir avec l'onction du baptême. En 1824, le roi de Prusse, Guillaume III, a fait élever auprès de cette source une croix monumentale. Près de là est une école normale d'instituteurs qu'on appelle l'école d'Othon.

Dans l'espace de quelques mois, le vénérable évêque de Bamberg avait fait de nombreuses conversions. Forcé de retourner dans son diocèse, il revint deux années après en Poméranie, et cette fois son œuvre fut entièrement accomplie. Les derniers temples païens des villes les plus tenaces furent démolis, les idoles brisées; la croix s'éleva partout sur les terres des Wendes.

En acquérant la douce doctrine de l'Évangile, les Poméraniens ne purent avoir la paix qu'elle promet aux hommes de bonne volonté. De fatales dissensions éclatèrent entre leurs princes ; des guerres civiles, des guerres téméraires contre leurs puissants voisins désolèrent ce pays.

A la fin du douzième siècle, une partie de la Poméranie, envahie par le roi de Danemark et par les habitants de Rügen, était tellement dévastée, que ses deux ducs régnants, Bogislas et Casimir, pour se créer un appui dans leur faiblesse, se soumirent d'eux-mêmes à la suzeraineté de l'empire germanique et, pour repeupler leurs terres désertes, appelèrent à eux des nobles, des laboureurs, des ouvriers d'Allemagne Dans les églises et les cloîtres catholiques, il arrivait en même temps un grand nombre de prêtres et de religieux allemands ; et des pays de Brunswick, de Lunebourg, ravagés à la même époque par Henri de Saxe surnommé le Lion, sortaient une quantité de familles qui venaient chercher un refuge en Poméranie. Il se forma ainsi dans cette contrée toute une population germanique, qui bientôt s'empara du commerce et de l'industrie des villes, des plus beaux domaines de la campagne. Les nouveaux venus, patronnés par le pouvoir temporel, accueillis avec empressement par le pouvoir religieux, entraient dans les conseils des princes, prenaient la direction des affaires ecclésiastiques, propageaient autour d'eux leur langue et leurs coutumes, et rejetaient les Slaves à l'écart, comme des êtres d'une caste inférieure. Peu après, ces Slaves tombèrent de chute en chute à un état de servage. Leur caractère primitif s'effaça sous la pression de la colonie germanique ; leur idiome même disparut dans la propagation continue de l'idiome exclusivement admis à la cour et enseigné dans les écoles. Les Wendes s'étaient établis sur la terre abandonnée par une race allemande. Il semblait qu'ils l'eussent cultivée comme ses fermiers, pour la rendre, dès qu'ils en seraient requis, à une autre race allemande.

Par l'activité de cette nouvelle population, Stettin fit de rapides

progrès. Au treizième siècle, elle formait déjà un des anneaux de cette grande chaîne commerciale qu'on appelait la *Hanse*, qui s'étendait à travers toute l'Allemagne, depuis Dantzig jusqu'à Cologne, depuis Hambourg jusqu'à Nuremberg. Depuis cette époque, en dépit des guerres et des calamités qu'elle a subies à diverses reprises, elle a toujours grandi.

C'est aujourd'hui une ville de cinquante mille âmes, ville de commerce et ville de guerre, animée par un actif mouvement de navigation, par de nombreuses fabriques, et défendue par une forteresse. L'Oder la traverse dans toute sa longueur, et s'y divise en quatre rameaux qui vont se rejoindre dans un vaste bassin, dont les eaux s'écoulent, à Svinemunde, dans la Baltique.

Stettin est à vingt lieues environ de ce port maritime ; mais, à cette distance de sa dernière embouchure, l'Oder est assez large et assez profond pour que des navires de plusieurs centaines de tonneaux puissent le remonter jusque sous les murs de la ville, et par des canaux il se relie à l'Elbe et à la Vistule, et, par les chemins de fer, Stettin se relie maintenant à toute l'Allemagne.

Grâce à ces grandes voies de communication, Stettin fait un commerce d'importation et d'exportation considérable, commerce de denrées agricoles, de produits industriels, de bois surtout, et, ce qui est le plus curieux, de vins.

L'arche de Noé n'a pas descendu, que je sache, jusque dans ces champs poméraniens. Probus n'a point porté jusqu'ici ses armes victorieuses et ses ceps de vigne ; Charles IV, le bienfaisant empereur qui introduisit les plants de la Bourgogne sur la rive méridionale de l'Elbe, n'a point fait le même essai de culture sur les rives septentrionales de l'Oder. En un mot, je n'ai pas vu en Poméranie les moindres traces de vignobles, et cependant Stettin expédie journellement, de différents côtés, des cargaisons de vin considérables, et des vins de toute sorte. Voilà des problèmes qui confondraient un innocent cultivateur et qui n'embarrassent guère le génie industriel. Plus heureuse que les autres cités vinicoles qui

par la nature de leur terroir n'ont qu'une spécialité, l'ingénieuse ville de Stettin réunit dans son enceinte les qualités de tous les crus de la Champagne et du Médoc, de Lunel et de Tokay, voire même de Malaga et de Constance. Plus confiante en son intelligence que les laborieux vignerons en leur labeur, elle ne redoute point comme eux les frimas et la grêle, qui peuvent en quelques jours anéantir leurs espérances de récolte. N'importe les variations de l'atmosphère et les rigueurs de la température, elle est prête à livrer chaque année tant de tonnes de vin de première qualité, tant de milliers de bouteilles de la plus respectable apparence. Il suffit de demander.

— Avec quoi donc fait-on le vin? dit un jour un naïf jeune homme à un négociant qui se vantait de livrer à ses clients les meilleurs liquides.

— Avec divers ingrédients, répondit cet honnête fournisseur, avec des groseilles, des prunes sauvages, du bois de Campêche, de l'acétate de plomb.

— Mais n'en fait-on pas aussi avec du raisin?

— Ah! oui, quelquefois on y emploie aussi du raisin.

Je ne crois pas calomnier la capitale de la Poméranie en disant que dans ses habiles laboratoires, d'où sortent tant de bouteilles de vin décorées des plus séduisantes étiquettes, on ne connaît guère l'usage du raisin.

Combien de bons Allemands échauffés par le vin de Stettin célèbrent dans leurs chansons bachiques le jus divin de la treille, sans se douter que la boisson qui exalte ainsi leur imagination n'est qu'une affreuse mixture à laquelle la treille n'a pas la moindre part.

Mais combien de pauvres cœurs chantent aussi avec une douce confiance le charme de l'amour sans pressentir le peu de durée ou la fausseté de leur rêve idéal.

La plupart de nos joies ne sont-elles pas autant de mensonges? L'homme que l'on dit heureux n'est-ce pas celui qui sait le mieux préserver ces mensonges de leur fatal éclaircissement?

Avec toute sa prospérité industrielle, avec ses fabriques et ses chantiers, ses magasins et ses casernes, Stettin n'est pas une belle ville. J'ai parcouru à diverses reprises ses rues tortueuses, et je n'ai été récompensé de mes trajets courageux sur ce dur pavé que par l'aspect d'une belle librairie, où j'ai eu la joie d'acheter l'excellent ouvrage de Kosegarten sur la Poméranie.

Deux statues seulement décorent cette cité, la statue de Frédéric II et celle de Guillaume III. On voit par là que la vieille ville des Wendes est devenue tout à fait prussienne. Deux édifices s'élèvent au-dessus de son agglomération de boutiques et de maisons bourgeoises. Le premier est l'église de Saint-Jacques, l'une des plus anciennes constructions de la contrée; malheureusement elle a été ruinée en grande partie par les Suédois en 1777. Le second est le massif château bâti à diverses époques, et habité pendant plus de deux siècles par les princes de Poméranie. Dans l'église de ce château on conserve un tableau qui représente l'entrée triomphale de Bogislas X à Venise. C'est à la fois une œuvre d'art curieuse et un monument historique. Dans cette même église, on remarquera aussi une sculpture en bois représentant le prince Bogislas agenouillé avec sa femme et ses trois fils au pied d'une croix. Pas d'autres reliques du pieux, du religieux, du poétique moyen âge. La réformation est venue, qui, dans ses belles idées de libre examen, a tout saccagé.

Dans aucun État de l'Allemagne, dit Fiorillo, le savant auteur de l'histoire de l'art, les protestants ne se sont montrés aussi acharnés qu'en Poméranie à détruire les vestiges des œuvres catholiques.

Dans toutes les cités de cette province, les ardents régénérateurs de l'humanité lacéraient les tableaux, brisaient les statues et fondaient les châsses pour en faire des lingots. En 1525, dans la ville de Stralsund, les magistrats, pour en finir plus tôt, ordonnèrent d'enlever toutes les peintures et les sculptures des cloîtres, des églises, et firent creuser dans le jardin d'un couvent une vaste fosse

pour y ensevelir comme des productions pestilentielles ces vestiges d'une ère proscrite.

Mais du haut du château de Stettin, dépouillé de ses trésors par la main fanatique des iconoclastes, la vue se repose sur un vaste tableau que le temps n'a point dégradé, que le travail de l'homme vivifie. D'un côté, le Haff, où coulent les flots de l'Oder, la mer où voguent les navires; de l'autre des groupes de collines vertes, et autour de Stettin, les plaines fécondes parsemées d'arbres et de jardins enlacées dans le réseau des embranchements du fleuve.

A travers ces riantes plaines, le long de la côte, serpente la belle route qui conduit à Stralsund. J'ai fait ce voyage par une tiède journée d'été, assis tout seul dans le coupé d'un excellent eilwagen. J'avais entre les mains le livre des légendes poméraniennes, publié par Temme, et tantôt je lisais une de ces histoires naïves de l'ancien temps, et tantôt je regardais le paysage qui se déroulait à mes regards, et à tout instant, me rappelait par ses fraîches prairies, par ses champs de blé, par ses masses d'arbres fruitiers, l'aspect de notre fructueuse Normandie.

De Stettin à Stralsund, on passe par plusieurs villes qui jadis ont eu plus d'une guerre à soutenir, et qui étaient défendues par des remparts. Telle est Anclam, où s'élevaient autrefois des tours et des bastions; Ueckermunde et Pasewalk, qui avaient également leurs forteresses. Les désordres civils sont apaisés, la Poméranie, dont les princes ambitieux se disputaient tour à tour la possession, est réunie tout entière sous un sceptre imposant, et le Danemark et la Suède ne pensent assurément plus à l'envahir. Les petites villes ont renoncé à leur appareil de guerre, démoli leurs inutiles retranchements, transformé leurs remparts en jardins ou promenades, et semblent, comme des captives affranchies de leurs liens, s'épanouir dans la fraîche campagne qui les environne.

A une lieue de Greifswald est le village d'Eldena, qui occupe une place importante dans les anciennes annales de la Poméranie. En 1209, le prince Jaromir établit là une abbaye de l'ordre

de Citeaux. L'abbaye grandit, prospéra, et se signala par ses œuvres de bienfaisance. Elle donna aux habitants de ce district d'utiles leçons de travail ; elle fit venir de la Hollande des ouvriers qui desséchèrent et défrichèrent les terrains marécageux. Elle fonda la ville de Greifswald, qui renferme aujourd'hui une population de douze mille âmes.

Pendant la guerre de Trente ans, les Impériaux et les Suédois dévastèrent successivement ce noble monastère, surtout les Suédois, qui, dans l'ardeur de leur protestantisme, se faisaient un religieux devoir d'anéantir une église catholique. De ce mémorable cloître, il ne reste à présent que des ruines qui attestent encore son ancienne grandeur. Ses biens ont été donnés à l'université de Greifswald, qui fut fondée en 1456, et longtemps habilement dirigée et patronnée par cette puissante institution d'Eldena. Grâce à ces dotations, l'université de Greifswald est l'une des plus riches de l'Allemagne, et malgré sa fortune, l'une des moins fréquentées. On n'y compte pas plus de deux cents étudiants. Elle a employé une partie de ses dotations à se faire construire un magnifique édifice à trois étages, et à se composer une bibliothèque. Elle emploie chaque année une partie de ses revenus à subvenir aux besoins de ceux de ses élèves qui lui demandent à la fois la nourriture spirituelle et l'aliment corporel.

Près de Greifswald est le village de Cosserow, auquel se rattache une ancienne légende. Après la bataille de Pultawa, le bruit se répandit dans les contrées de la Baltique que Charles XII était dans le pays des Turcs, sans amis et sans ressources. Depuis le glorieux règne de Gustave-Adolphe, cette partie de la Poméranie appartenait à la Suède, et la destinée du valeureux roi qui, par ses victoires, avait étonné l'Europe, occupait alors toutes les imaginations. Le hameau de Cosserow était alors habité par trois paysans. Tous trois furent si émus de ce qu'ils entendaient dire de ses souffrances et de son dévouement qu'ils résolurent de lui venir en aide. Ils vendirent tout ce qu'ils pouvaient vendre, et l'un d'eux nommé Müre-

back, ayant été à Wolgast convertir en ducats le trésor de la communauté, se chargea de le porter lui-même à Bender. C'était un long, aventureux voyage. Nulle grande route ne rejoignait alors les côtes de la Baltique aux plaines de la Bessarabie, et le brave Müreback n'avait point étudié la carte d'Allemagne à l'université de Greifswald; mais l'amour et le dévouement n'ont pas besoin des leçons des savants pour franchir les distances. Ils se font eux-mêmes leur topographie.

Müreback arriva à Bender au moment où Charles XII, privé de la pension qu'il avait reçue de Constantinople, faisait tuer, pour nourrir ses gens, les magnifiques chevaux que le sultan lui avait donnés. Pendant qu'il assistait à cette exécution désespérée, tout à coup il entend un homme qui s'écrie en dialecte poméranien : « Seigneur Dieu, où est donc mon roi? » Il s'approche. Le paysan de Cosserow le reconnaît, se précipite en bas de son cheval, s'agenouille, et tirant de sa ceinture deux rouleaux d'or, les présente à son souverain en lui disant tout ce que ses voisins et lui ont souffert en apprenant qu'il était malheureux, et comment ils ont amassé cette somme. La chronique rapporte que le héros de Narwa pleura en écoutant ce naïf récit. Pour récompenser Müreback de son dévouement, il voulait l'anoblir; mais l'humble paysan refusa cet honneur, et demanda seulement que les terres qui étaient cultivées par lui et par ses compagnons leur fussent concédées à eux et à leurs descendants par un bail à perpétuité. Cet acte fut aussitôt rédigé, et la légende dit que Charles XII le scella avec trois poils de sa barbe.

De toutes les villes de la Poméranie, Stralsund est celle qui m'a paru la plus agréable, non pas qu'elle soit ce qu'on est convenu d'appeler une belle ville, mais ses vieilles maisons à pignons lui donnent un aspect pittoresque; ses rues paisibles invitent l'esprit à l'étude et à la rêverie. Dans son histoire, il y a plusieurs pages d'un caractère émouvant, et dans sa décadence une impression mélancolique; d'un côté, elle est enfermée entre des étangs, de

l'autre par les vagues de la mer, et près de là est la romantique île de Rügen, avec ses anciennes traditions mythologiques, ses ruines d'Arcona, ses tumulus d'un âge barbare et ses splendides jardins de Putbus.

Singulière destinée que celle de cette ville de Stralsund, qui fut fondée au commencement du treizième siècle par un prince de Rügen, qui grandit par le commerce, qui n'aspirait qu'à vivre en paix dans le libre développement de son industrie, et qui a eu le malheureux honneur d'être illustrée par des guerres formidables.

En 1628, Wallenstein, qui venait de subjuguer tout le nord de l'Allemagne, assiége cette cité, et jure de la prendre quand elle serait, disait-il, suspendue au ciel par des chaînes de fer. Cependant l'héroïque résistance des citoyens de Stralsund l'obligea à renoncer à son serment. Une balle siffla sous sa tente au moment de son dîner, et brisa entre ses mains le verre qu'il portait à ses lèvres. Pour un esprit superstitieux comme le sien, un tel incident ne pouvait être considéré que comme un fatal présage. Le vaillant duc de Friedland, la rage dans le cœur, leva son camp et se retira.

En 1714, par une froide nuit de novembre, un cavalier harassé de fatigue se présente à la porte de Stralsund, ordonne à la sentinelle de réveiller en toute hâte le gouverneur, disant qu'il avait une affaire de la plus haute importance à lui communiquer, et que si les fonctionnaires refusent de se rendre à l'instant même auprès de lui, ils seront sévèrement punis.

Les soldats intimidés par ce ton impérieux obéissent. La porte s'ouvre; l'inconnu entre dans la chambre du gouverneur qui le regarde stupéfait et tombe à ses genoux. Ce cavalier qui arrive ainsi sans escorte, les vêtements en lambeaux, les bottes déchirées, c'est le souverain même de Stralsund, c'est Charles XII qui vient de Bender, qui a traversé, sans s'arrêter, la Hongrie, l'Autriche, la Bavière, la Westphalie, le Mecklembourg, qui a fait le tour de l'Allemagne à franc étrier, pour défendre ses États attaqués à la fois par les Danois, les Russes et les Saxons.

A la nouvelle du retour de l'héroïque guerrier, « tout le monde, dit Voltaire, se lève, les soldats viennent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplissent des habitants qui se demandaient les uns aux autres : » — « Est-il vrai que le roi est ici? » On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie. »

Cependant on mena le roi au lit. Il y avait seize jours qu'il ne s'était couché; il fallut couper ses bottes sur ses jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes et visiter les fortifications.

L'année suivante, la ville était assiégée par une armée de trente-six mille hommes; d'un côté, l'accès leur en était ouvert par une trahison, et Charles, après des prodiges de valeur, se résignait enfin à abandonner une place qu'il ne pouvait plus sauver, et passait, la nuit, dans une barque à travers la flotte ennemie. Le lendemain, la pauvre ville épuisée capitulait.

En 1808, elle était forcée encore de capituler devant nos troupes. L'année suivante, l'intrépide major Schill qui renouvela contre nos soldats, dans les champs de la Poméranie, les infatigables attaques des guérillas, leur livrait, avec une troupe de deux mille hommes, une bataille acharnée dans les rues mêmes de Stralsund. Sa petite armée fut mise en déroute; douze de ses officiers furent pris et fusillés. Quant à lui, il était mort le sabre à la main au milieu de la mêlée. En 1835, les Prussiens lui ont érigé un monument.

Maintenant Straslund n'est plus qu'une ville secondaire alimentée par le travail agricole, par la pêche, par un petit mouvement de navigation, par quelques fabriques. C'était jadis la quatrième cité de la Hanse. C'est aujourd'hui un simple chef-lieu de district. Elle a eu cinquante mille habitants. Elle n'en compte aujourd'hui que dix-huit mille.

De son ère de prospérité il lui reste deux églises gothiques, remarquables par l'élévation de leurs voûtes, un hôtel de ville d'une

construction imposante, et plusieurs établissements de bienfaisance, précieux témoignages de la charité de ses familles patriciennes.

Ce sont là ses titres de noblesse. Elle s'honore de les garder, et elle a raison.

En 1808, nos soldats démolirent ses remparts. Depuis cette époque, ils ont été peu à peu reconstruits, comme si la pauvre ville qui a tant souffert de l'ambition des princes, devait encore se tenir prête à subir les orages d'une nouvelle guerre et les calamités d'un nouveau siége. Elle est pourtant d'un caractère très-pacifique. Elle est comme l'homme qui, après avoir passé par les exaltations et les épreuves, par les jours de triomphe et les jours de deuil de la vie, courbe humblement la tête dans une pensée de résignation, et ne demande qu'à voir son existence s'écouler tranquillement goutte à goutte dans l'océan de l'éternité.

Mais quelle ville peut être assurée de cette quiétude, et quel homme peut se dire qu'il achèvera en paix le cours de sa destinée éphémère, et, selon les paroles de la Bible, s'endormira doucement, dans sa demeure natale, du sommeil de ses pères?

CHAPITRE TREIZIÈME

L'ancien eilwagen. — Le Schwager. — Le Mecklembourg. — Wismar. — Doberan. — La légende du berger. — Schwerin. — Ludwigslust. — La campagne du Mecklembourg. — Anciens tombeaux. — Caractère des paysans. — État des propriétés. — Fêtes rustiques. Mariages. — Superstitions populaires. — Traditions païennes et chrétiennes. — Notions historiques. — Les Obotrites. — Le héros Anthyre. — Godlar et Rurik. — Les Wendes. — Leur caractère. — Leurs coutumes. — Conversion au christianisme. — Immigration allemande. — Les princes du Mecklembourg. — La légende de Henri le Pèlerin. — Wallenstein. — Frédéric le Bon. — Institutions scientifiques. — Littérature. — Madame Hahn-Hahn. — Hoffmann de Fallersleben.

Je continue mon voyage le long des côtes de la Baltique, de cette belle et poétique mer du Nord, où vogua à diverses reprises la barque de ma jeunesse, pauvre petite barque qui n'emportait avec moi vers les régions lointaines que mes rêves et mes affections.

Pobre barquilla mia.

A Stralsund, j'ai eu le plaisir de prendre place encore dans un de ces *eilwagen* que je retrouve çà et là comme de bonnes vieilles connaissances.

De tout côté l'orgueilleux chemin de fer envahit leur domaine. D'année en année, l'espace qui leur était dévolu se rétrécit autour d'eux comme la peau de chagrin du conte de Balzac. Mais partout où ils subsistent encore, ils conservent la joyeuse humeur et les agréables habitudes de leur temps de prospérité. Comme autrefois, leur conducteur se montre très-courtois envers ses voyageurs, et s'occupe avec soin de leur installation dans sa voiture, et à chaque

poste se fait un devoir de conscience de leur donner tout le temps nécessaire pour savourer un verre de bière ou se faire servir un *butterbrod*. Comme autrefois, le postillon, en quittant sa station et en arrivant à la station voisine, fait résonner dans les airs une de ses harmonieuses fanfares. C'est un des devoirs de son état; c'est une de ses joyeuses coutumes. Mais si entre les deux relais un voyageur mélomane lui dit : *Schwager*, *blase noch ein wenig* (beau-frère, sonne encore un peu), le brave postillon ne se fait pas prier. Il prend son cor suspendu à sa ceinture, le porte à ses lèvres et le fait gaiement vibrer.

Pourquoi l'appelle-t-on *Schwager* (beau-frère), cet excellent postillon? J'ai souvent demandé en Allemagne l'explication de cet usage sans pouvoir l'obtenir. J'imagine que cette dénomination, qui implique une idée de mariage, provient d'un sentiment d'alliance, d'un mariage que l'on contracte pour quelques heures avec la poésie des champs, des bois, des vallées, des collines par l'entremise de celui qui nous y conduit, comme un frère nous conduirait dans la maison de sa sœur.

Mais il touche à la fin de son active destinée, cet aimable postillon d'Allemagne, et quand il module ses anciennes fanfares, il me semble qu'il chante son chant du cygne. Encore quelque temps, et partout il sera dépossédé de son siége, et le lamentable râlement de la locomotive remplacera dans toutes les directions l'harmonieux cor de chasse.

Ainsi passent toutes les choses qui nous ont réjouis.

Ainsi nous-mêmes nous passons.

Je viens de quitter Stralsund, en saluant encore les dômes de ses vieilles églises, le toit de son auberge, où j'ai vécu toute une semaine dans un doux repos, et les collines bleuâtres de l'île de Rügen, de cette île charmante que j'ai parcourue avec bonheur, que je voudrais décrire, si pour la décrire il ne fallait lui consacrer un volume entier.

Peut-être y reviendrai-je!

A quelques lieues de Stralsund, un poteau nous indique que nous sortons des limites de la Prusse. Nous entrons dans le Mecklembourg, un petit pays divisé en deux principautés : le duché de Mecklembourg-Schwerin, qui renferme six cent mille habitants, et le duché de Mecklembourg-Strélitz, qui n'en compte pas plus de cent mille.

Ce pays, je l'ai parcouru deux fois dans deux directions différentes. Il m'a vivement intéressé, et m'a laissé plus d'un agréable souvenir.

Quand on y arrive par la route de Berlin, on ne voit d'abord qu'une terre plate et monotone, couverte d'une épaisse couche de sable et parsemée de pins comme nos landes du Midi. Mais un peu plus loin, à l'est et au nord, commence un autre paysage qui console bien vite le voyageur de la monotonie du premier. Là sont de fertiles champs de blé, de vastes enclos remplis d'arbres fruitiers, de beaux lacs limpides comme ceux de la Suède. Là s'élèvent les riches métairies avec leur vaste grange comme celles de la Flandre, et les vieilles villes dont le nom se retrouve souvent au milieu d'un récit de combat dans les sagas islandaises, au milieu d'une légende religieuse dans les chroniques du moyen âge. C'est Rostock, qui jadis enfantait ces farouches pirates qu'on appelait les *Viking*, et qui, en 1742, enfanta Blücher; Rostock, dont le port n'est plus fréquenté à présent que par de pacifiques navires de commerce, et dont le nom est illustré par une université. C'est Wismar, autre cité maritime dont les fières corporations luttaient, comme celles de Gand, contre les princes et les rois ; Doberan, où les flots de la mer baignent le tombeau des anciens ducs, et Schwerin, dont l'imposante cathédrale et le château chargé de tourelles attestent encore l'ancienne splendeur.

Doberan était autrefois un lieu consacré par de pieuses traditions et visité par une foule de pèlerins. Un des premiers princes chrétiens de cette contrée, longtemps dévouée au paganisme, s'en alla un jour à la chasse, disant qu'il fonderait un cloître à l'endroit

où il abattrait un cerf. Au milieu d'une forêt épaisse, il aperçoit un cerf d'une blancheur éclatante, il le tue, et sur l'herbe ensanglantée pose la pierre fondamentale de l'édifice religieux. Mais le sol où ce cloître fut bâti était souvent inondé par les vagues de la mer. Un soir, après un de ces débordements qui ravageaient toute la vallée, les moines se mirent à genoux dans l'église, passèrent la nuit à invoquer le secours de Dieu, et le lendemain matin, la mer obéissant à la voix de son maître, s'était retirée à une longue distance, et à la place de la grève aplatie où elle roulait la veille ses flots impétueux, on apercevait une digue de rochers qu'on appelle encore aujourd'hui la *Digue sainte* (*Der heilige Damm*).

Un autre miracle donna à Doberan une plus grande célébrité. Un pauvre pâtre nommé Steffen était depuis longtemps victime d'un sort funeste. Chaque semaine, il voyait son troupeau diminuer; tantôt c'était le loup qui lui enlevait ses brebis les plus grasses, tantôt l'épidémie qui faisait périr ses jeunes agneaux. Puis les pâturages mêmes semblaient avoir perdu leurs sucs nutritifs; l'herbe de la colline ne fortifiait plus son troupeau languissant, et le ruisseau de la vallée ne le rafraîchissait plus. Un jour que Steffen était assis à l'écart, rêvant avec douleur à la misère qui le menaçait, il vit venir à lui un homme qu'à son manteau de drap noir, à sa barrette blanche, il pouvait prendre pour un digne échevin, et qui lui dit :

« Tu ne me connais pas, Steffen; mais moi je te connais depuis longtemps, je sais tout ce que tu as perdu depuis quelques années. J'ai pitié de toi, et je viens t'indiquer un moyen de faire cesser le fléau qui te poursuit. La première fois que tu iras communier, garde l'hostie que le prêtre te donnera; mets-la dans ton bâton de pâtre, et va bravement conduire ton troupeau dans la vallée; tu n'auras plus à craindre ni loups ni contagion. »

Le berger frémit à cette proposition, car il était bon chrétien et il savait que ne pas recueillir pieusement sur ses lèvres l'hostie consacrée était un sacrilége. Puis cet homme qui lui parlait avait

une figure étrange et un regard sous lequel le pauvre pâtre se sentait frissonner. Il le repoussa donc comme un méchant esprit, en faisant le signe de la croix et en invoquant le secours de son saint patron. Mais voilà que, le soir même, deux de ses plus beaux moutons périssent encore à ses pieds ; le lendemain, un autre se noie dans l'étang ; un quatrième devient la proie des bêtes fauves. Le désespoir s'empare de Steffen ; l'idée fatale que le démon lui a jetée dans l'esprit le domine. Il va à l'église, garde l'hostie, la met dans son bâton, et, à partir de ce moment, sa vie inquiète et misérable devint une vie de joie et de prospérité. Ses brebis languissantes reprirent en un instant toutes leurs forces, et ses agneaux grandirent d'une façon prodigieuse. Partout où il promenait ses bêtes, l'herbe semblait reverdir ; la source d'eau devenait plus limpide ; le rocher même, le rocher nu et sec se couvrait de plantes salutaires, et du plus loin que les loups apercevaient Steffen ils prenaient la fuite. En peu de temps, le berger devint l'un des plus riches habitants du pays, et quand les autres bergers lui demandaient d'où lui venait tant de bonheur, il les regardait d'un air dédaigneux et ne leur disait pas son secret. Mais sa femme savait ce secret terrible, elle l'avait confié à une de ses voisines, et celle-ci, un jour poursuivie par le cri de sa conscience, alla tout révéler à l'abbé du cloître de Doberan.

A l'instant même l'abbé, saisi d'une sainte horreur, revêtit son aube et son étole, et s'en alla, suivi de deux religieux, vers la demeure du pâtre. Au moment où il franchit le seuil de cette maison profanée par un sacrilége, elle parut tout à coup éblouissante de lumière. Le bâton qui renfermait l'hostie brillait comme un candélabre et semblait entouré d'une auréole céleste. Les religieux l'emportèrent dans le tabernacle de l'église, et une foule de pèlerins accourut à Doberan pour adorer la sainte hostie. Quant à Steffen, on dit qu'il passa le reste de sa vie dans les jeûnes et les macérations, et qu'au dernier moment le prieur du cloître, qui avait été témoin de son repentir et de sa pénitence, lui donna l'absolution.

La réformation a dissipé le prestige de ces légendes de cloîtres. Le merveilleux bâton de Steffen a été enlevé à l'église de Doberan, et les pèlerinages de la mode ont succédé à ceux de la religion. Près de la digue consacrée par un miracle on a bâti une maison de bains, une salle de bal. En été, un grand nombre d'étrangers se réunissent dans cette ville ; les danses joyeuses tourbillonnent à la place où l'on voyait autrefois passer les processions, et l'écho de la colline, qui s'ébranlait jadis au son plaintif des litanies, répète maintenant des mélodies d'opéra.

Schwerin, l'une des plus anciennes villes du Mecklembourg, avait été dépouillée pendant près d'un siècle de ses titres et de ses priviléges de capitale. Le grand-duc actuel les lui a rendus, et le retour de la famille régnante dans cette antique cité, la réunion de tous les grands fonctionnaires de l'État, de tous les gens attachés au service des princes, de tous les riches et les nobles qui suivent les migrations de la cour, a donné à Schwerin une nouvelle activité. Le grand-duc bâtit, les bourgeois bâtissent. La vieille partie de la ville, l'Altstadt, est un peu abandonnée ; elle conserve ses maisons étroites, ses rues tortueuses, son plan irrégulier et son château construit au milieu d'une île, sombre comme un ancien chant de guerre, mystérieux et romantique comme une tradition du peuple. Mais la Neustadt se développe et s'épanouit comme une plante vigoureuse au souffle ardent de l'industrie, au soleil de la civilisation. Déjà une belle salle de spectacle s'élève dans son enceinte, et près de cette salle, un palais grandiose. A mon premier voyage dans le Mecklembourg, j'ai rencontré un architecte qui pendant longtemps avait vécu dans une oisiveté désespérante, et qui tout à coup se trouvait plus affairé qu'un avocat de Normandie ou un juif de Hambourg. C'était plaisir de l'entendre raconter toutes ses œuvres, étaler ses projets, et dépeindre, avec un singulier mélange d'enthousiasme d'artiste et de prévision mathématique, la demeure qu'il construisait pour le grand-duc.

Cette régénération de Schwerin n'a pu s'opérer qu'au détriment

de la bonne et aimable petite ville de Ludwigslust, dont l'étranger aimait à voir autrefois la gaieté sans orgueil, l'opulence sans faste, et qui languit à présent triste et abandonnée.

Ludwigslust n'était encore, vers le milieu du siècle passé, qu'un rendez-vous de chasse. En 1756, le grand-duc Frédéric vint s'y établir avec sa cour. Il y édifia un château, une église, une enceinte de maisons pour ses officiers, et plusieurs rues larges et élégantes. La situation de cette nouvelle résidence ne lui offrait pas, à beaucoup près, les mêmes beautés et les mêmes avantages que celle de son ancienne capitale. A la place de ces fraîches vallées, de ces champs féconds, de ces belles forêts qui entourent Schwerin, de ces ruisseaux qui sillonnent ses prairies comme des rubans d'argent, et de ces lacs qui la décorent comme des émeraudes, il ne trouvait aux environs de son pavillon de chasse qu'une terre plate, aride et sablonneuse, ombragée seulement çà et là par quelques pins amaigris, pareille à la pauvre contrée où s'élève la ville de Potsdam. Mais le duc Frédéric éprouvait peut-être, comme le roi de Prusse, un généreux plaisir à recréer par l'art un sol disgracié par la nature, à faire d'une plaine silencieuse et déserte une demeure riante et animée. Toute cette création de Ludwigslust ne coûta, du reste, rien au pays. Le duc n'employa dans la construction de cette ville que l'argent qu'il avait amassé par de sages économies, et mérita jusqu'au dernier moment le surnom de *Bon* que ses sujets lui avaient donné.

Le grand-duc Frédéric-François continua l'œuvre de son prédécesseur. Il décora le château. Il embellit le parc. Il avait le goût des sciences naturelles et des arts, et il forma peu à peu une collection de minéralogie et de coquillages qui mérite d'être visitée. Ludwigslust, ainsi favorisée par deux souverains, devint en peu de temps une ville remarquable entre les jolies villes de l'Allemagne. Rien de plus frais et de plus riant que l'aspect de ses maisons bâties à la manière des maisons hollandaises, de ses rues bordées de deux larges trottoirs, et ombragées par une double haie de

tilleuls; rien de plus gracieux que la vue du château avec la cascade qui tombe sous ses fenêtres, et son préau couronné d'une enceinte d'élégantes habitations et terminé par l'église.

Ce château est, du reste, d'un très-bon style, distribué avec art, et décoré avec une noble simplicité. La plupart de ses appartements n'ont encore rien perdu de leur fraîcheur, et la grande salle qu'on nomme la salle d'Or rappelle, par sa majestueuse construction et ses deux larges points de vue, l'imposante beauté de quelques salles de Versailles. Derrière le château s'étend le parc, coupé par des allées régulières, selon le goût du dix-huitième siècle; le jardin botanique, retraite favorite de la grande-duchesse douairière, qui en connaît toutes les plantes et en a augmenté les richesses. Près de là, au milieu des fleurs et des charmilles, s'élève l'église, véritable bijou gothique, miniature charmante des constructions gigantesques du moyen âge. Un peu plus loin, au milieu d'une enceinte de hêtres, on aperçoit une chapelle d'une structure simple et élégante. On entre par un modeste portail sous une voûte éclairée par un jour mystérieux. C'est là que reposent le père, la mère, le frère de madame la duchesse d'Orléans. Une idée de joie et d'espérance se mêle ici de toutes parts à l'idée de deuil et de regret qu'éveille l'aspect de ces tombeaux. La voûte qui les couvre est bleue et parsemée d'étoiles, comme l'azur du ciel dans une belle nuit d'été. L'inscription placée au-dessus de la porte parle du bonheur de ceux qui, s'étant aimés dans cette vie, se réunissent dans un autre monde. Au printemps, les hêtres étendent sur cet asile de la mort leurs rameaux verts, symbole d'une régénération perpétuelle, et les oiseaux viennent faire leur nid et chanter leurs chants d'amour près des tombeaux silencieux.

Mais maintenant, c'en est fait de la fortune de Ludwigslust, de ses monuments et de sa riante activité. Il n'y a dans cette ville ni commerce ni industrie, et les champs qui l'entourent ne donnent que de maigres récoltes. La cour faisait la joie et la richesse de Ludwigslust, et la cour s'en est allée. Le château, si brillant et si

animé sous le règne de Frédéric-François, est maintenant désert; les rues sont mornes et silencieuses, les ouvriers et les marchands ont émigré à la suite des princes.

J'ai vu pourtant encore, dans cette ville si promptement bâtie et si vite dépeuplée, une demeure à la porte de laquelle le pauvre s'arrêtait avec joie et que les habitants de Ludwigslust regardaient comme une consolation. C'était celle de madame la grande-duchesse douairière de Mecklembourg. La noble princesse n'avait pu se décider à quitter le berceau de son époux et la tombe de ses enfants. Elle habitait, entre l'église et le château, une modeste maison sans corps de garde et sans factionnaire. Les souvenirs du passé, les espérances de l'avenir charmaient sa solitude. L'étude des arts, des sciences naturelles était l'une de ses plus chères occupations, et le bonheur de tendre la main aux êtres souffrants était son orgueil. Auprès d'elle se groupaient quelques fonctionnaires pensionnés, quelques familles nobles qui préféraient le calme de leur vieille retraite au tumulte joyeux de la nouvelle capitale. Dans ce cercle uni par les mêmes souvenirs et la même affection, il était souvent question de la France. Le Mecklembourg venait de donner à la France une princesse que le peuple de Ludwigslust appelait avec amour *la bonne Hélène* (*die gute Helena*), et que nous appelions, avec un sentiment de vénération, madame la duchesse d'Orléans.

Si de l'aspect des villes du Mecklembourg le voyageur passe à celui des campagnes, il y trouve un curieux sujet d'observation. Ces campagnes sont belles, et surtout aux environs de la mer, et les souvenirs du passé, les monuments traditionnels leur donnent un nouvel intérêt. Çà et là, on aperçoit les ruines d'une forteresse qui jadis défendait l'indépendance du pays contre l'envahissement des Saxons. Dans les vallées, on découvre les tombeaux des Huns, espèces de pagodes en granit, comme l'a dit un écrivain qui a pu comparer leur structure avec celle des édifices religieux de l'Inde. Près de là sont les tombes arrondies, les *Kegelgraber,* qui datent

d'une époque plus récente, mais antérieure pourtant au christianisme, et au milieu de ces monuments païens sont les débris des édifices religieux et les monuments catholiques du moyen âge.

Les trois époques historiques se retrouvent ainsi à quelques pieds sous terre avec leur caractère distinctif. Là où la tradition vivante cesse, le passé appelle le savant dans la retraite de la mort, et lui révèle ses secrets dans le tombeau.

Auprès de Prischendorf, il existe une sépulture de Huns qui a trente pieds de longueur et quinze de largeur. Elle est entourée de quinze blocs de granit. Dans cette forte enceinte, à quatre pieds de profondeur, on a trouvé des armes brisées, des couteaux et des haches en pierre, et une parure d'ambre, comme on en voit au musée de Copenhague. Auprès de Ludwigslust, le grand-duc Frédéric-François fit fouiller un *Kegelkrab*, et on y trouva des bracelets et des armures en bronze. D'autres fouilles ont été faites dans les différentes parties de la contrée, et partout la sépulture, fermée depuis des siècles, s'est ouverte comme un livre, et a donné une nouvelle leçon à l'antiquaire, une nouvelle page à la science. Le grand-duc actuel a publié une ordonnance pour protéger contre l'aveugle dévastation du peuple ces monuments précieux. Les forgerons faisaient des socs de charrue avec le fer de ces vieilles lames qui jadis se baignaient dans le sang, et les bergers jouaient avec ces têtes de Huns qui ont épouvanté le monde.

Les mœurs des paysans du Mecklembourg offrent aux regards de l'observateur un caractère distinct que l'on chercherait vainement aujourd'hui dans d'autres parties de l'Allemagne. Ces paysans ne sont pour la plupart que des fermiers, qui transmettent pour héritage à leurs fils un bail de cent ans. La nature de leur contrat les inféode en quelque sorte à la terre où ils s'établissent, et plus ils y restent, plus il est difficile de les en déposséder, car, pour commencer une exploitation de quelque importance, le fermier doit avoir un capital de vingt à trente mille francs. C'est lui-même qui doit acheter les bestiaux et les instruments d'agriculture néces-

saires à l'exploitation de la ferme. C'est lui qui paye les impôts, et toutes les constructions qu'il fait sur le sol de son maître lui appartiennent. Un jour vient où il y a tant de toises de murailles qui sont à lui, tant de belles haies dont il a laborieusement planté chaque tige, tant de travaux de desséchement ou d'irrigation dont il demanderait un rigoureux inventaire, que personne ne songe plus à lui disputer la place où il s'est si fermement installé, où il a inscrit les droits de son œuvre à chaque borne et à chaque sentier. Ainsi, quand le bail expire, on le renouvelle avec quelques modifications pour cent autres années, et souvent le domaine change de main, mais le fermier reste.

Les modes de la ville, les inventions de la coqueterie et du luxe moderne ont déjà pénétré parmi ces honnêtes habitants de la campagne : mais la plupart portent encore l'austère costume de leurs ancêtres. Les hommes ont des pantalons en laine ou en toile écrue, une longue redingote bleue sans collet, une ceinture en cuir et un chapeau à larges bords. Les femmes portent plusieurs robes l'une sur l'autre, des bas rouges, et des souliers à hauts talons, comme les Dalécarliennes. Elles ont généralement ce type de physionomie chaste et calme que l'on retrouve à partir de la Saxe jusqu'à l'extrémité de la Norwége ; les yeux d'un bleu limpide, les cheveux blonds, le teint blanc et légèrement rosé. Les hommes sont robustes et vigoureux. Dès leur enfance, ils ont été exposés à toutes les intempéries des saisons ; dès leur jeunesse, ils ont pris l'habitude des travaux pénibles, et se sont endurcis à la fatigue, comme les anciens guerriers du Nord, qui se glorifiaient surtout de la lourdeur de leurs épées et de la puissance de leurs bras ; ils attachent un grand prix à la force physique, et se plaisent à l'exercer par des luttes corps à corps, comme nos Bretons, ou par des courses à pied et à cheval. Quiconque ne s'est pas signalé au moins une fois dans ces rudes tournois n'obtiendra jamais parmi les héros de la commune qu'une mince considération, et quiconque ne peut pas charger lestement sur ses épaules un sac de six mesures

de Rostock (environ 380 livres) passe, à vrai dire, pour un pauvre homme.

Ces fermiers du Mecklembourg sont généralement riches ou jouissent tout au moins d'une honnête aisance. Leurs champs leur donnent tout ce qui sert aux premiers besoins : le blé, les fruits, le chanvre. Les bestiaux sont pour eux un grand objet de commerce, et la chasse et la pêche leur offrent encore une autre ressource. Ils ont presque tous une sorte d'aptitude innée aux travaux mécaniques qui contribue à augmenter leur bien-être. Ils fabriquent eux-mêmes leurs instruments d'agriculture et une partie de leurs meubles. Il y en a qui cisèlent le bois avec une habileté d'artiste, d'autres font des horloges comme dans la forêt Noire, et l'on a vu dernièrement un simple paysan des environs de Doberan qui, sans avoir jamais reçu une leçon de musique, en est venu à fabriquer un très-bon piano.

Leur demeure indique, dès le premier abord, les habitudes d'ordre et d'aisance. C'est d'ordinaire une assez vaste maison en briques divisée en deux parties. On entre par la grange, qui est large, haute et toujours très-proprement tenue. De chaque côté de la grange sont les chambres des domestiques, gardiens des bestiaux et de la récolte. Au fond de la maison est la cuisine, où l'on fait les travaux d'hiver, puis la chambre du paysan, ornée de quelques meubles en noyer, d'une armoire qui renferme l'almanach, la Bible, les livres de prières, et du lit nuptial, que l'on couvre de fleurs et de rubans aux grands jours de fête.

Jusqu'à présent, les terres du Mecklembourg ont été peu morcelées. Elles ne se divisent que par grandes métairies, et chaque métairie forme une espèce de petite république dont les principaux ouvriers sont les sénateurs et dont le fermier est le président. Chaque domestique a ses attributions particulières, son titre, sa régence, et monte de grade en grade à mesure que l'âge développe ses forces, et que le conseil de famille reconnaît la loyauté de ses services. Le premier de tous est celui auquel sont confiés les che-

vaux. Il représente encore dans la demeure du paysan cet important fonctionnaire des anciennes maisons princières du Nord, ces *Mare-Schalck* d'où nous est venu notre titre de maréchal.

Toute cette colonie est ainsi, dans sa ruche, dévouée aux mêmes fatigues, partageant les mêmes travaux et goûtant les mêmes joies.

Au mois d'avril ou de mai, quand on reconduit pour la première fois les bestiaux dans les champs, les religieux habitants de la ferme célèbrent comme les païens le retour du soleil, la beauté du printemps. En été, nouvelle fête quand on fauche les foins, et nouvelle fête encore quand la récolte est finie. Cette fois, ce sont des chants et des danses dans la vallée, et des églogues vivantes qui commencent dès le matin et ne finissent que dans la nuit. Le faucheur offre cérémonieusement à la moissonneuse un râteau sculpté, enjolivé et entouré de rameaux verts; la moissonneuse reconnaissante lui tresse une couronne d'épis et de bluets; puis les rondes bruyantes et joyeuses commencent. Hommes et femmes, maîtres et valets, tout le monde entre dans la longue chaîne qui se déroule et tourbillonne autour du vert pommier. Si dans ce moment un passant oisif s'arrête sur le chemin, les moissonneurs vont le lier par les deux bras, comme on lie à bord du bâtiment le passager qui monte pour la première fois dans le hamac; puis la jeune fille vient, comme le gabier, lui demander sa rançon, et une fois la rançon payée, il est admis dans le cercle des danseurs, il devient l'hôte de la famille.

En automne, on prépare sous le toit de la famille, autour de l'âtre, les feuilles de tabac, en répétant les vieux refrains populaires et en contant des contes de fées. Puis arrive Noël, la plus éclatante de toutes les fêtes. Il n'y en a qu'une qu'on puisse lui comparer, celle qui accompagne le mariage d'un des enfants de la ferme.

Cette fois, la maison est encore pleine de parents et de voisins, et la table est couverte en permanence de cruches de bière et de quartiers de veau rôti. Plusieurs jours à l'avance, un des amis de la

maison, portant le titre de courrier de mariage, monte à cheval, et s'en va, avec son chapeau galonné de rubans, son habit orné de fleurs, faire à cinq ou six lieues à la ronde les invitations, et à l'heure dite, tous les invités arrivent à cheval, à pied, en voiture, et se logent comme ils peuvent, ceux-ci dans la remise, ceux-là dans la grange, dans la cuisine ou dans les greniers, et tous apportent, comme en Finlande, quelque tribut aux fiancés. Cependant la femme du prêtre elle-même pare la jeune fille : elle lui donne un jupon noir, symbole de la vie sérieuse dans laquelle elle va entrer, et un tablier blanc, emblème d'innocence ; elle lui met, comme signe de richesse, des chaînes d'or au col ; comme signe d'espoir, elle place sur ses épaules un collet blanc brodé de vert, des paillettes d'or sur la poitrine, des fleurs dans les cheveux, et une couronne en forme de nid d'oiseau sur la tête.

Ainsi revêtue de son costume symbolique, la fiancée s'avance accompagnée de deux jeunes hommes et de huit cavaliers d'honneur. Le fiancé vient après elle, escorté par ses amis. Tous deux s'agenouillent devant le prêtre, et quand la cérémonie du mariage est finie, on se met à table. Mais bientôt l'orchestre du canton, debout sur ses tréteaux, appelle les convives indolents. Le bignou soupire, le violon crie, la clarinette est en colère. On se hâte de vider un dernier verre d'eau-de-vie, un dernier flacon de bière, et l'on accourt dans la grange, qui sert de salle de bal. Après les rondes, les valses habituelles, commence une danse animée et intéressante, une sorte de jeu scénique pareil à ceux que l'on désigne en Finlande et en Suède sous le nom de *Lek*. Deux hommes entraînent la mariée au milieu de l'enceinte, puis se tiennent de chaque côté d'elle comme pour la garder. Les autres hommes se tiennent par la main, et forment une grande chaîne qui sans cesse tourne et se replie en plusieurs cercles autour de la captive. Il faut que le mari coupe cette chaîne, pénètre à travers ces cercles et délivre sa femme. Alors la scène change. C'est le mari qui se tient debout auprès de celle qu'il vient d'arracher à ses ravisseurs. Les

autres hommes forment une nouvelle chaîne et se groupent autou de lui pour le défendre. Les femmes s'élancent à travers cette chaîne, et après de longs assauts et une longue résistance, elles arrivent jusqu'à la jeune mariée, la saisissent, l'entraînent dans la chambre nuptiale, et remplacent sa couronne de fiancée par un bonnet noir.

Toutes les habitudes des paysans du Mecklembourg, leur vie intérieure, leurs réunions, leurs fêtes portent à un haut degré l'indice de cette douce et touchante nature du cœur que nous ne pouvons exprimer que par une périphrase et que les Allemands désignent par un seul mot : *Gemuth*.

Un des traits encore de leur caractère, c'est qu'ils sont fidèles à leurs affections, mais fidèles aussi à leur haine et à leurs préjugés. Ils allient à une confiance, à un laisser aller d'enfant, une ténacité de Corse. La preuve en est dans les souvenirs qu'ils conservent encore de la guerre de Sept ans. Il y a des villages entiers où l'histoire de cette guerre a implanté une sorte de haine héréditaire et des préventions ineffaçables contre les Prussiens, et souvent dans les foires on voit le paysan debout devant une boutique, regardant d'un air soupçonneux les marchandises qu'on lui offre, et répétant avec sa vieille rancune de Mecklembourgeois : « Denrée prussienne, mauvaise denrée. »

Par suite de cette ténacité de caractère, ils ont gardé, au milieu du développement des idées modernes, toutes les superstitions du moyen âge. Ils sont presque aussi crédules que l'étaient leurs pères il y a deux cents ans, aussi faciles à effrayer par l'idée d'une puissance mystérieuse contre laquelle toute force physique est vaine.

A la fin du dix-septième siècle, on brûlait encore les sorciers dans ce pays ; on ne les brûle plus à présent, mais on n'en a pas moins peur. Ces sorciers sont les amis du diable, ils ont reçu de lui un pouvoir surnaturel, et doivent un jour, en vertu de leur pacte impie, souffrir les tortures de l'enfer. Mais en attendant, ils exercent toutes sortes de maléfices, et tourmentent cruellement les vrais

chrétiens. Leur regard est envenimé, leur souffle porte la contagion; leur approche seule fait frémir les chevaux et hurler les chiens. Si une vache tombe malade, si le lait s'aigrit, si la bière se gâte, si l'arbre nouvellement planté dépérit, c'est la faute des sorciers. Dans la nuit du dernier avril au premier mai, qu'on appelle la *Walpurgisnacht*, le paysan fait trois croix sur la porte de son étable, afin que les sorciers, en allant au sabbat, ne jettent pas un sort sur ses bestiaux. Quand un enfant vient au monde, on se hâte d'allumer une lampe, et jusqu'au moment où le prêtre le baptise, cette lampe doit rester toute la nuit allumée près de son berceau, afin que le méchant esprit ne vienne pas le prendre.

Ces idées superstitieuses remontent bien haut dans le passé, embrassent le présent et s'étendent sur l'avenir. Le paysan inquiet de ses récoltes, la jeune fille inquiète de son amour consultent, comme les organes du destin, l'oiseau dans son vol, l'onde dans son murmure, les nuages de l'automne et les fleurs du printemps. Certain cri du corbeau annonce la guerre; certain sifflement du rouet prédit un mariage. Si, le jour de la Saint-Valentin, la jeune fille verse du plomb fondu dans de l'eau, elle voit apparaître l'image de celui qui sera son époux. Si un membre de la famille doit mourir dans l'année, on peut voir dans la nuit du 1er janvier un cercueil noir sur la neige du toit.

Dans l'esprit des Mecklembourgeois, tous les éléments ont leurs bons et leurs mauvais génies. Le monde invisible et mystérieux touche de tous côtés au monde réel. Dans les eaux est le musicien magique qui fascine avec sa harpe d'argent l'oreille et l'âme du pêcheur; dans les bois, le génie rêveur de la solitude, qui n'a que de doux regards et de doux soupirs; dans les airs, le vieil Odin condamné à poursuivre éternellement sur un cheval fougueux la proie qui fuit sans cesse devant lui, comme la pensée de l'homme qui, dans son orgueilleux essor et son insatiable ardeur, s'élance sans cesse vers l'infini. Les entrailles de la terre, les montagnes ont aussi leur monde à part, leurs génies laborieux et intelligents qui

gardent les diamants et travaillent les métaux. Les vieux châteaux et les édifices en ruine ont leurs hôtes fidèles et mystérieux, pareils à ces saintes affections qui s'attachent au passé, et jettent un dernier charme sur les lambeaux de la misère et les débris de l'infortune. Il y a dans le château de Schwerin un petit *Puck* comme il en faudrait un au palais des rois constitutionnels. Ce petit être invisible, alerte, lisant dans le cœur de l'homme comme Asmodée, veille jour et nuit sous le perron du château, facilite le passage à ceux qui s'approchent avec un loyal dévouement, et tourmente sans pitié ceux qui arrivent avec la flatterie sur les lèvres et la trahison dans le cœur.

Souvent aussi une idée de morale, un dogme évangélique se mêlent à ces fables populaires. Des enfants ont volé le pain d'un pauvre berger, et au moment où ils se réjouissent de leur larcin, ils ont été changés en pierres, et sont restés debout dans la prairie, comme un exemple de la vengeance céleste. Un pauvre est venu, comme Lazare, implorer vainement la compassion du riche. Au moment où il se retire, les mains vides, les yeux en pleurs, l'orage gronde, l'éclair luit, la main inhospitalière, frappée par la foudre, est réduite en cendres. Le pauvre va chercher un refuge sous un chêne. Le riche accourt au même endroit, et le malheur réconcilie ceux que la fortune avait séparés.

Dans ces traditions du Mecklembourg, le diable joue surtout un grand rôle. A chaque instant le diable apparaît, tantôt avec le manteau de velours, comme Méphistophélès, pour flatter les passions des jeunes hommes; tantôt sous une robe de magistrat, pour dominer l'esprit du paysan. Tantôt on le voit passer dans les airs, comme un dragon ailé, portant d'un lieu à l'autre des sacs d'argent et des pierres précieuses. Le désir de recruter de nouveaux sujets pour son empire lui donne une terrible besogne et lui coûte d'énormes sacs d'argent. On l'a vu tour à tour se faire architecte, maçon, charretier. Ici il a bâti une église, là il a jeté un pont. Ailleurs il a aidé le bûcheron à rapporter son fagot et le laboureur à sillon-

ner ses champs. Bref, il n'est pas de sacrifices qu'il n'ait faits, pas d'humiliation à laquelle il ne se soit résigné par l'appât d'une pauvre âme, à demi livrée au désespoir, et le plus souvent il a été indignement trompé. Le paysan a profité de ses services et lui a échappé en se réfugiant dans l'église ; le moine l'a mis en fuite en faisant le signe de la croix, et le pauvre diable trahi, volé, bafoué, s'en va chercher ailleurs une proie plus facile. Dans toutes les traditions d'Allemagne, le diable apparaît, du reste, avec les mêmes déceptions et la même lourde bonhomie. Il représente parfaitement, comme ces figures grotesques appendues aux murs des cathédrales, la sensualité présomptueuse et grossière asservie par l'intelligence.

Les plus anciennes notions que l'on possède sur le Mecklembourg ne remontent pas au delà du huitième siècle. Antérieurement à cette époque, toute l'histoire de cette partie de l'Allemagne est enveloppée d'un nuage épais. On ose à peine l'aborder, car on n'a pour la reconstruire que de vagues et incertains récits, ou des hypothèses qu'aucun fait positif ne justifie. Les savants disent que ce pays était primitivement habité par une race germanique. Mais quelle était cette race ? comment est-elle sortie de cette contrée ? c'est ce que nulle chronique ne raconte, ce que nul document n'explique. Peut-être était-ce une partie des Hérules, des Vandales, qui s'adjoignit, vers le quatrième siècle, aux migrations de la grande race, et quitta ses foyers pour envahir le monde. Quoi qu'il en soit, à l'époque où l'histoire du Mecklembourg commence à se dégager de ses voiles, nous trouvons cette terre allemande occupée par les Slaves, par les nombreuses peuplades des Wendes, qui avaient envahi le nord de l'Allemagne. Elles se subdivisaient en plusieurs tribus. La plus puissante était celle des Obotrites, qui avait pour capitale Mikilembourg (grande ville), d'où est venu le nom de Mecklembourg.

Le peu qui nous reste des traditions wendes rappelle, par certains détails d'une énergie presque sauvage et par certaines idées aven-

tureuses, les traditions d'Islande. Telle est, par exemple, cette histoire d'un roi fabuleux nommé Anthyre, compagnon d'armes d'Alexandre le Grand. Après la mort du héros, Anthyre quitte l'Asie et s'empare des provinces du Nord. C'est lui qui bâtit la ville de Mikilembourg, et la fortifie par trois châteaux qui avaient douze lieues de circonférence. C'est lui que les chroniques des peuples désignent comme le chef de la maison régnante de Mecklembourg. Si le fait était vrai, il n'y aurait point de maison aussi ancienne dans le monde, car elle remonterait à plus de trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. On a trouvé, dit-on, dans une armoire secrète du cloître de Doberan un panégyrique en vers de ce soldat aventureux. C'est une composition d'une nature primitive et d'une expression farouche, comme les pages les plus rudes des Niebelungen, ou les chants anciens de Dietrich, ou certains passages du poëme d'Antar, ce héros arabe, dont le nom offre, du reste, une singulière similitude avec celui du héros mecklembourgeois.

« La bravoure, dit l'auteur inconnu de ce poëme, n'a point de repos. Elle ne dort pas dans un lit; elle s'abreuve de sang. C'est ce que l'on peut facilement voir par les valeureuses actions de ces guerriers, qui s'élançaient intrépidement sur les champs de bataille et domptaient leurs ennemis les plus braves.

« Il y a eu autrefois dans cette noble terre, dans cette terre des Wendes, un roi chanté par les poëtes. Il s'appelait Anthyre. C'était un homme d'une merveilleuse ardeur, qui s'est acquis un grand renom.

« Il aimait les louanges que l'on accorde aux combats violents, aux actes de courage. Il était si brave et si fort, que jamais homme n'a pu le dépouiller de sa lourde armure.

« Pour défendre un ami, il s'élançait en riant au-devant des troupes belliqueuses. Pour ceux qu'il protégeait, il n'avait que de douces paroles; mais, quand il allait au combat, son regard avait une expression sauvage, et le feu sortait de sa bouche.

« Il portait une épée tranchante qui faisait jaillir des flots de

sang, et celui qu'elle avait atteint ne guérissait plus. Cette épée était si forte que jamais on ne put la rompre. Malheur à qui s'exposait à ses coups. Si elle venait seulement à rencontrer son corps, c'en était fait de lui.

« L'armure d'Anthyre était toute noire et son casque d'une blancheur étincelante. Son bouclier était si pesant que mille cavaliers n'auraient pu le lui enlever. Il portait au doigt un petit anneau qui lui donnait la force de cinquante hommes. C'est avec cet anneau qu'il a fait tant d'actions étonnantes.

« Son cheval s'appelait Bukranos. C'était un animal monstrueux, aussi dur que la pierre, qui avait une tête de taureau, et du bout de ses pieds faisait jaillir des étincelles de feu sur la route. Le héros était ferme comme un rocher. On ne pouvait ni le dompter ni l'ébranler, et ceux qui s'attaquaient à lui tombaient sous ses coups. »

Une autre tradition du Mecklembourg mérite d'être citée, car elle se rattache à l'histoire d'un grand empire. Au huitième siècle de notre ère, la tribu des Obotrites était gouvernée par un roi nommé Godlar, père de trois jeunes hommes également forts, courageux et avides de gloire. Le premier s'appelait Rurik (paisible); le second, Sivar (victorieux); le troisième, Truvar (fidèle). Les trois frères, n'ayant aucune occasion d'exercer leur bravoure dans le tranquille royaume de leur père, résolurent d'aller chercher ailleurs les combats et les aventures. Ils se dirigèrent vers l'est, et se rendirent célèbres dans les diverses contrées où ils passaient. Partout où ils découvraient un opprimé, ils accouraient à son secours; partout où une guerre éclatait entre deux souverains, ils cherchaient à reconnaître lequel des deux avait raison, et se rangeaient de son côté. Après plusieurs généreuses entreprises et plusieurs combats terribles, où ils se firent admirer et bénir, ils arrivèrent en Russie.

Le peuple de cette contrée gémissait sous le joug d'une longue tyrannie contre laquelle il n'osait même plus se révolter. Les trois

frères, touchés de son infortune, réveillèrent son courage assoupi, et, marchant eux-mêmes à ses côtés, renversèrent le pouvoir des oppresseurs. Quand ils eurent rétabli l'ordre et la paix dans le pays, ils voulurent aller rejoindre leur vieux père, mais le peuple reconnaissant les conjura de ne pas partir et de prendre la place de ses anciens rois. Rurik reçut alors la principauté de Novogorod ; Sivar, celle de Pleskov ; Truvar, celle de Bile-Jezero. Quelque temps après, les deux frères cadets étant morts sans enfants, Rurik adjoignit leurs principautés à la sienne, et devint chef de la famille des Tzars, qui régna jusqu'en 1598.

Il y a tout lieu de croire que les Wendes, en arrivant dans le Nord, y apportèrent le goût des travaux agricoles et les habitudes paisibles qui distinguaient la race slave. Mais les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins, les agressions violentes dont ils furent souvent victimes, changèrent complétement la nature de leur caractère.

Arrachés à chaque instant à leurs travaux par le bruit des armes, par l'aspect de la torche incendiaire ; obligés de se défendre tantôt contre les Saxons et tantôt contre les Danois, d'avoir un champ de bataille dans leurs sillons et un autre sur les flots de la mer, ils mirent les socs de leurs charrues sur l'enclume, et s'en firent des épées ; ils arrachèrent les lambris de leurs granges, et construisirent des bateaux ; ils abandonnèrent le sol qu'il savaient défriché, l'enclos qui les avait nourris, et s'en allèrent chercher leur fortune dans les aventures et leur moisson dans les combats. Bientôt ils jetèrent, comme les Vikings, l'inquiétude dans le cœur de leurs ennemis et l'effroi dans celui des marchands. Ils devinrent haineux, fourbes et cruels. Souvent on les vit poursuivre, les armes à la main, le marchand avec lequel ils venaient de conclure un traité, et lui reprendre de vive force les denrées qui leur avaient été loyalement payées. Souvent, après une bataille, ils se rassemblaient comme des sauvages autour d'un malheureux captif, pour le torturer et jouir de ses convulsions et de ses cris de douleur. On eût dit qu'ils

voulaient venger en un instant toutes leurs défaites et leurs désastres, et effacer dans le sang jusqu'à la dernière trace de ces vertus paisibles et compatissantes qui leur avaient été enseignées par leurs pères.

La femme était pour eux un être d'une nature très-inférieure : on la vendait comme une marchandise ; on la traitait comme une esclave. Il était permis à l'homme d'en avoir plusieurs, de les employer aux travaux les plus rudes ; et quand ce féroce pacha venait à mourir, toutes les femmes qu'il avait épousées devaient s'égorger ou se laisser brûler sur sa tombe. Cette horrible coutume ne cessa en Pologne qu'au dixième siècle ; elle existait encore en Russie au onzième.

La vie de l'homme avait une valeur, celle de la femme n'en avait aucune. On raconte que des mères égorgeaient leurs filles au moment où elles venaient au monde, comme des êtres indignes de vivre. Peut-être aussi les malheureuses se sentaient-elles émues d'une si grande pitié à la vue de ces faibles créatures, condamnées dès leur naissance à subir le poids d'une tyrannie honteuse, qu'elles croyaient faire un acte d'amour maternel en leur ôtant la vie.

Dans cette barbare tribu, les prêtres avaient pourtant une grande influence. Les prêtres étaient tout à la fois juges, législateurs, arbitres supérieurs du peuple. Plus tard, les Obotrites se choisirent un roi ou plutôt un chef chargé de les conduire au combat. Son autorité était extrêmement restreinte. Dans les circonstances graves, on attendait toujours une décision des dieux, et cette décision, c'étaient les prêtres qui la prononçaient ; c'étaient eux aussi qui gardaient dans le temple le trésor de l'État, qui recevaient les offrandes des soldats et les tributs des marchands étrangers. Le roi, élu par le peuple, montait sur une pierre, mettait sa main dans celle d'un paysan, et jurait de rester fidèle à la religion du pays, de protéger les veuves et les orphelins, et de respecter les lois. Mais les mêmes hommes qui l'avaient investi de la dignité suprême pouvaient aisément l'en dépouiller. Sa couronne était entre leurs

mains, ainsi que sa vie. Si un désastre, une mauvaise récolte, une défaite sanglante affligeaient la contrée, le roi en était responsable. On le regardait comme un être livré à une malheureuse fatalité, et, pour prévenir de nouvelles infortunes, on l'immolait aux dieux.

Toute l'histoire des Wendes, depuis l'époque où elle se révèle à nous, c'est-à-dire depuis le temps de Charlemagne, n'est qu'un triste tableau de dissensions civiles et de guerres perpétuelles. Les Obotrites luttent contre les Wilzes du Brandebourg, contre les Saxons, contre les Danois. Quand le combat cesse d'un côté, il recommence de l'autre. Quand l'orage ne gronde plus au dehors, il éclate au dedans. Les chefs de la peuplade mecklembourgeoise se disputent le pouvoir, se trahissent, s'égorgent; les inimitiés particulières se mêlent aux haines nationales. Les paysans se pillent, et les pirates s'en vont, comme des oiseaux de proie, épier leurs victimes sur les vagues lointaines. Enfin toute cette tribu slave n'apparaît que comme une société confuse et violente dont nulle loi n'arrête les emportements, et à laquelle la religion même n'impose aucun frein régulier.

Au commencement du neuvième siècle, un moine de Picardie s'en alla prêcher le christianisme dans le Nord, et fit, en peu de temps, assez de progrès pour qu'en 833 le pape crût devoir fonder l'évêché de Hambourg. Mais cette douce et pacifique doctrine de l'Évangile ne fit que jeter parmi les Wendes de nouveaux germes de discordes. Ceux qui cédèrent à la voix des missionnaires furent signalés comme des traîtres et des hommes indignes de toute pitié. De là, des haines profondes, des actes de violence et des luttes sans fin. Les paysans croyaient faire une œuvre agréable à leurs idoles en poursuivant avec acharnement les néophytes de l'Évangile. Pour se concilier la faveur de leur terrible Zcerneboch ou de leur dieu Radigart, ils incendiaient une chapelle, ils massacraient une famille chrétienne.

Plusieurs fois les Saxons essayèrent de convertir par la force ces rudes peuplades que la parole éloquente des missionnaires ne pou-

vait émouvoir. Quand ils gagnaient une bataille, la loi de l'Évangile devenait toute-puissante. Les princes acceptaient le baptême pour obtenir la paix, et le peuple promettait de bâtir des églises. Puis à peine l'armée ennemie avait-elle quitté la frontière, que toutes les idées de conversion étaient aussitôt anéanties. Le chef de la tribu se hâtait d'abjurer ses promesses; les soldats démolissaient l'église commencée, et les prêtres rapportaient, en grande pompe, l'idole dans son temple. Cette lutte des croyances religieuses dura trois siècles. Peu à peu, enfin, la persévérance des prédicateurs chrétiens l'emporta sur l'opiniâtreté des paysans. En 1171, un évêché était établi à Schwerin.

En implantant dans cette contrée un nouveau dogme, les missionnaires y introduisirent aussi une nouvelle langue. L'Allemagne fit la conquête morale et intellectuelle du Mecklembourg. Un grand nombre de familles wendes s'étaient éteintes dans les longues guerres qui ravagèrent leur pays; elles furent remplacées par des familles allemandes. Les missionnaires en amenèrent d'autres encore, et les premiers princes chrétiens, qui trouvaient en elles un appui, les favorisèrent de tout leur pouvoir. L'élément slave, combattu ainsi de tout côté par le glaive des soldats et le dogme des missionnaires, s'affaiblit graduellement; l'élément germanique grandit. Au dehors, l'Allemagne envahissait la terre des Wendes ; au dedans, elle y jetait sans cesse de nouvelles racines. Elle agissait sur cette contrée barbare par sa puissance politique, par sa religion et par un premier développement d'idées morales qui apparaissent alors comme l'œuvre de la civilisation. La lutte n'était pas égale. Les Wendes furent vaincus, et la langue allemande remplaça, dans le Mecklembourg, l'idiome slave.

Mais la population étrangère qui vint s'adjoindre à la tribu des Wendes n'empêcha pas le pays d'être de nouveau envahi par les Danois. Canut s'en empara en 1200, et ses successeurs le gouvernèrent pendant vingt-cinq ans. Les descendants de Niclot, prince des Obotrites, le délivrèrent enfin de l'oppression, et, après l'avoir

affranchi, l'affaiblirent en le partageant. Les quatre fils de Borovin II formèrent quatre États de l'ancienne principauté. L'aîné des frères, Jean, obtint, dans cette division, la plus grande part. C'est de lui que descendent les princes actuels de Mecklembourg.

On comprend tout ce qu'un État, déjà si restreint, devait perdre en renonçant ainsi à son unité. Cependant il lutta glorieusement encore contre des voisins ambitieux, contre les villes hanséatiques, contre les Danois et les Suédois; puis il eut des princes hardis et intelligents qui l'illustrèrent par leur courage ou le fortifièrent par de sages institutions.

Tel était entre autres Jean Ier, le chef de la branche du Mecklembourg. Il avait étudié à l'université de Paris, et sa science lui fit donner le surnom de Théologien. Il fonda plusieurs établissements utiles, détruisit un repaire de pirates, et sut maintenir, par sa sagesse autant que par sa valeur, l'ordre et la prospérité dans son pays.

Son fils, Henri Ier, surnommé le Pèlerin, était un de ces hommes au cœur chevaleresque, à l'esprit aventureux, que les poëtes du moyen âge se plaisaient à chanter, et dont le peuple inscrivait avec amour le nom dans ses légendes. Le désir de s'illustrer par de grandes actions l'entraîna hors des limites de son étroit domaine. Il partit pour la Terre sainte, laissant à sa femme le soin de régir le duché. Pendant quinze ans, la noble princesse remplit cette tâche difficile avec une rare prudence et une admirable énergie, tantôt obligée de se mettre en garde contre des projets d'invasion, tantôt de résister, comme la Pénélope antique, à des offres de mariage; elle dut tour à tour éviter chaque écueil et prévenir chaque danger. Lorsque ses fils furent en âge de régner, elle leur abandonna le pouvoir qui lui avait été confié, et se retira dans la solitude.

Depuis que le vaillant Henri était éloigné de l'Allemagne, on n'avait eu aucune nouvelle de lui. Chacun le croyait mort, et sa noble femme faisait prier pour lui et portait des vêtements de

deuil. Mais voilà qu'un beau jour le bruit se répand que le pèlerin aventureux n'est pas mort et qu'il revient. La nouvelle court de village en village. La fidèle Anastasie sort de sa retraite pour embrasser celui qu'elle n'espérait jamais revoir, et Henri apparaît, les cheveux blancs, le visage amaigri par les souffrances. Ce n'était plus ce beau chevalier à la tête haute, au regard fier, que l'on avait vu partir avec les rêves audacieux de la jeunesse. Hélas! non; c'était l'homme trompé dans son espoir, vaincu par le temps, qui s'en revient le front penché, le cœur malade, après avoir expérimenté la vie et les choses, et qui, debout aux lieux témoins de sa première ardeur, leur redemande ses songes passés et ne les retrouve plus. Henri n'avait pas même pu aborder sur le champ de bataille où il espérait exercer son courage. Au moment où il sortait de Marseille, des corsaires le prirent et le gardèrent vingt-cinq ans captif au Caire.

Aux yeux de son peuple, ses malheurs pourtant lui donnaient un nouveau prestige. Les cloches des églises sonnaient sur sa route, les prêtres chantaient un chant de joie, et le peuple accourait au-devant de lui. Ses deux fils lui remirent humblement le sceptre qu'ils avaient reçu de leur mère. Mais Henri ne le garda pas longtemps. Il mourut en 1301, et toute l'Allemagne le célébra dans ses ballades et ses traditions.

Bientôt son fils donna un nouvel éclat au Mecklembourg, par sa hardiesse et ses exploits. Son règne ne fut qu'une longue guerre, souvent difficile et souvent glorieuse. Il dompta l'orgueil des villes hanséatiques, fit peur au Danemark et combattit noblement pour le roi de Suède. Ses ambitieux voisins, qui d'abord avaient osé attenter à ses droits, lui demandèrent la paix, et le peuple le nomma avec orgueil Henri le Lion.

Au quinzième siècle, trois des maisons princières formées par le partage des fils de Borovin étaient éteintes, et celle de Mecklembourg reprit leur héritage. Les fils d'Albert le Beau le divisèrent encore en deux branches, et diminuèrent ainsi son pouvoir. Puis

arriva la réformation, puis la guerre de Trente ans. Le Mecklembourg fut envahi par les troupes catholiques; ses deux souverains légitimes furent détrônés, et Wallenstein posa sur sa tête la couronne de leurs duchés. Quand la guerre cessa, le trésor était vide, le pays dévasté. Partout la main cruelle du soldat avait porté le fer et le feu; partout des maisons en ruine, des villages déserts, des champs incultes. Le règne de Charles-Léopold ne fit qu'aggraver cette misère. Le malheureux pays, dévasté, dépeuplé, endetté, ne reprit un peu de force et d'espoir que sous l'autorité bienfaisante de Chrétien-Louis II.

A ce prince vertueux et éclairé succéda Frédéric le Bon, qui, par ses sages institutions, par son intelligente économie, rétablit l'ordre dans les finances et adoucit les malheurs du peuple. Son successeur, Frédéric-Auguste, acheva cette œuvre salutaire. Son long règne, son règne de cinquante ans, fut menacé de plus d'un désastre et troublé par plus d'un orage. Il vit éclater la révolution française, qui ébranla le monde entier; il vit le vieil empire germanique se dissoudre; il vit l'étoile des grandes puissances pâlir, l'Autriche courbant la tête sous le glaive étranger, et la Prusse morcelée par celui qui faisait et défaisait les rois.

Malgré le système de neutralité qu'il essaya de garder au milieu de ce choc des armées et de cette lutte des royaumes, il ne put échapper à la tempête qui agitait toute l'Europe. Des troupes françaises envahirent ses États; un général français s'installa comme gouverneur dans ses États. Le noble prince fut obligé de quitter le domaine de ses pères, avec la douleur de voir ses sujets subjugués par de nouveaux maîtres et condamnés à de rudes impôts. Mais plus leurs souffrances avaient été grandes pendant une partie des guerres de l'empire, plus il s'efforça de les adoucir quand les jours de calme revinrent.

Le Mecklembourg lui doit des réformes habilement conçues, des règlements utiles sur le commerce, sur la justice, sur l'administration, sur l'instruction publique; car en même temps qu'il travaillait

à assurer le bien-être matériel de son peuple, il essayait de donner une nouvelle extension à son développement moral. En 1835, il reçut de l'affection de ses sujets un éclatant témoignage du succès obtenu par ses efforts. Il y avait cinquante ans qu'il régnait. Tous les habitants du duché, jeunes et vieux, riches et pauvres, se réunirent spontanément pour fêter l'anniversaire de son avénement au trône, et dans cette fête, il n'y avait qu'un sincère élan de cœur. Le paysan la célébrait avec la même joie que le grand seigneur. Les lambris de la ferme et ceux du château entendaient répéter les mêmes vœux, et tout haut on disait : Le chef de la maison de Mecklembourg a le premier donné l'exemple du savoir ; Henri le Pèlerin celui de la noblesse chevaleresque; Henri le Lion celui de l'ardeur et de la persévérance; Frédéric le Bon celui de la justice et de l'humanité; Frédéric-François nous donne l'exemple de la sagesse, de l'intelligence, des douces vertus et des nobles pensées.

Le bon prince ne survécut pas longtemps à cet hommage. Il est mort en 1837, laissant comme une bénédiction le souvenir de son règne dans le cœur de ses sujets, et le souvenir de ses vertus dans le cœur de ses enfants.

Le Mecklembourg a son université fondée à Rostock, dès l'année 1419, une petite université, il est vrai, qui n'est fréquentée que par une centaine d'étudiants, mais qui n'en possède pas moins une bibliothèque de quatre-vingt-dix mille volumes.

A Schwerin, il s'est formé une société archéologique et littéraire qui se voue à l'étude de l'histoire, des traditions, des antiquités de ce pays et qui a déjà publié de très-intéressants mémoires.

Dans les derniers temps, l'attention de l'Allemagne a été à diverses reprises attirée vers cette principauté par plusieurs écrivains de distinction, entre autres, par madame Ida Hahn-Hahn et par M. Hoffmann de Fallersleben.

Descendante d'une des anciennes maisons du Mecklembourg, ruinée par de fatales circonstances, madame Ida Hahn épousa toute jeune un de ses cousins qui possédait une grande fortune. Ce ma-

riage, qui réunissait deux nobles blasons, deux branches d'une illustre famille, et qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, ne fut pas heureux. Trois ans après, il était rompu par un divorce.

Madame Hahn se mit à voyager. Elle parcourut la Sicile, la France, l'Italie, visita l'Orient et publia avec succès la relation de ses voyages ; puis elle composa des romans qui furent avidement recherchés. Un jour vint pourtant où ses excursions en pays étrangers, ses travaux littéraires et les hommages rendus à son esprit ne pouvaient plus compenser le vide de son cœur, ni la distraire de ses tristesses. Dans l'amertume de ses déceptions, dans la lassitude de sa vie, elle cherchait un refuge ; elle le trouva dans la religion. Elle se convertit au catholicisme, puis elle entra au couvent. En 1851, elle publia un livre intitulé : *De Babylone à Jérusalem.*

C'était son histoire. Elle était partie de la Babylone du monde pour arriver à la Jérusalem de la vie religieuse.

Hoffmann de Fallersleben n'est pas né dans le Mecklembourg ; mais il y trouva une hospitalière retraite, lorsqu'il fut persécuté par le gouvernement prussien, après la publication d'un de ses recueils de poésies : *Unpolitische Lieder* (chants non politiques), et il y passa plusieurs années. Là, il continua ses intelligentes recherches d'érudition. Là, il composa plusieurs de ses poésies, où une tendre pensée, un sentiment délicat s'allient souvent à une forme ingénue comme celle des anciens chants populaires dont M. Hoffmann de Fallersleben a fait une sérieuse étude.

Il dit, dans une de ses douces chansons élégiaques :

« La violette, le romarin, la pervenche, le mimosa s'épanouissent dans mon jardin. Toutes les fleurs sont là réunies, toutes les fleurs dont l'amour se fait des couronnes. Il en manque une seulement : la fleur du bonheur. »

Puisse-t-il la trouver, et la garder autant qu'on peut la garder en ce monde, cette fleur désirée ! Ceux qui ont lu ses vers, et qui ont été instruits par ses excellents livres de littérature, lui souhaitent la meilleure fortune et les meilleurs jours.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Lubeck. — La plaine de la Trawe. — Origine de Lubeck. — Invasion de Canut. — Révolte des bourgeois. — Bataille de Bornhövet. — Lubeck, l'une des principales villes de la Hanse. — Visite de l'empereur Charles IV. — Prospérité et décadence de Lubeck. — Aspect de la ville. — La cathédrale. — La légende du chanoine. — Le chef-d'œuvre d'un inconnu. — L'église, l'auberge et le diable. — La danse des morts. — Overbeck. — Geibel. — Schmidt. — Leurs poésies. — Hambourg. — Caractère de cette ville. — La Bourse. — Les écrivains. — L'hôtel Victoria. — L'Alster. — Les nouvelles constructions. — Souvenirs historiques. — Les vieux remparts. — Le port. — Divers éléments de population. — Les juifs. — Ahasvérus. — Établissements de bienfaisance. — Prospérité de Hambourg. — Altona. — Son histoire. — Son état actuel. — Kiel.

Le chemin de fer qui rejoint à présent Schwerin à Berlin contourne ces plaines de sable où jadis les eilwagen cheminaient si péniblement, et remonte d'un côté à Hambourg, de l'autre à l'une des anciennes reines de la Hanse, à Lubeck.

La première fois que j'ai visité cette ville, je venais de quitter le bateau à vapeur de Stockholm, qui nous avait ballottés avec le vent d'orage sur la mer Baltique. Pendant six jours, je n'avais vu que les vagues fougueuses et le ciel chargé de nuages, et depuis plus d'un an, je n'avais voyagé qu'à travers les sapins du nord. Le soir, nos matelots jettent l'ancre dans la rade de Travemünde. Le lendemain au matin nous voyons se dérouler devant nous une large plaine, coupée par des haies de charmille et d'aubépine, les enclos de verdure au milieu des champs nouvellement moissonnés, et des allées de saules dont le vent essuie les longues branches humides. Çà et là, on aperçoit une ferme couverte en paille ; un berger qui s'en va à pas lents, au milieu des pâturages, suivi de ses chiens et

de ses moutons; et sur le bord des étangs, une troupe de cigognes qui se lève à notre approche et s'enfuit vers le sud. Tout cela était pour moi comme un rêve. La dernière terre que j'avais vue était la côte aride de la mer Baltique. Tout d'un coup l'aspect du pays avait changé. Il me semblait voir devant moi les champs de blé et les fermes agrestes de la Picardie.

Deux heures après, je distinguais des remparts transformés en promenades; des maisons de campagne tapissées de liserons, entourées de jardins; et un peu plus loin, quatre grandes clochers aigus qui s'élevaient comme des pyramides dans les airs. C'était Lubeck.

Le temps n'est plus où cette célèbre cité du Nord combattait glorieusement pour sa liberté, où tous ses bourgeois étaient soldats, où ses bourgmestres marchaient en tête des corporations, avec la lourde pique à la main et l'armure de fer sur la poitrine. Le temps n'est plus, où les princes fugitifs venaient implorer l'appui de cette république, où les arts y ornaient les œuvres de l'industrie, où la main du sculpteur ciselait le fronton de la Bourse, où en mémoire d'un jour de victoire on érigeait la flèche d'une église gothique.

Tout ce temps de jeunesse, de vie aventureuse et de prospérité est passé; et cependant, les voyageurs ne doivent pas dédaigner de la voir, cette métropole des cités marchandes du Nord, et ceux qui l'auront vue, avec sa couronne mutilée par le temps, et ses lambeaux d'histoire écrits au fond de ses édifices, ne l'oublieront pas.

C'était au commencement du douzième siècle. Le christianisme, nouvellement implanté dans le Nord, n'avait pas encore anéanti toutes les coutumes païennes, ni tempéré l'humeur sauvage des populations scandinaves. Une partie des bords de la Trawe, et l'île de Rügen étaient encore occupées par des tribus slaves qui répandaient le sang humain sur la face de leurs idoles, et leur rapportaient le fruit de leurs pirateries comme une offrande digne d'elles.

Un comte de Holstein jeta les fondements de Lubeck, qui devait être, dans ces contrées, un des foyers de la civilisation, un des rem-

parts du christianisme. La Trawe déroulait ses larges flots au pied de cette ville, la mer Baltique s'ouvrait devant elle. La nature elle-même lui indiquait la route qu'elle devait suivre pour s'agrandir. Elle lança ses bateaux de pêcheurs sur les flots, puis ses bâtiments de transport, et conquit le commerce du Nord. Mais quand elle se fut enrichie, elle attira sur elle les regards envieux des États voisins, et fut forcée de prendre les armes pour résister à leur ambition.

Les comtes de Holstein la gouvernèrent longtemps en maîtres absolus, puis elle fut attaquée par Canut, roi de Danemark, et subjuguée par Waldemar, son frère. Mais les Danois qui l'avaient maîtrisée par la force, la révoltèrent par leur oppression. Après vingt ans de souffrances, Lubeck résolut de secouer le joug qui pesait sur elle. Un jour, au mois de mai, pendant cette fête solennelle du printemps, que l'on célèbre encore dans plusieurs provinces d'Allemagne, une troupe de bourgeois cachant leurs armes sous leurs habits de bal, entrent dans la salle où le chef des troupes danoises présidait à la fête, s'emparent de lui et de ses officiers, puis courent à la forteresse; et le tocsin sonne, et toute la population, réunie par la même pensée, entraînée par la même colère et le même besoin de liberté, s'élance sur les remparts, attaque ses ennemis, les enchaîne, les massacre, et démolit en quelques instants la forteresse et les cachots. Le soir, les habitants de la ville dansaient sur les ruines de leur bastille. Mais ils n'avaient encore accompli que le premier acte d'un drame sanglant.

A peine Waldemar a-t-il appris le massacre de ses soldats qu'il rassemble son armée et se met en route pour punir les rebelles. Les Lubeckois implorent l'appui de l'empereur Frédéric I[er], qui donne à leur cité le titre de ville libre impériale, et appelle les princes voisins à la défendre.

Le 27 juillet 1227, les deux partis se rencontrent dans la plaine du Bornhövet. A la tête des alliés de Lubeck se trouvait Adolphe II, comte de Schauenbourg. L'aile gauche était commandée par le

valeureux bourgmestre Alexandre de Sottwedel; l'aile droite par le duc Albert de Saxe; le centre par l'archevêque de Brême.

L'armée danoise, dix fois plus nombreuse que celle des confédérés, avait pour chefs Waldemar, roi de Danemark, Othon, duc de Lunebourg, Abel, duc de Schleswig. Le combat s'engage. Les confédérés s'élancent intrépidement contre leurs ennemis ; mais ils avaient pris une position fatale. Des tourbillons de poussière flottent devant eux, et les rayons d'un soleil ardent les aveuglent. En vain ils cherchent à surmonter par leur courage le danger qui les menace ; la nature elle-même lutte contre eux. La situation du terrain, l'éclat de la lumière trompe leurs efforts, et pendant ce temps les Danois, usant de tout leur avantage, combattent sans relâche. Harassées de fatigue, abattues, découragées, les troupes de Lubeck commencent à lâcher pied. Le comte Adolphe s'élance avec colère au milieu de leurs rangs, les rappelle à leur devoir et cherche à les rallier. Mais déjà sa voix n'est plus écoutée, ses soldats se débandent et font volte-face. Déjà les Danois s'avancent serrés l'un contre l'autre, et poussent des cris de victoire. Désespéré de voir son armée fuir ainsi devant l'ennemi, le comte se jette à genoux et invoque, avec des larmes, le secours de Marie-Madeleine, dont on célébrait la fête ce jour-là. Au même instant, disent les chroniques, un nuage épais couvre les rayons du soleil. Le valeureux Adolphe le montre à ses soldats comme un miracle. Le sentiment de la foi relève les courages abattus ; la bataille recommence. Les Danois soutiennent vaillamment cette nouvelle attaque. Mais les confédérés ont conservé toute leur énergie, et nul obstacle ne les arrête. Bientôt on emporte hors du champ de bataille Waldemar blessé. Le duc Othon est fait prisonnier; les Danois sont mis en déroute, et, le soir, les habitants de Lubeck pouvaient chanter leur chant de gloire. L'armée ennemie avait fui devant eux. La ville était libre.

En 1241, elle consolida cette liberté par un traité d'alliance avec Hambourg. Quelques années après, Brême et Brunswick, puis une

soixantaine de villes souscrivirent au même traité. Ainsi se forma la Hanse. Lubeck garda, dans cette vaste association, le premier rang. C'était elle qui indiquait le jour et le lieu des réunions, qui gardait en dépôt la caisse et les archives; c'était elle qui donnait la première sa voix dans les délibérations, et qui scellait de son sceau les actes officiels, les lettres et les proclamations. L'influence qu'elle exerçait sur tous ses confédérés, les secours qu'ils lui prêtèrent, la mirent en état de soutenir ses nombreuses guerres, d'équiper des flottes et de prendre, comme une autre Carthage, des troupes à sa solde.

Souvent la force de ses armes l'emporta sur celle de ses voisins; souvent ses navires rentrèrent triomphalement dans le port, ramenant avec eux les dépouilles de l'ennemi. Mais à peine avait-elle terminé une guerre qu'elle en voyait surgir une autre. Il fallait lever un nouvel impôt, et prendre les armes tantôt contre le Danemark, tantôt contre la Suède, contre le Holstein et le Mecklembourg, ou contre les pirates qui infestaient les mers du Nord. Quelquefois aussi la discorde entrait dans la ville. Le peuple se révoltait contre l'évêque ou contre les patriciens, et les partis en venaient aux mains dans l'enceinte des remparts. Puis, quand tout était pacifié au dehors et au dedans, quand le sénat parlait de remettre l'ordre dans les finances, il arrivait un roi ou un prince que l'on voulait traiter avec distinction, et c'était une nouvelle cause de ruine.

En 1375, l'empereur Charles IV, avec l'impératrice Isabelle, vint passer dix jours à Lubeck. Ce fut un événement qui mit en émoi toute la cité, et dont les chroniqueurs ont minutieusement raconté les détails. D'abord on vit venir le duc de Lunebourg, et l'un des sénateurs de la république portant les clefs de la ville, puis le duc de Saxe, l'épée nue à la main, et le margrave de Brandebourg avec le sceptre de l'empire. Après eux venait l'Empereur, revêtu de ses ornements impériaux, monté sur un cheval richement caparaçonné, dont deux bourgmestres tenaient la bride, marchant sous

un dais brodé pour cette circonstance par les femmes de Lubeck et porté par quatre patriciens. A quelque distance de l'empereur était l'archevêque de Cologne avec le globe de l'Empire. A peine ce premier cortége était-il passé que l'on vit venir celui de l'impératrice. Deux sénateurs conduisaient son cheval, et quatre patriciens portaient un baldaquin qui était fait de la plus fine étoffe que l'on pût voir, et tout brodé d'or et d'argent. Derrière l'impératrice, on voyait le duc Albert de Mecklembourg, caracolant sur un coursier fougueux, le margrave de Meissen, le comte de Holstein, et une quantité de chevaliers, de pages et de dames de cour. Le clergé et les bourgeois de Lubeck, tous armés, fermaient la marche du cortége. Les deux augustes voyageurs furent reçus, à leur entrée à Lubeck, par les plus nobles dames de la ville, qui les attendaient debout sur une estrade. On les conduisit dans deux maisons voisines l'une de l'autre, réunies par une galerie transversale couverte de guirlandes de fleurs. Pendant dix jours, toutes les rues furent illuminées; on n'entendit parler que de festins, de jeux et de tournois, et, lorsque l'empereur partit avec sa suite, on mura la porte de la ville par laquelle il avait passé.

C'était alors une des grandes époques de Lubeck. Son commerce avait pris, depuis la formation de la Hanse, un immense accroissement. Favorisé, en Danemark et en Suède, par plusieurs priviléges, protégé contre les pirates, il s'étendait depuis la Trawe jusqu'au golfe de Finlande, puis il redescendait vers l'Elbe par le canal de Strecknits, et se répandait à travers la mer du Nord.

Au quinzième siècle, les Hollandais tentèrent le même commerce et y firent de rapides progrès. Les villes du Nord, en se développant, devinrent autant de rivales redoutables pour Lubeck. Au seizième siècle, ses bâtiments naviguaient encore au loin; mais, sur tous les points qu'ils avaient autrefois librement exploités, ils rencontraient une concurrence active. Peu à peu, le commerce de l'intérieur de l'Allemagne, de la mer du Nord, lui échappa, et toutes ses entreprises se dirigèrent du côté de la mer Baltique. Ses

nombreuses guerres l'avaient d'ailleurs considérablement affaiblie, et lorsqu'en 1630 la Hanse fut dissoute, la vieille cité de Lubeck, la métropole de ces républiques marchandes, avait déjà perdu sa puissance et son ascendant. Il lui restait encore le commerce de Russie et de Finlande. Hambourg s'en est emparée. Les négociants du Nord préfèrent venir dans cette grande ville où ils trouvent en abondance les œuvres de l'industrie et les produits du monde entier. Lubeck n'a plus avec eux que des relations secondaires. Un grand nombre de ses négociants sont riches encore; mais ils ont perdu le goût des entreprises hardies, et, chaque année, ceux de Hambourg font de nouvelles tentatives et obtiennent de nouveaux succès.

Ainsi s'est éteinte peu à peu la gloire commerciale de Lubeck, et sa population a diminué avec sa fortune. Au quinzième siècle, elle avait quatre-vingt-dix mille habitants; elle n'en a pas aujourd'hui plus de trente mille. Mais, dans cette décadence de sa prospérité financière, elle a conservé ses anciens édifices et son caractère grave et imposant.

Ses vieilles portes sont encore là profondes et massives, avec leurs tourelles et leurs meurtrières, comme au temps où elles devaient servir de sauvegarde contre les bandes de lansquenets étrangers. Puis, quand on a franchi cette enceinte de briques, de toute part on est saisi par les souvenirs du moyen âge. Voici, comme à Nuremberg et à Augsbourg, les hautes façades des maisons avec leurs pignons dentelés. Voici les avant-soliers avec leurs guirlandes de fruits, symbole d'abondance, leurs têtes d'anges entourées de couronnes de fleurs, et leurs inscriptions pieuses en vers latins ou allemands. Voici l'hôtel de ville avec ses clochetons, ses larges salles revêtues de magnifiques boiseries, et son balcon ciselé, comme pour servir d'appui à la main d'une jolie femme.

A l'extrémité de la ville est la cathédrale, l'un des plus anciens édifices religieux de l'Allemagne. Elle fut construite en 1170, dix ans après la création de l'évêché de Lubeck. Comme la plupart des

anciennes fondations pieuses, dès son origine, elle avait eu son miracle. On raconte qu'un jour Charlemagne, après une chasse opiniâtre, atteignit, sur les bords de la Trawe, un cerf d'une beauté remarquable. Il lui mit un collier d'or au cou et le laissa retourner dans la forêt. Près de quatre cents ans plus tard, Henri le Lion retrouva, sur le même sol, le même cerf avec son collier d'or, et une croix qui avait grandi entre ses cornes. Il donna la croix à la jeune église de Lubeck, et la légende du cerf attira dans cette ville un grand nombre de pèlerins.

Plus tard, cette cathédrale devint la sépulture des grands seigneurs du pays et des patriciens de la cité. Là chaque pilier porte encore une armoirie, chaque chapelle cache sous ses dalles un tombeau, et la nef est couverte de pierres sépulcrales et de figures en relief. Il en est une qui représente un chanoine avec une massue. La tradition populaire rapporte qu'autrefois chaque chanoine de cette église avait un singulier privilége, celui d'être averti du jour de sa mort par une rose blanche, qu'une main invisible déposait sur la stalle qu'il occupait dans le chœur. Un matin, le chanoine Rabundus s'en va à l'office calme et souriant, plein de force et de jeunesse, et que voit-il? la rose blanche au beau milieu de sa stalle. Comme il n'avait pas la moindre envie de mourir, il prend du bout des doigts la rose malencontreuse et la met à la place d'un de ses voisins, qui, à la vue de ce signe fatal, tombe à la renverse et meurt de frayeur. Mais la Mort voulait emmener Rabundus dans l'autre monde, et elle vint elle-même lui dire de se préparer à ce funèbre voyage. Il finit par se résigner, et pour prévenir désormais quelque fatale espièglerie, telle que celle qu'il avait commise, il promit à ses collègues de leur annoncer l'heure de leur mort, en frappant à leur porte avec une massue, un jour d'avance. On dit que, pendant une longue suite d'années, il tint fidèlement sa promesse, puis la réformation arriva, qui fit cesser tous les miracles.

Dans cette cathédrale est le chef-d'œuvre d'un maître inconnu,

un grand tableau d'autel, ou plutôt une armoire à neuf compartiments, fermée par deux portes. A l'intérieur est représentée l'annonciation de la Vierge ; à l'extérieur, les images de saint Jean, saint Jérôme, saint Basile et saint Philippe, et, dans le fond de l'armoire, la passion de Jésus-Christ en trois parties.

Ce tableau porte la date de 1451, mais point de monogramme. Un critique distingué, M. Rumohr, l'attribue à Hemmeling.

Dans cette même église est une horloge que les Lubeckois ne manquent pas de signaler à l'admiration des étrangers. Dans l'église de Sainte-Marie est une autre horloge plus merveilleuse encore ; elle est digne d'être comparée à celle de Strasbourg, ce prodige de mécanisme remis en mouvement par M. Schwilgué.

L'église Sainte-Marie, fondée deux cents ans plus tard que la cathédrale, a été construite dans ce beau et pur style gothique qui s'épanouissait au souffle de la foi comme une fleur, qui lançait dans les airs ses aiguilles dentelées, ses colonnettes, et de tout côté déroulait le feuillage de ses arabesques, le fil de ses fuseaux.

On sait que la plupart de ces anciennes églises ont été bâties par le diable. C'est une chose curieuse que ce diable, dont nous nous faisons une si terrible idée, ait été si souvent et si facilement berné, mais le fait est irrécusable. Qu'on en juge par les légendes du Nord.

Or le diable de Lubeck était, comme celui de Cologne, de Lund et d'autres lieux, un bon diable. Quand il vit poser les pierres fondamentales de l'église Sainte-Marie, il se figura qu'on allait bâtir une auberge ou, pour me servir de l'expression du pays, une cave (une *keller*). C'était là pour lui une œuvre pie, et de peur qu'elle ne fût pas assez tôt achevée, il prit le marteau du maçon, il apporta des pierres, les tailla, les cimenta. Bref, il fit si bien que, dans l'espace de quelques jours, l'édifice grandit d'une façon prodigieuse. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau matin l'habile ouvrier s'aperçoit que cet édifice ne ressemble pas le moins du monde à une cave, mais à une belle et bonne église. Je laisse à

penser quelle déception et quelle colère. D'abord le diable essaya de renverser avec les pieds, avec les mains, les murailles qu'il venait de construire ; mais il les avait faites lui-même trop larges et trop fortes. Alors il s'en alla chercher dans le Holstein un roc énorme qu'il s'apprêtait à lancer sur les pilastres du temple chrétien, quand un bon bourgeois, voyant ce qui allait arriver, monta sur une borne et lui adressa cette harangue : « Écoutez-moi, maître diable, et ne nous tourmentons pas ainsi mutuellement. Voilà que l'église est achevée ; à quoi vous servirait de la détruire, puisque nous en rebâtirions immédiatement une autre? Laissez-la telle qu'elle est, et, pour vivre avec vous en bonne intelligence, nous construirons une cave. »

Ainsi dit, ainsi fait. Satan, en homme consciencieux, remporta son rocher, et les bourgeois, pour ne pas se montrer moins consciencieux que lui, bâtirent près de l'église une cave qui subsiste encore. Dans l'un des édifices, on récite des sermons et des prières ; dans l'autre, on chante des chansons profanes, si bien qu'au bout du compte, le diable peut encore gagner quelques âmes.

Si, d'après cette légende, c'est lui qui a taillé les pierres du chœur de l'église Sainte-Marie, en vérité on a tort de ne pas inscrire dans les biographies son nom parmi ceux des sculpteurs les plus distingués. Ce chœur est fermé par une galerie gothique d'une légèreté de travail et d'une grâce admirables. Le haut de la galerie est couvert de peintures sur fond d'or qui ne dépareraient pas la collection des frères Boisserée, transportée à Munich, et la nef du milieu est d'une grande majesté.

C'est dans cette église que l'on trouve aussi la fameuse Danse des morts, peinte à Bâle et à Berne. Celle-ci est la plus ancienne de toutes. Il en est déjà fait mention dans une chronique de 1463, mais on ignore le nom du peintre. A cette époque, tous les esprits étaient encore sous l'impression de cette terrible peste noire qui, au quatorzième et au quinzième siècle, ravagea l'Europe entière. Boccace, avec son esprit de poëte italien, écrivit sous cette

impression son *Décaméron*. Les hommes du Nord, tristes et pensifs, firent la Danse des morts. Ce fut leur décaméron. Il occupe à Lubeck tout le contour d'une chapelle. D'abord vient la Mort toute seule, tenant un fifre à ses lèvres, sautant sur un pied, joyeuse de voir arriver derrière elle son nombreux cortége; puis vient une autre Mort tirant après elle le pape, puis d'autres qui entraînent l'empereur, l'impératrice, le cardinal, le roi, tous les membres de la hiérarchie sociale, depuis le prince jusqu'au bourgeois, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Alors la Mort s'arrête et pose sa faux par terre. Le monde est moissonné; le bal est fini.

Tous les personnages représentés dans cette funèbre comédie portent le costume doré ou bigarré appartenant à leur condition. La Mort est un squelette peint en gris, nu et cadavéreux, mais vif et léger, et gambadant d'un pied joyeux, tandis que ses victimes portent sous le bandeau royal ou le chapeau de feutre un visage triste et des yeux pleins de larmes.

Au bas de chaque groupe, un poëte dont on ignore le nom avait écrit des quatrains en bas allemand. Ils ont été remplacés en 1703 par des stances en haut allemand. Il n'y en a pas une qui mérite d'être traduite.

Autrefois on avait coutume de baptiser les enfants dans cette chapelle des morts. C'était une institution très-philosophique, mais trop philosophique pour le cœur des mères. Le baptistère a été transporté ailleurs, et la chapelle, fermée par une grille de fer, ne s'ouvre plus qu'aux regards curieux de l'étranger.

En quittant cette scène de deuil, on aime à reposer sa pensée dans l'aspect d'une autre œuvre plus jeune et plus belle, qui appartient aussi à cette église; c'est l'Entrée du Christ à Jérusalem, par Overbeck. Je n'essayerai pas de décrire cette charmante page, ces groupes de jeunes filles d'une pureté angélique, tout ce mouvement d'une foule enthousiaste qui se précipite avec des branches de palmiers au-devant du Sauveur, toute cette joie d'une ville ravivée par la lumière du Messie, et cette adorable tête du Christ, si calme, si

douce, si belle, que l'œil ne se lasse pas de la contempler. Il y a des scènes que l'on ne peut qu'admirer en silence. Celle-ci est du nombre. Ce tableau, du reste, a été reproduit par la gravure, et la gravure la plus imparfaite en donnera toujours une idée plus exacte que tout ce que je pourrais dire.

Overbeck est le fils d'un bourgmestre de Lubeck. Dans cette cité protestante, il a aspiré tout le parfum des anciens souvenirs catholiques. Dans cette ville de marchands, il n'a connu que la majesté des vieilles cathédrales et le langage des saintes images debout encore dans leurs niches de pierre. Il a vécu dans un autre monde et dans un autre âge. C'est l'enfant des légendes pieuses, le descendant des Van Eyck et des Hemmeling, le peintre de la foi.

Dans la décadence de la fortune commerciale de Lubeck, le génie d'Overbeck m'apparaît comme une de ces plantes vivaces qui germe et s'enracine au faîte des anciens édifices, et de ses rameaux de verdure et de ses fleurs brillantes couronne les murs en ruine.

La poésie, cette autre fleur des nobles pensées humaines, s'est épanouie aussi dans l'atmosphère de ces comptoirs.

Ici est né, en 1815, Emmanuel Geibel, le doux, le pur, le tendre poëte qui, par la nature délicate de ses inspirations et par l'harmonie de son rhythme, a mérité d'être comparé à Uhland.

Ici est né, en 1766, Georges Schmidt, qui, tout en poursuivant sa carrière de financier, en dirigeant des banques, entretenait des relations littéraires avec quelques-uns des écrivains les plus distingués de l'Allemagne, et de temps à autre composait des poésies d'une grâce naïve, d'un sentiment touchant.

Que de fois, à certaines heures de mélancolie, en voyage, je me suis rappelé celle-ci, qu'il écrivait aux jours de sa jeunesse, dans une de ses lointaines excursions. Elle a pour titre *Sehnsucht* (Désir), le maladif désir des cœurs inquiets et attristés.

J'ai quitté pour ces lieux mon pays de montagne ;
J'ai traversé les bois, les fleuves et les mers,

Et nulle part, hélas ! la paix ne m'accompagne,
Et mon cœur est bien las de ses songes amers.

Le soleil me paraît ici froid et livide,
Et les fleurs ont perdu leur éclat passager;
Et tout ce que l'on dit n'est pour moi qu'un son vide,
Car à présent partout je me trouve étranger.

Eh bien ! où donc es-tu, terre de mon enfance,
Terre chère à l'esprit, à la mémoire, au cœur,
Où j'ai vécu si jeune en ma verte espérance,
Où de mon beau printemps s'épanouit la fleur?

Là s'en vont maintenant mes vœux, ma rêverie,
Avec l'amer regret des choses qui sont loin;
Là mon pays natal et ma langue chérie,
Là je retrouverais tout ce dont j'ai besoin.

Ah ! je n'ai point goûté la paix que je réclame;
Je me demande : Où dois-je enfin porter mes pas?
Et j'entends une voix me dire au fond de l'âme :
Le bonheur est pour toi partout où tu n'es pas.

Ce bonheur que tous les hommes poursuivent par tant de voies différentes, je sais bien qu'il n'est pas plus qu'ailleurs dans la ville vers laquelle je me dirige en quittant Lubeck, dans l'opulente ville de Hambourg; mais je compte bien retrouver là, dans des maisons hospitalières, dans un cercle d'amis, dans les plaisirs de l'étude, dans l'intéressant aspect d'une active et industrieuse population, plusieurs des petits bonheurs de la vie.

J'ai été trois fois à Hambourg, j'y ai séjourné tout un hiver, et j'y retournerais encore volontiers. Entre toutes les villes d'Allemagne, je la note dans ma mémoire comme une des plus agréables à habiter.

« Quelle singulière idée ! s'écrieraient les savants et les artistes, s'ils m'entendaient formuler cette opinion. Y a-t-il à Hambourg un mouvement littéraire comme à Berlin et à Leipzig, des musées comme ceux de Dresde ou de Munich?

« Quelle singulière idée ! s'écrieraient aussi les jeunes posses-

seurs de Rittergüter. Trouvera-t-on jamais à Hambourg rien qui ressemble à l'éclat de la société aristocratique dans les royales cités d'Allemagne? »

Non, Hambourg n'a point la prétention d'enseigner solennellement, du haut d'une chaire, la philosophie ou l'histoire à la génération actuelle ou aux générations futures; Hambourg n'a point d'université et point d'académie. Ses bourgmestres n'ont point réuni, comme les magnifiques souverains de Saxe, les chefs-d'œuvre de l'école italienne dans leurs palais, ni, comme Louis de Bavière, les trésors de l'ancien art allemand. Son sénat démocratique ne ressemble point, comme celui de Rome, à une assemblée de rois; il ne voit point étinceler dans ses réunions une quantité d'habits brodés; il ne pare point ses fêtes d'une multitude d'arbres généalogiques, et personne ne pourrait faire dans ses salons cette spirituelle plaisanterie d'un vieux gentilhomme : « De grâce, madame, ne laissez pas entrer la lune par vos fenêtres; elle ne compte que quatre quartiers. »

Hambourg n'est qu'un État républicain d'une circonscription territoriale très-restreinte; Hambourg n'est qu'une ville de commerce. Mais ses institutions assurent à celui qui n'y apporte que d'honnêtes intentions, toutes les joies de l'immense liberté, et son commerce lui donne une multiplicité de physionomies, une animation qu'on ne se lasse pas d'observer. Son commerce, d'ailleurs, n'est point de ceux qui restent lourdement penchés sur quelques sacs de café ou quelques balles de coton. Il est hardi et entreprenant; il rayonne au loin, et pour se guider dans sa marche, il cherche à s'éclairer par la science. La ville de Hambourg possède une bibliothèque de plus de deux cent mille volumes; dans l'intérieur de la Bourse, les négociants en ont fondé une autre plus spéciale qu'ils agrandissent chaque année, et qui déjà peut être citée comme une des plus belles collections européennes d'ouvrages d'histoire et de géographie. A cette même Bourse arrivent régulièrement par le chemin de fer, par les paquebots, les journaux du

monde entier. L'étranger est admis gratuitement dans ces vastes galeries littéraires. Sans en sortir, il peut parcourir dans ses gradations successives toute l'échelle des connaissances géographiques, depuis Strabon jusqu'à Humboldt. Plus heureux que le dieu Odin, à qui deux corbeaux venaient chaque jour raconter, dans leur croassement de corbeaux, les nouvelles de l'univers, il peut lui-même choisir chaque matin, dans la salle des journaux, ce qui l'intéresse le plus, et prendre à son gré, ou le dernier numéro de la *Gazette de Pétersbourg*, ou une revue de Bombay, ou un journal aurifère de San-Francisco. En citant les ressources intellectuelles de Hambourg, je ne puis oublier de dire que celui qui aime et recherche les livres, a la joie de trouver dans cette ville des librairies que l'on peut citer au nombre des plus importantes de l'Allemagne.

Quelques écrivains ont aussi illuminé d'un rayon littéraire l'écusson commercial de Hambourg. Lessing a composé dans cette ville sa célèbre dramaturgie. Hagedorn et Klopstock y ont vécu; Heine y a écrit. Böhl de Fabre a publié ici un très-précieux recueil d'anciennes poésies espagnoles. Un autre érudit de cette même cité, M. Julius, a inséré d'intéressantes études sur la littérature espagnole, dans sa traduction de *Ticknor;* un patricien hambourgeois, M. de Lappenberg, occupe un rang distingué parmi les historiens actuels de l'Allemagne.

Enfin, je sais qu'on peut venir dans cette vieille cité de la Hanse avec le projet de s'y arrêter seulement quelques jours, et qu'on regrette de la quitter après y avoir passé plusieurs semaines et même plusieurs mois.

A quoi tient cette attraction? Je voudrais essayer de le dire. Je suppose que par un beau jour d'été, vous arrivez au vaste édifice qu'on appelle l'hôtel Victoria, et que, par bonheur pour vous, il y reste encore une place vacante, une chambre sur l'Alster.

Une chambre sur l'Alster! C'est une des jouissances idéales d'un voyage dans le Nord. Devant vous se déroulent, comme deux lacs de la Suisse, les deux bassins de cette rivière du Holstein, encadrée

de trois côtés dans une éclatante bordure de maisons colossales, de villas pittoresques, de jardins ; et de l'autre, fuyant à l'horizon dans la fraîche verdure d'une plaine immense. C'est sans contredit l'un des tableaux les plus imposants qu'il soit possible de voir ; l'œuvre de l'homme autour de l'œuvre splendide de la nature ; les constructions pompeuses de la fortune et les rêves poétiques ; les rumeurs de la cité et le calme d'une scène champêtre. L'ensemble de ce tableau se modifie plusieurs fois dans le jour. Le lac, ce miroir du ciel, a, comme le visage de l'homme, ce miroir de nos vicissitudes, ses heures sombres et ses heures d'épanouissement. Les vents du nord ne sont-ils pas ses adversités, les nuages ses *blue devils*, et les lueurs d'une pure aurore ses riantes pensées? L'aspect du monde qui l'entoure est plus mobile encore. Du premier au second étage de l'hôtel Victoria, plusieurs fois dans la journée on peut avoir à la fenêtre un spectacle dont nul opéra n'est en état de reproduire l'animation et la variété.

Le matin, vous ouvrez vos stores au rayon du soleil qui vient en riant vous saluer comme un ami. La cité laborieuse est encore assoupie. Les magasins et les ateliers sont encore fermés. La laitière seulement va de maison en maison épancher ses seaux de bronze. Le silence règne de tous les côtés. Une brise fraîche vous apporte l'arome des jardins de l'Alster et des lointaines prairies. Le lac s'irradie aux douces clartés de l'aube, et les cygnes s'y balancent dans des flots d'azur, ces heureux cygnes à qui une bonne veuve a fait une pension pour qu'ils puissent tout l'été jouer en paix sur leur lac et s'abriter l'hiver dans une cabane.

Peu après la fourmilière commerciale reprend son mouvement. Les omnibus et les camions se pressent dans les rues. Les commis voyageurs qui ont hâte de se rendre chez leurs clients, les ouvriers qui craignent d'arriver trop tard à leurs ateliers, les armateurs qui attendent l'approche d'un navire, marchent d'un pas précipité sur les trottoirs. Les jeunes bouquetières avec leur petit jupon, leur étroit corset, leur large chapeau de paille, semblable à une cor-

beille, poursuivent le grave banquier qui s'irrite d'être interrompu par elles dans une idée profonde, et présentent ensuite leur modeste bouquet d'anémones à un pauvre jeune homme qui leur donne au moins un sourire.

A midi, le pavillon de l'Alster est rempli d'une foule de gens de toute sorte, qui font une halte dans leur course matinale, qui déjeunent, boivent du grog et cherchent dans l'énorme collection de journaux que la poste vient de leur livrer, des nouvelles de leurs pays, qui de France, qui de Suède, ou d'Angleterre, ou d'Amérique. Car ce café reçoit, comme une succursale de la Bourse, des gazettes de toutes les régions du globe, et le lac est là qui assiste paisiblement à cette activité tumultueuse, à ces inquiètes préoccupations, comme un philosophe qui garde au milieu des rumeurs populaires la placidité de sa pensée.

Le rideau reste levé; la scène que nous regardons ne cesse d'être occupée. Nul régisseur ne paraît, nul coup de sifflet n'annonce une manœuvre théâtrale; et le soir, il s'opère un nouveau changement de décoration. Ce n'est plus la foule affairée qui court au labeur ou à la moisson de la journée dans les allées de l'Alster et dans les larges contours du Jungfernstieg. Ce sont les employés des maisons de commerce et des administrations qui, ayant achevé leur tâche, viennent avec joie, comme des prisonniers de l'industrie, respirer le grand air. Ce sont les pères de famille qui se promènent avec leurs enfants. Ce sont de *jeunes beaux* qui, pour cette heure de parade sur l'*Alameda* de Hambourg, ont serré à leur cou la cravate de fantaisie, boutonné à leur poignet le gant jaune, et des femmes qui pour cette exhibition désirent aussi faire voir qu'elles n'ignorent pas la dernière prescription du Journal des modes. L'enceinte, les pourtours du pavillon de l'Alster ne sont pas assez larges pour contenir tout ce beau monde; son office épuise sa provision de glaces et de sorbets; son orchestre entonne coup sur coup les plus beaux chants de Mozart et de Rossini; et le lac est là, qui, au milieu de ces mélodies, et des rires, et des éclats de voix, s'as-

soupit sous les étoiles scintillantes, comme une âme qui se repose sous les yeux de son ange gardien.

Cette promenade des rives de l'Alster, avec les larges rues qui y aboutissent, c'est le quartier de la haute *fashion*, le *Broadway* de Hambourg. Je l'ai vu très-beau, il y a vingt ans. Détruit en partie par une épouvantable catastrophe, il s'est relevé de ses ruines plus beau que jamais. On sait qu'en 1842 un incendie ravagea près d'un tiers de Hambourg. Le feu dura quatre jours, et deux mois après, on voyait encore la fumée sortir des murailles renversées par les flammes. Les compagnies d'assurances déposèrent leur bilan en payant des millions; des établissements superbes étaient anéantis, des milliers de familles réduites à la pauvreté. Grâce pourtant à l'intelligente activité du gouvernement, à l'accord fraternel des citoyens, aux dons affectueux qui affluèrent de toutes parts, les plus vives souffrances furent promptement soulagées. Puis, les terrains couverts de décombres furent déblayés, et les quartiers que le fléau avait dévastés furent reconstruits sur un nouveau plan.

Il existait autrefois à Hambourg, dans les environs de l'ancienne Bourse, un labyrinthe de ruelles étroites, tortueuses, inextricables. Pour mon propre compte, j'ai plus d'une fois regretté de ne pas avoir là entre les mains le fil d'Ariane. L'incendie de 1842 les a dévorées; elles ont été réédifiées sur un alignement régulier dans de larges proportions. La plupart des magnifiques maisons du Neuer-Wall, du Jungfernstieg et des rues adjacentes sont aussi splendidement sorties de leur bûcher. Hambourg est devenue une véritable, une éclatante image du fabuleux phénix.

Une autre beauté de Hambourg, c'est sa verte, agreste ceinture. Si pacifique qu'elle nous apparaisse aujourd'hui, cette cité d'armateurs, de banquiers, a longtemps été armée pour le combat. La moitié de son nom lui vient d'une construction de guerre.

Vers l'an 780, sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui ses riches maisons de commerce, il n'y avait qu'un petit village de pêcheurs, nommé Ham. Au commencement du neuvième siècle,

Charlemagne, qui étendait si loin son coup d'œil de soldat et son zèle de chrétien, fit construire, près de ce village, une forteresse (*burg*), et y fonda un archevêché. L'archevêché d'où le courageux saint Ansgard partit pour porter l'enseignement de l'Évangile dans la Scandinavie excitait la fureur des paysans du Nord. La forteresse, destinée à protéger les rives de l'Elbe contre l'invasion des Wendes et les pirateries des Danois, n'était pas assez puissante pour résister à ces hordes féroces. En 845, les Vikinger danois pénètrent dans la paisible petite colonie, renversent ses remparts, démolissent la nouvelle église bâtie par Charlemagne, agrandie par Louis le Débonnaire, anéantissent le sanctuaire d'où la lumière évangélique devait se répandre jusqu'aux extrémités du Nord.

Bientôt pourtant la bourgade saccagée se relève de ses ruines. Sa situation au bord de l'Elbe lui assurait une importance commerciale qui, de siècle en siècle, n'a fait que s'accroître. Mais à mesure qu'elle grandissait, elle éveillait de nouvelles convoitises, et il fallait qu'elle prît les armes pour défendre son indépendance contre d'ambitieux voisins. Son association avec la Hanse l'obligea aussi à avoir une marine militaire. Les flibustiers de la Baltique et de la mer d'Allemagne qu'elle attaquait dans leurs repaires, menaçaient à leur tour de l'attaquer. Comme toutes les villes du moyen âge exposées à tant de rivalités hostiles, à tant de luttes incessantes, elle se ceignit les flancs d'une armure de pierre, elle s'entoura d'un vaste rempart.

Ce rempart subsistait encore quand nos soldats y entrèrent, quand la vieille bourgade de Charlemagne, la vieille ville libre de la Hanse, fut englobée, d'un trait de plume, dans la carte de notre empire, sous le titre de chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe.

Mais, en 1815, la sage cité de Hambourg se mit résolûment à détruire toutes ses anciennes constructions belliqueuses, et celles que les Français y avaient encore ajoutées. Par là, elle manifestait la ferme intention de se tenir désormais en dehors de toute guerre, de

garder dans toutes les collisions européennes une stricte neutralité. Par là aussi elle a montré quelle attrayante décoration l'on peut faire de tant de sombres murs qui compriment si tristement tant de riantes cités. Ses remparts aplanis, sablés comme des allées de jardin, bordés de bandes de gazons parsemés de fleurs et de massifs d'arbres, se déroulent en un long circuit, en pentes ondulantes, comme un parc anglais, et, à chaque pas, surprennent le regard par un ingénieux ornement ou un vaste point de vue. La même métamorphose a été opérée, avec une remarquable habileté, à Leipzig et à Francfort; mais il n'y a pas là le même caractère de grandeur qu'à Hambourg.

Si de cette paisible enceinte on redescend dans l'intérieur de la ville, vers le quartier des affaires, quel contraste! Quel calme poétique sur ces hauteurs verdoyantes des remparts! Quelle activité le long de ces vivantes artères des bras de l'Elbe et de l'Alster, autour de ces canaux où les bâtiments viennent décharger leur cargaison au pied des magasins. Près de là, sur le port, sur la rive droite de ce fleuve, où la marée amène chaque jour de la haute mer les plus gros navires, quel tourbillon de voiles, de chaloupes, de chariots, de marchands et de portefaix, de courtiers de toute sorte, de matelots de tous les pays!

Hambourg est, comme on sait, la première ville commerciale du Nord, et, dans de moindres proportions, c'est, comme Liverpool et New-York, la ville du monde entier.

Le port de Hambourg est, dans la plus complète extension du mot, un port franc. Nul système de prohibition n'entrave les spéculations, nulle douane n'en gêne les mouvements.

De quelque côté que les navires lui arrivent, ils payent deux pour cent de leur cargaison, et n'ont plus rien à démêler avec le fisc. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, la libre ville de Hambourg étend sur toutes les contrées son réseau d'opérations commerciales. Elle accueille dans sa rade tous les pavillons, elle parle toutes les langues et admet toutes les monnaies.

Les chemins de fer qui relient maintenant Hambourg à tout le continent, les bateaux à vapeur et les navires à voiles qui la relient à l'Angleterre, à l'Amérique, aux plages de l'Inde et de la Chine, amènent chaque année dans ses murs environ deux cent mille voyageurs, sans compter les marins qui composent les équipages des bâtiments. Qu'on se figure la variété de physionomies qu'une telle masse d'étrangers apporte dans une ville de cent quatre-vingt mille âmes et le mouvement qu'elle lui imprime !

Sa population sédentaire est aussi composée d'une quantité de divers éléments : en premier lieu, des consuls ou chargés d'affaires des principales contrées du globe, des administrations postales de Prusse, de Hanovre, de Danemark, une milice de deux mille hommes qu'elle est tenue de soudoyer en sa qualité de membre de la Confédération germanique, puis des représentants du commerce de tous les pays, des bourgeois dont le nom russe ou espagnol atteste encore la lointaine origine, plusieurs notables familles françaises descendant de celles qui abandonnèrent douloureusement leur pays après la révocation de l'édit de Nantes, ou qui le fuyaient avec horreur en 1791. De même que Hambourg accepte sans façon les effigies monétaires de tous les peuples, elle s'incline avec une parfaite mansuétude devant toutes les croyances, catholique ou grecque, anglicane ou hébraïque, et accorde à chaque communauté le libre exercice de son culte.

La république hambourgeoise n'a cependant pas toujours eu cette louable tolérance ; la vieille bourgade catholique de Charlemagne devint, après la réformation, très-hostile aux catholiques. Dans son religieux moyen âge, elle avait gardé une profonde animadversion envers les juifs. Plus sévère que la sainte cité de Rome, elle n'avait pas même pour eux un Ghetto ; elle ne leur permettait pas de s'arrêter dans ses murs.

Mais un jour il arriva ici un homme d'un aspect étrange, portant une barbe d'une longueur démesurée, et des vêtements comme on n'en avait jamais vu. Cet homme, dont la physionomie sans

pareille éveilla la curiosité de toute la ville, se fit indiquer la demeure du docteur Paulus, le plus illustre théologien de Hambourg, et demanda à discuter publiquement avec lui sur les doctrines de la Bible.

C'était le héros d'un des contes les plus populaires du moyen âge ; c'était le type de la race juive condamnée à errer à travers le monde, depuis l'heure du Calvaire jusqu'à la fin des siècles; c'était Ahasvérus. La thèse qu'il soutint en face de son savant antagoniste, devant un nombreux auditoire, dura si longtemps qu'il lui fut permis de passer la nuit à Hambourg. Le lendemain, il partit pour le Schleswig. Mais l'arrêt de proscription contre les israélites était violé, la brèche était ouverte. Quelques jours après, un juif portugais venait humblement solliciter la permission de séjourner à Hambourg, afin, disait-il, d'y échanger contre des marchandises quelques lingots d'or qu'il laissait, comme par mégarde, reluire sous son manteau. D'autres arrivèrent ensuite sous différents prétextes. De concession en concession, les juifs finirent par s'établir librement sur ce terrain opulent qui leur avait été si longtemps interdit. Ils y sont à présent au nombre de dix mille, et quelques-uns des principaux négociants de Hambourg sont juifs, et son plus riche banquier, M. Heine, est juif.

Avec les revenus de son territoire, qui s'étend sur un espace d'environ dix lieues carrées, avec les recettes de son port et les contributions de ses citoyens, la petite république de Hambourg a accompli des œuvres dont un grand État s'honorerait. J'avoue que j'ai toujours eu très-peu de goût pour les républiques, y compris Athènes la fantasque et Sparte la sombre puritaine. Celle de Hambourg a aussi son mauvais levain qui fermente dans son enceinte, et sa vase impure qui se soulève au vent désastreux des révolutions ; elle a aussi son antagonisme, l'éternel antagonisme de l'utopie contre la raison, des convoitises brutales contre les principes d'ordre et de conservation, de la plèbe contre le patriciat. « Depuis le meurtre d'Abel par Caïn, disait le bon Ducis, il ne

faut plus s'étonner de rien. » C'est maintenant plus que jamais qu'en tout lieu on se sent ramené à cette sentence philosophique.

Cependant à l'aide de quelques concessions, la saine population de Hambourg est parvenue à prévenir des crises orageuses ou à les apaiser, et je ne crois pas qu'il soit possible à un homme sensé d'observer l'administration de cette ville sans être frappé de ses qualités. C'est vraiment un gouvernement de famille : austère sans affectation, ferme sans dureté, très-sympathique aux besoins matériels et intellectuels du pauvre, et très-occupé des intérêts généraux de la communauté. Sa police, dont on a plus d'une fois reconnu l'habileté, veille sans qu'on la voie et agit sans qu'on l'entende. Les inquisitions de la politique n'entrent point dans ses attributions, et quiconque n'offense ni les lois de la morale ni les règles de la justice peut aisément passer sa vie à Hambourg sans jamais se heurter à un sergent de ville.

Pour subvenir à des dépenses extraordinaires, pour réparer des catastrophes comme l'incendie de 1842, Hambourg a pourtant été forcée de contracter des emprunts qui pèsent lourdement sur son budget, et je regrette d'être obligé de dire qu'une grande partie de sa dette lui a été imposée par notre occupation en 1810, et par la rentrée de nos troupes dans ses murs en 1813. Mais des quatre-vingt-cinq cités qui autrefois composaient la grande ligue de la Hanse, Hambourg est restée la plus riche, la plus puissante. Il en est qui se sont affaissées sous les ruines des révolutions sociales et commerciales, il en est qui gardent à peine quelques vestiges de leur fortune première, et d'âge en âge, la prospérité de Hambourg n'a fait que s'accroître.

Cette prospérité, l'honnête et laborieuse ville la justifie par son intelligence et par ses vertus philanthropiques. Il n'existe pas une capitale en Europe qui renferme, proportionnellement à sa population, autant de maisons de refuge pour les pauvres et les infirmes. Quelques-unes ont été fondées par la république ; la plus grande partie par des dons volontaires. M. de Lappenberg a publié un

volume in-octavo qui ne renferme qu'une nomenclature des dotations qu'une quantité de citoyens de Hambourg ont successivement appliquées à des œuvres de bienfaisance. C'est le livre d'or de cette charitable bourgeoisie, un noble livre, plus édifiant et plus durable que celui de la fastueuse Venise.

Sur la limite même des anciens remparts de Hambourg est une autre cité qui appartient au royaume de Danemark, et qui a eu aussi ses jours de prospérité. C'est Altona, ville de trente-cinq mille âmes, port franc du Holstein. Au quinzième siècle, ce n'était qu'un village de pêcheurs, si peu considérable, que ses habitants n'avaient pas même d'église et se rendaient à celle de Hambourg. La réformation lui donna tout à coup un assez grand surcroît de population. Le dogme de Luther faisait de rapides progrès dans la cité qui avait été la première métropole apostolique du Nord. Les catholiques, outragés, persécutés par les sectateurs de la doctrine de Wittemberg, se retirèrent devant une majorité contre laquelle ils n'étaient pas en état de lutter, et furent accueillis avec empressement à Altona. D'autres familles de différents pays, fuyant les mêmes hostilités, se rassemblèrent en ce même lieu. Altona acquit ainsi, par sa mansuétude évangélique, une importance inespérée. Sa position au bord de l'Elbe aidait à son développement commercial. Hambourg pouvait s'inquiéter des progrès de sa jeune rivale. Plusieurs historiens prétendent que ce fut à l'instigation de Hambourg que le général Stenbock entra, en 1713, dans Altona, le fer et le feu à la main, et réduisit cette malheureuse ville en cendres. Le fait n'est nullement démontré, et il n'était pas besoin de suscitation étrangère pour enflammer la colère du général de Charles XII contre tout ce qui tenait au Danemark, lorsque le roi de Danemark envahissait les provinces de Suède.

Quoi qu'il en soit, l'opulente Hambourg n'a plus rien à craindre d'Altona; elle l'a complétement assujettie à sa supériorité. Les deux villes ne sont qu'à une demi-lieue l'une de l'autre. Ni remparts ni fossés ne les séparent, et d'un côté le cours de l'Elbe, de

l'autre une largé chaussée les rejoignent. Sur cette route circulent sans cesse une quantité d'omnibus, de fiacres et de piétons. Le dimanche, les Hambourgeois vont en foule s'asseoir sur la terrasse du jardin, qu'un émigré français, M. de Rainville, a établi à Altona, en face de l'Elbe. Dans la semaine, les négociants d'Altona viennent traiter leurs affaires à la bourse de Hambourg. On dit que le mot d'Altona vient d'*Allzunahe* (trop près). Si cette étymologie n'est point d'une rigoureuse exactitude grammaticale, elle est du moins complétement justifiée par les faits. La ville danoise est trop près de la grande ville républicaine. L'humble arbuste ne grandit pas à l'ombre des noyers. Altona est cet arbuste ; Hambourg la domine et lui enlève sa séve commerciale ; Hambourg en a fait une de ses promenades et un de ses faubourgs. Les gens mêmes qu'une affaire spéciale attire à Altona n'y demeurent pas, et je ne sais, à vrai dire, s'ils y trouveraient un hôtel convenable. Ils vont s'établir à Hambourg, et de là se rendent chez leurs commettants du Holstein, préférant les fatigues de plusieurs trajets journaliers à l'ennui de résider dans une ville qu'on se représente en général sous un aspect peu attrayant.

Cependant Altona compte plusieurs maisons tout aussi riches que les plus riches de Hambourg, plusieurs fabriques considérables, quelques belles rues, entre autres le *Palmall*, et un chemin de fer la relie depuis quelques années à la grande route de Kiel.

Kiel, la jolie ville du Holstein, construite entre les flots de la mer et les verts ombrages d'un parc princier, animée toute l'année par les chemins de fer et les bateaux à vapeur, enrichie par le commerce, instruite par une savante université, égayée par la réunion de plusieurs nobles familles ; que je voudrais donc la revoir comme je l'ai vue par un beau dimanche d'été, il y a longtemps ! tous les navires pavoisés, toute une cohorte de matelots jouissant gaiement d'un jour de repos, et les étudiants qui s'en allaient chantant du côté des *Lutsgarten*, et les bons bourgeois qui s'en allaient d'un pas plus grave, avec leurs femmes et leurs filles, par le même chemin ;

la gaieté dans le ciel, dans l'azur de la mer, dans le feuillage des bois, la gaieté sur toutes les physionomies; et moi j'avais ma gaieté de voyageur. J'allais m'embarquer pour des régions que je ne connaissais pas encore et que je désirais ardemment parcourir. Ces chères contrées du Nord! comme je les ai aimées! comme je les aime encore! Si je pouvais ressaisir dans le gouffre du temps quelques années de ma vie, avec quelle joie je reprendrais celles où je m'en allais, si jeune et si confiant, de ville en ville, de lac en lac, de forêt en forêt, à travers le Danemark, la Suède et la Norwége, et jusqu'aux dernières limites des continents européens, et jusqu'aux barrières de glace du pôle.

Mais il faut que je m'éloigne de cette rade fascinante de Kiel, qui me rappelle tant de souvenirs, que j'abandonne encore ce port de Hambourg d'où tant de navires partent chaque jour pour tant de plages lointaines, et que je retourne au centre de l'Allemagne.

En une demi-heure, je traverse le territoire de la vieille libre cité. Un bateau me transporte de l'autre côté de l'Elbe, et me voilà dans la petite ville de Harbourg, sur le territoire hanovrien.

CHAPITRE QUINZIÈME

Henri le Lion. — Son voyage en Terre sainte. — Son retour en Allemagne. — Rupture avec l'empereur. — Désastres. — Divisions de sa principauté. — Origine de la maison de Hanovre. — La petite cour de Lunebourg. — Le duc Guillaume. — Mademoiselle d'Olbreuse. — Le duc Georges. — Ernest-Auguste. — Son mariage. — Georges Ier. — Son caractère. — La princesse Sophie. — La comtesse Platen. — Le drame de Königsmarck. — La mort de la comtesse Platen. — Georges Ier, roi d'Angleterre. — Robert Walpole. — Georges II. — Amour de Georges Ier et de Georges II pour le Hanovre. — Georges III. — Vicissitudes du Hanovre. — La ville de Hanovre. — Ses illustrations littéraires. — Iffland. — Leisewitz. — Les Schlegel. — Leibnitz. — Zimmermann. — L'université de Göttingue. — Ses professeurs. — Sa bibliothèque. — Ses poëtes.

Dans la ville de Brunswick, il existe un monument en bronze représentant un chevalier couvert de son armure, avec un lion couché à ses pieds. C'est la statue de Henri, surnommé le Lion, de l'intrépide Henri, l'un des princes les plus puissants et les plus éclairés de l'Allemagne du moyen âge, le fondateur de plusieurs villes, et le chef de la dynastie hanovrienne. Il était le parent du célèbre Frédéric Barberousse. Il resta longtemps son ami, son allié, puis un jour il osa lui résister, et fut cruellement puni de cette audace. Nul souverain n'a eu une existence plus mobile, plus aventureuse, plus étrange que celle de cet ardent guerrier qui, dans les divisions politiques et religieuses de l'empire germanique, fut le plus glorieux représentant du parti des Guelfes. Le peuple, dont il frappait l'imagination, ne s'est point contenté des péripéties réelles de cette singulière destinée ; il y a joint des fictions merveilleuses qu'on dirait empruntées aux contes des *Mille et une Nuits*. Il a fait du vaillant Henri, comme de Frédéric Barberousse, un des héros de ses légendes.

La principale de ces légendes est celle qui se rattache au voyage de Henri en Palestine. Elle mérite d'être rapportée comme une des curieuses fables de la vieille Germanie.

Le navire sur lequel Henri s'était embarqué pour la Terre sainte fut assailli par une tempête, et chassé en pleine mer loin de toute plage et de tout refuge. Point de boussole. La boussole, que les Chinois ont mise en usage, dit-on, dès l'an 1125 avant notre ère chrétienne, n'était pas encore connue de l'Europe. Le malheureux navire poussé par les vents, tourmenté par les vagues, erra longtemps à l'aventure, et les provisions qu'il renfermait étaient épuisées, et un jour vint où les gens de l'équipage, réduits à la dernière extrémité, se regardaient d'un œil fauve. Pour apaiser les tortures de la faim, il fallait qu'ils se résignassent aux cruautés de l'anthropophagie, et ils tirèrent au sort à qui serait la première victime de leur désastre. L'orage continuait, et nulle bande de terre n'apparaissait à l'horizon. Tous les hommes qui se trouvaient sur le bâtiment furent successivement dévoués à la mort par l'effroyable loterie. Henri, qui en acceptait les chances comme tous ses compagnons, y avait échappé par une grâce providentielle, et un jour arriva où il se trouva seul sur son navire avec un de ses serviteurs.

— Allons, dit-il résolûment, tirons au sort à qui de nous deux servira de pâture à l'autre.

— Comme il vous plaira, reprit d'une voix dolente le valet. Il espérait servir lui-même à sustenter la vie de son maître. Mais, cette fois, le sort tomba sur Henri, et le brave Hanovrien ne pouvait se résoudre à user de son dernier moyen de salut.

— Non, non, s'écria-t-il, la mort mille fois plutôt que de faire couler une goutte de sang de mon seigneur. Mais écoutez, ajouta-t-il, j'ai déjà navigué sur cette mer impitoyable, et j'y ai entendu raconter de singulières histoires. Il m'en revient une à la mémoire qui me donne une idée. Voulez-vous avoir confiance en moi et me laisser accomplir mon projet?

— Fais ce que tu voudras, répondit Henri. Dans la position où nous sommes, les procédés les plus désespérés peuvent être les plus salutaires.

Le fidèle serviteur alla alors chercher une large peau de bœuf, enveloppa et lia fortement le duc dans cette peau, lui attacha son épée sous le bras, puis le porta sur l'avant du navire.

Quelques instants après, le gigantesque griffon (le Rock des *Mille et une Nuits*), planant dans les airs, vit cette masse inerte, s'abattit sur elle, la prit entre ses griffes de fer, et la transporta, à travers les flots, jusque sur le lointain rivage, à la cime d'un arbre pour servir de nourriture à ses petits. Puis il reprit son vol pour s'en aller chercher une autre proie.

Pendant ce temps, Henri parvint à dégager ses bras, saisit son épée, coupa les liens qui l'enlaçaient, tua les jeunes griffons qui se précipitaient sur lui, et descendit du haut de l'arbre où s'élevait leur nid. Comme il errait au hasard, à travers une profonde forêt, il vit un lion attaqué par un serpent monstrueux. Le lion se défendait vaillamment, mais il était près de succomber sous les rudes étreintes de son formidable ennemi qui le serrait dans ses anneaux comme dans un cercle d'airain. Henri se précipite aussitôt le glaive à la main sur le reptile et le tue. Le lion délivré le regarde, et vient comme un chien caressant se coucher à ses pieds. Le duc lui avait sauvé la vie. A son tour, le reconnaissant animal lui venait en aide. Il lui apportait dans le jour du gibier; il veillait sur lui pendant la nuit.

Cependant Henri voulait retourner dans son pays. Il parvint à se construire une espèce de bateau sur lequel il s'embarqua. Le lion qu'il avait laissé à terre se jeta à la nage et le rejoignit. Son voyage dura longtemps, et de nouveau il eut à souffrir les angoisses de la faim. Un soir, qu'il gisait languissant sur sa frêle embarcation, le diable lui apparut, et lui dit : « Tandis que tu souffres ici toutes les douleurs du corps et de l'âme, ta ville de Brunswick est animée par une grande fête; ta femme épouse ce soir un prince étranger.

— Eh bien! répliqua tristement Henri, que la volonté de Dieu soit accomplie!

— A quoi te sert de parler de Dieu? s'écria le diable, tu vois bien que Dieu t'a abandonné, et ne se soucie guère de tes misères. Mais moi, je puis, si tu le veux, te secourir, te porter ce soir même dans ton palais. »

Le pieux Henri ne voulait point accepter le secours du méchant esprit.

Après une longue discussion, le démon, pour vaincre sa résistance, finit par lui dire : « Écoute, écoute, voici ce que je te propose; je t'emporterai en un instant sur le Giessberg, près de Brunswick. Je te laisserai là quelques heures. Si à mon retour tu es éveillé, je te rends ta liberté, sinon, tu m'appartiendras.

— J'y consens, répondit Henri, qui aspirait ardemment à rentrer dans ses États, à revoir sa femme aimée, et qui comptait bien ne pas s'endormir. »

Ainsi fut fait. Un moment après, l'aventureux voyageur se trouvait en face de sa capitale, sur la pente du Giessberg. Le diable le quitte, emmenant pour plus de sûreté avec lui le lion. Bientôt, le pauvre duc, accablé de fatigue, se couche sur le sol, et tombe dans un profond sommeil.

Le démon revient, et déjà il se réjouissait de saisir sa victime, quand soudain le lion qui l'accompagnait, fit entendre, à la vue de son maître, un rugissement de joie. Le diable furieux le lança du haut des airs sur la colline. Son habile combinaison avait échoué. Henri venait de s'éveiller. Il descendit du Giessberg, entra dans la ville, et s'avança jusqu'à la porte du château, suivi du puissant animal, devant lequel tous les passants s'écartaient.

« Pourquoi donc, dit-il, à un des valets du palais, moins craintif que les autres, pourquoi cette musique et ces préparatifs de fête?

— On célèbre ce soir, lui répondit le serviteur, le mariage de notre duchesse.

— Eh quoi! n'est-elle pas déjà mariée?

— Oui, avec un vaillant prince. Mais il est parti, il y a longtemps, et il est mort en pays étranger.

— Eh bien! va près de ta maîtresse, dis-lui qu'il y a ici un pèlerin qui revient des lointaines contrées, qui est fatigué et souffrant, et qui lui demande, au nom de Dieu, un verre de vin. »

Un instant après, le valet revenait et apportait à Henri une coupe que la princesse avait elle-même remplie du meilleur vin. Henri, après l'avoir bu, déposa au fond de la coupe son anneau, et dit au valet de la reporter à sa maîtresse.

A l'aspect de cette bague sur laquelle étaient gravées les armes et les lettres initiales de son époux, la duchesse jeta un cri, et ordonna de faire entrer immédiatement l'étranger.

Elle s'avança précipitamment vers lui, et le prenant par le bras : « Parle! parle! dit-elle, qui t'a donné cet anneau?

— Cet anneau, je l'ai reçu en échange d'un autre, en un jour heureux; il y a sept ans. Qu'est devenu celui qui devait être pour une femme aimée un même signe de fidélité?

— Henri! mon Henri! mon noble cher Henri! s'écria la duchesse en tombant à genoux. »

Aussitôt la nouvelle du retour inespéré de Henri se répand dans toute la ville, et ce fut une joie universelle, une fête sans exemple. Le seul affligé était le fiancé de la duchesse. Mais il se consola bientôt par un autre mariage.

Il était temps que ce nouvel Ulysse rentrât dans ses États. Avant son départ, il s'était constitué par la faveur de l'empereur, et par ses campagnes victorieuses contre les Wendes une immense principauté. A ses possessions héréditaires de Hanovre, de Brunswick, il avait adjoint une partie de la Saxe; il avait subjugué le Holstein, le Mecklembourg; assujetti à son pouvoir, Hambourg, Lubeck, et plusieurs districts de la Poméranie. Ses domaines s'étendaient depuis les rives de la mer du Nord et de la mer Baltique jusqu'aux régions méridionales du Danube, et Frédéric Barberousse lui promettait en outre la Bavière.

Pendant son absence, ses rivaux et ses ennemis se soulevèrent, et de plusieurs côtés envahirent ses États. L'empereur pourtant lui conservait une affectueuse sollicitude, et Henri méritait cette affection par sa bravoure, non moins que par son intelligence. Il n'était pas seulement un vaillant guerrier. A son ardeur ambitieuse, à son courage de soldat, il alliait les qualités d'un sage administrateur. Dans les provinces septentrionales qu'il avait conquises, il établit des colonies agricoles qu'il attirait de la Flandre, du Brabant et du centre de l'Allemagne. Il fit défricher de vastes territoires ; il bâtit des villages dans des lieux qui naguère étaient dépeuplés. Il fonda des monastères et aida puissamment à la prospérité de plusieurs villes. Hambourg, dévastée par les Wendes, lui dut sa régénération ; Lubeck son premier évêché ; Munich sa première organisation. Frédéric, le chevaleresque, le glorieux, l'immortel Frédéric l'aimait, et Henri lui témoignait de son côté un profond attachement. Entre eux deux, ils gouvernaient à peu près entièrement l'Allemagne du nord et l'Allemagne du sud, et réunissaient dans leur commun accord les deux grands partis dont ils étaient les chefs, le parti des Guelfes et le parti des Gibelins.

Mais un jour vint où Henri dominé par une pensée d'égoïsme refuse son assistance à celui qui s'était montré en tant d'occasions son ami, son fidèle auxiliaire, son bienfaiteur. C'était en 1175 ; Frédéric voulait entreprendre une expédition décisive contre les Lombards. Il invita Henri à s'y adjoindre, et comme Henri alléguait différents prétextes pour se dispenser de faire cette campagne, Frédéric le pria de se rendre au moins à Chiavenna où il l'attendait. Là, il le pria de nouveau, il le conjura de l'aider dans cette grave circonstance, il se jeta même à ses genoux. Henri, qui en ce moment ne songeait qu'à agrandir ses domaines, resta inébranlable dans ses résolutions.

« Cher Frédéric, dit alors l'impératrice qui assistait à cette scène, levez-vous, Dieu nous aidera à punir l'orgueil de cet homme. »

Il fut puni, en effet, cet orgueil, et cruellement. Frédéric ayant

été battu près de Lignano, conserva de sa défaite un ressentiment qui se tournait surtout vers celui qui aurait pu lui être d'un si grand secours dans cette expédition.

A son retour en Allemagne, en 1178, il accueillit les plaintes qui lui arrivaient de différents côtés contre l'ambition et les injustices de son ancien ami, et l'appela à comparaître devant la diète de Worms. Henri n'ayant point obtempéré à cet ordre, l'empereur le somma une seconde fois de se rendre à Magdebourg, une troisième et une quatrième fois à Goslar et à Wurztbourg. Le fier Henri restait impassible. Alors il fut mis au ban de l'Empire, déclaré traître à son légitime suzerain, dépossédé des biens qu'il avait conquis ou qui lui avaient été concédés par la grâce de l'empereur. Son duché de Saxe fut accordé au second fils d'Albert de Brandebourg, les districts de Cologne et de Paderborn à l'archevêché de Cologne, les terres de l'ouest à Bernard d'Anhalt. En même temps, les évêques de Magdebourg, de Hildesheim, de Brême, de Minden reniaient la souveraineté de Henri et reprenaient possession de leur ancien territoire. Les villes de Lubeck et de Ratisbonne étaient investies du titre de villes libres impériales, et les provinces de Poméranie étaient abandonnées au duc Bogislas.

Dans cette crise terrible Henri ne démentit point sa vieille renommée. Il prit les armes résolûment, et lutta avec acharnement contre ses adversaires. Mais en ce temps de religion féodale, la sentence qui condamnait un vassal produisait dans l'ordre temporel un effet souvent pareil à celui d'une bulle d'excommunication dans l'ordre religieux. Le valeureux prince de Hanovre avait gardé dans son désastre quelques amis qui défendaient encore sa cause. Frédéric se mit en marche pour faire lui-même exécuter ses arrêts. A la nouvelle de son approche, les derniers partisans de Henri déposèrent les armes, et le malheureux Henri, attaqué de toutes parts, privé de tout secours, fut réduit à se jeter à son tour aux pieds de l'empereur, à implorer la clémence de celui à qui il avait refusé son assistance. Frédéric fut ému de le voir dans cet

état d'humiliation, mais il ne voulut point révoquer immédiatement sa sentence, et il le condamna à trois années d'exil.

Des immenses domaines que Henri avait possédés, il ne conservait que ses biens patrimoniaux de Brunswick et de Lunebourg. Il ne pouvait se résigner à un tel abaissement; il se retira près du roi d'Angleterre, dont il avait épousé la fille. Cinq siècles plus tard, ses descendants devaient régner sur ce sol où il cherchait un refuge dans sa proscription.

Les fils et les petits-fils de Henri végétèrent longtemps obscurément dans la chétive principauté qu'il avait conservée en ses jours de désastre, et l'affaiblirent encore en la divisant. A la mort du duc Ernest de Celle, en 1546, ses deux fils se partagèrent ses États. L'aîné prit le titre de duc de Brunswick Wolfenbuttel, le second celui de Brunswick Lunebourg. En 1641, cette dernière principauté se subdivisa encore en deux branches : la branche de Celle et la branche de Hanovre, qui ne se réunirent qu'en 1705. De là provient la dynastie hanovrienne.

Bien humble a été le commencement de la monarchie prussienne; bien humble aussi celui de la maison de Habsbourg; non moins humble celui de la royauté de Hanovre.

Simple cadet de famille, le duc Guillaume de qui descendit Georges Ier, roi d'Angleterre, n'avait pour tout bien que sa principauté de Lunebourg, une pauvre petite principauté située entre l'Elbe et le Weser. Il épousa une princesse de Danemark, qui ne lui apporta qu'une dot fort minime, mais qui, en revanche, lui donna une nombreuse progéniture : huit filles et sept fils.

Tout ce monde vivait, dans le modeste château de Lunebourg, fort économiquement, comme on peut le voir par les règlements officiels et par quelques-uns des comptes de la maison. Un de ces règlements défend aux domestiques de se faire servir à manger dans la cuisine entre les heures de repas, aux pages de mettre du pain ou d'autres aliments dans leurs poches, et aux sommeliers de laisser entrer qui que ce soit dans la cave. Il est dit, en outre, que

le vin est exclusivement réservé pour la table du prince. Les gens de la maison recevaient deux fois par jour une ration de bière. Enfin, ce même règlement ajoute que chaque lundi, les fonctionnaires du palais rendront compte de tout ce qui aura été dépensé dans le courant de la semaine pour le service de la cuisine, du cellier et des écuries.

A quelle somme s'élevaient ces dépenses? On peut en juger par la note suivante :

Payé à la grande maîtresse du palais, madame E. de Schenck	24 thalers (environ 95 f.)
Au tailleur de la cour	10
Au tailleur de la princesse	10
Au carrossier.	8
Au cocher	8
A quatre musiciens	52

L'un des hommes les mieux rétribués dans ce service du château est le Triboulet, le fou de la cour. On lui donne dix-huit thalers.

En 1678, les revenus de la principauté de Hanovre ne s'élevaient qu'à la somme de trois cent quarante-deux mille deux cent six thalers (environ 1,360,000 francs).

Malgré leur pénurie, les huit filles du duc Guillaume se marièrent avec des princes d'Allemagne; ses sept fils, pour ne pas diviser encore leur petit duché et pour ne pas laisser s'éteindre leur race, résolurent de tirer au sort à qui d'entre eux se marierait selon toutes les formes légales, les autres se résignant à vivre dans le célibat, ou à ne contracter que des alliances morganatiques.

C'était un cadet de famille qui avait fondé cette maison de Hanovre. Elle se continua par un cadet. Le duc Georges, favorisé par le sort dans cette singulière loterie, épousa la fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, et vécut avec ses six frères dans sa petite ville de Celle. L'exiguïté de leur fortune les obligeait à rester sous le même toit et à manger à la même table.

Un demi-siècle plus tard, sous le règne de Georges-Guillaume, la cour hanovrienne présentait un tout autre aspect. Georges-Guillaume avait voyagé, dans sa jeunesse, en Espagne, en Italie, en France. Il en avait rapporté le gout des arts et du luxe. Il établit sa résidence dans la ville de Hanovre, et y organisa un théâtre. C'était en 1660, à l'époque où les mœurs de la France fascinaient toute l'Allemagne. Georges-Guillaume, comme la plupart des princes allemands de son temps, voulut imiter le grand roi. Ainsi que lui, il voulait avoir un opéra, des ballets, des feux d'artifice et des jardins décorés de statues mythologiques.

Dans son amour pour tout ce qui tenait à la France, il épousa une Française, mademoiselle d'Olbreuse, la fille d'un gentilhomme protestant, qu'il avait vue à La Haye, établie en qualité de demoiselle de compagnie dans la maison de la duchesse de La Trémouille.

La fière princesse palatine bondit à la nouvelle de cette alliance, et la stigmatisa dans ses lettres : « Cette duchesse, dit-elle, était d'une naissance fort obscure, et c'eût été pour elle un grand honneur que d'épouser mon premier valet de chambre [1]. »

Georges-Guillaume obtint d'abord de l'empereur Léopold, pour mademoiselle d'Olbreuse, la qualification de princesse de l'empire, puis il la fit recevoir, par ses frères, à titre de comtesse de Wilhemsburg ; enfin, il la fit reconnaître comme duchesse de Brunswick-Lunebourg. Elle eut une fille, qui épousa Georges Ier. Georges II, et le pauvre Georges III, et le superbe prince de Galles, qui devint Georges IV, et toute la dynastie actuelle d'Angleterre descend de cette humble fille de France, dont la mère du régent parlait en termes si acerbes.

La grandeur de la maison de Hanovre commença à Ernest-Auguste, qui monta sur le trône en 1679. Il aspirait au titre d'électeur. Il le sollicita longtemps de l'empereur, et l'obtint enfin en 1692. Mais à quel prix ? Pour être investi de cette dignité, il

1. Marly, 29 avril 1702.

signait un traité d'alliance perpétuelle avec l'Autriche. Il s'engageait à s'associer, dans les réunions de la diète, à toutes les volontés de l'empire, à lui donner un corps de deux à trois mille hommes, tant qu'il serait en guerre avec la France, à lui envoyer en Hongrie et à entretenir constamment à ses frais une armée de six mille hommes.

Ce qui lui coûta moins cher, et ce qu'il fit de mieux, sans le savoir, pour sa dynastie, ce fut d'épouser la fille du malheureux électeur du palatinat, Frédéric V, qui osa entreprendre de conquérir la couronne de Bohême, et la garda si peu qu'on l'appela le *Winter-Konig* (le roi d'hiver). Mis au ban de l'Empire, dépossédé de ses biens, Frédéric était mort à Mayence en 1632. Sa veuve, la fière Élisabeth, qui l'avait elle-même décidé à tenter son aventureuse expédition en Bohême, s'était retirée en Hollande. Sa fille, sans héritage, semblait, quoique belle et douée des plus nobles qualités de l'esprit et du cœur, condamnée à un éternel veuvage. Elle avait vingt-huit ans lorsque, dans son humble situation, elle devint l'épouse de l'électeur de Hanovre. Mais elle était la petite-fille de Jacques Ier, et elle était protestante. En vertu de ces deux titres, à la mort de la reine Anne, elle donnait à son fils Georges la plus grande royauté du monde, la royauté de l'Angleterre, de l'Amérique du Nord, et le commencement de royauté des Indes.

Elle n'eut pas la joie pourtant de voir son fils porter cette couronne. Elle fut frappée d'apoplexie en apprenant que la reine Anne manifestait l'intention formelle de léguer sa succession à Jacques-Édouard. Elle mourut le 8 juin 1714, en se promenant le soir dans ses jardins de Herrenhausen. Deux mois après, son fils était proclamé roi d'Angleterre.

Georges n'avait nullement la même ambition que sa mère. Il reçut la nouvelle de son avénement au trône britannique avec une parfaite indifférence. On dit même qu'en secret il s'en affligea. Prince absolu dans ses États, il s'inquiétait de régner dans un pays où il devait obéir à une constitution, de traiter avec ménagement

une aristocratie puissante. Il n'aimait ni le faste, ni les lois d'une austère étiquette, ni les cérémonies pompeuses, et il comprenait instinctivement qu'il jouerait un triste rôle au milieu de la noblesse anglaise.

Il avait pourtant, dit le maréchal de Schulenburg, les qualités du gentilhomme, mais il ne possédait point celles qu'on doit désirer dans un souverain. Il apparut, aux yeux des Anglais, comme un Stuart, en partie métamorphosé par l'atmosphère germanique. Comme les Stuart, il était d'une nature obstinée, impérieuse; mais il n'avait point l'esprit romantique de Marie Stuart, de Charles Ier, ni même de Jacques II. Il était passionné et quelquefois emporté jusqu'à la fureur, mais d'une façon commune, bourgeoise, qui étonnait et choquait la noblesse de la Grande-Bretagne. D'autres princes d'Europe avaient, par leur naissance ou leurs alliances, autant de titres que lui à la couronne d'Angleterre, et l'auraient portée plus dignement. Mais Georges était protestant, et les Anglais voulaient un roi protestant.

Jeune, il avait servi dans les guerres de l'Autriche contre les Turcs et contre la France. En 1682, il avait épousé sa cousine, Sophie-Dorothée, la fille unique du duc de Celle et de mademoiselle d'Olbreuse. Douze ans après, ce mariage se terminait par une affreuse catastrophe. Elle était jeune et belle cette princesse de Celle, spirituelle et instruite, vive et gracieuse. Le *Mercure galant* de 1654 en a fait un très-séduisant portrait. Mais quand Georges l'épousa, il avait déjà eu d'autres affections qui bientôt prirent sur lui un fatal ascendant.

Sophie lui reprocha amèrement ses infidélités, essaya de l'en détourner, puis, ne pouvant y parvenir, se laissa elle-même entraîner hors de la ligne de ses devoirs.

Les lettres qu'on a découvertes, en Suède, dans la bibliothèque du comte de La Gardie, et dont M. Palmblad, professeur à Upsal, a publié, en 1847, différents extraits, ne permettent plus de conserver aucun doute sur la nature des relations de l'épouse de

Georges avec le jeune et brillant comte de Königsmark, le frère de la belle Aurore, qui elle-même est devenue célèbre par ses aventures romanesques.

Longtemps ces relations furent habilement dérobées à tous les regards. Mais une femme jalouse, une des favorites de Georges, la comtesse Platen, qui aimait aussi Königsmark, les découvrit avec le pénétrant, le terrible instinct de la jalousie, et, dans la fureur de sa vengeance, sacrifia sans pitié celui dont elle n'avait pu garder l'affection.

Un soir, avertie par ses espions que Königsmark venait d'entrer chez la princesse, elle se rend aussitôt près de l'Électeur, lui révèle cette coupable entrevue, et obtient de lui l'ordre de faire arrêter dans le château même l'audacieux séducteur.

Quelques instants après, Königsmark sortait de l'appartement de Sophie. Il venait prendre congé d'elle, car il allait partir pour la Saxe, et déjà ses voitures, ses chevaux, tout était disposé pour son voyage. Il traversa un corridor conduisant à un escalier par lequel on descendait dans le jardin, et trouva cette issue fermée. Il revint sur ses pas et entra dans un autre corridor qui aboutissait à une chambre obscure attenant à la chapelle. Là, quatre sbires armés l'attendaient, cachés dans l'ombre. Au moment où le jeune officier parut près d'eux, ils se précipitèrent sur lui. Königsmark tira son sabre, et se défendit vaillamment; mais son sabre s'étant brisé entre ses mains, il se trouva sans défense, et tomba sous les coups de ses agresseurs, criblé de blessures. On le transporta dans une pièce voisine où se tenait la féroce Platen qui, après avoir préparé cet assassinat, voulait, dans sa frénésie, en contempler la dernière scène. Königsmark recueillit ses forces défaillantes pour la maudire. Elle le regarda avec une joie sauvage et étouffa ses cris en lui mettant le pied sur la gorge.

Le malheureux fut ensuite précipité dans une cave pleine d'eau, où il exhala son dernier souffle, et l'on dit que, le lendemain, il fut mis dans un four et brûlé.

Le fer, l'eau, le feu avaient été employés à détruire cette victime d'une passion effroyable.

L'infortunée Sophie devait aussi expier cruellement la tendresse qu'elle avait manifestée pour Königsmark. Elle fut séparée de son mari, de ses enfants, et condamnée à une détention perpétuelle dans la petite ville d'Ahlden. Elle avait alors vingt-huit ans. Elle vécut encore trente-deux ans dans son austère réclusion, sans autre société que celle de deux dames de compagnie, de quelques valets et du commandant du château. Au commencement de sa captivité, il lui était interdit de sortir de son appartement. Plus tard, elle obtint l'autorisation de se promener jusqu'à une lieue de distance de la ville; mais elle ne pouvait jouir de cette distraction sans l'assentiment du commandant et sans être escortée par un des soldats. Deux fois, elle essaya de s'enfuir, et deux fois ses tentatives échouèrent. Elle finit par y renoncer, et se résigna à terminer ses jours dans sa triste retraite. On dit qu'à diverses reprises Georges témoigna le désir de se réconcilier avec elle, et qu'il en fut empêché par les indignes créatures qui le dominaient. De son côté, Sophie déclarait qu'à aucun prix elle ne voudrait rentrer dans la demeure d'un meurtrier. Elle mourut le 13 novembre 1726. Une légende populaire rapporte qu'à son lit de mort, la malheureuse princesse écrivit à son époux une lettre dans laquelle elle l'appelait à comparaître, l'année suivante, devant le tribunal de Dieu. Il mourut, en effet, en 1727.

Quant à l'infâme Platen, elle avait, dès 1706, terminé misérablement sa vie. Quelques années avant sa mort, elle était devenue complétement aveugle, et, nuit et jour, elle était en proie à d'horribles hallucinations. Elle croyait voir se dresser devant elle le spectre menaçant de Königsmark.

Georges I[er] s'éloignait avec peine de son palais de Hanovre, des jardins de Herrenhausen qu'il se plaisait à embellir, et où il avait son théâtre, ses salles de concerts, ses bosquets mystérieux, et même sa chambre de fumeur, comme son beau-frère Guillaume

de Prusse. Il s'en allait à regret vers l'aristocratique et constitutionnelle Angleterre. Il ne savait pas même la langue de ce pays où il était appelé à régner. « Moi, je ne savais pas l'allemand, disait un jour Robert Walpole, son premier ministre ; j'ignorais également le français, et, tant bien que mal, nous arrangions à nous deux les affaires de l'Angleterre en latin de cuisine. »

Oh ! fière Angleterre !

En 1716, Georges voulut revoir son cher pays de Hanovre, et il y resta deux ans de suite. Il y revint encore à plusieurs reprises, et y mourut en 1727.

Son fils, le fils de la malheureuse captive d'Ahlden, avait encore une plus vive prédilection pour son pays d'Allemagne et une plus grande animadversion pour l'Angleterre. A peine avait-il pris possession de son trône britannique qu'il revint en Hanovre et y séjourna depuis l'année 1729 jusqu'en 1731. Dans l'espace de vingt trois ans, il y revint encore onze fois. Ordinairement il y arrivait au mois de mai, il y passait tout l'été, et alors il faisait à ses familiers un joli tableau de l'Angleterre : « Dans ce pays, disait-il, on devait renoncer à tous les agréments de la vie. Pas un cuisinier anglais n'était en état d'apprêter un bon mets ; pas un cocher anglais ne savait conduire une voiture ; pas un jockey ne savait se tenir à cheval ; pas un gentilhomme ne savait entrer convenablement dans un salon ; pas une femme anglaise ne pouvait entretenir une conversation agréable. Ce n'était qu'en Allemagne, et surtout dans le Hanovre, qu'on trouvait la vraie élégance, le bon ton, les satisfactions matérielles et les jouissances de l'esprit. »

Georges III fut le premier des souverains de la dynastie hanovrienne qui se complut à demeurer dans son palais de Saint-James. Anglais par la naissance et par l'éducation, dès son enfance il manifestait un profond dédain pout tout ce qui tenait à l'Allemagne. Un jour, que son précepteur l'engageait à étudier la grammaire allemande : « Qu'ai-je besoin, répliqua-t-il, d'apprendre à connaître

cette grammaire? je laisse cette tâche aux sots écoliers d'un autre pays. »

A son avénement au trône, en 1763, il publia un décret par lequel il défendait sévèrement à ses sujets hanovriens de lui adresser aucune plainte, aucune supplique, et jamais il ne visita la contrée si chère à son père et à son aïeul.

Nous ne suivrons point au delà de la Manche, dans les diverses péripéties de leur règne, ces descendants des petits princes de Luneboug. Nous nous en tenons au Hanovre, et nous rappellerons brièvement les dernières phases de son histoire.

En 1801, ce pays fut livré à la Prusse, puis occupé par les Français, puis de nouveau réuni à la Prusse, et en 1806 scindé en deux parts: l'une qui fut englobée dans le nouveau royaume de Westphalie; l'autre dans nos départements du nord de l'Allemagne.

En 1813, l'Angleterre en reprit possession, et, pour le dommage qu'elle avait souffert dans cette portion de ses domaines, elle obtint une ample indemnité. L'électorat de Hanovre devint un royaume. Le congrès de Vienne y adjoignit la Frise orientale, la principauté de Hildesheim, le comté de Lingen, la ville de Goslar, les districts de Meppen, Emsbuhren, Hoya, Diepholz, etc.

Par suite de ces concessions, le nouveau royaume dont nous avons dit l'humble origine s'étend à présent sur un espace de six cents milles carrés. On y compte environ dix-huit cent mille habitants. En 1831, il était régi par le duc de Cambridge, qui avait le titre de vice-roi. Six ans après, à l'avénement de la reine Victoria, le Hanovre, réuni depuis cent vingt-trois ans à l'Angleterre, a été, en vertu de sa loi salique, séparé de l'Angleterre. Il occupe aujourd'hui le quatrième rang parmi les États d'Allemagne, et doit fournir à la Confédération un contingent de treize mille hommes.

Georges Ier et Georges II furent pendant toute leur vie bien plus occupés en réalité des intérêts de leur électorat que de la prospérité de l'Angleterre. Leur terre natale était leur séjour de prédilection. C'était là qu'ils se réjouissaient de retourner. C'était là qu'ils se

plaisaient à dépenser la meilleure partie de leurs revenus. Georges I[er] usa de son pouvoir de roi pour adjoindre à ses États héréditaires les principautés de Brême et de Werden. Georges II employa les guinées britanniques de sa liste civile à fonder l'université de Göttingue. Tous deux agrandirent leur capitale allemande.

Elle n'a pu cependant s'élever au-dessus des villes secondaires de l'Allemagne, cette ville de Hanovre, favorisée par deux puissants souverains, fréquentée pendant un siècle par l'aristocratie anglaise. Elle ne renferme pas plus de quarante mille habitants, en y comprenant sa garnison, et n'offre aux regards de l'étranger aucun édifice vraiment remarquable, ni aucun caractère distinct. La Leine, qui la traverse, les plaines qui l'entourent, les magnifiques allées de tilleuls qui conduisent au jardin de Herrenhausen, lui donnent cependant en été un riant aspect. Ses remparts ont été aussi convertis en promenades, et quelques-unes de ses rues attestent par leur propreté et leur élégance l'influence des Anglais.

Mais ce qui m'a le plus intéressé dans cette ville, c'est le souvenir de ses illustrations littéraires. Là est né en 1759 Iffland. Ses parents, qui vivaient assez péniblement du produit de leur travail, employèrent toutes leurs ressources à lui faire faire ses études, espérant qu'il deviendrait prêtre, et qu'un jour il les recevrait dans son presbytère. L'ardeur de son imagination l'emporta bien loin de cette paisible existence. Il s'engagea dans une troupe de comédiens, parcourut les différents théâtres de l'Allemagne, et se fit une brillante réputation comme écrivain dramatique et comme acteur. Là est né, en 1738, F.-G. Herschell, qui trompa aussi, mais d'une manière plus éclatante, les intentions de sa famille. Herschell était le fils d'un simple musicien. A l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de hautbois dans un régiment qui retournait en Angleterre. A Leeds, il se mit à donner des leçons de musique, et, pendant qu'il enseignait à ses élèves la règle de l'harmonie des sons, il se passionnait pour une harmonie plus élevée, pour l'harmonie du mouvement des sphères célestes. Il construisit lui-même un téles-

cope ; il arriva, par sa persévérance et sa pénétration d'esprit, à des découvertes qui lui ont assuré un renom impérissable, et il eut la joie de voir son fils unique acquérir encore une plus grande célébrité par ses travaux astronomiques.

Dans cette ville de Hanovre est né Leisewitz, l'auteur de Jules de Tarente, l'une des pièces notables du répertoire dramatique de l'Allemagne, et Ramberg, le peintre humoristique que l'on a comparé à Hogarth, et Hölty, le doux et mélancolique poëte.

Dans cette ville féconde sont nés les deux Schlegel, ces deux chefs d'école, ces deux vaillants et savants critiques : Frédéric, qui fit à Vienne un cours mémorable de littérature ; Auguste, l'ami de madame de Staël, l'enthousiaste interprète de Shakespeare, et l'habile orientaliste. Que d'épigrammes le railleur, le sceptique Heine n'a-t-il pas lancées contre cet illustre écrivain. Mais de ces méchantes boutades d'un esprit fiéleux, que restera-t-il ? et de la vie intelligente, laborieuse d'Auguste Schlegel, il restera des traces lumineuses, plusieurs poésies d'un caractère imposant [1], des dissertations littéraires d'une haute portée, et des traductions qui conservent une valeur classique. J'ai eu l'honneur de connaître M. Schlegel à Bonn, où il occupait une chaire universitaire, et en le voyant, à un âge déjà avancé, plein d'ardeur encore pour ses études, entouré d'une si grande considération, recherché par les hommes les plus distingués, et en songeant aux petits traits de mauvais goût par lesquels Heine espérait le blesser, il m'apparaissait comme un noble et vigoureux voyageur qui, chemin faisant, serait aiguillonné au pied par une fourmi.

Mais l'homme dont la mémoire occupe à juste titre dans les fastes littéraires du Hanovre la plus grande place, c'est Leibnitz.

Leibnitz, né à Leipzig en 1646, avait trente ans lorsque après plusieurs voyages en Allemagne et en France, il vint se fixer à

1. L'une de ses poésies, l'élégie sur Rome, a été traduite d'une façon charmante par M. Sainte-Beuve.

Hanovre. Il obtint dans cette ville l'emploi de bibliothécaire, avec un modique traitement de quatre cents thalers, et il resta là jusqu'à la fin de sa vie (1716). Avec sa petite taille, ses larges épaules, ses jambes contrefaites, sa longue et pâle figure, certes, il n'offrait pas une apparence séduisante. Mais c'était Leibnitz. La noble petite fille de Jacques Ier, qu'il appelait notre grande électrice, fut son amie. Georges Ier le nommait son dictionnaire vivant, lui demandait son avis, non-seulement dans des questions d'art ou de sciences, mais souvent dans les affaires politiques. Son traitement primitif fut successivement doublé et quadruplé. Le duc de Brunswick, l'empereur d'Autriche, le tzar Pierre lui-même tenaient à honneur de lui faire une pension. Comme il avait peu de besoins, il laissa dans ses armoires, en mourant, une somme de soixante mille francs. A la vue d'un tel trésor, la femme de son héritier, qui était un pauvre pasteur de campagne, éprouva un tel saisissement de joie qu'elle en mourut.

Très-fréquemment malade de la goutte, Leibnitz était toujours de bonne humeur, et toujours travaillant. Un de ses axiomes favoris était celui-ci : « Je ne méprise presque rien. » Un autre :

Pars vitæ, quoties perditur hora, perit[1].

Il travaillait tout le jour, et ne faisait qu'un repas quand la nuit était venue, puis il se couchait, et disait en riant à ceux qui s'étonnaient de ce singulier régime : « Je puis employer les heures de la journée à alimenter mon esprit; le corps peut attendre, et la digestion s'opère mieux dans le sommeil. »

On conserve à la bibliothèque de Hanovre le fauteuil qui souvent lui servait de lit, et le casier où il rangeait méthodiquement les lambeaux de papier sur lesquels il écrivait une note, une date, ou une réflexion.

1. Une partie de la vie, chaque fois que nous perdons une heure, est anéantie.

Dans cette ville de Hanovre a vécu un autre écrivain qui mérite une mention particulière. C'est Zimmermann, l'auteur du célèbre *Traité sur la solitude*, et du *Traité de l'orgueil des nations*. Sa vie pourrait être le sujet d'une sérieuse étude psychologique. Nous ne pouvons résister au désir d'en tracer au moins une esquisse.

Jean-Georges Zimmermann naquit à Brugg, en Suisse, en 1728, d'une de ces familles patriciennes qui formèrent, dans la liberté des petits États helvétiques, une fière oligarchie. Son père était sénateur. Sa mère était la fille de M. Pache de Morges, avocat au parlement de Paris. Zimmermann tient donc à la France, par un des liens les plus étroits du cœur, et par un des côtés de son éducation. Dès son enfance, il apprit à lire, à parler le français, et ce qu'il y a de plus net, de plus vrai dans ses œuvres, nous pouvons, sans jactance nationale, l'attribuer aux premières impressions françaises qu'il dut recevoir de sa mère, et à celles qu'il éprouva plus tard en séjournant à Paris.

Son père, qui était un homme instruit et éclairé, lui donna d'abord les meilleures leçons, et l'envoya, à l'âge de quatorze ans, terminer ses études à l'université de Berne. Après avoir, pendant cinq années, suivi assidûment les cours de philosophie et de belles-lettres, il voulut se consacrer à la médecine, et les succès qu'il obtint dans la pratique de cette science prouvèrent qu'il ne s'était point trompé sur sa vocation.

Le nom de Haller, son compatriote, retentissait alors dans toute l'Allemagne. Haller, le botaniste, le poëte, le philosophe, avait accepté une chaire d'histoire naturelle à l'université de Göttingue, et Zimmermann voulut commencer ses études médicinales sous la direction de ce grand maître.

Entré à l'université de Göttingue en 1747, il en sortit en 1751, ave le grade de docteur. Tout en consacrant la plus grande partie de son temps à l'instruction spéciale qui était son but, il lisait et relisait sans cesse les poëtes de l'antiquité, et il étudiait avec amour la littérature française et anglaise. C'est ainsi qu'il acquit une éru-

dition philosophique et poétique qui est une des qualités distinctives de ses œuvres.

De Göttingue il alla faire un voyage en Hollande et en France, et retourna à Berne, où il devait retrouver Haller, à qui une santé délabrée par les travaux de la science ne permettait pas de continuer plus longtemps les rigides fonctions du professorat. Zimmermann commença dans cette ville sa carrière littéraire par quelques articles de journaux. Il épousa une jeune veuve, parente de son maître, et quelque temps après s'établit à Brugg, sa ville natale, en qualité de médecin.

Ici commence sa vie inquiète et souffreteuse, sa lutte maladive, entre ses nobles aspirations et ses réflexions mélancoliques.

Dès sa première jeunesse, il avait connu le charme des régions montagneuses, qui donne à l'esprit un élan idéal, et le porte en même temps à des habitudes rêveuses. L'étude des poëtes détermina en lui un penchant à la mélancolie, et lorsqu'il revint, après dix ans d'absence, dans sa cité natale, il s'y trouva, dès son arrivée, saisi à la fois par les tendres impressions de son enfance, par le vif sentiment d'une contrée poétique, et par l'esprit glacial d'une société vulgaire. Il rentrait là avec une rare variété de connaissances, après avoir recueilli les plus hautes leçons sur la science, visité les écoles les plus célèbres, et suivi le mouvement intellectuel de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre. Il se trouvait avec sa supériorité d'esprit, enlacé dans un cercle de petits bourgeois où personne ne pouvait le comprendre, où son savoir et ses idées élevées devaient à tout instant choquer quelque préjugé héréditaire, quelque banale coutume, où le titre de savant n'inspirait aux uns qu'un sot dédain et à d'autres une jalouse défiance. Kotzebue et Picard nous ont dépeint, dans deux comédies spirituelles, les mesquines passions, les rivalités inquiètes, les ridicules des petites villes. Zimmermann a, dans ses livres, ajouté plusieurs traits à l'œuvre du poëte allemand et du poëte français. Mais le tableau qu'il trace des misères d'une petite ville, si comique qu'il soit au fond, ne peut

faire rire le lecteur, car on y reconnaît l'empreinte d'une âme qui a souffert. C'est sous la forme d'une esquisse satirique une plaintive élégie, un accent profond de tristesse.

C'est une pénible situation que celle qui condamne un homme à vivre dans une sphère qui n'est pas la sienne, à remplir chaque jour des obligations factices pour lesquelles il éprouve un constant éloignement, à se voir enfin surpris dans sa force et son ardeur, et enchaîné comme Gulliver, dans le réseau des Lilliputiens. En d'autres termes, là où il n'y a pas pour les hommes d'un esprit distingué, sympathie de cœur, libre élan de la pensée, attraction et confiance, il y a froissement; et si ce froissement se renouvelle à chaque jour, à chaque heure, il est facile d'en prévoir les désastreuses conséquences.

Zimmermann en était là. Après avoir reconnu comme un voyageur, la froide aridité de la route qu'il était appelé à parcourir, il essaya de trouver dans l'étude une consolation aux souffrances morales qui le menaçaient. Il se remit à lire ses auteurs favoris, et il composa, dans la retraite, plusieurs ouvrages qui lui firent une réputation. Quelquefois aussi il s'échappait de la bourgade où il se sentait si souvent oppressé, et il s'en allait à travers la campagne, respirer, avec la gaieté d'un enfant, l'air libre, les parfums des prairies, et contempler avec l'enthousiasme d'un poëte les vastes sommités des montagnes et la merveilleuse splendeur des Alpes. Dans une des plus belles pages de son livre sur la solitude, il a dépeint en termes touchants les sensations qu'il éprouvait dans ses promenades. Il raconte qu'il allait s'asseoir sur une colline, d'où ses regards planaient sur un immense paysage : d'un côté, le riant vallon arrosé par les flots écumeux de l'Aar, et les ondes paisibles de la Reuss et de la Limat; de l'autre, les mélancoliques coteaux parsemés de ruines, les vieux murs des châteaux de Habsbourg et d'Altenbourg; çà et là, des bois aux teintes variées, des vignes, des pâturages, et à l'horizon la magnifique chaîne des Alpes; les neiges éternelles, tantôt blanches et pures comme l'argent, tantôt voilées

par un nuage sombre, et tantôt étincelant aux rayons du soleil comme des couronnes d'or ou des colliers de diamants. Quand le pauvre rêveur avait lentement savouré la magique beauté de ces scènes grandioses, quand il avait senti le charme de la nature pénétrer comme un baume vivifiant dans les plaies de son âme, il reportait ses regards vers la monotone cité où il allait passer la meilleure partie de ses jours ; dans la salutaire émotion qui le dominait alors, il se reprochait de n'avoir pas eu plus de patience avec ses concitoyens : « Et quand je rentrais, dit-il, dans l'enceinte de la ville, avec la joie intérieure que je venais de goûter, je tendais amicalement la main à chacun de mes voisins, et je saluais respectueusement M. le bourgmestre. »

Mais cette condescendance ne durait pas plus longtemps que le sentiment du bien-être moral qui dilatait son âme. Bientôt Zimmermann se retrouvait, comme un oiseau captif, à l'étroit dans sa cage sombre, et cette aspiration vers une existence plus large lui causait une amère souffrance.

Il passa quatorze années dans cette fatale agitation. La mélancolique rêverie, à laquelle il s'abandonnait dès sa jeunesse, prit de jour en jour un plus grand ascendant sur lui. Il s'éloigna des sociétés que sa position lui faisait un devoir de fréquenter, et se jeta avec une sorte de désespoir dans une austère retraite ; et plus il s'abandonnait à cette réclusion, plus l'image du monde s'assombrissait à ses yeux.

Cependant ses œuvres avaient eu du retentissement parmi les hommes les plus éclairés. On le citait en Suisse et en Allemagne, comme un savant médecin et comme un remarquable écrivain. Une épidémie ayant éclaté en Suisse, il la traita avec une rare habileté, et publia sur cette maladie un livre qui obtint un grand succès dans les Facultés.

Trois ans après, on lui offrit la place de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, et il l'accepta. A peine arrivé dans cette ville, il regrettait, par une des bizarreries de la nature humaine, la

morne cité où il avait tant souffert, et qu'il avait tant de fois maudite. Bientôt il eut le malheur de perdre sa femme, à laquelle il avait voué la plus tendre affection; puis il vit s'éteindre sous ses yeux, dans une invincible consomption, sa fille qu'il adorait. Il ne lui restait qu'un fils, dernier espoir de son cœur, dernier objet de ses vœux et de ses sollicitudes. Le ciel ne lui accorda pas la joie de le conserver.

A cinquante-deux ans, le malheureux Zimmermann, dépouillé par ces trois catastrophes de tout ce qui pouvait encore faire vibrer doucement quelques cordes dans son cœur, essaya de se rattacher aux pures joies de la vie en se mariant de nouveau. Il épousa la fille d'un de ses collègues; mais ni ce mariage, qui malgré la grande disproportion d'âge existant entre lui et sa jeune femme, ne lui causa jamais aucune jalousie, ni l'honorable position dont il jouissait, ni les témoignages de distinction qu'il recevait de toutes parts, ne purent subjuguer en lui cette mélancolie invétérée qui peu à peu prenait tous les caractères d'une noire misanthropie.

Pour comble de malheur, il se lança dans une polémique ardente, passionnée, où il attaquait un grand nombre de savants d'Allemagne. Cette dernière lutte acheva de l'accabler. Il tomba dans un état de fièvre misanthropique où il voyait se dresser devant lui de hideux fantômes, où il se sentait à tout instant saisi par des terreurs imaginaires qui le faisaient trembler. « Je cours risque, écrivait-il, en 1794, à son ami Tissot, d'être obligé de fuir bientôt comme un pauvre émigré, d'abandonner ma maison, avec la compagne de ma vie, sans savoir où reposer ma tête, sans trouver un lit pour y rendre le dernier soupir. »

Il était à cette époque dans un tel état de langueur qu'il avait besoin de recourir aux plus fortes potions de laudanum pour obtenir un peu de sommeil. Il essayait cependant encore d'accomplir ses devoirs de médecin; on le conduisait en voiture chez ses malades, mais il arrivait près d'eux tellement affaibli, que parfois en s'asseyant à table pour écrire une ordonnance, il s'évanouissait. Un

voyage dans le Holstein, qu'on lui prescrivit comme un moyen de distraction, ne lui procura qu'un faible soulagement. De retour à Hanovre, il tomba dans un marasme où toutes ses facultés s'éteignirent. Il se voyait, dans son délire, réduit à la dernière pénurie, condamné à mourir de faim. Ce sage philosophe, qui a exprimé dans ses livres tant de nobles pensées, qui a parlé en termes si touchants de la paix de l'âme, des charmes de la solitude, des salutaires effets du travail, cet homme dont les bienfaisants écrits ont ramené le calme et porté la consolation dans des âmes inquiètes et affligées mourut sans consolation.

J'ai été pendant quelque temps très-occupé des œuvres de Zimmermann, et en songeant à sa triste destinée, j'ai regardé avec un sentiment de pitié sa tombe dans le cimetière de Hanovre.

L'histoire des lettres m'a intéressé dans ce pays plus que la nature de la contrée, qui n'est pas imposante. Au nord, les mornes bruyères, les champs arides de Lunebourg, qui ont été vraisemblablement jadis inondés par le Wéser et l'Elbe, et dépouillés par ces fleuves de leur terre végétale; au sud, des plaines fertiles, mais d'un aspect peu pittoresque. Le Hanovre est presque en entier un pays plat, très-boisé, peu industriel, essentiellement agricole. On n'y trouve qu'un très-petit nombre de villes. La plus grande partie de la population est disséminée dans de petits villages.

Mais l'une de ces villes est Göttingue, où Georges II établit, en 1734, une université. L'une des plus jeunes parmi ces institutions scientifiques de l'Allemagne, elle en est promptement devenue l'une des plus célèbres. Georges II l'avait richement dotée; le baron de Munchausen, qui en fut le premier curateur, lui donna, dès son origine, une heureuse direction, et des hommes du premier mérite l'illustrèrent par leur enseignement.

En 1787, cette université célébrait son cinquantième anniversaire, et dans cette fête solennelle apparut une jeune fille de dix-sept ans, la fille du savant historien Aug. Schlözer, qui demandait à subir ses examens pour le doctorat. Elle s'avança modestement

dans la salle où siégeaient ses juges, au milieu d'une foule de curieux. Elle portait une robe blanche et un voile de mousseline, une fleur dans les cheveux, un bouquet à sa ceinture, comme une fiancée. N'allait-elle pas se fiancer avec le génie des lettres et des études? Son examen dura longtemps. Ses juges en faisaient une affaire sérieuse. Ils l'interrogèrent sur l'histoire ancienne et moderne, sur les mathématiques et la minéralogie, sur les antiquités grecques et romaines. Ils lui firent traduire à livre ouvert une ode d'Horace, et commenter un passage de Thucydide. Enfin, ils déclarèrent à l'unanimité qu'elle était digne de recevoir le diplôme du doctorat. On lui mit une couronne de lauriers sur la tête, et elle fut reconduite en triomphe dans sa demeure. Quelque temps après, elle se maria. Sa gloire universitaire n'en avait point fait une *Blue stocking*. Elle devint tout simplement une brave mère de famille et une bonne femme de ménage.

A cette époque, Göttingue comptait parmi ses professeurs : Schlözer, le père de cette jeune lauréate ; Heyne, à qui nous devons les excellentes éditions des principaux poëtes latins ; Michaelis, qui signala à Niebuhr toutes les questions qui devaient l'occuper dans son exploration de l'Arabie ; Kastner, qui écrivit l'histoire des mathématiques ; Gatterer, l'auteur de plusieurs ouvrages recommandables sur la chronologie et la diplomatique.

Du dix-huitième au dix-neuvième siècle et jusque dans les derniers temps, la renommée de Göttingue n'a fait que s'accroître. J'ai vu cette ville dans son plus beau temps, en 1834. Pas une autre université d'Allemagne ne possédait alors une réunion d'hommes plus distingués. Là étaient les deux frères Grimm, ces deux grands maîtres de la science philologique ; Dahlmann, Heeren, Gervinus, ces illustres historiens ; Blumenbach, un des chefs d'école de la physiologie ; Hugo, le célèbre jurisconsulte ; Gauss, l'un des premiers mathématiciens de l'Europe ; Ottried Müller, qui a pénétré avec un esprit si sagace dans le génie de la Grèce, et mon cher ami Wendt, qui remplaça Bouterweck dans une des chaires de la

faculté de philosophie, et publia plusieurs ouvrages où une vive et lucide pensée s'allie à une sage érudition. Tel est entre autres son tableau des principales époques de l'art.

De fatales turbulences politiques ont agité cette grande institution, et lui ont enlevé quelques-uns de ses meilleurs professeurs. Peu à peu cependant, elle a réparé ses désastres, elle en est revenue à la calme dignité de sa mission scientifique, et l'on y compte annuellement encore douze cents étudiants du Hanovre, du duché de Brunswick, du duché de Nassau et de diverses autres contrées de l'Allemagne.

Göttingue n'est qu'une petite ville de douze mille âmes; mais elle est agréablement située dans une plaine féconde arrosée par la Leine, parsemée de riants villages et de frais jardins. Cette petite ville offre aux disciples de la science des moyens d'instruction qu'on chercherait en vain dans plusieurs des grandes cités de l'Europe : un laboratoire de chimie, un cabinet d'anatomie et de physiologie, un cabinet de physique et de mathématiques, un laboratoire, une clinique, un jardin botanique, et une bibliothèque de trois cent mille volumes, l'une des bibliothèques les mieux composées que l'on puisse voir. Dans cette ville paraît encore un recueil périodique, rédigé par les professseurs de l'université. C'est le plus ancien des journaux littéraires de l'Allemagne. Enfin, il existe à Göttingue une académie divisée en trois classes : mathématiques, physique, historique. Les savants étrangers les plus éminents s'honorent d'y être associés comme membres correspondants.

Vers la fin du dix-huitième siècle, Göttingue a eu encore une autre célébrité par la publication de son *Almanach des Muses*, qui fut l'un des premiers indices d'une régénération dans la poésie allemande, jusque-là docilement asservie à l'imitation de la France. Au cénacle qui se réunit pour manifester cette pensée nationale appartenaient les deux comtes Stolberg, Voss, l'auteur de l'idyllique poëme de *Louise*, Hölty, Leisewitz et Bürger, le pauvre Bürger, le Burns de l'Allemagne.

« Les morts vont vite, » a-t-il dit dans sa ballade de Lénor.

Et lui, il fut bien vite emporté aussi par la froide main de la mort. Il fut subjugué par un fatal amour, entraîné dans de faux calculs, obsédé par les soucis matériels, et cruellement déçu par un second mariage. Son histoire est une triste page à joindre au martyrologe de la littérature. Mais, tant qu'il y aura en Allemagne un sentiment de poésie, on relira ses chants d'amour et ses ballades.

CHAPITRE SEIZIÈME

Brunswick. — Formation de ce duché. — Sa population. — La ville de Brunswick. — Ses monuments. — Son industrie. — Le libraire Viewey. — Campe. — Le Harz. — Son aspect. — Ses légendes. — La nuit du 1er mai. — Le sabbat des sorcières. — Boguet, le grand juge de la sorcellerie. — Le Brocken. — Production et population du Brocken. — Villes et villages. — Goslar. — Quedlinbourg. — Le chien de l'abbesse. — Le couvent. — Magdebourg. — Les villes fortifiées. — La cathédrale. — La statue d'Othon.

En une heure et demie, le chemin de fer de Hanovre me transporte dans une autre des anciennes possessions de la noble maison des Guelfes, dans la capitale du Brunswick.

Au seizième siècle, à la mort du duc Ernest, les domaines qui appartenaient encore à cette maison, après ses désastres et ses nombreux amoindrissements, furent divisés en deux parts. L'héritage de la branche cadette est devenu l'électorat, puis le royaume de Hanovre ; l'héritage de la branche aînée ne s'est pas agrandi. C'est le duché de Brunswick, un petit duché qui n'occupe que le seizième rang dans les États de la Confédération germanique, et ne renferme pas plus de deux cent cinquante mille âmes.

Sa capitale est petite aussi, plus petite que Hanovre. On y compte environ trente mille habitants. Jadis elle occupait une place assez considérable parmi les cités commerciales de la Hanse. D'autres villes lui ont enlevé peu à peu ses priviléges commerciaux, mais elle est la résidence des principaux fonctionnaires du pays, des généraux, d'une armée de quatre mille hommes, et de

son souverain. Voilà sa gloire actuelle, et quand on voit son gigantesque palais, on dirait qu'il a été édifié pour une famille d'empereurs. En 1830, le château habité par le prince régnant fut incendié dans un soulèvement populaire. Le prince s'enfuit, et fut remplacé sur le trône par son frère Guillaume. Le premier soin du nouveau souverain fut de faire construire cette colossale demeure. Le peuple de Brunswick avait voulu se donner la joie d'une révolution. Il eut à payer plusieurs millions pour réparer les sottises de ses jours d'effervescence. On doit s'estimer heureux quand il n'en coûte pas plus pour se donner l'agrément d'une révolution. A ce jeu redoutable, combien de gens courent risque de perdre leur vie, ou, ce qui est pis encore, leur dignité. Sans qu'il soit besoin de recourir aux temps anciens, nous en trouvons assez de tristes preuves dans l'histoire des derniers bouleversements de l'Europe.

Ce qui me plaît plus que ce nouveau château, dont la colossale étendue est si peu en harmonie avec l'exiguïté du pays qu'il régit, ce sont les anciennes rues et les anciens monuments de Brunswick. On dit que cette ville fut fondée vers l'an 1000 par le prince Bruno, qui lui donna son nom : *Brunovicus*, dont les Allemands ont fait Braunschweig. Le nom de Brunswick, que nous avons adopté, est devenu assez célèbre, dans les premières années de nos désordres révolutionnaires, par le fameux manifeste du duc de Brunswick.

En 1806, nos soldats s'emparèrent de cette principauté, qui, quinze mois auparavant, lançait si hardiment son cri de guerre contre la France. Le chef des armées coalisées, Charles-Guillaume de Brunswick, qui en 1792 pénétrait jusque dans les plaines de la Champagne, se retrouvait encore en 1806 à la bataille d'Auerstadt. Il y fut blessé, et mourut quelques jours après. Il avait un fils qui resta fidèle au drapeau paternel, et fut tué dans les champs de Waterloo.

Henri le Lion, le chef le plus illustre de la maison des Guelfes, le vaillant soldat, l'ambitieux conquérant, le religieux pèlerin, aimait la petite cité naissante de Brunswick, et il y a laissé plus

d'un témoignage visible de son affection, et le peuple se plaît à conserver les vestiges de cet homme héroïque.

Tous les peuples, petits ou grands, ont dans leurs annales une page dont ils s'enorgueillissent, un nom qui les charme, un souverain dont ils se font une image idéale. Henri le Lion est pour Brunswick cette figure idéale. Les vieilles chroniques relatent ses combats et ses victoires; les légendes nationales lui attribuent des aventures fabuleuses; les pierres même proclament sa gloire.

La cathédrale de Brunswick a été construite par lui, et sur les restes de cet édifice solennel s'élève son tombeau et celui de sa noble épouse, la fille du roi d'Angleterre, la princesse Mathilde. Le château de Dankwarderode, maintenant converti en caserne, fut aussi achevé par lui, et à l'entrée de cette citadelle il plaça le lion en bronze dont l'image est restée liée à son nom, comme un symbole de son courage.

Plusieurs vieilles maisons de Brunswick surprennent agréablement, par leur structure pittoresque et par leurs sculptures, les regards du voyageur. Plusieurs édifices du moyen âge méritent l'attention de l'archéologue. Tel est, entre autres, l'hôtel de ville avec ses neuf piliers, sur lesquels s'élèvent les statues de neuf empereurs d'Allemagne, et la fontaine en bronze de l'Altmarkt avec ses figures mythologiques et bibliques.

Brunswick n'a plus l'importance commerciale dont elle a joui jadis, quand elle était un des chefs-lieux du district de la Hanse; mais elle ne s'est point laissé décourager, cette bonne petite ville de Brunswick, par l'influence funeste des événements. A défaut du vaste mouvement d'importation et d'exportation auquel elle participait autrefois, elle s'est mise à spéculer sur les appétits gastronomiques des Allemands, appétits superbes dans leurs facultés d'absorption, très-peu difficiles en ce qui touche à la qualité de leurs aliments.

Brunswick s'est fait, dans l'empire germanique, une réputation par ses fabriques de tabac, ces affreuses parodies des *cigarrerias* de la Havane; par sa préparation de chicorée, cette horrible adjonction

de l'aromatique grain de café ; par ses saucissons, qui aiguisent la soif des buveurs ; par ses oies salées, qui ont la même efficacité ; enfin par une bière particulière qu'on appelle la Mumme, une bière épaisse, qui a un tel renom, que l'aristocratique lady Montagu l'a signalée elle-même dans sa correspondance et l'a proclamée la meilleure bière du monde [1].

Mais Brunswick a aussi des établissements pour les besoins de l'esprit : une bibliothèque, des gymnases, un musée qui renferme quelques curieux objets d'art, quelques tableaux recommandables, principalement des tableaux de l'école flamande, et plusieurs belles librairies, entre autres celle de M. Viewey, à laquelle appartient la propriété exclusive d'une des plus charmantes compositions de Goëthe. Un jour le grand poëte entre chez M. Viewey, qui était un de ses amis, et lui dit en riant :

— Combien voulez-vous me donner de ce manuscrit que j'ai là dans ma poche?

— A tout hasard?

— A tout hasard.

— Quatre cents ducats.

— Soit. Voilà mon œuvre.

C'était le manuscrit d'*Hermann et Dorothée*.

Dans le jardin de cet intelligent éditeur est enseveli Campe, l'auteur du *Robinson suisse*, le plus habile, le plus populaire de tous les imitateurs de Daniel de Foe. Dans cette ville a vécu Auguste Lafontaine, le naïf auteur d'une collection de doux et vertueux romans qui ont attendri tant de jeunes filles. Les romans sont, comme la plupart des choses de ce monde, soumis aux fluctuations des circonstances, aux éphémères variations de la mode. Il fut un temps où Auguste Lafontaine était l'un des écrivains les

1. I have not forgotten to drink your health here in Mume, which I think very well deserves its reputation of being the best in the world.

Brunswick, 1716.

plus recherchés et des plus populaires de l'Allemagne. Mais l'Allemagne a fait des progrès. Nos scènes dramatiques, nos grands coups d'épée et de poignard, nos pathétiques tableaux de rapt, d'assassinat et d'adultère lui ont fait comprendre l'inanité des chastes images qui la délectaient autrefois. Eugène Sue a détrôné le candide Auguste Lafontaine. Pauvre chère Allemagne ! Par bonheur, elle a plus d'un antidote pour la sauver des périls de cette infiltration.

Dans cette ville de Brunswick a vécu aussi Lessing, le sagace, le savant, le premier des réformateurs de la littérature allemande. Il fut appelé dans ce pays par le duc Charles, qui lui donna l'emploi de bibliothécaire dans son château de Wolfenbüttel, avec un modique traitement, et il vécut, d'une vie de souffrance et de résignation, dans le cercle de cette petite cour où il se sentait si à l'étroit et dans l'humilité de sa condition. On lui a consacré, sur une des places de Brunswick, une statue en bronze sur un piédestal de marbre. Combien d'hommes qui n'ont conquis que par la mort la justice qui leur fut refusée pendant leur vie.

Brunswick s'élève dans une situation agréable, au sein d'une plaine fertile sillonnée par l'Ocker, qui se divise là en cinq rameaux, en face des cimes bleuâtres du Harz.

Le Harz est un district montagneux de vingt-huit lieues de longueur et de dix à douze lieues de largeur. Sur ce petit espace, on peut voir flotter le drapeau et étudier le régime administratif de quatre souverainetés. Le Harz appartient au royaume de Hanovre, à la Prusse, au duché de Brunswick et à la principauté d'Anhalt-Bernbourg.

Elles ne sont pas hautes ces montagnes du Harz. La sommité qui les domine n'a pas plus de trois mille six cents pieds. Mais elles s'élèvent isolément, à la surface de l'immense plaine, comme des îles à la surface d'une vaste nappe d'eau, et, par là, elles doivent nécessairement étonner les regards des habitants de cette contrée. Ce sont les Alpes de l'Allemagne du Nord, ce sont les

Cordillères qui séparent l'océan Pacifique du Mecklembourg, de l'océan Atlantique de la Prusse et de la Saxe, et la cime du Brocken est leur Cimboraçao. Le peuple des terres plates, émerveillé de l'aspect de ces masses de rocs et de ces cimes escarpées, en a fait, selon l'expression du poëte, la région des rêves et des enchantements. Il les a peuplées d'une quantité d'êtres surnaturels et de génies fantastiques. Dans les cavités du Harz, comme dans celles de la Styrie et du pays de Saltzbourg, sont les nains industrieux qui forgent les précieux métaux et célèbrent leurs fêtes de famille sous des voûtes revêtues d'or et de diamants. Sur la crête des montagnes sont des magiciennes qui, au gré de leur fantaisie, assemblent les nuages, déchaînent les vents, conjurent les tempêtes. Sur le plateau du Hubichenstein est un être bizarre, fantasque et puissant comme le Rubezahl des Riesengebirge. Comme lui, il peut prendre toutes sortes de formes différentes. Comme lui, il punit rigoureusement ceux qui osent se railler de son pouvoir, et se plaît à venir en aide à ceux qui l'invoquent avec une humble confiance. Un jour, un téméraire jeune homme avait osé monter jusqu'à la pointe du Hubichenstein, qui est le trône de ce dominateur du Harz ; il s'y trouva tout à coup saisi d'une émotion inconcevable qui paralysait ses forces et son courage. D'un regard effaré, il mesurait la hauteur du roc qu'il avait gravi, et ne pouvait faire un pas pour en descendre. Il resta là tout un jour et toute une nuit, éperdu, désespéré. A la fin, le redoutable souverain du Hubichenstein eut pitié de lui. Il fit un signe, et aussitôt une troupe de nains agiles s'élancèrent sur le roc escarpé, prirent le pauvre jeune homme dans leurs bras et le portèrent sur le sentier qui conduisait à sa demeure.

Mais le Harz a une autre célébrité que les Alpes de Styrie et d'Illyrie, les Riesengebirge et l'Erzgebirge. C'est là, c'est sur la cime de son Brocken que jadis les sorcières d'Allemagne célébraient leur sabbat. Plusieurs fois, dans le cours de l'année, elles allaient sur cette montagne recevoir les instructions de leur maître, le diable.

Mais leur grande séance était celle de la *Walpurgisnacht* (la nuit du 1er mai).

En cette nuit de mai, dont le nom seul éveille dans l'esprit tant d'idées poétiques, les maudites sorcières, comme pour protester contre cette poésie des champs, des oiseaux et des soupirs des amoureux, des fraîches beautés du ciel rasséréné, des champs en fleur, de la nature régénérée, les maudites sorcières s'élançaient sur leur manche à balai, par le tuyau de leur cheminée, et, de tous les côtés, voltigeaient dans les airs, et se réunissaient sur l'aride plateau du Brocken. Là, elles commençaient par se plonger dans un étang rempli de reptiles immondes, et le démon, qui rit de tout, s'amusait de les voir barboter dans cette eau fétide. Après ce bain, elles s'avançaient en procession vers un roc qu'on appelle encore la Chaise du diable, et où trônait leur maître infernal, quelquefois sous la forme d'un élégant cavalier, comme Méphistophélès, dégradé seulement par deux cornes plantées sur sa tête et par deux pieds fourchus, quelquefois sous la forme d'un bouc. Elles baisaient tour à tour majestueusement le noir talon de leur souverain, puis elles lui racontaient leurs maléfices, et lui demandaient ses conseils. Quand ces récits et ces enseignements de sorcellerie étaient finis, un chat miaulait, un corbeau croassait, un singe prenait entre ses pattes un violon diabolique façonné avec la tête desséchée d'un cheval et les crins d'un sanglier, un renard soufflait dans un ossement creux simulant une clarinette, un ours faisait la basse, et toute la hideuse cohorte se mettait à danser en cercle autour du diable, qui à tout instant pressait la mesure de son effroyable orchestre, excitait les évolutions de cette ronde désordonnée, gourmandant les vieilles, encourageant les jeunes. Ensuite, les sorcières fatiguées s'asseyaient sur le sol humide du Brocken. Le démon, qui les avait conviées à ce bal et qui tenait à leur laisser un agréable souvenir de cette réunion, leur faisait servir des rôtis de crapauds, des salmis de vipères, des compotes d'araignées et des verres d'absinthe, après quoi elles

remontaient sur leurs balais pour rentrer dans leurs demeures avant l'aube.

Que si l'on nous demande comment nous pouvons connaître ces détails, nous qui n'avons nullement la prétention d'être sorcier, et qui n'avons pu voir le diable que comme on le voit parfois dans le monde, sous un habit superbe, sous une robe écarlate qui cache un être diabolique, un être sans cœur et sans honneur, nous dirons que les danseuses de la Walpurgisnacht ont elles-mêmes révélé les mystères de leurs conférences. En France, on a arrêté et soumis à la question un grand nombre de sorcières. Dans mon cher pays de Franche-Comté, on a vu paraître, au commencement du dix-septième siècle, un livre qui nous donne les notions les plus précises sur l'enrôlement de ces cohortes de magiciennes et sur leurs exécrables manœuvres. Cet ouvrage, dont il fut fait en peu de temps trois éditions, et qui est devenu fort rare, a pour titre : *Discours des sorciers, avec six advis en faict de sorcellerie, et une Instruction pour un juge en semblable matière,* par H. Boguet, Dolois, grand juge en la terre de Saint-Oyan-de-Joux, dicté de Saint-Claude en la comté de Bourgogne.

Quel homme que ce Boguet ! Quelle foi il a dans sa mission ! Quelle habileté pratique dans ses recherches ! Quelle fermeté dans ses arrêts ! Après avoir été repoussé par les conseillers du parlement de Dôle, qui le jugeaient indigne d'entrer dans leur noble corporation, il avait fini par se faire une réputation imposante ; et on venait le consulter dans tous les procès de sorcellerie, comme on consulte, dans un cas difficile, les grands criminalistes. C'était là son rôle, sa spécialité ; il connaissait les sorciers au premier coup d'œil, il savait le moyen de les attaquer, de les émouvoir ; il pouvait interpréter leurs gestes, leurs regards, leurs inflexions de voix, tant il était habile et sûr de lui-même en pareil cas.

L'Allemagne a eu aussi ses Boguet qui ont fait incarcérer un grand nombre de sorcières, qui les ont interrogées, à l'aide du fouet, des tenailles et des autres instruments de torture, et qui,

avant de les condamner au feu, ont obtenu d'elles l'aveu explicite de leurs méfaits et de leurs expéditions nocturnes.

Si les malheureuses femmes d'Allemagne qui auraient eu quelque penchant pour cette sinistre vocation en ont été détournées par les traditions de ces arrêts expéditifs, ou si le diable, au temps où nous vivons, fait assez facilement ses conquêtes, dans notre pauvre monde fragile, pour qu'il n'ait plus besoin de convoquer ses auxiliaires sur le froid plateau du Harz, je ne sais. Mais le fait est que j'ai cheminé jusqu'à la cime du Brocken, que j'y ai passé toute une journée, et que je n'y ai pas vu la moindre sorcière, si ce n'est pourtant deux belles jeunes filles de Göttingue, qui se promenaient là avec leurs fiancés. Par la douceur de leurs yeux bleus, par le charme de leur sourire, par le timbre argenté de leurs voix, par la fascination de leur juvénile gaieté, il est bien certain qu'elles pourraient opérer plus d'une sorcellerie; mais j'espère que, pour cette dangereuse faculté, elles ne seront arrêtées par aucun Boguet et ne subiront aucune sentence cruelle.

Avant de monter au haut du Brocken, j'avais relu la scène de Faust dans laquelle Goëthe a représenté les ombres sinistres, le tumulte, la fantasmagorie de la Walpurgisnacht. Par là, je voulais me préparer à d'étranges apparitions, mais je dois dire que sur ce théâtre des sataniques sabbats, je n'ai vu qu'un très-prosaïque spectacle. Un plateau humide, dénudé, parsemé seulement d'un peu d'herbe et de quelques broussailles; au milieu de cette terre aride, une bonne auberge, qui, malgré son isolement au sommet d'une montagne, n'en est point encore venue, comme les auberges de la Suisse, à rançonner impitoyablement la curiosité des voyageurs; qui, au contraire, leur offre pour un prix modique, une chambre assez confortable, la savoureuse *mumme* de Brunswick, les saucissons de Göttingue, et le gibier de la forêt. Dans cet estimable caravansérail, il y a un album sur lequel les touristes sont invités à inscrire leur nom. La plupart ne manquent pas d'y consigner, pour l'enseignement de la postérité, l'expression de leurs émotions. On

évalue à deux mille environ, le nombre des curieux qui visitent annuellement le magique Brocken. Ce que ces deux mille individus de toute sorte, étudiants, bourgeois, soldats et marchands, ont laissé là de mauvaise prose et de mauvais vers, je n'essayerai pas de le dire. En quelque lieu qu'on ouvre un registre à la pensée de tout venant, on peut être sûr qu'on en fera un curieux recueil des vanités et des sottises humaines. Le registre du Brocken n'est point comme celui du Righi, décoré de rêveries sentimentales, d'une foule de jeunes miss voyageant avec les mélodies de Thomas Moore, et les romans de lady Bury. Mais en revanche, on y trouve une quantité de protestations d'amour, de chiffres enlacés dans des couronnes de roses, de pauvres cœurs dolents traversés d'une flèche, et, çà et là, quelque boutade humoristique, telle que celle-ci :

Es lebe der Brocken, mein Madchen und ich,
Der Brocken für alle, mein Madchen für mich.

« Vive le Brocken, ma maîtresse et moi, le Brocken pour tous, ma maîtresse pour moi. »

Der Broken hat
Wie man diess oft
Bei Grossen findet
Den Fuss in schlamm
Das herz von stein
Den Kopf voll Wind.

Le Brocken a, de même que bien des grands : les pieds dans la boue, le cœur de roc, la tête au vent.

La vraie magie du Brocken est dans le panorama dont on jouit à la cime de cette montagne, qui s'élève comme une pyramide, à trois mille six cents pieds au milieu d'une terre plate comme la Hollande. Un Allemand a calculé que de là, quand le ciel est clair et l'horizon dégagé de nuages, on peut voir un espace qui, par son étendue, représente la centième partie de l'Europe, et la onze mil-

lième partie du globe. Le fait est que de là le regard plane sur les domaines de deux royaumes, de plusieurs principautés, sur une population de six millions d'hommes. Un voyageur prétend même qu'à l'aide d'une lunette d'approche on peut découvrir, d'un côté, les murs de Hambourg, et de l'autre, la cime de l'Erzgebirge.

Mais il ne faut point s'attendre à trouver dans le Harz ces imposantes beautés de la nature qui étonnent les yeux et l'imagination dans l'exploration des hautes montagnes; ni cascades, ni glaciers, ni ces fraîches et riantes vallées qui se déroulent entre des remparts de rocs sauvages, et fleurissent au pied des sommités, couvertes de neiges éternelles. On n'y voit pas, comme en Suisse et au Tyrol, ces vastes pâturages où paissent de gras troupeaux, ni les beaux lacs limpides, ni le chalet pittoresque. Le Harz est à sa base et sur ses flancs entouré d'une épaisse forêt de sapins, d'où lui est venu son nom : *hart* (bois). Plus haut sont les arbustes chétifs, plus haut la mousse d'Islande. Le sol, en partie humide, en partie sablonneux, ne produit que de maigres récoltes d'avoine, d'orge, de pommes de terre. La principale richesse du Harz est dans les entrailles de ce sol, dans les différentes mines que l'on a commencé à creuser, il y a près de huit siècles, et qui comptent encore un grand nombre d'ouvriers. Il y a là des mines de cobalt, d'arsenic, de bismuth, de zinc, une mine d'or, mais qui est maintenant à peu près épuisée, une mine d'argent où l'on trouve encore quelques bonnes veines. Les principales mines sont celles de plomb, de cuivre et de fer. Celle-ci produit annuellement deux cent mille quintaux d'un métal excellent, supérieur même, dit-on, à celui de la Suède.

On compte dans les montagnes du Harz environ soixante-dix mille habitants. La plupart sont employés à l'exploitation des mines, ou à celle des bois. Les uns descendent le matin avec leurs marteaux dans les cavités profondes et n'en sortent que le soir; les autres s'installent dans des huttes solitaires, près des bûchers qu'ils ont élevés pour faire du charbon. Les femmes seules restent au logis et s'efforcent aussi, par diverses petites industries, de gagner

quelque argent. Mais à voir ces habitations grossièrement construites, avec du limon et des branches d'arbres, il est aisé de reconnaître que ni le labeur du père de famille ni celui de la femme n'est ici très-lucratif, et l'on éprouve une triste impression à traverser ces villages du Harz, dans les jours de la semaine, quand les hommes les ont quittés, ceux-ci pour s'en aller équarrir les tiges des sapins, ceux-là pour descendre dans les grottes ténébreuses. On dirait des villages dépeuplés de leur population virile par le fléau d'une guerre. Le dimanche seulement il y a là une joyeuse animation. Les bûcherons rentrent au logis; les mineurs sont heureux de respirer le grand air et de jouir de la lumière du soleil. Le samedi soir, ils ont reçu le salaire de leur semaine; ils en dépensent une partie au cabaret. Hélas! les pauvres gens! à la fin de leur triste captivité, qui pourrait les en blâmer? Les puritains anglais ont fait du dimanche un jour de contrainte, de prescription austère, d'ennui et de tristesse. Les honnêtes et laborieux ouvriers d'Allemagne en font un jour de repos, de gaieté et de libre expansion. De quel côté est la loi de Dieu? Je ne puis croire qu'elle soit du côté des sombres méthodistes.

Le Harz avec ses bois et ses mines a éveillé, dès les temps anciens, la convoitise des ducs et des margraves. Il a été, à différentes époques, envahi, subjugué, puis divisé en plusieurs districts seigneuriaux. Çà et là apparaissent encore les tours et les remparts en ruine des avides châtelains qui se disputaient la possession de ce terrain et les produits de ces veines métalliques. Là s'élèvent aussi quelques petites villes qui jadis ont eu un certain renom, et qui gardent encore plusieurs des monuments de leur ancienne prospérité. Telle est, entre autres, la bourgade de Barnmel, bâtie près d'une mine féconde, ouverte au dixième siècle, et maintenant à demi épuisée; Goslar, qui fut, comme Augsbourg et Francfort, une libre cité impériale, une des associées de la Hanse, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un modeste chef-lieu de district; Clausthale, qui est la résidence du vrai roi du Harz, du directeur des mines

hanovriennes, et Wernigerode, qui, quelle que soit sa fortune, attirera toujours l'attention par sa charmante situation dans une fraîche vallée.

Près du Harz sont deux autres villes dont les noms sont inscrits dans les pages les plus mémorables de l'histoire d'Allemagne. Sur le coteau qui domine la cité actuelle de Quedlinbourg, l'empereur Othon Ier fonda un couvent de femmes qui a été un des couvents célèbres du moyen âge. Sa pieuse fille Mathilde, qui en fut la première abbesse, avait, dit la tradition, un épagneul qui lui était extrêmement cher, et à juste titre, car ce petit chien, doué d'un merveilleux instinct de sagesse, la tirait par sa robe, quand elle négligeait un de ses devoirs, et aboyait d'une façon lamentable, quand elle était exposée à quelque mauvaise tentation. Ce fidèle petit chien s'appelait Quedl, et pour honorer ce nom, elle le donna à la ville qui peu à peu s'élevait autour du monastère. Si Quedlinbourg n'est pas satisfaite de cette étymologie, elle a tort. Il y a des histoires de chiens qui méritent mieux une commémoration que des histoires d'hommes illustres.

Il fut le seul de son espèce, le vertueux Quedl, et probablement, s'il avait eu une progéniture, elle aurait en vain jappé, aboyé, gémi, lorsqu'au dix-huitième siècle on vit entrer dans le cloître de l'austère Mathilde une jeune femme qui bientôt y fut investie de la dignité de coadjutrice. C'était une des héroïnes des galantes cours de Hanovre et de Dresde, c'était la vive, la spirituelle, la charmante comtesse de Königsmark, qui, un instant, captiva le volage Frédéric-Auguste, et fut la mère d'un aventureux et vaillant soldat, le maréchal de Saxe. Elle ne résida guère dans la religieuse maison où elle avait cherché un refuge, après ses déceptions. Elle était à tout instant ressaisie par son amour du monde, entraînée au dehors par un nouvel espoir, par une fête, par un joyeux caprice ou un ambitieux désir. Elle mourut cependant dans ce monastère qu'elle avait tant de fois déserté. Elle avait alors cinquante-huit ans. Son corps, déposé dans un caveau, fut préservé de la corrup-

tion par la fraîcheur de l'air, et longtemps encore, dit-on, sa figure conserva les traces de cette beauté qui avait fasciné tant de regards et fait palpiter tant de cœurs.

Le couvent de Quedlinbourg, magnifiquement doté par Othon Ier, enrichi encore par ses successeurs, adopta, en 1539, le protestantisme, et fut supprimé en 1803. Il a été, en 1814, réuni avec ses anciennes dépendances au district de Magdebourg.

Cette vieille cité de Magdebourg, dont la fondation remonte jusqu'au sixième siècle, est, dit-on, à présent l'une des premières citadelles de la Prusse. Tant pis pour elle, puisqu'il paraît démontré que nulle citadelle n'est réellement plus imprenable ; la plus forte n'aura donc d'autre gloire que de souffrir de plus cruelles rigueurs en résistant plus longtemps aux assauts de l'ennemi, ou la honte de céder trop vite à un fatal découragement. J'ai l'air de faire un paradoxe, mais je trouve dans l'histoire de Magdebourg même la double preuve de mon assertion.

En 1631, cette cité protestante était assiégée par les Impériaux. Elle se défendit intrépidement pendant trois mois. Elle comptait sur le secours de Gustave-Adolphe, qui ne put se mettre en marche assez vite pour la sauver. Le 10 mai, elle succomba, et fut envahie par une armée furibonde, incendiée, dévastée, saccagée.

En 1806, elle avait une garnison de vingt mille hommes, commandée par un général qui jurait de ne pas se rendre avant de sentir son mouchoir brûler dans sa poche. Après quinze jours de bombardement, elle se rendit cependant à nos troupes, et cette facile reddition entraîna celle de Spandau, de Küstrin, de Stettin, de toutes les principales citadelles de la Prusse.

A quoi servent donc les villes fortifiées, si ce n'est à occuper des ingénieurs, des maçons, des terrassiers ; à imposer en temps de paix une gêne journalière à ceux qui résident dans ces enceintes

de remparts, et à faire, en temps de guerre, égorger un plus grand nombre d'hommes ?

Ah ! s'il est vrai, comme le prétendent certains philosophes, qu'après avoir déjà vécu dans ce monde nous devons y revenir, je voudrais y revenir quand il n'y aura plus ni bastions, ni forteresses, ni octrois, ni aucune de ces barrières qui entravent les libres mouvements de l'homme.

Magdebourg est, du reste, une ville importante. Avec sa garnison, elle ne renferme pas moins de soixante-dix mille habitants. Grâce à l'Elbe qui la traverse, aux chemins de fer qui s'y rejoignent de plusieurs côtés, elle fait un commerce considérable. Elle est la capitale d'une vaste province, la résidence d'un grand nombre de fonctionnaires, et elle a une cathédrale qui mérite d'être comptée au nombre des plus beaux monuments gothiques de l'Allemagne. Une partie de cet édifice date du commencement du treizième siècle, sa construction se prolongea jusqu'en 1360. Ses deux tours ne furent achevées qu'en 1520. Sous le règne de Guillaume III, il a été entièrement et habilement restauré.

Dans l'effervescence de la réformation, dans les guerres politiques et religieuses dont Magdebourg a été, comme tant d'autres villes, la victime, sa vénérable cathédrale a été plus d'une fois outragée et dévalisée. Elle a conservé cependant quelques-uns de ses précieux ornements : son magnifique baptistère, taillé dans un énorme bloc de marbre d'Orient ; sa chaire, remarquable par ses délicates ciselures ; sa jolie chapelle, consacrée à la mémoire de l'empereur Othon, et le tombeau de l'archevêque Ernest, sculpté de la main même de Pierre Vischer, le grand artiste de Nuremberg.

Sur l'Altmarkt s'élève la statue d'Othon, revêtu de ses ornements impériaux. Elle date d'une époque antérieure à la fondation même de la cathédrale. Plus tard, elle a été surmontée d'une coupole soutenue par huit piliers gothiques.

Cette statue, cette église, voilà ce qu'on ne doit pas manquer de

voir à Magdebourg. Cette cité de marchands et de soldats n'a, du reste, point d'autres richesses artistiques. Elle m'a semblé morne et fastidieuse. Après avoir erré pendant plusieurs heures dans ses longues rues étroites, j'avais hâte de la quitter, et de reprendre le chemin de fer, qui devait me conduire dans une ville d'une tout autre nature, dans la poétique ville de Weimar.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Le duché de Weimar. — Ses princes. — La ville de Weimar en 1820. — Charles-Auguste. — Wieland. — Herder. — Schiller. — Göthe. — Caractère de Weimar. — Mœurs des habitants. — La cour du grand-duc. — Les dîners au château. — Iéna. — Les étudiants. — Turbulences libérales. — Sand. — Décadence de l'université. — La Wartbourg. — — Les Minnesinger. — Luther. — Sainte Élisabeth. — Sa légende. — Les croyances du peuple décrites par M. de Montalembert. — Eisenach.

Le duché de Weimar est un des morcellements de la Saxe, un des domaines que Charles-Quint voulut bien laisser au malheureux Jean-Frédéric après la bataille de Muhlberg, dont nous avons parlé dans un chapitre précédent.

A la suite de divers partages de famille, il fut définitivement constitué au dix-septième siècle. Le chef de la dynastie actuelle de Weimar, qu'on appelle la branche Ernestine de Saxe, fut le duc Guillaume, né en 1598, mort en 1662. Il était le frère aîné du célèbre Bernard, qui, au lendemain du combat de Lutzen où périt Gustave-Adolphe, devint le principal chef de la ligue protestante. Le duc Guillaume se jeta vaillamment aussi dans cette effroyable guerre de Trente ans. Il espérait ajouter à ses domaines une partie de la Thuringe et de la Franconie; mais le traité de Westphalie ne lui accorda aucun agrandissement. Sa principauté resta concentrée dans ses anciennes limites. Deux héritages seulement l'élargirent; en 1690, elle acquit par l'extinction d'une famille régnante le district d'Iéna; en 1741, celui d'Eisenach.

Tel est encore aujourd'hui le cercle de ses possessions.

Cette principauté, dont le souverain porte le titre de grand-duc, est un des plus petits États de l'Allemagne. Son étendue est de soixante-sept milles carrés, sa population de deux cent cinquante mille âmes. Ses revenus s'élèvent à environ six millions cinq cent mille francs. La négligente administration, la prodigalité de quelques-uns de ses princes et les funestes conséquences des guerres l'ont grevé d'une dette de quatorze millions.

Sa capitale ne renferme pas plus de douze mille habitants. Vers la fin du siècle dernier, elle avait une si chétive apparence qu'elle ressemblait, dit Herder dans une de ses lettres, à un village plus qu'à une ville.

Le parc qui est aujourd'hui un de ses ornements n'existait pas. Il fut créé par Göthe et par Charles-Auguste. L'esplanade, couverte à présent de larges habitations, était en 1803 une promenade sur laquelle on ne voyait qu'une maison solitaire à un seul étage, la maison décorée maintenant de cette inscription : *Ici demeura Schiller*.

Un voyageur anglais, qui en 1820 visita Weimar, en fait encore un triste tableau. « Ici la nature, dit-il, ni l'art n'ont embelli cette résidence. On n'y voit point une seule rue droite, et pas un édifice remarquable. Elle a l'aspect d'un grand village ; en quelques minutes on la traverse, et l'on se trouve en pleine campagne. »

Douze ans après, je visitais aussi Weimar, et le jugement de M. Russell me paraissait bien rigoureux. Weimar est, il est vrai, une petite ville peu industrieuse, peu animée, habitée par de modestes marchands, par des fonctionnaires qui ne reçoivent qu'un modique traitement, par une noblesse qui n'est pas riche ; mais plusieurs de ses nouvelles rues, son esplanade, son Graben, son théâtre, son château, et plusieurs autres de ses édifices ne dépareraient point une cité considérable.

Au reste, qu'importe la longueur des rues et la structure des édifices de Weimar? Ils ne s'inquiètent guère de ses ornements

matériels ceux qui connaissent sa gloire littéraire. Et qui ne la connaît? qui ne sait la célébrité dont elle a joui par la réunion de ses hommes de génie? Là brillèrent les rayons les plus éclatants du siècle d'Auguste de l'Allemagne. Là fut, comme on l'a dit, l'Athènes du Nord. Là vécurent à la fois Wieland, Herder, Schiller, Göthe.

Wieland, le galant auteur d'*Oberon*, le Voltaire germanique, moins caustique et moins spirituel que notre Voltaire, mais plus savant et plus pur.

Herder, qui, dans une œuvre à jamais mémorable, traça à grands traits la philosophie de l'histoire, qui par ses recherches intelligentes raviva le sentiment de la poésie populaire, qui par la variété et la fécondité de ses œuvres exerça une grande influence sur le développement intellectuel de l'Allemagne.

Schiller et Göthe, que le monde entier connaît.

Weimar a dû son premier éclat à la princesse Amélie, une jeune veuve de dix-huit ans, qui en 1758 fut chargée de la regence du duché. Elle aimait les hommes d'esprit; elle en attira plusieurs autour d'elle, entre autres le comte de Görtz, le major Knebel, et l'actif et intelligent Bertuch, et Wieland, à qui elle témoigna toujours une bienveillance particulière.

En 1775, son fils Charles-Auguste monta sur le trône. Il vécut jusqu'en 1828. C'est sous son règne que Weimar atteignit à son plus haut degré de splendeur. A tout instant, cette petite capitale d'une petite principauté attirait l'attention par quelque nouvelle production littéraire, et de toutes parts on venait voir ces hommes dont on admirait les œuvres. Néophytes de la science, poëtes et critiques, gens du monde, Allemands et étrangers, se mettaient en marche pour contempler de leurs propres yeux les grands écrivains de Weimar. « On nous regarde, disait l'humoristique Wieland, comme des bêtes curieuses, dans la cage desquelles on peut entrer sans crainte. »

Parmi ces pèlerins de la poésie, il en était plus d'un qui ne pou-

vait arriver à Weimar dans une bonne calèche, comme madame de Staël, ou le riche Anglais M. Gore, mais qui au contraire apparaissait dans un état piteux. Bertuch, le trésorier du grand-duc, disait qu'il avait dans ses registres un compte spécial d'achats de bas, de souliers et de vêtements pour ces beaux esprits que la passion des lettres entraînait vers Weimar, et que la fortune traitait rigoureusement.

Plus d'un de ces nombreux voyageurs, attirés dans la petite ville ducale par la curiosité et par une pensée enthousiaste, s'en retournait cependant déçu dans son espoir.

Wieland, déjà vieux et importuné par ces oisifs visiteurs, se réfugiait dans sa maison de campagne. Herder vivait ordinairement fort retiré. Ceux qu'il a exaltés par ses idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité ne liront pas sans quelque surprise ce passage d'une lettre de Schiller, datée de Weimar, 1787 :

« Herder et sa femme vivent dans une solitude égoïste, et forment entre eux une sorte de sainte-alliance dont ils écartent chaque mortel. Mais, comme ils sont l'un et l'autre également fiers et violents, ces deux divinités en viennent parfois à un orageux conflit. Alors ils se séparent, ils se renferment dans leur chambre et engagent une correspondance par écrit, et les billets montent et descendent d'un étage à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin madame Herder se décide à franchir le seuil de la chambre de son mari. Elle s'avance, en lui récitant quelque fragment d'un des livres qu'il a composés, et s'écrie : « Celui qui produit de tels livres est un Dieu. On ne peut rester éloigné de lui. » A ces mots, Herder se précipite dans ses bras, et la paix est faite. »

Hélas ! les vanités des grands hommes !

Schiller, le noble, le tendre, l'enthousiaste, l'émouvant Schiller n'avait point ces petitesses d'amour-propre. Mais il affligeait d'une autre façon ceux qui venaient lui offrir l'expression de leur sympathie ou de leur admiration. Il était d'une nature maladive, et il était pauvre.

Charles-Auguste, qui se montrait envers d'autres si généreux, ne lui fit point, il faut le dire, la place que ce grand poëte méritait. Attiré dans ce duché par une femme qui occupait à Weimar un rang distingué, Schiller y resta deux années sans pouvoir être présenté à la cour. L'auteur de *Wallenstein* et de *Don Carlos*, l'auteur de la *Cloche* et de tant de délicieuses poésies lyriques, n'était doté d'aucune particule nobiliaire, et n'avait d'autre qualification officielle que celle de professeur à l'université d'Iéna. Les lois d'une vieille étiquette n'admettaient pas un tel titre.

Plus tard, il fut anobli. Il annonça avec une froide indifférence cette nouvelle à son ami Körner, et M. de Maltitz lui adressa à cette occasion une triste élégie, ainsi conçue :

« Grand et libre poëte allemand, étrange est ta destinée. Tu as été persécuté et proscrit, chanté et porté en triomphe, admiré dans tes efforts et livré à la pauvreté, sottement loué et sottement blâmé, et enfin doté d'un brevet de noblesse. Hélas! pardonne à ta patrie, pardonne, maître, à son inintelligence. »

Schiller, dont les œuvres ont fait la fortune de tant de théâtres et de plusieurs éditeurs, resta en effet livré à la pauvreté. En 1804, il n'avait qu'un traitement de quatre cents thalers (environ 1,600 fr.). Un don généreux qu'il reçut du Danemark, du prince d'Augustembourg et du comte de Schimmelmann, lui fut d'un grand secours dans ses embarras pécuniaires. Une année avant sa mort, il écrivit à M. Wolzogen : « Je suis enfin parvenu à m'acquitter de mes dettes, et j'espère n'en plus faire. »

Il mourut le 9 mai 1805, à l'âge de quarante-six ans. « Il n'y avait, dit M. Vehse dans son *Histoire de la Saxe*, plus d'argent chez lui. Son cercueil coûta trois écus. Un cierge fut allumé dans sa chambre. Deux flambeaux éclairaient son enterrement. »

Quel contraste avec la destinée de Göthe, l'ami intime de Charles-Auguste, l'idole de Weimar!

Göthe naquit dans la ville où l'on couronnait les Césars, à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749; il nous a dit lui-même sous

quelle étoile, et si jamais l'astrologie eut raison, c'est lorsqu'elle lui accorda un riant horoscope. Le génie le dota de ses dons; la fortune le prit dans ses bras. Cette fois, la fortune et le génie semblaient s'être réconciliés.

Göthe fut l'homme privilégié, l'homme heureux de son siècle; sa vie se passa riche d'études, pleine de fruits, et l'atmosphère poétique qui l'environnait semblait le préserver des douleurs journalières qui atteignent le vulgaire. Il naquit fils d'un conseiller impérial de Francfort; il s'endormit premier ministre de Weimar. Jeune, il n'aspirait qu'à se faire un nom aussi illustre que celui de Gellert ou de Hagedorn. Mais une fois qu'il se fut mis en route, il laissa bien loin en arrière de lui ceux dont la renommée avait d'abord tenté son ambition; il marcha d'un pas de géant à la tête des écrivains de l'Allemagne et ne s'arrêta que devant la postérité.

La littérature allemande secouait déjà ses ailes et tentait de prendre un nouvel essor. Mais il devait lui-même briser les barrières qu'elle rencontrait encore sur son chemin, et la faire, comme l'alouette, chanter au haut des airs. Le génie lui donnait son inspiration; la nature lui ouvrait ses trésors; les circonstances le favorisèrent, elles furent pour lui, l'une après l'autre, comme autant d'échelons à l'aide desquels il gravit aux plus hautes sommités de l'art et de la science.

Dans les mémoires qu'il a publiés sous le titre de : *Dichtung und Wahrheit* (Poésie et Vérité), on remarquera que l'époque où il vint au monde, les événements auxquels il assista, les études qu'il entreprit, tout enfin semblait disposé par une main propice pour le conduire graduellement là où il devait aller.

Dans ce livre apparaît d'abord l'intéressant tableau de son intérieur de famille. C'est son grand-père, membre de la plus haute magistrature, grave dignitaire dont la figure vénérable lui restera gravée dans l'esprit, comme un souvenir des anciens temps, comme une page d'histoire. C'est son père, homme posé, ferme et méthodique, qui l'astreint à un cours d'études sérieuses, et veut le voir

achever tout ce qu'il entreprend. C'est sa mère, douce, bonne et indulgente femme qui l'entoure de ses soins et de sa tendresse; sa sœur, espiègle et spirituelle, d'abord compagne assidue de ses jours, plus tard confidente de ses rêves et de ses aspirations.

Puis autour de lui sont étalées des collections d'objets précieux, des antiques et des tableaux. Il s'éveille au milieu des œuvres d'art, et son intelligence s'ouvre aux descriptions que son père lui fait de l'Italie, aux visites des artistes, aux entretiens des littérateurs et des savants.

Tout jeune, il sent son imagination s'ébranler au récit du tremblement de terre de Lisbonne. Puis il assiste au couronnement de l'empereur; il voit se dérouler devant lui tout le pompeux cortége des rois, des électeurs, des princes, dans leur luxe splendide et leurs cérémonies traditionnelles. Puis vient la guerre, la cruelle, la désastreuse guerre de Sept ans, et cette guerre lui amène à lui, par un hasard singulier, un Français qui lui donne le goût de notre langue et de notre littérature, et plusieurs hommes distingués qui deviennent ses amis.

Une fois la carrière ouverte, une fois l'espace abandonné à sa fantaisie, le jeune homme prend l'essor, et qui sait où il s'arrêtera? Qui pourrait dire à combien de tentatives diverses et d'idées cette âme s'attachera, à quels rayons de soleil cette imagination de poëte ira se colorer, à quelles fleurs elle ira puiser son miel?

A Francfort, observateur curieux de tout événement, à Leipzig, poëte, à Dresde, artiste, Göthe s'en va à Strasbourg vivre au milieu d'une société de jeunes médecins, étudier la chimie, poursuivre son idylle d'amour avec Frédérika, rêver, au haut du Munster, à la première conception de son *Gotz de Berlichingen* et de son *Faust*. Puis il revient à Francfort avec une expérience précoce, avec un esprit ferme et flexible, sérieux et brillant, avec une âme ardente qui porte un monde au dedans d'elle-même et les souffrances de *Werther*.

On lui a vivement reproché l'apathie avec laquelle il vit éclater

et se développer les principaux événements politiques de son temps. Mais il n'était pas dans la nature de Göthe de prendre une part active aux agitations politiques. De la hauteur du point de vue à laquelle il s'était élevé, l'histoire lui apparaissait comme le tableau d'un combat nécessaire et perpétuel entre l'effervescence des passions et les nobles intérêts de la civilisation. Il connaissait trop bien les dangers ou du moins les résultats équivoques d'une tâche entreprise sans une mission formelle. Il ne voulait pas troubler la pure atmosphère de ses pensées par les illusions trompeuses de chaque jour, et encore moins se faire chef de parti, bien que Gall eût découvert en lui le signe distinctif et très-prononcé de l'orateur populaire.

Il était persuadé que, pour aider à l'homme, il faut moins agir au dehors qu'au dedans, et qu'on peut trouver un véritable bien-être sous chaque forme de gouvernement.

Avec cette persuasion, il s'attachait fortement aux principes d'ordre, de modération, comme aux véritables colonnes de la société, et tout ce qui pouvait retarder ou détourner de leur voie directe la culture morale ou intellectuelle, tout ce qui livrait les plus nobles biens de la vie à la lutte des passions, à l'empire grossier de la foule, était pour lui la plus intolérable tyrannie.

Aucun homme d'ailleurs n'a été doué, à un plus haut degré que lui, de la faculté d'objectivité. Là où l'art s'arrêtait, il lui a donné une nouvelle impulsion ; là où une voie littéraire était interrompue, il l'a continuée. Il a repris, à leur point d'arrêt, les théories de Winckelmann, la poésie de Klopstock, et leur a ouvert une plus vaste arène.

Son époque souffrait d'une maladie morale, maladie de fatigue, de découragement, d'appréhension, et il a fait *Werther*. Le moyen âge, avec ses naïves couleurs, souriait aux temps modernes, comme un rayon de soleil à travers les vieux vitraux, et il fait *Gotz de Berlichingen*. La philosophie, avec son labyrinthe qui se perd dans les profondeurs de l'astrologie et de l'alchimie, saisit, entraîne

son imagination, et il écrit *Faust*. Puis, après les émotions que lui a données sa vieille Allemagne, il s'élance vers les régions étrangères. Il nous peint la Grèce dans Iphigénie, l'Orient dans les chants de son Divan, l'Italie dans son drame du Tasse, les Pays-Bas dans Egmont. Rome le voit explorer les cendres de ses tombeaux, et le Righi le porte sur ses épaules de neige.

A mesure qu'il avance dans la vie, il agrandit ses domaines, il élargit son cercle. Il ressemble à l'arbre vigoureux qui projette en tous sens ses vastes rameaux, qui tient à la terre par ses fortes racines et au ciel par sa cime élevée. Alors science, art, poésie, drame, histoire, antiquité, tout lui appartient. Alors Göthe est le roi de la littérature allemande, et il a la majesté d'un roi. Sa démarche est grave, sa tête haute; ses paroles sont brèves et imposantes, et, quand il parle de lui, il dit : *nous*. Les années se succèdent, et chacune d'elles augmente sa moisson. L'âge lui blanchit les cheveux, mais ne lui vieillit pas le cœur. A soixante-quinze ans, il aime encore une jeune fille, et il lui adresse des vers aussi frais, aussi vifs que ceux qu'il composait dans sa jeunesse. Puis la mort approche. Il s'assied, pour l'attendre, dans son large fauteuil; sa vue s'obscurcit, son œil se trouble. Plus de lumière! s'écrie-t-il, plus de lumière! (*Mer Licht! Mer Licht!*) et il s'affaise doucement, comme un soleil d'été qui s'incline et s'éteint à l'horizon.

Schiller est mort, comme je l'ai dit, en 1805, Herder en 1803, Wieland en 1813. Göthe venait de mourir quand, pour la première fois, je visitai Weimar, en 1832. Mais le souvenir de ces grands écrivains subsiste ici dans tous les esprits, et l'influence qu'ils ont eue pendant leur vie se perpétue par leurs œuvres. Les habitants de Weimar savent qu'ils ont dû à la puissance des lettres l'illustration, la gloire et en partie la fortune de leur petite ville. Ils ont conservé le culte des lettres. Ils s'entretiennent souvent de ces hommes de génie qu'ils ont connus et dont ils ont appris, dès leur enfance, à vénérer la mémoire. Ils se plaisent à montrer à l'étranger la maison de Göthe et celle de Schiller. Ils sont fiers de posséder

une bibliothèque qui ferait envie à plus d'une grande cité, un musée qui renferme des collections précieuses, plusieurs écoles excellentes, un établissement de typographie, de dessin, de gravure, fondé par Bertuch, et qui est resté l'un des premiers établissements de ce genre en Allemagne. Ils aiment aussi à parler de Lucas de Cranach, ce noble peintre, cet homme de cœur qui suivit l'électeur Jean-Frédéric dans son exil, puis revint avec lui demeurer à Weimar et y fit plusieurs tableaux.

Heureuses les villes dont l'honneur est lié à de tels souvenirs ! Les traditions guerrières agitent les esprits et les portent souvent à des rêves turbulents, à des aspirations dangereuses. Le sentiment de la poésie, l'amour des lettres rassérènent les mœurs, enfantent de douces et aimables habitudes.

Entre toutes les villes d'Allemagne, Weimar est remarquable par sa placide et intelligente physionomie, par la simplicité et la régularité de sa vie journalière. J'en prends pour exemple quelques-unes des familles bourgeoises ou des familles de fonctionnaires qui ont bien voulu m'admettre dans leur intérieur. Le matin, de bonne heure, le café sur la table avec les *Zwiebacken*. Puis les enfants se rendent à l'école ; le père se retire dans son cabinet pour travailler, ou s'en va dehors vaquer à ses affaires. La mère reste chargée des soins du ménage. A midi, écoles et boutiques, ateliers et bureaux sont fermés. C'est l'heure du dîner. Après dîner, si le temps le permet, une promenade dans le parc ou sur l'esplanade, sinon une longue causerie autour d'une table où, près de la cafetière, flamboie une bougie destinée à allumer les pipes et les cigares. Puis le travail encore, un honnête et doux travail, sans effervescence, sans bruit, sans ambition déréglée. A six heures, le théâtre est ouvert, le théâtre dont Göthe conserva jusqu'à la fin de sa vie la suprême direction. Les femmes de la bourgeoisie, pour ne pas perdre de temps, y portent leur tricot. Dans notre effroyable révolution, des bandes de tricoteuses prenaient place aussi dans les clubs. Quelles furies ! Les bonnes femmes de Weimar

ne leur ressemblent guère. Leur cœur s'émeut à toutes les scènes des drames qui sont joués devant elles. De temps à autre, on les voit porter la main à leurs yeux, essuyer une larme qui perle sur leurs joues, et rester immobiles dans la vive impression que leur cause le douloureux monologue de Thécla, ou le cri déchirant de Gretchen, puis elles penchent de nouveau la tête sur leur ouvrage et se remettent à tricoter les mitaines attendues par leurs enfants, ou la bourse qu'elles destinent à la célébration d'un *Geburtstag*.

A neuf heures, la représentation est finie; la famille se réunit autour de la table où fume la bouilloire, entre quelques tranches de *Butterbrod* et de jambon. A dix heures, tout est endormi, et l'on n'entend plus, dans le silence de la ville, que le cri du Watchmann proclamant l'une après l'autre, dans des strophes traditionnelles, les heures de la nuit.

La cour de Weimar, illustrée par le règne de Charles-Auguste, a gardé ce même respect pour les lettres et les mêmes modestes coutumes. Si, à l'égard des gens du pays, elle maintient encore quelques-unes de ses anciennes prescriptions d'étiquette, elle les abdique presque entièrement envers l'étranger. A mon second voyage à Weimar, j'apportais une lettre de recommandation à madame de Fritsch, l'une des dames du palais. Elle me présenta au grand-duc, qui me fit l'honneur de m'inviter à dîner. Ni titre nobiliaire, ni caractère officiel, partant pas d'uniforme, pas même une paire d'épaulettes d'officier de garde nationale. Je savais pourtant que je ne pouvais paraître à la table du grand-duc en simple habit noir, et je fis part de mon embarras à madame de Fritsch, qui me dit : « Soyez sans inquiétude, retournez à votre hôtel; là, vous trouverez ce qui vous est nécessaire. »

Le propriétaire de l'*Erbprinz*, à qui je m'adressai, d'après le conseil de mon aimable introductrice, me dit, en souriant agréablement :

« C'est bien. Quand je vous ai vu ce matin entrer au château, j'ai deviné votre affaire. Tous les voyageurs de distinction (et en

prononçant ces mots, il me faisait un respectueux salut) qui sont présentés au grand-duc sont invités à dîner, et je tiens en réserve pour eux une épée avec son ceinturon que je leur loue quatre groschen (14 sous); un chapeau à trois cornes, quatre groschen; une chaise à porteurs dix groschen. »

Deux heures après, je me rendais au palais, dans la chaise à porteurs, l'épée au côté, le chapeau galonné sous le bras, comme un marquis du dix-huitième siècle. Charles-Frédéric me présenta lui-même comme un bon bourgeois à sa femme, la grande-duchesse Marie, sœur de l'empereur Nicolas, à son frère, le duc Bernard, qui venait de faire dans les États-Unis un long et intéressant voyage, non point avec le fastueux appareil d'un prince, mais en simple particulier.

Après dîner, l'affable grand-duc me prenant familièrement par le bras me conduisit dans ses appartements pour me montrer ses collections de vieux meubles et de tableaux qui étaient un de ses goûts favoris, puis détacha d'une paroi un portrait qu'il me montra avec émotion. C'était le portrait d'une princesse au nom de laquelle j'avais eu l'honneur d'être admis près de lui, et qu'il aimait comme si elle eût été sa fille. Il désirait ardemment la revoir, et il ne songeait guère, l'excellent prince, qu'il la reverrait exilée, proscrite, par une incroyable révolution, qu'il lui donnerait un asile dans ses États, à elle qu'il s'enorgueillissait de voir élevée sur les marches du trône de France.

Nous revînmes ensuite nous asseoir dans le salon. Une des demoiselles d'honneur se mit au piano et joua plusieurs des récentes mélodies de Schubert. Puis le thé fut servi, et à neuf heures, la conversation succéda à la musique; une conversation sans efforts, sans gêne, sans prétention, dirigée de temps à autre par quelques questions du grand-duc, animée par quelques récits de son frère. La grande-duchesse avec son esprit et son instruction aurait pu ajouter un grand charme à cette confiante causerie. Par malheur, elle était affligée d'une surdité qui lui rendait tout entretien très-difficile.

A dix heures, elle donna elle-même le signal de la retraite. Le lendemain et le surlendemain, je revenais de nouveau m'asseoir à cette table hospitalière. Le propriétaire de l'Erbprinz devait me considérer comme un voyageur de la plus haute distinction. Puis, je partais, et je n'ai plus revu aucun des membres de cette noble famille, qui daigna me recevoir avec tant de gracieuseté. Le duc Bernard est dans les possessions hollandaises des Indes. Le grand-duc Charles-Frédéric et la grande-duchesse sont morts. Mais que de fois j'ai songé à leur bienveillant accueil, et quel souvenir de cœur j'en ai gardé!

A ce duché de Weimar qui m'a si vivement intéressé appartient la ville d'Iéna, célèbre dans notre histoire militaire, par la bataille de 1806, célèbre aussi dans les annales littéraires de l'Allemagne par son université. Cette institution fondée en 1558, par Jean Frédéric, lorsqu'il sortit de sa prison d'Innsbruck, et lorsqu'il rentra dans les étroits domaines que Charles Quint lui avait laissés, fut au dix-septième siècle pour l'Allemagne protestante ce que Bologne avait été pour l'Italie catholique au moyen âge. Quatre à cinq mille étudiants y affluèrent des divers États de l'empire germanique. La ville, qui ne renferme pas aujourd'hui plus de sept mille habitants, était plus petite encore à cette époque. Les étudiants la dominaient et traitaient avec un suprême dédain les *philister*, c'est-à-dire les bourgeois.

D'âge en âge, un caractère de turbulence se perpétua au sein de cette école. Jusque dans les derniers temps, les étudiants d'Iéna se signalèrent entre tous ceux de l'Allemagne, par la rudesse de leurs habitudes, par la singularité de leurs vêtements, par leur esprit d'indépendance, par leurs réunions bruyantes et leurs duels. De plus, on vit se développer parmi eux des idées de libéralisme qui éveillaient les susceptibilités et les craintes des gouvernements.

Là se forma le premier lien de cette secrète association qu'on appelle la *Burschenschaft*, et qui, peu à peu, enlaça dans son réseau toutes les universités germaniques. Là s'organisa une manifestation

qui produisit en Allemagne une vive rumeur. Le 18 octobre 1817, cinq cents membres de la Burschenschaft, ceux d'Iéna en tête, se rendirent à la Wartbourg, afin d'y célébrer solennellement, disaient-ils, l'anniversaire séculaire de la réformation. Mais si telle était primitivement leur unique intention, en se rassemblant dans l'enceinte des remparts où avait été enfermé Luther, ils ne tardèrent pas à s'abandonner à un tout autre entraînement. Des harangues empreintes d'un vif sentiment de nationalité, des chants patriotiques, des cris de liberté les exaltèrent. Le 19 au soir, un bûcher fut allumé sur la montagne, et, à l'imitation de Luther qui, dans sa révolte avait livré aux flammes la bulle du pape, les Burschen brûlèrent quelques ouvrages consacrés à la défense de l'absolutisme.

Les cours d'Allemagne s'émurent de ces scènes turbulentes. Oken, l'illustre professeur d'Iéna qui avait assisté à la réunion de la Wartbourg, et qui y avait prononcé un discours, fut mis en jugement et dépossédé de sa chaire. Son savant confrère, l'historien Luden, fut poursuivi aussi, mais acquitté. L'impression produite par ces divers incidents durait encore, lorsque l'année suivante, le 21 mars 1819, un étudiant d'Iéna, Ch. Sand, égaré par ses idées de liberté, s'en alla chercher jusqu'à Manheim le malheureux Kotzebue, qu'il considérait comme l'un des plus coupables défenseurs du despotisme, et le tua d'un coup de poignard.

Cette fois, l'université d'Iéna fut, en quelque sorte, mise au ban de l'empire. Plusieurs des princes d'Allemagne interdirent à leurs sujets la faculté de se faire immatriculer dans cette institution imprégnée de démagogie, et une quantité de graves pères de famille prirent d'eux-mêmes la résolution de ne pas laisser entrer leurs fils dans une école si dangereuse.

Depuis cette époque, l'université d'Iéna est déchue de son ancien état de prospérité. Quoiqu'elle ait eu plusieurs professeurs distingués, notamment Fichte et Schelling, elle est à présent une des universités les moins fréquentées de l'Allemagne. On n'y compte guère que quatre à cinq cents étudiants.

La Wartbourg que la Burschenschaft choisit en 1817 pour en faire le théâtre de ses manifestations appartient aussi au duché de Weimar. Cette vieille citadelle du landgrave de Thuringe s'élève sur le plateau d'une montagne entourée de forêts de sapins. Sa situation lui donne un aspect imposant. L'histoire et les légendes lui donnent un caractère poétique. Elle a été la demeure des princes qui, au moyen âge, se plaisaient, comme les seigneurs de Provence, comme les chefs de clans de l'Écosse, comme les jarls des régions scandinaves, à réunir autour d'eux les bardes, les scaldes, les minnesingers de l'Allemagne, à entendre vibrer dans leurs salles d'armes des chants de guerre, ou cadencer à leurs banquets des strophes harmonieuses.

La Wartbourg est un des berceaux de l'épopée et de la poésie lyrique allemande. Dans cette pittoresque retraite, Wolfram d'Eschenbach composa peut-être au douzième siècle son chevaleresque poëme de Parcival, et, dans le même temps, Walther de Vogelweide modulait là ses joyeuses chansons de printemps et ses chants d'amour dont le début rappelle un des plus charmants sonnets de Pétrarque :

Benedetto sia il giorno, il mese, e l'anno.

« Bénie soit l'heure où je l'ai connue celle qui est devenue ma souveraine. Elle m'a si bien captivé par sa douceur, par sa beauté, par le charme de ses lèvres roses que je ne puis plus me séparer d'elle.

« Depuis ce temps, mon cœur n'a plus eu que les plus pures, les plus nobles, les plus agréables pensées, et cet heureux état de l'âme, je le dois à sa grâce, à sa beauté, à la fraîcheur de ses lèvres roses. »

Dans les murs de la Wartbourg, six minnesingers de la Germanie se trouvèrent un jour réunis en un poétique tournoi, et l'un après l'autre charmèrent la demeure du landgrave Hermann par leurs mélodieuses inspirations.

Dans ces mêmes murs Luther fut enfermé en 1521, par son zélé partisan, l'électeur de Saxe, qui n'imaginait pas un meilleur moyen de le soustraire aux poursuites de ses ennemis. C'est là que l'apôtre de la réformation, en traduisant la Bible, croyait voir le diable, si bien qu'un jour, il lui jeta son encrier à la tête. L'encrier alla frapper la muraille et y laissa une tache noire que les concierges de la Wartbourg ont pris soin de renouveler de temps à autre pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité de cette belle aventure et pour édifier les bons prosélytes du moine défroqué de Wittemberg.

Dans ces murs subsiste un autre souvenir, le doux, le chaste et angélique souvenir d'une sainte dont un éloquent écrivain, M. de Montalembert, a raconté l'histoire avec une pieuse et touchante émotion. Est-il besoin de dire que nous voulons parler de sainte Élisabeth de Hongrie?

En l'an 1207, les six poëtes convoqués par le landgrave Hermann étaient réunis à la Wartbourg. Un soir, Klingsohr, l'un des premiers d'entre eux, après avoir quelque temps regardé le ciel en un profond silence, s'écria avec le transport d'un *vates* : « Je vois une belle étoile qui se lève à l'horizon de la Hongrie, et de là rayonne à Marbourg, et de Marbourg sur le monde entier. Sachez que cette nuit même, il est né à monseigneur le roi de Hongrie, une fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en mariage au prince de Thuringe, qui sera sainte, et dont la vertu consolera et réjouira toute la chrétienté. »

La prédiction du poëte s'accomplit. Quatre ans après, le landgrave envoya demander Élisabeth en mariage pour son fils. Ses ambassadeurs la lui rapportèrent dans un berceau d'argent, avec une riche dot. Elle fut élevée à la cour du landgrave, et dès son enfance, se distingua par sa ferveur religieuse et sa charité. A seize ans, elle épousa celui qui lui était depuis longtemps destiné, celui avec qui elle avait vécu jusque-là comme une sœur, et à qui elle conserva le doux nom de frère. D'année en année, on vit sa piété s'accroître, et son amour pour les pauvres se montrer sans cesse

plus ardent et plus dévoué. Elle avait le don d'humilité et le don des larmes, ce sang du cœur, comme le disent les vieilles chroniques. Elle s'abaissait devant l'affligé, et elle pleurait sur les douleurs qu'elle ne pouvait calmer.

Sur le chemin de la Wartbourg, elle avait fait bâtir un hôpital, et elle s'en allait visiter les malades, chercher les pauvres, leur distribuant tout ce qu'elle possédait, lavant elle-même leurs plaies, et les essuyant avec son voile. Son mari mourut en Palestine, dans une des guerres des croisades. Son beau-frère la chassa pour s'emparer de son héritage.

Elle descendit alors du haut de cette montagne, d'où elle était descendue tant de fois pour secourir les autres. Dénuée elle-même, en ce moment, de tout secours, et portant ses enfants dans ses bras, elle frappait à la porte de ceux qui l'avaient souvent remerciée et bénie, et pas une porte ne s'ouvrait pour elle. Ceux qu'elle avait si généreusement autrefois assistés dans leur détresse, la voyant alors pauvre et disgraciée, et craignant d'irriter son persécuteur, ne voulaient plus se souvenir de ses bienfaits.

Cependant, de nobles chevaliers, admirateurs de ses vertus, prennent courageusement sa défense, et demandent que justice lui soit rendue. Son cruel beau-frère lui abandonne alors les revenus et la propriété de la ville de Marbourg. Mais de nouveau, elle distribua son argent aux pauvres, et se retira dans une humble demeure. Là, elle travaille sans cesse pour les malades ; là, elle a de sublimes élévations et de saintes extases.

Elle mourut en 1231, et sur son lit de mort elle apparut radieuse et belle, et les oiseaux du ciel vinrent chanter à ses funérailles.

« Aux jours religieux du moyen âge, de pédantes nomenclatures, dit M. de Montalembert, n'avaient point encore fermé l'accès de la science de la nature au peuple et aux poëtes ; les souvenirs de l'idolâtrie païenne n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le christianisme. Quand, dans la nuit, le

peuple levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, ou celui que suivaient les bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient au monde, peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs.

« La sympathie aussi était réciproque ; la terre devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait dans la nuit de Noël annoncer aux arbres des forêts que le Christ allait venir : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lis là où il laissait tomber des larmes. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil. »

La charitable, la magnanime épouse du landgrave Louis fut canonisée en 1235. Le peuple accourut de toutes parts prier dans son église, pleurer sur sa tombe, et plus d'une veuve abandonnée, plus d'un orphelin qui s'était rendu là dans sa douleur, s'en retourna consolé, glorifiant la miséricorde de Dieu et le nom de sainte Élisabeth ; car le monde avait alors la ferveur chrétienne, et si les saints ne faisaient pas de miracles, la foi en faisait.

Le château de la Wartbourg date du dixième siècle. Il avait été, à diverses époques, réparé et agrandi. Dans les derniers temps, il tombait en ruine. Le grand-duc actuel de Weimar, Charles-Alexandre, le fait rebâtir en entier dans le style gothique, sur un plan à la fois gracieux et imposant. En reconstruisant cette vieille citadelle germanique, il n'a point oublié les légendes qui l'ont illustrée. Plusieurs des salles du nouvel édifice sont consacrées à la mémoire de sainte Élisabeth, et un artiste d'un remarquable talent, M. Maurice de Schwind, a représenté là, dans une intéressante série de peintures à fresque, les principaux événements de la légende de la noble princesse de Hongrie qui attendrit l'Allemagne par ses malheurs et la ravit par ses vertus.

De la Wartbourg on descend, par un large chemin bordé de sapins et de noyers, dans la ville d'Eisenach, une ville de neuf mille âmes, sans faste, sans bruit, sans prétentions, mais attrayante par son calme régulier, par ses jolies maisons peintes en bleu ou en vert, et décorées de vases de fleurs, par la fraîcheur et la beauté de ses environs.

Eisenach est le chef-lieu d'une ancienne principauté saxonne où l'on compte soixante-dix mille habitants, et qui fut au dix-huitième siècle réunie au duché de Weimar par droit de succession.

C'est l'une des agréables petites villes de cette fructueuse et pittoresque province de Thuringe, qui forme comme une ligne de transition entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, et qu'on a très-justement surnommée le cœur de la Germanie. Avec quel plaisir je l'ai parcourue cette séduisante région, en un bel été que je ne puis oublier, dans mes premières *Wander Jahren*. Avec quel charme j'ai pénétré au milieu de ses grandes forêts de sapins, gravi ses collines, erré dans ses vallées, le long de la Werra et de la Saale, contemplé les ruines de ses vieux manoirs et séjourné dans ses paisibles villages. Dernièrement encore, j'ai été la revoir, et je suis resté plusieurs jours dans deux de ses principales cités : Gotha et Cobourg.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Les princes de Saxe-Gotha. — Aspect de la ville de Gotha en 1820. — État actuel de cette ville. — Perthes. — Sa jeunesse laborieuse. — Son établissement à Hambourg. — L'occupation de Hambourg par les Français. — Luttes et désastres. — Perthes à Gotha.— Jean-Paul. — Sa pauvreté. — Son caractère. — Son mariage. — Sa vie intérieure. — Ses derniers jours. — Cobourg. — Une arrestation. — La comparution devant le landsrichter. — La fille de l'hôtelier. — La ville de Cobourg. — Le château. — Poésie.

Le duché de Gotha a été, comme celui de Weimar, formé du démembrement de la principauté de Jean-Frédéric, et constitué en État indépendant au dix-septième siècle. Son premier souverain, Ernest, surnommé le Pieux, était un de ces hommes qui, par leurs qualités, laissent un heureux souvenir dans le cœur des peuples. A une piété sincère, il joignait l'esprit d'ordre, d'équité, le goût des sciences et des arts. Il monta sur le trône en 1619, et mourut en 1675. Dans ce long espace de temps, il s'appliqua sans cesse à favoriser les intérêts matériels et intellectuels de son peuple. *In silentio et spe* (en silence et avec espoir), telle était sa devise. Il travaillait en silence, modestement à son œuvre bienfaisante, et s'affermissait dans l'espérance de la voir prospérer. Il fonda le gymnase de Gotha, créa dans cette même ville une bibliothèque, un musée, et construisit le château, que l'on cite encore aujourd'hui au nombre des édifices remarquables de l'Allemagne.

Un de ses successeurs, Ernest II, qui régna de 1772 à 1804, continua avec zèle les intelligentes entreprises de son bisaïeul, fonda de nouvelles écoles, enrichit la bibliothèque et les autres

établissements scientifiques de Gotha. Ernest II était un homme très-éclairé et avide d'instruction. Il avait eu pour lecteur Grimm, le pauvre prolétaire de Ratisbonne qui devint le baron Grimm, l'ami des encyclopédistes, le convive des grands seigneurs, et qui un jour révolta la sauvagerie de Rousseau par le soin avec lequel il se polissait les ongles. Ernest le nomma son chargé d'affaires à Paris, et l'invita à écrire ces lettres qui nous donnent tant de notions sur l'esprit et le mouvement de la société parisienne au dix-huitième siècle.

Auguste qui, en 1804, succéda à son père, se signala par de singulières excentricités et d'étranges bizarreries. Cependant il aimait les lettres et les sciences. Il avait surtout une grande prédilection pour celles de l'Orient, et Gotha lui doit la création d'un musée chinois qui renferme de précieuses collections.

Malgré les efforts de ces trois princes pour embellir leur résidence et donner à Gotha un mouvement intellectuel, cette ville avait encore, il y a trente ans, un caractère tout primitif. « Ni la révolution française, dit M. Perthes, ni les guerres de la république et de l'empire qui agitaient toute l'Allemagne, n'avaient modifié la naïve physionomie de cette petite capitale. Chaque soir, on voyait passer dans ses rues, comme dans un village, les troupeaux revenant du pâturage. Chaque nuit, le *Nachtwachter* s'en allait d'un quartier à l'autre en faisant résonner son cornet, et en répétant d'une voix nasillarde son ancien refrain : « Éteignez vos feux et vos lumières pour qu'il n'arrive aucun accident, et louez le Seigneur notre Dieu. »

Une fois par semaine, au silence habituel de la petite ville succédait un grand mouvement. C'était le jour du marché. Ce jour-là arrivait une troupe nombreuse de robustes paysans de la Thuringe avec leurs femmes et leurs filles revêtues de leur costume d'apparat. Ils se réunissaient sur la place de la municipalité, et étalaient leurs denrées devant la halle, sur laquelle s'élevait une tête de géant en bois, qui, chaque fois que le marteau de l'horloge sonnait

une des heures de la journée, ouvrait une bouche démesurée, comme pour parler ou pour mordre.

De temps à autre apparaissait un homme à cheval revêtu d'une jaquette blanche à boutons brillants, circulant sans relâche à travers les larges chariots lourdement chargés, qui, en se rendant de Francfort à Leipzig, s'arrêtaient pendant une nuit à Gotha. C'était l'agent officiel redouté des voituriers ; c'était le percepteur chargé de faire solder la taxe qu'ils devaient payer pour l'escorte armée qui les protégeait contre les voleurs de grands chemins. Non moins remarquables étaient les soldats réunis dans le corps de garde, avec leurs longues redingotes blanches, leurs grandes épées et leurs larges bottes garnies d'éperons, quoiqu'ils ne montassent jamais à cheval. Ces hommes si terribles en apparence étaient de pacifiques ouvriers de la ville, charpentiers, ouvriers mécaniciens, cordonniers, qui, pour une faible rémunération faisaient pendant un mois le service militaire et endossaient tour à tour les uniformes déposés à l'hôtel de ville, comme des soutanes de bedeaux dans une sacristie.

Vers le milieu du jour, on voyait passer un vieux maître d'école suivi d'une douzaine d'enfants qui cheminaient dans les rues en chantant un cantique pour gagner quelques aumônes. Le mercredi et le samedi, les choristes du gymnase, revêtus de leur redingote noire et portant sur la tête un chapeau à cornes, faisaient la même tournée, et s'arrêtaient en chantant à la porte du riche pour obtenir de sa générosité un secours qui les aidât à continuer leurs études dans leur pauvreté.

Madame de Staël, dans son livre sur l'Allemagne, dépeint d'une façon charmante ces promenades des étudiants, et cet aspect de Gotha, tel que nous essayons de le décrire, subsistait encore en 1825.

Les relations de la vie sociale avaient le même caractère de simplicité. Le soir, les hommes de la même condition se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre pour boire de la bière et fumer de longues pipes. Les femmes filaient leurs quenouilles. Le théâtre

était établi dans l'enceinte d'un moulin. On y entrait pour un zwanziger (1 fr.), et tous les spectateurs s'asseyaient indistinctement sur des bancs en bois de sapin.

L'intérieur des habitations était coordonné comme dans les anciens temps : mêmes chambres étroites et basses, même mobilier rustique, mêmes habitudes modestes. On ne se livrait à quelques dépenses gastronomiques qu'à certaines fêtes ou dans les occasions extraordinaires.

Le commerce et l'industrie conservaient aussi leurs coutumes traditionnelles. Les corporations d'ouvriers défendaient rigoureusement leurs priviléges, et s'opposaient avec une inflexible sévérité à tout empiétement. Le sellier n'avait pas le droit de faire une valise; le forgeron ne pouvait faire l'office du maréchal-ferrant, et le tailleur ne devait pas outre-passer les bornes précises de son métier. La corporation des brasseurs jouissait d'un monopole exorbitant, mais incontesté.

Quoique la ville de Gotha se trouvât située sur la grande route de Francfort à Leipzig, elle ne correspondait avec les districts qui l'environnaient que par l'entremise d'un certain nombre de piétons. L'apparition de la première malle-poste dans son enceinte fut pour elle un éclatant événement : c'était en 1825. Tous les bourgeois se réunirent pour contempler ce phénomène, et, pendant plusieurs mois, on ne cessa de célébrer les vertus de M. Nagler le directeur général, qui avait doté la ville d'une telle merveille.

Mais en trente ans, grâce aux nouvelles voies de communication ouvertes de côté et d'autre, aux lignes de chemin de fer, à l'heureuse efficacité d'une longue paix, au mouvement commercial et industriel imprimé à toute l'Allemagne, la capitale du duché de Gotha a fait de notables progrès. Ce n'est pas encore une grande ville. Non, sa population ne s'élève pas à plus de quinze mille âmes; mais c'est une jolie ville agréablement située au bord de la Leine, élégamment bâtie, abritée d'une façon pittoresque sous les ailes de son majestueux château, animée par des fabriques de por-

celaine, de papier, de tissus de laine, et dotée de plusieurs scientifiques trésors.

C'est un des traits distinctifs de l'Allemagne que cette propagation des richesses intellectuelles, des courants littéraires jusque dans les plus petites principautés et les plus petites villes. C'est le résultat de la division de l'Allemagne en trente-sept souverainetés.

En France, dès que nous croyons sentir en nous quelque instinct littéraire, dès que nous avons composé, avec les souvenirs du collége, les cinq actes de notre tragédie classique, ou imprimé une élégie dans le journal de notre département, il nous semble que les limites de notre province sont trop étroites pour nous et son atmosphère trop lourde. Nous ouvrons nos ailes et nous volons à Paris. Ailes d'Icare ! combien s'en est-il fondu ! Et parmi ceux qui ont réussi dans leur ambition, combien en est-il qui n'aient pas plus d'une fois sincèrement regretté le silence de leur vallée et l'ombre de leur clocher natal !

En Allemagne, les écrivains ne sont point ainsi fascinés par les promesses si souvent décevantes des grandes villes. Il est des poëtes dont on entend au loin résonner la voix aimée, et qui chantent dans leur village comme l'alouette dans ses sillons.

Par l'effet de l'organisation sociale et politique de l'Allemagne, ses écrivains trouvent, dans des villes très-secondaires, des ressources qui n'existent guère que dans nos plus riches départements. L'Allemagne compte vingt-deux villes universitaires qui toutes possèdent une bibliothèque considérable, des laboratoires de chimie, des cabinets de physique et d'anatomie. La plupart des autres ont un gymnase, ou tout au moins une de ces bonnes et solides écoles pratiques qu'on appelle des *Realschulen*, et un libraire, et un éditeur, ce merle blanc, ce *rara avis* de nos provinces.

Nous avons déjà cité souvent, dans le cours de ces récits, plusieurs villes qui, par leur population, n'ont qu'une très-médiocre importance et qui possèdent des bibliothèques de plus de cent mille volumes.

Gotha, cette capitale d'un très-petit duché, a une bibliothèque qui ne renferme pas moins de cent cinquante mille volumes et six mille manuscrits, une galerie de tableaux et de gravures, un cabinet de médailles que l'on considère comme un des plus importants de l'Europe, un cabinet d'histoire naturelle, un musée chinois, et un observatoire qui a été illustré par les travaux de Zach et de Lindenau. Gotha possède, en outre, un établissement typographique qui a édité une collection d'ouvrages historiques du premier mérite, et qui s'est acquis dans le monde entier une réputation par la spécialité de ses publications géographiques.

Ce grand établissement fut fondé en 1825 par M. J. Perthes, un de ces modestes et laborieux artisans d'une œuvre difficile, un de ces hommes au cœur droit, à l'âme généreuse, qui, dans l'humble sphère où le sort les a placés, ont appliqué leurs désirs à faire le bien, leur orgueil à rester fermes et purs dans le combat de la vie, leur gloire à être estimés et aimés.

Son histoire a été écrite avec une religieuse pensée par son fils, professeur à Bonn. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer quelques pages; nous y trouvons à la fois un enseignement moral et quelques traits intéressants des mœurs de la bourgeoisie allemande au dix-huitième siècle.

Frédéric Perthes naquit en 1772 à Rudolstadt. Son père, qui remplissait dans cette ville les fonctions de greffier du tribunal, mourut à trente-sept ans, laissant sa femme et ses enfants à peu près sans ressources. Sa famille se dispersa comme se dispersent les pauvres familles qui doivent aller de côté et d'autre chercher le refuge que le sort ne leur accorde point au même foyer. La veuve du greffier, qui n'avait pour tout bien qu'une pension de vingt et un florins (52 fr.), fut réduite à accepter un emploi de domesticité dans la maison d'un de ses parents. Son frère, nommé Heubel, intendant du château de Schwartzbourg, se chargea charitablement du petit Frédéric. Il lui enseigna lui-même à lire et à écrire, puis il le fit entrer à l'école du village, et ensuite au gymnase de Rudolstadt.

A l'âge de quatorze ans, Frédéric dut se déterminer à prendre un état. On lui choisit celui de libraire. Un des amis de son oncle le conduisit à Leipzig au temps de la foire, et l'offrit à plusieurs libraires en qualité d'apprenti. L'un d'eux le trouva trop petit, un autre trop timide ; un troisième lui ayant adressé sur la grammaire latine quelques questions auxquelles l'enfant craintif ne put répondre, déclara qu'il serait bon de le renvoyer à l'école. Enfin, après ces diverses exhibitions, un quatrième consentit à l'accepter.

C'était un libraire commissionnaire, nommé Böhme, un honnête homme, laborieux, économe, charitable, mais d'une ténacité inflexible dans ses habitudes, et d'un caractère emporté dont le pauvre petit Fritz souffrit plus d'une fois cruellement. Böhme avait six enfants, pour lesquels il travaillait sans relâche du matin au soir, et une femme qui lui donnait bien d'autres soucis ; car elle avait un penchant irrésistible pour la boisson, et souvent tombait dans l'abrutissement de l'ivresse.

Le jour de son entrée chez son patron, Frédéric fut conduit tout en haut de la maison, dans une étroite mansarde éclairée par une lucarne. Une table, deux lits, deux chaises, un poêle en fonte, en occupaient à peu près toute l'étendue. C'était la chambre de deux autres apprentis. Il s'agissait d'y faire une place pour le nouveau venu, ce qui n'était pas chose aisée. Mais Frédéric avait quatorze ans, l'humeur facile et le bagage exigu. Quand il eut achevé, tant bien que mal, son installation, il fut appelé à recevoir les instructions de son patron.

D'abord, lui dit Böhme, vous relèverez vos cheveux sur la tête, et vous les laisserez croître par derrière pour en faire une queue. Ensuite, vous mettrez de côté ce ridicule chapeau rond pour prendre le chapeau à cornes. Vous ne sortirez jamais sans ma permission. Le dimanche vous m'accompagnerez à l'église.

A ces graves recommandations, Böhme ajouta quelques mots sur le régime de la maison. Frédéric en subit longtemps les rigueurs.

Le matin, à six heures, les apprentis devaient être sur pied.

Avant de se mettre à la besogne, ils prenaient une tasse de thé. Pour assaisonner cette boisson et lui donner un peu plus de substance, on leur remettait le dimanche sept morceaux de sucre pour les sept jours de la semaine, et sept sous pour acheter des petits pains. Ils dînaient avec la famille de leur patron à une heure, et soupaient à huit heures. Le pauvre Fritz, qui avait le robuste appétit de son âge, parle dans plusieurs de ses lettres des souffrances de son jeûne dans ces longs intervalles. Toute la journée, il était à l'œuvre avec ses compagnons; le repas du soir fini, il se retirait avec eux dans la mansarde. En hiver, il leur était alloué par jour trois morceaux de bois pour chauffer leur poêle.

Böhme leur donnait lui-même l'exemple du travail et d'une stricte régularité dans les habitudes. Dès le matin, il était à son pupitre, et il y restait jusqu'à huit heures, sauf les rapides instants qu'il employait à son dîner. Il ne jouait à aucun jeu; il n'entrait jamais dans un café; il ne recevait personne et ne buvait que de l'eau, peut-être pour donner une leçon de sobriété à sa femme, qui n'en profitait guère.

Le dimanche, il fermait son magasin, conduisait ses apprentis à l'office, puis, à la sortie du temple, leur faisait subir un interrogatoire sur leurs principes de morale et leurs idées religieuses. Ensuite il leur accordait quelques heures de liberté, pendant lesquelles il se plongeait dans la lecture de la *Gazette littéraire d'Iéna*. Quelquefois, en ce jour de repos, il faisait une promenade autour de la ville. De temps à autre, dans ce même jour, pendant l'été, il emmenait sa femme, ses enfants, ses apprentis, dans un village des environs, et les régalait d'une cruche de bière. Enfin, une fois par an, il faisait avec la même cohorte une excursion dans la vallée de Störm, à quelques lieues de la ville, et se réjouissait là d'une longue course dans les bois et d'un rustique festin. Là se bornaient toutes ses idées de distraction et de plaisirs extraordinaires.

Dans la semaine, ses deux premiers apprentis l'assistaient dans ses écritures. La tâche de Frédéric consistait à aller de côté et

d'autre, chez les différents libraires, recueillir les livres demandés par les correspondants. Souvent il employait la journée entière à ces nombreux trajets. En hiver, il restait tout transi dans la froide boutique où il devait mettre en ordre son fardeau. Böhme n'allumait jamais de feu dans cette boutique. Lorsqu'il se sentait saisi par la rigueur de la température, il se réchauffait en battant la semelle comme un écolier, et se frottait les mains jusqu'à ce qu'il les eût ravivées. Comme il était si dur envers lui-même, il l'était envers les autres, bien qu'au fond il eût un bon naturel. Mais l'enfant de Rudolstadt n'avait pas la même vigoureuse constitution, et d'ailleurs les obligations de son métier d'apprenti l'astreignaient à de trop cruelles souffrances.

Un soir, pendant le premier hiver qu'il passa à Leipzig, il rentra à son logis en boitant, les pieds à moitié gelés. Böhme, qui n'avait jamais été malade, ne voulait d'abord pas croire à la gravité de cet accident. Cependant, lorsqu'il vit que Frédéric ne pouvait plus marcher, il se décida à appeler un chirurgien, et celui-ci, après avoir examiné le patient, déclara que si l'on avait attendu encore vingt-quatre heures, il eût fallu peut-être en venir à une affreuse amputation.

Pendant neuf semaines, le malheureux garçon resta dans sa petite chambre hors d'état de se mouvoir. Mais il n'était pas seul dans ce sombre réduit. Une belle et compatissante enfant de douze ans, Frédérika, la seconde fille de son patron, s'était fait un pieux devoir de l'assister dans sa douleur. Dès le matin, elle montait lestement ses quatre étages, elle s'asseyait près de son lit, et tantôt travaillait en causant avec lui, et tantôt lui faisait quelque lecture pour le distraire.

Entre ces deux jeunes et candides natures, il s'établit une douce et chaste intimité, qui plus tard prit, dans le cœur de Fritz, un caractère sérieux, et longtemps rayonna comme une pure lumière dans son humble existence.

A peine était-il guéri qu'il reprit courageusement sa tâche accou-

tumée. Il ne se révoltait point contre cette tâche rigoureuse. Sa raison lui disait qu'il devait patiemment accepter le labeur auquel l'assujettissait sa pauvreté, et, comme il avait le cœur ouvert à toutes les bonnes émotions, la moindre satisfaction inattendue suffisait pour le réjouir.

Dans les lettres qu'il écrivait régulièrement à son oncle, il ne se plaint point de sa situation; au contraire, il lui raconte avec une naïve gaieté sa vie de chaque jour et ses promenades du dimanche. Sans cesse, il le remercie des sages encouragements, des principes de moralité qu'il lui doit, et ajoute avec une mâle fermeté que jamais il ne s'en écartera.

En s'exprimant ainsi, l'honnête garçon ne faisait point un acte d'hypocrisie, il conservait, et jusqu'à ses derniers moments il conserva une profonde gratitude pour ce brave oncle qui lui avait servi de père, et une tendre affection pour la maison de Schwartzbourg, qui avait été son premier refuge. Seul, dans une ville étrangère, sans protecteur et sans guide, exposé à de dangereux entraînements par son inexpérience, par ses rapports journaliers avec de jeunes et joyeux apprentis, par la vivacité même de son imagination, il sut résister à tous les périls de son âge, il ne dévia pas un instant de sa voie laborieuse, de sa vie résignée.

Bientôt son rigide patron apprit à l'apprécier, et un beau jour il l'appela à remplacer un de ses commis qui allait s'établir à Berlin. Quel changement dans la situation du patient Frédéric! C'en était fait de ses courses continues, de son travail de colportage. Il restait au comptoir, il avait son tabouret à côté de son patron, tenait les registres, réglait les comptes; il devenait enfin l'homme de confiance de la maison.

A partir de cette époque, son esprit, longtemps comprimé par son métier de manœuvre, prend un rapide développement. Les ordres d'achat et d'expédition qui lui arrivaient de toutes parts lui révélaient la tendance intellectuelle des divers États de l'Allemagne. Les livres qu'il enregistrait chaque jour le familiarisaient avec les

noms des écrivains. Il ne lisait encore que les titres de ces divers ouvrages, il ne voyait que l'étiquette de ces compositions scientifiques ou littéraires que les éditeurs envoyaient au grand dépôt de Leipzig, et qui de là se répandaient dans toute l'Allemagne. Mais ces titres éveillaient en lui une vive curiosité. Il arrivait à l'intuition des lettres par la bibliographie, et il aspirait ardemment à s'instruire. Il fut encouragé dans ses désirs et éclairé dans ses premiers efforts par un vieux libraire très-érudit, qui l'avait pris en affection, et qui le voyait fréquemment.

D'abord Frédéric eût voulu apprendre quelques langues étrangères, le français, puis l'anglais. Mais comment faire? Il n'avait pas plus de loisir dans sa nouvelle dignité que dans son premier état d'apprenti, et il ne recevait aucune rétribution. Sa mère lui avait abandonné sa petite pension de vingt et un florins, et son oncle ne pouvait rien y ajouter. Cette chétive somme de vingt et un florins devait suffire à son entretien. Seulement il avait la faculté d'expédier chaque mois son linge à Rudolstadt, et sa tante le lui renvoyait blanchi et rapiécé.

Au 1er janvier, Böhme lui donnait magnifiquement pour ses étrennes deux thalers (7 fr. 50 cent.), et une fois qu'il avait fait une absence de plusieurs semaines, pendant lesquelles Frédéric l'avait parfaitement remplacé, Böhme, qui voulait lui témoigner sa gratitude, lui fit présent d'une paire de jarretières en soie.

Avec de telles ressources, le pauvre Frédéric ne pouvait payer les leçons d'un professeur. Il essaya d'étudier lui-même la grammaire française, puis il lut avec avidité des livres d'histoire, de géographie et de philosophie.

Une circonstance inattendue lui ouvrit enfin un nouvel espace. A la foire de Pâques, à cette grande foire où se réunissent les libraires d'Allemagne pour régler leurs comptes, un éditeur considérable de Hambourg, M. Hoffmann, qui avait besoin d'un nouveau commis et qui éprouvait pour Frédéric une vive sympathie, lui fit des offres très-avantageuses, et pria Böhme de le lui céder.

Böhme ne voulut point entraver la carrière de son fidèle apprenti. Il donna un grand dîner, après lequel, s'approchant d'un air solennel de Frédéric, il le frappa du bout des doigts sur la joue et lui remit une épée, comme pour l'armer chevalier dans la valeureuse légion de la librairie.

Au mois de mai 1793, en cette même année d'horrible mémoire, où nul cœur honnête ne reposait en paix dans notre pauvre chère France, où la Terreur remplissait les prisons et dressait ses échafauds dans toutes les villes, Frédéric se rendait dans sa nouvelle résidence, dans la populeuse cité de Hambourg. Là son horizon était singulièrement agrandi ; là, il y avait un mouvement de population, une extension et une variété d'affaires dont le comptoir routinier du vieux Böhme ne pouvait lui donner aucune idée.

Fritz s'appliqua avec joie à sa nouvelle tâche, et quoiqu'il ne fût qu'un simple commis, il réussit à se faire admettre dans plusieurs des grandes maisons de Hambourg. Sa modestie, son instruction, son caractère droit et sérieux lui acquirent dans ces castes de patriciens des sympathies qui devaient aider à sa fortune.

Trois ans après, ses amis lui prêtent l'argent nécessaire pour qu'il passe de l'état d'employé subalterne à celui de maître. Il fonde une maison de librairie, et bientôt acquiert une nombreuse clientèle par son intelligence, par sa douceur et sa rigide probité ; il entre en relation avec plusieurs écrivains distingués. Il épouse la fille d'un de ces écrivains, le bon et spirituel Claudius. Et voilà le pauvre enfant de Rudolstadt en possession d'un établissement très-bien organisé, uni à une femme excellente, allié à une famille honorable, entouré de l'estime et de la confiance de tous ceux qui le connaissent, en pleine voie de bonheur et de prospérité.

Mais, dans les temps de commotion sociale, quel homme pacifique peut être sûr de rester tranquillement assis à son foyer ? Le volcan qui éclate au haut du Vésuve soulève dans son éruption l'onde limpide où flotte la barque du pêcheur. L'avalanche qui se

détache du sommet des montagnes épouvante le pâtre de la vallée. Depuis quinze ans l'Europe était agitée par le volcan de la révolution de France, par l'avalanche des idées de réforme et de bouleversement, par les guerres acharnées, par le conflit des passions démocratiques contre les principes de stabilité monarchique.

Perthes n'était pas de nature à s'écarter de cette agitation universelle, à se retrancher timidement dans l'enceinte de sa demeure, à s'absorber dans l'égoïste préoccupation de ses intérêts. Il avait, comme un grand nombre d'Allemands, applaudi aux premières lueurs de la révolution française, mais ensuite il avait été comme eux révolté de ses atrocités. Il avait de généreuses pensées de liberté, mais la liberté, avec le bonnet rouge et le niveau du jacobinisme, lui inspirait une profonde horreur. Après l'effroyable phase de la Terreur, après l'ignoble régime du Directoire, un homme était apparu, qui de son épée faisait le levier d'Archimède, qui, de la pointe de cette lame victorieuse, ébranlait le monde et transformait la configuration de la vieille carte d'Europe. Toutes les pensées étaient tournées de son côté, et à chacune de ses batailles, on se demandait quel nouveau changement allait s'opérer dans les domaines des anciennes monarchies.

Grâce à sa position lointaine et à son caractère spécial de ville de commerce, Hambourg avait pu se tenir en dehors de la belliqueuse agitation de l'Allemagne, et nul traité n'avait encore porté atteinte à son indépendance. Mais, en 1806, cette vieille ville hanséatique était envahie par nos troupes, et en 1810 elle perdait ses derniers restes de liberté. Un décret la réunissait à l'empire français. Un des considérants de ce décret mérite d'être cité comme une des ingénieuses phrases de cette époque. Il est dit que : « Comme cette ville de Hambourg a été fondée par Charlemagne, elle ne peut pas être privée plus longtemps du bonheur auquel elle a un droit héréditaire, du bonheur de reconnaître la suprématie du grand successeur de Charlemagne. »

Perthes fut de ceux qui, loin de se réjouir d'un tel honneur,

n'aspiraient qu'à s'en affranchir. En 1812, à la nouvelle de la desastreuse retraite de Moscou, il fut l'un des principaux auteurs de l'insurrection qui, pendant une absence de Davoust, obligea les restes de la garnison française à évacuer Hambourg.

Mais, deux mois après, Davoust s'avançait vers la ville en révolte avec une armée de six mille hommes. Dans la nuit du 19 mai, il commença à la bombarder, et bientôt après il la reconquérait.

Perthes, signalé parmi les fauteurs de l'insurrection, fut porté sur une liste de proscription. Il savait qu'il serait traduit devant un conseil de guerre ; il réussit heureusement à s'enfuir. Pendant ce temps, sa librairie était scellée, ses biens séquestrés, sa maison dévalisée, sa fortune anéantie.

Il ne rentra à Hambourg qu'en 1814, et dans quel état déplorable il retrouvait sa demeure ! Le rez-de-chaussée converti en corps de garde, les lambris brisés, les meubles enlevés de tous les appartements, pas une place intacte, pas une chambre habitable, et ses ressources étaient épuisées, et la plus grande partie de sa librairie pillée, dévastée.

Cependant il ne perdit pas courage. Il avait un intelligent associé qui se rendit en Angleterre pour y créer de nouvelles relations. Il pria ses créanciers de lui accorder un délai pour s'acquitter envers eux, puis il se remit bravement au travail, comme au jour où il fondait son premier établissement. Un an après, grâce à son activité et à la confiance qu'il inspirait, il avait réorganisé sa maison, liquidé ses dettes, et il se retrouvait de nouveau en pleine prospérité.

Sa fidèle femme étant morte, sa fille mariée à Gotha, il éprouvait à Hambourg un vide et une tristesse intolérables. Il abandonna à son associé l'établissement qu'il avait deux fois constitué dans cette ville, et alla, dans son besoin perpétuel d'action, en fonder un autre à Gotha.

Là, il appelait à lui tous les talents sérieux, il encourageait l'ardeur des jeunes gens, et donnait quelquefois de très-judicieuses

indications aux écrivains dont la réputation était déjà faite : « Il n'était pas pour nous seulement un éditeur, a dit l'un d'eux, il était notre conseiller et notre ami. »

Ses dernières années s'écoulèrent dans un grand calme, dans la jouissance des fruits de son labeur, dans la satisfaction des témoignages d'estime et de distinction qui, de toute part, lui étaient accordés. A son instigation, les libraires d'Allemagne s'étaient réunis pour construire une bourse à Leipzig, et ils le nommèrent président de leurs assemblées. L'université de Kiel lui décerna le titre de docteur en philosophie. Le duc de Saxe-Gotha se plaisait à le voir dans son château, et lui manifestait en toute occasion une considération particulière.

Certes Perthes ne fut pas un grand personnage. Il n'a pas brillé sur la scène du monde, avec l'épaulette du général, le pinceau du peintre, ou la plume du poëte; il n'a jamais eu la prétention de s'illustrer par quelque action d'éclat, et d'être porté en triomphe dans quelque panthéon. Mais les grands hommes trouvent toujours assez de petits Plutarques pour narrer leurs hauts faits, et sous l'auréole qui les entoure on distingue souvent plus d'une tache sombre. Pourquoi donc ne ferions-nous pas entrer dans le cercle de nos études d'autres biographies moins solennelles et moins saisissantes, mais plus utiles peut-être?

L'histoire de Perthes a d'ailleurs plus d'une analogie avec celle d'un personnage célèbre. Qui de nous n'a lu avec une émotion de cœur les mémoires de Franklin, les pages touchantes dans lesquelles le vaillant Américain raconte les premières souffrances et les premiers essais de sa laborieuse jeunesse? Il y a du Franklin dans l'honnête et courageux libraire de Hambourg. Comme Franklin, il fut pauvre et bien jeune abandonné à ses propres forces. Comme Franklin, il fut soumis à un rude apprentissage, il fit lui-même son éducation, et il a usé de ses facultés dans un noble but de moralité et de patriotisme. S'il n'eut pas, comme Franklin, l'honneur d'être appelé à plaider les intérêts de son pays dans les

conseils des souverains, ni la gloire d'apposer son nom à la charte d'affranchissement d'une immense contrée, il put cependant, dans un cercle plus restreint, prendre une part active aux événements politiques de son temps. Il fut l'un des hommes les plus notables de sa patrie d'adoption, l'un des citoyens les plus hardis et les plus généreux de la vieille ville hanséatique de Hambourg. Il sacrifia son repos, ses affections domestiques, sa fortune, à la défense des libertés de son pays, et cette fortune, anéantie par l'invasion étrangère, il la refit, comme il l'avait commencée, par son travail patient et son intelligence.

Un autre homme plus célèbre que Perthes a passé une partie de sa vie à Gotha, à Cobourg et dans quelques autres villes du centre de l'Allemagne. C'est Jean-Paul Richter, le profond penseur, l'étonnant écrivain. Il n'est point apprécié en France à sa juste valeur, et peut-être il ne le sera jamais, en raison de ses défauts, et en raison même de ses qualités particulières. C'est le plus Allemand des auteurs allemands. Il est vague et diffus ; il a des rêveries qui s'égarent dans les espaces imaginaires, une sentimentalité qui souvent, au lieu d'émouvoir le lecteur, le surprend par une sorte de raffinement ; un esprit humoristique qui s'attache à des minuties d'images parfois insaisissables, et des conceptions grandioses, étranges, mais parfois trop nuageuses. Ceux qui ont pris goût à la prose large, correcte, limpide de Göthe et de Schiller ne pénétreront pas sans peine dans le style flottant, capricieux, irrégulier de Jean-Paul, où les mots les plus disparates se soudent violemment l'un à l'autre, où dans la même phrase le grotesque s'allie au sublime.

Mais dans ces défauts de composition, dans ces incohérences de formes, dans cette sorte de forêt vierge d'une imagination exubérante, quel monde d'idées ! Quelle puissance de création et de réflexion ! Quels jets de lumière merveilleux et quelle tendresse d'âme infinie !

Je ne connais pas, dans la littérature moderne, un écrivain plus

dificile à approfondir que Jean-Paul ; mais lorsqu'on a pénétré dans le génie de ses œuvres, il n'en est pas un peut-être qui saisisse plus vivement la pensée, ouvre à l'esprit tant de points de vue inattendus dans le domaine de la fiction ou de la réalité, et répande dans le cœur tant de douces et suaves émotions.

Ceux qui l'aiment ne peuvent l'aimer à demi, et parmi les hommes les plus éminents de l'Allemagne, il a eu des admirateurs enthousiastes, entre autres Herder. « Je place, disait Herder, le riche, le fécond, le poétique esprit de Jean-Paul bien au-dessus de toutes les productions de notre époque, qui n'ont de poétique que la forme, qui sont des œuvres sans âme, des ruisseaux sans eau, et j'échangerais volontiers toutes les grâces artistiques de notre littérature contre les trésors de cette vertu vivace, de ce cœur tendre, de ce génie créateur. »

Il était né pauvre et il vécut pauvre, ce noble Jean-Paul. Les éditeurs ne lui donnaient pour ses écrits qu'une faible rétribution. Le duc Auguste de Gotha, qui était son ami intime, lui faisait de temps à autre, avec sa bizarrerie de caractère, quelque inutile présent. Le duc de Saxe-Hildburghausen le décora du titre de conseiller de légation. Le roi de Bavière lui fut d'un plus grand secours. Il lui paya une pension annuelle de mille florins (2,500 fr.).

Mais quelle que fût pendant une grande partie de sa vie la pauvreté de Jean-Paul, elle ne le découragea point, elle n'aigrit point la placidité naturelle de son caractère, elle n'altéra point ses pures et idéales rêveries, et ne le détourna point des études qui le laissaient dans l'indigence matérielle.

Dès son enfance, il avait l'amour du travail. A quinze ans, il avait fait des extraits des ouvrages les plus célèbres qu'il pouvait comprendre et des publications périodiques, et s'était fait ainsi une sorte de répertoire de toutes les sciences. En commençant cette tâche, comme il avait le projet d'étudier la théologie, ses extraits étaient principalement choisis en vue de cette science ; puis il avait compulsé l'histoire naturelle et la poésie, puis il avait

abordé la médecine et la jurisprudence. Sans s'en douter, il devançait par là une des combinaisons actuelles de la librairie. Il composait pour son propre usage des manuels de géographie, d'histoire naturelle, d'observations intéressantes, d'aventures comiques et d'épisodes de toutes sortes.

A Hof, dans la chétive demeure où il passait la moitié du jour assis à son pupitre, où sa mère travaillait activement aussi pour subvenir à ses besoins, il entendait raconter tout ce qui occupait et agitait la société de cette bourgade. Il apprenait par là à connaître la valeur des plus petites choses. La joie, les chagrins, les sentiments de haine et d'affection se déroulaient devant lui dans cette peinture de Téniers. Lui-même était un des principaux personnages de ce tableau. Il lisait son Platon, tandis que sa bonne mère tricotait ou filait. Les deniers qu'il gagnait avec peine servaient à acheter l'oie de la Saint-Martin, pendant qu'il songeait à sa gloire future. Pendant longtemps, il resta oublié dans cette humble société. Il n'avait pas besoin, comme les autres poëtes, de se rapprocher de temps à autre de la classe laborieuse pour en apprendre à connaître les souffrances. Il appartenait lui-même à cette classe, et c'est là que son cœur s'est ouvert à cette sympathie humaine qui a fait de lui, en Allemagne, le poëte du pauvre.

L'amour du travail et l'amour de la nature étaient ses deux grandes joies. Il vivait et écrivait au milieu des champs, dans les montagnes, dans les bois. L'hiver, c'était encore un bonheur pour lui de regarder par la fenêtre les rayons de la lune et les étoiles. La campagne avait pour lui l'aspect solennel d'une église. « Entres-tu, se disait-il, avec une âme assez pure dans ce vaste temple? N'apportes-tu aucune mauvaise passion dans ce lieu où les fleurs s'épanouissent, où les oiseaux chantent, aucune haine au sein de cette généreuse nature? As-tu le calme du ruisseau, où la nature se reflète comme dans un miroir? Ah! que mon cœur n'est-il aussi vierge, aussi paisible que la nature quand elle sortit des mains de son créateur! »

Chaque nouvelle station dans ce temple augmentait ses forces, et il en revenait avec de nouveaux trésors.

Il aimait à voyager à pied. Le mouvement du corps entretenait en lui l'activité de l'esprit, et il faisait le long de sa route des observations d'autant plus agréables qu'elles étaient plus inattendues. Un jour d'été le rendait heureux, les exhalaisons d'une matinée de printemps, d'une soirée fraîche, semblaient l'enivrer de leurs parfums; mais les heures de la nuit étaient celles qui le charmaient le plus, celles où il aimait à rester en silence assis sur le gazon, regardant les nuages.

Depuis l'humble fleur des champs jusqu'aux astres du ciel, chaque chose touchait son cœur; enfants et vieillards, pauvres et riches, il eût voulu, dans l'ardeur sacrée de ses émotions, embrasser tous les hommes et les rendre tous heureux. Nul de ceux qui venaient à lui ne le quittait sans être consolé. S'il ne pouvait les aider autrement, il leur donnait au moins de bons conseils; s'il se trouvait en état de faire quelque petit présent à un pauvre montagnard ou à un ouvrier ambulant, c'en était assez pour le rendre heureux tout le jour. « Maintenant, se disait-il, ce pauvre homme va tirer son argent de sa poche, et il se réjouira de pouvoir satisfaire à un de ses désirs, et souvent peut-être il se rappellera ce don inattendu et la main de qui il l'a reçu. »

L'amour était le principe vital de son caractère et de ses écrits. Devant l'idée de l'infini, toutes les différences de rangs s'effaçaient à ses yeux, tous les êtres lui apparaissaient également petits ou également grands.

Chaque circonstance entretenait en lui ces principes. Au moindre incident, il entendait résonner à son oreille la voix de l'humanité. Voici ce qu'il écrivait une fois dans un des cahiers où il enregistrait quotidiennement ses impressions, et qui lui servait aussi à faire chaque jour son examen de conscience :

« J'ai ramassé par terre dans le chœur de l'église une feuille de rose flétrie que les enfants foulaient aux pieds, et sur cette petite

feuille couverte de poussière mon imagination a élevé tout un monde réjoui par tous les charmes de l'été. Je songeais au beau jour où l'enfant tenait cette fleur à la main, et regardait par les fenêtres de l'église le ciel bleu et les nuages flottants ; où la froide voûte du temple était inondée de lumière ; où l'ombre, qui çà et là voilait encore quelques arceaux, lui rappelait celle que les nuées dans leur cours projettent sur le gazon. Dieu de bonté, tu as répandu partout les sources de la joie ; tu ne nous invites point aux plaisirs turbulents, mais tu donnes au moindre objet un parfum salutaire. »

En 1798, Jean-Paul ayant enfin acquis, par le succès de plusieurs de ses œuvres, une position moins précaire que celle dans laquelle il avait si longtemps vécu, songea à se marier. La Providence devait à cette honnête et candide nature une honnête femme ; elle la lui donna. Il épousa une jeune fille de Berlin, dont il eût trois enfants. Quelques années après son mariage, il écrivait dans son journal : « J'ai appris par mon union avec Caroline que la source de l'amour envers l'humanité n'enlève rien à la puissance de l'amour individuel. Chaque jour cette source s'élargit. Ma femme a une admirable adoration de la poésie et de la nature, un merveilleux désintéressement et une complète abnégation d'elle-même. Il n'y a rien qu'elle ne puisse faire pour moi et pour les autres. Les soucis de ce monde ne l'inquiètent nullement. Son intelligence et son sentiment du devoir sont infinis. L'affection qu'elle a pour moi, elle la porte sur tout ce qui me touche ; elle voudrait faire elle-même mes vêtements. Depuis que je l'ai épousée, je l'aime beaucoup plus profondément et plus romanesquement qu'auparavant. »

Jean-Paul avait les vertus domestiques dans toute leur extension. Pour connaître le bonheur de son intérieur, il faut lire ces pages écrites par une de ses filles :

« Il m'est doux de vous représenter ce cher père tel qu'il arrivait dans la chambre de ma mère avec une robe de chambre brune,

car sa première pensée était de venir chaque matin lui souhaiter le bonjour. Son chien sautait en avant, les enfants s'attachaient à lui, et lorsqu'il se retirait, cherchaient à mettre leurs petits pieds dans ses pantoufles pour le retenir, puis se suspendaient aux pans de ses vêtements jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte de son cabinet de travail, où son chien seul avait le privilége de le suivre.

« Dans notre enfance, nous habitions une maison à deux étages. Mon père travaillait à l'étage supérieur. Nous nous traînions sur nos mains le long de l'escalier jusqu'à son cabinet, et nous frappions à sa porte jusqu'à ce qu'il l'ouvrît et nous laissât entrer. Alors il tirait d'un vieux coffre une trompette et un fifre avec lesquels nous faisions une effroyable musique pendant qu'il continuait à écrire. Nous nous aventurions plusieurs fois dans la journée à aller jouer avec un écureuil qu'il gardait près de lui à cette époque, qu'il apportait le soir dans sa poche, et qui faisait partie de notre cercle de famille.

« Il avait ordinairement dans sa chambre des animaux qu'il cherchait à apprivoiser : tantôt une souris, tantôt une grenouille ou une grande araignée blanche, placée dans une boîte en papier recouverte d'un verre. Au bas de la boîte était une ouverture par laquelle il donnait des mouches mortes à sa prisonnière. En automne, il faisait pour elle et pour sa grenouille des provisions.

« Notre père était bon en tout, et ne pouvait souffrir qu'on fît la moindre peine aux plus chétifs animaux. Ainsi il ne sortait jamais sans ouvrir les cages de ses serins, de peur qu'ils ne s'ennuyassent pendant son absence. Je l'ai vu prendre un tendre soin d'un chien qui entra un jour dans notre maison et qu'il voulait renvoyer le lendemain. Vous rirez peut-être de ce rapprochement de mes souvenirs; mais il s'occupa avec la même sollicitude d'une servante qui devait nous quitter. La veille de son départ, il s'informa de tous ses besoins et la traita avec une bonté extraordinaire.

« Nous pouvions prendre avec lui toutes sortes de libertés. « Dan-

sez, » lui disions-nous, et il se mettait à danser. D'autres fois, nous le priions de parler français, et il appuyait sur les consonnes nasales d'une façon qui faisait éclater de rire ma mère.

« Le soir, il nous racontait différentes histoires ou nous parlait de Dieu, des autres mondes, de notre grand-père et d'une foule d'autres choses. Dès que son récit devait commencer, c'était à qui de nous s'asseyerait plus près de lui sur le canapé. Comme la table, couverte de papiers, nous empêchait d'y arriver de front, nous nous élancions par derrière du haut d'un coffre sur le dos du canapé où il reposait, les jambes étendues, ayant son chien couché à côté de lui, et lorsque nous étions installés tant bien que mal, il disait son histoire.

« Mon père avait la faculté de se créer une foule de petites jouissances. Ainsi il faisait lui-même, après dîner, toutes ses boîtes pour ses animaux apprivoisés. C'était aussi pour lui une satisfaction particulière de préparer son encre, et il en préparait plus qu'il n'en avait besoin.

« Toute idée de destruction lui était très-désagréable, surtout la destruction de ce qui tenait à l'esprit de l'homme. Il ne brûlait jamais une lettre. Loin de là, il recueillait avec soin les billets les plus insignifiants. « Les pertes matérielles, disait-il, peuvent être « réparées, mais ce qui vient du cœur, du cerveau, le retrouvera-t-on « jamais ? Que le cœur disparaisse, mais que le sentiment intime « qui s'est manifesté dans une lettre soit conservé ! » Il gardait aussi d'épais volumes remplis de remarques faites par lui sur les habitudes et les traits particuliers de ses enfants.

« A l'heure du repas, il s'asseyait à table avec gaieté, et écoutait avec une vive sympathie tout ce que nous disions. Quelquefois il reprenait une de nos naïves relations, et l'arrangeait de telle sorte que le petit narrateur se trouvait avoir de l'esprit. Il ne nous donnait jamais de leçons directes, et cependant nous instruisait sans cesse.

« Quand nous avions commis une faute, il n'employait envers

nous qu'une sorte de punition passive; tantôt il nous châtiait par un mot sévère, tantôt en refusant d'accéder à une de nos demandes; mais il infligeait quelquefois à mon frère une punition corporelle. « Max, lui disait-il, cette après-midi, à trois heures, vous viendrez « chez moi recevoir le fouet. » Et Max ne manquait pas au rendez-vous. »

L'existence de Jean-Paul présente plusieurs autres tableaux qui, comme celui que nous venons de retracer, sont de véritables idylles. Nous ne voulons pas nous laisser entraîner au plaisir de les reproduire, et nous en venons à celui qui les couronne, à la douce et pure scène de mort du tendre écrivain.

Avant de citer ces dernières pages, nous devons remarquer que sur la fin de sa vie Jean-Paul était, comme Milton, privé de la lumière. Ses yeux ne pouvaient plus jouir de l'aspect de ces vastes prairies, de ces fleurs qui l'avaient tant charmé. Au mois d'octobre 1823, son neveu, Othon Spazier, fut appelé près du vieux poëte aveugle, malade, et écrivit la narration suivante :

« L'invitation de cet homme immortel me causa dans ma solitude une vive émotion. L'image vénérée de cette belle vieillesse, juste récompense de sa noble carrière, m'apparaissait dans un pur éclat. Je partis dans les jours pluvieux d'octobre, et le 24, j'entrai dans son cabinet. J'éprouvais en arrivant là le même sentiment de joie que j'avais eu autrefois lorsque, assis au sein de sa famille, je prêtais l'oreille à ses sages paroles. Les fenêtres de sa chambre, tournées vers l'orient, s'ouvraient sur des jardins, des masses d'arbres et des maisons, et sur un vaste cercle de montagnes cernant l'horizon. Un parfum de fleurs et de fruits répandu dans sa retraite donnait à la pensée l'impression des saveurs des climats méridionaux, des coteaux de vignes du Rhin.

« En face d'une des fenêtres était le canapé où il faisait ses lectures, et devant ce canapé, une table couverte de plumes, de papiers de différentes couleurs, de fleurs et de livres, parmi lesquels je remarquai une petite édition anglaise de Swift et de Sterne. A côté

d'une autre fenêtre était un piano, puis la cage des serins, touchant par une petite échelle à la table de travail du poëte. Les oiseaux descendaient en toute liberté par cette échelle, et faisaient jaillir de côté et d'autre l'eau des vases de fleurs. Souvent, dans ses moments d'inspiration, Jean-Paul, surpris par une de ces brusques invasions, s'arrêtait pour laisser tranquillement ses petits serins voyager sur son papier et mêler ces gouttes d'eau à l'encre qui tombait de sa plume. Dans un coin de la chambre, s'ouvrait une porte dérobée par laquelle il descendait au jardin. Sur un coussin reposait son chien aux poils blancs et soyeux. A la muraille étaient suspendus sa gibecière et son bâton. C'étaient là les trois compagnons de ses promenades.

« Tout dans cette chambre occupait sa place habituelle, mais la main qui le gouvernait semblait être absente. Des rideaux verts voilaient les fenêtres. L'homme robuste que nous avons vu braver si gaiement les rigueurs de l'hiver était couché sur des coussins, le corps immobile, les yeux à jamais fermés. « Le ciel, disait-il, me frappe avec une double verge, et l'une est très-dure (il parlait de sa cécité). Mais je me relèverai. Hélas! nous avons tant de choses à dire et à faire. Il nous faudrait des millions d'heures, ou tout au moins de minutes. »

« Sa voix était plus faible, et je souffrais de l'entendre parler de lui-même. Il était tard. Bientôt sa femme m'engagea à me retirer en me disant de revenir le lendemain matin. »

Le lendemain, il commença une révision complète de ses œuvres. Son neveu les lisait, et Jean-Paul indiquait les corrections qu'il voulait y faire. Il écoutait avec douceur et patience chaque remarque de son neveu, la louait, ou la critiquait. Il passa ainsi en revue toute sa vie intellectuelle. Dans les innombrables comparaisons disséminées à travers ses volumineux écrits, il ne trouva que deux à trois répétitions.

Le 14 novembre, les rideaux tombèrent sur le lit mortuaire. Quel calme! Quelle image touchante! Écoutez :

L'après-midi, Jean-Paul pensant qu'il était nuit, dit qu'il était temps d'aller se reposer. On le plaça dans son lit, et selon la coutume, on mit devant lui une petite table, avec ses deux montres et un verre d'eau. Sa femme lui apporta une guirlande de fleurs, qu'une dame avait envoyée pour lui, car chacun cherchait à donner quelque agrément à ses derniers jours. Il posa sa main sur ces fleurs qu'il ne pouvait plus voir et dont il ne pouvait plus sentir le parfum. Leur contact pourtant rajeunissait encore son esprit : « Ah ! mes belles fleurs, dit-il, mes chères fleurs ! »

Ses amis assis autour de lui gardaient le silence. Il étendit ses bras pour se reposer, et bientôt tomba dans un paisible sommeil. Nul bruit ne troublait la tranquillité de son appartement. Sa femme, assise au chevet de son lit, contemplait dans une muette immobilité la figure de son époux chéri. Son neveu tenait entre ses mains un volume de Platon, ouvert à l'endroit où le philosophe raconte la mort de Socrate. En ce moment, un beau jeune homme entra dans la chambre, s'avança près de lui, leva ses mains vers le ciel, et murmura à voix basse une prière. C'était Emmanuel, un des meilleurs amis de Richter.

Vers les six heures, le médecin arriva. Jean-Paul semblait encore dormir. Toute sa figure avait une expression plus calme, son front paraissait plus radieux. Mais il était froid comme du marbre, et les larmes de sa femme tombèrent sur lui sans l'émouvoir. Sa respiration devint moins régulière, ses traits pourtant présentaient une plus douce sérénité. Une légère convulsion passa sur son visage.

« C'est la mort, » dit le médecin.

Et tout était fini. L'esprit avait quitté sa demeure.

Les assistants tombèrent à genoux et prièrent. En ce moment, leur âme suivait vers le ciel cette âme qui s'éloignait de la terre, et ils ne pleuraient pas.

Ainsi mourut Richter, l'homme de cœur, le doux et tendre écrivain. Il fut enseveli à la lueur des torches. Le manuscrit inachevé de son livre sur l'immortalité de l'âme fut posé sur son cercueil,

et les étudiants du gymnase l'accompagnaient en chantant l'ode de Klopstock : « Oui, mon âme, tu ressusciteras. »

C'est une des joies du voyageur de pouvoir s'arrêter en face d'un des riants ou grandioses paysages des contrées qu'il parcourt, de contempler du haut d'une montagne le vaste espace et les horizons blanchâtres, de promener sa rêverie dans une fraîche vallée, et de s'abandonner en un doux loisir aux impressions produites par une des belles œuvres de Dieu, par un de ces religieux saisissements qu'un écrivain anglais appelle : La théologie de la nature.

Mais n'est-ce pas une plus grande joie encore de s'arrêter aux lieux où un écrivain célèbre, et qui plus est, un homme de bien, a vécu, d'étudier ses œuvres sur le sol où il les a composées; de s'instruire par ses livres, de s'édifier par la commémoration de sa pure existence, de s'imprégner, pour ainsi dire, de son esprit et du parfum de ses vertus, sous le ciel qui l'éclairait, et dans l'air qu'il a respiré.

Voilà ce qui m'a dernièrement ému et arrêté dans la petite ville de Gotha.

Depuis 1825, par l'extinction de la famille régnante, le duché de Gotha a été en partie rejoint à celui de Cobourg. Les deux principautés réunies se composent d'un territoire de trente-six milles carrés, et renferment environ cent cinquante mille habitants.

De ce même duché de Cobourg sont sortis trois princes qui occupent trois trônes de l'Europe : Le roi Léopold, le prince Albert qui a épousé la reine Victoria, et le duc Ferdinand qui a épousé la reine de Portugal.

Je voulais voir cette cité de Cobourg, qui, si petite qu'elle soit, mérite bien par son agreste et pittoresque situation, d'être vue. Je comptais pourtant n'y faire qu'une halte rapide, et j'y ai été retenu par un accident qu'il faut que je raconte dans toute son extension, puisque je n'ai pas eu dans la bonne, paisible, confiante Allemagne, un plus dramatique épisode de voyage.

C'était quelques années après la révolution de Juillet. Ceux de nos compatriotes qui s'avisaient alors d'entrer en Allemagne, soit

pour y faire des études, soit par curiosité, furent plus d'une fois assez désagréablement surpris des méfiances de la police et des rigueurs de ses agents. Il est de fait, qu'à cette époque, si les innocents bourgeois de la Germanie étaient toujours fort hospitaliers, les hommes du gouvernement ne l'étaient guère. Il fallait être muni d'un passe-port bien complet, et doué d'une physionomie bien ingénue, pour ne pas éveiller dans leur esprit quelque atroce soupçon. Les princes et les diplomates regardaient la France comme un pays en feu, et tout homme venant de là était envisagé de prime abord comme un brandon incendiaire, c'est-à-dire comme un propagandiste. On partait de ce point de vue, et l'on commençait l'examen de sa personne. Il y avait certains indices auxquels les habiles inquisiteurs de la police croyaient infailliblement reconnaître l'apôtre des constitutions libérales. Le passe-port daté de Paris était d'un mauvais augure ; la cravate bariolée de rouge et de bleu n'indiquait qu'une moralité fort équivoque ; la moustache avait un petit air conquérant qui ne plaisait que tout juste ; enfin le collier de barbe, cette innocente parure du dandy, était considéré comme un signe de ralliement. Si à ces emblèmes fâcheux le voyageur avait le malheur de joindre le titre de journaliste ou d'avocat, c'en était fait de son voyage. On lui démontrait par des arguments irrésistibles qu'il ne pouvait aller plus loin, et s'il avait la hardiesse extrême de faire encore quelque objection, le corps de garde était là pour lui prouver d'une façon irrévocable l'injustice de sa cause.

En ce temps-là, les princes d'Allemagne avaient fort à faire pour conserver intact l'édifice de leur pouvoir. En ce temps-là, on entendait gronder de toutes parts la voix de l'émeute et l'orage des révolutions. En ce temps-là, Börne écrivait ses lettres démagogiques, qui entraient comme des flèches dans le cœur des vieux Allemands ; les universités semblaient vouloir former entre elles un nouveau *Tugendbund*, et l'on découvrait une conspiration, à Francfort, dans cet arcanum des idées conservatrices, sous les yeux mêmes de la Diète, cette fidèle gardienne des bons prin-

cipes, des vieilles institutions. D'où pouvait venir tant d'audace et de calamités, sinon de ce *damné* pays de France, comme l'appelait un écrivain à qui ses haines politiques faisaient oublier jusqu'aux premiers sentiments de charité chrétienne. Ainsi donc, il fallait se mettre en garde contre la France, et c'était là le but des veilles de la censure et des efforts de la police.

Cependant je voyageais depuis une année en Allemagne, et grâce à mon innocuité je n'avais éprouvé nulle part aucune difficulté. Après avoir passé très-agréablement les derniers jours de l'hiver à Berlin, et visité la poétique cité de Weimar, je me dirigeais gaiement vers la Franconie, cette belle, forte province qui se vante d'avoir enfanté Charlemagne, et qui a donné plusieurs empereurs à l'Allemagne.

C'était par une de ces fraîches matinées d'été, où les vallées fleuries, les forêts de chêne, les ruisseaux d'argent de l'Allemagne sourient à ceux qui viennent les voir, sans leur demander s'ils sont démocrates ou absolutistes, s'ils écrivent des articles de politique ou des traités d'agriculture. Je venais de traverser les charmantes prairies de la Saal, la jolie ville de Rudolstadt, petite résidence d'un petit prince qui pourrait faire envie à des rois par sa délicieuse situation et son château si riant. J'avais franchi la chaîne du Thuringerwald, cette romantique partie de l'Allemagne chantée par tant de poëtes. Tandis que la voiture gravissait péniblement les détours escarpés du chemin, je cheminais à pied, rêveur et joyeux, rappelant dans ma mémoire, comme autant de compagnons de voyage chéris, les naïves légendes que les habitants de ces forêts racontent à leurs veillées, les douces idylles inspirées aux poëtes d'Allemagne par l'aspect de ces lieux agrestes, puis ensuite oubliant cette œuvre des hommes pour ne voir que l'œuvre de la nature, les buissons de bruyère, les guirlandes de campanules bleues déroulées le long des sentiers, les larges rameaux de sapins qui se rejoignaient comme les arceaux d'une cathédrale, et la source limpide endormie au pied du rocher, et reflétant dans son cristal sans tache le feuillage

des arbres, les fleurs de la colline et le ciel bleu, comme une âme candide qui se repose à l'écart dans une pensée d'amour et dans une pensée de Dieu. Tantôt je m'arrêtais au bord d'une des clairières de la forêt pour voir ses mystérieuses profondeurs irradiées d'un flot de lumière ; tantôt, debout sur l'une des cimes de la montagne, je contemplais dans une muette admiration les vallées fleuries et les champs féconds qui se déroulaient à mes pieds, et lorsqu'à travers les groupes de sapins centenaires je distinguais le tourbillon de fumée flottant au-dessus du chalet, lorsque, dans le silence des bois, j'entendais la voix du berger, ou le tintement argentin des cloches du troupeau, il me semblait être encore au temps heureux où j'errais ainsi à travers les montagnes de la Franche-Comté et les solitudes de la Suisse.

Arrivé à Cobourg, je me hâtai de visiter le château, l'église, le gymnase. Je ne voyais rien au premier aspect dans cette ville qui dût me retenir, et j'avais hâte d'arriver à Bamberg. J'allai retenir une place dans l'eilwagen, et le lendemain je partais, songeant avec joie à la vieille cité épiscopale que j'allais voir, et avec plus de joie encore à la suite de mon voyage, qui devait me conduire à Nuremberg.

A six lieues de Cobourg, la voiture s'arrêta. Nous étions sur les frontières du royaume bavarois. Un officier s'avance, escorté de deux soldats, et demande nos passe-ports. Le mien était lourd comme un in-octavo allemand, couvert de cachets comme un diplôme des chancelleries. Pour pouvoir y faire entrer tous les visa et les signatures destinées à protéger une très-inoffensive personne, il avait fallu l'allonger comme la robe d'un enfant qui grandit. Il était bariolé d'armoiries comme l'écusson d'une famille germanique, et large comme une mappemonde. Je n'ai jamais vu un passe-port plus respectable.

Mais en recueillant ces visa de ministres, de consuls, de bourgmestres dont on me gratifiait à chaque ville, moyennant une taxe de quelques *groschen*, j'en avais oublié un, et voyez le malheur : c'était justement celui de l'envoyé de Bavière.

Je compris la grande faute que j'avais commise, et le péril qui me menaçait, à la mine rébarbative de l'officier, qui, pour mieux examiner mes cautions, avait mis ses lunettes. Mais que faire? Mon oubli ne pouvait plus se réparer. J'étais dans la fatale position d'un de ces enfants dont les contes bleus racontent la destinée. On a invité à leur baptême toutes les fées du voisinage, et toutes viennent le doter de leurs dons, et au moment où sa mère énumère, avec le ravissement de l'amour maternel, les trésors de bonheur amassés sur sa tête, voilà qu'il arrive une autre fée qui, par mégarde, avait été oubliée, et qui vient se venger de cet oubli.

L'envoyé de Bavière était cette fée que j'avais oublié de convier au baptême de mon passe-port, et j'allais expier mon impardonnable étourderie.

— Pourquoi, me dit l'officier, ne vois-je pas sur cette feuille le visa de notre ministre?

— C'est que je n'ai pas pensé à le demander.

— Eh bien! vous ne pouvez aller plus loin.

— Comment? les autres signatures ne peuvent-elles me servir de sauvegarde?

— Non.

— Mais je suis si près de Bamberg; qu'il me soit permis de me rendre dans cette ville; j'y resterai tout le temps nécessaire pour faire mettre mon passe-port en règle.

— Impossible.

Cet impossible était prononcé d'un ton qui m'ôta l'envie de continuer ma harangue.

— Conducteur, dit l'officier, descendez les effets de ce voyageur, et partez.

Quand je vis ma malle sur le chemin, la voiture roulant vers Bamberg, et moi tout seul au pied de ce corps de garde qui m'empêchait de passer, il me prit une sorte de rage,

— Non, il n'en sera pas ainsi, m'écriai-je en courant à la porte de la chambre dans laquelle l'officier venait de rentrer glorieuse-

ment, comme un homme qui a sauvé son pays. Il doit y avoir non loin d'ici un fonctionnaire supérieur qui anéantira peut-être votre sentence; faites-moi conduire près de lui.

— Volontiers, me répondit l'officier, en se levant du canapé où il était déjà assis, et en secouant par terre les cendres de sa pipe; volontiers, mon jeune monsieur, je vais vous faire donner une voiture que vous payerez, deux gendarmes que vous payerez; le *Landsrichter* demeure à deux petites lieues d'ici, et cette excursion ne vous coûtera que six francs. Si vous pouvez aller plus loin, je vous souhaite un bon voyage.

La voiture fut prête en un instant. C'était une espèce de charrette à foin, avec une planche au milieu, attachée, tant bien que mal, à l'aide de quelques clous et de deux bouts de corde. Je montai sur ce siége. Mes deux gendarmes, le casque en tête, le fusil en bandoulière, le sabre à la ceinture, s'assirent à mes côtés. L'un d'eux voulut bien prendre les rênes du cheval et nous servir de cocher; mais le second m'observait en silence comme s'il avait peur que je ne m'évadasse.

Notre arrivée dans la petite ville où demeurait le landsrichter produisit une singulière rumeur. C'était un jour de marché. Les gens de la campagne, réunis sur la place, se rangèrent tout ébahis sur notre passage. La vente des bestiaux et des légumes fut interrompue, les enfants coururent après nous. Dans les regards qui se tournaient de notre côté, je ne distinguais que l'expression d'une curiosité niaise et d'un injurieux soupçon. Quelques hommes, en me voyant passer, secouaient la tête avec un air de profonde sagesse, et les femmes se demandaient quel pouvait être cet étranger si jeune et déjà si coupable qu'on menait entre deux gendarmes. Il est bien possible que, dans ce moment-là, un des poëtes de la bourgade ait écrit une complainte sur mes crimes, et qu'on me cite encore aujourd'hui aux petits enfants comme un exemple de la justice céleste.

La voiture s'arrêta devant la maison de mon juge, et l'on me fit

entrer dans une grande salle humide et sombre comme une prison. Un de mes deux soldats vint s'installer près de moi, bien décidé à ne pas me perdre de vue ; l'autre resta sur la place, pour garder le cheval et répondre aux mille questions de la foule inquiète. Celui-là avait le plus beau rôle. Pour peu qu'il ait eu d'imagination et qu'il ait voulu composer une lamentable légende au milieu de ces bonnes gens disposés à tout croire, il a dû jouir d'un triomphe pareil à celui des improvisateurs italiens.

Le landsrichter n'était pas chez lui, et pour comble de malheur, il était à dîner chez un de ses amis. J'aurais voulu qu'on ne le troublât pas dans cette grave et douce occupation, sachant qu'en Allemagne, plus que partout ailleurs, il faut bien prendre garde de déranger l'honnête homme qui dîne ; mais mon affaire paraissait si grave que mes deux gendarmes n'osaient en retarder la solution. On alla donc chercher le juge, qui arriva d'un air de fort mauvaise humeur. C'était un homme sec et maigre, que je vois encore d'ici avec son œil fauve et sa face plate. Son aspect me fit peur, et il n'avait pas encore prononcé une parole que je voyais déjà ma cause perdue.

« Que voulez-vous ? me dit-il après avoir parcouru d'un bout à l'autre mon passe-port.

— Je voudrais continuer ma route.

— Cela ne se peut. Votre passe-port n'est pas visé par le ministre de Bavière.

— Eh bien, j'irai le faire viser à Bamberg. »

Un *non* bien articulé fut sa seule réponse à cette seconde demande ; puis il reprit, en me regardant de la tête aux pieds :

« Que venez-vous faire en Allemagne ?

— Étudier.

— Monsieur, s'écria-t-il de l'air d'un philosophe qui va formuler un des plus grands axiomes de la science, on ne vient pas en Allemagne pour étudier. »

Après cette parole solennelle, il s'approcha de la glace pour

rajuster sa cravate, ordonna aux gendarmes de me conduire hors des frontières et retourna à son dîner.

De retour au corps de garde bavarois, je fus délivré de mon escorte ; je trouvai un paysan qui consentit à me mener avec sa voiture à Cobourg.

Il m'en avait coûté pour mes deux charrettes et pour la place que j'avais payée jusqu'à Bamberg environ soixante francs. J'avais, en outre, perdu une journée en courses fatigantes, et j'avais pendant plusieurs heures subi le contact de deux gendarmes, tout cela par l'oubli d'une signature et d'un cachet.

Cependant mon hôte de Cobourg, qui m'avait vu partir si joyeusement pour la Bavière, ne comprenait pas pourquoi je revenais si vite. Les explications que je lui donnai le jetèrent dans une étrange perplexité. Dans sa bonne foi d'Allemand, il sentait bien que je n'étais pas un être redoutable, mais dans sa conscience d'aubergiste, soumis au contrôle de la police, il ne savait trop s'il ne devait pas me regarder comme un personnage suspect, et s'il ne s'exposait pas à quelque grave réprimande de la part du bourgmestre en me donnant asile.

« Vraiment, disait-il en se promenant de long en large dans la chambre, vraiment, un passe-port qui n'est pas en règle !... Conduit devant le landsrichter !... Par ma foi ! c'est grave. Je ne me rappelle pas avoir rien vu de semblable. »

Je vis le moment où, à force de réfléchir à l'embarras et au danger de ma situation, il allait tout simplement me prier de chercher un gîte, et je commençais déjà à lui faire un nouveau commentaire sur la valeur réelle de mon passe-port, quand, par une faveur toute particulière de la Providence, il m'arriva un auxiliaire.

C'était la fille de mon hôte ; une belle et grande jeune fille, intelligente et habile, qui, dès les premiers mots qu'elle nous entendit prononcer se rangea de mon côté, et trouva aussitôt l'argument qui devait émouvoir son père.

« Tu sais bien, lui dit-elle, que ces Bavarois sont des arrogants.

Quand ils passent par ici, ils ont toujours l'air de nous prendre en pitié et nous appellent des hérétiques. Ce landsrichter, te souviens-tu de son dédain ? On eût dit que notre maison n'était pas digne de le recevoir. Et cet officier, n'ai-je pas vu comme il s'admirait au dernier bal de la ville, en nous disant de fades galanteries à ma cousine et à moi ! Quant à monsieur, ajouta-t-elle en se retournant gracieusement de mon côté, il est évident qu'il est venu ici pour étudier. Quand il a ouvert sa malle, le domestique a vu qu'elle était pleine de livres allemands, et hier au soir il lisait Schiller.

— Ma fille a raison, s'écria le digne aubergiste. Ce landsrichter est un vilain homme. Je ne sais comment j'avais fait pour l'oublier, et vous, monsieur, vous ne pouvez être un voyageur dangereux puisque vous lisez Schiller. Moi, je suis fou de Schiller. Envoyez votre passe-port à Munich ; restez ici jusqu'à ce que vous le receviez, et soyez tranquille ; la police de Cobourg ne vous dira rien, car je la connais. »

A ces mots, il me tendit la main, et la jeune fille sortit sans me donner le temps de la remercier. Le lendemain, elle partait pour aller passer un mois à la campagne. Je ne devais plus la revoir. J'appris seulement qu'elle était chérie de tous ceux qui la connaissaient, et qu'elle s'appelait Marguerite.

Quand je fus seul dans ma chambre, livré à moi-même et récapitulant les événements de cette journée, je sentis s'éveiller en moi je ne sais quel désir de scandale et de vengeance, et ma première pensée fut d'adresser une lettre aux journaux. Je me disais qu'une offense faite au passe-port français ne devait pas rester impunie ; je me disais que la petite persécution que je venais de subir pourrait bien me donner une très-jolie réputation de martyr. Déjà je voyais les journaux disserter sur mon arrestation, et le public s'émouvoir au récit de mon infortune. Le ministre des affaires étrangères envoyait à notre ministre à Munich des instructions spéciales à mon égard ; la Bavière faisait des excuses. Le gardien des frontières et le landsrichter se frappaient le front et se

reprochaient de m'avoir méconnu, et du haut de ma grandeur future, j'offrais un témoignage de reconnaissance à la jeune fille qui était venue à mon secours. Bref, je bâtissais, sur ma mésaventure de quelques heures, des rêves de vanité et de fortune, comme Perrette sur son pot au lait, et je m'endormis dans la contemplation de mon avenir.

Le lendemain, je m'éveillai aux rayons du soleil qui brillaient à travers mes rideaux. Le ciel était pur, l'air frais et embaumé. Des tiges de liserons, grimpant le long de la muraille, montaient jusqu'à moi, comme pour me montrer leurs calices bleus avec leurs perles de rosée. A l'angle de la fenêtre, une hirondelle bâtissait son nid; au pied de la maison je voyais passer les paysans des environs avec leur longue redingote et leur honnête physionomie, et devant moi j'apercevais les coteaux bordés d'arbres à fruits et chargés de vignes. J'oubliai au même instant mes vaines idées d'ambition fondées sur un ridicule espoir de scandale. J'envoyai tout simplement, comme mon hôte me l'avait conseillé, mon passeport à Munich, puis je sortis pour voir ce que je n'avais pas encore vu : les élégantes maisons de campagne et les riants jardins qui entourent Cobourg, et je ne sentis plus que l'impression d'une nature bienfaisante.

Cobourg n'est qu'une ville de dix mille âmes, sans université, sans établissements scientifiques, par conséquent dénuée de l'intérêt qui s'attache même à quelques-unes des plus petites cités de l'Allemagne, à Iéna, par exemple, à Greifswald, à Giessen, à Erlangen. De plus, elle est située hors des grandes routes du nord et du sud. On ne passe point par là en allant à Berlin ou à Vienne, à Cologne ou à Dresde. Ce n'est ni une ville d'industrie ni une ville de bains. Sa population se compose de rentiers, de fonctionnaires attachés à la cour ou à l'administration, et d'un petit nombre de marchands et d'ouvriers. Aussi n'y trouve-t-on point ces pompeuses constructions qui s'élèvent à la suite d'une spéculation heureuse et d'une fortune rapide. La rue du Château seulement a un air de nouveauté

séduisant et coquet, les autres sont ce qu'elles étaient il y a quelque cent ans ; mais dans l'isolement de cette ville, dans son repos habituel, dans son silence, il y a un charme indéfinissable auquel on se livre bien vite avec abandon, et les sites qui l'environnent sont si pittoresques, qu'on ne se lasse pas d'y revenir et de les contempler. La ville est bâtie en partie dans la plaine, en partie sur la pente inclinée d'une colline, au pied de deux montagnes parsemées d'arbres. Sur la cime d'une de ces montagnes est un vieux château en ruine, sur l'autre un jardin, un parc, un palais gothique bâti récemment, léger et gracieux comme un édifice du moyen âge. Du haut d'un de ces balcons dentelés on découvre à la fois la chaîne du Thuringerwald, les plaines de la Saxe, les champs de la Bavière. J'allais souvent errer le long des verts sentiers qui côtoient cette montagne, au milieu des larges allées de chênes qui l'ombragent, autour des murailles de son château, dont les fenêtres à ogives, les tourelles et les colonnettes étaient pour moi comme le symbole rajeuni d'un autre temps au milieu d'une nature toujours jeune et toujours belle.

Entre les deux montagnes s'étend une large vallée arrosée par une rivière limpide. C'est là que s'élève le château de Rosenau, la demeure favorite du grand-duc.

Une partie de ma journée se passait ainsi à parcourir les montagnes et la plaine, abandonnant ma course au hasard, et me détournant à tout instant comme un écolier pour voir un rameau d'arbre chargé de bourgeons roses, un champ de blé, une bruyère ou un insecte, et alors je m'écriais :

Ah ! quand revient le mois de mai,
Avec ses fleurs et son feuillage,
Ses rayons d'or, son ciel si gai,
L'homme attristé reprend courage.

Qu'importe quel fut son ennui,
Sous quel toit reposa sa tête,

L'œuvre du ciel est toute à lui,
Le printemps l'appelle à sa fête.

A lui le vert et doux gazon,
Les flots que la lumière argente,
Les bleus contours de l'horizon,
Le bois épais, l'oiseau qui chante.

L'âme s'envole avec le jour,
A travers la plaine fleurie,
Puis vers le ciel, dans son amour,
Elle s'élance, et rêve et prie.

Le monde entier nous appartient,
La vie alors est belle et pure,
Car le printemps du cœur revient
Avec celui de la nature.

En rentrant dans l'auberge, après ces excursions aventureuses, je retrouvais avec joie mes livres de prédilection qui m'avaient suivi dans tout mon voyage, qui m'entretenaient encore de l'Allemagne et m'en faisaient aimer la grâce mélancolique et le génie.

Une semaine s'écoula ainsi, et ma vie était si agréablement remplie que je n'éprouvais pas le moindre besoin d'y faire entrer une nouvelle distraction. Le dixième jour, je reçus par la poste un lourd paquet portant le sceau de la légation française. C'était mon passe-port augmenté d'une nouvelle bande de papier et revêtu de trois nouveaux visa. Il me parut qu'il arrivait bien vite. J'allai dire adieu aux sites que j'avais le plus contemplés, comme à des amis avec qui l'on a eu de longs et doux entretiens, et dont on s'éloigne en songeant que vraisemblablement on ne les reverra plus. Je fis ma malle à regret, et je m'approchai avec une véritable tristesse de mon hôte pour lui serrer encore une fois la main.

— Attendez, me dit-il, j'ai quelque chose à vous remettre.

Il ouvrit une armoire et en tira un livre soigneusement enveloppé.

— Tenez, ajouta-t-il, voilà ce que ma fille m'a chargé de vous donner quand vous partiriez.

C'était un exemplaire d'*Hermann et Dorothée*. Sur la première page, Marguerite avait écrit : « Souvenez-vous de l'Allemagne, où les femmes défendent l'étranger quand les hommes l'abandonnent. »

Ainsi finit ma juvénile idylle de Cobourg.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Bamberg. — La cathédrale. — La légende de saint Henri et de sainte Cunégonde. — Nuremberg. — Son histoire. — La guerre de Trente ans. — La citadelle. — L'intérieur de la ville. — Édifices publics. — Maisons particulières. — L'église de Saint-Sébald. — Pierre Vischer. — Adam Kraft. — Les stations de Martin Ketzel. — Albert Durer. — Sa femme. — Les Meistersänger. — Altdorf — Wallenstein. — Furth. — Les juifs.

Bamberg n'est plus la capitale d'une principauté ecclésiastique qui possédait les plus beaux domaines dans la féconde Franconie, et gouvernait deux cent mille sujets. En 1801, le vieil évêché a été sécularisé. Soixante et un prélats l'avaient successivement régi ; le dernier, le prince François de Buseck, dut abandonner l'autorité temporelle que lui avaient transmise ses prédécesseurs, et, par compensation, fut gratifié d'une pension annuelle de quarante mille florins (environ cent mille francs). Les propriétés épiscopales furent réunies à la Bavière, et Bamberg devint un simple chef-lieu de district.

Mais si elle est déchue de son ancien état de grandeur, cette religieuse cité de Bamberg, elle n'en est pas moins une des villes les plus agréables de l'Allemagne par sa situation, et l'une des plus intéressantes par ses traditions et ses monuments.

Elle s'élève dans une vaste plaine où s'épanouissent les plus fertiles jardins, où fleurissent la vigne et le houblon, ces deux éléments des bachiques jouissances du Sud et du Nord, où serpente la

Pregnitz qui, à une lieue de là, se rejoint au Mein, l'une des grandes rivières de l'Allemagne, et par là constitue une des parties du canal qui relie le Rhin au Danube, cet important canal projeté déjà, disent les chroniques, par Charlemagne, et magnifiquement achevé par le roi Louis de Bavière.

A l'extrémité de cette belle plaine s'étend une chaîne de montagnes qui apparaît comme un cercle d'argent à l'horizon.

Au milieu de cette idyllique et pittoresque enceinte s'élève la ville de Bamberg avec ses élégantes constructions, avec son église de Saint-Michel, dont les larges murailles occupent tout le plateau d'une colline, avec son palais épiscopal, l'un des imposants édifices du dix-septième siècle, et sa cathédrale dont les quatre tours s'élancent dans les airs en pointes pyramidales.

Cette cathédrale fut fondée, au commencement du onzième siècle, par l'empereur Henri II. Détruite par un incendie, elle fut reconstruite, en 1180, par l'évêque Othon, ce même Othon qui entreprit de convertir au catholicisme les paysans du Nord, et dont nous avons signalé la glorieuse mission dans notre chapitre sur la Poméranie.

Cette vénérable église n'est pas une des plus grandes de l'Allemagne. Elle n'a que trois cent quarante-cinq pieds de longueur et cent pieds de largeur. Mais par l'élégance de sa structure, par la finesse de ses détails, par la variété de ses ornements, elle mérite une belle place dans l'histoire de l'art.

Il y a là deux chœurs dont les voûtes sont supportées par des colonnes ciselées avec une rare habileté. Dans l'un de ces chœurs sont des stalles en chêne d'un travail exquis. Sous tous les deux s'ouvrent des chapelles souterraines où les sculpteurs du moyen âge ont prodigué à qui mieux mieux toutes les inventions de leur pieuse fantaisie. Le sacristain, qui sert de guide au voyageur dans ces cryptes solennelles, dit qu'on y compte quatre cents piliers, et que les chapiteaux de ces piliers sont tellement variés qu'on n'en trouverait pas deux identiquement semblables.

Là sont les tombes en marbre ou en bronze des évêques et des chanoines de la cathédrale. Là est l'un des monuments les plus remarquables de l'art germanique, le sarcophage de l'empereur Henri II et de l'impératrice Cunégonde, fait, en 1512, par Riemenschneider de Wurtzbourg.

Ce sarcophage en marbre blanc a la forme d'un autel. A sa sommité sont les figures des deux pieux époux, de grandeur naturelle, couchés l'un à côté de l'autre, les mains jointes, comme deux fidèles disciples de l'Évangile qui s'endorment avec calme, faisant leur prière. Aux quatre côtés du monument, des bas-reliefs sculptés avec un soin minutieux représentent les principales scènes de la légende du noble couple.

Elle a été racontée en détail, cette légende, dans l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne; elle s'est perpétuée d'âge en âge dans l'esprit du peuple de Bamberg, qui, au milieu de l'effervescence et des propagations du protestantisme, a gardé son dogme catholique.

Chaque année, on célèbre pompeusement dans cette église la fête de saint Henri et de sainte Cunégonde, et le peuple vient en foule s'agenouiller devant leurs reliques, et plus d'une mère affligée, et plus d'un pauvre malade décore encore avec une ferme confiance leurs autels de ses *ex-voto*.

Henri II, fils du duc de Bavière et de Gisele, fille du duc de Bourgogne, naquit au château d'Abach, en 972. Dès son enfance, il se signala par la douceur de son caractère et son respect pour ceux qui lui enseignaient la parole de Dieu. Une fois seulement, dit la légende, il commit, par imprudence, une sorte de profanation dans un couvent. Pour expier cette faute involontaire, il se revêtit d'un cilice et le garda toute sa vie.

Après la mort d'Othon, empereur d'Allemagne, il était un jour dans l'église de Ratisbonne, prosterné devant le tombeau de saint Emmeran, lorsque tout à coup une douce mélodie résonne à son oreille, et le parfum de l'encens se répand autour de lui. Il se lève,

saisi de surprise, et voit sur le maître-autel une main qui trace ces mots : *naeh sechs* (après six). Que signifiaient ces mots? Personne ne pouvait le lui dire. Il pensa que c'était l'annonce de sa fin prochaine, et se prépara à la mort par de nouvelles prières et de nouvelles charités. Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et la mort n'est point venue. Six ans après, Henri avait l'explication du mystérieux avertissement. Six ans après, il était proclamé empereur d'Allemagne.

A peine installé sur le trône, il eut des rivaux à combattre et des révoltes à réprimer. Mais la main de Dieu le soutenait. Il parvint, en peu de temps, à rétablir l'ordre et la paix dans l'empire, et quand cette œuvre fut achevée, il crut pouvoir céder aux instances de ses conseillers qui l'engageaient à se marier; il épousa Cunégonde, la fille du comte de Luxembourg.

Cunégonde pourtant avait fait vœu de chasteté, et l'avoua à Henri qui promit de respecter ses saints engagements et de vivre avec elle comme un frère avec une sœur. Un jour, l'austère Cunégonde est accusée d'avoir cédé à une coupable séduction. Henri ne peut y croire, et cependant il a l'esprit inquiet, le cœur troublé. Alors Cunégonde demande que les seigneurs, les vassaux, les gens du peuple se réunissent dans une vaste arène. Là, en présence d'une foule de témoins, pour prouver sa vertu, elle se soumet à l'épreuve du feu. Elle prend dans ses mains des fers chauds et ne ressent aucune douleur. Elle marche pieds nus sur des charbons ardents, et, sur la blancheur de ses pieds, on ne remarque pas la moindre brûlure. Après une telle épreuve, nul doute qu'elle n'ait été honteusement calomniée.

Dès ce jour, les deux époux vécurent dans la plus pure harmonie et dans la pratique constante des bonnes œuvres. Ils fondèrent des couvents, ils bâtirent des églises, et Cunégonde s'en allait elle-même chaque matin payer les ouvriers.

De leur vivant même, ils furent honorés par plusieurs miracles. Henri souffrait cruellement de la gravelle. Un soir, il invoqua avec

ferveur le secours de saint Benoît. Dans la nuit, saint Benoît le délivre de la pierre qui le torturait et la lui remet entre les mains.

Un jour, une des nièces de Cunégonde ayant commis une faute grave, l'impératrice, dans une sainte colère, lui donne un soufflet, et ce soufflet reste à jamais empreint sur la joue de la coupable. Une nuit, un incendie éclate tout à coup dans la chambre où Cunégonde était couchée. La sainte repose tranquillement au milieu des flammes. Elle s'éveille à son heure habituelle, lève les mains au ciel, et le feu s'éteint.

Henri mourut en 1024 et fut enseveli dans l'église de Bamberg.

Cunégonde se retira dans un monastère et y vécut encore seize ans. A ses derniers moments, elle demanda à être placée près de celui qu'on appelait son époux et qui n'avait été pour elle qu'un frère.

Quand on la descendit dans le caveau de Henri, on entendit d'en haut une voix qui disait : « Chaste époux, fais place à ton épouse. » Et le corps de Henri se retira au bord de sa tombe, et Cunégonde fut mise à côté de lui.

Telle est la naïve légende dont Riemenschneider a retracé pieusement les principaux épisodes avec son habile ciseau.

Sur la colline qui domine la ville de Bamberg, et qui porte le nom de Saint-Michel, Cunégonde et Henri fondèrent une abbaye de bénédictins, et l'évêque Othon construisit là une église gothique d'un style imposant. Par malheur, cet édifice a été si souvent restauré, et si maladroitement rajeuni, qu'il a perdu sa beauté primitive, et l'abbaye a été transformée en une maison de refuge pour les pauvres.

Mais d'ici je vais à Nuremberg. C'est là que le moyen âge a fait des merveilles, et qu'on garde ses trésors.

Nuremberg a été une des grandes villes de commerce de l'Europe, un des principaux points de jonction entre l'Italie et les contrées du Nord, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance,

à l'époque où Venise était la reine de l'Adriatique et du commerce de l'Orient.

Nuremberg a été une ville célèbre par son industrie. Elle a inventé les fusils à vent, les fusils à batterie, qui remplacèrent les fusils à mèches, les montres de poche qu'on appelait les œufs de Nuremberg, plusieurs instruments de musique et de mathématiques, et une quantité de divers objets de fantaisie. Un de ses fils les plus glorieux, Albert Dürer, l'un des premiers, sinon le premier, a trouvé l'ingénieux procédé de la gravure sur bois. Un autre, Antoine Koberger, s'est signalé dans la noble profession d'imprimeur à une époque où il n'existait pas encore un imprimeur dans plusieurs des grandes cités de l'Europe. Dès l'an 1470, il publiait le livre des *Comestorium vitiorum.* Il employait dans ses éditions un beau et large caractère gothique, et n'occupait pas moins de dix-sept presses. De ses ateliers, dit le savant bibliophile Dibdin, sont sortis, au quinzième siècle, plus de bibles, de chroniques, de décrétales et d'œuvres classiques, que de toute autre imprimerie européenne.

Nuremberg a été une libre cité impériale, comme Ratisbonne, Augsbourg, Francfort. Elle se gouvernait elle-même comme une république; elle avait autour de ses murs un territoire de trente-six milles carrés. Les fameuses républiques d'Athènes et de Sparte n'en avaient peut-être guère plus. Les empereurs d'Allemagne se plaisaient à vivre dans cette ville florissante, et plus d'une fois ils y envoyèrent la diète qui devait résoudre les plus graves questions. Telle fut, entre autres, la fameuse diète où Charles IV proclama la Bulle d'or.

Ainsi grandit de siècle en siècle l'industrieuse Nuremberg. En 1219, elle obtenait déjà de Frédéric de Hohenstaufen ses franchises municipales.

En 1380, elle avait déjà deux cents cavaliers à sa solde et pouvait en armer un millier.

En 1390, un de ses sénateurs organisa une fabrique de papier où fonctionnaient dix-huit foulons.

En 1417, Nuremberg acheta de son burgrave, Frédéric VI, pour la somme de cent vingt mille florins, la citadelle de ce seigneur et les priviléges héréditaires qu'il exerçait dans la ville. Ce fut à l'aide de cette somme que Frédéric acquit la Marche de Brandebourg.

En 1424, l'empereur Sigismond lui confia la garde des joyaux de l'empire.

Cependant la fortune avait créé à Nuremberg comme à Venise des familles de patriciens qui, peu à peu, s'emparaient du pouvoir, et dominaient le peuple, et souvent lui faisaient redouter leurs arrêts. « Quand vous passerez devant les églises, disaient à leurs enfants les pauvres gens de la classe plébéienne, récitez un *Pater noster;* mais quand vous passerez devant l'hôtel de ville, récitez-en deux. »

Jamais pourtant cette oligarchie n'en vint à instituer le terrible régime gouvernemental de Venise : le Conseil des Dix, le Pont-des-Soupirs, la Gueule du Lion. Dans sa suprématie, elle gardait encore sa bonne nature germanique, et les corporations de marchands, d'ouvriers, conservaient la jouissance de leurs priviléges, et par son industrie, par ses inventions, Nuremberg conquérait sur mer un nouveau renom et un nouvel élément de prospérité.

Mais voilà que le dogme de Luther se répand à travers l'Allemagne. La noble cité catholique, illustrée, enrichie par les plus belles œuvres d'art du catholicisme, adopte la froide et aride doctrine du protestantisme. La guerre de Trente ans éclate, et comme la plupart des plus florissantes cités de l'Allemagne, Nuremberg devait en être la victime.

Nous avons eu souvent, dans le cours de ce voyage, l'occasion de citer les désastres de cette guerre. Rien de ce que nous pourrions en dire n'équivaudrait à la précision de quelques chiffres :

Dans l'électorat de Hesse, dix-sept villes, quarante-sept châteaux, trois cents villages furent brûlés de fond en comble. Dans d'autres provinces, des villes qui n'avaient point été incendiées étaient pres-

que entièrement dépeuplées. A Nordheim, trois cents maisons étaient entièrement désertes. A Göttingue, les soldats démolirent deux cents habitations pour en tirer les poutres, les lambris et alimenter leurs feux de bivouacs. En Bohême, dans le cours de cette effroyable guerre, le nombre des habitants fut réduit de trois millions à huit cent quatre-vingt-dix mille; dans le Wurtemberg, d'un demi-million à quarante-huit mille. Et la Saxe et le Brunswick subirent un désastre à peu près semblable.

Enfin, on a calculé que trente mille villages et hameaux furent détruits, que dans un grand nombre d'autres la population fut expulsée de sa demeure, en partie égorgée, en partie livrée à la famine par le ravage de ses champs. De graves historiens affirment que dans ces trente années de carnage et de dévastation l'Allemagne perdit les deux tiers de ses habitants.

Nuremberg n'échappa point à ce fléau ni à celui de la guerre de Sept ans, ni à celui des guerres enfantées par notre première révolution.

La découverte du cap de Bonne-Espérance et le changement qui par-là s'opéra dans le mouvement commercial de l'Europe lui enlevèrent une des principales prérogatives de sa situation.

Endettée par les levées d'armes qu'elle avait dû faire et les contributions qu'elle avait dû payer, appauvrie par l'amoindrissement de ses spéculations industrielles, par le ravage réitéré de ses domaines, Nuremberg se trouvait, en 1797, à l'approche de l'armée de Sambre-et-Meuse, dans un tel état d'affaiblissement, qu'elle invoqua le secours du roi de Prusse, descendant de ses anciens burgraves, offrant de se placer complétement dans sa dépendance.

Le roi de Prusse refusa d'accepter cette proposition, et, en 1806, la vieille cité impériale fut réunie au royaume de Bavière. De sa dignité de ville souveraine, elle est descendue au rang de simple chef-lieu de district; des produits industriels dont elle avait autrefois le monopole, elle n'a conservé que la spécialité des jouets d'enfants et des pains d'épice. Au seizième siècle, elle avait quatre-

vingt-dix mille habitants, elle n'en a pas aujourd'hui cinquante mille.

Mais elle a conservé ses vestiges poétiques d'un autre temps, ses œuvres d'art et de religion. Les disciples du protestantisme n'ont point ici, comme en d'autres régions de l'Allemagne, détruit dans une sauvage fureur d'iconoclastes les images vénérées de leurs pères. Les nouvelles habitudes de confort, les nouveaux modes de construction n'ont point détourné les bons bourgeois de Nuremberg de leur goût traditionnel pour une architecture d'un autre siècle. Quand l'un d'eux entreprend de réédifier sa maison, il n'admet point la forme des bâtiments modernes, il la refait avec une sorte de culte héréditaire, selon les idées de ses aïeux. Telle Nuremberg nous apparaît dans les naïves gravures du seizième siècle, telle on peut la voir encore aujourd'hui dans son imposant ensemble, et ses charmants détails, sauf quelques fabriques récentes, quelques améliorations matérielles et quelques habitations qui, par la nouveauté de leur décoration, apparaissent comme des figures exotiques dans cette vénérable cité.

Ses remparts qui l'ont souvent si mal protégée ont été détruits. Mais son élégante tour ronde, et la tour à cinq faces, et la chapelle byzantine, et le corps de logis de sa citadelle subsistent encore. De jolies maisonnettes s'abritent sous ses anciens murs; des jardins les égayent; des tilleuls y répandent le parfum de leurs fleurs. L'austère image d'un arsenal de guerre s'allie là harmonieusement à un tableau idyllique, la grandeur imposante d'un château seigneurial à l'aspect d'une demeure rustique, la tradition des morts à l'activité des vivants.

On chemine par un sentier ombragé de beaux arbres, on passe devant un enclos, où des enfants jouent avec un chien, où une brave mère de famille les regarde gaiement en filant sa quenouille, et l'on pénètre par un arceau profond dans une vaste cour, et l'on entre dans une large salle récemment et habilement restaurée, où sont inscrits les noms des souverains qui à diverses époques ont

séjourné sous ses plafonds. Trente et un souverains, depuis l'empereur Henri III qui visita cette résidence en 1050 jusqu'au glorieux Charles-Quint qui y vint en 1541 et en 1551, et jusqu'au roi Louis de Bavière qui s'y rendit aussi deux fois en 1833 et en 1840. C'est toute une chronologie, toute une histoire d'Allemagne.

Nuremberg est divisé par la Pegnitz en deux quartiers dominés par ses deux célèbres églises de Saint-Sebald et de Saint-Laurent. Cette rivière est traversée de distance en distance par des ponts d'une structure massive et d'une forme pittoresque comme ceux de Venise. De çà et de là, se déroulent dans leurs diverses directions, comme des rivières capricieuses dans leurs méandres, les nombreuses rues, des rues d'une propreté extrême comme celles de la Hollande, assez larges en certains endroits, mais pour la plupart tortueuses et irrégulières. Dans cette cité, qui fut remarquable entre toutes celles de l'Allemagne par son esprit d'ordre, on dirait que les maisons protestaient contre ces habitudes d'ordre et de régularité de leurs habitants. Ces étonnantes maisons, elles n'ont point voulu se soumettre à une loi d'alignement, ni à une forme de structure symétrique. Il en est qui s'avancent fièrement dans la rue, comme si elles étaient poussées en avant par une ambitieuse pensée ; il en est qui se retirent humblement à l'écart comme pour mieux se recueillir dans le silence de leur vie journalière. Il en est qui étalent orgueilleusement aux regards des passants, en ligne droite, leur large façade ; d'autres qui ne veulent se montrer que de trois quarts ; d'autres qui tournent impertinemment le dos à leurs voisines. Presque toutes sont très-élevées et surmontées d'un haut pignon. Mais presque toutes ont des décorations différentes ; celles-ci de petites fenêtres arrondies, coupées par des colonnettes, celles-là des fenêtres à ogives comme des chapelles gothiques. Quelques-unes portent à leur sommité des tourelles d'une légèreté et d'une grâce exquises ; d'autres ont suspendus à leurs flancs ces élégants appendices de salon, ces riantes cellules qu'on appelle des *chôrlein*. C'est là que la bonne mère de famille aime à s'asseoir avec sa tapis-

serie, et c'est là aussi que les fiancés aiment à se retirer pour se murmurer l'un à l'autre leurs doux aveux. Un grand nombre de ces maisons ont aussi un balcon en fer ouvragé ou en pierre dentelée; la plupart sont ornées de statuettes de vierges ou d'apôtres, d'inscriptions morales ou religieuses. Partout enfin apparaît là une poétique conception, une attrayante fantaisie, ou un austère sentiment, et la pierre, et les briques, et le fer, et le marbre, et la palette du peintre, et le ciseau du sculpteur ont été employés à traduire ces fantaisies et ces sentiments.

Certes, Vienne avec sa place de Saint-Étienne, ses vastes faubourgs, ses immenses horizons, est d'un aspect bien autrement grandiose que Nuremberg; et Prague, avec son pont de la Moldau et son royal Hradschin, est aussi plus imposant. Mais Nuremberg est une ville unique en Allemagne; c'est un Herculanum conservé sous la lave du temps, l'Herculanum du moyen âge.

Dans cet Herculanum s'élèvent, comme au temps de sa brillante prospérité, son hôpital du Saint-Esprit, fondé au quatorzième siècle, son hôtel de ville commencé en 1332, à peine achevé en 1619, plusieurs de ses anciennes aristocratiques maisons, entre autres celle de Peller, qui est d'un luxe d'architecture dont il n'existe peut-être pas un second exemple dans toute l'Allemagne; et sa splendide église de la Vierge, qui est comme l'éblouissant rayonnement d'une fervente adoration; et ses deux merveilleuses églises si souvent décrites, si justement admirées, l'église de Saint-Sebald et de Saint-Laurent. C'est là que l'art poétique et religieux, l'art inventif et fécond, l'art attrayant et solennel, l'art sublime du moyen âge a prodigué toutes ses richesses, dans la structure harmonieuse de ces deux édifices, dans l'élancement de leurs voûtes et de leurs tours quadrangulaires, dans les rosaces, les dentelures, les arabesques de leurs façades, dans les ciselures de leurs colonnes, dans les ornements de leurs chapelles, et les peintures de leurs vitraux.

C'est là que deux des premiers artistes de l'Europe, Pierre Vischer et Adam Kraft, ont mis leurs chefs-d'œuvre.

Pierre Vischer, né à Nuremberg en 1460, fit, à l'instigation d'un des riches bourgeois de cette ville, son fameux tombeau de saint Sebald. C'est toute une chapelle en bronze, une chapelle de quinze pieds de hauteur et de huit pieds de longueur, qui repose sur des têtes de dauphins et des colimaçons. A sa base, des bas-reliefs représentent les principaux miracles du saint; sur ses légères colonnettes s'élèvent les statues des douze apôtres et des douze petits prophètes; sur ses quatre faces sont sculptées soixante et douze autres figures religieuses. Au milieu, sous une voûte en bronze découpée comme une broderie, est la châsse du saint.

Le célèbre artiste travailla avec ses cinq fils pendant onze ans, (de 1508 à 1519) à ce monument, et il en a fait une œuvre qui peut être mise en parallèle avec les œuvres les plus parfaites de l'art italien.

Adam Kraft, né en 1429 à Schwabach, à quelques lieues de Nuremberg, érigea en 1476, dans l'église de Saint-Laurent son tabernacle, magnifique édifice en pierre, qui de la nef s'élance en s'amincissant graduellement jusqu'à la voûte de l'église et se divise en six compartiments. Au-dessus d'une galerie festonnée et couverte d'arabesques est le tabernacle proprement dit, gardé par quatre saints; plus haut, des rangées de sculptures représentent quelques-unes des scènes de la Passion ; plus haut, dans des enlacements de rameaux et d'arbustes, les Juifs réunis autour du Christ, devant le tribunal de Pilate ; plus haut, le Christ crucifié, et, à ses pieds, les images de la Vierge, de Madeleine et de saint Jean; plus haut encore, une figure isolée surmontée d'un pavillon et d'une tige de fleurs qui s'arrondit, comme la crosse d'un prélat, sous la nervure de la voûte.

On a dit que Kraft maniait, ployait, modelait la pierre comme une cire molle, et, en vérité, on serait tenté de croire à cette puissance surnaturelle quand on voit avec quelle netteté et quelle perfection il a ciselé les figurines, les colonnes, les chapiteaux de cet admirable monument.

Ces deux grands artistes que nous venons de citer joignaient à leur génie un profond sentiment d'humilité chrétienne. Pierre Vischer s'est représenté au pied de son tombeau de saint Sebald avec son marteau à la main et son tablier d'ouvrier. Adam Kraft s'est représenté à genoux, soutenant lui-même sur ses épaules un des côtés de son monument. Ni l'un ni l'autre ne s'enrichirent par leurs œuvres. Le tombeau de saint Sebald ne coûta à celui qui l'avait commandé que quelques milliers de florins. Adam Kraft ne reçut pour prix de son tabernacle qu'une misérable somme de sept cent dix florins, et mourut à l'hôpital.

Que de belles choses pourtant il a faites ce vaillant Adam Kraft pour sa petite cité natale de Schwabach, pour la citadelle d'Ulm, pour d'autres villes encore, et surtout pour Nuremberg. Nous avons essayé de donner une idée du tabernacle qu'il éleva dans l'église de Saint-Laurent. Il a enrichi de ses sculptures deux autres églises de Nuremberg, celle de la Vierge et celle de Saint-Égide. Il a, dans cette même ville, érigé un autre monument considérable auquel se rattache une religieuse tradition.

En 1477, un patricien de Nuremberg, nommé Martin Ketzel, fit un pèlerinage en terre sainte avec le duc Albert de Saxe. A Jérusalem, il se sentit si ému à l'aspect de la *via dolorosa*, qu'il résolut de consacrer dans son pays ses pieuses impressions par une œuvre solennelle. Il prit les mesures exactes des stations de la route du Calvaire, et partit pour l'Allemagne. A son arrivée dans sa demeure, il chercha en vain les notes qu'il avait faites avec tant de soin. Elles étaient perdues. Alors il se remit courageusement en chemin pour la Palestine, mesura de nouveau les distances qu'il voulait marquer exactement, puis revint à Nuremberg, et confia à Kraft sa pieuse pensée, et, à partir de la Seilergasse jusque dans l'ancien cimetière qu'on appelle le cimetière de Saint-Jean, Kraft posa sept admirables sculptures représentant les sept stations du Calvaire, les sept éternelles scènes de la Passion.

Dans ce même cimetière de Saint-Jean est enseveli Veit Stoss,

cet autre mémorable artiste de Nuremberg, à la fois peintre, sculpteur et graveur, et Hans Sachs le poëte, et Albert Dürer.

Noble, grand, malheureux Albert Dürer! Il était doué des dons les plus charmants, des dons de la beauté physique, de l'élévation intellectuelle et de la bonté du cœur. Jeune, il avait eu l'insigne bonheur de trouver en son père même un maître sage et habile, qui lui donna les plus douces leçons qu'on puisse recevoir en ce monde, les leçons de l'expérience et de la tendresse paternelle. Puis il devint ce que chacun sait, peintre de premier ordre, graveur, géomètre, écrivain. Par un rare privilége, il alliait les connaissances les plus précises aux conceptions les plus idéales. Il fut l'ami de Raphaël, le favori de l'empereur Maximilien, et l'un des hommes les plus honorés de son temps. Mais les dieux ennemis, ces cruels dieux du paganisme antique devaient lui faire expier les prérogatives de son génie. Ce qui est le rêve de bonheur de la plupart des hommes, ce qui est la grâce providentielle de quelques-uns, ce qui est parfois le soutien des plus infirmes, la consolation des plus affligés, et le dernier trésor des plus pauvres, le mariage, fut pour Albert Dürer un supplice et un désespoir. Il se trompa, comme tant de nobles cœurs, et, dans cette ignorance de la vie, dans cette simplicité d'enfant inhérente aux âmes les plus élevées, il épousa une femme acariâtre, avare, acerbe, et sottement vaniteuse, qui ne sut point comprendre la valeur de ce sublime artiste, qui ne voyait en lui qu'un instrument de lucre, et l'excitait au labeur productif comme un manœuvre, et l'effrayait pas ses colères, et le torturait par ses exigences.

Que de fois, en passant devant l'humble maison qu'il habitait, je me suis représenté le doux Albert Dürer assis à sa fenêtre, dans une silencieuse contemplation, rêvant à une de ses belles têtes de vierges et de saintes, et sa femme qui tout à coup le tirait violemment par le bras en lui disant : Mais travaille donc, Albert, et le bon Albert qui lui répondait : Tu ne vois pas que je travaille.

Tous les biographes s'accordent à dire que ce fatal mariage abré-

gea ses jours. Le fait est qu'il mourut à cinquante-sept ans. Sur sa tombe est écrit ce mot touchant *Emigravit* (il a émigré). *Emigravit!* C'est la parole de foi, d'espoir, qui a remplacé la triste, la glaciale expression des Romains : *Fuit*.

Il a émigré l'homme de cœur, l'homme de génie, dans des sphères célestes où les vertus du cœur sont récompensées, où le pur génie reçoit sa sainte couronne ; et l'une des consolations de ceux qui ont souffert d'un funeste amour en ce monde, c'est de penser que, dans l'autre, ils seront rémunérés de leur douleur et de leur patience.

Nuremberg, cette ville de marchands comme Florence et Venise, a eu, comme Florence et Venise, le bonheur de s'illustrer par les arts, les sciences et les lettres. Dans ses annales, l'intelligente cité enregistre avec un juste orgueil, outre les noms que nous avons déjà cités, celui de Wohlgemuth, le chaste et religieux peintre qui fut un des maîtres d'Albert Dürer ; celui de Pirkheimer, qui fut un des Mécènes de sa ville natale ; celui de Lawenwolf, à qui l'on doit la charmante fontaine en bronze élevée devant l'église de la Vierge ; celui de Martin Behaim, l'un des hardis voyageurs, et l'un des plus habiles cosmographes du quinzième siècle ; celui de Hans Sachs, le fécond écrivain. Comme Jacob Böhm, le mystique philosophe de la Silésie, comme Bloomfield, le naïf poëte anglais, Hans Sachs était un simple cordonnier. Mais il employait toutes ses heures de loisir à l'étude, et il était doué d'une facilité de composition à laquelle on ne peut comparer que celle de Lope de Véga. A l'âge de soixante-treize ans, il se mit un jour à récapituler ses œuvres, et compta quatre mille deux cent soixante-quinze chants lyriques, deux cent huit comédies et tragédies, dix-sept cents contes, mémoires ou sentences épigrammatiques, soixante-quinze chants religieux. Il vécut encore dix ans, et d'année en année augmenta cette étonnante collection, et la plupart de ses poésies se répandirent dans toute l'Allemagne aux seizième et dix-septième siècles, et un grand nombre de ses pièces dramatiques furent représentées

dans sa cité natale, qui se vante d'avoir l'une des premières organisé un vrai théâtre.

Nuremberg s'est distingué aussi par une de ces écoles qu'on appelle les écoles de *Meistersängers* (maîtres chanteurs), qui au quinzième ou seizième siècle s'organisèrent dans la plupart des grandes villes d'Allemagne, et qui ont subsisté en certains endroits jusqu'au dix-huitième siècle. La douce, la tendre, la chevaleresque poésie des *Minnesingers* avait retenti en sons mélodieux dans les châteaux. Elle avait égayé les banquets des princes, célébré le courage des guerriers, ému le cœur des châtelaines. De là elle descendit dans les classes inférieures de la société.

Des bourgeois et des ouvriers, animés par cette sorte d'instinct poétique inhérent, on peut le dire, à la nature germanique, désireux d'exprimer aussi leurs pensées dans un langage rhythmé, se réunirent pour se communiquer l'un à l'autre leurs essais, et s'éclairer par de réciproques enseignements, puis ils en vinrent à former des sociétés qui avaient, comme les académies, leurs statuts, leurs séances régulières et leurs séances solennelles, qui discutaient des questions de rhétorique, cherchaient de nouveaux modes de versification, et distribuaient des prix.

Les œuvres de ces corporations bourgeoises ne peuvent être comparées à celles des Minnesingers. C'est le résultat d'un difficile labeur, et l'application systématique de différentes règles de convention succédant à une vive, fraîche et libre inspiration. Mais ces assemblées de maîtres chanteurs occupent cependant une place notable dans l'histoire de la littérature allemande. Ils ont contribué au développement de la langue et des procédés de versification. Ils nous donnent, par le but de l'organisation, par le caractère de leurs assemblées, par l'esprit religieux et moral de leurs compositions, une intéressante idée des honnêtes penchants, des goûts intellectuels de la bourgeoisie allemande; et dans la quantité infinie de vers qu'ils ont composés, il en est qu'on aime à relire encore.

La vénérable ville de Nuremberg se plaît à garder le souvenir de ses anciennes illustrations. Elle conserve avec soin la maison de Hans Sachs et celle d'Albert Dürer. Elle a décoré du nom de ce poëte populaire et du nom de ce grand artiste les deux rues où ils habitaient. Elle a élevé à la mémoire de son noble peintre une statue de bronze faite par Rauch. Elle a une galerie qui renferme quelques anciens tableaux qu'elle ne veut vendre à aucun prix, et une bibliothèque où le savant bibliographe Dibdin resta en contemplation devant quelques incunables, et offrit vainement une somme considérable pour un Boccace de 1472.

Si cette ville n'est plus, comme autrefois, enrichie par le transport des denrées de l'Orient, par son mouvement industriel, en revanche elle est fréquentée chaque année par une quantité d'archéologues, d'artistes et de curieux qui ne peuvent se lasser de voir ses églises, ses fontaines, ses édifices publics, ses rues si pittoresques.

Nuremberg n'est plus la florissante cité commerciale du quinzième siècle. Mais, d'une de ses extrémités à l'autre, c'est un grand musée, un musée où l'on ne peut pénétrer sans une vive admiration, et dont on garde, quand on l'a quitté, une profonde impression.

Il existe, en outre, à quelque distance de Nuremberg, plus d'un vestige de son ancienne prospérité. Dans le territoire qui lui appartenait autrefois est la petite ville d'Altdorf, où s'éleva une université. On dit que Wallenstein, le pompeux, l'ambitieux Wallenstein fut un des élèves de cette université, et que, pendant le temps qu'il y passa, il ne s'y signala que par son impétuosité déréglée et son insubordination. Quelques chroniques ajoutent qu'il fut, le premier, condamné à entrer dans la prison que le conseil académique venait de faire construire pour punir les élèves indisciplinés.

A l'âge de quarante-neuf ans (en 1632) Wallenstein revenait, dans ces mêmes lieux, duc de Friedland, de Mecklembourg et de

Sagan, général en chef des armées impériales. Il s'établit dans de solides retranchements en face de Nuremberg occupé par Gustave-Adolphe, barra les chemins, intercepta les convois, affama les troupes de son puissant adversaire, et enfin l'obligea à se retirer. Peut-être que, dans le cours de cet implacable blocus, l'idée lui vint un jour d'aller revoir l'humble bourgade où il avait commencé ses études et où il devait obéir à l'ordre d'un professeur, lui qui maintenant ne voulait pas même accepter un ordre de l'empereur d'Autriche. Et qui sait? Peut-être que, dans l'éclat de sa grandeur, il se surprit à regretter silencieusement en lui-même cet humble commencement de sa vie. Ceux qui se laissent entraîner aux fascinations de l'ambition peuvent avoir, en leurs jours de succès, de superbes transports. Mais les naïves émotions de la jeunesse, les joies sereines de l'âme leur seront-elles conservées? J'en doute.

L'université d'Altdorf, qui ne fut jamais très-fréquentée, a été, en 1809, réunie à celle d'Erlangen, qui n'aura probablement jamais aucun Wallenstein à inscrire dans ses annales, mais qui s'honore de posséder des maîtres d'un haut mérite, tels que : F. Ruckert, le charmant poëte, H. Schubert, l'éminent philosophe, l'auteur de la *Symbolique des rêves*, et R. de Raumer, l'habile professeur de littérature.

Près de Nuremberg est une autre ville issue, comme une industrieuse colonie, des flancs de la vieille cité impériale. C'est la ville de Furth, située au confluent de la Regnitz et de la Pegnitz. Elle a des fabriques importantes et fait un actif commerce. En 1498, les juifs furent chassés de Nuremberg, par l'effet d'une de ces animadversions populaires dont on trouve tant d'exemples dans l'Europe chrétienne du moyen âge, et qui subsistent encore, à l'égard de la race hébraïque, dans plusieurs États de l'Allemagne. Un grand nombre de ces proscrits se retirèrent à Francfort. D'autres s'établirent à Furth, et ils y ont pullulé. Dans cette ville de quinze mille âmes, on compte environ quatre mille juifs, investis de tous les droits de bourgeoisie. Ils ont là leurs écoles, leur

hôpital, leur synagogue, et ils se vengent des rigoureux arrêts formulés contre leurs aïeux par l'activité avec laquelle ils font concurrence au commerce de Nuremberg.

Un chemin de fer réunit à présent ces deux villes, et plus d'un bourgeois économe s'en va par ce chemin de fer acheter à Furth les denrées qui lui sont livrées à meilleur marché qu'à Nuremberg. Pour que rien ne manque à cette rivalité, Furth possède aussi, dans son église Saint-Michel, un tabernacle ciselé par Adam Kraft, et un de ses citoyens a formé une collection d'objets d'art, de peinture et de ciselure du moyen âge, qui mérite d'attirer et qui attire de nombreux amateurs.

De cette petite Jérusalem germanique, un eilwagen m'a conduit à une ancienne métropole ecclésiastique, à Wurzbourg, par une route superbe, à travers les fertiles vallons de la Franconie, les collines revêtues de ceps de vigne et de charmants villages ombragés par des arbres fruitiers, et des villes de trois à quatre mille âmes, telles que Neustadt et Possenheim, qui sont comme de fidèles miniatures des grandes villes, qui ont, comme ces villes historiques, leurs remparts, leur beffroi, leur édifice municipal avec ses tourelles gothiques, et leur salle de conseil dont on fait, aux jours de fête, une salle de bal.

Il est probable que les constructeurs de chemins de fer étendront quelque jour leurs impitoyables rails entre Nuremberg et Wurzbourg. Mais ceux qui auront parcouru ce riant district de la Bavière, lentement, de station en station, avec le complaisant eilwagen, regretteront de le traverser au vol en quelques instants avec la féroce locomotive.

CHAPITRE VINGTIÈME

Le missionnaire Winfried. — Wurzbourg. — La guerre des paysans. — Gölz de Berlichingen. — Les évêques de Wurzbourg. — L'université. — Le palais épiscopal. — La ville. — La cathédrale. — L'église de Saint-Kilian. — Walther de Vogelweide. — Les environs de Wurzbourg. — Francfort. — La Zeil. — La rue des Juifs. — La foire. — Les musiciens ambulants. — Le conseiller et l'étudiant. — Les musées. — Mayence. — Son ancien éclat. — Son état actuel. — La cathédrale. — Frauenlob. — La *Neue Anlage*. — Le Rhin. — Son cours. — Sa beauté. — Amour des Allemands pour le Rhin.

Au huitième siècle, la Franconie, la Bavière, la Thuringe et les contrées adjacentes étaient encore plongées dans les erreurs d'un grossier paganisme. Un zélé religieux d'Angleterre, nommé Winfried, entreprit d'y répandre le dogme de l'Évangile. Il pénétra courageusement dans cette région à demi barbare, où déjà plusieurs vaillants missionnaires de l'Irlande avaient été égorgés. Il prêcha, il enseigna, et par l'onction de sa parole, par l'exemple de ses vertus, parvint à subjuguer les résistances les plus opiniâtres, détruisit les idoles, bâtit des églises. En 723, il fut appelé à Rome par le pape Grégoire II, qui l'éleva à la dignité d'évêque en lui donnant le nom de Boniface. Il revint avec une nouvelle ardeur dans le pays où il avait déjà accompli tant de grandes œuvres. En 732, Grégoire III lui décerna le titre de primat de l'Allemagne, de légat du saint-siége, en lui conférant le droit d'établir, dans la contrée nouvellement convertie au christianisme, des évêchés partout où il le jugerait convenable. Boniface reconstitua l'évêché de Saltzbourg, fonda, en Bavière, ceux de Freisingen et de Ratis-

bonne ; dans la Hesse, celui de Burabourg ; dans la Thuringe, celui d'Erfurt ; dans le Palatinat, celui d'Eichstadt ; et enfin, dans la Franconie, celui de Wurzbourg. En 755, il fut égorgé par une troupe de fanatiques, et bientôt canonisé.

Des différents siéges épiscopaux établis par saint Boniface, celui de Wurzbourg était destiné à devenir le plus riche et le plus puissant.

Peu à peu, par la faveur des empereurs et par différentes dotations, les prélats de Wurzbourg acquirent d'importants domaines, et ils adjoignirent à leur autorité ecclésiastique un pouvoir temporel. Dès l'année 1120, le titre de duc, les prérogatives de prince souverain leur furent octroyés par un décret impérial. Au seizième siècle, cette principauté, fondée par l'actif religieux d'Angleterre, s'étendait sur un espace de quatre-vingt-sept milles carrés. On y comptait deux cent cinquante mille habitants, et elle donnait à l'évêque un revenu de cinq cent mille florins, ce qui représenterait aujourd'hui une somme de plus de quatre millions de francs.

A cette époque, le pouvoir du superbe prélat de Wurzbourg faillit être renversé par une de ces terribles insurrections qu'on appela la guerre des paysans.

La réforme était à peu près accomplie. Aux cris de liberté religieuse qui retentissaient dans toute l'Allemagne, les paysans joignirent celui de liberté temporelle. Ils rédigèrent une espèce de charte dont chaque article s'appuyait sur un des textes de la Bible ou de l'Évangile, et qui d'abord n'annonçait pas des prétentions excessives ; mais une fois qu'ils eurent pris les armes, ils s'exaltèrent dans leur rébellion, et bientôt se laissèrent emporter à d'horribles excès.

La révolte commença en 1524, dans les terres du comte de Lupffen en Souabe, qui s'était montré très-rigoureux envers ses sujets. Elle fut promptement réprimée ; mais quelques mois après, les paysans se soulevèrent dans d'autres districts de la Souabe, dans

l'évêché de Mayence, dans la Bavière, dans la Franconie, enfin dans l'Allemagne presque entière, à l'exception de la Saxe.

La plus cruelle, la plus hideuse de toutes fut celle que Muntzer suscita dans la Thuringe. Muntzer, l'ancien disciple de Luther, se disait l'envoyé de Dieu, priait, jeûnait, promettait des miracles, et suppléait à son défaut de courage et d'expérience militaire par des sermons enthousiastes et des paroles mystiques.

Tandis que cet homme féroce fascinait et fanatisait une foule stupide, et la portait à toutes sortes de désordres et d'atrocités, d'autres bandes, commandées par des chefs moins ambitieux mais non moins sanguinaires, s'en allaient de côté et d'autre ravager les domaines, incendier les châteaux de leurs maîtres.

L'une d'elles, dirigée par un aubergiste nommé Metzel, après avoir saccagé la demeure du comte de Hohenlohe, pillé Heilbronn, incendié Mittenberg, entra dans Wurzbourg et mit le siége devant la forteresse de cette ville.

L'évêque s'était enfui. Les habitants de Wurzbourg courbaient la tête devant cette troupe de forcenés. La citadelle seule leur opposait une vigoureuse résistance.

Les paysans comprirent, dans leur emportement, qu'il leur manquait un chef habitué au métier de la guerre, et sur la proposition de Metzel lui-même, résolurent de se placer sous les ordres de Götz de Berlichingen, ce vaillant Götz à la main de fer, qui a lui-même raconté dans une naïve autobiographie sa vie aventureuse, et dont Göthe a fait le héros d'un de ses principaux drames.

Le loyal chevalier apprit avec douleur ce que ces hommes attendaient de lui. Si sous certains rapports leurs griefs lui semblaient justes, les crimes qu'ils avaient déjà commis ne pouvaient que lui inspirer une profonde horreur. Il rejeta bien loin de lui les premières propositions qui lui furent faites par la horde de Metzel. Mais les insurgés étaient décidés à l'avoir pour chef, et après la prière ils employèrent les menaces. Götz céda à la crainte de voir sa maison livrée aux flammes, sa femme et ses enfants massacrés sous ses

yeux. Puis il espérait réprimer, par sa présence, les désordres de cette troupe effrénée, et mettre fin plus promptement à ses débordements.

Il s'engagea donc à la commander pendant un mois. Mais il avait trop présumé de son pouvoir sur des esprits que l'effervescence du moment rendait inaccessibles au langage de la raison. Ni ses conseils ni ses réprimandes ne purent mettre un frein à leurs brutales passions. Il eut la douleur de voir flamboyer devant lui des villages et des châteaux qu'il essayait en vain de protéger. Il entendit raconter les actes de barbarie auxquels s'abandonnaient ses soldats, et quand il voulut interposer son autorité de général dans ces excès qu'il abhorrait, on lui fit nettement entendre que s'il prétendait se conduire ainsi, sa vie même n'était pas en sûreté; que les paysans l'avaient pris pour les guider sur les champs de bataille, non point pour les prêcher.

Alors Götz résolut de rompre à tout jamais avec ces bandes indisciplinables. Cependant sa fidélité à remplir tous ses engagements le retint, ainsi qu'il l'avait promis, un mois entier près d'elle. Ce terme expiré, il se rendit à Stuttgard auprès de Truchsess, qui commandait les troupes de l'alliance souabe, pour lui expliquer sa conduite.

La horde farouche qu'il abandonnait s'obstina à continuer le siége de la forteresse de Wurzbourg. Elle fut attaquée par Truchsess, vaincue, mise en déroute. Quelque temps après, les autres bandes d'insurgés étaient également subjuguées, et Muntzer, qui avait promis à ses partisans de recevoir les balles de l'ennemi comme des boutons de fleurs dans son manteau, expiait par un mortel supplice ses fourberies et ses cruautés.

L'évêque de Wurzbourg rentra en triomphe dans son château, et les germes du protestantisme, qui avaient commencé à se répandre dans sa principauté, furent à peu près complétement anéantis.

Un demi-siècle après, un de ses successeurs, l'évêque Jules de Maspelbrunn, montrait à ses sujets le noble usage qu'un généreux

prince peut faire des biens qui lui sont confiés. En 1576, il fonda un hôpital qui est cité encore aujourd'hui parmi les principaux établissements de l'Allemagne. C'est un magnifique édifice qui, dans sa vaste enceinte, renferme quatre cents lits, une salle d'anatomie, une salle spéciale pour les accouchements, une maison pour les aliénés, une chapelle, un moulin et un jardin botanique.

Dix ans plus tard, l'évêque Philippe de Greifenklau dotait Wurzbourg d'une université, d'une bibliothèque. D'autres prélats établirent dans cette ville un séminaire, un gymnase, une école polytechnique, un musée.

Mais au commencement du dix-huitième siècle deux évêques de la famille de Schönborn se laissèrent successivement séduire par les idées d'ostentation qui dominaient alors la plupart des cours germaniques. De 1720 à 1740 ils se bâtirent une demeure qui est, si nous ne nous trompons, la plus splendide imitation qu'on ait jamais faite du château de Versailles, et sans contredit l'un des plus beaux palais qui existent en Allemagne.

Ce palais épiscopal de Wurzbourg a été construit avec une pierre particulière d'une teinte rouge qui a conservé sa primitive fraîcheur. Il a quatre étages, et on n'y compte pas moins de trois cent douze chambres, dont la plupart sont richement décorées. La grande salle, qu'on appelle la salle des miroirs, a quatre-vingt-dix pieds de longueur et soixante-huit de largeur. Son plafond, peint à fresque par Tiepolo, l'un des imitateurs de Paul Véronèse, est supporté par vingt colonnes corinthiennes.

L'escalier qui conduit à ces splendides appartements est d'une grandeur extraordinaire, une royale copie de l'escalier de Versailles.

La chapelle est en marbre blanc, et sa voûte couverte aussi de peintures à fresque.

Le cicerone qui montre à l'étranger les beautés de cet édifice ne manque pas de lui signaler les caves, et vraiment elles méritent d'être vues, ces caves immenses où les anciens souverains de Wurz-

bourg amassaient la récolte des excellentes vignes de Franconie, où sur des poutres énormes sont rangés des tonneaux dignes de servir d'escorte au fameux tonneau de Heidelberg.

En 1801, par le traité de Lunéville, cette principauté ecclésiastique fut sécularisée; en 1803, elle fut réunie à la Bavière. Quatre-vingt-deux prélats l'avaient successivement régie. Le dernier, Georges-Charles de Fechenbach, fut doté d'une pension viagère et mourut en 1808.

Maintenant Wurzbourg, investie pendant plus de dix siècles de toutes les prérogatives et de tous les attributs de la souveraineté, n'est plus, comme Bamberg, qu'un des chefs-lieux de district du royaume de Bavière. On y compte environ vingt-huit mille habitants. Elle est animée par quelques fabriques de toile, de tissus de laine, et fait un commerce assez important de fruits et de vins. Son industrie ne peut cependant remplacer pour elle l'éclat de sa couronne princière. Mais par sa situation, et par les monuments de son ancienne grandeur, c'est une ville remarquable entre toutes les villes de l'Allemagne.

Elle s'élève au pied d'une riante colline dans une vaste plaine arrosée par le Mein. Les flèches de ses églises, les dômes de ses édifices publics attirent de loin les regards. Ses rues étroites, ses hautes maisons à pignons rappellent sur différents points quelques-uns des quartiers pittoresques d'Augsbourg et de Nuremberg. Le Mein qui la traverse lui donne un riant aspect. Sur cette rivière est un pont majestueux construit au quinzième siècle, orné de statues de saints comme celui de la Moldau, qui est un des ornements de Prague.

Près de ce pont vénéré s'ouvre une large et belle rue qu'on appelle la Domstrasse et qui conduit à la cathédrale. Elle fut fondée dès le huitième siècle cette cathédrale de la cité épiscopale, et malheureusement détruite en 855 par un incendie. Réédifiée par un architecte qui ne sut point en assurer la solidité, bientôt elle se lézarda. En 1142, l'évêque Bruno la fit démolir et rebâtir de fond en comble. Il employa à ce travail non-seulement les revenus de son siége

épiscopal, mais le produit de son propre patrimoine. L'église qu'il construisit avec une généreuse ardeur est celle qui subsiste encore aujourd'hui. Elle est d'un style imposant, décorée de quatre tours élancées comme celles de Bamberg. Malheureusement, les réparations qui y ont été faites, les badigeonnages dont on l'a revêtue lui ont enlevé son caractère primitif. Mais dans sa vaste nef s'élèvent des monuments curieux, œuvres d'art et de religion, bas-reliefs tumulaires consacrés à des personnages de distinction, ciselés par des mains habiles, et quinze statues en marbre représentant quinze des prélats de Wurzbourg dans l'apparat de leur double puissance temporelle et pontificale, tenant d'une main l'épée et de l'autre la crosse.

A une seule de ces statues, le sculpteur n'a pas joint le glaive, symbole de la puissance souveraine. C'est celle de l'évêque Fechenbach, qui fut dépossédé de ses domaines par le traité de Lunéville. Ce n'est plus le prince qui commande fièrement à son peuple. C'est le prêtre qui prie et bénit.

Dans cette même cathédrale on remarquera une chaire en albâtre admirablement ciselée, une sculpture de Riemenschneider, représentant la mort de la Vierge, et un baptistaire en bronze qui porte la date de 1279. Ces trois œuvres plaisent plus aux regards de l'artiste et de l'archéologue que la pompeuse chapelle érigée dans cette vénérable église par l'évêque Schönborn, et surchargée d'ornements.

Près de là est une autre église construite en l'an 1000, à l'endroit même où saint Kilian fut égorgé par les païens. L'aile septentrionale de ce vaste édifice a conservé sa forme primitive, mais la coupole et la façade ont été refaites dans le style moderne. Il y a là un précieux tableau de Wohlgemuth, et une crypte renfermant le cercueil du saint, devant lequel un grand nombre de fidèles vont souvent s'agenouiller.

Dans le cimetière attenant à cette église est la tombe de Walther de Vogelweide, un des plus illustres poëtes de la galante école des *Minnesingers*. Ce nom de Minnesinger signifie chantre d'amour, et

ces tendres trouvères de l'Allemagne du moyen âge se plaisaient en effet à célébrer l'amour; mais l'amour le plus pur, le plus chevaleresque, le plus idéal, l'amour associé aux douces contemplations de la nature et aux sentiments religieux.

Walther, né en Franconie vers l'an 1165 ou 1170, erra longtemps à travers l'Allemagne, de château en château, partout modulant ses stances mélodieuses, partout accueilli avec une faveur particulière par les ducs et les margraves, qui, comme les seigneurs de la Provence, les rois d'Angleterre, les chefs de clans de l'Écosse, les jarls scandinaves aimaient à entendre résonner de poétiques accords. Il finit par se fixer dans la demeure du landgrave de Thuringe, qui se distinguait entre tous les princes du temps par ses vertus hospitalières et son penchant pour cette douce science qu'on appelait, dans le midi de la France, le *gai savoir*.

Après ses longues et capricieuses migrations, Walther revint aux lieux où il était né. Il y vécut encore quelques années, il y exhala son dernier souffle avec sa dernière stance religieuse. En mourant, il légua au chapitre de Wurzbourg une rente annuelle pour donner du grain aux oiseaux. Le tendre poëte voulait alimenter dans les rigueurs de l'hiver les poëtes ailés qui chantent dans les airs les joies du printemps, le bonheur de l'amour, et les louanges de Dieu. Son nom de Vogelweide semblait du reste le porter à cette idée. Ce nom signifie : pâture des oiseaux.

Aux petits des oiseaux il donna la pâture. Sur sa tombe on inscrivit cette strophe :

Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
Qui flos eloquii, qui Palladis os, obiisti
Ergo quod aureolam probitas tua possit habere
Qui legit, hic dicat : Deus, istius miserere[1].

1. Walther, toi qui fus dans ta vie le nourricier des oiseaux, la fleur de l'éloquence, la voix de Pallas, quelle que soit l'auréole que la vertu te donne, que celui qui lit ces lignes dise : Dieu ait pitié de lui !

En 1843, on lui a érigé un autre monument sur lequel sont posés cinq oiseaux, les ailes déployées, becquetant du grain dans une coupe.

Le coteau qui domine Wurzbourg est couvert de ces bonnes vignes qui produisent le vin de Stein, non moins renommé en Allemagne que celui de Médoc en France. A sa sommité s'élève la citadelle, qui fut jadis la résidence des évêques, et qui, au seizième siècle, résista si vaillamment aux attaques des bandes de paysans insurgés. Là encore on verra plusieurs constructions intéressantes, entre autres la chapelle bâtie dans le style byzantin, et décorée des tombes de plusieurs prélats.

De là le regard s'étend au loin sur un magnifique panorama : vallées fertiles, coteaux agrestes, et la ville avec ses grands édifices, et le Mein qui, dans ses gracieux méandres, enlace tour à tour les murs de la vieille maison bourgeoise, le rustique cottage, la vigne, le champ fleuri, et porte légèrement sur son onde les bateaux chargés d'agricoles denrées.

Quel bonheur de s'asseoir là par une calme soirée d'été, et de contempler ce riant tableau, et de rêver !

Mais voilà que par cette plaine de Franconie, par l'ancienne cité romaine d'Aschaffenbourg, par la ville de Hanau où, après la fatale déroute de Leipzig, nos soldats remportèrent encore une grande victoire, voilà que la rapide locomotive m'entraîne en quelques heures dans une autre ville qui a, comme Wurzbourg, une longue et solennelle histoire, et qui a aussi perdu dans le tourbillon des révolutions de l'Europe une de ses grandes prérogatives. C'est Francfort-sur-le-Mein; Francfort, où les électeurs de l'Allemagne se réunissaient dans le plus pompeux appareil pour couronner leur empereur ; Francfort, marraine des Césars, a dit un poëte.

Que de fois j'y ai passé dans cette vieille cité où Charlemagne, dit-on, avait bâti un palais, et j'y retourne volontiers, et il me semble que ses rues, ses boulevards, ses librairies et ses jardins me

reconnaissent, comme je les reconnais moi-même, et si les murs de ses monuments, et si les arbres de son Meinlust pouvaient parler, ils me diraient, j'en suis sûr, qu'ils se rappellent m'avoir vu à diverses époques de ma vie, dans l'ardeur de ma jeunesse et de ma première curiosité; puis après, dans une douce et grave association de cœur, puis après... Mais je ne vais pas me mettre à faire mon autobiographie ni demander aux murailles muettes de Francfort des souvenirs, comme si ces souvenirs n'existaient plus dans l'âme humaine qui devait à jamais les garder.

Quoi qu'il en soit, j'aime cette ville; je l'aime, non point qu'elle soit belle, non, en vérité. Sa situation n'a rien de très-attrayant, et ses édifices renommés, sa cathédrale, et son *Romer*, où l'on couronnait les empereurs, n'ont de valeur réelle que par leur ancienne origine et par leurs traditions historiques. Je l'aime, cette impériale cité, pour la variété de ses points de vue, pour son élégance aristocratique et son activité industrielle, pour sa physionomie en certains quartiers si austère, et en d'autres si vive et si joyeuse; pour l'air libre qu'on y respire, et le bien-être matériel, et le mouvement intelligent qu'on y trouve sans difficulté.

Une partie de Francfort a conservé, comme une vénérable douairière, son ancien caractère, son type germanique; une autre s'est gaiement façonnée à toutes les habitudes, à tous les dialectes, à toutes les fantaisies des diverses régions de l'Europe.

Francfort n'entend plus résonner les timballes et les trompettes qui annonçaient l'arrivée du chef suprême de l'empire germanique, et ne voit plus défiler dans ses rues le splendide cortége des prélats de Mayence, de Trèves, de Cologne et des autres électeurs; mais elle a gardé son titre et ses priviléges de libre cité. Elle se régit elle-même, et régit par l'entremise de son sénat le petit territoire qui lui appartient. De plus, elle est devenue la capitale de la Confédération germanique, la résidence d'une légion de diplomates. Par là, elle est en rapport avec le monde entier. Par sa position géographique, par sa rivière qui la rejoint au Rhin, par

son réseau actuel de chemins de fer, elle attire à elle une quantité de voyageurs, et ces voyageurs, elle les héberge dans d'excellents hôtels, et leur offre dans ses magasins toutes sortes d'objets de luxe et de fantaisie, depuis la bijouterie de Paris jusqu'aux sculptures en bois de la forêt Noire, depuis les plus fins produits des fabriques d'Angleterre ou d'Amérique jusqu'aux cuirs aromatiques et aux fourrures de la Russie.

Une de ses rues, la Zeil, est comme une miniature de nos boulevards. Là sont les plus beaux hôtels, les plus vastes cafés et les boutiques les plus brillantes, et en été, dans le temps des voyages aux eaux et des trains de plaisir, on peut voir circuler dans cette rue des gens de toutes les nations.

Près de là, comme pour mieux faire ressortir l'éclat de la Zeil, est la rue des Juifs, sombre et tortueuse. Elle n'est plus pourtant ce qu'elle était autrefois, cette vieille rue de Francfort, quand les lois municipales en faisaient une espèce de Ghetto, quand ses habitants y étaient enfermés comme des parias, et ne pouvaient en sortir à certaines heures, et devaient y rester casernés tous les jours de fêtes et de dimanches.

Les bombes que Kléber lança en 1796 sur Francfort renversèrent dans la rue des Juifs cent quarante maisons sales et infectes. De là date son premier assainissement. Plus tard, d'autres maisons furent démolies. Puis l'archichancelier Dalberg, pendant le temps qu'il gouverna Francfort, affranchit la pauvre peuplade israélite de la plupart des rigoureuses entraves auxquelles jusque-là elle était restée assujettie. Mais telle qu'elle est encore, cette rue, où fourmillent dans de hideux taudis des vendeurs de haillons ou de ferrailles, des brocanteurs et des industriels de toutes sortes, fait un étrange contraste avec les quartiers qui l'avoisinent. De là pourtant est sortie la grande famille financière dont les rois ont plus d'une fois réclamé l'assistance. Là est née et là est restée jusqu'à son dernier jour la mère de Rothschild, qu'on appelait à Francfort Madame mère. Ses fils la prièrent souvent de se faire construire

une autre habitation ou de demeurer avec l'un d'eux à Londres ou à Paris, à Vienne ou à Naples; mais elle leur répondait avec une calme et ferme résolution, comme la Sunamite à Élisée : « J'habite au milieu de mon peuple. » Je ne doute pas que dans plusieurs de ces misérables masures qui entourent la modeste maison paternelle de Rothschild, il n'y ait plus d'un juif dont la signature ne soit fort respectée des plus honorables maisons de banque, et qui du fond de son ténébreux comptoir ne se livre à d'importantes opérations; car il se fait de grandes affaires à Francfort, affaires de banque et d'importation et d'exportation.

Francfort a chaque année, comme Leipzig, deux foires où affluent une quantité de marchands, de fabricants et de spéculateurs. C'est alors que la vénérable marraine des Césars présente un curieux spectacle : des boutiques en planches sur toutes les places, dans toutes les rues; des banderoles flottantes à toutes les fenêtres, annonçant de magnifiques déballages des soieries de Lyon, des coutelleries de Birmingham, des toiles de Silésie, des dentelles de Saxe; dans chaque hôtel, dans chaque auberge, dans chaque taverne, les fourneaux continuellement allumés; les kellners et les servantes en mouvement du matin au soir, les tables d'hôte agrandies par d'ingénieux procédés, et souvent encore trop petites pour la foule d'étrangers qui aspirent à y trouver une place; dans chaque quartier, des artistes ambulants, des bandes de musiciens qui, dès l'aube, commencent leurs concerts et les prolongent jusque dans la nuit. On s'éveille aux sons d'une clarinette, d'un violon, d'une contrebasse, entonnant un joyeux allégro de Mozart ou de Weber; on s'endort aux doux et mélancoliques accords d'une mélodie de Schubert. C'est l'édilité de Francfort qui fait elle-même cette galanterie à ses visiteurs, qui enrôle et soudoie, pour ses magnifiques fêtes commerciales, une partie de ces virtuoses, et il en est d'autres qui, sans engagement aucun et à tout hasard, au temps des foires, arrivent dans cette ville. Ils entrent dans les cafés, ils s'installent, à l'heure du dîner, dans les salles à manger des hôtels, et

y font une ample récolte de kreuzers, car lorsqu'ils ont rempli, souvent avec un vrai talent et une remarquable habileté, leur tâche musicale, chacun se fait un devoir de déposer dans la sébile son tribut.

J'ai été un jour témoin d'une sévère leçon infligée en cette occasion à un avare fonctionnaire. C'était un conseiller du duché de Hesse-Cassel, fort riche, disait-on, et qui, en vertu de sa dignité officielle et de sa fortune, était, de la part du maître d'hôtel et de ses kellners, l'objet des plus attentives prévenances. Il siégeait fièrement au haut bout de la table, il se faisait servir les meilleurs morceaux, et savourait, dans le contentement de sa destinée, une bouteille de vin de Johannisberg de première qualité. A gauche de lui était un jeune étudiant qui, en ménageant son petit flacon de vin ordinaire, comme s'il craignait que l'état de ses finances ne lui permît pas d'en demander un second, regardait de temps à autre, d'un air de dédain, le superbe conseiller et ses courtisans.

Vers le milieu du dîner, arrive un vieux musicien affaibli par l'âge et les fatigues, ployant sous le poids de sa lourde harpe, un de ces vieux musiciens comme celui à qui Göthe a prêté ces touchantes paroles :

« Je m'avancerai modestement sur le seuil des maisons. Une main généreuse me donnera son aumône, et j'irai plus loin. Chacun se plaira à se souvenir de moi, car mes chants auront attendri les cœurs et fait couler de douces larmes. »

Le vieillard se plaça à l'extrémité de la salle, fit vibrer les cordes de son instrument, chanta d'une voix un peu tremblante, mais émouvante, une des ballades d'Uhland, puis il s'en vint humblement, son chapeau à la main, faire sa collecte, et d'abord s'adressa au conseiller.

« Je n'ai pas de monnaie, » lui dit brusquement l'égoïste épicurien, qui en ce moment même, pour compléter son festin, venait de demander du vin de Champagne.

Par hasard, au même instant, mes regards s'étaient tournés vers l'étudiant. Une rougeur de pourpre enflammait ses joues, une expression d'indignation éclatait dans ses yeux.

Le musicien, aux froides paroles qui venaient de lui être adressées, s'était retiré, la tête baissée. Il tendit en silence, d'une main tremblante, son chapeau aux autres convives, qui tous s'empressèrent d'y jeter quelque argent. Quand il arriva au jeune *bursch*, celui-ci, levant à la fois les deux mains, s'écria à haute voix : « Tenez, voici un ducat (12 fr.) pour moi, simple étudiant d'Iéna, et voilà un kreuzer (4 centimes) pour M. le conseiller qui n'a pas de monnaie. »

A ces mots, qui retentirent dans toute la salle, le conseiller fit un mouvement comme pour se lever et demander raison de cette injure. Mais, en regardant ceux qui l'entouraient, il vit sur leur physionomie que les sympathies n'étaient pas pour lui, et resta à sa place, en murmurant quelques paroles confuses sur l'insolence des universitaires.

Les foires de Francfort durent environ trois semaines, après quoi la ville rentre dans son état habituel; mais qui pourrait dire ce qu'elle a récolté de thalers et de banknotes dans une semaine d'activité !

Ainsi elle prospère l'industrieuse et aimable cité, et elle s'agrandit; sa population s'élève à présent à soixante-dix mille âmes, et déjà elle se répand comme un essaim d'abeilles hors de sa ruche primitive, et elle a en grande partie constitué, à une demi-lieue de distance de ses anciens remparts, la vive, la laborieuse, la florissante colonie d'Offenbach, toute pleine de fabriques et d'habiles ouvriers.

Pour que rien ne manque à la fortune de Francfort, elle a ses gloires littéraires et artistiques. Elle s'enorgueillit, et à juste titre, d'avoir donné le jour à Göthe, et elle a élevé par souscription une statue en bronze à ce grand poëte.

Un de ses banquiers, M. Bethmann, a formé, dans une élégante

villa, une galerie qui est ouverte libéralement au public et renferme plusieurs œuvres précieuses. Là s'élève sous un rideau de soie rose, qui donne au marbre une teinte vivante, l'Ariane de Dannecker, le chef-d'œuvre de ce patient et consciencieux sculpteur.

Un autre citoyen de Francfort, M. Staedel, a un musée qui renferme une précieuse collection de gravures et de tableaux du Pérugin, de Giorgione, de Francia, de Calame, de plusieurs peintres allemands, et le plus beau tableau d'Overbeck : le Triomphe de la religion dans les arts. M. Staedel a légué en outre à Francfort une somme de douze cent mille florins (près de trois millions de francs) pour organiser un institut des beaux-arts, une école gratuite de peinture, d'architecture, de sculpture et de gravure. Cet établissement a été formé selon les vœux de son généreux fondateur, et, grâce à une sage administration, il prend d'année en année plus d'extension. Par l'institut de M. Staedel, le goût des arts se répand de plus en plus dans la mercantile cité de Francfort, et de là sortira peut-être un jour un nouvel Overbeck, ou un nouveau Rauch.

Honneur à ceux qui, s'étant enrichis par leur travail, pensent ainsi à la génération qui naîtra après eux, et font de leur fortune un si libéral et si fructueux emploi.

Satisfaite des priviléges qui lui furent octroyés dès le douzième siècle et renouvelés au quatorzième par la Bulle d'or qu'un Anglais, trompé par ce mot de bulle, appelait le taureau d'or, la prudente ville de Francfort a toujours montré peu de goût pour les magnifiques programmes des réformateurs et les belles promesses des constitutions étrangères.

En 1792, tandis que sa voisine, l'archiépiscopale cité de Mayence s'enthousiasmait aux cris de liberté et au mouvement révolutionnaire de la France, tandis que le grave historien Jean de Muller écrivait dans cette ville à un de ses amis : « C'est le grand jour des Français, l'œuvre de Dieu qui durera et se propagera comme l'œuvre de Luther; » les prudents citoyens de Francfort répondaient tout autrement aux proclamations de Custines : « Les Fran-

çais, disent-ils, s'appellent défenseurs de la liberté. Qu'ils nous laissent donc la nôtre. Qu'ils ne nous imposent pas un tribut que nous ne leur devons point. Puissent-ils prospérer avec leurs nouvelles institutions. Quant à nous, nous ne demandons qu'à conserver nos anciennes lois. »

Mais les apôtres de l'émancipation et du bonheur universel de l'humanité ne l'entendaient point ainsi. Francfort dut d'abord payer au général Custines une contribution de deux millions. Quatre ans après, comme cette ville retardataire refusait encore les bienfaits que la république française voulait obstinément lui accorder, Kléber la bombarda, l'obligea de capituler, et lui demanda de nouveau un petit impôt de trois millions de florins (7,500,000 francs). En 1813, après la catastrophe de Leipzig, Napoléon, maître encore de Mayence, disait à l'un des magistrats de Francfort : « Songez que les canons de Mayence ne sont qu'à six lieues de vous. »

Maintenant Francfort n'a plus aucune raison de redouter les canons de Mayence, et n'en est plus à la distance d'une journée de marche. Un chemin de fer réunit ces deux villes qui, dès les temps anciens, coopéraient à la même œuvre, et qui aujourd'hui sont liées à la même institution. Jadis le prince primat et archevêque de Mayence était le premier dignitaire de l'Empire. Il élisait les empereurs, et Francfort les consacrait. Aujourd'hui Francfort est la chancellerie de la diète germanique, et Mayence en est la forteresse.

Dans ce volume et dans celui qui l'a précédé, j'ai décrit longuement, trop longuement peut-être, des villes éloignées de nous, et par cette raison peu connues. A mesure que je me rapproche de la France, je crois devoir abréger mon récit et mes digressions.

Je n'oublie pas qu'en France nous n'avons guère, en géneral, l'humeur voyageuse. Nous ne l'avons point comme les Anglais, ces hirondelles de toutes les mers, ces explorateurs de tous les continents. Nous ne l'avons pas même comme les Allemands, qui, dans

un rêve d'imagination ou un désir d'étude, abandonnent aisément leurs paisibles foyers pour entreprendre un long trajet. Nous éprouvons bien quelque plaisir à entendre parler des régions lointaines, et il est des relations de voyage qui peuvent pendant plusieurs mois balancer dans les salons le succès d'un roman. Mais l'idée ne nous vient guère d'aller nous-mêmes visiter ces pays dont la description nous intéresse, ou si par hasard un jour elle nous séduit, bientôt elle est dominée par l'empire de nos habitudes, si mobiles en apparence, et en réalité si tenaces; par la difficulté de nous arracher, l'hiver, aux réunions accoutumées des salons, l'été, à nos petites maisons champêtres. Ce qu'on nous raconte de l'aspect des forêts vierges, de la chute du Niagara, de la grandeur du fleuve des Amazones, nous paraît réellement prodigieux, et nous aimerions assez à voir de nos propres yeux ces merveilles de la nature si, pour jouir de ce spectacle, il ne fallait quitter pour si longtemps l'asphalte des boulevards et le ruisseau de la rue du Bac. Les étrangers d'ailleurs viennent à nous avec tant d'empressement, que nous n'avons pas besoin d'aller dans leurs pays pour observer leurs physionomies et leurs caractères, et par l'effet encore assez vivace de l'immense ascendant du règne de Louis XIV, ils ont, de génération en génération, si bien pris l'habitude d'apprendre à parler notre langue, que nous n'avons senti aucun besoin d'étudier la leur.

Cependant les bateaux à vapeur, les chemins de fer et les trains de plaisir ont fini par séduire et par mettre en mouvement les bourgeois les plus curieux. Les lieux dont nous avons si souvent entendu parler sont, par ces nouveaux modes de locomotion, si rapprochés de nous, et les moyens de transport si faciles. Bade est pour ainsi dire à la porte de Strasbourg; en une journée on y arrive, et l'on est sur le sol allemand, et l'on se fait raconter les légendes des vieux châteaux germaniques, et une fois là, on se laisse aisément entraîner au plaisir d'aller visiter la charmante ville de Heidelberg, et les autres villes du Necker et celles du Rhin.

Le voyage du Rhin est devenu une sorte de promenade d'agrément pour quiconque en été peut disposer de quelque argent et de quelque loisir. Je connais de vieilles gens qui, jusqu'à l'âge où ordinairement on n'aspire plus qu'au repos, n'avaient point quitté leur paisible maison de province, et qui un beau jour ont été emportés par une de ces fantaisies de touristes dans des lieux qui jadis leur apparaissaient à une distance infinie comme les antipodes, et qui à présent racontent fort agréablement leur navigation sur le Rhin, leur séjour à Cologne, à Bonn, à Mayence.

Mayence est l'une des plus anciennes villes de l'Allemagne, et, probablement après Trèves, celle où l'on trouve le plus de vestiges des Romains. Envahie, saccagée, détruite par les Vandales, puis par les Huns, elle fut réédifiée par Dagobert II. Au huitième siècle, saint Boniface s'y établit avec le titre d'archevêque, et fit de ce siége pontifical la métropole religieuse de l'Allemagne. Peu à peu, la métropole s'agrandit et devint, comme Wurzbourg, Bamberg, Salzbourg, une principauté ecclésiastique. Au dix-huitième siècle, la cour des prélats de la vieille cité romaine se distinguait entre toutes celles de l'empire germanique par sa dignité et son élégance, par la douceur de ses mœurs et son instruction. De riches familles nobles résidaient alors dans cette ville. Le commerce y florissait, les impôts y étaient peu considérables. Les archevêques gouvernaient leurs sujets avec mansuétude, et se plaisaient à réunir dans leur palais des hommes distingués. Mayence se glorifiait d'avoir inventé l'imprimerie, et plusieurs de ses habitants : Heinse, poëte, critique et romancier, Sömmering, le savant physiologiste, Forster, l'illustre voyageur, Jean de Müller, l'historien, faisaient un noble emploi de l'imprimerie. Ce fut l'ère brillante de Mayence, qu'on appelait alors à juste titre *Moguntia aurea.*

Cette prospérité d'une ville de trente mille âmes, d'un charmant petit État où l'on comptait environ trois cent mille habitants, cette splendeur d'une cour princière, qui s'honorait de protéger les arts et les lettres, furent anéanties par notre révolution.

Chacun sait que Mayence fut prise en 1792 par le général Custines. Chacun sait comment nos soldats, qu'on appela les Mayençais, furent l'année suivante bloqués, assiégés dans cette ville, avec quelle valeur ils s'y défendirent, et quelles souffrances ils y endurèrent.

En 1797, Mayence nous fut abandonnée et devint le chef-lieu d'un de nos nouveaux départements. En 1815, le congrès de Vienne l'a donnée à la Hesse-Darmstadt, et en a fait une des principales forteresses de la Confédération germanique. La Prusse et l'Autriche y entretiennent conjointement une garnison de huit mille hommes.

Mayence, célèbre par son antiquité et son histoire, n'est pas belle, tant s'en faut. A part la place du Château, la place du Marché et les trois rues qu'on appelle les Bleichen, le reste de cette ville qui s'aligne le long du Rhin sur un espace d'une demi-lieue, et dont la circonférence, en y comprenant les fortifications, a une étendue de trois lieues, n'est qu'un réseau confus de ruelles, de carrefours, d'impasses, étroits, tortueux, où, de même que dans le labyrinthe de Cologne et dans celui des anciens quartiers de Hambourg, l'étranger aurait besoin d'un fil d'Ariane pour retrouver son chemin. Le tout est d'un aspect si morne, si sombre et en apparence si misérable, qu'un banquier juif, à qui l'on exposait le projet de construire une maison de refuge pour les pauvres, s'écria : « Mettez un toit sur la ville de Mayence, et vous aurez la plus grande maison de pauvres. »

Le château qui fut la demeure des archevêques est un bâtiment d'une royale structure. On en a fait un musée. On y a réuni une collection d'antiquités romaines et une galerie de tableaux, dont plusieurs sont des œuvres de grands maîtres.

La cathédrale est le monument le plus imposant de Mayence. Elle fut fondée en l'an 1000 et détruite, et rebâtie une seconde fois vers le milieu du treizième siècle. Dans le bombardement de 1793, dans le siége de 1794 et 1795, elle fut encore considérablement endom-

magée. Depuis cette époque, elle a été réparée avec une louable intelligence. Cette noble église, avec son dôme central et les dentelures gracieuses qui s'élèvent à l'une de ses extrémités est sans aucun doute l'un des édifices religieux les plus notables de l'Allemagne. Par malheur il est en partie voilé et en partie écrasé par les maisons qui le cernent, par les misérables constructions appendues à ses flancs.

L'intérieur est semé de plusieurs œuvres précieuses, d'une sculpture représentant la résurrection de Lazare qu'on attribue à Adam Kraft, et de quelques pierres sépulcrales remarquables par leurs ciselures, ou par le nom et la date qui y sont inscrits. Là est la tombe d'un illustre poëte de la corporation des maîtres chanteurs : Henri de Meissen, plus connu sous le nom de Frauenlob. Il naquit à Mayence en 1260, parcourut dans sa jeunesse, comme les anciens ménestrels, divers États de l'Allemagne, en s'arrêtant de côté et d'autre dans les châteaux où l'on se plaisait à entendre moduler les strophes des poëtes. Puis il revint dans sa cité natale par un penchant instinctif qui, après les divers pèlerinages de la vie, ramène l'homme à son berceau. A une délicate imagination, à une érudition assez rare pour son temps, mais un peu confuse, il joignait un vif sentiment religieux. Il avait composé en l'honneur de la Vierge un cantique enthousiaste ; il avait, dans la plupart de ses autres poésies, célébré la beauté, les vertus, les grâces de la femme. De là lui vient son surnom de *Frauenlob* (Louange de la femme).

Il avait pour les femmes une telle pensée de respect et d'admiration, qu'il ne se rappelait les méfaits et les désastres dont l'histoire les accuse que pour leur rendre un nouvel hommage. Il dit dans un de ses chants : « Adam, le père des humains, fut trompé par une femme; Samson, David, Salomon et Absalon ont été fatalement aussi égarés par les femmes. Le puissant Alexandre a été le jouet d'une femme, ainsi que le sage Aristote et le poëte Virgile; la ville de Troie a été détruite à cause d'une femme. Mais qu'importe, si j'ai dans le cœur l'amour d'une douce et honnête femme? »

Quand Frauenlob mourut, les femmes de Mayence se rendirent en procession à ses obsèques ; elles avaient réclamé le privilége de porter son cercueil. Six des plus distinguées furent choisies pour remplir cette pieuse fonction ; les autres vinrent successivement effeuiller des roses et répandre sur la tombe de leur poëte des coupes remplies de vin du Rhin.

Heureux poëte ! qui acheva si paisiblement sa vie et fut ainsi honoré pour avoir chanté les femmes. Combien d'autres les ont aussi chantées avec une pure croyance, avec un naïf enthousiasme, et ont été tristement déçus et cruellement délaissés.

Un Anglais, M. Beresford, a fait un livre assez plaisant intitulé : *Les petites misères de la vie humaine.* Un de nos spirituels écrivains, M. Ed. Forgues, a publié sous le même titre un charmant volume. On devrait faire la contre-partie de ce thème humoristique. Elle aurait pour titre : *Les petites jouissances de la vie humaine.* A l'une des belles pages de cette œuvre instructive, j'inscrirais la flânerie, la libre, la capricieuse, la rêveuse flânerie, l'un des plaisirs du Parisien en ses heures de loisir, par une belle journée, l'un de ses traits de caractère distinctif en pays étrangers. Réjouissons-nous de posséder cette faculté. Elle nous appartient à peu près exclusivement. L'Anglais, sortant de son hôtel avec son parapluie et son mackintosch, s'en va droit à la maison, au site, au monument qu'il s'est proposé de visiter ; l'Allemand discute en lui-même, chemin faisant, quelque question philosophique, ou élabore quelque hexamètre ; l'Américain suppute ce qu'on pourrait gagner à élargir tel magasin, à construire un pont sur telle rivière, à introduire dans telles fabriques ou dans tel champ un nouveau système d'exploitation. L'Italien, le chapeau sur l'oreille, la tête au vent, s'en va fumant sa cigarette, et se fait à lui-même de longs monologues, s'il n'a près de lui personne qu'il puisse associer à sa vive et sonore loquacité. Le Français seul, ou, pour être plus juste, le Parisien, le vrai Parisien, a le bonheur unique de se mettre en marche, par une riante matinée, sans savoir au juste de quel côté il s'aven-

turera, ou de prendre en sortant une très-ferme détermination, et il se trouvera, après plusieurs heures de circonvolutions, plus éloigné du but de son trajet que lorsqu'il franchissait si légèrement le seuil de sa demeure. Mais il a l'esprit et les yeux si ouverts à tout ce qu'il rencontre, et çà et là il y a tant de choses qui l'intéressent : un magasin paré d'une nouvelle enseigne, un lourd camion engravé dans une surcharge de macadam, un trottoir dont on répare la couche d'asphalte, un bâtoniste qui fait des prodiges de dextérité, un Mangin qui, du haut de son char, proclame les qualités sans pareilles de ses crayons, un polichinelle qui rosse sa femme et chasse le commissaire. Que si le bon Parisien est amateur de livres, collectionneur de médailles, ou enclin au bric-à-brac, quel homme heureux! Quelle halte il fera près d'un étalagiste! Quelle découverte et quelle joyeuse moisson!

L'un de nos griefs contre l'antique et vénérable cité de Mayence, c'est que la flânerie, cette satisfaction indescriptible qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas, y est très-difficile, ou, pour mieux dire, à peu près impossible. Point de vastes rues, nulle boutique séduisante, pas un pauvre saltimbanque, et la dure physionomie d'une citadelle, des guérites à chaque pas, et des soldats prussiens et autrichiens disséminés dans tous les quartiers. Cette masse de soldats forme ici le quart de la population.

Mais en dehors de ces remparts, de ces bastions qui ceignent la ville comme une cuirasse de granit, il est une colline que je recommande à tous ceux qui, après avoir vu la place du Château, la statue de Gutenberg, les musées, la cathédrale et le pont du Rhin, chercheraient quelque autre agrément sur le sol de Mayence. On appelle cette colline la *Neue Anlage*. Un aimable industriel, dont à mon grand regret j'ai oublié de conserver le nom, y a tracé des sentiers, dessiné des jardins, planté des arbres et établi un restaurant; car il est bien connu que, dans l'Allemagne entière, partout où l'on remarque un joli site, on doit y trouver une cave et une cuisine. Ce magnanime restaurant offre à tout venant, pour



Outhwaithe sc

MAYENCE.

un prix modéré, du thé et du café, de la bière et du vin du Rhin, des côtelettes de veau et du jambon qui doit être du vrai jambon de Mayence. Il donne gratuitement les mélodies d'un orchestre en plein air, l'arome des fleurs, la fraîcheur des rameaux de tilleuls et la contemplation d'un magnifique tableau : d'un côté, la vieille ville avec les noires murailles qui l'entourent, les tours solennelles qui la dominent; de l'autre, la plaine la plus fertile, la plus charmante, et le Mein, et le Rhin, qui se rejoignent dans cette vaste plaine, et les convois du chemin de fer se déroulant comme les anneaux d'un dragon de feu près des barques et des bateaux qui voguent tranquillement sur ces deux rivières : les nobles souvenirs du passé unis dans le même espace au spectacle des inventions modernes, les édifices des hommes et l'œuvre splendide de la nature ! Quelle scène poétique !

J'ai passé là toute une journée avec un ami qui partageait mes émotions, une de ces journées qu'il faut, comme les Romains, marquer d'une pierre blanche, *albo lapide*. Ces journées s'enfuient pour ne plus revenir. La pierre reste..... un peu froide. Mais c'est juste. Elle n'en est par là qu'un plus véridique témoignage de ce qui a été et de ce qui a cessé d'être.

Ce beau fleuve du Rhin, qui vient d'absorber dans ses flots l'une des principales artères de l'Allemagne, et qui s'épanche majestueusement sous les murs de Mayence, je l'ai suivi dans son cours de trois cents lieues, depuis Chiamuts, où ses trois sources se rejoignent, jusqu'à travers les champs humides de la Hollande, où de nouveau il se divise et coule dans la mer du Nord.

Il n'a point l'étendue du Danube, ni son aspect grandiose. Il ne traverse point, ainsi que le Danube, des capitales telles que Vienne et Pesth, et ne sillonne point tant de contrées différentes, et ne réunit point dans ses longs circuits les races teutoniques à celles des Magyars et des Slaves, les paisibles habitants du Wurtemberg aux belliqueuses tribus de la Serbie, la cathédrale de Saint-Étienne aux minarets de Constantinople, l'Occident à l'Orient.

Mais le Rhin est le fleuve le plus poétique de l'Allemagne, et arrose les terres les plus fécondes, et, plus que tout autre, est animé par le mouvement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Dans le canton des Grisons, il tombe d'une hauteur de sept mille deux cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, et peu à peu descend dans les vallées. Près de Pfeffer, il coule mollement dans une vaste prairie, comme s'il rêvait au long voyage qu'il va faire, puis il traverse le lac de Constance et se précipite impétueusement sur les rocs de Schaffouse, comme un jeune homme emporté par l'ardeur de son âge dans des routes aventureuses, s'irritant de tous les obstacles et bravant tous les périls. Puis le voilà qui, après ce fougueux transport, paraît assoupli par la fatigue ou apaisé par la réflexion. Il s'incline avec une sorte de déférence devant les maisons des millionnaires de Bâle. Il rayonne dans les délicieuses plaines de l'Alsace, entre les cimes bleuâtres des Vosges et celles de la forêt Noire. Il s'arrondit autour de Strasbourg comme pour contempler de plus près son admirable cathédrale, puis se courbe docilement sous le pont de Kehl et entre en Allemagne. C'est là surtout qu'il s'agrandira par de nouveaux affluents et se montrera dans toute sa splendeur. A Bâle, il a déjà sept cent cinquante pieds de largeur; à Strasbourg, onze cents; à Mannheim, douze cents; à Mayence, dix-huit cents; à Bingen, deux mille.

A mesure qu'il s'élargit, les habitants de ses deux rives élargissent les bateaux qu'ils lancent de ses rives. De Strasbourg à Mayence, il ne porte encore que des cargaisons de deux mille cinq cents quintaux; de Mayence à Cologne, on double son fardeau; de Cologne en Hollande, il charrie des bâtiments de six mille à neuf mille quintaux. Mais tandis qu'il accomplit, comme un robuste ouvrier, cette tâche rigoureuse, il ne perd pas une de ses qualités poétiques. Il embellit par ses méandres les sites les plus gracieux, il reflète dans son onde limpide les clochers rustiques et les tours des vieux châteaux. Le long de sa route, tour à tour, il se couronne

de pampre, comme le joyeux Bacchus, ou de blonds épis, comme Cérès. Dans les diverses péripéties de son voyage, tantôt il apparaît comme une riante idylle, tantôt comme une élégie mélancolique, ou comme un sombre drame, ou comme une imposante page d'histoire.

Que de choses il a vues, ce vieux, ce noble Rhin que les Allemands appellent le *Père Rhin,* de même que les Indiens appelaient le Meschacébé le père des fleuves. Il a été le témoin des conquêtes des Romains, de l'invasion des Huns et des Vandales, des luttes féodales du moyen âge, des guerres de religion et des guerres révolutionnaires. Il a entendu résonner le cri de révolte des soldats d'Arminius, les cantiques des catholiques, les psaumes des protestants, puis la *Marseillaise,* et, en dernier lieu, la petite chanson fanfaronne de Becker :

Sie werden ihn nicht haben unsern deutschen alten Rhein.

Il a vu, tandis qu'il poursuivait tranquillement son cours, selon ses lois immuables, des dynasties de souverains naître et s'éteindre sur ses rives, des cités grandir et déchoir, des châteaux qui dominaient orgueilleusement ses flots et qui maintenant jonchent de leurs débris la colline où s'élevaient leurs créneaux. Il a vu aussi, d'âge en âge, dans les temps de combats comme dans les temps de paix, de belles et chastes figures se mirer dans son onde transparente ; il a bercé la barque où d'heureuses familles se réunissaient en un jour de fête, et la barque des amoureux. Que de tendres regards il a surpris ! que de doux aveux il a entendus ! S'il pouvait dire ce qu'il sait ce nomade patriarche, quelle quantité d'événements de toute sorte, de traditions, d'histoires, de légendes féeriques, de batailles terribles, de scènes naïves et de romans émouvants il aurait à raconter !

Les Allemands ont pour lui, comme les anciens Germains, une sorte de culte idolâtre. Ils ne se lassent pas de le voir ; ils repro-

duisent ses plus beaux sites dans une foule de tableaux et de gravures, ils le célèbrent dans tous leurs chants. *Am Rhein! Am Rhein!* s'écrient-ils, et ce cri suffit pour exalter leur enthousiasme et enflammer leur patriotisme.

Mais, n'en déplaise aux poëtes allemands, pour lesquels je crois avoir toujours manifesté une assez vive sympathie, je dois dire qu'un poëte anglais les a surpassés dans l'hommage qu'il a rendu au Rhin. Il est vrai que ce poëte s'appelle Byron. Qui ne connaît ces strophes adressées au Drachenfels :

« Le roc de Drachenfels, surmonté d'un château, s'élève sur le Rhin, large et sinueux, dont les flots se gonflent entre ses rives couvertes de vignes, les collines revêtues d'arbres en fleur les champs où l'on récolte le blé et les villes disséminées de côté et d'autre, et dont on voit de loin les blanches murailles, et c'est là un tableau que je contemplerais avec une double joie, si tu étais avec moi.

« Les jeunes paysannes aux yeux bleus, portant des fleurs entre leurs mains, les fleurs printanières, errent en souriant dans ce paradis. Au haut du vallon paré de guirlandes de pampre sont les rocs à la pointe abrupte, les nobles arceaux en ruine, les manoirs féodaux avec leurs murailles grises parsemées de plantes vertes. Mais ce qui me manque sur ces bords du Rhin, c'est ta douce main à serrer dans la mienne.

« Le fleuve écume et coule, et à tout instant, à ses nombreux détours, sur ce sol enchanté, on découvre quelque nouvelle beauté. L'homme le plus ambitieux pourrait borner ses vœux à passer ici sa vie entière, et pas un lieu sur la terre ne me paraîtrait si favorisé par la nature et ne me serait si cher, si ton regard, en suivant mon regard, répandait son charme sur ces rives du Rhin. »

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Le Rhin entre Mayence et Cologne. — Les bateaux à vapeur. — Coblentz. — Cologne. — Histoire de la cathédrale. — L'évêque Hildebold. — Les premières offrandes. — La corporation de Saint-Pierre. — La légende des rois mages. — Découverte de leurs tombes. — L'édifice primitif. — Nouvelles offrandes. — Abandon des constructions. — Fatale métamorphose. — Invasion des Français. — L'église profanée, puis délaissée. — Premiers désirs de restauration. — M. Boisserée. — Découverte de l'ancien plan. — Appel à la nation allemande pour l'achèvement de l'édifice. — Formation de comités. — Souscriptions. — Commencement des travaux. — Seconde fondation. — Cérémonie solennelle. — — Coopération des princes et des bourgeois. — Diverses réparations. — Ouverture des ailes du sud. — Continuation des travaux. — La ville de Cologne. — Fin du voyage.

Entre Mayence et Bonn est la partie du Rhin la plus riante, la plus pittoresque et la plus variée. Là sont les riches coteaux du Rheingau, où l'on récolte les fameux vins de Johannisberg et de Rudesheim. On dit que, pour quatre tonnes de ce vin de Rudesheim, la cité de Nuremberg acheta d'un empereur ses franchises municipales. Là sont les jolies villes de Bingen, Bacharach, Saint-Goar, et les charmants villages abrités comme des nids d'oiseaux sous les rameaux d'arbres fruitiers, et les montagnes escarpées, les rocs sauvages couronnés par d'élégants châteaux ou par les tours démantelées des vieux manoirs, et les larges prairies où le fleuve se déroule en capricieux contours, et les étroits défilés où il se resserre en mugissant :

« Éblouissant mélange de toutes les beautés, dit Byron ; ruisseaux et vallons, fruits, feuillages, rochers, champs de blé, montagnes, vignobles, et les châteaux déserts avec leurs sombres murailles. »

Là chaque ville a son ancienne et intéressante chronique, chaque

village son poëme, chaque château, chaque sommité son histoire de guerre, son roman d'amour ou sa légende religieuse. Dans les cavités du Lurley soupire encore la magique jeune fille qui, par la mélodie de sa voix, par l'éclair de ses yeux, par la puissance de son sourire, fascinait et ensorcelait tous ceux qui s'approchaient d'elle. Au delà de Bonn s'élèvent les sept montagnes, image des sept sœurs qui furent ainsi transformées et pétrifiées pour avoir toutes sept failli aux lois de la charité. A quelques lieues de Bacharach, au milieu du fleuve, est la tour solitaire, la tour sinistre où l'évêque Hatto, qui avait rejeté les prières des pauvres, fut cruellement puni de son avarice. Il cherchait dans ces murs un refuge contre la colère du ciel; il y fut poursuivi et dévoré par les rats.

Près du village de Mehlem est la tour où Roland, le célèbre Roland, le neveu de Charlemagne, le héros de Roncevaux, se retira pour contempler le couvent bâti au bas du coteau, le couvent où était enfermée la jeune religieuse qu'il aimait, et mourut de douleur en apprenant qu'elle était morte.

Les bateaux à vapeur qui sillonnent le Rhin n'ont point les proportions gigantesques, ni la magnificence des bateaux américains qui voguent, comme des palais flottants, sur le Hudson, sur l'Ohio et le Mississipi; mais ils sont disposés avec soin pour la commodité et l'agrément des voyageurs. On y trouve des livres, des cartes, des gravures, un très-bon restaurant et presque toujours un orchestre. Seulement ils vont trop vite à la descente du fleuve qui de plus en plus s'incline vers la mer; ils passent trop rapidement devant ces romantiques paysages que l'on regrette de quitter si vite. Pour voir les beautés du Rhin, mieux vaut s'embarquer à Cologne et remonter le fleuve par une marche plus lente.

Cependant ces bateaux s'arrêtent assez longtemps à Coblentz pour qu'on puisse regarder à loisir le panorama de cette belle grande ville où notre jolie rivière de Lorraine, la Moselle, se rejoint au Rhin, où s'élèvent sur les flancs, sur la crête d'une vaste colline,

les bastions et les remparts d'Ehrenbreitstein (la large pierre d'honneur), l'une des principales forteresses des Prussiens.

Au delà de Bonn, les montagnes s'abaissent, s'écartent graduellement, puis disparaissent à l'horizon, et l'on arrive à Cologne par la grande plaine qui s'étend jusqu'aux extrémités de la Hollande.

Je n'essayerai point de décrire ces lieux charmants que j'ai parcourus plusieurs fois. Ils ont été décrits en détail dans une quantité d'ouvrages spéciaux, et ce volume est particulièrement consacré à une tout autre région, à l'Allemagne septentrionale. Je devrais peut-être me contenter aussi de citer tout simplement à la fin de mon voyage Cologne, cette noble cité catholique, étudiée par tant d'archéologues, dépeinte par tant de touristes. Mais l'admirable monument de Cologne, la cathédrale, il me semble qu'en France on n'en a point encore fait suffisamment l'histoire, et je voudrais la relater avec mes propres impressions et à l'aide d'une excellente dissertation publiée en Angleterre.

Il y a six siècles que les fondements de la cathédrale de Cologne furent posés, trois siècles et demi qu'on y plaça une dernière pierre. Après un long espace de temps, on y revient, on essaye de l'achever. Le plan primitif de sa construction a été découvert, la royauté l'a pris sous son patronage, le public l'a accueilli avec enthousiasme, les échafaudages se sont élevés, et depuis une douzaine d'années le son métallique de la truelle retentit du matin au soir sur ces vieux murs. Peut-être n'est-ce pas une vaine illusion de croire que la génération actuelle pourra voir dans sa complète grandeur, l'un des plus admirables édifices religieux que le monde possède.

Par un bonheur singulier, cette construction que l'on entreprend d'achever est précisément le plus parfait modèle de la plus parfaite phase de l'architecture chrétienne, celui de tous qui convient le mieux à l'étude et à l'imitation de notre époque. Si jamais nous pouvons pénétrer dans l'esprit, dans l'âme du moyen âge, c'est grâce à une occasion comme celle-ci, où, par une suite d'événements

mêlés à l'histoire universelle, il se montre à nous tel qu'il était avec son œuvre, sur les chantiers, et ses merveilleux dessins encore intacts. La cathédrale de Cologne est un spécimen de l'art arrivé à ce point de perfection au delà duquel rien sur la terre ne reste immuable.

Nous n'essayerons point de retracer l'histoire de l'architecture gothique, de rechercher son origine dans un principe d'utilité pratique, ou dans un symbolisme religieux; cependant nous devons rappeler à nos lecteurs que, dans les contrées auxquelles cette architecture appartient spécialement, elle a atteint son plus haut degré de développement, sous le règne de trois souverains distingués par leurs talents, leurs vertus, et leur piété. La cathédrale de Cologne fut commencée en 1248, au temps où Frédéric II était empereur d'Allemagne, Henri III roi d'Angleterre, et saint Louis roi de France.

Cologne est une de ces villes remarquables qui ont reçu l'empreinte de chaque image de la vie humaine, et passé par chaque forme du pouvoir temporel. Fondée par l'ancienne Rome, élevée par la Rome moderne, elle a reçu sa première existence de Néron, ses premières leçons évangéliques de la mère de Constantin; elle a été le siége des institutions païennes, l'arène des martyrs chrétiens, le boulevard de la domination religieuse, le modèle des municipalités indépendantes, le centre d'un commerce actif et le berceau des arts élégants. On trouve dans son enceinte tous les degrés d'une architecture progressive, depuis la vieille et sévère église bâtie avec les pierres de l'ancien Capitole jusqu'à la bizarre façade de l'hôtel de ville. Elle a vu les hauts faits des héros des Niebelungen, elle a été la demeure d'Albert le magicien, le siége de saint Thomas d'Aquin, le tombeau de Duns Scot, le refuge de Pétrarque.

Elle a eu ses propres guerres, elle a frappé sa monnaie et réglé ses mesures. Elle a rendu hommage aux souverains les plus absolus et maintenu les priviléges les plus démocratiques. Comme cité religieuse, elle a occupé dans la hiérarchie épiscopale le plus haut

rang, et comme cité de commerce, une place considérable dans l'association hanséatique. Ses prélats envoyaient des ambassades en Angleterre, et ses marchands avaient une corporation à Londres. Les rois de l'Occident sont venus dans ses murs admirer les reliques des rois de l'Orient. Ses écoles ont attiré des étudiants de l'Islande et donné des abbés à la Pologne. « Celui qui n'a pas vu Cologne n'a pas vu l'Allemagne, » disait-on généralement, et quand on voulait parler d'un homme riche, le proverbe disait : « Riche comme un tisserand de Cologne. » Elle a formé une école d'architecture et une école d'artistes, dont le premier titre à l'attention du public était d'appartenir à Cologne. Elle s'est fait un dialecte particulier et une physionomie particulière qui subsistent encore. Le caractère du passé et celui du présent apparaissent à chaque pas dans son enceinte. Les fenêtres byzantines brillent sur ses façades, au-dessus des cafés modernes, et la toge romaine flottait encore, il y a quarante ans, sur les épaules des *vendeurs d'eau de Cologne.*

Il est une action à laquelle Cologne n'a jamais cessé d'être fidèle : son affection pour le saint-siége. On peut l'appeler la Rome du Nord. Elle a eu presque autant d'archevêques que Rome a eu de papes, et autant de prélats canonisés. Cent trente-sept églises ou restes d'églises s'élèvent dans son ressort, et l'on dit qu'elle en comptait autrefois autant qu'il y a de jours dans l'année. Par sa dévotion, elle a mérité d'avoir la plus admirable cathédrale gothique. Si cet édifice peut être achevé, ce sera par un effet des sentiments auxquels on doit sa création. Des souscripteurs de tout genre, croyants et non croyants, contribuent, il est vrai, à cette entreprise; les Allemands la poursuivent avec un orgueil allemand, comme une œuvre qui, dans son caractère national, doit absorber toutes les dissidences des sectes. Cependant l'Église est le premier mobile de cette association.

Deux cathédrales ont précédé cette fameuse cathédrale de Cologne : l'une construite dans les premiers siècles du christianisme, par saint Materne. La tradition indique la place qu'elle occupait,

mais on n'en sait rien de plus. L'autre fut fondée en 784 par Hildebold, dix-neuvième évêque et premier archevêque de la ville. La chronique de Cologne raconte sur ce prélat cette curieuse légende :

« A la mort de l'évêque Ricolph, le choix de son successeur excita dans le chapitre une discussion, dont la rumeur parvint jusqu'à Aix-la-Chapelle, aux oreilles de Charlemagne, qui aussitôt monta à cheval et se dirigea vers Cologne pour apaiser le différend. En traversant un bois voisin de la ville, il est attiré par le son d'une cloche et entre dans une chapelle. Il portait le vêtement de chasseur, le cor suspendu à l'épaule, le poignard au côté. Après avoir entendu la messe, il dépose sur l'autel une pièce d'or. Le prêtre, nommé Hildebold, qui ne le connaissait pas, lui dit : « Ami, reprends cette pièce, on ne reçoit point ici des offrandes d'or.

— Gardez ce présent, répondit l'empereur, je vous le donne de grand cœur.

— Non, reprit Hildebold, je ne veux point de votre or ; mais je vois que vous êtes un chasseur, et vous pouvez me rendre service, ce serait de m'envoyer, pour couvrir mes livres, la peau du premier daim que vous tuerez. »

L'empereur, frappé de cette simplicité et de cette honnêteté de caractère, interrogea les assistants sur la conduite de ce prêtre, et apprit que c'était un homme très-recommandable. Arrivé à Cologne, il s'enquit de la cause du dissentiment des chanoines, puis, voyant qu'il ne pouvait les mettre d'accord, il déclara qu'il voulait lui-même choisir un évêque. Il fit venir le prêtre Hildebold et le présenta au chapitre.

L'église fondée par ce saint homme ne fut achevée que dans un espace de quatre-vingt-dix ans. En l'année 873, le troisième successeur de Hildebold la consacra dans un synode où se trouvèrent réunis onze prélats. D'après les anciens historiens, cette métropole était un édifice de style byzantin, avec un double chœur, des chapelles souterraines et trois tours. Plusieurs médailles, du neuvième

au onzième siècle, représentent, sous une forme grossière, des églises, parmi lesquelles on reconnaît celle de Saint-Gédéon, celle des apôtres, et une autre plus grande qui paraît être celle de Hildebold. On dit que cette église était richement ornée, et qu'il s'y trouvait, entre autres choses précieuses, une admirable collection de manuscrits rassemblés par les soins du savant Hildebold. En 1089, un incendie éclata dans cet édifice. Sa ruine paraissait inévitable. On y apporta les reliques de saint Cunibert, et les flammes s'éteignirent. Mais en 1248 il fut de nouveau en proie à l'incendie, au milieu d'une discorde civile, et cette fois le feu la réduisit en cendres.

Il fallait alors nécessairement songer à construire une nouvelle cathédrale, non-seulement pour remplacer celle qui venait d'être détruite, mais pour y mettre un trésor qui a, plus que toute autre cause, contribué à l'illustration de Cologne. C'étaient les ossements des rois mages, dont Frédéric Barberousse s'était emparé au siége de Milan, et qu'il avait offerts à la ville de Cologne. Par un heureux concours de circonstances, la ville et le chapitre étaient dans un tel état de prospérité qu'on a appelé cette époque l'âge d'or de Cologne. On entrait dans une nouvelle ère d'architecture, et c'était une belle occasion pour les fidèles d'employer leur fortune à une construction religieuse.

Il paraît cependant qu'on avait eu déjà depuis longtemps l'idée de bâtir une cathédrale dans de grandes dimensions. L'archevêque Engelbert, comte d'Altona et de Berg, assassiné en 1225, s'en occupa si ouvertement, que plusieurs écrivains lui attribuent le plan primitif de cette entreprise. Son successeur, le comte de Hochsteden, poursuivit le même projet avec tant de zèle, que quelques mois après la destruction de l'ancien dôme les préparatifs de construction du nouveau étaient faits. Dans ce temps-là, l'Allemagne était livrée aux dissensions de Frédéric II et du pape Innocent IV, qui se terminèrent par l'excommunication et la déposition de l'empereur. Trois concurrents se disputaient alors la

couronne impériale, Henri, comte de Thuringe, Guillaume comte de Hollande, et Richard, comte de Cornouailles. Mais cette division, loin de nuire aux plans de construction projetée, n'a servi qu'à les seconder, car chaque candidat cherchait, par ses présents religieux, à mettre l'archevêque de Cologne dans ses intérêts. Conrad se rangea d'abord du côté de Henri de Thuringe, puis, après la mort de ce prince, contribua puissamment à l'élection du comte de Hollande. La ville d'Aix-la-Chapelle, fidèle à Frédéric, ayant refusé de couronner ce nouvel empereur, il assiégea ses murs et y entra au bout de six mois.

Ce fut durant ce siége, le 12 août 1248, que l'archevêque Conrad posa la première pierre des fondements de la cathédrale à la profondeur, dit Boisserée, de quarante-quatre pieds. A cette cérémonie assistaient le légat du pape, plusieurs évêques, des ducs, des comtes, Guillaume de Hollande, des chefs de son armée, et les principaux bourgeois de la ville assiégée. D'un consentement mutuel, une trêve de trois jours avait été établie pour cette circonstance. Après la cérémonie, qui fut faite avec une grande pompe, on recueillit de riches offrandes, et Conrad lut une lettre du pape qui accordait une indulgence d'une année pour les disciplines de l'Église, et une indulgence de quarante jours à tous les pénitents qui contribueraient à cette œuvre gigantesque. Sans aucun doute, celui dont le génie avait conçu le plan de cette construction dans son ensemble harmonieux, et qui d'avance la voyait achevée dans tous ses détails, prit une part importante à la solennité de ce jour. Mais la combinaison particulière de lettres et de syllabes qui le révélait aux hommes de sa génération, et qui était aussi connue de tous les assistants que le nom de l'archevêque même, fut ensevelie dans les profondeurs de son monument. L'œuvre merveilleuse s'est maintenue d'âge en âge, l'homme a disparu. Il a manifesté sa puissante idée dans des lignes que chacun admire. Il n'a pas laissé un signe qui indique son nom. Un voile couvre, depuis six siècles, ce nom si vénérable. On n'a plus l'espérance de le soulever. De nombreuses

recherches ont été faites à ce sujet par les premiers antiquaires d'Allemagne, et le *Domblatt* a été l'arène d'une controverse infatigable. On a tour à tour attribué l'honneur du plan de la cathédrale aux archevêques Engelbert et Conrad, à Albert le Grand, à maître Gérard, qui fut le premier *dom* meister, et à d'autres, sans qu'on puisse tirer des divers arguments présentés en faveur de celui-ci ou de celui-là aucune conclusion positive.

Mais l'esprit de notre époque n'attache plus une si grande importance à cette question. Les architectes du moyen âge s'offrent à nous comme une *idée*. Le nom d'Erwin de Steinbach est lié à la cathédrale de Strasbourg, et il est trop tard pour lier un nouveau nom à celle de Cologne. Dans son tableau de la Religion glorifiée par les arts, Overbeck a fait une œuvre intelligente en représentant ce *grand* inconnu de Cologne comme le génie de l'architecture sous la forme d'une beauté abstraite et solennelle. C'est ainsi qu'il doit apparaître à ceux qui veulent continuer l'œuvre qu'il avait commencée, et il faut se souvenir « qu'ils ne rêvaient point une demeure périssable, ceux qui entreprenaient une telle construction. »

Mais revenons aux fondations de la cathédrale. Guillaume de Hollande mourut en 1259. Richard de Cornouailles, frère de Henri III, en se présentant comme candidat au trône impérial, fit à l'archevêque les présents qui l'aidèrent à continuer les travaux de l'église. Richard était le plus riche des seigneurs anglais. Pour obtenir la couronne, il dépensa des sommes fabuleuses. Les anciens historiens affirment qu'il se rendit en Allemagne avec trente tonnes d'or. L'archevêque Conrad le consacra à Aix-la-Chapelle roi des Romains, mais il ne porta jamais le sceptre d'Allemagne. Il visita Cologne plusieurs fois, et déposa de riches offrandes sur le tombeau des trois rois. Ainsi l'Angleterre a contribué aux premiers progrès de l'édifice de Cologne.

Mais ce qui y a surtout contribué, c'est la châsse des trois rois. Au temps des croisades, leur renommée était à son apogée. Tous

les pèlerins croyaient à une étoile qui devait les conduire aux lieux de la nativité, et tous, avant de commencer leur voyage en Palestine, voulaient s'arrêter à Cologne pour prier les saintes reliques et y déposer leurs offrandes. Empereurs et rois, comtes et barons, chacun se faisait de cette visite à Cologne un religieux devoir.

Cependant la cathédrale ne s'élevait que très-lentement. L'archevêque Conrad, homme dur et ombrageux, était sans cesse en dissension avec ses voisins, et opprimait cruellement les citoyens de la ville. Comme fondateur de la cathédrale, sa mémoire mérite d'être honorée, mais, il faut le dire, les trésors qu'il tirait de la châsse des rois mages, et le pouvoir qu'il exerça pendant de longues années, appauvrirent le peuple, sans servir très-efficacement à l'œuvre qu'il avait entreprise. Sa violence envers ses voisins le jeta plus d'une fois dans des embarras où il fut forcé d'implorer le secours des bourgeois de la ville. Puis un jour arriva où le peuple, fatigué de ses injustices, se révolta contre lui et fut excommunié. Son successeur suivit la même voie; ce ne fut qu'au temps de l'archevêque Wiebold, cinquante années après la fondation de la cathédrale, que la ville reprit sa sécurité et se remit avec ardeur à travailler à son église. Ce prélat stimulait les ouvriers par son exemple et ses exhortations. De son temps datent les legs qui furent faits à la cathédrale, et le prêtre qui assistait un malade à ses derniers moments devait, après lui avoir prescrit de payer toutes ses dettes et de restituer le bien mal acquis, l'engager à se souvenir de l'œuvre qui devait être un des ornements du diocèse et de la chrétienté. D'abord on légua à la cathédrale des terres ou d'autres propriétés, puis des sommes d'argent, et, jusqu'au dernier siècle, la coutume était de commencer les testaments par une donation à la fabrique du Dôme.

Cependant l'influence de la châsse avait été employée encore d'une autre manière. Encouragée par les promesses d'indulgence que renfermait la lettre du pape, une corporation fut établie sous

le nom de corporation de Saint-Pierre, le patron de la cathédrale, dans le but de recueillir des tributs pour continuer cet édifice. Pour être admis dans cette société, il suffisait d'avoir fait un pèlerinage à la châsse des rois. Les personnes des deux sexes étaient également reçues, divisées en plusieurs catégories et placées sous la direction de divers ordres religieux. Le pape accorda plusieurs priviléges à cette confrérie, entre autres un très-important qui la mettait à l'abri des interdictions locales auxquelles les évêques avaient souvent recours et qui effrayaient le peuple. Au moyen d'une contribution individuelle qui, chaque année, devait s'élever au moins à la valeur d'un boisseau de blé, on acquérait, sauf le cas d'excommunication personnelle ou la tache notoire d'une mauvaise vie, on acquérait, pour soi et sa famille, le droit imprescriptible d'entendre la messe et de recevoir les sacrements même dans les lieux frappés d'interdiction par une bulle de la papauté.

Grâce à ces priviléges, la corporation de Saint-Pierre s'étendit au loin, et tandis qu'elle enregistrait sans cesse de nouveaux noms dans les diverses contrées de l'Europe, le beau chœur de la cathédrale s'élevait graduellement, et, le 27 septembre 1322, il fut consacré par l'archevêque Henri II, comte de Birnenbourg.

Ce fut une solennité qui attira à Cologne un grand nombre de dignitaires civils et ecclésiastiques. Après plusieurs cérémonies, l'archevêque, accompagné de ses suffragants, les princes et évêques d'Osnabruck, de Munster, de Liége, et des évêques de Minden et d'Utrecht, entra dans le chœur dont le pavé avait été revêtu d'une couche de cendre. En mémoire du dogme qui dit que le Christ est l'alpha et l'oméga, il traça, du bout de son sceptre, sur la cendre, toutes les lettres de l'alphabet. Du sud-est au nord-ouest, il dessina des lettres grecques; du nord-est au sud-ouest, des lettres latines. Le tout formait une croix semblable à une X. Les reliques des trois rois furent ensuite apportées en grande pompe, et, à l'imitation des premiers chrétiens qui construisaient leurs églises sur la tombe d'un saint ou d'un martyr, l'archevêque posa la base du monu-

ment qui devait renfermer ces ossements sacrés. A l'extrémité du chœur, on plaça une étoile d'or, symbole de celles qui avaient guidé dans leur longue route ces mages vénérés. Je suppose que les lecteurs ne dédaigneront point de s'arrêter un instant à la tradition de ces mystérieux personnages. Je l'emprunte à un vieux volksbuch (livre populaire), écrit primitivement en latin pour l'édification de la ville de Cologne, par Jean de Hildesheim, qui mourut en 1375, traduit en allemand, en 1389, par dame Élisabeth de Katzenellenbogen, châtelaine d'Erlach, copié à Bâle en 1420, imprimé à Strasbourg en 1488, et réimprimé à Francfort en 1842, au bénéfice de la cathédrale. Voici un abrégé de cette curieuse narration :

« La prophétie qui annonçait l'apparition d'une étoile dans la tribu de Jacob ayant été proclamée par un prophète païen, les païens eux-mêmes étaient intéressés à son accomplissement. Une tour fut construite sur une haute colline de l'Inde, et douze astrologues observaient nuit et jour le firmament. Quand le temps fut venu, on vit s'élever à l'est une étoile brillante qui répandit sur toute la contrée une lumière aussi éclatante que celle du soleil. L'étoile présentait dans ses rayons la forme d'une croix et d'un petit enfant ; il en sortit une voix qui disait : Aujourd'hui est né un roi en Judée. Cette étoile fut vue de l'Inde entière, et le peuple se réjouit, et l'on ne douta pas que ce ne fût celle qui avait été annoncée par Balaam. L'Inde était divisée en trois régions séparées l'une de l'autre par de hautes montagnes. La première était l'Arabie, dont le sol est tout rouge par la quantité d'or qu'il renferme; Melchior en était le roi; la seconde, gouvernée par Balthazar, était la Gadolie, une des parties du royaume de Saba où l'encens coule de tous les arbres; la troisième, qui fut soumise au sceptre de Gaspard, était l'Inde renfermant le royaume de Tharsis, où il y a tant de myrrhe que lorsque l'on passe le long des buissons, elle s'attache aux vêtements. Mais, comme les souverains de ces trois contrées se distinguèrent surtout par les dons qu'ils apportaient,

l'Écriture leur donne seulement le titre de rois de Tharsis, d'Arabie et de Saba.

« Chacun d'eux avait vu l'étoile et s'était déterminé à la suivre, mais sans faire part de sa résolution à ses voisins. Ils se mirent en marche avec une suite nombreuse, et pour eux disparurent tous les obstacles d'un long chemin coupé par des montagnes, traversé par des rivières. Ils ne buvaient ni ne mangeaient, non plus que leurs gens et leurs chevaux, et n'éprouvaient nul besoin de nourriture et de sommeil. Ils allaient sans s'arrêter dans la direction de l'étoile, et ils ne mirent que treize jours à faire un trajet qu'ils ne purent, à leur retour, accomplir en moins de deux ans. Si quelqu'un, dit le petit livre auquel nous empruntons ces détails, doute de ces faits, qu'il lise le passage du prophète Daniel, où il est raconté que Habacuc fut enlevé par les cheveux et transporté en une heure de Jérusalem à Babylone.

« Mais lorsqu'ils furent arrivés à deux milles de Jérusalem, l'étoile disparut sous une brume épaisse. Chacun d'eux s'arrêta : Melchior sur le mont Calvaire, Balthazar sur le mont des Oliviers et Gaspard entre les deux. Quand le brouillard s'éclaircit, ils furent bien surpris de se voir là tous les trois. Ils découvrirent alors qu'ils avaient obéi au même message, s'embrassèrent avec joie et se dirigèrent ensemble vers Jérusalem.

« Leurs troupes réunies étaient si nombreuses qu'on eût dit une armée qui venait assiéger la ville. Les habitants de Jérusalem et Hérode furent dans une grande inquiétude. Les étrangers s'enquirent près de lui de ce roi des Juifs dont ils avaient vu s'élever à l'est l'étoile qui, selon l'Écriture, devait les conduire à Bethléem. L'étoile se montra de nouveau devant eux et s'arrêta sur une misérable cabane. Dans cette cabane était l'enfant Jésus, âgé de treize jours, avec sa mère Marie qui était d'une taille forte, avait un visage brun et portait une vieille robe bleue. Mais les rois étaient splendidement vêtus et amenaient avec eux de riches trésors ; car tout ce qu'Alexandre le Grand avait laissé à sa mort, tout ce que

la reine de Saba avait donné à Salomon, ce que Salomon avait amassé dans son temple, les trois rois l'avaient reçu de ceux qui avaient pillé le temple de Jérusalem, et ils apportaient ces immenses richesses. Quand ils entrèrent dans la cabane, elle se trouva inondée d'une lumière qui les éblouit tellement qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Chacun d'eux offrit alors la première chose qui lui tomba sous la main et oublia les autres présents. Melchior offrit trente pièces d'or, Balthasar de l'encens, Gaspard de la myrrhe. Mais ils perdirent le souvenir de ce que la Vierge leur avait dit, et se rappelèrent seulement qu'ils s'étaient prosternés devant l'enfant en s'écriant : Que Dieu soit loué !

« Leurs offrandes cependant ont eu une importance historique, notamment les pièces d'or qui figurent dans plusieurs transactions mentionnées par l'Écriture. Le père Abraham les avait frappées, puis les avait données à Macphelah ; celui-ci les avait léguées à Putiphar, lequel en avait fait présent à Joseph pour ses frères, qui ensuite les lui avaient remises pour payer le grain qu'ils achetaient en Égypte. Joseph les avait données à la reine de Saba pour l'embaumement du corps de son père Jacob, et la reine les avait apportées à Salomon. De Jérusalem, elles étaient revenues entre les mains de Melchior, qui maintenant les offrait à Bethléem. L'histoire de ces présents ne se termine pas là. Quand la sainte famille s'enfuit en Égypte, la Vierge enveloppa l'or, la myrrhe et l'encens dans un linge qu'elle perdit en route. Un berger le trouva et le conserva jusqu'au temps où Jésus faisait des miracles en Judée. Affligé d'une infirmité, il vint à Jérusalem où Jésus le guérit. Dans sa reconnaissance, il voulut lui donner le trésor qu'il avait gardé. Mais Jésus lui dit de le déposer comme une offrande sur l'autel. Le lévite brûla l'encens, une partie de la myrrhe fut employée à faire l'amer breuvage que notre Sauveur but sur la croix, le reste servit à embaumer son corps. Les trente pièces d'or devinrent le prix de la trahison de Judas qui, dans ses remords, les jeta aux pieds du grand prêtre. Quinze de ces pièces payèrent les soldats

qui gardaient le saint sépulcre. Avec les quinze autres, on acheta un champ pour ensevelir les pauvres pèlerins. Mais revenons aux rois mages. Après avoir fait leurs offrandes, ils burent, mangèrent et se reposèrent, puis s'en retournèrent, par le chemin direct, vers leur contrée où, malgré la célérité de leur marche, ils n'arrivèrent qu'en deux ans. Ils racontèrent alors à leurs peuples ce qu'ils avaient vu, les miracles que Dieu avait faits, et partout on érigea l'image d'une étoile avec une croix et un enfant. Lorsque saint Thomas, l'apôtre, se rendit aux Indes pour prêcher l'Évangile, il fut surpris de voir ces symboles et voulut en connaître l'origine. Les prêtres païens lui racontèrent le voyage des trois rois, ce qui réjouit saint Thomas ; car il avait entendu parler de ces grands pèlerins auxquels les observations des douze astrologues avaient fait donner le nom de mages. Il se signala par plusieurs miracles, et sa réputation se répandit dans les trois régions de l'Inde.

« Les trois rois étaient alors vieux et infirmes, mais en entendant répéter si souvent le nom de saint Thomas, ils voulurent le voir. De nouveau ils se mirent en route le même jour sans s'être communiqué l'un à l'autre leur résolution, et arrivèrent près de l'apôtre en même temps. Saint Thomas les baptisa, puis les éleva à la prêtrise, « car, dit le volksbuch, ils n'étaient pas mariés, et ne l'avaient jamais été. Ils construisirent une grande ville, vécurent ensemble dans une union fraternelle, et prêchèrent pendant deux ans l'Évangile. Melchior mourut et fut enseveli dans un magnifique tombeau ; Balthazar mourut ensuite et fut mis dans le même sépulcre ; enfin Gaspard rendit aussi l'esprit, et lorsqu'on transporta son corps près de ceux de ses compagnons, l'un et l'autre se retirèrent, chacun d'un côté, pour lui faire place entre eux. Plusieurs miracles glorifièrent ce tombeau. Cependant les peuples de ces contrées s'écartèrent de la vraie voie et tombèrent dans de coupables hérésies, puis chaque région voulut reprendre le corps de son roi.

« L'impératrice Hélène, après avoir trouvé la vraie croix, avec ses quatre clous, et les langes de l'enfant Jésus, et la vieille robe bleue de

la Vierge, résolut de chercher ces reliques des trois rois. Elle partit pour l'Inde, et après de nombreuses difficultés, parvint à les découvrir. Elle avait eu surtout beaucoup de peine à obtenir celles de Gaspard, qui étaient au milieu d'une méchante race d'hérétiques. Lorsque enfin ces ossements eurent été placés dans une même châsse, il s'en exhala une odeur délicieuse qui prouvait, non-seulement la pureté de ces corps, mais le plaisir que les trois rois éprouvaient à être réunis.

« Hélène les emporta à Constantinople, où ils furent pendant quelque temps entourés d'un culte pieux, dans l'église de Sainte-Sophie. Abandonnés sous le règne de Julien l'apostat, ils furent de nouveau invoqués, sous le règne de son successeur, puis donnés à Eustargius, évêque de Milan, Grec de naissance, et qui avait rendu de grands services à l'Église grecque. Barberousse les enleva à Milan, et donna un éclatant témoignage de son amour pour Cologne, en les offrant à cette ville. Ils furent d'abord placés dans la vieille église de l'évêque Hildebold. Ils reposent maintenant dans la nouvelle cathédrale, fondée par Conrad de Hochsteden. « Réjouis-toi donc, dit en terminant son récit le pieux Jean de Hildesheim, réjouis-toi, noble cité de Cologne, et rends grâce à Dieu, de ce qu'il t'a choisie entre toutes les autres villes du monde pour garder les reliques des trois saints rois. »

Ainsi se termine la légende. Cette histoire des rois de Cologne, comme on les appelait au temps passé, occupe trop de place dans celle de la cathédrale pour que nous ayons pu nous dispenser de nous y arrêter, et loin de nous l'idée de vouloir la tourner en ridicule. Cet ancien petit livre dont nous avons fait l'analyse ne vaut-il pas la plupart de ceux qu'on écrit de nos jours? En tout cas, la génération qui le lisait, et qui y croyait, pouvait bâtir un temple admirable.

Retournons au chœur, qui s'élevait à cette époque, comme à présent, au milieu de ses sept chapelles. Cette structure prodigieuse s'élance à deux cent huit pieds de hauteur, d'une forêt de piliers

rattachés à l'édifice par une double et quadruple rangée d'arcs-boutants dont l'ensemble étonne le regard et qui pourtant n'ont pas été posés ainsi seulement pour le coup d'œil, mais par une grave raison architecturale. Les arcs-boutants supportent l'énorme fardeau du toit et s'appuient sur les piliers. Chacun de ces piliers est comme une église en miniature. Ils ont la forme d'une croix et se composent de quatre flèches, avec une autre flèche placée au centre, qui toutes se terminent par des bouquets de fleurs qu'on appelle fleurs de Marie, par une rose, emblème du mystère. De tous côtés, à la voûte, aux murs apparaissent d'innombrables figures grotesques : têtes de démons, de dragons, de moines, créations fantastiques, selon nous, des architectes du moyen âge ; selon Boisserée, imitation des Gobelins, des diables qui occupaient en ces temps-là l'esprit du peuple, et, selon la symbolique, représentation des mauvais esprits que l'église tient enfermés dans ses murs et soumet à son service.

Les curieux sont frappés de la différence qui existe entre le côté sud du chœur, surchargé d'une profusion d'ornements, et le côté nord, où l'on ne voit point toutes ces fleurs et toutes ces ciselures. Le valet de place, avec ses traditions populaires, vous dira que l'argent manquait pour embellir également ces deux parties. M. Boisserée prétend que le côté nord n'a point été décoré avec tant de luxe, parce qu'il est le plus exposé aux détériorations du mauvais temps. Il est vrai que dans certaines contrées c'est le côté nord des édifices qui souffre le plus de l'intempérie des saisons. A Cologne, les vents les plus impétueux viennent de l'ouest. La vraie raison de la dissemblance qu'on remarque dans le chœur de Cologne nous a été donnée par le professeur Kreuser, savant antiquaire, catholique fervent, admirateur passionné de la cathédrale, et l'un des principaux rédacteurs du *Domblatt*.

« Dès les premiers temps du christianisme, le côté nord, dit-il, a eu sa signification particulière, de même que le côté sud. Le premier est celui des évangélistes, qui ont exprimé la vérité simple-

ment; le second, celui des prophètes, qui l'ont revêtue de figures et d'images orientales. Ainsi les femmes, auxquelles il était prescrit de ne point se charger d'ornements superflus, se rangeaient au côté nord, et les hommes, qui n'étaient point soumis aux mêmes restrictions, se rangeaient au côté sud. »

Cette partie principale de l'édifice étant achevée, les offices y furent régulièrement célébrés, et les décorations de l'intérieur s'accrurent par les pieuses contributions des fidèles, entre autres par celles de l'archevêque Genney, qui régnait en 1357. Il donna à la cathédrale l'autel en marbre noir des trois rois, qui existe encore, le maître-autel, quatorze statues en argent que l'on plaçait autour de l'autel dans les occasions solennelles, et qui représentaient les douze apôtres, la Vierge et le Sauveur. Ces deux dernières avaient deux *aunes* de hauteur. Il lui donna aussi un magnifique tabernacle de soixante-deux pieds d'élévation, dont nous dirons plus tard la malheureuse destinée. On attribue à ce même prélat le don de quatorze statues, qui, par leurs formes maniérées, nous paraissent appartenir à une époque postérieure. Enfin, le généreux archevêque Genney a dû donner encore à la cathédrale quatre anges en bronze de sept pieds de hauteur et d'une grande beauté, qui sont placés aux quatre côtés de l'autel, et une horloge merveilleuse, représentant le cours de la lune, du soleil, et l'adoration des trois rois.

Cependant la corporation de Saint-Pierre continuait ses tournées. Le nombre de ses membres s'était tellement accru, qu'en 1336, dans une réunion qui eut lieu à Cologne, le chœur, les ailes de l'église n'étaient point assez vastes pour les contenir tous. Il fallut porter les reliques autour de la cathédrale. L'entrée dans cette confrérie était devenue une trop bonne spéculation au point de vue religieux et mondain, pour qu'il n'en résultât pas des abus. Des gens de mauvaise vie payaient à leurs derniers moments l'impôt nécessaire pour obtenir leur admission dans l'ordre, et jouissaient ainsi de ses priviléges. D'autres retenaient pour eux-mêmes une bonne

partie des collectes destinées à l'église. Cet état de choses attira l'attention de l'archevêque Genney, qui amoindrit les immunités et poursuivit les délinquants de la confrérie avec tant de rigueur, qu'il porta une grave atteinte à la corporation même. Les statuts de cette confrérie furent renouvelés vers la fin du quinzième siècle, à une époque où sa popularité était considérablement diminuée, et dès le seizième siècle il n'est plus question d'elle.

En perdant cette ressource, la cathédrale eut le bonheur de conserver les autres. Le souverain et les nobles continuaient à montrer une profonde vénération pour les reliques des mages, et souvent une foule nombreuse entrait en procession dans les rues de la ville et s'avançait vers la cathédrale. En 1347, le roi de France, Charles IV, fit le même pèlerinage, puis on vit arriver à Cologne Pierre, roi de Chypre, et l'empereur Venceslas. Mais le cortége le plus pompeux fut celui de l'évêque palatin Rupert, bien connu de tous les admirateurs du château de Heidelberg par le vaste édifice qui porte son nom (*Ruprechts Bau*). Il avait été élu empereur en remplacement de Venceslas, et la ville d'Aix-la-Chapelle, fidèle à ce dernier, fit au nouvel élu la même injure qu'elle avait déjà faite au comte de Hollande : elle refusa de le couronner. Il entra à Cologne avec sa femme, ses quatre fils, ses trois filles et une brillante escorte de ducs, de comtes, le 6 janvier, jour de la fête des Rois ; il fut couronné dans la cathédrale. En vertu d'une ancienne coutume, l'archevêque célébra la messe, et Rupert, qui possédait comme empereur la dignité de chanoine du diocèse, chanta l'évangile.

En 1402, l'électeur Louis, fils aîné de Rupert, qui, pour ses aventures galantes, mérite d'être mis à côté de Henri, célébra à Cologne son mariage avec Blanche, fille de Henri V, et déposa sur la châsse des mages des bijoux qu'une fiancée du temps actuel aurait réclamés pour elle-même.

La construction de la cathédrale dépendait cependant en grande partie du règne de l'archevêque. Si ce règne était paisible, on tra-

vaillait à l'édifice, sinon tout était interrompu. Malheureusement ce dernier cas était le plus fréquent et l'archevêque, Théodoric de Moers, qui monta sur le siége de Cologne en 1414, et qui s'occupait des batailles de ses voisins non moins que des siennes, fut accusé d'avoir, non-seulement engagé les propriétés de l'église, mais de s'être emparé des trésors de la châsse pour satisfaire à ses besoins. C'est une chose remarquable que, dans une telle lenteur de travaux, l'ensemble de la construction n'ait rien perdu de son harmonie, et ce fait prouve évidemment que le plan original de l'édifice s'étendait à toutes ses parties. Ce ne fut qu'en 1437, deux siècles après sa fondation, que la tour méridionale fut élevée au point où nous la voyons à présent.

L'œuvre entreprise avec tant d'ardeur, interrompue par tant de circonstances fâcheuses, fut bientôt entravée par de nouveaux obstacles. Depuis que la première pierre de l'église avait été posée, les temps étaient bien changés, et l'esprit humain se préparait encore à d'autres changements. L'invention de l'imprimerie élevait l'orgueil de l'homme en élargissant le cercle de son intelligence; la prise de Constantinople répandait dans l'Europe occidentale une quantité d'architectes grecs d'un goût dégénéré. Dans l'art comme dans la science on admettait de nouveaux guides; la gloire de l'empire germanique déclinait avec celle de l'architecture. La ville de Cologne était déchue de sa première splendeur, et la cathédrale ne résonnait plus comme autrefois du marteau des ouvriers.

Passé 1509, on ne sait si une nouvelle pierre fut ajoutée au côté septentrional de l'église. A voir aussi les édifices considérables qui s'élevèrent autour de la cathédrale, notamment l'église Sainte-Marie et une ancienne institution appelée l'École des arts qui envahissait l'espace assigné aux transepts, il devient évident qu'on ne songeait plus à terminer le torse gigantesque. Des profanes en vinrent même à se sentir si peu de respect pour le lieu abandonné, qu'ils se creusaient des caves dans ses immenses fondations. Enfin, comme le dit douloureusement le professeur Kreuser, c'était le

temps où l'on ne bâtissait plus de cathédrales, et où on les renversait. C'était le temps de la réformation. Quoique la doctrine de Luther ne subjuguât point Cologne, elle modifiait sur plusieurs points l'opinion générale. Les nouveaux intérêts qui occupaient le monde ensevelissaient dans l'oubli ceux des siècles précédents.

Ainsi est restée incomplète cette œuvre d'une conception si complète, cette œuvre qui, comme un livre de science, a servi à l'instruction de tous ceux qui au moyen âge élevaient des édifices religieux, qui a été utile à la construction de celle de Strasbourg, à l'achèvement de celle de Burgos, qui a donné un architecte à celle d'York et dont on reconnaît l'influence dans celles de Fribourg, Ratisbonne, Prague, Utrecht, Amiens, Beauvais, Châlons et plusieurs autres. Ainsi est resté imparfait ce modèle de la plus parfaite période de l'architecture gothique, cet édifice composé avec une si vaste pensée, que chacun de ses détails a une signification, et avec un esprit si pratique que chaque détail a son emploi. Et des siècles ont passé sans qu'on ait su en reconnaître la valeur ! Bien plus, loin d'apprécier cette nouvelle merveille du monde, il y a des hommes qui l'ont considérée d'un mauvais œil, comme une monstrueuse erreur de la barbarie de leurs ancêtres, comme une tache pour leur ville, comme une fatale occasion de dépenses, et qui n'ont laissé subsister ce monument que parce qu'il en aurait trop coûté pour le détruire.

Cependant les orages de la réformation qui agitèrent tout le centre de l'Europe, et paralysèrent en Allemagne tous les ressorts de l'art et de la littérature, s'étendirent jusque dans le diocèse de Cologne. Mais ce qui avait été jusque-là un fléau pour la cathédrale devint, à cette époque, sa sauvegarde. La guerre lia les mains de ceux qui n'attendaient que la paix pour faire à la cathédrale plus de mal que ne lui avaient jamais fait ses plus cruels ennemis. Il lui arriva au seizième et au dix-septième siècle ce qui pouvait lui arriver de mieux dans un tel état de bouleversement, ce fut d'être oubliée. Cependant une voix s'éleva alors en son hon-

neur, comme plus tard celle de Boisserée. Un jésuite, nommé Crombach, publia en 1634 une histoire des trois rois, dans laquelle il déploie un enthousiasme pour la cause de la cathédrale et un sentiment de sa beauté vraiment admirables pour le temps où il écrivait. Dans ce livre, il exprime le pieux désir que les princes d'Allemagne et surtout l'archevêque régnant, Maximilien Henri, se dévouent à la continuation de cette œuvre, pour l'honneur de l'Église romaine et du nom allemand.

De mauvais jours encore allaient naître pour la cathédrale. Avec les dernières étincelles de la guerre de sept Ans expira sa dernière chance de protection. La paix fut rétablie ; la philosophie et la renaissance eurent le dessus, et ceux qui furent au dix-huitième siècle les ennemis naturels de toute ancienne église rhénane leurs propres chapitres devinrent riches et orgueilleux. Aux yeux de ces prêtres aveuglés par les préjugés de leur siècle, l'extérieur de la cathédrale de Cologne était décidément trop misérable pour qu'on daignât s'en occuper, mais l'intérieur leur offrait toutes sortes d'agréables réformes à entreprendre. Peu à peu chaque objet ancien disparut ou subit de tristes modifications. Le bel autel avec son gracieux tabernacle, dont le livre de Crombach représente l'image dans une grossière gravure sur bois, fut remplacé par une espèce de pavillon grec, et les quatorze statues en argent furent peut-être employées à payer cette singulière décoration ; car on ne sait ce qu'elles sont devenues. Les quatre anges de bronze furent fondus en quatre candélabres rococo que l'on voit encore près de l'autel. Les belles stalles en pierre ciselée firent place à trois lourds fauteuils. L'écran de pierre qui entourait le chœur fut démoli et remplacé par la grille en fer qui est encore là. Le chœur alors parut trop obscur à ceux qui voulaient qu'on pût admirer pleinement ces innovations, et la riche mosaïque en verre des fenêtres du triphorium fut enlevée pour faire place à des vitres ordinaires ; mais le pire de tout fut la destruction du vieux tabernacle. Le chapitre le réservait depuis longtemps pour la *bonne bouche,* et

son appétit de bouleversement était encore excité à cet endroit par l'opposition d'un chanoine nouvellement élu et nommé Hildesheim, qui résista de toutes ses forces à ce projet barbare. Tant qu'il était là, ses braves confrères n'osaient rien entreprendre; mais il eut le malheur de faire un voyage, et le soir même du jour de son départ les chanoines se rassemblent dans l'ombre, comme des voleurs, se glissent dans la cathédrale, renversent le précieux monument et en jettent les débris dans le Rhin. Le *Domblatt* nous apprend que le vieux professeur Wallraf, qui avait recueilli dans son musée quelques fragments de ce tabernacle, ne pouvait parler de cette nuit de désastre sans avoir les larmes aux yeux. Ces fragments et la description de Crombach, voilà tout ce qui reste d'une œuvre qui devait être conservée avec tant de respect. Elle avait la forme d'une croix qui s'élevait d'étage en étage et se terminait en pointe. Elle était entourée de plusieurs statuettes posées sur des colonnettes, et de plusieurs groupes de personnages bibliques, debout sous des dais richement ciselés. Tout ce travail avec ces statues, ces flèches légères, ces pyramides, aurait été, dit Crombach, admirable à voir, n'eût-on employé pour le faire que la cire ou quelque autre matière, et l'on ne peut s'imaginer avec quelle perfection la pierre y avait été façonnée et sculptée sous toutes les formes. Le nom du sculpteur est inconnu.

Mais le jour des représailles arriva aussi pour ce cruel chapitre. La révolution française éclata; les Français occupèrent Cologne en 1794. Le soixante-dix-septième évêque de Cologne, le dernier prélat investi du titre et des droits de prince souverain, l'archiduc Maximilien-François, frère de Marie-Antoinette, fut obligé d'abandonner son diocèse. Les membres du chapitre, qui presque tous étaient ducs, princes, ou au moins comtes de l'Empire, et qui devaient faire preuve de seize quartiers, leurs vingt-cinq vicaires et une légion de chapelains et de clercs furent dispersés. Les soldats bivouaquèrent dans une partie de la cathédrale, les fourrages furent

entassés dans une autre, et le tout livré à la violence et à la profanation.

Cependant cette église ne fut point dévastée, comme d'autres l'avaient été précédemment. Ses fenêtres, il est vrai, volèrent en éclats, ses ornements furent brisés et pillés. Mais pendant tout le temps qu'ils passèrent là, les soldats ne commirent point autant de dégâts que les hordes de Cromwell en eussent fait en un seul jour. Son existence ne fut point mise en question, comme celle de la cathédrale de Strasbourg, qu'on ne sauva d'une ruine totale qu'en plaçant au haut de sa flèche le bonnet rouge de la liberté et en la déclarant membre du club des Jacobins. Les trésors de la sacristie avaient été mis en lieu de sûreté. On dit que la châsse des trois rois perdit ses richesses dans cette invasion ; mais plus d'un honnête citoyen de Cologne affirme qu'on avait commencé depuis longtemps à remplacer les pierreries de cette châsse par des pierres fausses. Ce qu'il y a peut-être de plus déplorable dans l'envahissement de la vénérable église et dans les ravages qui en furent la suite, c'est la destruction de ses archives, dont on chargea six charrettes. Ces archives renfermaient probablement quelque livre de l'évêque Hildebold, peut-être un document dans lequel on eût trouvé le nom de l'architecte, et elles furent dispersées comme de vieux chiffons.

Les chanoines s'étaient réunis à Aremberg, en Westphalie, essayant de croire encore à leur ancienne puissance. Quand leur archevêque mourut, ils élurent pour lui succéder un autre archiduc d'Autriche. Les pauvres prêtres s'abusaient eux-mêmes sur l'étendue de leurs prérogatives ; ils pouvaient bien encore élire un prélat, mais ils ne pouvaient plus le mettre en possession de son siége. Le traité de paix de Lunéville venait d'annexer la rive gauche du Rhin à la république française. C'en était fait de la splendeur du pouvoir archiépiscopal, de la dignité de la métropole catholique. La cathédrale de Cologne fut réduite à l'état de simple église de paroisse. On lui assigna, pour la desservir, un curé et deux vicaires.

Ravagée par les hommes et ravagée par le temps, à quelle désolante situation le superbe édifice était réduit! Au dehors, ses murs tombant en ruine ; au dedans, ses nefs dévastées. Plus de mitre brillante dans ses solennités, plus de fêtes pompeuses. Son héritage était la proie des étrangers, ses amis étaient loin, et ses ennemis se moquaient de ses infortunes. L'évêque français d'Aix-la-Chapelle, Bertholet, félicita les habitants de Cologne de la belte ruine gothique qu'ils possédaient dans leurs murs, et les engagea à l'entourer d'une plantation de peupliers pour en rehausser l'effet. Ses habitants adressèrent une requête à Napoléon, afin d'obtenir de lui ce qui leur était rigoureusement nécessaire pour préserver au moins d'une chute totale l'édifice qui avait fait l'honneur de leur cité. Ils ne demandaient qu'une somme de quarante mille francs ; elle leur fut refusée, et l'on pensa que le vieux Dôme serait vendu. Chaque année, on voyait s'augmenter sa dégradation ; ses pierres s'écaillaient, ses plafonds provisoires pourrissaient, ses barres de fer déplaçaient ce qu'elles étaient destinées à consolider. Le chœur même n'était plus suffisamment protégé par sa toiture. Sans l'étonnante force de résistance qui est inhérente aux constructions du treizième et du quatorzième siècle, celle-ci aurait succombé au danger dont elle était menacée. Elle était là tristement exposée aux regards, et les passants observaient cette immense structure avec admiration ou indifférence, selon la structure de leur propre cœur. Schlegel la nomme une énorme cristallisation ; Göthe la compare à un arbre puissant qui étend au loin ses rameaux ; le pauvre Hood, ce poëte humoristique dont les derniers écrits renferment tant de profonds sentiments, se lamenta à la vue de cet édifice, et dit que c'était une promesse envers Dieu, une promesse violée.

Cependant la cathédrale profanée, dégradée, eut enfin un défenseur. Un des enfants de Cologne, baptisé sous les voûtes de l'auguste édifice, élevé à l'ombre de ses murs, se dévoua, non pas à l'espérance trop hardie de relever ses murs ébranlés, mais du

moins à celle de les sauver de l'oubli; c'était Sulpice Boisserée, un de ces deux frères dont Cologne doit être fière. Sous sa direction, les principales parties de la cathédrale furent mesurées et dessinées, et ces dessins, gravés avec soin sur une large échelle, furent successivement livrés au public. Cette œuvre, à laquelle M. Boisserée joignit une remarquable notice historique, excita en Allemagne une vive attention et éveilla la sympathie de tous les amis de l'art. L'auteur n'osait cependant encore parler de la continuation de l'édifice. En 1810 seulement, il disait qu'une telle entreprise ne pourrait réussir que par la faveur spéciale d'un prince puissant et par les bienfaits d'une longue et heureuse paix.

Bientôt éclata la guerre de l'indépendance. Les États germaniques s'affranchirent de la suprématie de la France, et, en 1814, les provinces rhénanes furent liées à la monarchie prussienne. On salua avec un transport national la conclusion de la paix. Heureux d'avoir reconquis leur liberté, les Allemands oublièrent leur pauvreté. Des rives du Rhin à celles de l'Elbe, partout on proposait d'ériger des temples, des colonnes, des monuments commémoratifs. Au milieu de cet élan enthousiaste, une voix énergique s'éleva, dans *le Mercure du Rhin*, pour appeler le peuple, non point à commencer de nouvelles constructions, mais à honorer la mémoire de ses ancêtres, en complétant la cathédrale sacrée de Cologne. Cet appel ne fut point écouté. Chaque royaume, chaque État avait assez à faire alors de réparer ses propres désastres, de relever ses édifices dévastés par la guerre.

M. Boisserée n'abandonnait pas pourtant sa généreuse pensée. Un heureux hasard le servit dans ses travaux. Il y avait, dans une auberge de Darmstadt, le dessin original de la tour septentrionale de sa chère église qui avait été enlevé des archives. C'était un magnifique morceau de parchemin sur lequel une brave femme étendait ses haricots, et qui fut découvert par un peintre de décors qui allait s'en servir pour y tracer, à l'occasion d'une fête, le plan d'un arc de triomphe. Cette découverte fut communiquée à

M. Boisserée, qui ne perdit pas un instant pour acquérir un tel trésor. Il trouva sur ce parchemin un dessin de treize pieds de haut sur trois pieds deux pouces de large, très-délicatement exécuté à l'encre et fort peu endommagé, qui représentait toute la tour septentrionale depuis sa base jusqu'à son faîte.

Quelque temps après, M. Boisserée découvrit par hasard un autre dessin qui faisait le pendant du premier.

Au milieu de ces intéressantes études, rien ne se faisait cependant pour la cathédrale, et comme si elle eût elle-même abdiqué tout espoir, un jour on vit tomber du haut de ses murs la vieille grue qui depuis si longtemps appelait les regards de la terre vers le ciel. Depuis quatre siècles, elle invitait en vain les froides et ingrates générations à terminer l'œuvre de leurs pères; depuis quatre siècles, elle supportait l'effort des vents, moins durs que l'ingratitude des hommes. Enfin elle tomba, et l'on peut dire que si jamais grue mourut de désespoir, ce fut bien celle-ci.

A peine s'était-elle écroulée que les citoyens de Cologne se sentirent saisis d'une étrange componction. Ils ne surent combien cette bonne vieille grue leur était chère que lorsqu'ils ne la virent plus, comme de coutume, planer sur leurs têtes. Il leur semblait que l'ange gardien de leur ville venait de les quitter. Plusieurs d'entre eux, après un tel accident, ne purent dormir, et, chose difficile à croire pour qui connaît le tempérament germanique, plusieurs, dit-on, ne purent manger. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un vieux bourgmestre ne retrouva le repos qu'après avoir affecté un legs spécial au rétablissement de la grue. Une somme considérable fut employée à la remettre dans son ancienne position, et, en 1819, la ville vit accomplir cet acte de poésie, non point par suite du vœu enthousiaste de quelque société d'étudiants, ni par les prières sentimentales de quelque belle dame, mais en vertu des graves délibérations d'un corps de bourgmestres allemands. Après un tel prodige, les bons citoyens de Cologne méritaient de voir réparer leur cathédrale, et ils ont eu cette joie.

Le roi actuel de Prusse, n'étant encore que prince royal, était venu à Cologne et avait vu avec pitié le misérable état du religieux édifice. Bientôt on s'enquit officiellement des moyens d'y remédier, et une somme de quatre cent mille francs fut immédiatement affectée aux réparations les plus urgentes, notamment à celles du toit. Les architectes évaluaient à un millon cinq cent mille francs les autres dépenses nécessaires. Quoique ce chiffre ne fût point aussi considérable qu'on eût dû s'y attendre, il effraya le gouvernement prussien, et l'entreprise parut abandonnée. Mais on rétablit l'ancien siége archiépiscopal de Cologne, et s'il resta dépouillé des honneurs temporels dont il avait été jadis entouré, il fut du moins dignement occupé par le comte Charles Spiegel de Desenberg. Ce vénérable prélat renouvela l'ancienne taxe dont le produit était employé aux réparations de la cathédrale, et, par l'ardeur avec laquelle il s'occupa des besoins de cet édifice, détermina enfin le gouvernement à y pourvoir plus généreusement.

Il s'agissait d'abord de travailler à l'extérieur, depuis ces énormes masses de pierres sur lesquelles s'appuyait l'édifice jusqu'aux légères dentelures qui en faisaient l'ornement. Une troupe d'ouvriers, la plupart recrutés dans la ville même, furent divisés en compagnies et activement employés à ce labeur. On commença par raffermir le toit et les murs. Une partie des arcs-boutants furent consolidés, d'autres reconstruits, les énormes fenêtres du chœur restaurées et les vitraux rejoints. On se mit ensuite à l'œuvre dans l'intérieur de la cathédrale. Là, chaque pièce de marbre ou de métal mutilé passa sous la main d'un artisan habile. Les murs furent nettoyés; les étoiles d'or rayonnèrent de nouveau à leur ancienne place; le feuillage des chapiteaux s'épanouit dans sa richesse première; les figures des apôtres reparurent sous leur dais élégant; la belle verrerie fut remise dans ses arceaux, et le saint lieu, éclairé par une lumière plus pure, se montra plus brillant que jamais.

Il fallut douze ans pour accomplir cette première entreprise. Les travaux étaient fort multiples et l'argent qu'on pouvait y consacrer n'arrivait que par petites sommes. La ville forma le projet de compléter l'édifice au moyen d'une taxe de dix centimes par tête, qui serait prélevée dans toute l'Allemagne; mais cette idée échoua. Le jour était venu où les citoyens de Cologne devaient enfin voir réaliser leurs vœux. Dans les réparations qu'on venait de faire, il s'était formé une école d'ouvriers capables d'entreprendre de plus grands travaux. L'intérêt du public s'était éveillé en faveur de cette œuvre. Le respect des anciens temps et des anciennes choses renaissait dans les esprits. Le peuple jouissait des bienfaits d'une paix heureuse, et le prince en qui Boisserée avait mis sa confiance gouvernait la contrée. A son avénement au trône, la popularité dont il jouissait encouragea l'expression de toutes les pensées de progrès, de toutes les suppliques. *Jetzt oder nie*, maintenant ou jamais, s'écrièrent les journaux du Rhin. Les citoyens de Cologne formulèrent leurs désirs dans de brillants discours, où ils invoquaient l'opinion de Göthe, de Schlegel, de Boisserée et de tous les autres écrivains qui s'étaient occupés de la cathédrale. Une société se forma dans le but d'aider à l'accomplissement de cette grande œuvre. Une requête signée par les deux cents plus considérables habitants de la ville fut portée à Berlin, au mois de septembre 1840, et présentée au roi, quelques jours avant son couronnement. La réponse du souverain fut telle qu'on pouvait la désirer; il prit la société de Cologne sous son patronage spécial, l'encouragea à recueillir des fonds, s'engagea à faire continuer à ses propres frais la structure des ailes du sud, et à donner plus tard une autre contribution. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'enthousiasme des citoyens de Cologne. Ils formèrent des comités, firent des règlements, et se livrèrent à tous les transports de leur joie. On s'embrassait dans les rues, puis on discutait, et le temps se passait en manifestations bruyantes, mais sans résultat. A la fin, il fut décidé que chaque membre de la société payerait annuel-

lement, pour les travaux de la cathédrale, un tribut d'un thaler (trois francs soixante-quinze centimes).

Bientôt la nouvelle de ce meeting solennel se répandit de côté et d'autre, et l'Allemagne entière répondit à son appel. De toutes parts, des contributions furent recueillies, les femmes adressèrent à la cathédrale le produit de leurs œuvres élégantes, les écrivains le produit de leurs livres; les artistes celui de leurs tableaux, et un corps de musiciens employa ses chants mélodieux au service de la cause qui excitait une si vive et si universelle sympathie. En tête de tous ces généreux tributaires, il faut citer les bourgeois de Stuttgart, qui, au mois de septembre 1841, envoyèrent à Cologne un bâtiment chargé de pierres de taille, en demandant que ces matériaux fussent employés à achever la fenêtre méridionale qui fait face au Wurtemberg.

Tandis que le peuple se passionnait ainsi pour l'édifice si longtemps abandonné, le roi n'oubliait point ses promesses. Il annonça qu'il s'imposait pour une somme annuelle de cinquante mille thalers et qu'il voulait assister à la seconde fondation de la cathédrale. Cette cérémonie fut fixée au 2 septembre 1842. Ce jour-là les portes de la noble cité s'ouvrirent pour un de ces cortéges royaux qui jadis honoraient si souvent ses murs. Et ce n'était plus des troupes guerrières qui défilaient dans les rues, les armes à la main, c'était une pacifique assemblée animée d'une même pensée de joie et d'un même sentiment religieux. Avec le roi arrivaient la reine, le prince de Prusse, cinq autres princes de la maison de Brandebourg, l'archiduc Jean d'Autriche, le prince royal de Bavière, le prince Georges de Cambridge, les ducs et les grands-ducs, des princes et des comtes, toute la fleur de la confédération germanique. Tandis que de tous côtés s'étendait une foule que l'enceinte de la ville semblait ne pouvoir contenir, le canon tonnait, la musique retentissait dans les airs, la voix d'airain des églises vibrait au loin, et au-dessus de toutes, on entendait résonner celle de la cathédrale. Heureux et fiers furent en ce jour les membres de la société et les députés des

sociétés correspondantes. Ils étaient quinze mille, portant tous une médaille distinctive. Plus d'un spectateur leur envia ce privilége, et plus d'un souscripteur prit alors la généreuse résolution de doubler sa contribution.

La cérémonie commença par une messe solennelle que l'archevêque-coadjuteur célébra dans la cathédrale et à laquelle le roi assista avec tous les personnages qui l'escortaient, les membres de la société et la corporation des ouvriers. Le magnifique chœur, ouvert pour la première fois depuis qu'il avait été restauré, excita une grande admiration. L'office divin étant fini, on vit sortir en procession de la cathédrale l'immense quantité d'assistants qui s'y étaient amassés et qui représentaient toutes les hiérarchies et tous les intérêts. Combien de spectateurs furent émus à la vue d'une telle solennité, et se réjouirent à l'idée de voir enfin leurs souhaits accomplis! Le plus joyeux de tous était sans doute le vieux Sulpice Boisserée, qui marchait humblement au milieu de la procession, et que l'on saluait avec enthousiasme dès qu'on l'apercevait.

Sur la grande place qui s'étend au sud de la cathédrale, on voyait tous les élèves des écoles, toutes les institutions de charité. Dans l'espace qui sépare le chœur de la tour méridionale, s'élevait, au-dessus d'une tribune, le pavillon royal, richement décoré. Quand le roi se fut placé là, avec son magnifique cortége, la procession défila devant lui, en faisant retentir l'air de ses éclatants *vivat*. Lorsque le clergé s'approcha, l'auguste souverain, les princes qui l'entouraient se découvrirent la tête aux premières modulations du *Veni, Creator*, les acclamations de la foule cessèrent. L'archevêque prononça lentement le *Domine, exaudi orationem meam*, et l'on commença la consécration.

Il y avait six siècles que la ville de Cologne avait vu dans ses murs une même réunion animée d'un même dessein. Dans cet espace de temps, que d'événements! Le vieux monde avait changé de face et un nouveau monde avait été découvert. Dans cet espace

de temps on avait vu les tableaux de Raphaël, les drames de Shakespeare, les prédications de Luther, et les blasphèmes de Voltaire. Les archevêques de Cologne avaient perdu une couronne et les margraves de Brandebourg en avaient gagné une. Si dans ce moment un bourgeois du treizième siècle avait pu sortir de sa tombe et reprendre sa place au milieu de cette assemblée, il eût vu un vénérable prélat couvert du même vêtement qu'autrefois, et suivant les mêmes rites ; il eût vu que sous d'autres habits les hommes conservaient la même nature. Mais une chose pourtant eût étonné sa croyance candide, c'eût été de voir un roi assister en grande pompe, et en faisant une action juste, à l'inauguration d'un monument consacré à un autre culte que le sien, à un culte renié par ses ancêtres et par lui-même.

La pierre de fondation fut apportée et l'archevêque l'adapta à sa place en prononçant les paroles d'usage. Le roi descendit de la tribune et fit une allocution, avec la facilité qui le caractérise, puis, prenant le maillet, il en frappa la pierre trois fois, aux applaudissements de la multitude. L'instrument passa tour à tour entre les mains des hauts personnages, et l'archevêque, le président, l'architecte haranguèrent successivement l'assemblée. L'architecte s'adressa aux artisans et termina sa harangue par deux vers de Schiller : « Que l'éloge soit donné à l'ouvrier, mais la bénédiction vient de Dieu. » On lui répondit du haut de la tour par un bruyant hourra. La grue tourna sur son axe. Un chant d'ouvriers entonna un chant harmonieux ; une pierre s'éleva graduellement dans les airs, et au bruit du canon, aux acclamations unanimes de la foule, toutes les têtes étant découvertes, tous les spectateurs, et le roi le premier, agitant leur chapeau en l'air, cette pierre fut posée sur la tour à laquelle, depuis quatre siècles, on n'avait rien ajouté.

Ainsi se termina la cérémonie de la cathédrale, et cette journée, si imposante par les souvenirs qu'elle réveillait, produisit en outre d'abondantes moissons. Le *Domblatt* fut rempli de listes de souscriptions de toutes les classes de la société. Le duc d'Aremberg

souscrivit pour une somme annuelle de mille thalers, et des paysans donnèrent le salaire d'une journée de travail. Les officiers offraient à l'œuvre de la cathédrale une partie de leur solde; des soldats, les gratifications qu'ils avaient reçues à la suite d'un incendie. Les écoliers lui envoyaient leurs prix, des jeunes filles leurs rubans.

Dans cet enthousiasme général, il restait à l'architecte Swirner une tâche sérieuse et délicate à remplir. Son premier soin fut d'obtenir la révocation des ordres d'après lesquels la cathédrale devait être continuée dans des proportions très-restreintes. A l'aide de Sulpice Boisserée, il démontra le vice radical d'un tel plan, au point de vue technique comme au point de vue esthétique; il rappela le désastre de l'église d'Utrecht qui avait été ainsi achevée par des moyens économiques. Au dix-septième siècle, un orage renversa le corps de l'édifice, tandis que le chœur, construit dans le même genre que celui de Cologne, resta intact. Convaincu de la justesse de ses arguments, le conseil déclara, en tête de ses statuts, que la cathédrale serait continuée selon son plan primitif, et le roi sanctionna cette résolution.

Swirner s'appliqua ensuite à démontrer à la société que, dans la construction d'une cathédrale, il y avait des lois plus impérieuses que celles d'un président et d'un conseil. Les bons citoyens de la ville, entraînés par le désir de jouir, aussitôt que possible, du résultat de leurs efforts et de leurs dépenses, avaient résolu de travailler d'abord aux côtés les plus saillants de l'édifice, de terminer, par exemple, les deux tours. En même temps, chaque petite société correspondante, en adressant son offrande à la société centrale, avait grand soin d'en fixer la destination, et de dire qu'elle devait être appliquée à l'achèvement de telle ou telle portion de la cathédrale. Le digne architecte se tira assez habilement de toutes ces difficultés. Il promit de satisfaire successivement aux différents désirs qui lui étaient exprimés aussitôt que la nature des travaux le permettrait. Il fit ensuite comprendre à ceux qui s'occupaient avec tant de zèle des progrès de cette construction qu'on ne pouvait

mettre la main à l'œuvre dans certaines parties de l'édifice, et abandonner les autres, improviser ici une fenêtre, et là un pilier; mais surtout qu'avant de terminer les clochers, il faudrait nécessairement achever le corps de la cathédrale.

On examina les fondations, et on y trouva de fâcheuses lacunes. La tour du Nord présentait d'autres difficultés. Un de ses tronçons de pilastres était tellement endommagé, qu'il fallut l'abattre. Toutes ces imperfections entraînaient un surcroît considérable de dépenses, que l'on n'avait pas prévues. Les rives du Rhin fournissaient assez de pierres pour compléter les fondements de l'édifice, mais l'architecte était très-embarrassé de trouver les autres matériaux dont il avait besoin.

Le Drachenfels, par son voisinage du fleuve, par l'excellente qualité de ses carrières, avait été dès les anciens temps une des principales ressources des architectes du Rhin. Les Romains aussi y avaient puisé, et l'on avait tiré tant de blocs pour la cathédrale de Cologne, qu'une de ses carrières portait le nom de *Boule du Dôme;* mais depuis plusieurs siècles la partie méridionale du coteau était couverte de vignes et de forêts, et le gouvernement ne voulait point que l'on creusât dans la partie occidentale, à cause de son voisinage de la grande route. En outre, les architectes niaient la qualité de cette pierre. On eut recours à celle de Niedermendig et de Mayer, à laquelle on attribuait plus de durée; mais sa sombre couleur, que le temps assombrissait encore plus, la fit abandonner par ordre royal. Diverses expériences furent tentées de côté et d'autre. Des carrières furent ouvertes sur les bords du Necker et de la Moselle, ce qui occasionna de grands frais et une grande perte de temps. Cependant on commençait à revenir sur l'opinion que l'on s'était faite des rocs du Drachenfels. On remarqua que si quelques ornements extérieurs de la cathédrale n'avaient pas résisté aux injures du temps, d'autres étaient restés parfaitement intacts, et l'on reconnut que cette différence provenait d'une constitution particulière de la pierre à laquelle les hommes d'une autre époque

n'avaient, à ce qu'il semble, pas pris garde, Ce fut là une heureuse découverte pour M. Swirner, et dès que le fait eut été constaté, le *Domblatt* annonça l'acte de générosité du chevalier Dahen, propriétaire d'une partie du Drachenfels, qui mettait son terrain à la disposition de la société pendant vingt ans.

En réparant le chœur, on découvrit autour du maître-autel des restes de peinture à fresques, d'angéliques et solennelles figures, rangées deux à deux, à chaque arche, qui se détachaient majestueusement sur un fond d'or. Dans leur état de dégradation, elles produisaient encore un si grand effet que, d'un accord unanime, la résolution fut prise de les rétablir. On s'adressa pour cette œuvre délicate à Steinle, qui s'était distingué par des desseins représentant les sept Œuvres de la miséricorde. Cet artiste, avec son sentiment religieux, a parfaitement saisi le caractère de l'ancienne composition. Sur les arches de côté, il a peint des archanges et des anges avec leurs attributs particuliers; sur l'autel, des chérubins, aux quatre ailes mystérieuses, se voilant la face devant la splendeur divine; les anges ont onze pieds de hauteur; ils sont d'une forme très-gracieuse, imposante, et d'une sérénité de figure sublime. Nous n'avons pas vu de plus belles fresques dans les œuvres modernes.

Nous voudrions pouvoir louer les quatorze statues placées sur les piliers qui s'élèvent de chaque côté du chœur; mais il nous est impossible d'approuver les couleurs dont elles ont été revêtues, bien qu'il existe des exemples anciens d'une décoration de ce genre. Sans parler de ce qu'il y a d'affecté et de vulgaire dans ces statues, quel effet peut produire une figure en pierre de six pieds et demi de hauteur portant une barbe et des cheveux noirs, des joues et des lèvres rouges, une draperie bariolée de différentes couleurs? Le but de l'art ne doit pas être de tromper les sens, mais de séduire et d'élever l'imagination.

Si nous considérons les immenses préparatifs qu'il a fallu faire pour continuer la structure de la cathédrale de Cologne, les nou-

velles fondations qu'il a fallu établir et l'œuvre de jonction des diverses parties de l'édifice, les résultats que l'on a obtenus dans l'espace de quatre ans sont un témoignage satisfaisant de l'habileté de la mécanique moderne et de l'habileté de ceux auxquels ce travail a été confié. Ce fut une grande joie, lorsque au mois de mai 1845 Swirner ouvrit à l'un des jours anniversaires de la société les ailes du sud où le public n'avait pas pénétré depuis deux ans. Les habitants de Cologne en prirent possession avec enthousiasme. Une autre fête les réjouit encore, lorsque la reine d'Angleterre assista à la pose d'un magnifique piédestal dans l'arche centrale de la façade du nord, et laissa à l'église une offrande de cinq cent livres sterling. Vers le même temps, l'empereur d'Autriche et le roi des Belges enrichirent aussi la cathédrale de leurs présents.

Depuis cette époque, l'édifice a fait de notables progrès; les ornements ciselés dans différents ateliers ont été successivement mis à leur place. Les façades, les transepts du nord et du sud apparaissent maintenant avec leurs riches dentelures et leurs trois arches d'un goût exquis; les piliers intérieurs sont élevés à toute leur hauteur, et l'on s'est occupé de la voûte.

La société centrale de la ville compte cent trente associations correspondantes, dont une au Mexique et pas une en Angleterre. Le montant des cotisations, non compris les cinquante mille thalers du gouvernement, s'élève chaque année à environ un million.

Plus les travaux avancent, plus les beautés de la cathédrale se développent, plus on doit persister dans la pensée de la finir. Il est probable cependant que l'ardeur qui s'est manifestée dans un premier mouvement populaire s'attiédira avec le temps. Il est plus que probable qu'on ne doit pas toujours compter sur les contributions de la vanité, sur les produits des bals et des expositions. Le fardeau de l'entreprise retombera alors sur ceux qui s'y sont dévoués, non point par ostentation ni par une idée sentimentale, mais par un principe de devoir religieux, c'est-à-dire sur les

catholiques allemands. Déjà tous ceux qui se trouvent à la tête de l'œuvre, ceux qui la soutiennent et qui la dirigent sont de zélés catholiques. Le *Domblatt* est un fervent interprète de leur foi, et l'existence de la société centrale, qui rallie à elle toutes les autres sociétés, a pour condition première de faire de la cathédrale une église essentiellement catholique et de ne pas employer ses deniers à une autre intention.

Si chaque étranger qui passe par Cologne était tenu d'y payer un tribut pour l'achèvement de la cathédrale, ne fût-ce qu'un léger tribut, ce serait pour la vénérable église un revenu considérable, car je ne sache pas en Allemagne une ville où il y ait un mouvement de voyageurs pareil à celui de Cologne. Là abondent sans cesse les bateaux à vapeur qui remontent et descendent le Rhin depuis Manheim jusqu'à Nimègue, et tout l'été promènent des légions de touristes. Là est le nœud principal d'un vaste réseau de chemins de fer, la grande ligne qui rejoint la France, l'Angleterre, la Belgique à toute l'Allemagne du centre et du nord, à la Pologne, à la Russie, et il est des jours où, si vastes que soient les hôtels de Cologne, ils se trouvent encore trop petits pour recevoir la foule d'étrangers qui s'y précipitent.

Il est vrai que ce flot d'étrangers arrive comme une marée et se retire de même.

La vieille ville de Cologne n'est ni belle ni attrayante. Les rues en sont pour la plupart si tortueuses et tellement enchevêtrées l'une dans l'autre que si l'on n'est accompagné par un guide, on court risque à tout instant de s'y égarer. Puis les rues sont sales, si sales que Coleridge le poëte leur a adressé cette épigramme :

« Nymphes qui régnez sur les égouts et les cloaques, on sait que le Rhin doit laver votre cité de Cologne ; mais dites-moi par quels merveilleux procédés lavera-t-on ensuite le Rhin. »

Aussi les voyageurs que nulle affaire de commerce, que nulle étude archéologique ne retient dans cette ville, n'y séjournent guère. Ils vont voir la cathédrale, l'église des onze mille Vierges, l'église

de Saint-Gédéon, consacrée aux martyrs de la légion thébaine, quelques autres anciens édifices et le musée, puis ils partent.

Et je pars aussi, et en quelques heures le chemin de fer me transporte hors des États germaniques, sur les frontières de la Belgique.

Ici finit mon périple allemand.

Finis chartæ quæ viæ quæ.

Dans ces deux volumes consacrés à l'Allemagne, j'ai essayé de dire de mon mieux ce que j'avais vu et observé dans cette contrée, ce que j'avais appris par l'étude, ce qui s'était gravé dans mon souvenir par mes émotions. Puis-je penser que j'ai fait une description complète de l'Allemagne ? Non, certes, je n'ai point une telle présomption. L'Allemagne est un pays trop étendu, divisé en trop d'États distincts et présentant trop de points de vue différents pour qu'un seul homme puisse en faire en un seul livre un tableau complet. Mais je me suis efforcé au moins de saisir dans l'aspect de son sol et de ses cités, dans ses mœurs et sa littérature, les traits les plus caractéristiques d'un pays que j'ai traversé en tous sens, où j'ai vécu à diverses reprises, et que je n'ai cessé d'aimer. Ceux qui ne connaissent pas l'Allemagne trouveront peut-être dans mes récits quelques utiles notions. Ceux qui la connaissent me sauront peut-être gré du soin que j'ai mis à accomplir la tâche que je m'étais prescrite et de ma bonne volonté.

FIN.

TABLE DES SOMMAIRES

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE TREIZIÈME.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE QUINZIÈME.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE VINGTIÈME.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, 30, rue Mazarine.



LIBRARY OF CONGRESS
0 029 941 332 9